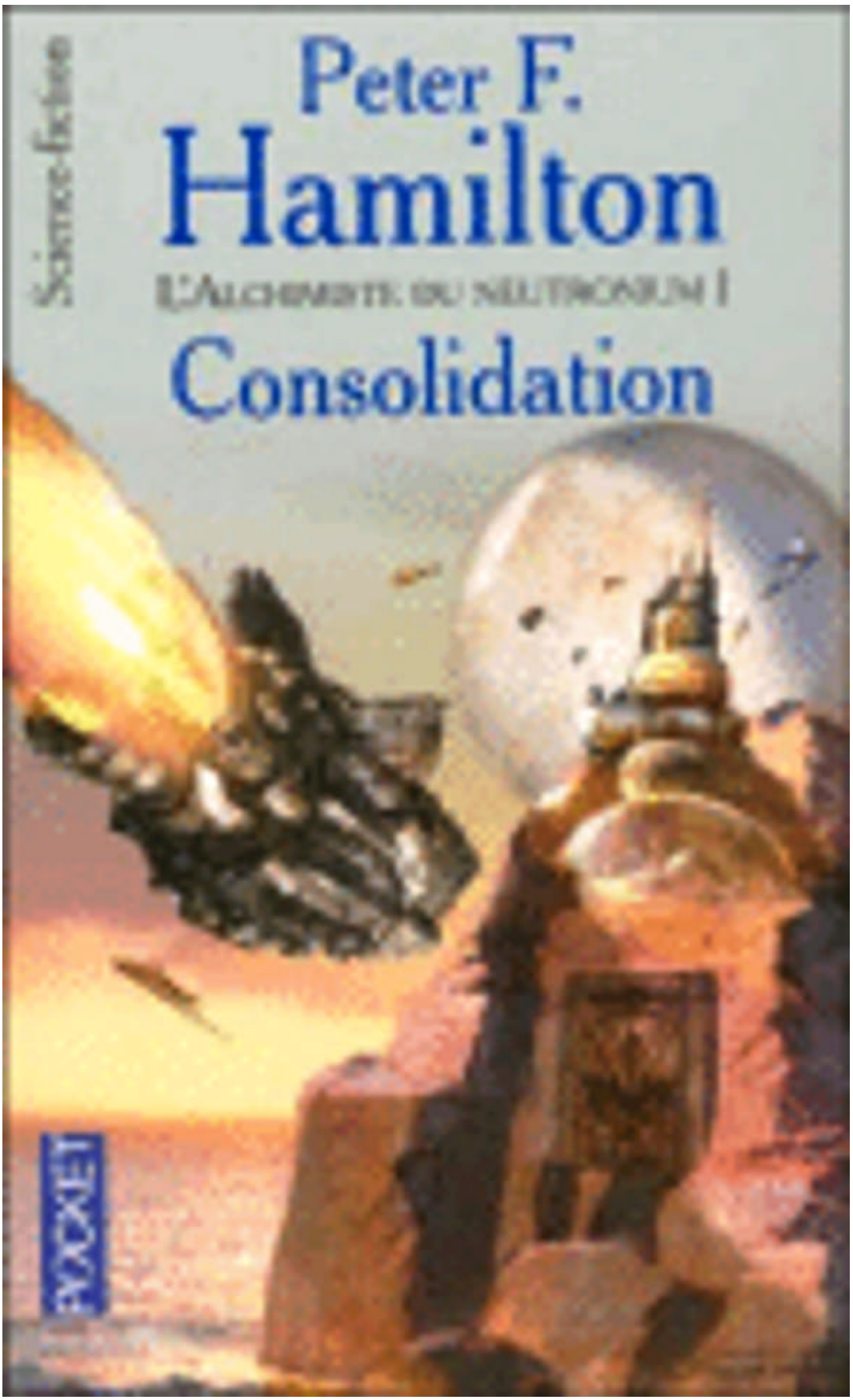
Science-fiction
Peter F.
Hamilton
L'Alchimiste du Neutronium I
Consolidation
POCKET

Peter F. HAMILTON

# L'AUBE DE LA NUIT

## DEUXIEME PARTIE:

## L'ALCHIMISTE DU NEUTRONIUM I

## TROISIÈME LIVRE:

# CONSOLIDATION

# 1.

Louise Kavanagh avait l'impression que l'atroce chaleur de l'Estivage avait duré d'interminables et mornes semaines et pas seulement les quatre jours-du-Duc écoulés depuis la dernière et maigre averse. " C'est l'air qui vient de la cuisine du diable ", disaient les vieilles femmes du comté pour qualifier cette immobilité écrasante et irrespirable qui couvrait les plateaux. Cela correspondait parfaitement à l'état d'esprit où se trouvait Louise. Elle ne ressentait pas grand-chose ces temps-ci. Apparemment, le destin l'avait condamnée à passer ses journées à ne rien faire, excepté attendre.

En théorie, elle attendait son père, parti à la tête de la milice du comté de Stoke pour aider à réprimer l'insurrection que l'Union démocratique des travailleurs agricoles avait fomentée à Boston. La dernière fois qu'il avait téléphoné remontait à trois jours, un appel bref, sinistre, pour indiquer que la situation était pire que ce que le lord-lieutenant leur avait laissé entendre. La mère de Louise en avait été toute retournée. Ce qui signifiait qu'au manoir de Cricklade Louise et Geneviève devaient se déplacer comme des souris pour ne pas aviver sa mauvaise humeur.

Depuis, aucune nouvelle, ni de père ni d'aucun autre milicien. Bien entendu, des rumeurs circulaient dans tout le comté. On parlait de violents affrontements et de terribles actes de sauvagerie perpétrés par les irréguliers de l'Union. Louise s'efforçait de faire la sourde oreille à ces rumeurs, convaincue que ce n'était que sale propagande colportée par les sympathisants de l'Union. En réalité, personne ne savait rien. Pour le comté de Stoke, Boston aurait pu se trouver sur une autre planète. Même les fades comptes rendus faisant état de " troubles " avaient disparu des journaux télévisés du soir - censurés par le gouvernement - après que les milices du comté eurent encerclé la ville.

Elles ne pouvaient qu'attendre, impuissantes, que les miliciens aient triomphé, ce qui serait sûrement le cas.

Louise et Geneviève venaient de passer une nouvelle matinée à tourner en rond dans le manoir. Une occupation périlleuse ; rester

**assises était d'un prodigieux ennui mais, si elles attiraient l'attention sur elles, on leur confierait quelque corvée domestique. Avec le départ des jeunes hommes, les femmes de chambre et les vieux serviteurs avaient fort à faire pour assurer l'entretien journalier de la bâtisse pleine de coins et de recoins. Quant aux fermes domaniales des environs, avec leur main-d'oeuvre squelettique, elles prenaient un retard inquiétant dans les préparatifs de la seconde récolte de céréales de l'été.**

**A l'heure du déjeuner, l'ennui avait commencé à devenir insupportable pour Louise, aussi avait-elle suggéré que sa soeur et elle aillent se promener à cheval. Elles durent seller les chevaux elles-mêmes, mais cela en valait la peine, ne serait-ce que pour s'évader du manoir pendant quelques heures.**

**La monture de Louise avança avec précaution sur le sol. Les chauds rayons du Duc avaient craquelé la terre, formant un lacis de plis et de fissures. Les plantes aborigènes, qui avaient toutes fleuri en même temps lors de l'Estivage, étaient mortes depuis longtemps. Là où, dix jours auparavant, la prairie avait été parsemée de jolies étoiles blanches et rosés, ne restaient plus désormais que de petits pétales ratatinés voletant comme de minuscules feuilles d'automne. Dans certains creux de terrain, ils s'étaient amoncelés pour former des dunes mouvantes dont la hauteur atteignait parfois un bon pied.**

**- À ton avis, pourquoi l'Union nous déteste tant ? demanda Geneviève d'un ton plaintif. Ce n'est pas parce que papa est colérique que c'est un méchant homme.**

**Louise adressa un sourire compatissant à sa jeune sour. Tous se plaisaient à souligner leur ressemblance, les qualifiant de jumelles nées à quatre ans d'intervalle. Et de fait, par moments, elle avait l'impression de se regarder dans un miroir ; les mêmes traits, la même abondante chevelure brune, le même nez délicat et les mêmes yeux presque bridés. Mais Geneviève était plus petite et un peu plus potelée. Et, en cet instant, brisée de tristesse.**

**Durant la semaine écoulée, Geneviève avait fait preuve de tact devant son humeur maussade, se gardant d'aborder des sujets**

autres que superficiels de peur d'attiser l'inexplicable irritation de sa grande sour.

Elle m'idolâtre, songea Louise. Dommage qu'elle n'ait pu choisir un meilleur modèle.

- Ce n'est pas seulement papa, ni même les Kavanagh, répondit Louise. Ils n'aiment pas la façon dont fonctionne Norfolk, tout simplement.

- Mais pourquoi ? Tout le monde est heureux dans le comté de Stoke.

- Tout le monde est pourvu du nécessaire. Il y a une différence. Comment te sentirais-tu si tu devais travailler dans les champs toute la journée, chaque jour de ton existence, et que tu nous voyais nous promener à cheval sans le moindre souci en tête ?

Geneviève sembla perplexe.

- Je ne sais pas trop.

- Tu n'aimerais pas ça, et tu voudrais être à notre place.

- Sans doute. (Elle eut un sourire espiègle.) Alors ce serait moi qui ne les aimerais pas.

- Exactement. Là est le problème.

- Mais les choses que fait l'Union d'après ce qu'on raconte..., murmura Geneviève d'une voix hésitante. J'ai entendu deux femmes de chambre en parler ce matin. Elles disaient des choses horribles. Je me suis sauvée au bout d'une minute.

- Elles mentent. Si quelqu'un au comté de Stoke savait ce qui se passait à Boston, ce serait nous, les Kavanagh. Les domestiques seront les derniers informés.

Geneviève adressa un sourire admiratif à sa sour.

- Tu es si intelligente, Louise.

**- Toi aussi tu es intelligente, Gen. Nous avons les mêmes gènes, rappelle-toi.**

**Geneviève sourit à nouveau, puis éperonna son cheval avec un rire ravi. Merlin, leur chien de berger, courut derrière elle, faisant voler des tourbillons de pétales bruns.**

**D'instinct, Louise lança sa propre monture au petit galop, en direction de la forêt de Wardley, à un mile de là. Au cours des étés passés, les sours l'avaient revendiquée comme leur aire de jeux. Cet été, cependant, s'y ajoutait un élément poignant. Cet été, elle renfermait le souvenir de Joshua Calvert. Joshua et les choses qu'ils avaient faites tandis qu'ils se prélassaient près des mares entre les rochers. Tout l'éventail des actes sexuels les plus indécents, des actes qu'aucune vraie dame de bonne famille de Norfolk ne commettrait jamais. Des actes qu'elle mourait d'envie de refaire.**

**Des actes qui, par ailleurs, l'avaient fait vomir chaque matin ces trois derniers jours. Les deux premières fois, Nounou s'était occupée d'elle comme à l'habitude. Heureusement, Louise avait réussi à cacher les nausées de ce matin, sinon sa mère aurait été mise au courant. Et mère était drôlement perspicace.**

**Louise eut une moue triste. Tout ira bien une fois que Joshua sera revenu. Ces derniers temps, c'était devenu presque comme un mantra.**

**Mon Dieu ! je déteste cette attente.**

**Geneviève était à un quart de mile des bois, Louise la suivant à cent yards de distance, quand elles entendirent le train. Le sifflet insistant portait loin dans l'air calme. Trois coups brefs, suivis d'un long. Le signal qu'il approchait du passage à niveau de Collyweston.**

**Geneviève ramena son cheval au pas, attendant que Louise la rattrape.**

**- Il arrive en ville ! s'exclama la cadette.**

Toutes deux connaissaient par coeur les horaires du train local. Colsterworth avait douze services passagers par jour. Celui-ci n'en faisait pas partie.

- Ils reviennent ! cria Geneviève. Papa est de retour ! Percevant son excitation, Merlin courut autour du cheval en lançant des aboiements joyeux.

Louise se mordit la lèvre. Elle ne voyait aucune autre explication.

- Probablement.

- C'est lui. C'est lui !

- Très bien, alors allons-y.

Tapi à l'intérieur de sa clôture d'immenses cèdres génétiquement modifiés, le manoir de Cricklade était un imposant bâtiment en pierre construit en hommage aux châteaux d'une Angleterre aussi éloignée dans le temps que dans l'espace. Au moment où les sours longeaient la pelouse au pied de l'édifice, les parois de verre de l'orangerie de style ornemental contiguë à l'aile est reflétaient l'étincelante lumière jaune du Duc en cascades géométriques.

Quand elle fut dans l'enceinte délimitée par les cèdres, Louise aperçut le gros quatre-quatre bleu-vert de la ferme remontant à vive allure la longue allée de gravier. Elle poussa des hourras et éperonna son cheval pour le faire galoper encore plus vite. Peu de personnes étaient autorisées à conduire les véhicules à moteur du domaine. Et personne ne les conduisait aussi vite que papa.

Louise ne tarda pas à laisser Geneviève à bonne distance, avec un Merlin exténué qui traînait un quart de mile derrière elle. Elle distingua six silhouettes serrées sur les sièges du véhicule. Et c'était bien papa qui conduisait. Elle ne reconnut aucun des passagers.

Deux autres quatre-quatre tournèrent dans l'allée juste au moment où le premier s'arrêtait devant le manoir. Marjorie Kavanagh, suivie de plusieurs domestiques, descendit les grandes marches d'un pas empressé pour les accueillir.

**Louise mit pied à terre d'un bond et courut vers son père. Elle l'étreignit avant qu'il sache ce qui lui arrivait. Il était vêtu du même uniforme que le jour où il était parti.**

**- Papa ! Tu es sain et sauf.**

**Elle frotta sa joue contre le tissu rêche de sa veste kaki, avec l'impression d'avoir à nouveau cinq ans. Les larmes n'étaient pas loin de déborder.**

**Il se raidit sous la folle ardeur de son étreinte, baissant lentement la tête pour la regarder. Quand elle leva vers lui des yeux adorateurs, elle vit une lueur d'incompréhension sur son visage robuste et rougeaud.**

**L'espace de quelques affreuses secondes, elle crut qu'il savait à propos du bébé. Puis il esquissa une vile parodie de sourire.**

**- Bonjour, Louise. C'est bon de te revoir.**

**- Papa ?**

**Elle fit un pas en arrière. Qu'est-ce qui n'allait pas chez lui ? Elle lança un regard indécis à sa mère qui venait juste de les rejoindre.**

**Marjorie Kavanagh saisit la scène d'un rapide coup d'oil. Grant avait une mine épouvantable ; fatigué, pâle et étrangement tendu. Mon Dieu ! que s'était-il passé à Boston ?**

**Indifférente à l'évidente contrariété de Louise, elle s'approcha de lui.**

**- Bienvenue à la maison, murmura-t-elle avec retenue. Elle lui effleura la joue du bout des lèvres.**

**Il se détourna pour se pencher - presque avec déférence, songea Marjorie avec une perplexité grandissante - vers l'un des hommes qui l'accompagnaient. C'étaient tous des étrangers, aucun d'entre eux ne portait même l'uniforme de la milice du comté. Les deux autres**

quatre-quatre freinèrent derrière le premier, occupés eux aussi par des inconnus.

- Marjorie, j'aimerais te présenter Quinn Dexter. Quinn est un... prêtre. Il va rester ici avec certains de ses disciples.

Le jeune homme qui s'avançait avait le genre de démarche que Marjorie associait aux petits voyous qu'elle apercevait parfois à Colsterworth. Prêtre, mon cul, pensa-t-elle.

Quinn était habillé d'une robe flottante faite d'un étrange tissu noir ; le genre d'habit que pourrait porter un moine millionnaire. Aucun crucifix visible. Le visage qui lui souriait sous le volumineux capuchon avait la froideur rusée du renard. Elle nota que les membres de son entourage prenaient grand soin de ne pas trop s'approcher de lui.

- Intriguée, père Dexter, dit-elle en laissant paraître son ironie.

Il battit des cils et hocha la tête d'un air pensif, comme pour montrer qu'il savait fort bien qu'aucun d'eux n'était dupe.

- Pourquoi êtes-vous ici ? s'enquit Louise, le souffle court.

- Cricklade va servir de refuge à la secte de Quinn, dit Grant Kavanagh. Il y a eu beaucoup de dégâts à Boston. Aussi lui ai-je offert le plein usage du domaine.

- Que s'est-il passé ? demanda Marjorie.

Les années de discipline qui lui avaient été nécessaires pour tenir son rang lui permirent de garder une voix égale, mais elle n'avait qu'une envie : empoigner le col de la veste de Grant et lui hurler sa colère en plein visage. Du coin de l'oil, elle vit Geneviève descendre précipitamment de son cheval et courir saluer son père, son visage délicat baigné d'un bonheur candide. Avant que Marjorie ait pu dire quoi que ce soit, Louise tendit le bras et arrêta net sa jeune sour. Dieu merci, songea Marjorie ; impossible de dire comment réagiraient ces étrangers glacés face à des petites jeunes filles promptes à s'émouvoir.

Un voile de tristesse couvrit instantanément le visage de Geneviève, qui fixait son père inaccessible avec des yeux écar-quillés et pleins de rébellion. Louise, toutefois, garda un bras ferme et protecteur autour de son épaule.

- L'insurrection est terminée, dit Grant, qui n'avait même pas remarqué l'arrivée de Geneviève.

- Tu veux dire que vous avez arrêté les gens de l'Union ?

- L'insurrection est terminée, répéta Grant d'une voix atone. Marjorie était totalement déconcertée. Elle entendit au loin

Merlin pousser des aboiements anormalement agressifs. Le vieux chien de berger avançait pesamment le long de la pelouse en direction du petit groupe.

- Nous allons commencer tout de suite, annonça Quinn à brûle-pourpoint.

Il monta les marches menant à la grande porte à deux battants, les longs plis de sa robe oscillant lourdement autour de ses chevilles.

Les domestiques du manoir qui, poussés par une vive curiosité, s'étaient rassemblés sur le perron s'écartèrent, l'air intimidés. Les compagnons de Quinn se lancèrent à sa suite.

Le visage de Grant se tordit pour esquisser un semblant d'excuse auprès de Marjorie alors que les nouveaux arrivants s'extirpaient des quatre-quatre pour se presser sur les marches derrière leur étrange prêtre. La plupart étaient des hommes, tous avec la même expression inquiète.

Ils ont l'air de marcher vers le peloton d'exécution, songea Marjorie. Et deux ou trois d'entre eux portaient des habits bizarres. Comme des costumes militaires anciens : des capotes grises avec de grands revers rouges et de longs galons dorés en forme de boucle. Elle se creusa les méninges pour se rappeler les cours d'Histoire de son enfance, revoyant vaguement des images d'officiers teutons.

- On ferait mieux de rentrer, dit Grant d'un ton incitatif. Ce qui était bizarre. Grant Kavanagh ne demandait ni ne suggérait quoi ce soit dans sa propriété, il donnait des ordres. Marjorie hocha la tête de mauvaise grâce et le rejoignit.

- Vous deux, restez ici, dit-elle à ses filles. Je veux que vous vous occupiez de Merlin, puis que vous mettiez vos chevaux à l'écurie.

Pendant que j'essaie de découvrir ce qui se trame par ici, compléta-t-elle pour elle-même.

Au bas des marches, les deux sours étaient pratiquement cramponnées l'une à l'autre, le visage accablé par le doute et le désarroi.

- Oui, mère, répondit Louise d'une voix docile. Elle tira sur la veste noire de Geneviève.

Quinn s'arrêta sur le seuil du manoir pour jeter un dernier regard sur le domaine. Des doutes commençaient à agiter son esprit. À Boston, il lui avait semblé que son devoir était de faire partie de l'avant-garde qui répandrait l'évangile du Frère de Dieu sur toute l'île de Kesteven. Personne ne pouvait se dresser sur sa route lorsque son serpent était lâché. Mais il y avait tant d'âmes perdues revenant de l'au-delà ; inévitablement, certaines osaient lui désobéir tandis que d'autres flanchaient après qu'il fut passé parmi elles pour dispenser la parole. En vérité, il ne pouvait compter que sur les plus proches disciples qu'il avait rassemblés.

Les acolytes de la secte qu'il avait laissés à Boston pour soumettre les âmes revenantes, pour leur enseigner la véritable raison de leur retour en ce monde, ne lui obéissaient que poussés par la peur. C'est pour cela qu'il était venu dans les campagnes, pour dicter le credo à toutes les âmes de cette misérable planète, les vivantes comme les mortes. Avec un nombre plus grand d'initiés, croyant sincèrement à la mission que le Frère de Dieu leur avait confiée, leur doctrine finirait forcément par triompher.

**Mais cette terre que Luca Comar avait décrite en des termes enthousiastes était tellement vide, des kilomètres et des kilomètres de prairies et de champs, peuplés de hameaux assoupis et de paysans effarouchés ; une Lalonde au climat tempéré.**

**Le but de son existence ne pouvait se limiter à cela. Le Frère de Dieu ne l'aurait jamais choisi pour une oeuvre aussi modeste. Il y avait des centaines de planètes dans la Confédération qui avaient grandement besoin d'entendre Sa parole, de Le suivre dans l'ultime combat contre les faux dieux des religions de la Terre, à l'heure où se lèverait à jamais l'aube de la Nuit.**

**Après ce soir, il me faudra chercher moi-même à savoir vers où Il me guide ; je dois trouver quel est mon véritable rôle dans Son plan.**

**Son regard finit par se poser sur les sours Kavanagh, qui l'observaient en s'efforçant toutes deux de se montrer courageuses face au sort étrange qui s'abattait sur leur maison, aussi doucement et inexorablement que la neige au plus fort de l'hiver. La plus âgée ferait une bonne récompense pour les disciples qui manifesteraient leur loyauté, et l'enfant pourrait être de quelque utilité à une âme revenue de l'au-delà. Le Frère de Dieu trouvait un usage à chaque chose.**

**Provisoirement satisfait, Quinn pénétra dans le manoir, se délectant de l'opulence qui s'offrait à ses yeux. Ce soir au moins, il pourrait s'abandonner à la splendeur décadente, stimuler le serpent qui était en lui. Car qui n'apprécierait le luxe absolu ?**

**Les disciples savaient très bien ce qu'ils avaient à faire, nul besoin de supervision. Ils liquideraient le personnel du manoir et ouvriraient les corps à la possession : un travail de routine sans cesse répété au cours de la semaine écoulée. Ensuite, ce serait à lui d'accomplir sa tâche, quand il s'agirait de sélectionner ceux qui méritaient une seconde chance de vivre, ceux qui embrasseraient la Nuit.**

**- Que... ! commença Geneviève d'un ton emporté alors que le dernier des adultes aux allures bizarres disparaissait à l'intérieur du manoir.**

**La main de Louise lui bâillonna la bouche.**

**- Viens !**

**Elle tira vivement le bras de Geneviève, manquant de lui faire perdre l'équilibre. Celle-ci, à contrecour, se laissa emmener.**

**- Tu as entendu mère, dit Louise. Nous devons nous occuper des chevaux.**

**- Oui, mais...**

**- Je ne sais pas ! D'accord ? Mère va tout arranger.**

**Ces mots la rassurèrent à peine. Mais qu'était-il arrivé à papa ?**

**Les choses avaient vraiment dû être terribles à Boston pour l'avoir affecté ainsi.**

**Louise défit le lacet de sa bombe, qu'elle cala sous son bras. Le manoir et ses alentours étaient soudain devenus très calmes. En se refermant, les grandes portes du hall d'entrée avaient comme donné aux oiseaux le signal de se taire. Même les chevaux étaient dociles.**

**Cette impression lugubre fut brisée par l'arrivée de Merlin, qui avait fini par atteindre l'allée gravillonnée. Il poussa un aboiement pitoyable tandis qu'il reniflait autour des pieds de Louise, la langue pendante et le souffle bruyant.**

**Louise prit les rênes des deux chevaux et entreprit de les conduire aux écuries. Geneviève empoigna Merlin par le cou et le tira le long du chemin.**

**Quand elles parvinrent au bâtiment, situé derrière l'aile ouest du manoir, elles ne virent personne, pas même les deux jeunes palefreniers auxquels Mr Butterworth avait délégué sa charge. Les sabots des chevaux faisaient un bruit d'enfer sur les pavés de la cour extérieure, les murs répercutant le son.**

**- Louise, dit Geneviève d'un air sombre, je n'aime pas ça. Ces gens avec papa étaient vraiment étranges.**

- Je sais. Mais mère nous dira quoi faire.

- Elle est entrée avec eux.

- Oui.

Louise prit conscience de l'insistance avec laquelle mère les avait éloignées des amis de papa. Elle promena son regard sur la cour, ne sachant trop que faire à présent. Mère allait-elle les envoyer quérir, ou devaient-elles rentrer ? Papa souhaitait sans doute parler avec elles. Ce bon vieux papa, se rappela-t-elle avec tristesse.

Louise décida de gagner du temps. Il y avait de quoi s'occuper dans l'écurie ; ôter les selles, brosser les chevaux, leur donner à boire. Geneviève et elle enlevèrent leurs vestes et se mirent au travail.

Ce fut vingt minutes plus tard, alors qu'elle rangeait les selles dans la sellerie, qu'elles entendirent le premier hurlement. Le choc fut d'autant plus grand qu'il s'agissait d'un homme : un cri de douleur écorché qui diminua pour laisser place à une plainte inarticulée mêlée de sanglots.

Geneviève, sans rien dire, passa son bras autour de la taille de Louise. Celle-ci la sentit trembler et lui tapota la main.

- Ça va, chuchota-t-elle.

Elles s'approchèrent doucement de la fenêtre et regardèrent au-dehors. Il n'y avait rien à voir dans la cour. Les fenêtres du manoir étaient noires et vides, absorbant la lumière du Duc.

- Je vais aller voir ce qui se passe, dit Louise.

- Non ! (Geneviève la retint avec insistance.) Ne me laisse pas seule. S'il te plaît, Louise.

Elle était au bord des larmes. Instinctivement, Louise la serra plus fort.

**- D'accord, Gen, je ne te laisserai pas.**

**- Promis ? Promis vrai de vrai ?**

**- Promis ! (Elle se rendit compte qu'elle était tout aussi effrayée que Geneviève.) Mais nous devons savoir ce que mère veut que nous fassions.**

**Geneviève eut un hochement de tête saccadé.**

**- Si tu le dis.**

**Louise regarda le grand mur de pierre de l'aile ouest, évaluant sa hauteur. Que ferait Joshua dans pareille situation ? Elle réfléchit à la façon dont étaient disposés l'aile, les appartements réservés à la famille, les couloirs de service des domestiques. Des pièces et des couloirs qu'elle connaissait mieux que personne à l'exception du maître intendant, et peut-être de papa.**

**Elle prit Geneviève par la main.**

**- Viens. On va essayer de monter au boudoir de mère sans qu'on nous voie. Elle ne peut pas manquer d'y aller tôt ou tard.**

**Elles se glissèrent sans bruit dans la cour et coururent le long du mur du manoir, jusqu'à une petite porte verte qui menait à une réserve à l'arrière des cuisines. Louise s'attendait à tout instant à entendre quelque sommation. Elle haletait au moment où elle tira sur la grosse poignée en fer pour entrer précipitamment à l'intérieur.**

**La réserve était remplie de sacs de farine et de légumes empilés sur une bonne hauteur dans plusieurs travées en bois. Deux vasistas, encastrés dans le haut du mur, laissaient entrer une pauvre lumière grise par leurs carreaux de verre armé couverts de toiles d'araignée.**

**Louise actionna le commutateur comme Geneviève fermait la porte. Deux ampoules nues fixées au plafond crachotèrent, puis s'éteignirent.**

**- Damnation !**

**Louise prit Geneviève par la main et avança à tâtons entre les travées et les sacs.**

**Le couloir de service avait des murs de plâtre tout blancs et des dalles jaune pâle. Et des ampoules disposées tous les six mètres qui ne cessaient de clignoter de façon aléatoire. Louise en avait la tête qui lui tournait un peu, comme si le couloir tanguait.**

**- Qu'est-ce qui fait ça ? murmura Geneviève d'un ton véhément.**

**- Je n'en ai aucune idée, répondit sa soeur avec circonspection.**

**Une terrible sensation de solitude s'était brusquement emparée d'elle. Cricklade ne leur appartenait plus, elle le savait désormais.**

**Elles avancèrent le long du couloir à l'atmosphère angoissante, vers l'antichambre à l'autre bout. Un escalier de fonte en colimaçon montait jusqu'au plafond et le traversait.**

**Louise s'arrêta pour écouter si quelqu'un venait. Puis, heureuse de constater qu'elles étaient toujours seules, elle commença à grimper les marches.**

**Les couloirs principaux du manoir contrastaient grandement avec les simples passages réservés aux domestiques. Le parquet ciré couleur d'ambre était recouvert de larges bandes d'une épaisse moquette vert et or, aux murs étaient accrochées d'immenses peintures à l'huile de style classique dans des cadres aux dorures fastueuses. À intervalles réguliers étaient disposées des petites commodes antiques ornées de bibelots ou de vases en cristal taillé, ces derniers contenant des bouquets odorants de fleurs de la Terre et d'ailleurs, cultivées dans la serre même du manoir.**

**En haut de l'escalier en colimaçon se trouvait une porte camouflée en lambris. Louise l'ouvrit légèrement et glissa la tête dans l'entrebâillement. À l'autre bout du couloir, un grand vitrail laissait passer de larges éventails de lumière multicolore qui éclaboussaient les murs et le plafond de teintes écossaises. Des globes de verre**

gravé dispensaient depuis le plafond une lumière ambrée. Tous émettaient un grésillement sinistre.

- Personne, constata Louise.

Elles s'empressèrent d'entrer et refermèrent la porte dérobée. Elles se dirigèrent à pas feutrés vers le boudoir de leur mère.

Un cri retentit au loin. Louise fut incapable de dire d'où il venait. Mais ce n'était pas des environs immédiats ; Dieu merci.

- Faisons demi-tour, chuchota Geneviève. S'il te plaît, Louise. Maman sait que nous sommes allées aux écuries. C'est là qu'elle va nous chercher.

- On va voir d'abord si elle est ici. Sinon, on repartira tout de suite.

Elles entendirent à nouveau le cri de douleur, un peu moins fort cette fois.

La porte du boudoir se trouvait à vingt pieds. S'armant de courage, Louise fit un pas dans sa direction.

- Oh, mon Dieu, non ! Non, non, non. Arrête. Grant ! Mon Dieu, aidez-moi !

Les muscles de Louise se figèrent de terreur. C'était la voix de sa mère - le cri de sa mère - qui résonnait derrière la porte du boudoir.

- Grant, non ! Oh, je t'en prie. Je t'en supplie, arrête. Suivit un long cri de douleur strident.

Geneviève se cramponnait à sa sour, pétrifiée d'horreur, des gémissements étouffés sortant de sa bouche ouverte. La lumière des globes au-dessus de la porte du boudoir devint plus forte. En quelques secondes, ils brillèrent d'un éclat plus vif que le Duc en plein midi. Ils éclatèrent tous les deux dans un petit pop !, projetant des fragments de verre laiteux qui tombèrent en tintant sur la moquette et les lattes du plancher.

**Marjorie Kavanagh hurla de nouveau.**

**- Maman ! gémit Geneviève.**

**Le cri cessa brusquement. Il y eut un bruit sourd, mystérieux, de l'autre côté de la porte. Puis :**

**- SAUVE-TOI ! SAUVE-TOI, MA CHÉRIE. VA-T'EN, TOUT DE SUITE !**

**Louise était déjà en train de rebrousser chemin d'un pas chancelant vers la porte dérobée, agrippée à une Geneviève affolée et sanglotante. La porte du boudoir s'ouvrit toute grande, le bois se fendant en éclats sous la force du coup. Un rayon de lumière solide, d'un vert émeraude blafard, fit irruption dans le couloir. À l'intérieur se mouvaient des ombres arachnéennes devenant de plus en plus denses.**

**Deux silhouettes émergèrent.**

**Louise eut un haut-le-cour. C'était Rachel Handley, l'une des femmes de chambre. Elle avait l'air normale. Excepté ses cheveux. Ils étaient rouge brique, et les mèches se tordaient et s'enroulaient les unes autour des autres avec une lenteur onctueuse.**

**Puis papa se dressa à côté de la fille trapue, encore revêtu de son uniforme de la milice. Son visage arborait un étrange sourire sarcastique.**

**- Viens voir papa, ma belle, grommela-t-il d'un ton jovial en faisant un pas vers Louise.**

**Celle-ci ne put que secouer désespérément la tête. Geneviève s'était affaissée sur les genoux, en pleurs, le corps agité de violents tremblements.**

**- Viens, ma belle.**

**Il avait pris une voix doucereuse, roucoulante.**

**Louise était incapable de retenir le sanglot qui bouillonnait à ses lèvres. Bientôt cela deviendrait un cri démentiel qui ne s'arrêterait jamais.**

**Son père eut un rire réjoui. Derrière Rachel et lui, une silhouette traversa le flot de lumière verdâtre.**

**Louise était tellement glacée de peur qu'elle ne parvint même pas à esquisser le moindre hoquet de surprise. C'était Mrs Charlsworth, leur nounou. À la fois tyran et substitut maternel, confidente et traîtresse. Replète, la cinquantaine, les cheveux prématurément blanchis et un visage revêche quelque peu adouci par des centaines de rides de grand-mère.**

**Elle brandit une aiguille à tricoter vers le visage de Grant Kavanagh, visant son oeil gauche.**

**- Laisse mes filles tranquilles, sale monstre, hurla-t-elle d'un ton de défi.**

**Louise ne put jamais se rappeler exactement ce qui s'était passé ensuite. Il y eut du sang et des éclairs miniatures. Rachel Handley laissa échapper un cri aussi aigu que le son du clairon. Des éclats de verre jaillirent des toiles accrochées aux murs jusqu'au milieu du couloir tandis que la foudre projetait une lumière aveuglante.**

**Louise se plaqua les mains sur les oreilles de peur que les hurlements ne lui fassent éclater le crâne. L'éclair s'éteignit. Quand elle leva les yeux, son père avait été remplacé par une forme humanoïde massive qui se dressait à côté de Rachel. Elle portait une étrange armure, faite entièrement de petits carrés de métal noir, estampés de runes écartâtes, attachés les uns aux autres par du fil de cuivre.**

**- Salope ! beugla la chose à une Mrs Charlsworth tremblotante.**

**D'épaisses volutes d'une fumée orange vif sortaient des fentes de sa visière.**

Les bras de Rachel Handley devinrent incandescents. Elle colla ses doigts écartés sur les joues de Mrs Charlsworth, les dents retroussées sous l'effort, et poussa. La peau grésilla et se carbonisa sous ses mains. Mrs Charlsworth miaula de douleur. Quand la femme de chambre la lâcha, elle tomba à la renverse, la tête pendant de côté ; et elle regarda Louise, souriant entre les larmes qui coulaient le long de ses joues ravagées.

- Va-t'en, articula-t-elle.

Ce fut comme si cette prière se transmettait directement au système nerveux de Louise. Appuyant ses épaules contre le mur, elle se releva.

Un sourire triste se forma sur les lèvres de Mrs Charlsworth alors que la domestique et le colosse en armure s'approchaient d'elle pour assouvir leur vengeance. Elle brandit de nouveau sa dérisoire aiguille à tricoter.

Des rubans de feu blanc ondulèrent autour des bras de Rachel tandis qu'elle souriait à sa proie. Des gouttelettes de feu suintèrent du bout de ses doigts, filant vers la femme qui gisait impuissante, dévorant l'uniforme gris empesé. L'armure résonna d'un rire retentissant venant se mêler aux gargouillis de douleur de Mrs Charlsworth.

Louise passa la main sous l'aisselle de Geneviève et la souleva à bras-le-corps. Les éclairs de feu et les cris torturés de Mrs Charlsworth envahirent le couloir derrière elle.

Je ne dois pas me retourner. Je ne dois pas.

Ses doigts trouvèrent le loquet de la porte dérobée, qui s'ouvrit sans un bruit. Louise jeta quasiment Geneviève dans l'obscurité, sans se soucier de savoir s'il y avait quelqu'un d'autre dans l'escalier.

La porte se referma.

- Gen ? Gen ! (Louise secoua la fillette pétrifiée.) Gen, nous devons sortir d'ici. (Pas de réponse.) Ô mon Dieu !

**Elle avait une envie irrésistible de se rouler en boule et de fondre en larmes pour chasser ses tourments. Si je fais ça, je mourrai. Et le bébé avec moi.**

**Elle affermit sa prise sur la main de Geneviève et descendit précipitamment l'escalier. Au moins Geneviève pouvait-elle bouger les jambes. Mais ce qui arriverait si elles tombaient sur une autre de ces... créatures était une tout autre question.**

**Elles venaient juste d'atteindre la petite antichambre au bas de l'escalier en colimaçon quand un martèlement sonore se fit entendre au-dessus d'elles. Louise se mit à courir dans le couloir menant à la réserve. Derrière elle, Geneviève avançait en trébuchant, un murmure résolu s'échappant de ses lèvres.**

**Le martèlement cessa, pour être remplacé par le son cuivré d'une explosion. Des vrilles bleutées d'électricité statique se propagèrent dans l'escalier en colimaçon, puis à travers le sol. Les dalles de pierre rouge vibrèrent et se craquelèrent. Les ampoules vacillantes reprirent soudain leur pleine intensité.**

**- Plus vite, Gen, cria Louise.**

**Elles se précipitèrent dans la réserve et franchirent la porte verte donnant sur la cour. Planté au milieu de l'entrée grande ouverte des écuries, Merlin poussait des aboiements incessants. Louise courut vers lui. Si elles pouvaient prendre un cheval, elles seraient sauvées. Elle montait mieux que n'importe qui au manoir.**

**Elles se trouvaient encore à cinq yards des écuries quand deux silhouettes émergèrent de la réserve. C'étaient Rachel et son père (sauf que ce n'était pas vraiment lui, songea-t-elle avec désarroi).**

**- Reviens, Louise, lança le chevalier noir. Reviens, mon ange. Papa veut un câlin.**

**Louise et Geneviève s'engouffrèrent dans les écuries. Merlin resta une seconde le regard rivé à la cour, puis se retourna vivement et suivit les jeunes filles à l'intérieur.**

**Des gouttelettes de feu blanc s'écrasèrent contre les portes de l'écurie, se divisant en toiles d'araignée aux formes complexes qui fouaillèrent le bois avec la ténacité des ongles d'un vampire. La laque noire forma des cloques et se vaporisa, les planches commencèrent à flamber.**

**- Ouvre les portes des stalles, cria Louise par-dessus le rugissement des flammes ardentes et les hennissements affolés des chevaux.**

**Elle dut répéter cet ordre avant que Geneviève parvienne tant bien que mal à tirer le premier loquet. Le cheval se rua hors de la stalle dans l'allée traversant l'écurie.**

**Louise fonça à l'autre bout du bâtiment, suivie de Merlin qui poussait des jappements hystériques. Le feu s'était propagé des portes à la paille répandue dans les mangeoires. Des étincelles orangées voltigeaient comme la pluie au sein d'un cyclone. D'épaisses langues de fumée noire roulaient insidieusement le long du plafond.**

**Les voix du dehors reprirent, lançant des ordres autant que des promesses. Ni les uns ni les autres n'étaient réels.**

**Des cris s'ajoutaient à présent au tumulte. C'était inéluctable, les disciples de Quinn avaient pris le dessus ; ils pourchassaient et possédaient les quelques domestiques encore libres de Crick-lade sans souci de discrétion.**

**Louise atteignit la stalle au fond de l'écurie, celle du magnifique étalon noir de papa, un pur-sang que la génétique avait porté à un degré de perfection dont les riches éleveurs du XIXe siècle ne pouvaient que rêver. Le verrou glissa sans problème, et Louise saisit la bride avant que l'animal ait eu la possibilité de se ruer dans l'allée. Il secoua furieusement la tête, mais se laissa maîtriser. Louise dut grimper sur une balle de foin pour le monter. Pas le temps de le seller.**

**Le feu s'était propagé à une vitesse effroyable. Plusieurs stalles étaient la proie des flammes, de grandes flammes sulfureuses qui dévoraient les parois de vieux madriers. Merlin reculait en poussant des aboiements terrorisés. Plus d'une demi-douzaine de chevaux se**

bousculaient dans l'allée en lançant des hennissements sinistres. Les flammes leur barraient le chemin des portes de l'écurie, le brasier qui grondait les refoulant au-delà de la seule et unique issue. Louise ne voyait plus Gen.

- Où es-tu ? appela-t-elle. Gen !

- Ici. Je suis ici.

La voix provenait d'une stalle vide.

Louise fit avancer l'étalon dans l'allée, lançant de grands cris aux chevaux affolés qui se trouvaient sur son passage. Deux d'entre eux se cabrèrent, effrayés par cette nouvelle menace. Ils avancèrent en masse vers les flammes.

- Vite ! cria Louise.

Saisissant sa chance, Geneviève se précipita dans l'allée. Louise se pencha et l'empoigna par le bras. Au début, elle crut qu'elle avait mal évalué le poids de la fillette quand elle sentit qu'elle glissait de sa selle. Puis Geneviève agrippa la crinière de l'étalon qui poussa un hennissement aigu. Juste au moment où Louise croyait qu'elle allait se briser l'échiné, ou tomber la tête la première sur le sol dallé de l'écurie, Geneviève se souleva pour enfourcher la partie inférieure de l'encolure de l'étalon.

Le terrible incendie avait presque entièrement consumé les portes de l'écurie. Les quelques planches qui restaient se gauchissaient sur les charnières portées au rouge avant de s'affaisser sur les dalles dans un claquement sonore.

Comme les flammes baissaient momentanément d'intensité, les chevaux se ruèrent vers la sortie, leur seule chance de salut. Louise enfonça les talons dans les flancs de sa monture qui, aiguillonnée, se lança dans un vigoureux galop. Des flammes jaunes léchèrent au passage son bras et sa jambe gauches, lui arrachant un cri de douleur. Devant elle, Geneviève se mit à brailler en frappant frénétiquement son chemisier. Une odeur de cheveux roussis lui

**emplit les narines. Le voile de fumée flottant dans l'allée lui fouetta le visage, lui piquant les yeux.**

**Puis ce fut fini, elles avaient franchi les portes béantes et la couronne de flammes rongeant la charpente ravagée, filant derrière les autres chevaux, soudain plongées dans la fraîcheur et la pénombre du soir. Le grand chevalier en armure de mosaïque noire leur barrait la route. Des volutes de fumée orange vif s'échappaient encore des fentes de sa visière. Des étincelles de feu blanc dansaient autour de ses gantelets levés vers le ciel. Il pointa vers les jeunes filles un index rigide où se concentra le feu blanc.**

**Mais la charge des chevaux affolés était irrésistible. Le premier passa à quelques pouces de lui. Conscient du danger qu'ils représentaient, même pour quelqu'un possédant son pouvoir énergétique, il fit un saut de côté. Ce fut une erreur. Le deuxième cheval ne l'aurait peut-être pas touché s'il était resté immobile. Au lieu de quoi, il le heurta presque de plein fouet. Dans un hennissement aigu, l'animal buta contre lui, ses pattes antérieures se brisant dans un craquement horrible comme la force d'inertie le poussait irrémédiablement en avant. Le chevalier fut projeté sur le côté, tournoyant dans les airs. Il atterrit comme un poids mort, rebondissant un bon pied au-dessus des dalles avant de s'immobiliser sur le sol. Son armure se volatilisa aussitôt, révélant le corps de Grant Kavanagh, encore revêtu de son uniforme de milicien. Le tissu était déchiré en une douzaine d'endroits, taché de rouge par le sang coulant des plaies ouvertes.**

**Louise eut un hoquet de stupeur et tira instinctivement sur les rênes pour arrêter l'étalon. Papa était blessé !**

**Mais le sang cessa vite de couler. Les lambeaux de chair commencèrent à se refermer. L'uniforme se raccommoda tout seul. Les chaussures poussiéreuses au cuir éraflé se transformèrent en bottes métalliques. Grant Kavanagh secoua la tête, émit ce qui n'était guère plus qu'un grognement de contrariété. Louise demeura un instant le regard fixé sur lui alors qu'il se redressait sur ses coudes, puis écartait le cheval blessé d'un coup de pied.**

**- Papa ! s'écria Geneviève d'une voix angoissée.**

**- Ce n'est pas lui, dit Louise entre ses dents serrées. Plus maintenant. C'est quelque chose d'autre. La créature du diable.**

**Rachel Handley se tenait devant l'entrée voûtée de la cour. Les mains sur les hanches, les cheveux grouillant comme des vers voraces.**

**- Belle tentative, lança-t-elle avec un rire goguenard.**

**Elle leva une main, la paume tournée vers les deux sours. Le redoutable feu blanc apparut autour de son poignet, des griffes flamboyèrent au bout de ses doigts. Son rire se fit plus sonore au spectacle de la peur qui étreignait Louise, entrecoupant les pitoyables aboiements de Merlin.**

**L'éclair blanc qui atteignit Rachel Handley deux centimètres au-dessus de l'oeil gauche provenait de quelque part derrière Louise. Le projectile perça le crâne de la femme de chambre, détonant au centre du cerveau. L'arrière de la tête éclata en un jaillissement de sang carbonisé et une flamme violette qui se dissipa rapidement. Le corps demeura debout durant une seconde, puis les muscles furent agités d'un spasme avant de perdre toute tension. La femme tomba en avant. Le sang artériel rouge vif jaillit de sa boîte crânienne fracassée et fumante.**

**Louise se retourna. La cour était déserte à l'exception de la silhouette chancelante de son père toujours en train de se relever. Cent fenêtres vides la regardaient. L'écho de faibles cris s'élevait au-dessus des toits. De longues flammes sortaient en tourbillons bruyants des portes grandes ouvertes de l'écurie.**

**Geneviève était à nouveau agitée de violents tremblements, secouée de grands sanglots convulsifs. L'inquiétude que Louise éprouva pour la fillette l'emporta sur la confusion totale qui l'habitait, et elle éperonna une fois de plus l'étalon en lui faisant contourner l'affreux cadavre pour s'élancer à travers l'entrée de la cour.**

**De là où il se tenait, près de la fenêtre de la chambre d'amis du deuxième étage, Quinn Dexter regarda la fille mener à bride abattue**

le superbe cheval noir à travers la pelouse du manoir, puis vers les hautes plaines. À cette distance, même son impressionnante force énergétique ne pouvait atteindre les sours en fuite.

Il eut une moue de dégoût. Quelqu'un était venu à leur secours. Il n'arrivait pas à comprendre pourquoi. Le traître devait certainement savoir qu'elles ne resteraient pas impunies. Le Frère de Dieu voyait tout. Chaque âme finissait par répondre de ses actes.

- Elles se dirigent vers Colsterworth, c'est évident, dit-il. Elles ne font que différer l'inévitable de deux ou trois heures. La plus grande partie de cette petite ville merdique nous appartient déjà.

- Oui, Quinn, acquiesça le garçon à côté de lui.

- Et bientôt la planète entière, marmonna Quinn. Et ensuite ?

Il se retourna et sourit fièrement.

- C'est tellement bon de te revoir. Je n'aurais jamais cru que cela arriverait. Mais Il a dû décider de me récompenser.

- Je t'aime, Quinn, dit simplement Lawrence Dillon.

Le corps du palefrenier qu'il avait possédé était complètement nu, les cicatrices du rituel de possession n'étaient déjà plus que de fines rides rosés s'estompant sur sa peau hâlée.

- Ce que j'ai fait sur Lalonde, il fallait que je le fasse. Tu le sais. On ne pouvait pas t'emmener avec nous.

- Je sais, Quinn, dit Lawrence avec dévotion. J'étais un handicap. J'étais faible alors. (Il s'agenouilla aux pieds de Quinn et leva son visage épanoui vers la face austère du personnage en robe noire.) Mais je ne le suis plus. Désormais, je peux à nouveau te servir. Ce sera comme avant, si ce n'est encore mieux. L'univers entier s'inclinera devant toi, Quinn.

- Ouais, acquiesça lentement Quinn, savourant cette idée. Tous ces enfoirés à mes pieds.

**La télétransmission d'alerte tira Ralph Hiltch de son sommeil agité. En tant que responsable de l'ASE, on lui avait attribué des quartiers temporaires au mess des officiers de la Flotte royale. L'étrange décor impersonnel et le brusque vide émotionnel qui l'habitait depuis qu'il avait amené Gerald Skibbow sur Guyana l'avaient plongé dans de sombres pensées lorsqu'il s'était étendu sur la couchette après la séance de débriefing de la veille, qui avait duré trois heures. Il avait fini par accéder à un léger programme tranquillisant pour relaxer son corps.**

**Au moins n'avait-il pas fait de cauchemars, quoique Jenny ne fût jamais très loin de la surface de son esprit. Arrêt sur la dernière image de la mission : Jenny prisonnière d'une mêlée d'hommes-singes, transmettant un code kamikaze à la pile énergétique de sa hanche. Cette image n'avait pas besoin d'être enregistrée dans une cellule mémorielle de ses naneuroniques pour conserver sa netteté. Elle avait jugé cette issue préférable à l'autre. Mais avait-elle eu raison ? C'était une question qu'il s'était souvent posée pendant le voyage qui l'avait conduit vers Ombey.**

**Lançant ses jambes par-dessus le bord de sa couchette, il passa les doigts dans des cheveux qui avaient sérieusement besoin d'un shampooing. L'ordinateur de la pièce l'informa que l'astéroïde Guyana venait juste de passer en état d'alerte code trois.**

**- Merde, qu'est-ce qu'il y a encore ? Comme s'il ne s'en doutait pas.**

**Ses naneuroniques signalèrent un appel extérieur en provenance de l'antenne de l'ASE sur Ombey, émanant du directeur en personne. Ralph ouvrit un canal protégé sur l'ordinateur du réseau, envahi par un sentiment de fatalité. Pas besoin d'être devin pour savoir que les nouvelles étaient mauvaises.**

**- Désolé de vous remettre en activité si tôt après votre arrivée, télétransmit Roche Skark. Mais la situation est devenue explosive. Nous avons besoin d'utiliser vos compétences.**

**- Monsieur ?**

**- Il semblerait que trois membres du personnel de l'ambassade arrivés à bord de YEkwan aient été asservis par le virus. Ils sont descendus à terre.**

**- Quoi ?**

**La panique s'empara de Ralph. Pas cette abomination, pas ici, dans le royaume. Mon Dieu, non.**

**- En êtes-vous sûr ? demanda-t-il.**

**- Oui. Je sors à l'instant d'une réunion du Conseil de sécurité avec la princesse. C'est pour cette raison qu'elle a autorisé l'alerte code trois.**

**Les épaules de Ralph s'affaissèrent.**

**- Ô mon Dieu, et c'est moi qui les ai amenés ici.**

**- Vous ne pouviez pas savoir.**

**- C'est mon boulot de savoir. Merde, je me suis ramolli sur Lalonde.**

**- Aucun d'entre nous n'aurait pu agir différemment.**

**- Oui, monsieur.**

**Dommage qu'on ne puisse pas télétransmettre un rictus.**

**- Quoi qu'il en soit, nous sommes à leurs trousses. L'amiral Farquar et ma distinguée collègue Jannike Dermot, de l'ASI, ont fait preuve d'une promptitude digne d'éloges pour mettre en place les procédures propres à limiter les dégâts. Nous estimons que les trois de l'ambassade ont à peine sept heures d'avance sur vous.**

**Ralph songea aux dommages qu'une de ces choses pouvait infliger en l'espace de sept heures et se prit la tête entre les mains.**

**- Ça leur laisse pas mal de temps pour contaminer d'autres personnes. (Dans son esprit désemparé, il commençait à entrevoir**

**les conséquences d'une telle situation.) La progression va être exponentielle.**

**- Peut-être, admit Roche Skark. Si l'épidémie n'est pas contenue très rapidement, nous risquons de devoir abandonner tout le continent de Xingu. Les procédures de quarantaine sont déjà en place, et la police est informée sur la façon de gérer la situation. Mais je veux que vous alliez là-bas pour leur faire comprendre qu'il y a urgence, que vous leur bottiez un peu le cul.**

**- Oui, monsieur. Cette remise en activité, cela signifie-t-il que je dois les pourchasser en personne ?**

**- En effet. Officiellement, vous êtes censé conseiller les autorités civiles du continent de Xingu. En ce qui me concerne, vous pouvez mener votre action sur le terrain comme ça vous chante, à condition que vous ne vous exposiez pas vous-même à un risque de contamination.**

**- Merci, monsieur.**

**- Ralph, je vous le dis franchement, le potentiel de ce virus énergétique me fout les jetons. Ce doit être le signe avant-coureur de quelque chose, une forme d'invasion. Et préserver le royaume de telles menaces, c'est mon boulot. Le vôtre aussi, par conséquent. Donc arrêtez-les, Ralph. Tirez le premier, et je vous couvrirai si besoin est.**

**- Comptez sur moi, monsieur.**

**- Bravo ! L'amiral a affecté un aéro pour vous conduire au spatioport de Pasto, il part dans douze minutes. Je vais préparer un dossier complet faisant le point sur la situation, auquel vous pourrez accéder pendant la descente. N'hésitez pas à me demander tout ce que vous voulez.**

**- J'aimerais emmener Will Danza et Dean Folan avec moi, et qu'ils soient autorisés à tirer une fois à terre. Ils savent comment s'y prendre avec les asservis. Et aussi Cathal Fitzgerald ; il a vu le virus à l'ouvre.**

- Ils auront l'autorisation avant votre atterrissage.

La Duchesse s'était élevée au-dessus de l'horizon quand elles arrivèrent en vue de Colsterworth. La naine rouge occupait une position diamétralement opposée à celle du Duc, les deux soleils rivalisant pour contaminer le paysage de leurs spectres respectifs.

La Duchesse remportait la bataille, poursuivant son ascension dans le ciel au rythme de la descente du Duc. À l'est, les versants des plateaux passaient lentement de la verdure à un pastel lie-de-vin. Les pseudo-pins aborigènes plantés entre les haies d'aubépines génétiquement modifiées prenaient une teinte grisâtre qui leur donnait l'aspect de piliers d'étain. Même la robe ébène de l'étalon devenait plus foncée.

L'éclat doré du Duc reculait devant une marée rouge.

Pour la première fois de sa vie, Louise se sentit triste alors que s'estompait la primaire. D'ordinaire, la nuit-de-la-Duchesse était un moment magique, transformant l'univers familier en un paysage d'ombres remplies de mystère, baigné d'une odeur suave. Cette fois, la teinte rouge était le signe indéniable d'un sinistre présage.

- Tu crois que tante Daphnie sera chez elle ? demanda Geneviève, pour la cinquième fois peut-être.

- J'en suis sûre, répondit Louise.

Après leur fuite de Cricklade, Geneviève avait mis une bonne demi-heure à se calmer. Louise avait dépensé tellement d'efforts pour consoler sa soeur qu'elle en avait presque oublié sa propre peur. Il ne lui était guère difficile d'effacer de son esprit ce qui s'était produit. D'ailleurs, elle ne savait pas trop ce qu'elle allait raconter à tante Daphnie. Si elle rapportait l'exacte vérité, elle passerait pour une folle. Cependant, tout ce qui serait en dessous de la vérité risquait de ne pas suffire. Les forces de l'ordre qui seraient envoyées à Cricklade devraient être bien armées et sur le qui-vive. Il était essentiel que le commissaire et le maire soient convaincus que ce

qu'ils avaient à affronter était des plus réels, et non pas sorti de l'imagination d'une adolescente à moitié hystérique.

Heureusement, c'était une Kavanagh. Les gens l'écouteraient. Et s'il vous plaît, mon Dieu, faites qu'ils me croient.

- C'est un incendie ? questionna Geneviève.

Louise redressa brusquement la tête. Colsterworth s'étendait sur deux miles le long d'une vallée peu profonde, à l'intersection d'une rivière et de la ligne de chemin de fer. Une petite ville marchande plutôt somnolente, avec ses alignements de coquettes maisons mitoyennes entourées de jolis jardinets. Les demeures plus vastes des grandes familles se dressaient sur le versant est en pente douce, bénéficiant de la plus belle vue sur la campagne environnante. Un quartier industriel avec des entrepôts et de petites usines occupait tout le terrain autour du quai. Trois longs panaches de fumée s'élevaient du centre de la ville. À la base de l'un d'eux, il y avait des flammes. Des flammes très vives. L'édifice qui brûlait rougeoyait comme du métal en fusion.

- Oh, non ! s'exclama Louise. Pas ici aussi.

Elle vit une des longues péniches dériver au-delà du dernier entrepôt. Tout le pont était en feu ; de la cale recouverte de toile goudronnée montaient des champignons de fumée brune. Louise devina que la cargaison de barils était en train d'exploser. Des silhouettes sautaient de la proue et tentaient de gagner la rive à la nage.

- Et maintenant, qu'allons-nous faire ? demanda Geneviève d'une voix affligée.

- Laisse-moi réfléchir.

Pas un instant Louise n'avait envisagé qu'un autre endroit que Cricklade soit touché par le fléau. Mais, de toute évidence, son père et cet affreux jeune prêtre s'étaient d'abord arrêtés à Colsterworth. Et avant ça... Cette pensée lui glaça l'échiné. Etait-il possible que tout ait commencé à Boston ? De l'avis général, l'Union était

**incapable de monter une insurrection. L'île entière allait-elle être conquise par ces démons travestis en humains ?**

**Et, dans ce cas, où aller ?**

**- Regarde ! lança Geneviève en pointant son index devant elle.**

**Louise aperçut une roulotte romani qui filait à toute allure le long d'une des routes en bordure de la ville. Le cocher était debout sur le siège, fouettant la croupe du cheval cob. C'était une femme, à en juger par sa robe blanche qui battait dans le vent.**

**- Elle fuit, s'écria Geneviève. C'est qu'ils ne l'ont pas encore possédée.**

**L'idée qu'elles puissent rejoindre un adulte qui serait de leur côté eut un effet tonique sur Louise. Même si ce n'était qu'une simple Romani, songea-t-elle peu charitablement. Mais ne disait-on pas que les Romanis s'y connaissaient en magie ? D'après les domestiques du manoir, ils pratiquaient toutes sortes d'arts occultes. Peut-être même savait-elle se protéger contre le pouvoir des démons.**

**Louise porta un oeil perçant sur la route où filait la roulotte, essayant d'évaluer l'endroit où elles pourraient se rejoindre. Il n'y avait rien sur le parcours que devait emprunter la roulotte, sinon, à trois quarts de mile de la ville, une grande ferme.**

**Des animaux affolés quittaient précipitamment la cour pour gagner la prairie : des cochons, des génisses, trois shires et même un labrador. Des fenêtres de la maison sortaient des faisceaux d'une lumière blanc bleuté, éblouissante sous le ciel écar-late.**

**- Elle fonce droit sur eux, gémit Louise.**

**Quand elle revint sur la roulotte lancée à vive allure, elle vit que celle-ci venait juste de passer devant la dernière des maisons de Colsterworth. Il y avait trop d'arbres et de virages sur sa route pour que la conductrice puisse apercevoir la ferme.**

Louise jaugea la distance la séparant de la route et tira sèchement sur la bride.

- Accroche-toi, dit-elle à Geneviève.

L'étalon partit au galop, l'herbe rouge sombre ne faisant plus qu'une tache indistincte sous ses sabots. Il sauta le premier obstacle en ralentissant à peine le rythme. Louise et Geneviève rebondirent durement sur son dos, la seconde laissant échapper un petit cri de douleur.

Une foule hurlante avait envahi la route derrière la roulotte, grouillant sous les deux bosquets de bouleaux argentés génétiquement modifiés qui marquaient la limite officielle de la ville. Un peu comme si les gens ne voulaient pas, ou ne pouvaient pas, s'aventurer à travers champs. Plusieurs éclairs de feu blanc partirent en direction de la roulotte en fuite, étoiles filantes dont l'intensité lumineuse diminuait au bout de quelques centaines de yards.

Louise eut envie de pleurer de frustration quand elle vit des gens sortir de la ferme et descendre la route vers Colsterworth. La Romani ne s'était pas encore rendu compte du danger qui l'attendait.

- Préviens-la ! Dis-lui de s'arrêter ! cria-t-elle à Geneviève. Elles couvrirent les trois cents derniers yards en hurlant comme des folles.

Cela ne servit à rien. Elles se trouvaient suffisamment près de la roulotte pour voir l'écume couvrant les naseaux du cob à la robe pie lorsque la Romani les aperçut enfin. Elle ne s'arrêta pas pour autant, mais elle tira sur les rênes. Le gros animal ralentit sa course effrénée pour prendre un trot plus normal.

D'un simple bond, l'étalon franchit la haie et le fossé longeant la route. Louise le fouetta pour régler son allure sur celle de la roulotte. De l'intérieur du bâti en bois peint de couleurs criardes venait un épouvantable cliquetis, comme si des clowns malveillants s'amusaient à jongler avec toutes les casseroles qu'on pouvait trouver dans une cuisine.

**La Romani avait de longs cheveux de jais flottant au vent, un visage au teint hâlé et aux joues pleines. La transpiration tachait sa robe de lin blanche. Elle fixa les deux sours d'un regard de défi, avec une lueur farouche dans les yeux, et fit une espèce de signe dans les airs.**

**Un sort ? se demanda Louise.**

**- Arrêtez-vous, supplia-t-elle. S'il vous plaît, arrêtez. Ils sont déjà devant vous. Ils sont dans cette ferme là-bas, regardez.**

**La Romani se mit debout, ses yeux sondant le paysage qui s'étendait au-delà de la tête dodelinante du cob. Un quart de mile les séparait à présent de la ferme. Mais Louise ne voyait plus les gens qui en étaient sortis.**

**- Qu'en savez-vous ? cria la femme.**

**- Arrêtez, c'est tout ! brailla Geneviève dont les petits poings étaient crispés.**

**Carmitha jeta un coup d'oeil à la fillette et prit une décision. Elle hocha la tête, puis tira sur les rênes.**

**L'essieu avant de la roulotte fit entendre un craquement sinistre.**

**Carmitha eut tout juste le temps d'agripper le bâti comme la roulotte piquait de l'avant. Le décor bascula alors qu'une gerbe d'étincelles montait de la chaussée. Un dernier grincement déchirant, et la roulotte s'immobilisa. Une des roues avant passa lourdement devant le cheval, Olivier, puis roula dans le fossé à sec qui bordait la route.**

**- Merde !**

**Carmitha lança un regard furieux aux filles sur l'étalon noir, avec leurs chemisiers blancs maculés de suie, leurs visages souillés et leurs mines sinistres. C'étaient elles, sûrement. Elle les avait crues pures et innocentes, mais on ne pouvait jurer de rien. Plus maintenant. Les élucubrations de sa grand-mère sur le monde des esprits n'étaient rien de plus que des histoires de feu de camp conçues pour ravir et effrayer les jeunes enfants. Néanmoins, elle se**

souvenait de certaines des paroles de la vieille femme. Elle leva les mains comme ça et commença l'incantation.

- Mais qu'est-ce que vous faites ? lui cria l'aînée. Il nous faut partir. Tout de suite !

Carmitha fronça les sourcils, l'esprit troublé. Les deux filles avaient l'air terrorisées, comme il se devait si elles avaient vu le dixième de ce qu'elle avait vu. Peut-être n'étaient-elles pas corrompues. Mais si ce n'étaient pas elles qui avaient brisé la roulotte...

Elle entendit un rire et se retourna. L'homme venait juste d'émerger de l'arbre sur le bord de la route opposé au fossé. Littéralement. Les traits qui dessinaient l'écorce s'effacèrent de son corps pour révéler une tunique verte des plus étranges. Des manches de soie couleur de jade, un pourpoint de laine vert citron avec de gros boutons cuivrés sur le devant, et un ridicule feutre pointu portant deux plumes blanches.

- Vous allez quelque part, belles dames ?

Il fit une grande révérence en ôtant son chapeau. Carmitha tiqua. Sa tunique était vraiment verte, ce qui était anormal dans cette lumière.

- Filez ! lança Carmitha aux filles.

- Oh, non, rétorqua l'homme d'un ton qui se voulait froissé, tel un invité n'ayant pas reçu bon accueil. Restez donc.

Une des petites capricettes perchées sur l'arbre à côté de lui prit son vol avec un gloussement indigné. Ses ailes parcheminées se replièrent et elle plongea vers l'étalon. De sa queue jaillirent des étincelles d'un bleu et d'un violet vifs, laissant derrière elles une traînée de fumée safran. Le petit missile organique frôla le museau de l'étalon et se planta dans le sol avec un bruit liquide.

Instinctivement, Louise et Geneviève flattèrent l'encolure du cheval effrayé. Cinq autres capricettes étaient alignées sur les branches du pin, elles avaient cessé de gazouiller.

**- En fait, j'insiste pour que vous restiez, dit l'homme vert avec un sourire enjôleur.**

**- Laissez partir les filles, énonça Carmitha d'une voix froide. Ce ne sont que des enfants.**

**Les yeux de l'homme s'attardèrent sur Louise.**

**- Mais qui se développent de façon splendide. Vous ne trouvez pas ?**

**Louise se raidit.**

**Carmitha était sur le point d'argumenter, voire de supplier, quand elle vit quatre autres personnes descendre la route depuis la ferme, et elle n'eut plus envie de lutter. Prendre ses jambes à son cou ne donnerait rien de bon. Elle avait vu ce que les boules de feu pouvaient faire à la chair et à l'os. Ça allait être assez éprouvant, inutile d'ajouter à la douleur.**

**- Désolée, les filles, dit-elle d'un ton résigné.**

**Louise esquissa un sourire à son intention, puis porta son regard vers l'homme vert.**

**- Touche-moi, paysan, et mon fiancé te fera bouffer tes couilles.**

**Geneviève se tourna pour poser sur sa soeur un regard médusé, puis ébaucha un vague sourire. Louise lui fit un clin d'oil. Fausse bravoure, mais ça donnait envie d'y croire.**

**L'homme vert gloussa.**

**- Grand Dieu ! Et moi qui croyais que vous étiez une jeune dame distinguée.**

**- Les apparences peuvent être trompeuses, répliqua Louise d'un ton glacial.**

**- Je prendrai grand plaisir à vous enseigner un certain respect. Je vais veiller personnellement à ce que votre rituel de possession dure plusieurs jours.**

**Louise jeta un bref regard vers les quatre hommes de la ferme qui se tenaient maintenant à côté du cob placide.**

**- Vous êtes vraiment sûr d'avoir réuni des forces suffisantes ? Je ne voudrais pas trop vous effrayer.**

**Le sourire forcé de l'homme vert s'effaça complètement, en même temps que ses manières raffinées.**

**- Tu sais quoi, salope ? Je vais t'obliger à regarder pendant que je baiserai à mort ta petite sour.**

**Louise tressaillit, pâlit.**

**- Je crois que les choses sont allées assez loin.**

**C'était l'un des hommes venus de la ferme. Il s'avança vers l'homme vert.**

**Louise remarqua que ses jambes étaient arquées, ce qui lui faisait balancer légèrement les épaules quand il marchait. À part cela il était beau, reconnut-elle, avec sa peau brune et ses cheveux ondulés noirs comme jais, noués en une petite queue de cheval. Forte carrure, soutenue par des muscles fermes. Il ne pouvait guère avoir plus de vingt ans, ou vingt et un - le même âge que Joshua. Sa tunique bleu foncé était incroyablement démodée, elle avait de longs pans qui descendaient juste derrière les genoux. Il la portait par-dessus un gilet jaune et une chemise de soie blanche avec un petit col rabattu, le tout complété par une cravate noire. Étrange tenue, mais élégante elle aussi.**

**- C'est quoi ton problème, mon gars ? demanda l'homme vert d'un ton méprisant.**

**- N'est-ce pas évident, sir ? Je trouve désolant de voir un gentleman de votre qualité menacer ainsi trois dames terrorisées.**

**La bouche de l'homme vert se fendit en un large sourire.**

**- Ah ! tu trouves, hein ?**

**Un éclair blanc jaillit de ses doigts. Il frappa la tunique bleue du nouveau venu et se dissocia en dessinant des galons de feu. Le jeune homme demeura impassible pendant que les spirales incandescentes lui labouraient la poitrine sans aucun effet, comme s'il portait un manteau de verre impénétrable.**

**Sans se laisser décourager par cet échec, l'homme vert décocha un coup de poing, qui ne trouva pas sa cible. Son adversaire esquiva avec une étonnante agilité. Un poing frappa le flanc de l'homme vert. Sous le coup à la puissance augmentée, trois côtes se brisèrent. Il dut employer une partie de son pouvoir énergétique à chasser la douleur et réparer le dommage physique.**

**- Putain ! cracha-t-il, surpris par cette inexplicable opposition de la part d'un allié apparent. À quoi tu joues, bordel ?**

**- J'aurais cru cela évident, sir, dit l'autre derrière ses poings levés. Je défends l'honneur de ces dames.**

**- Non mais ce n'est pas vrai ! s'exclama l'homme vert. Écoute, laisse-moi les posséder et oublie ça. D'accord ? Désolé si j'ai été grossier. Mais cette fille a la langue du démon.**

**- Non, sir, je ne vais pas oublier vos menaces envers l'enfant. Nôtre-Seigneur m'a peut-être jugé indigne de Le rejoindre au paradis, il n'empêche que je m'estime supérieur à l'animal qui voudrait commettre une infamie sur une fleur aussi délicate.**

**- Délicate... Tu plaisantes.**

**- Jamais, sir.**

**L'homme vert leva les bras au ciel. Il se tourna vers les trois compagnons de son adversaire.**

**- Allez, à nous tous on va lui faire bouillir son cerveau fêlé et le renvoyer dans l'au-delà. Mais peut-être que vous n'entendez pas ceux qui vous implorent d'être ramenés en ce monde, ajouta-t-il d'un ton lourd de sens.**

**Les trois hommes échangèrent des regards indécis.**

**- Vous pouvez me battre, en effet, dit l'homme à la tunique bleue, mais si je dois retourner dans ce néant maudit, j'en emmènerai au moins un avec moi, peut-être plus d'un. Alors venez, qui sera l'élu ?**

**- Je ne veux pas être mêlé à ça, marmonna l'un des trois hommes.**

**Il passa devant les deux autres et commença à descendre la route en direction de la ville.**

**L'homme à la tunique bleue interrogea du regard les deux qui restaient. Ils secouèrent la tête et se mirent en chemin.**

**- Qu'est-ce qui vous prend ? pesta l'homme vert.**

**- Je crois qu'il s'agit là d'une question de pure rhétorique.**

**- Bon, alors, qui es-tu ?**

**La résolution qui se lisait sur le beau visage chancela un instant. Dans les yeux s'alluma une étincelle de douleur.**

**- Jadis, on m'appelait Titreano, murmura-t-il.**

**- Entendu, Titreano. C'est toi qui mènes le bal. Pour le moment. Mais quand Quinn Dexter te rattrapera, tu auras droit à un lendemain de fête comme tu n'en as jamais connu.**

**L'homme vert pivota sur un talon et partit sur la route d'un air digne.**

**Carmitha se rappela enfin de respirer à nouveau.**

**- Ô mon Dieu ! (Ses genoux fléchirent et elle s'empressa de se rasseoir.) J'ai bien cru que j'étais morte.**

Titreano lui adressa un sourire affable.

- On ne vous aurait pas tuée. Ce qu'ils apportent est bien pire.

- Que voulez-vous dire ?

- La possession.

Elle le dévisagea longuement, avec un air méfiant.

- Êtes-vous l'un des leurs ?

- À ma grande honte, milady, oui. Carmitha ne savait plus à quoi s'en tenir.

- S'il vous plaît, monsieur ? demanda Geneviève. Que devrions-nous faire à présent ? Où pouvons-nous aller, Louise et moi ?

Louise tapota les mains de Gen pour lui signifier la prudence. Après tout, ce Titreano était un démon, si amical semblât-il.

- Je ne connais pas cet endroit, répliqua Titreano. Mais je vous déconseillerais cette ville.

- Ça, nous le savons, dit Geneviève d'un ton vif. Titreano lui sourit.

- Bien sûr, vous le savez. Et quel est votre nom, mon enfant ?

- Geneviève. Et voici ma sour, Louise. Nous sommes des Kavanagh, vous savez.

Carmitha fit entendre un grognement et roula des yeux.

- Bon sang, j'avais bien besoin de ça en ce moment, marmonna-t-elle.

Louise la regarda d'un air perplexe.

**- Je suis navré, je ne connais pas votre famille, avoua Titreano d'un ton qui exprimait un regret sincère. Mais à voir avec quelle fierté vous en parlez, je l'imagine des plus nobles.**

**- A nous tous, nous possédons une grande partie de Kes-teven, dit Geneviève.**

**Cet homme commençait à lui plaire. Il avait tenu tête aux monstres et il était poli. Il n'y avait pas beaucoup d'adultes qui se montraient polis avec elle, c'était comme s'ils n'avaient jamais le temps de parler. Lui, en plus, il parlait très bien.**

**- Kesteven ? Voilà un nom qui m'est familier. Je crois que c'est dans le Lincolnshire. Suis-je dans le vrai ?**

**- Sur Terre, oui, dit Louise.**

**- Sur Terre, répéta Titreano d'un ton incrédule. (Il leva les yeux vers le Duc, puis la Duchesse.) Où sommes-nous exactement ?**

**- Sur Norfolk. C'est une planète anglo-ethnique.**

**- En majorité, corrigea Carmitha.**

**Louise fronça à nouveau les sourcils. Mais qu'est-ce qu'elle avait, cette Romani ?**

**Titreano ferma les yeux, comme s'il éprouvait une profonde douleur.**

**- J'ai navigué sur les océans, et je pensais qu'il n'y avait pas de plus grand défi, dit-il d'une voix éteinte. Et voilà que des hommes parcourent le vide entre les étoiles. Oh ! comme je me les rappelle. Les constellations, si brillantes la nuit. Comment aurais-je pu jamais imaginer pareille chose ? L'oeuvre de Dieu a une majesté qui jette les hommes à Ses pieds.**

**- Vous étiez marin ? demanda Louise d'une voix hésitante.**

**- Oui, lady Louise. J'ai eu l'honneur de servir mon roi de cette façon.**

**- Un roi ? Il n'y a plus de famille royale dans l'État anglais de la Terre.**

**Titreano ouvrit lentement les yeux, ne révélant que tristesse.**

**- Plus de roi ?**

**- Non. Mais notre lignée Mountbatten descend de la famille royale britannique. Le prince est le gardien de notre constitution.**

**- Ainsi, la noblesse n'a pas encore été vaincue par les ténèbres. Eh bien, voilà qui devra me contenter.**

**- Comment se fait-il que vous ne soyez pas au courant à propos de l'ancienne Angleterre ? s'enquit Geneviève. Je veux dire, vous saviez que Kesteven en faisait partie.**

**- En quelle année sommes-nous, mon enfant ? Geneviève pensa protester contre ce qualificatif, mais l'homme ne semblait pas avoir voulu se montrer déplaisant.**

**- L'an 102 après la colonisation. Mais ce sont des années de Norfolk ; soit quatre années terrestres. Sur Terre, c'est l'an 2611.**

**- Deux mille six cent onze années depuis la naissance de Nôtre-Seigneur, dit Titreano avec effroi. Mon Dieu ! Si longtemps ? Quoique le tourment que j'ai enduré m'ait semblé être éternel.**

**- Quel tourment ? demanda Geneviève avec une curiosité candide.**

**- Le tourment qu'encourent toutes les âmes damnées après la mort, mon enfant.**

**Geneviève en resta bouche bée.**

**- Vous étiez mort ? dit Louise, qui ne croyait pas un mot de tout cela.**

**- Oui, lady Louise. J'ai été mort, durant plus de huit cents ans.**

**- C'est ce que vous entendiez par possession ? questionna Carmitha.**

**- Oui, milady, répondit l'homme d'une voix grave. Carmitha se pinça le bout du nez, plissant le front.**

**- Et comment êtes-vous revenu, au juste ?**

**- Je l'ignore, excepté qu'une voie s'est ouverte au coeur de ce corps.**

**- Vous voulez dire que ce n'est pas votre corps ?**

**- Non. C'est celui d'un mortel du nom d'Eamon Goodwin, quoique je porte ma propre enveloppe par-dessus la sienne. Je l'entends pleurer à l'intérieur de moi. (Il planta son regard dans celui de Carmitha.) C'est pour cela que les autres vous pourchassent. Il y a des millions d'âmes perdues dans le tourment de l'au-delà. Toutes cherchent des corps vivants pour pouvoir à nouveau respirer.**

**- Nous ? glapit Geneviève.**

**- Oui, mon enfant. Vous. Je suis navré.**

**- Écoutez, tout cela est très intéressant, dit Carmitha. Du pur délire, mais intéressant. Néanmoins, juste au cas où vous n'auriez pas remarqué, pour le moment on est dans la merde jusqu'au cou. Je ne sais pas quelle espèce de monstres vous êtes réellement, des zombies possédés ou des choses toutes simples comme des xénos avec des pouvoirs psychiques, mais quand cet enfoiré en vert aura rejoint Colsterworth, il va rappliquer avec sa clique. Le temps que je dételle mon cheval, et on devra toutes les trois... (son geste englobait les deux sours) être parties depuis longtemps. (Elle arqua un sourcil.) D'accord, miss Kavanagh ?**

**- Oui, acquiesça Louise.**

**Titreano jeta un coup d'oeil vers le cob amorphe, puis vers l'étalon.**

**- Si vous avez sérieusement l'intention de partir, vous devriez voyager ensemble dans la roulotte. Aucune d'entre vous n'a de selle, et ce puissant animal me semble doté d'une force herculéenne. Je parierais qu'il peut tenir le rythme durant plusieurs heures.**

- Brillant, maugréa Carmitha. (Elle sauta sur le sol damé de la route et tapa sur sa roulotte disloquée.) On va juste rester ici à attendre que passe un charron, c'est ça ?

Titreano sourit. Il s'avança vers le fossé où était tombée la roue.

Carmitha retint la réplique acide qu'elle était sur le point de lui lancer quand elle le vit redresser la roue et la pousser hors du fossé (d'une seule main !), comme si c'était un cerceau. La roue, d'un diamètre de cinq pieds, était taillée dans du bon bois massif de tiépine. Trois hommes robustes auraient peiné pour la soulever.

- Mon Dieu !

Elle ne savait pas trop si elle devait se réjouir ou s'horrifier devant une telle démonstration de force. S'ils étaient tous comme lui, alors l'espoir avait déserté Norfolk depuis longtemps.

Arrivé à la roulotte, Titreano se courba.

- Vous n'allez pas...

Il la souleva par l'angle avant - à deux, trois pieds au-dessus du sol. Sous les yeux de Carmitha, l'essieu brisé se redressa petit à petit. La partie fendue en éclats devint floue, puis, l'espace d'un instant, le bois parut couler comme un liquide. Il se solidifia, et l'essieu se retrouva d'un seul tenant.

Titreano emboîta la roue sur l'axe.

- Vous êtes quoi ? murmura Carmitha d'une voix sourde.

- Je l'ai déjà expliqué, milady. Ce qui m'est impossible, c'est de vous amener à croire ce que je suis. Cela doit venir de soi-même, si Dieu le veut.

Il s'approcha de l'étalon et tendit les bras.

- Allez, mon enfant, descendez. Geneviève hésita.

- Vas-y, dit Louise d'un ton rassurant.

De toute évidence, si Titreano avait voulu leur faire du mal, il l'aurait déjà fait. Plus elle voyait ces êtres bizarres, plus cela la désolait. Qu'est-ce qui pouvait bien lutter contre un tel pouvoir ?

Geneviève fit un sourire pincé et passa une jambe par-dessus l'étalon. Elle glissa le long de son flanc jusque dans les mains de Titreano.

- Merci, dit-elle alors qu'il la posait à terre. Et merci aussi pour votre aide.

- Comment pourrait-il en être autrement ? Je suis peut-être damné, mais pas dépourvu d'honneur.

Louise descendit de l'étalon presque toute seule, avant d'accepter la main ferme du jeune homme. Elle esquissa un bref sourire gêné de remerciement.

- Je suis tout endolorie, se plaignit Geneviève en se frottant le derrière.

- Où va-t-on ? demanda Louise à Carmitha.

- Je ne sais pas trop, répliqua la Romani. Il devrait y avoir une bonne partie des miens dans les grottes au-dessus d'Hol-beach. C'est là que nous nous retrouvons durant les moments difficiles. On peut tenir un long moment dans ces grottes ; elles sont perchées dans les falaises, pas faciles à atteindre.

- Le siège ne durerait pas longtemps cette fois, je le crains, dit Titreano.

- Vous avez une meilleure idée ? rétorqua-t-elle sèchement.

- Vous ne pouvez pas rester sur cette île, si vous voulez échapper à la possession. Y a-t-il des bateaux sur ce monde ?

- Quelques-uns, répondit Louise.

- Alors vous devriez essayer de négocier une traversée.

- Pour aller où ? demanda Carmitha. Si les vôtres recherchent effectivement des corps, où donc serions-nous en sécurité ?

- Cela devrait dépendre de la promptitude avec laquelle vos dirigeants se réunissent. Il y aura la guerre, beaucoup d'effroyables batailles. On ne peut espérer rien de moins. Nos deux espèces se battent chacune pour leur existence.

- Alors nous devons aller à Norwich, la capitale, dit Louise d'un ton catégorique. Nous devons prévenir le gouvernement.

- Norwich est à cinq mille miles d'ici, objecta Carmitha. En bateau, cela prendrait des semaines.

- On ne peut pas se cacher ici et ne rien faire.

- Je ne vais pas risquer ma peau pour une chimère, ma fille.

Et puis, de quelle utilité seraient les beaux propriétaires terriens que vous êtes ? Qui sur Norfolk pourrait repousser des gens comme lui ?

Elle agita une main en direction de Titreano.

- L'escadrille des Forces spatiales de la Confédération est encore en orbite, dit Louise qui avait haussé le ton. Ils ont des armes prodigieuses.

- De destruction massive. En quoi cela va-t-il aider les gens qui ont été possédés ? Il s'agit de briser la possession, pas de massacrer ceux qui en sont victimes.

Elles se lancèrent des regards noirs.

- Il y a une aéroambulance basée à Bytham, dit Geneviève d'une voix enjouée. Elle pourrait atteindre Norwich en cinq heures.

Louise et Carmitha la regardèrent. Puis un sourire apparut sur le visage de Louise, et elle embrassa sa sour.

- Qui c'est qui est intelligente, maintenant ? Geneviève sourit à la galerie d'un air effronté. Titreano lui fit une grimace, et elle gloussa.

Carmitha porta son regard sur la route.

- Bytham est à environ sept heures d'ici, dit-elle. En supposant qu'on ne rencontre pas d'autres problèmes.

- Il n'y en aura pas, affirma Geneviève. (Elle prit la main de Titreano.) Pas si vous nous accompagnez.

Il afficha un sourire plutôt tiède.

- Je...

- Vous n'allez pas nous laisser toutes seules, dit une Geneviève consternée.

- Bien sûr que non, mon enfant.

- Alors, c'est décidé. Carmitha secoua la tête.

- Je dois être complètement folle de seulement imaginer faire une chose pareille. Louise, attachez votre cheval à la roulotte.

Louise s'exécuta. Carmitha remonta sur la roulotte, la regardant avec méfiance au moment où elle posait son poids sur le siège du cocher.

- Combien de temps cette réparation va-t-elle tenir ?

- Je n'en suis pas tout à fait sûr, répondit Titreano sur un ton d'excuse.

Il aida Geneviève à grimper à côté de Carmitha, puis se hissa.

Quand Louise s'installa à son tour, il n'y avait plus de place sur le siège étroit. Elle était serrée contre Titreano et ne savait pas trop comment elle devait réagir à ce contact. Si seulement c'était Joshua, songea-t-elle avec mélancolie.

Carmitha donna un petit coup de rênes, et Olivier se lança au petit trot.

Geneviève croisa les bras, l'air ravie, et pencha la tête pour regarder Titreano.

- Est-ce vous aussi qui nous avez aidées à Cricklade ?

- Comment ça, mon enfant ?

- Une des possédés a tenté de nous empêcher de fuir à cheval, expliqua Louise. Elle a été frappée par le feu blanc. Autrement, nous ne serions pas là.

- Non, lady Louise. Ce n'était pas moi.

Louise se cala au fond du siège dur, insatisfaite de n'avoir pu résoudre ce mystère. D'un autre côté, vu sa situation présente, c'était là le cadet de ses soucis.

Olivier poursuivait sa route alors que le Duc finissait par disparaître sous les plateaux. Derrière la roulotte, d'autres bâtiments de Colsterworth avaient commencé à brûler.

Le spatioport militaire de Guyana était une sphère creuse du modèle standard, constituée de poutrelles, de presque deux kilomètres de diamètre. Un champignon argenté au bulbe arrondi posé sur une tige très mince, dans le prolongement de l'axe de rotation de l'astéroïde ; les épais coussinets magnétiques à la base de l'arbre de jonction lui permettaient de rester stationnaire tandis que le gigantesque rocher suivait sa trajectoire orbitale. La surface consistait en une succession de quais circulaires reliés les uns aux autres par un filigrane d'entretoises et de galeries de transit tubulaires. Réservoirs, générateurs, postes d'équipage, machines de maintenance de l'environnement et échangeurs thermiques en forme

**d'aileron de requin occupaient pêle-mêle les espaces entre les quais, sans aucune logique architecturale apparente.**

**Autour de tout cela, serpentaient des rivières de points scintillants formant un réseau complexe de boucles entremêlées. Les rivières suivaient un courant, les points lumineux se déplaçant dans le même sens à la même vitesse ; navettes de chargement, véhicules de transport du personnel et VSM, réacteurs allumés pour maintenir la direction précise que leur indiquait le poste de contrôle spatial. Le code trois d'alerte défensive déclenché par Ombey avait jeté le spatioport dans une activité frénétique pour la seconde fois en vingt-quatre heures. Mais cette fois, au lieu de se préparer à recevoir un simple astronef, c'étaient frégâtes et croiseurs qui décollaient. Toutes les quelques minutes, un des gros vaisseaux sphériques de la Flotte royale de Kulu s'élançait de son quai, s'élevant au milieu des voies de circulation réservées aux vaisseaux de soutien plus petits, dans l'éclat électrique de ses réacteurs à fusion secondaires. Ils montaient se placer sur des orbites supérieures, chacune avec une inclinaison différente ; l'état-major de la Défense stratégique les plaçait de sorte qu'ils ceinturent toute la planète, assurant une parfaite couverture d'interception sur un rayon d'un million de kilomètres. Si un vaisseau non identifié émergeait d'un saut TTZ dans les parages, il subirait une attaque en l'espace de quinze secondes au maximum.**

**Au milieu des vaisseaux de guerre qui décollaient, un astronef isolé s'éleva du spatioport. Un fuselage ovoïde aplati en matériau composite de silicolithium gris-bleu foncé, de cinquante mètres de long et quinze de large. Les champs magnétiques cohérents, en capturant les particules de vent solaire, l'enveloppaient d'un ardent halo doré. Les impulseurs ioniques s'allumèrent, l'éloignant des grosses frégates. Puis le tube à fusion de la queue entra en action, le propulsant en direction de la planète située soixante-quinze mille kilomètres en dessous.**

**L'accélération d'un g aspira en douceur Ralph Hiltch contre son siège, avec la sensation que le plancher se dressait à la verticale. Sur le siège à côté, son sac de voyage roula pour s'immobiliser dans l'angle de la couchette.**

- Cette trajectoire va nous amener au spatioport de Pasto en soixante-trois minutes, télétransmit Cathal Fitzgerald depuis le siège du pilote.

- Merci, répondit Ralph. (Il accrut la fréquence du canal pour inclure les deux hommes de troupe de la division G66.) J'aimerais que tout le monde accède au rapport que Skark m'a fourni. Ce genre d'informations pourrait s'avérer crucial, et nous avons besoin de tous les atouts possibles dans notre jeu.

Ces mots lui valurent un sourire et un signe de la main de Dean Folan, et une grimace évasive de la part de Will Danza. Ils étaient tous les deux assis de l'autre côté de l'allée centrale. La cabine de soixante sièges semblait déserte avec seulement eux quatre pour l'occuper.

Personne dans sa petite équipe ne s'était plaint ou avait refusé de partir. Il avait très clairement indiqué aux trois hommes qu'ils étaient libres de se retirer sans qu'aucune action disciplinaire soit inscrite à leur dossier. Mais tous avaient accepté, avec divers degrés d'enthousiasme. Même Dean, qui avait la meilleure des excuses. Il avait subi une opération de sept heures la nuit dernière ; les médecins militaires avaient dû reconstituer soixante pour cent de son bras. Il avait fallu remplacer entièrement sa musculature renforcée, ruinée par le coup qu'il avait pris dans la jungle de Lalonde, par un nouveau tissu artificiel, avec vaisseaux sanguins, peau et nerfs. Le bras régénéré était encore enveloppé dans une gaine verte de nanoniques médicales. Et pourtant, il était impatient d'égaliser le score, avait-il dit en souriant.

Ralph ferma les yeux et laissa le contenu du rapport envahir son esprit, les naneuroniques classant les éléments en une matrice iconographique ordonnée. Des données sur le continent de Xingu : une étendue de quatre millions et demi de kilomètres carrés dans l'hémisphère Nord, grosso modo en forme de losange, avec une longue chaîne montagneuse partant de la pointe sud. La chaîne traversait l'équateur, et, vu l'étendue des zones tropicales d'Ombey, le continent entier était une région idéale pour l'agriculture, à la seule exception du semi-désert qui occupait le centre. À ce jour, seuls deux cinquièmes en étaient habités, mais, avec une population de soixante-dix millions d'individus, il venait au deuxième rang des

**continents les plus prospères, après Esparta où se trouvait la capitale, Athers-tone.**

**Après Xingu, venait le trio de l'ambassade, Jacob Tremarco, Savion Kerwin et Angeline Gallagher. Leurs dossiers de carrière ne contenaient rien d'exceptionnel, tous les trois étaient des fonctionnaires du ministère des Affaires étrangères de Kulu : des bureaucrates loyaux et ternes. Vidéos, antécédents familiaux, rapports médicaux. Tout y était, et rien de tout cela n'était particulièrement utile, mis à part les portraits. Ralph les plaça dans une cellule mémorielle de ses naneuroniques et les raccorda à un programme général d'identification. Il n'avait pas oublié cette étrange aptitude à changer d'apparence dont les asservis avaient fait la démonstration sur Lalonde. Le programme d'identification pourrait lui donner un léger avantage si jamais l'un d'eux tentait un camouflage, quoiqu'il ne mît pas beaucoup d'espoir dans le procédé.**

**La partie la plus prometteuse du rapport était la liste des mesures qu'avaient prises l'amiral Farquar et Léonard DeVille, le ministre de l'Intérieur de Xingu, pour mettre le continent en quarantaine et retrouver la trace du trio de l'ambassade. Tout le trafic civil systématiquement interrompu. Des programmes de recherche chargés dans le réseau informatique du continent pour épier le moindre problème technique inexplicable qui pourrait affecter temporairement les ordinateurs ou les circuits électriques. Les portraits des trois individus entrés en mémoire dans les caméras de surveillance des lieux publics, et les patrouilles de police également avisées.**

**Peut-être auraient-ils de la chance, songea Ralph. Si Lalonde était une colonie arriérée au fin fond de nulle part, sans moyens de communication modernes et guère embarrassée par la présence d'autorités civiles, Ombey, elle, faisait partie du royaume, la société qu'il avait juré de défendre au prix de sa vie s'il le fallait. Des années auparavant, à l'université, quand on lui avait proposé, confidentiellement, un poste à l'agence, il avait jugé que Kulu en valait la peine. La société la plus riche de la Confédération en dehors de l'édénisme, forte économiquement et militairement ; un champion en matière de technologie. Elle possédait un système judiciaire qui assurait à l'honnête citoyen la sécurité dans les rues et pouvait**

même se prévaloir d'une certaine équité par rapport aux standards modernes. Les gens bénéficiaient d'une couverture sociale des soins médicaux et la plupart avaient du travail. Certes, force était de reconnaître que, sous le règne des Saldana, ce n'était pas précisément le plus démocratique des systèmes, mais les quelques sociétés démocratiques, mis à part le Consensus édéniste, n'étaient pas vraiment représentatives. Et il y avait bon nombre de planètes qui ne prétendaient même pas être égalitaristes. Aussi avait-il refoulé tout sentiment de culpabilité à l'idée de renoncer au radicalisme et accepté de servir son roi jusqu'à la mort.

Ce qu'il avait vu de la galaxie n'avait fait que confirmer à ses yeux qu'il avait fait le bon choix en prêtant serment. Le royaume de Kulu était un endroit civilisé comparé à la plupart des autres nations ; ses citoyens étaient en droit de mener leur vie sans ingérence. Et si cela impliquait que l'ASE devait de temps en temps se salir les mains, eh bien, il en avait pris son parti. Une société qui vaut la peine d'y vivre vaut la peine d'être protégée.

Et, Ombey étant ce qu'elle était, elle devrait certainement être capable de s'en tirer mieux que Lalonde. Quoique ces mêmes dispositifs qui la rendaient plus efficace aient aussi l'inconvénient de procurer à l'ennemi davantage de moyens de répandre la subversion. Les porteurs de virus avaient été lents à se déplacer sur Lalonde. Ici, ils ne souffriraient pas des mêmes restrictions.

Cathal Fitzgerald coupa le réacteur à fusion de l'aéro alors qu'ils étaient à deux cents kilomètres au-dessus de Xingu. La pesanteur l'emportant, l'appareil descendit brusquement. Son champ magnétique s'accrut, exerçant de subtiles pressions sur les gaz ténus poussés contre le fuselage. Flottant au sein d'un coussin d'ions scintillant, l'aéro vira à tribord et entama une lente descente en spirale vers le spatioport.

Ils étaient à cent cinquante kilomètres d'altitude quand l'ordinateur de vol transmit aux naneuroniques de Ralph un signal d'appel prioritaire de Roche Skark.

- Il se pourrait qu'on ait un problème, dit le directeur de l'ASE. Un vol de passagers civils Pasto-Atherstone a des pépins avec ses

systèmes électroniques, rien de crucial mais ça persiste. Je voudrais vous mettre en contact avec le Conseil de sécurité pour qu'il vous fasse part de ses recommandations.

- Oui, monsieur, acquiesça Ralph.

La communication s'élargit à une sensoconférence sécurisée de niveau un. Ralph semblait assis à une table ovale dans une pièce toute blanche en forme de bulle, dont les murs se trouvaient à une distance indéfinie.

L'amiral Farquar était assis en bout de table, flanqué de Roche Skark et de Jannike Dermot. Les naneuroniques de Ralph identifièrent les trois autres personnes présentes. À côté de la directrice de l'ASI se trouvait le capitaine de frégate Deborah Unwin, chef du réseau de la Défense stratégique d'Ombey . Ryle Thorne, ministre de l'Intérieur d'Ombey, était placé à côté d'elle. Ralph se retrouvait avec Roche Skark d'un côté, et Léonard De Ville de l'autre.

- L'avion est à sept minutes d'Atherstone, indiqua Deborah Unwin. Nous devons prendre une décision.

- Quelle est la situation actuelle à bord ? demanda Ralph.

- Mes contrôleurs aériens avaient donné au pilote la consigne de retourner à Pasto, dans le cadre des procédures de quarantaine. Et c'est alors qu'il a signalé ses ennuis. Il dit qu'il va mettre en danger la vie des passagers s'il doit refaire tout le chemin jusqu'à Pasto. Et ce sera le cas s'il s'agit effectivement d'une défaillance technique.

- On ne peut quand même pas se mettre à utiliser nos plates-formes DS contre un avion civil simplement parce qu'il a un ordinateur douteux, dit Ryle Thorne.

- Au contraire, monsieur, objecta Ralph. Dans la situation présente, nous devons partir du principe que toute personne est présumée coupable tant qu'elle n'a pas été reconnue innocente.

Vous ne pouvez pas autoriser cet avion à atterrir dans la capitale, en aucun cas. Pas en ce moment.

- S'il doit retourner à Xingu, il risque de faire périr tout le monde à bord, protesta le ministre. Il pourrait s'abîmer dans l'océan.

- Atherstone est entourée d'un grand nombre de bases militaires, déclara l'amiral Farquar. Si nécessaire, l'avion peut simplement se poser sur une aire d'atterrissage encerclée par les marines en attendant que nous trouvions une méthode satisfaisante pour déceler la présence éventuelle du virus.

- Est-ce que le pilote se sert de ses naneuroniques pour communiquer avec le contrôle aérien ? demanda Ralph.

- Oui, répondit Deborah.

- Bien, en ce cas nous pouvons raisonnablement supposer qu'il n'a pas été asservi. Si vous pouvez garantir un cordon de sécurité fiable autour de l'aire d'atterrissage, je dis allez-y. Mais toutes les issues doivent rester fermées dans l'avion jusqu'à ce que nous sachions ce qu'il est advenu du trio de l'ambassade.

- Ça me va, dit l'amiral Farquar.

- Je mets dès maintenant les marines de la base de Sapcoat en situation d'alerte, indiqua Deborah. C'est à plus de cent kilomètres d'Atherstone. L'avion peut y arriver sans trop de mal.

- Cent kilomètres, c'est une distance assez sûre, dit Ryle Thorne sans sourciller.

Ralph n'aimait pas l'attitude du ministre ; il semblait traiter cette affaire comme s'il s'agissait d'un incident naturel mineur, comme un cyclone ou un tremblement de terre. Mais, évidemment, le ministre devait se présenter devant ses électeurs tous les cinq ans et les convaincre qu'il agissait au mieux de leurs intérêts. Donner l'ordre aux plates-formes DS d'ouvrir le feu sur leurs concitoyens pourrait se révéler difficile à justifier en termes de relations publiques. C'était une des raisons pour lesquelles les souverains Saldana avaient un parlement pour les conseiller. Un tampon sur qui rejeter la

responsabilité. Les politiciens élus étaient toujours coupables et remplaçables.

- Je suggérerais également qu'une fois que l'avion aura atterri vous utilisiez un satellite détecteur orbital pour le garder en permanence sous surveillance, dit Ralph. Juste au cas où il y aurait une tentative de sortie. De cette façon, en dernier recours on peut utiliser les plates-formes DS ; pour stériliser toute la zone.

- Cela me paraît quelque peu excessif, énonça Ryle Thorne avec une politesse raffinée.

- Encore une fois, non, monsieur. Sur Lalonde, l'ennemi a pu utiliser ses capacités de brouillage pour parasiter depuis le sol le satellite d'observation de la SEL ; il fallait voir comment les images étaient floues. Je dirais que cette solution de rechange est un moindre mal.

- Nous avons fait appel à Ralph en raison de son expérience dans la lutte contre le virus, dit Roche Skark en souriant au ministre. Il a pu quitter Lalonde précisément parce qu'il a pris ce genre de mesures protectrices.

Ryle Thorne eut un bref hochement de tête.

- Dommage qu'il ne nous ait pas protégés contre le virus, murmura Jannike.

Sauf que, dans un senso-environnement, rien n'était véritablement sotto voce ; toutes les remarques étaient délibérées.

Ralph jeta un coup d'oeil sur elle, mais l'image synthétique de son visage était indéchiffrable.

Chapman Adkinson commençait à être vraiment excédé par le flot continu de transmissions qu'il recevait depuis le contrôle aérien. Et inquiet, également. Il n'avait plus affaire aux contrôleurs civils d'Atherstone ; la connexion avait été coupée huit minutes auparavant. À présent, on appliquait les mesures militaires, tout le trafic sur la planète était dirigé à partir du centre des opérations de

la Flotte royale sur Guyana. Et ils n'étaient pas vraiment enclins à comprendre sa situation.

L'avion survolait Esparta, un de ses luxuriants parcs nationaux qui entouraient la capitale. Un paysage de jungle uniquement gâché par l'autoroute droite comme un I et les rares datchas appartenant à l'aristocratie. L'océan était à cinq minutes derrière eux.

Ses naneuroniques accédèrent aux capteurs externes, mais l'image n'était analysée qu'en mode secondaire, en grande partie pour compléter le système de guidage inertiel auquel il ne faisait plus entièrement confiance. Il se concentra sur les diagrammes des systèmes de l'avion. Vingt pour cent des ordinateurs de bord subissaient des coupures de courant aléatoires. Certains s'étaient reconnectés au bout de quelques secondes, les autres restaient morts. Les programmes de diagnostic qu'il avait lancés se révélaient incapables de localiser le problème. Et, plus inquiétant encore, durant les quinze dernières minutes il avait constaté des pointes et des baisses dans les circuits électriques.

C'était cela qui l'avait amené à discuter avec les contrôleurs militaires. Les problèmes d'ordinateur étaient une menace acceptable ; il y avait tellement de redondance intégrée dans l'architecture électronique de l'avion qu'il pouvait survivre à une interruption quasi totale ; mais la perte de courant entrait dans une tout autre catégorie de risques. Chapman avait d'ores et déjà décidé que s'ils voulaient l'obliger à retourner au-dessus de l'océan, il allait leur faire un amerrissage forcé séance tenante, et merde pour les pénalités qu'ils lui chargeraient sur sa licence. Le péril bio sur Xingu ne pouvait pas être si mortel que ça, tout de même ?

- Chapman, tenez-vous prêt à recevoir de nouvelles coordonnées d'atterrissage, télétransmit le contrôleur aérien de Guyana. Nous vous déroutons.

- Où ça ? demanda Chapman, sceptique.

- La base de Sapcoat. Ils vous préparent une aire de réception complètement dégagée. Il semblerait que les passagers vont devoir rester à bord un petit moment une fois que vous aurez atterri.

- Tant qu'on peut atterrir...

Les coordonnées lui parvinrent, et il les introduisit aussitôt dans l'ordinateur de bord. Douze minutes avant d'atteindre Sapcoat. C'était acceptable. L'avion vira en douceur sur la gauche et commença à s'éloigner de la ville qui se trouvait quelque part au-delà du miroitement noir et argent de l'horizon.

Comme pour répondre à un signal, les problèmes se multiplièrent par quatre. Les circuits se mirent à lâcher à une cadence effroyable. Un quart des diagrammes du système furent plongés dans une obscurité désespérante qui ne laissa que de ternes silhouettes fantomatiques là où, l'instant d'avant, se trouvaient des ordinateurs en fonction. L'alimentation des deux compresseurs tribord arrière cessa complètement. Chapman entendit la plainte aiguë en bruit de fond devenir plus grave à mesure que les pales ralentissaient. Le programme de compensation de l'ordinateur de vol passa en mode primaire, mais il y avait trop de tableaux de contrôle qui s'étaient arrêtés pour qu'il fût vraiment efficace.

- Mayday ! mayday ! transmit Chapman.

Même son transmetteur primaire était tombé en panne. Les ordinateurs de réserve furent activés. Le fuselage se mit à vibrer, comme si l'avion traversait une zone de turbulences.

Les naneuroniques de Chapman lui transmirent un flot de protestations provenant de la cabine des passagers cherchant à connaître la raison des secousses et de la brusque interruption des ordinateurs assurant les distractions à bord. Il appela un fichier de procédure et l'envoya dans ce qui restait des circuits des programmes de divertissement. Les holoécrans encastrés dans les dossiers des sièges passèrent un message placebo évoquant des turbulences et les précautions que leur pilote était en train de prendre.

- Qu'y a-t-il ? demanda le contrôle aérien.

**- On perd de la puissance et de l'altitude. Panne des systèmes à un rythme croissant. Merde ! Je viens tout juste de perdre le bus de données de la gouverne de queue.**

**Il transmit un code d'urgence à l'ordinateur de vol. Un levier argenté émergea de la console en fer à cheval en face de lui, terminé par une crosse de pistolet d'un rouge de chrome terne. L'objet toucha ses genoux et pivota sans un bruit à quatre-vingt-dix degrés. Chapman s'en saisit. Commande manuelle. Bigre ! je n'en ai jamais utilisé en dehors des simulations au Service de l'aéronautique !**

**La bande passante de liaison avec l'ordinateur de vol se réduisit. Chapman donna priorité au diagramme qui affichait les éléments absolument essentiels. Des hologrammes apparurent sur la console, en double des données.**

**- Trouvez-moi un terrain plat, allez, merde !**

**Comment il allait faire descendre l'avion en configuration ADAV avec les deux compresseurs tribord HS, il préférait ne pas y penser. Peut-être une autoroute, en guise de piste d'atterrissage.**

**- Requête refusée.**

**- Quoi ?**

**- Vous ne pouvez pas atterrir ailleurs qu'aux coordonnées autorisées.**

**- Va te faire foutre ! On va s'écraser.**

**- Désolé, Chapman, vous ne pouvez pas atterrir ailleurs qu'à Sapcoat.**

**- Je ne peux pas atteindre Sapcoat.**

**La liaison avec l'ordinateur de vol commença à flancher. La crosse bougea légèrement dans sa main, et il sentit que l'avion s'inclinait vers l'avant.**

Fais gaffe ! se dit-il. Une ferme pression sur la crosse, et le nez remonta. L'image holographique de l'horizon lui montra qu'il était encore légèrement en piqué. Un peu plus de pression, et l'avion perdit de sa vitesse de chute.

La porte du cockpit s'ouvrit. Chapman Adkinson était trop tendu pour s'en soucier. Elle était censée être verrouillée par un code, mais à la cadence où le matériel tombait en panne...

- Pourquoi avez-vous changé de trajectoire ?

Chapman jeta un rapide coup d'oeil par-dessus son épaule. Le type était vêtu d'un costume bon marché, passé de mode depuis cinq ans. Il n'était pas seulement calme, il était serein. Incroyable ! Il devait bien pourtant sentir les secousses.

- Problème technique, parvint à souffler Chapman. On se pose sur la plus proche aire d'atterrissage susceptible de traiter une urgence.

La crosse résistait à chacun de ses mouvements. Et voilà que les hologrammes se mettaient à vaciller. Il n'était plus très sûr de pouvoir s'y fier.

- Maintenant, retournez à votre place, l'ami, dit-il à l'homme. Celui-ci se contenta de s'approcher du siège du pilote et glissa la tête au-dessus de l'épaule de Chapman, regardant par l'étroit pare-brise incurvé.

- Où est Atherstone ?

- Écoutez, mon vieux...

Une douleur irradia dans sa cuisse. Le choc lui arracha un grognement rauque. L'index gauche de l'homme appuyait légèrement sur sa jambe. Chapman vit, autour de lui, un petit rond du tissu du pantalon de son uniforme qui brûlait.

Il tapa sur les petites flammes bleues, battant des paupières pour refouler des larmes soudaines. Le muscle de sa cuisse lui cuisait atrocement.

- Où est Atherstone ? répéta l'homme. Il faut que je m'y rende.

Chapman trouvait son détachement encore plus déroutant que la panne de l'avion.

- Écoutez, je ne plaisantais pas quand j'ai dit qu'on avait des problèmes techniques. Nous aurons de la veine si nous réussissons à passer cette putain de jungle. Oubliez Atherstone.

- Je vais encore vous faire mal, plus fort cette fois-ci. Et je continuerai à vous faire mal jusqu'à ce que vous m'emmeniez à Atherstone.

C'est un détournement ! La chose était aussi stupéfiante qu'improbable. Chapman adressa une grimace à l'homme.

- Vous plaisantez !

- Pas du tout, commandant. Si vous n'atterrissez pas dans la capitale, je veillerai à ce que vous n'atterrissiez nulle part.

- Merde !

- Atherstone. Bon, où est-ce ?

- Quelque part à l'ouest. Bon Dieu, je ne sais pas où exactement. Le guidage inertiel a rendu l'âme.

Un sourire triste apparut sur le visage de l'homme.

- Alors, cap à l'ouest. C'est une grande ville. Je suis certain qu'on la verra à cette altitude.

Chapman ne dit rien. Puis tressaillit lorsque l'homme passa à côté de lui. Il posa sa main à plat sur le pare-brise, qui se marbra de fêlures blanches horriblement profondes.

- Atherstone. C'était un ordre.

- Entendu. Mais enlevez votre foutue main de là. Heureusement, le pare-brise était en saphir synthétique. On ne pouvait le briser en s'appuyant dessus. Un contrôle de l'état de ses naneuroniques lui révéla que la moitié des synapses augmentées n'avaient pas tenu le coup et que presque plus aucune des cellules mémorielles ne fonctionnait. Néanmoins, il restait assez de puissance pour télétransmettre.

- Urgence code F, lança-t-il à l'ordinateur de vol.

En faisant une petite prière pour qu'il n'ait pas encore complètement lâché.

- Officier de permanence de l'ASI, lui répondit-on. Que se passe-t-il ?

Chapman utilisa les dernières ressources de ses naneuroniques pour établir un contrôle métabolique qui lui composerait un visage de circonstance. Il ne devait rien laisser paraître de la conversation muette, pas la moindre réaction, pas la moindre émotion.

- Tentative de détournement. Et l'avion se déglingue de toutes parts.

- Combien sont-ils ?

- Un seul, je crois. Je ne peux pas accéder aux caméras de la cabine.

- Que veut-il ?

- Il dit qu'il veut aller à Atherstone. - Quel genre d'arme utilise-t-il ?

- Je ne sais pas trop. Rien de visible. Une sorte d'implant. Peut-être un générateur de champ d'induction thermique. Il m'a brûlé la jambe et a endommagé le pare-brise.

- Merci. Veuillez rester en communication.

Comme si je pouvais faire autrement, songea amèrement Chapman. Il jeta un regard curieux à l'homme toujours debout à côté du siège. Son visage était aussi impassible que celui de Chapman.

L'avion se balança d'une manière alarmante. Chapman tenta d'amortir les oscillations en agitant la crosse pour compenser le mouvement capricieux. Sur un avion aux interfaces de contrôle pleinement opérationnelles, cela aurait peut-être marché ; là, cela ne fit que faire virer la queue. Il nota que le nez s'était encore incliné de deux ou trois degrés.

- Si je puis me permettre, qu'y a-t-il de si important à Atherstone qui vous ait amené à faire un truc aussi dingue ?

- Des gens, répondit l'homme d'un ton inexpressif.

Un peu de sa sérénité s'infiltra dans l'esprit de Chapman. Celui-ci tira sur la crosse, faisant remonter le nez de l'appareil jusqu'à ce qu'ils soient revenus à l'horizontale. Aucun problème. Au moins n'y avait-il plus de systèmes qui lâchaient, les défaillances semblaient avoir atteint un palier. Mais l'atterrissage n'allait pas être une partie de plaisir.

- Chapman, télétransmit l'officier de permanence de l'ASI. S'il vous plaît, essayez de nous donner une image du pirate. C'est très important.

- Écoutez, je suis descendu à quelque deux kilomètres d'altitude. Soixante-dix pour cent de mes systèmes sont tombés en panne, et tout ce que vous voulez c'est voir à quoi il ressemble ?

- Cela va nous aider à évaluer la situation.

Chapman jeta à l'homme un regard de côté, chargeant l'image dans une des trois cellules mémorielles qui fonctionnaient encore. Sa vitesse de transfert était désormais si faible qu'il fallut une seconde entière pour transmettre le fichier.

Ralph Hiltch regarda les pixels s'agglutiner au-dessus de la table de la salle en bulle.

- Savion Kerwin, dit-il, nullement surpris.

- Sans le moindre doute, confirma l'amiral Farquar.

**- Cet avion a quitté Pasto quatre-vingt-dix minutes après l'atterrissage de leur spatiojet, indiqua Jannike Dermot. Ils ont manifestement l'intention de propager le virus le plus largement possible.**

**- Comme je vous l'ai dit, déclara Roche Skark. Ralph, pensez-vous qu'il ait infecté quelqu'un d'autre dans l'avion ?**

**- C'est tout à fait possible, monsieur. Il est évident que l'ordinateur de vol et les naneuroniques de Chapman ont subi l'attaque d'un champ de brouillage électronique très puissant. Ils pourraient être plusieurs à agir de concert, ou il se pourrait que ce soit juste la présence de Savion Kerwin à proximité des systèmes électroniques ; après tout, l'ordinateur de vol est logé sous le pont du cockpit. Mais nous ne pouvons pas vraiment prendre le risque.**

**- Je suis d'accord, dit l'amiral Farquar.**

**Chapman Adkinson attendit quinze secondes après avoir télétransmis l'image. D'après les indications de l'ordinateur de vol endommagé, le canal de communication était maintenu. Rien ne se passa, pas de nouvelles de l'officier de l'ASI.**

**Lui-même officier de réserve de la Flotte royale de Kulu, Chapman connaissait les procédures de réponse dans le cas des situations d'urgence impliquant des civils. En règle générale, plus la décision mettait de temps à venir, plus le problème remontait haut dans la hiérarchie du commandement. Celle-ci avait dû aller jusqu'au sommet. Jusqu'aux personnes autorisées à prendre des décisions de vie ou de mort.**

**Intuition ou simple sentiment de fatalité, Chapman Adkinson partit d'un rire exubérant.**

**L'homme se tourna pour lui adresser un étrange regard.**

**- Quoi ?**

**- Tu verras, mon vieux, et bien assez tôt. Dis-moi, c'est toi le péril bio ?**

**- Si je suis...**

**Le laser à rayons X toucha l'avion alors qu'il était encore à quatre-vingts kilomètres d'Atherstone. Les armes des plates-formes DS en orbite basse autour d'Ombey pouvaient atteindre des guêpes de combat qui se trouvaient encore à deux mille cinq cents kilomètres de distance. L'avion n'était qu'à trois cents kilomètres en dessous de la plate-forme qu'activait Deborah Unwin. Les atomes d'oxygène et d'azote de la couche inférieure de l'atmosphère se désintégraient en leurs composants subatomiques à mesure que le rayon X traversait les airs, formant un éclair pourpre étincelant de quatre-vingts kilomètres de long. À son extrémité, l'avion explosa dans un nuage de gaz ionisés qui enfla comme un cyclone de néon en miniature. Des débris de matière enflammée, hautement radioactive, plurent sur la forêt vierge en dessous.**

## *2.*

**Il était vraiment né aux États-Unis d'Amérique, bien que rares soient ceux qui aient accepté de l'admettre, à l'époque ou par la suite. Ses parents étaient originaires de Naples, et les Italiens du Sud faisaient l'objet d'un mépris universel de la part des autres communautés d'immigrés, même les plus pauvres, sans parler des prétendus intellectuels du temps, qui faisaient ouvertement état de leur haine pour les races inférieures. En conséquence, seuls quelques biographes et historiens reconnaissaient la simple vérité. Il était, par-dessus tout, un authentique monstre américain.**

**Né à Brooklyn par une froide journée d'hiver, le 17 janvier 1899, il était le quatrième fils de Gabriele et de Teresina. En ce temps-là, le quartier abritait une masse grouillante de familles d'immigrés semblables à la sienne, qui tentaient de se faire une place au soleil dans cette nouvelle terre promise. Le travail était dur, les salaires misérables, la tristement célèbre machine politique à l'apogée de sa puissance, et les gangs et le racket en pleine floraison. Mais, en dépit de toutes ces difficultés, son père réussit à gagner sa vie et celle de**

**sa famille. Il exerçait le métier de coiffeur, et c'était un homme honnête et indépendant, un véritable oiseau rare pour l'époque et pour le lieu.**

**Le fils de Gabriele ne suivit jamais le droit chemin ; les dés étaient trop pipés en sa défaveur. L'environnement de Brooklyn semblait conçu pour conduire sur la mauvaise pente sa jeune population masculine.**

**Après avoir été expulsé de l'école pour s'être battu avec son professeur (de sexe féminin), il devint coursier pour le compte du chef local de l'Association. Il était au plus bas de l'échelle hiérarchique. Mais il apprit à connaître beaucoup de choses : les vices des hommes et le prix qu'ils étaient prêts à payer pour les assouvir, l'argent qu'il était susceptible de ramasser, la loyauté qu'il devait aux siens, et en particulier le respect dont jouissait le chef de l'Association. Le respect était la clé ouvrant toutes les portes du monde, et ni lui ni son père n'y avaient jamais eu droit. Un homme respecté avait tout ce qu'il voulait, c'était un prince parmi les hommes.**

**Ce fut durant son apprentissage criminel que furent semés les germes de sa propre destruction, et, ironie de l'histoire, le semeur n'était autre que lui-même. Il contracta la syphilis dans l'un des nombreux bordels sordides que fréquentaient les garçons de son âge et de son milieu. Comme la majorité des malades, il survécut au premier stade de cette infection, les chancres de ses organes génitaux disparaissant au bout de quinze jours. Le deuxième stade ne le troubla pas non plus outre mesure ; il fut brièvement affecté par ce qu'il jugea être une mauvaise grippe.**

**S'il avait consulté un médecin, celui-ci lui aurait appris que le troisième stade est mortel dans un cinquième des cas, que le mal ronge insidieusement les lobes frontaux. Mais, une fois passé le deuxième stade, la sinistre maladie devient provisoirement inactive, parfois durant des dizaines d'années, plongeant le malade dans une trompeuse sensation de sécurité. Et l'humiliation qu'il avait subie l'empêcha de se confier à quiconque.**

**Paradoxalement, ce fut cette maladie qui contribua à son inexorable ascension au cours des quinze années suivantes. La syphilis, de par son action sur le système nerveux, accentue les traits de caractère de ses victimes ; et son caractère avait été forgé dans le Brooklyn du début du siècle. Les principaux traits en étaient le mépris, l'hostilité, une colère entraînant invariablement la violence, l'avarice, la duplicité et la ruse. Un mélange idéal pour garantir sa survie dans un tel milieu, mais qui faisait de lui un paria dans un environnement plus civilisé. Un barbare dans la ville.**

**En 1920, il partit pour Chicago. Quelques mois plus tard, il travaillait activement dans l'un des principaux syndicats de cette ville. Jusque-là, les syndicats s'occupaient de racket, de prostitution et de jeux clandestins, activités qui leur rapportaient pas mal de liquide. Et peut-être auraient-ils continué d'exercer leur capacité de nuisance à ce niveau relativement insignifiant. Mais ce fut cette année-là que les lois sur la Prohibition s'appliquèrent à l'ensemble du pays.**

**Bars et brasseries clandestins se mirent à croître et à se multiplier. Les coffres des syndicats débordaient d'argent sale facilement gagné, des millions et des millions de dollars. Ils se retrouvèrent investis d'une puissance dont ils n'auraient jamais osé rêver. Ils achetaient les policiers, corrompaient les maires et les conseils municipaux, intimidaient les journalistes qui se prenaient pour des croisés, se moquaient ouvertement de la loi. Mais l'argent amenait avec lui de nouveaux problèmes. Le marché était vaste, extrêmement profitable. Tout le monde voulait sa part du gâteau.**

**Et c'est à ce moment-là qu'il connut son heure de gloire. Des quartiers entiers de Chicago se transformèrent en champs de bataille, truands, syndicats et gangsters se disputant leurs territoires avec autant de férocité que des lions. À mesure que sa raison était peu à peu rongée par la syphilis, il émergea des rangs de ses contemporains, devenant le chef de gang le plus impitoyable, le plus prospère et le plus redouté de tous. Ses caprices se transformèrent en excentricités somptuaires ; il ouvrit des soupes populaires pour les pauvres ; pour ses collègues assassinés, il organisa des processions funèbres qui paralysaient la ville entière ; avide de publicité, il donna des conférences de presse pour vanter sa magnanimité et ses ouvres philanthropiques ; il finança des**

**musiciens de jazz fauchés. Sa flamboyance devint aussi légendaire que sa brutalité.**

**Lorsqu'elle atteignit son apogée, sa tyrannie fut considérée comme suffisamment menaçante pour être évoquée à la Maison-Blanche. Les autorités ne semblaient avoir aucune prise sur lui. Arrestations, enquêtes, inculpations... l'argent lui permettait d'échapper à tout, sa réputation (et ses associés) réduisant au silence les témoins gênants.**

**Le gouvernement fit alors ce que fait tout gouvernement confronté à un adversaire contre lequel la loi est impuissante. Il contourna celle-ci.**

**Par la suite, on devait décrire son procès pour fraude fiscale comme un lynchage légal. Le Trésor édicta de nouvelles règles et prouva qu'il les avait violées. Et c'est ainsi qu'un homme responsable de plusieurs centaines de meurtres, directement ou indirectement, fut condamné à onze ans de prison pour avoir omis de déclarer des revenus estimés à 215 080 dollars.**

**Son règne atroce avait pris fin, mais il survécut seize ans à sa chute. Durant ses dernières années d'existence, la syphilis ayant accompli son ouvre, il perdit tout contact avec la réalité, devint la proie d'hallucinations visuelles et auditives. Son esprit errait désormais dans un royaume purement imaginaire.**

**Son corps cessa de fonctionner de façon relativement paisible, le 25 janvier 1947, dans une grande maison en Floride, entouré de sa famille au grand complet. Mais, lorsqu'on est déjà complètement dénient, on ne fait guère de différence entre son univers illusoire et les tourments de l'au-delà où réside désormais son âme.**

**Plus de six cents ans s'écoulèrent.**

**L'entité qui émergea de l'au-delà pour se retrouver dans le corps meurtri et sanguinolent de Brad Lovegrove, quatrième directeur adjoint (section Entretien sanitaire urbain) de la Tarosa Metamech Corporation de Nouvelle-Californie, ne se rendit même pas compte qu'il avait regagné la réalité. Du moins pas tout de suite.**

**Le premier possédé à atteindre la Nouvelle-Californie, à bord d'un cargo en provenance de Norfolk, était l'un des vingt-deux insurgés dont Edmund Rigby avait supervisé la possession à Boston. Il s'appelait Emmet Mordden, et il entama la conquête de la planète dès son débarquement, s'emparant des passants dans les rues et sur les autorues, leur infligeant d'atroces souffrances afin d'affaiblir leur esprit et d'ouvrir celui-ci aux âmes qui attendaient dans l'au-delà.**

**Durant les journées suivantes, un petit groupe de possédés parcourut discrètement les boulevards de San Angeles, grandissant peu à peu en nombre et en puissance. À l'instar de tous leurs semblables qui commençaient à infester la Confédération, ils n'avaient aucune stratégie bien définie, leur seul but conscient étant de faire revenir de nouvelles âmes de l'au-delà.**

**Mais ce nouveau venu n'était d'aucune utilité à leur cause. Les décombres de son esprit ne réagissaient à aucun stimulus externe. Il lançait à son frère Frank des avertissements hystériques, il sanglotait, il prononçait d'interminables discours à propos d'une usine de chaussures qui allait apporter du travail à tous, il crachait sans prévenir des postillons d'énergie, il ne cessait de glousser, il lançait autour de lui les excréments qui souillaient son pantalon. Chaque fois qu'on lui apportait à manger, il transformait son repas en une assiette de pâtes effroyablement épicées qui dégageaient une puanteur atroce.**

**Au bout de deux jours, la cabale de possédés se contenta de l'abandonner dans le magasin désaffecté qui lui avait servi de base. S'ils avaient pris soin de l'examiner avant leur départ, ils auraient remarqué que son comportement était un rien plus sage, ses propos un rien plus cohérents.**

**Les habitudes psychotiques qui s'étaient formées au début des années 1940, pour se donner libre cours en lui six siècles durant, opéraient de nouveau dans une structure neurale saine. Aucune trace de déséquilibres chimiques, de spirochètes ni même de toxicologie alcoolique, car Lovegrove ne buvait pas. Il recouvra peu à peu la raison, à mesure que ses processus mentaux adoptaient des cycles plus naturels.**

Il sentit son esprit et ses souvenirs gagner en cohérence, comme s'il émergeait du plus échevelé des trips à la cocaïne (un vice qu'il avait cultivé durant les années 20). Il resta des heures étendu sur le sol, tremblant de tous ses membres, tandis que les événements se bousculaient dans sa conscience en expansion. Des événements répugnants dont il était néanmoins le responsable.

Il n'entendit ni le grincement de la porte de service, ni le grognement surpris de l'agent immobilier, ni les bruits de pas qui se dirigeaient vers lui. Une main se referma sur son épaule et la secoua sans ménagements.

- Hé, mec, comment t'es entré ici ?

Il tiqua et, levant les yeux, découvrit un homme coiffé d'un casque des plus étranges, comme si les ailes d'un scarabée vert s'étaient refermées sur son crâne. De grands yeux dorés le fixaient. Il poussa un hurlement et roula sur lui-même. Aussi surpris que lui, l'agent immobilier recula d'un pas et saisit dans la poche de sa veste un brouilleur neural d'un modèle prohibé.

La technologie avait eu six cents ans pour se développer, mais il était encore capable de reconnaître une arme de poing. Plus éloquente encore, il y avait cette expression de supériorité et de soulagement mêlés qui se peignait sur le visage de l'autre ; l'expression qu'arboré un homme terrifié quand une arme à feu renverse la situation en sa faveur.

Il dégaina son propre flingue. Sauf qu'il n'avait pas exactement dégainé. À un instant donné, il exprima le souhait d'avoir une arme, et, l'instant d'après, il tenait entre ses mains une mitraillette Thompson. Il tira. Et le rugissement jadis familier de la Tommy-Gun lui martela une nouvelle fois les tympans. Comme il encaissait le recul, il vit une flamme d'une étrange blancheur jaillir du canon pointé sur l'agent immobilier.

Bientôt, il ne resta plus de celui-ci qu'un corps déchiqueté, tressautant, qui déversait des litres de sang sur le sol de carbobéton

nu. Il était criblé de petits cratères fumants, comme si la mitraillette avait tiré des balles incendiaires.

Horrifié, il fixa le cadavre de ses yeux exorbités, puis vomit sans pouvoir s'en empêcher. Un violent tourbillon lui agitait l'esprit, comme si l'éternel cauchemar menaçait à nouveau de le prendre dans ses rets.

- Seigneur, non, gémit-il. Plus jamais ça. Je Vous en supplie.

La mitraillette Thompson avait disparu aussi mystérieusement qu'elle était apparue. Ignorant la nausée qui lui secouait les membres, il se dirigea en chancelant vers la porte et sortit à l'air libre. Des images démentes déferlèrent sur lui. Il releva lentement la tête pour considérer le panorama fantastique, digne des pulps, qui l'entourait. Les quelques nuages bas venus de l'océan étaient tranchés par les lames des gratte-ciel de chrome et d'acier qui peuplaient le centre de San Angeles. La moindre surface émettait une étincelante lumière prismatique. Puis il vit juste au-dessus de sa tête le croissant nu d'une petite lune rou-geâtre. Les astronefs laissaient dans le ciel bleu cobalt des traînes entrecroisées qui évoquaient un essaim de lucioles. Il en resta bouche bée, totalement déboussolé.

- Mais où est-ce que je suis tombé, nom de Dieu ? demanda Alphonse Capone.

La rotation d'Ombey avait amené le continent de Xingu au centre de la face obscure lorsque l'aéro de la Flotte royale à bord duquel se trouvait Ralph Hiltch survola les faubourgs de Pasto. Située sur la côte occidentale, cette ville s'était développée au cours du siècle précédent à partir du port de Falling Jumbo. La plaine avoisinant celui-ci était idéale pour l'urbanisation, ne présentant que des obstacles dérisoires à l'ambition des planificateurs. La plupart des zones urbaines étaient agencées suivant des motifs géométriques, les quartiers résidentiels alternant avec de vastes parcs et des complexes commerciaux extrêmement élaborés. Les quelques collines, revendiquées par les classes supérieures, étaient ornées de châteaux et de manoirs.

Ralph contempla ceux-ci en accédant aux capteurs de l'aéro, découvrant de riches demeures fièrement dressées sur des lacs de lumière, au centre de vastes domaines d'un noir d'encre. Les routes étroites, brillamment éclairées, qui faisaient le tour des collines étaient les seules courbes dans l'étincelant maillage orange qui s'étendait au-dessous de lui. Pasto semblait si prospère, si fonctionnelle, tel un symbole des prouesses économiques du royaume, une médaille épinglée à la planète.

Et, quelque part en bas, au sein de cette brillante image d'architecture enrégimentée et de dynamisme humain, rôdaient des êtres capables de renverser tout l'édifice. Probablement en deux ou trois jours, certainement en moins d'une semaine.

Cathal Fitzgerald inclina l'aéro vers le gigantesque bâtiment cubique abritant le quartier général de la police de Xingu. Ils se posèrent sur le toit, au bout d'une rangée de petits avions hypersoniques en forme de pointe de flèche.

Deux personnes attendaient Ralph en bas de l'échelle. Landon McCullock, le commissaire, était un septuagénaire dans une forme éblouissante, mesurant presque deux mètres, aux cheveux roux coupés en brosse drue, vêtu d'un uniforme bleu nuit avec plusieurs galons d'argent sur le bras droit. Près de lui se tenait Diana Tiernan, directrice du département Technologie de la police, une femme âgée et d'aspect fragile qui, par contraste avec son supérieur, ressemblait à une naine érudite.

- Je vous remercie d'être venu, dit Landon en serrant la main de Ralph. Ça n'a pas dû être facile pour vous d'accepter d'affronter à nouveau cette menace. Le briefing que m'a télétransmis l'amiral Farquar m'a salement secoué. Mes troupes ne sont pas exactement entraînées pour régler ce genre d'incident.

- Qui le serait ? répliqua Ralph, de façon un peu trop mordante. Mais nous nous en sommes sortis sur Lalonde ; et, ici, nous avons l'intention de faire un peu mieux.

- Ravi de l'entendre, grommela Landon.

Il salua d'un signe de tête les trois autres agents de l'ASE qui descendaient de l'aéro ; Will et Dean portaient de lourds sacs contenant leur équipement de combat. Un souvenir revint à l'esprit du commissaire, qui considéra les deux hommes de la division G66 avec un sourire admiratif.

- Ça fait un moment que je n'ai pas participé à une opération de ce type, murmura-t-il.

- Des nouvelles de l'avion qui a été abattu ? demanda Ralph alors qu'ils se dirigeaient vers l'ascenseur qui les attendait.

- Aucun survivant, si c'est ce que vous voulez dire, répliqua Diana Tiernan. (Elle adressa à Ralph un regard curieux.) C'est bien ce que vous vouliez savoir ?

- Ce sont des durs à cuire, rétorqua sèchement Will. Elle haussa les épaules.

- J'ai accédé à un enregistrement de la télétransmission d'Adkinson. Ce pouvoir de manipulation énergétique dont Savion Kerwin a fait la démonstration semble tout à fait extraordinaire.

- Il ne vous a pas montré un dixième de ce dont il était capable, dit Ralph.

Les portes de la cabine se refermèrent, et ils descendirent au centre de commandement. Celui-ci avait été conçu pour traiter tous les cas d'urgence imaginables, depuis le crash d'un avion en milieu urbain jusqu'à la guerre civile. Il s'agissait d'une pièce sans fenêtres occupant la moitié de l'étage, se composant de vingt-quatre unités de coordination distinctes disposées suivant trois rangées, formant des cercles de consoles avec quinze opérateurs par unité. Les policiers disposaient d'un accès total à l'ensemble du réseau continental et, par conséquent, d'une couverture capteur et d'une capacité de communication sans équivalent.

Lorsque Ralph entra dans le centre, pas un siège n'était vacant et l'espace semblait envahi par les projections laser émises par des centaines de colonnes AV individuelles. Il vit Léonard De Ville assis à

**l'Unité 1, un anneau de consoles surélevé au centre de la pièce. La poignée de main dont le gratifia le ministre de l'Intérieur était nettement moins franche que celle de McCullock.**

**On présenta à Ralph les autres personnes rassemblées dans l'Unité 1 : Warren Aspinal, le Premier ministre du Parlement continental de Xingu ; Vicky Keogh, l'adjointe de McCullock ; et Bernard Gibson, le chef du groupe Armes & Tactiques de la police. L'une des colonnes AV projetait l'image de l'amiral Farquar.**

**- Le trafic aérien a été interrompu il y a vingt minutes, dit Landon McCullock. Même les vols de nos patrouilleurs sont réduits au strict minimum.**

**- Et les équipages qui sont encore dans les airs ont reçu l'ordre de nous transmettre des fichiers de leurs naneuroniques, ajouta Diana. De cette façon, nous serons raisonnablement certains qu'aucun policier n'a été infecté par Tremarco ou par Gallagher.**

**- Il y avait pas mal de circulation dans les rues de la ville quand je l'ai survolée, dit Ralph. Je souhaiterais que le trafic au sol soit lui aussi interrompu. Nous devons restreindre les mouvements de population, c'est impératif.**

**- Il n'est que dix heures du soir à Pasto, dit Léonard DeVille. Certaines personnes ne sont pas encore rentrées chez elles, d'autres vont passer la soirée dehors et souhaiteront rentrer plus tard. Si vous interrompez la circulation en ville maintenant, vous allez déclencher une confusion d'une ampleur telle que la police mettra des heures à la résorber. Et la police doit rester à notre disposition pour s'occuper des deux de l'ambassade une fois que nous les aurons détectés. Nous avons pensé qu'il serait plus raisonnable de laisser les gens regagner leur domicile à leur heure habituelle, puis d'instaurer le couvre-feu. De cette façon, la majorité des habitants se trouveront chez eux quand le jour se lèvera. Et, si Tremarco et Gallagher ont commencé à les infecter, il sera plus facile de localiser toute tentative de sortie, et donc d'isoler toute personne contaminée.**

**Attendre le bon moment pour frapper plus efficacement, pourquoi pas ? songea Ralph, un peu penaud. Je suis censé agir comme**

conseiller, pas aboyer des ordres comme un crétin. Bon sang, Kerwin et l'avion m'ont mis sur les nerfs.

- À quelle heure comptez-vous décréter le couvre-feu ? demanda-t-il en s'efforçant de dissimuler à quel point il se sentait ridicule.

- À une heure du matin, répondit le Premier ministre. Seuls les fêtards invétérés n'auront pas encore regagné leur bercail. Nous ne sommes pas samedi soir, Dieu merci. Ça nous aurait vraiment posé des problèmes.

- D'accord, cette solution me convient dit Ralph. (Il feignit de ne pas voir le sourire triomphal de De Ville.) Quelle est la situation dans les villes et les villages voisins ? Et, plus important encore, sur les autoroutes ?

- Le couvre-feu sera instauré à une heure du matin dans toutes les zones urbaines de Xingu, dit McCullock. Comme le continent couvre trois fuseaux horaires, ça commencera par l'est. Quant aux autoroutes, nous sommes déjà en train d'y interrompre la circulation ; les métropoles et les villes vont bientôt être isolées les unes des autres. Le gel des autoroutes est facile à effectuer, tous les véhicules qui y circulent étant contrôlés par les ordinateurs de régulation routière du ministère des Transports. Ce sont les petites routes qui nous donnent du souci ; elles dépendent toutes de processeurs de contrôle autonomes. Et je ne parle pas des véhicules agricoles dans les campagnes, la moitié de ces saloperies fonctionnent en contrôle manuel.

- Nous estimons qu'il nous faudra encore trois heures pour arrêter complètement le trafic au sol, dit Diana. Pour l'instant, nous établissons une interface entre le Centre de défense stratégique et le Service du contrôle routier. De cette façon, dès que les satellites capteurs en orbite basse repéreront un véhicule se déplaçant sur une route secondaire, ils procéderont à un balayage à fin d'identification et dresseront un catalogue. Le Contrôle routier enverra alors un ordre d'arrêt au processeur. Pour les véhicules à opération manuelle, nous devrons dépêcher une voiture de patrouille. (Elle eut un geste fataliste.) Ça, c'est la théorie. Si nous entamons une opération de détection et d'identification à l'échelle du

**continent, cela va mobiliser une bonne partie de nos ressources, et nous ne pouvons pas nous le permettre en ce moment. À moins d'être prudents, nous risquons d'atteindre la limite de nos capacités.**

**- Je croyais qu'une telle chose était impossible à notre époque, intervint Warren Aspinal d'un ton badin.**

**La voix de Diana se fit plus sévère.**

**- Dans des circonstances normales, oui. Mais l'opération que nous allons monter est sans précédent. (Elle parcourut le groupe du regard en haussant les épaules.) Mon équipe dispose de trois IA au sous-sol et de deux autres à l'université, qui tentent en ce moment même d'accéder simultanément à tous les processeurs de la ville afin de les analyser. Nous avons affiné l'idée de l'amiral Farquar, qui nous a suggéré de traquer le virus énergétique en repérant la distorsion électronique qu'il engendre. Vu la démonstration qui a eu lieu dans l'avion d'Adkinson, nous avons une vague idée de la nature du phénomène. Il nous suffit pour parvenir à nos fins d'exécuter la plus grande recherche de corrélation jamais conçue. Nous identifions les processeurs qui ont subi des avaries au cours des huit dernières heures, puis nous déterminons l'heure et le lieu de ces avaries. Si plusieurs processeurs indépendants les uns des autres ont été affectés en même temps dans la même zone, alors il y a de grandes chances pour qu'un porteur de virus soit responsable.**

**- Tous les processeurs ? demanda Vicky Keogh.**

**- Jusqu'au dernier. (L'espace d'un instant, un sourire d'adolescente éclaira le visage ridé de Diana.) Des processeurs du réseau public aux minuteurs de l'éclairage urbain en passant par les publicités AV, les portes automatiques, les distributeurs de boissons, les mécanoïdes, les blocs de communication personnels, les consoles domotiques... Tout le bazar.**

**- Est-ce que ça va marcher ? questionna Ralph.**

**- Je ne vois pas pourquoi ça ne marcherait pas. Nous aurons peut-être un problème de capacité, comme je vous l'ai dit, et les IA ne pourront peut-être pas rédiger le programme de corrélation dans le**

**délai dont nous disposons. Mais, quand ce programme sera en ligne, nous aurons l'équivalent électronique d'empreintes de pas dans la neige.**

**- Et ensuite ? demanda doucement Warren Aspinal. C'est pour cela qu'on vous a envoyé ici, Ralph. Que ferons-nous de ces gens si nous les capturons ? Le fait que nous utilisions le système de défense stratégique pour localiser les personnes contaminées donne à ce problème une dimension politique. L'élimination de l'avion d'Adkinson était nécessaire, je ne le conteste pas. Et la population sera d'accord avec nous pour utiliser la force afin d'oblitérer cette menace. Mais, au bout du compte, nous devrons trouver une méthode nous permettant d'éradiquer le virus énergétique sans nuire à ses victimes. La princesse elle-même ne peut autoriser indéfiniment de telles destructions, pas quand ce sont les sujets du royaume qui en font les frais.**

**- Nous y travaillons, dit l'amiral Farquar. Gerald Skibbow subit en ce moment même un débriefing psychologique. Si nous pouvons déterminer de quelle façon il a été infecté, puis purgé de son infection, nous devrions parvenir à une solution, à une sorte de contre-mesure.**

**- Combien de temps vous faudra-t-il pour cela ? s'enquit Léonard DeVille.**

**- Données insuffisantes, répondit l'amiral. Skibbow est très faible. Il va falloir le ménager.**

**- Et cependant, si nos préparatifs doivent avoir un sens, intervint Landon McCullock, nous devons capturer les deux de l'ambassade ce soir même, demain matin au plus tard. Ainsi que toutes les personnes avec qui ils ont pu entrer en contact. Cette crise risque de prendre une dimension telle qu'elle deviendra incontrôlable. Nous devons élaborer une méthode pour les affronter. Pour l'instant, d'après ce que nous savons d'eux, seule une puissance de feu démesurée est susceptible de les contrer.**

**- J'ai deux cadeaux pour vous, déclara Ralph. (Il se tourna vers Bernard Gibson et lui adressa un sourire contrit.) Vos commandos vont se retrouver en première ligne, surtout au début.**

**Le chef du GAT se fendit d'un large sourire.**

**- C'est pour ça qu'on nous paie.**

**- Bien, voici ce que je peux vous dire. Primo, entrer en contact avec un porteur du virus énergétique n'entraîne pas forcément la contamination. Will et Dean en sont les preuves vivantes. Ils ont capturé Skibbow, ils l'ont maîtrisé, ils l'ont serré de près pendant plusieurs heures, et ils sont en pleine forme. En outre, je suis resté une semaine à bord de YEkwan, à proximité des trois de l'ambassade, et je n'ai pas été infecté.**

**" Secundo, il est possible de les soumettre en dépit de leur puissance. Mais vous devez être prêts à utiliser contre eux une violence extrême, et ils doivent en prendre conscience. Au moindre signe de faiblesse, à la moindre hésitation de votre part, ils déchaîneront toute leur énergie sur vous. Par conséquent, quand nous aurons déniché le premier, ce sont mes hommes et moi qui mènerons l'assaut. D'accord ?**

**- Jusqu'ici, pas d'objection, dit Bernard Gibson.**

**- Bien. Mon idée est de diffuser l'expérience du combat en m'inspirant de la diffusion de leur virus. Ceux qui m'auront accompagné lors du premier assaut se seront familiarisés avec la tactique à employer. Ensuite, vous les mettrez à la tête de leurs propres commandos pour la deuxième vague de captures, et ainsi de suite. De cette façon, votre groupe aura reçu une formation adéquate de la façon la plus rapide possible.**

**- Parfait. Et que ferons-nous d'eux une fois que nous les aurons capturés ?**

**- Fourrez-les dans des nacelles tau-zéro.**

- Vous pensez que c'est ce qui a éliminé le virus de Skibbow ? questionna sèchement l'amiral Farquar.

- Il y a de grandes chances, monsieur. Il s'est violemment débattu au moment d'entrer dans la nacelle de YEkwan. Jusque-là, il était parfaitement docile. Quand il a compris qu'on allait le mettre dans la nacelle, il est devenu quasiment hystérique. Complètement terrorisé. Et, quand il est sorti de la nacelle après notre arrivée, le virus avait disparu, cela ne fait aucun doute.

- Excellent. (Warren Aspinal adressa un sourire à Ralph.) Cette solution est préférable à celle consistant à faire passer les victimes devant un peloton d'exécution.

- Combien de nacelles tau-zéro avons-nous à notre disposition ? demanda Landon à Diana.

La directrice du département Technologie battit des cils pendant que ses naneuroniques recherchaient les fichiers appropriés.

- Il y en a trois dans le bâtiment. Sans doute dix ou quinze autres en ville. En temps ordinaire, seule l'industrie spatiale en a l'utilité.

- Il y a cinq mille nacelles vides à bord de YEkwan, fit remarquer Ralph. Si le programme de corrélation de vos IA est opérationnel, cela devrait nous suffire. Pour parler franchement, s'il nous en faut davantage, ça veut dire que nous aurons perdu la bataille.

- Je vais ordonner au personnel d'entretien de les déconnecter sans tarder, dit l'amiral Farquar. Nous vous les enverrons dans des aéros en pilotage automatique.

- Il ne nous restera alors qu'à y faire entrer de force les personnes infectées, répliqua Ralph. (Son regard croisa celui de Bernard.) Ce qui sera encore plus éprouvant que de les capturer.

- Localisation probable, annonça Diana sans prévenir comme elle recevait une télétransmission de l'une des IA.

Tout le monde dans l'Unité 1 se tourna vers elle.

**- Un taxi qui a quitté le spatioport vingt minutes après l'arrivée du spatiojet des trois de l'ambassade. Le processeur du véhicule a souffert d'étranges dysfonctionnements cinq minutes plus tard. Le contact a été perdu au bout de deux minutes. Mais il ne s'agissait pas d'une panne générale, le contrôle de la circulation n'en ayant enregistré aucune dans ce secteur pendant l'après-midi. Le processeur a tout simplement échappé au contrôle du trafic routier.**

**L'entrepôt abritant Mahalia Véhicules Industriels était hermétiquement scellé, tout comme les vingt bâtiments identiques qui formaient avec lui une enfilade le long du périmètre sud du parc industriel, et dont il était séparé par une allée de béton fissuré et une rangée d'arbres étiques censés égayer le lieu. C'était une masse constituée de panneaux en matériau composite, sans la moindre fenêtre, longue de soixante-dix mètres, large de vingt-cinq et haute de quinze. Vu de l'extérieur, l'entrepôt semblait inerte ; inoffensif quoique mal entretenu. Des touffes d'herbe indigène poussaient dans les gouttières. Contre un mur étaient empilées des carcasses de véhicules agricoles, dont suintait une rouille qui maculait le sol de béton.**

**Ralph focalisa les capteurs de son casque sur la large porte roulante, au centre du mur du fond distant de cinquante mètres. Son commando avait mis quatre minutes à venir ici, transporté en avion hypersonique depuis le QG de la police, après que Diana et ses IA eurent remonté la piste que traçaient en ville les processeurs affectés par un dysfonctionnement. Trois autres commandos du GAT avaient été envoyés dans le parc industriel, sous les ordres de Bernard Gibson. Huit avions en tout avaient atterri autour de l'entrepôt, l'encerclant à cinq cents mètres de distance.**

**La porte ne laissait pas passer le moindre rai de lumière. Aucun signe de vie. Pas grand-chose à tirer non plus du côté des infrarouges. Il scanna une nouvelle fois la façade du bâtiment.**

**- La climatisation est branchée, remarqua Ralph. Je perçois les émissions thermiques du moteur et du système de ventilation. Il y a quelqu'un là-dedans.**

- Voulez-vous que nous infiltrions un capteur nanonique ? demanda Nelson Akroid.

C'était le leader du commando GAT, un homme trapu proche de la quarantaine, qui arrivait à peine à l'épaule de Ralph. Pas tout à fait le genre d'image qu'on associait à un spécialiste des interventions musclées, mais Ralph était habitué aux gars du G66, nettement plus costauds. Cependant, Nelson Akroid avait l'allure de quelqu'un qui maîtrisait le combat à mains nues ; cela se sentait à la compétence retenue qui émanait de lui.

- C'est un grand bâtiment, propice à toutes sortes d'embuscades, reprit Nelson Akroid. Nous augmenterions nos chances en les localisant avec précision. Et mes techniciens sont très forts. L'ennemi ne saurait jamais qu'il a été infiltré.

Il avait l'air impatient d'en découdre, ce qui risquait d'être un handicap dans ce genre de situation. Ralph ne pensait pas que ses hommes et lui aient subi l'épreuve du feu sur Ombey. Comme tous les combattants spécialisés, ils devaient surtout passer leur temps en d'interminables séries d'exercices.

- Pas de nanoniques, déclara-t-il. De toute façon, elles ne seraient pas fiables dans ce contexte. Je veux que l'unité de pénétration se déploie en utilisant les procédures standard de recherche et de capture. Toute information fournie par un capteur est suspecte, et je veux que vos hommes soient en état d'alerte maximale.

- À vos ordres.

- Diana ? télétransmit-il. Que disent vos IA ?

- Pas de changement. Elles ne détectent aucune panne dans les processeurs de l'entrepôt auxquels elles ont accès. Mais il n'y a qu'un minimum d'activité électronique dans cette zone, tous les systèmes administratifs sont désactivés, de sorte que ça ne nous dit pas grand-chose.

- Quelle est la capacité maximale du taxi ?

- Six personnes. Et, d'après le ministère de l'Industrie, Mahalia emploie quinze personnes. Ils assurent la distribution et l'entretien de pièces de machinerie agricole sur l'ensemble du continent.

- Bien, nous allons donc adopter l'hypothèse du pire. Vingt-deux adversaires au minimum. Merci, Diana.

- Ralph, les A découvert deux autres possibilités de dysfonctionnement dans le réseau de circulation de la ville. Le sensorielles le frappa de plein fouet. Des éclairs stroboscopiques qui lui illuminaient l'intérieur du crâne. Un bruit qui menaçait de lui briser toutes les articulations. Un nuage de gaz d'échappement qui lui brûlait la gorge, la langue, les yeux. Il vomit. Il vida sa vessie et ses entrailles, sous l'action combinée d'une terreur pure et d'une paralysie des terminaisons nerveuses.

Trois minutes plus tard, lorsqu'il reprit conscience, en proie à de violentes douleurs, il gisait sur le dos, agité de convulsions, les vêtements souillés de liquides épais et écourants en train de refroidir et de se solidifier. Cinq colossales silhouettes en armure noire se dressaient autour de lui, braquant sur son ventre des armes terrifiantes.

Mixi tenta de joindre les mains pour prier. Au fond de son cour, il avait toujours su que ce jour viendrait : Sa Majesté Alastair II avait déchaîné toutes les forces de police du royaume pour arrêter Mixi Penrice, voleur de voitures et trafiquant de pièces détachées.

- Pitié, bafouilla-t-il. (Il n'entendait même pas sa propre voix ; un flot de sang coulait de ses oreilles.) Pitié, je rendrai l'argent, tout l'argent. Je le jure. Je dénoncerai tous mes receleurs. Je dénoncerai le type qui a rédigé le programme qui neutralise les processeurs du contrôle routier. Je vous dirai tout. Mais ne me tuez pas, je vous en supplie.

Il éclata en pitoyables sanglots.

Lentement, Ralph Hiltch releva la visière moulée de son casque.

- Oh, merde \ s'exclama-t-il.

**L'intérieur de la chapelle familiale de Cricklade était sobre et confortable, exempt de la surcharge décorative caractérisant le reste du manoir. C'était un lieu dont l'histoire respirait le bonheur, et l'on s'en rendait compte dès qu'on y entrait pour la première fois ; il suffisait de fermer les yeux pour voir les innombrables baptêmes, les grandioses cérémonies de mariage des héritiers, les messes de Noël, les soirées de chant choral. Cette chapelle faisait partie intégrante des Kavanagh, tout comme le domaine qui s'étendait au-dehors.**

**À présent, toutefois, sa douce sainteté avait été profanée avec méthode. Les icônes étaient souillées, les splendides vitraux brisés, les statues du Christ et de la Vierge fracassées. On avait mis à l'envers tous les crucifix ; on avait tracé sur les murs des pentagrammes rouges et noirs.**

**Quinn Dexter, agenouillé devant l'autel, se sentait apaisé par ce sacrilège. Un brasero de fer avait été placé sur la lourde plaque de pierre. Les flammes y dévoraient avec avidité des bibles et des missels.**

**Maintenant que les appétits de son corps avaient été comblés par Lawrence, par un repas de gourmet et par les grands crus de Larmes de Norfolk trouvés dans la cave, il était investi d'un calme miraculeux. Derrière lui, les novices se tenaient au garde-à-vous, dans l'attente de leur initiation à la secte. Si nécessaire, ils resteraient ainsi figés pour l'éternité. La terreur qu'il leur inspirait était toute-puissante.**

**Luca Comar se dressait devant eux, tel le plus sévère des sergents instructeurs. La douce lueur des flammes éclairait son armure de dragon, des filets de fumée orange sortaient des fentes de sa visière. Il arborait ce déguisement en permanence, ou presque, depuis qu'il avait possédé le corps de Grant Kavanagh. Compensation d'une profonde fracture psychologique, songea Quinn. D'un autre côté, tous ceux qui revenaient de l'au-delà étaient plus ou moins cinglés.**

**Quinn laissa monter le mépris en lui, sentit cette émotion à l'état brut bouillonner dans son cerveau. L'ourlet de sa robe eut un léger**

frémissement. Ici, sur Norfolk, une mascarade dans ce genre assurerait son triomphe, mais pas sur toutes les planètes de la Confédération, loin de là. La plupart d'entre elles allaient résister aux incursions des possédés, et c'étaient celles qui comptaient. Celles où se déroulerait le véritable conflit, une guerre universelle opposant les deux frères célestes et dont l'enjeu serait la foi et la dévotion. Norfolk ne jouerait aucun rôle dans cette lutte, et ce monde ne lui procurerait rien, ni armes ni astronefs.

Il leva les yeux au-dessus des flammes jaillissant du brasero. Un ciel vermillon était visible à travers le vitrail brisé. Moins d'une douzaine d'étoiles de première magnitude scintillaient au-dessus du plateau, l'éclat souillé de la naine rouge ayant occulté le reste de l'univers. Ces minuscules lueurs blanc-bleu semblaient si délicates, si pures.

Quinn leur adressa un sourire. Sa vocation lui avait enfin été révélée. Il allait faire bénéficier de ses talents de guide les armées perdues que le Frère de Dieu avait semées dans la Confédération. Ce serait une croisade, une glorieuse marche des morts, qui allait refermer les ailes de la Nuit sur la moindre étincelle de vie et d'espoir, l'étouffant à tout jamais.

Il lui fallait d'abord lever une armée et rassembler une flotte pour la transporter. Un frisson né de son désir le plus intime fit tressaillir son esprit. Le serpent parlait à son cour. Banneth ! Banneth se trouvait au centre vital de la Confédération, là où il y avait aussi la plus grande concentration d'armes et de ressources du cosmos.

Les novices obéissants ne bougèrent pas d'un poeil lorsque Quinn se leva et se retourna pour leur faire face. Un rictus amusé se peignit sur son visage blanc comme neige. Il pointa son index sur Luca Comar.

- Vous tous, attendez-moi ici, dit-il, et il descendit l'allée. Le tissu noir de sa robe se para d'un moirage de guède et de rouge sombre qui reflétait sa détermination nouvelle. Un claquement de doigts, et Lawrence Dillon trottina derrière lui. Ils traversèrent en hâte le manoir mis à sac, puis descendirent les marches de pierre du portique pour se diriger vers les quatre-quatre garés sur le gravier. Un nuage de fumée à l'horizon indiquait la position de Colsterworth.

**- Monte, dit Quinn.**

**Il se retenait pour ne pas éclater de rire.**

**Lawrence prit place sur le siège du passager tandis que Quinn faisait démarrer le moteur. Le véhicule dévala l'allée, projetant des gravillons sur le bord de la pelouse.**

**- Je me demande combien de temps ils vont rester là-dedans sans bouger, dit Quinn d'un air songeur.**

**- On ne reviendra pas ?**

**- Non. Ce minable petit monde est une impasse, Lawrence. Il n'y a plus rien pour nous ici, aucun but, rien. Nous devons partir ; et il ne reste plus beaucoup d'astronefs des Forces spatiales en orbite. Nous devons embarquer dans l'un d'eux avant qu'ils aient tous fichu le camp. La Confédération ne va pas tarder à prendre conscience du danger. Les flottes seront rappelées pour aller protéger les mondes les plus importants.**

**- Où irons-nous, alors, si nous trouvons une frégate ?**

**- On rentre sur Terre. Nous avons des alliés là-bas. Il y a des sectes dans toutes les grandes arches. Nous allons dévorer la Confédération de l'intérieur, la corrompre en totalité.**

**- Tu penses que les sectes nous aideront ? demanda Lawrence avec curiosité.**

**- Elles finiront par le faire. Peut-être auront-elles besoin d'en être persuadées. Je sens que ça va me plaire.**

**Les policiers du GAT avaient complètement encerclé le siège social de Moyce's of Pasto. La boutique de luxe était établie dans un quartier bien plus agréable que l'entrepôt Mahalia.**

**L'immeuble qui l'abritait, d'une conception néo-napoléonienne plutôt prétentieuse, dominait l'un des plus grands parcs de Pasto. Moyce's**

**cultivait une clientèle d'aristocrates et de gens fortunés, qui se fournissaient à son enseigne par pur snobisme. La boutique proprement dite n'occupait qu'un cinquième de la surface utile ; le plus gros des revenus de Moyce's provenait de la diffusion de ses produits sur l'ensemble du continent. À l'arrière du bâtiment, huit portes donnaient accès à autant de hangars de stockage et de chargement, de quoi alimenter la flotte de camions qui prenait la route chaque nuit. Les voies d'accès qu'ils empruntaient se réunissaient pour former une seule route, qui débouchait sur un tunnel conduisant à l'une des trois autoroutes souterraines ceinturant la ville.**

**À minuit dix, les manutentionnaires étaient encore occupés à charger dans les camions les commandes de la journée. Rien n'était sorti du bâtiment durant les quatre minutes qui avaient été nécessaires au commando pour se déployer. Toutefois, un véhicule était garé devant la porte la plus éloignée, bouchant le passage : le taxi que les IA avaient suivi depuis le spatioport. Tous ses circuits électriques étaient désactivés.**

**Quinze mécanoïdes d'assaut foncèrent vers les portes, leurs mouvements coordonnés par les sept techniciens du commando. Trois des portes devaient être abattues, les autres bloquées et gardées. Un des mécanoïdes se chargerait du taxi.**

**Des fouets à explosifs électroniques jaillirent de six têtes. Les policiers fonçaient déjà derrière les machines.**

**Tous les fouets n'atteignirent pas leurs cibles. Plusieurs explosions endommagèrent des piliers et des solives. Des fragments de béton gros comme des briques atterrirent sur les voies d'accès. Touchés, deux des mécanoïdes tombèrent à la renverse. Le hangar central s'effondra, emportant avec lui une bonne partie du premier étage. Une avalanche de caisses et de nacelles de stockage cylindriques dévala sur la voie d'accès, ensevelissant trois autres mécanoïdes. Ils lancèrent leurs projectiles sensoriels en visant au hasard ; des fusées et des bombes soniques jaillirent des débris au sein d'immenses geysers de cartels d'expédition blancs. Puis il y eut une avalanche de meubles de cuisine et de jardin, réduits à l'état de fragments.**

Les commandos du GAT se dispersèrent en quête d'un abri lorsque deux mécanoïdes se lancèrent dans une danse endiablée. Ils ouvrirent le feu, et leurs fusées sensorielles se plantèrent dans les murs ou s'envolèrent au-dessus du parc tout proche.

Seuls trois mécanoïdes d'assaut tiraient encore sur les deux hangars dont les portes avaient cédé.

- Rappelez-les ! télétransmit Ralph aux techniciens. Débarrassez-nous de ces putains de machines !

Il ne se passa rien. Les fusées sensorielles partaient dans tous les sens. Les mécanoïdes d'assaut poursuivaient leur gigue. L'un d'eux fit une pirouette, s'emmêla dans ses sept pattes et tomba par terre. Sous les yeux de Ralph, douze fusées s'envolèrent vers les hauteurs, illuminant tout le quartier. Des silhouettes noires étaient allongées sur les voies d'accès, horriblement vulnérables. Une fusée se planta dans l'une d'elles ; puis elle entra en expansion d'une façon des plus étranges, dessinant une toile mouvante de lumière blanche. La silhouette en armure fut prise de convulsions.

- Merde, grommela Ralph.

Ce n'était pas une fusée, c'était le feu blanc. Ils étaient dans le centre de distribution !

- Désactivez tout de suite les mécanoïdes, télétransmit-il. Ses naneuroniques lui signalèrent des avaries dans plusieurs systèmes de son armure.

- Ils ne répondent plus, monsieur, lui dit un technicien. Nous les avons complètement perdus, même leurs systèmes de secours sont inopérants. Comment ont-ils fait ça ? Ces mécanoïdes sont équipés de dispositifs électroniques de classe militaire, il faudrait une puissance de plusieurs mégatonnes pour bousiller leurs processeurs.

Ralph imagina sans peine la surprise de son interlocuteur. Il l'avait ressentie lui aussi, sur Lalonde, en constatant l'impensable. Il se

**redressa derrière le parapet surplombant l'entrée du tunnel et leva son arme, un fusil sans recul de gros calibre. Des mires de visée apparurent sur l'écran des capteurs de son casque. Il tira sur l'un des mécanoïdes.**

**Celui-ci fut pulvérisé par une explosion énergétique, ses cellules d'alimentation et ses fusées sensorielles détonant dès que le projectile pénétra son armure. L'onde de choc rompit l'équilibre instable du tas de débris qui bouchait l'entrée du hangar effondré. De nouvelles caisses churent du premier étage affaissé. Trois mécanoïdes d'assaut furent projetés sur la voie d'accès, leurs pattes plasmatiques agitées de frissons spasmo-diques. Ralph fit pivoter son arme et descendit l'un d'eux alors qu'il se redressait tant bien que mal.**

**- Abattez les mécanoïdes, ordonna-t-il à l'ensemble du commando.**

**Son bloc de communication l'informa que la moitié des canaux étaient inopérants. Il actionna le haut-parleur externe du bloc et répéta son ordre, à un volume tel qu'il étouffa les détonations en provenance des mécanoïdes.**

**Un rai de feu blanc jaillit des étages supérieurs du bâtiment. Le programme de réaction aux menaces externes des naneuroniques de Ralph envoya un ordre prioritaire aux muscles de ses jambes. Il s'écarta avant même que son esprit ait conscience du danger.**

**Deux autres mécanoïdes explosèrent alors qu'il se jetait sur le béton derrière le parapet. Il crut reconnaître le fusil Gauss de gros calibre utilisé par la division G66. Puis un insidieux serpent de feu blanc s'enroula autour de son genou. Ses naneuroniques érigèrent aussitôt des blocs analgésiques dans son système nerveux, effaçant toute douleur. Un affichage médical lui montra sa peau et ses os dévorés par le feu blanc. S'il ne réagissait pas, sa rotule serait fichue dans quelques secondes. Mais Dean et Will lui avaient assuré qu'il ne servait à rien de tenter d'étouffer cette flamme.**

**Ralph céda à ses naneuroniques le contrôle total de sa musculature et se contenta de désigner la fenêtre d'où avait jailli le feu blanc. Il observa avec un intérêt détaché son corps qui pivotait, le canon de**

**son arme qui se pointait. Son affichage de visée se cala sur une fenêtre. Trente-cinq projectiles frappèrent le rectangle noir, un barrage d'explosifs chimiques, de grenades et de projectiles incendiaires.**

**En moins de deux secondes, la pièce avait cessé d'exister, la portion de mur qui entourait la fenêtre se désintégrant dans un geyser de flammes pour retomber sur le champ de bataille.**

**Le feu blanc qui lui enserrait le genou s'évanouit. Il attrapa un bandage nanonique fixé à sa ceinture et l'appliqua sur ses chairs carbonisées.**

**Du côté des voies d'accès, la plupart des policiers du GAT étaient passés en mode de communication vocale. Ordres, mises en garde et appels à l'aide résonnaient au sein du fracas des explosions. Un feu roulant de projectiles de gros calibre ravageait les hangars. En représailles s'envolaient des comètes de feu blanc.**

**- Nelson, télétransmit Ralph. Pour l'amour du Ciel, que les gars en première ligne ne laissent filer personne. Qu'ils tiennent leur position et qu'ils ne fassent plus de quartier. Laissons tomber l'idée de capturer quelqu'un ; on va encore tenter le coup de ce côté, mais que personne ne fasse de connerie.**

**- À vos ordres, répondit Nelson Akroid. Ralph rebrancha son haut-parleur.**

**- Cathal, essayons de nous introduire dans la place. Procédure d'isolation. On les sépare, et puis on frappe.**

**- À vos ordres, lui lança-t-on derrière le parapet. Au moins, il est toujours vivant, se dit Ralph.**

**- Devons-nous passer à la phase deux ? télétransmit l'amiral Farquar.**

**- Pas encore, monsieur. Ils sont toujours contenus. Notre périmètre est sécurisé.**

**- Entendu, Ralph. Mais, dès qu'il y a un changement de situation, je veux en être avisé sur-le-champ.**

**- À vos ordres.**

**Ses naneuroniques lui signalèrent que le package médical avait fini de s'intégrer à son genou. Le poids que pouvait supporter sa jambe avait diminué de quarante pour cent. Il lui faudrait faire avec. Ralph cala son fusil sous son bras, puis courut à croupetons jusqu'à l'extrémité du parapet et s'engagea dans l'escalier menant aux voies d'accès.**

**Dean Folan fit signe à son commando de le suivre et contourna le tas de débris pour pénétrer dans le hangar. Les marchandises brisées commençaient à être la proie des flammes.**

**Une obscurité totale régnait dans le hangar. Les projectiles avaient creusé de profonds cratères dans les murs de carbobéton nu. Du plafond fissuré pendaient des gerbes de fils électriques et de câbles en fibre optique qui oscillaient doucement. Les lentilles de son casque ne lui permettaient pas de distinguer grand-chose, même lorsque ses implants rétiniens étaient réglés à leur sensibilité maximale. Il fit passer les capteurs de son casque en mode infrarouge et basse fréquence. Une image confuse du fond du hangar lui apparut en rouge et vert. Quelques étincelles l'éblouirent, provenant des unités de stockage alignées contre les murs. Des programmes de discrimination entreprirent de les éliminer.**

**Au fond du hangar, trois couloirs conduisaient au reste du bâtiment, s'ouvrant entre les unités de stockage. Ces structures métalliques contenant des caisses et des nacelles prêtes à l'expédition ressemblaient à des murs de brique solide. Des méca-noïdes de manutention étaient immobilisés sur les rails courant devant elles, leurs membres plasmatiques inertes. L'eau qui coulait de cinq ou six conduits fixés au plafond cascadait sur les caisses avant de se déverser sur le sol.**

**Pas un mouvement dans les couloirs.**

Dean laissa son fusil Gauss sur le seuil du couloir central, sachant qu'il serait inutile en combat rapproché, vulnérable au champ de contre-mesures électroniques. Il lui substitua un fusil semi-automatique ; celui-ci était connecté à son armure par un câble d'alimentation, mais il tirait des projectiles chimiques. Les policiers du G AT avaient contesté cette tactique, jugeant dangereux d'abandonner leurs armes énergétiques. Ils avaient cessé de se plaindre quand les mécanoïdes avaient été pris de folie et que leurs propres armures avaient subi d'innombrables avaries.

Trois policiers le suivirent dans le couloir, armés eux aussi de fusils semi-automatiques. Les autres membres du commando se déployèrent dans le hangar et pénétrèrent dans les deux autres couloirs.

Une silhouette furtive passa au fond du couloir. Dean lâcha une rafale, dont les échos résonnèrent violemment dans cet espace confiné. Les balles atteignirent des caisses, faisant voler dans les airs des éclats de plastique.

Dean se mit à courir. Aucun cadavre ne gisait sur le sol.

- Vous avez vu Radford ? demanda-t-il. Il se dirigeait vers votre couloir.

- Non, chef.

- Est-ce que quelqu'un l'a vu ?

Il n'obtint que des réponses négatives, en mode vocal ou par télétransmission. Vu la façon dont son armure était affectée par le champ de contre-mesures électroniques, l'ennemi n'était pas loin. En outre, son bras blessé le démangeait.

Il arriva au bout du couloir. C'était un croisement sur lequel débouchaient trois autres passages.

- C'est un putain de labyrinthe.

Radford parvint au bout du couloir qui lui avait été assigné, balayant les unités de stockage avec son fusil semi-automatique.

- Okay, on se déploie à partir d'ici, annonça Dean. Écoutez-moi bien, vous tous : gardez en permanence deux de vos camarades à portée de vue. Si vous ne les voyez plus, arrêtez-vous tout de suite et rétablissez le contact.

Il choisit l'un des couloirs conduisant à l'intérieur du bâtiment et fit signe à deux des policiers de le suivre.

Une créature se laissa choir sur Radford ; mi-homme, mi-lion noir, elle avait des traits horriblement hybrides. Son poids fit tomber le policier à terre. Ses griffes de métal attaquèrent l'armure. Mais les générateurs de valence intégrale en avaient rigidifié la matière dès l'instant de l'impact, protégeant la peau vulnérable de l'humain. Frustrée de son triomphe, la créature poussa un hurlement de rage.

Les naneuroniques de Radford subirent des avaries en cascade, ainsi que les systèmes de son armure. Le haut-parleur de son bloc de communication cessa de fonctionner, interrompant son cri de terreur. La matière constitutive de son armure commença à s'amollir. Impatiente de trancher la chair, l'une des griffes de la créature s'y planta.

Radford, qui se débattait pourtant comme un beau diable dans une tentative désespérée pour faire lâcher prise à la créature, avait conscience d'un murmure à la limite du subliminal. Sans doute l'avait-il entendu toute sa vie, mais, à présent que la perspective de la mort lui aiguisait les sens, il le percevait nettement pour la première fois. Ce murmure gagna en harmonie sans altérer son volume. C'était tout un chour de murmures. Qui promettait l'amour. Qui promettait la compassion. Qui promettait de l'aider, à condition qu'il...

Des balles labourèrent les flancs de la créature, déchiquetant sa fourrure et ses muscles puissants. Dean tirait à un rythme soutenu sur la chose qui s'accrochait à Radford. Il vit l'armure de celui-ci se durcir à nouveau, les griffes glisser sur elle en l'éraflant.

- Arrêtez ! hurla l'un des soldats. Vous allez tuer Radford.

**- Si on ne fait rien, son sort sera encore pire, répliqua Dean en grondant.**

**Les douilles jaillissaient du fusil à une cadence incroyable. Mais la bête refusait de lâcher prise, secouant sa tête démesurée et poussant un gémissement suraigu qui n'en finissait pas.**

**Les membres du commando remontaient les couloirs en courant pour se précipiter vers Dean. Deux d'entre eux lui crièrent de cesser le feu.**

**- Reculez ! ordonna-t-il. Continuez de chercher le reste de ces saloperies.**

**La puissance de son chargeur était réduite à quatre-vingts pour cent. Son arme serait impuissante à triompher de cette créature, il suffisait à cette dernière de s'accrocher à sa proie. Le sang coulait le long de ses pattes postérieures, sa fourrure était criblée de cratères de chair à vif. Ça ne suffirait pas à la terrasser, loin de là.**

**- Que quelqu'un d'autre lui tire dessus, nom de Dieu ! hurla Dean.**

**Un second fusil ouvrit le feu ; la rafale frappa de plein fouet la tête lycanthropique de la créature. Celle-ci lâcha Radford et fut projetée sur une unité de stockage. Le hurlement qui montait de sa gueule redoubla d'intensité.**

**Dean régla le volume de son haut-parleur au maximum.**

**- Rends-toi ou crève, dit-il.**

**La chose avait peut-être une forme bestiale, mais l'oeil qui lui décocha un regard de haine pure n'était que trop humain.**

**- Grenade, ordonna Dean.**

**Un petit cylindre gris tomba sur le corps sanguinolent.**

**L'armure de Dean se rigidifia durant une seconde. Les capteurs de son collier perçurent la détonation : explosion, puis implosion. Les contours de la bête firent place à ceux d'un homme d'âge moyen, à la peau livide. L'espace d'une milliseconde, sa silhouette apparut avec netteté, plaquée sur l'unité de stockage. Puis les balles parlèrent à nouveau. Cette fois-ci, la cible était sans défense.**

**Dean avait vu pire en matière de carnage, même si l'espace confiné accentuait le caractère horrible de celui-ci. De toute évidence, bon nombre des policiers du GAT n'avaient ni son expérience ni son flegme.**

**On aida Radford à se relever, et il marmonna quelques remerciements. Dans les couloirs résonna l'écho du combat que d'autres commandos livraient ailleurs dans le bâtiment.**

**Dean laissa à ses hommes une minute pour se ressaisir, puis leur ordonna de reprendre leur progression. Une minute et demie plus tard, il fut appelé par Alexandria Noakes.**

**Elle avait découvert un homme planqué entre deux unités de stockage. Dean se précipita vers elle, la découvrant, un peu nerveuse, en train de l'encourager à sortir de la pointe du canon. Il braqua celui de son fusil sur la tête du type.**

**- Rends-toi ou crève, lui dit-il. L'homme eut un petit rire éraillé.**

**- Mais je suis déjà mort, senor.**

**Huit avions hypersoniques de la police avaient atterri dans le parc à proximité de l'immeuble de Moyce's. Ralph se dirigea en boitillant vers celui qui faisait office de poste de commandement mobile du GAT. Seule une abondance de capteurs et d'équipements de communication le distinguait des autres appareils.**

**Ça aurait pu être pire, se dit-il. Au moins l'amiral Farquar et Deborah Unwin n'avaient-ils pas eu à utiliser les plates-formes DS... pour l'instant.**

Allongés sur des civières, les soldats blessés étaient alignés sous deux des avions. Des médecins se déplaçaient parmi eux pour leur appliquer des bandages nanoniques. Une femme, dont les blessures nécessitaient une hospitalisation immédiate, avait pris place dans une nacelle tau-zéro.

Poussés par la curiosité, les badauds s'étaient rassemblés en foule dans le parc et dans les rues avoisinantes. Les officiers de police avaient érigé des barricades pour les tenir à l'écart.

Neuf camions de pompiers massifs étaient garés devant l'immeuble de Moyce's. Des mécanoïdes munis de lances à incendie grimpaient sur les murs telles des araignées tenaces, projetant par les fenêtres brisées de la mousse et des inhibiteurs chimiques. Un quart du toit avait été détruit. Du cratère montaient de hautes flammes qui semblaient vouloir lécher le ciel. La chaleur du sinistre fracassait les vitres encore intactes, créant de nouveaux appels d'air.

Moyce's of Pasto n'allait pas rouvrir de sitôt.

Nelson Akroid l'attendait au pied de l'échelle du PC mobile. Il avait ôté son casque, et son visage était hagard ; cet homme avait vu l'enfer en action.

- Dix-sept blessés, sept morts, monsieur, dit-il d'une voix blanche.

Sa main droite était recouverte d'un bandage nanonique. Son armure portait des traces de brûlures.

- Et chez l'ennemi ?

- Vingt-trois tués, six prisonniers. (Il tourna la tête pour contempler le bâtiment en flammes.) Mes gars se sont bien débrouillés. On nous entraîne à affronter des dingues. Mais ils ont battu ces choses. Mon Dieu...

- Ils se sont bien comportés, coupa Ralph. Mais ce n'était que le premier round, Nelson.

**- Oui, monsieur. (Il se redressa.) La dernière fouille n'a rien donné. J'ai dû retirer mes gars du bâtiment quand l'incendie a commencé à se propager. J'ai trois équipes qui montent la garde au cas où il y aurait encore des forces hostiles là-dedans. On effectuera de nouvelles fouilles dès que le sinistre sera maîtrisé.**

**- Bon travail. Allons voir les prisonniers.**

**Le GAT ne courait pas de risques ; les six prisonniers avaient été conduits dans le parc et isolés à cent mètres l'un de l'autre. Chacun était tenu en respect par cinq soldats armés de fusils.**

**Ralph se dirigea vers celui qui était gardé par Dean Folan et Cathal Fitzgerald. Il télétransmit à son bloc de communication l'ordre d'ouvrir un canal avec Roche Skark.**

**- Peut-être souhaiterez-vous assister à ceci, monsieur.**

**- J'ai accédé aux capteurs qui entouraient l'immeuble de Moyce's quand les commandos du GAT y ont pénétré, répondit le directeur de l'ASE. Ils ont dû affronter une forte résistance.**

**- Oui, monsieur.**

**- Si la même chose se produit chaque fois que nous repérerons un nid, nous allons finir par raser la moitié de la ville.**

**- Les chances de réussir leur décontamination ne sont pas très bonnes, elles non plus. Ils se battent comme des mécanoïdes. Il est extrêmement difficile de les capturer. Ces six-là sont l'exception qui confirme la règle.**

**- Je vais convoquer le reste du conseil pour l'interrogatoire. Donnez-moi un visuel, je vous prie.**

**Les naneuroniques de Ralph l'informèrent que d'autres se mettaient en ligne pour observer la suite des événements : le Conseil de sécurité à Atherstone et les autorités civiles au commissariat de police de Pasto. Il ordonna à son bloc de communication d'augmenter la bande passante du canal afin de permettre une**

**sensotransmission, de sorte que tous perçoivent ce qu'il verrait et entendrait.**

**Cathal Fitzgerald salua son arrivée par un petit hochement de tête. L'homme qu'il gardait était assis sur l'herbe, indifférent aux fusils semi-automatiques braqués sur lui. Dans sa bouche était planté un petit tube blanc. Son extrémité était allumée et émettait une faible lueur. Sous les yeux de Ralph, l'homme creusa les joues, et la braise se mit à luire. Il ôta le tube de sa bouche et exhala un petit nuage de fumée.**

**Ralph échangea un regard intrigué avec Cathal, qui haussa les épaules.**

**- Aucune idée de ce que c'est, chef, dit-il.**

**Ralph fit tourner un programme de recherche dans les cellules mémorielles de ses naneuroniques. La section Encyclopédie produisit un fichier intitulé Inhalation de nicotine.**

**- Hé, vous, lança-t-il.**

**L'homme leva les yeux et aspira une nouvelle bouffée.**

**- Si, senor.**

**- C'est une mauvaise habitude que vous avez là, et ça fait cinq siècles qu'elle est interdite. Le Gouvcentral a même refusé un permis d'exportation à l'ADN de nicotine.**

**Sourire maussade et rusé.**

**- C'était après mon époque, senor. - Comment vous appelez-vous ?**

**- Santiago Vargas.**

**- Espèce de menteur, intervint Cathal Fitzgerald. On a vérifié son identité. C'est Hank Doyle, responsable de la distribution chez Moyce's.**

- Intéressant, commenta Ralph. Quand il a été capturé, Gerald Skibbow affirmait être quelqu'un d'autre : Kingsford Garrigan. Est-ce que le virus est programmé pour faire ça ?

- Je ne sais pas, senor. Je ne connais aucun virus.

- D'où vient ce virus ? Et vous, d'où venez-vous ?

- Moi, senor ? Je viens de Barcelone. Une ville splendide. Je vous la montrerai un de ces jours. J'y ai vécu de nombreuses années. Quelques années de bonheur, et quelques années avec ma femme. C'est là que je suis mort.

Le bout de la cigarette éclaira des yeux chassieux que Ralph trouva pleins de ruse.

- C'est là que vous êtes mort ?

- Si, senor.

- Foutaises. Il nous faut des informations, et vite. Quelle est la portée maximale de votre feu blanc ?

- Je ne sais pas, senor.

- Alors, je vous suggère de fouiller dans vos souvenirs, dit Ralph d'une voix glaciale. Si vous ne le savez pas, vous ne m'êtes d'aucune utilité. On va vous fourrer dans une nacelle tau-zéro.

Santiago Vargas écrasa sa cigarette dans l'herbe.

- Vous voulez voir jusqu'où je peux le lancer ?

- Oui.

- D'accord.

Il se leva avec une lenteur insolente.

Ralph lui désigna une partie déserte du parc. Santiago Vargas ferma les yeux et tendit les bras. Sa main s'illumina, et il en jaillit un éclair de feu blanc. Il fila au-dessus de l'herbe, projetant dans son sillage une multitude de minuscules étincelles. Au bout d'une centaine de mètres, il se fit plus large mais perdit en vitesse et en intensité. Arrivé à cent vingt mètres, ce n'était plus qu'une vague de chaleur luminescente. Cette vague s'évapora avant d'avoir atteint les cent trente mètres.

Santiago Vargas se fendit d'un sourire radieux.

- Hé ! Pas mal, hein, senor ? Peut-être que je peux m'améliorer en m'entraînant un peu.

- Vous n'en aurez pas l'occasion, croyez-moi, lui dit Ralph.

- Ah bon.

Cette idée ne semblait nullement le troubler.

- Comment produisez-vous ce feu blanc ?

- Je ne sais pas, senor. J'y pense, et il est là.

- Alors, passons à autre chose. Pourquoi l'utilisez-vous ?

- Je ne l'utilise pas. C'était la première fois.

- Vos amis avaient moins de scrupules.

- En effet.

- Pourquoi ne vous êtes-vous pas joint à eux ? Pourquoi ne vous êtes-vous pas battu contre nous ?

- Vous n'êtes pas mon ennemi, senor. Ceux qui ont affronté vos soldats étaient animés par la pasiôn. Ils voulaient faire revenir d'autres âmes pour accroître leur puissance.

- Ils ont infecté d'autres personnes ?

- St.

- Combien ?

Santiago Vargas écarta les bras.

- Je crois que personne dans le magasin n'a échappé à la possession. Désolé, senor.

- Merde.

Ralph se retourna vers le bâtiment en flammes, au moment précis où une nouvelle partie du toit s'effondrait.

- Landon ? télétransmit-il. Il nous faut une liste complète de l'équipe de nuit. Les noms des employés, leur nombre et leurs domiciles.

- Je m'en occupe, lui répondit le commissaire.

- Combien de personnes infectées ont quitté les lieux avant notre arrivée ? s'enquit-il.

- Je n'en suis pas sûr, senor. Il y avait beaucoup de camions.

- Ils sont partis dans les camions de livraison ?

- Si. Assis à l'arrière. Il n'y a plus de chauffeur maintenant. Tout est mécanique. Très astucieux.

Ralph considéra l'homme avec consternation.

- Nous nous sommes concentrés sur les véhicules transportant des passagers, télétransmit Diana Tiernan. Le transport de marchandises n'était pas prioritaire.

- Seigneur ! s'exclama Ralph. S'ils ont atteint les autoroutes, ils ont peut-être déjà franchi la moitié du continent.

- Je vais transmettre des nouvelles priorités aux IA.

**- Si vous localisez des camions de Moyce's qui circulent encore, faites intervenir les plates-formes DS. Nous n'avons plus le choix.**

**- Je suis d'accord, télétransmit l'amiral Farquar.**

**- Ralph, demandez-lui lequel des deux de l'ambassade se trouvait chez Moyce's, s'il vous plaît, télétransmit Roche Skark.**

**Ralph attrapa le bloc-processeur fixé à sa ceinture et lui ordonna d'afficher les photos de Jacob Tremarco et d'Angeline Gallagher. Il montra l'écran à Vargas.**

**- Avez-vous vu l'une de ces personnes dans le magasin ? L'autre prit son temps pour répondre.**

**- L'homme, je crois bien.**

**- Nous devons donc retrouver Angeline Gallagher, conclut Ralph. Avez-vous repéré d'autres signes de défaillance dans le trafic urbain ?**

**- Trois possibilités, télétransmit Diana Tiernan. Nous avons déjà localisé deux véhicules. Des taxis venant du spatioport.**

**- Okay, affectez un commando du GAT à chacun d'eux. Et veillez à ce qu'ils soient composés de policiers expérimentés. Et la troisième possibilité ?**

**- Un autocar Longhound qui a quitté le spatioport dix minutes après l'arrivée des trois de l'ambassade ; ligne régulière à destination de la péninsule de Mortonridge. Nous essayons de le localiser.**

**- Bien, je retourne au commissariat. Nous n'avons plus rien à faire ici.**

**- Et lui ? questionna Nelson Akroid en indiquant le prisonnier du pouce.**

Ralph se retourna. Santiago Vargas avait péché une nouvelle cigarette dans le néant et la fumait paisiblement. Il sourit.

- Puis-je m'en aller, senor ? demanda-t-il d'une voix pleine d'espoir.

Ralph lui rendit son sourire avec toute la sincérité dont il était capable.

- Est-ce que les nacelles tau-zéro de l'Ekwan sont arrivées ? télétransmit-il.

- L'aéroport de Pasto attend la première livraison dans douze minutes, répliqua Vicky Keogh.

- Cathal, dit Ralph à haute voix. Voyez si M. Vargas est toujours disposé à coopérer avec nous. J'aimerais évaluer la portée de leur champ de contre-mesures électroniques et déterminer la nature de leurs effets d'illusion.

- Oui, chef.

- Ensuite, emmenez-le visiter le spatioport, ainsi que tous les autres. Sans exception.

- Avec plaisir.

Loyola Hall était l'une des scènes les plus prestigieuses de San Angeles. Vingt-cinq mille personnes pouvaient y trouver place, sous un toit en forme de dôme dont on se dispensait par beau temps, ce qui était fréquent dans cette ville. On accédait très facilement à l'autoroute aérienne toute proche ; la station de métro permettait d'emprunter six des lignes souterraines qui quadrillaient la cité ; et le complexe était même équipé de sept pistes d'atterrissage pour les VIP. Il y avait là des restaurants cinq étoiles, des cafétérias et plusieurs centaines de toilettes publiques. L'expérience du personnel n'avait d'égale que son amabilité. Le travail de la police et des organisateurs permettait de monter plus de deux cents représentations par an.

**Bref, c'était un complexe qui fonctionnait avec une efficacité digne de l'âge de silicone. Jusqu'à ce jour-là.**

**Les premiers gamins avaient débarqué à six heures du matin. Il était maintenant sept heures du soir. Ils formaient autour des murs un anneau humain large de vingt personnes ; devant les portes, la bousculade était telle qu'on avait fait appel à des mécanoïdes de la police pour maintenir un semblant d'ordre, et ils étaient sur le point d'être dépassés par les événements. Les gamins s'amusaient comme des fous en les aspergeant de jus de fruits, quand ils ne barbouillaient pas leurs capteurs à la crème glacée.**

**Toutes les places étaient vendues depuis plusieurs mois et le spectacle se jouait à guichets fermés. Des milliers de personnes se pressaient dans la salle, ayant déjoué les processeurs qui contrôlaient les tourniquets. Les revendeurs devenaient millionnaires en quelques heures, s'ils ne se faisaient pas arrêter par la police ou agresser par des gangs de préadolescents décidés.**

**C'était la dernière de la tournée " Moral Bankrupcy " de Jez-zibella. À mesure que la star faisait le tour des colonies-astéroïdes avant de descendre sur la planète, le système de la Nouvelle-Californie avait subi cinq semaines d'impitoyable battage médiatique. Rumeur : des projecteurs AV épiçaient ses concerts de motifs activateurs illégaux afin de stimuler l'orgasme chez les spectateurs (un communiqué officiel avait aussitôt démenti, affirmant que la sexualité exacerbée de Jez-zibella la dispensait d'avoir recours à ce genre de subterfuge pour ses spectacles de fantasmambiance). Coup de pub : la fille cadette du président était tombée amoureuse d'elle après leur rencontre, puis avait fait le mur du Palace bleu pour assister à son concert depuis les coulisses (Jezzibella était aussi honorée que ravie d'avoir fait la connaissance de la Première Famille, et seul le personnel de la star avait accès aux coulisses). Scandale : Bruno et Busch, deux membres du groupe, avaient été arrêtés pour exhibition à caractère licencieux devant un groupe de citoyens du troisième âge, leur caution étant fixée à un million de dollars néo-californiens (Bruno et Busch avaient été surpris dans leur intimité, alors qu'ils se prouvaient leur tendresse et leur amour, par une bande de vieux pervers qui les espionnaient à l'aide d'implants rétiniens renforcés). Autre coup de pub : Jezzibella avait visité (démarche d'ordre**

**strictement privé - pas de sensovidéo, s'il vous plaît) un hôpital pour enfants des quartiers défavorisés, effectuant un don de cinq cent mille fusiodollars à son unité de traitement antigermes. Éditoriaux choqués : elle exhibait sans vergogne un dénommé Emmerson, son gigolo âgé de treize ans (M. Emmerson est le cousin germain de Jezzibella, et son passeport prouve qu'il a en fait seize ans). Jubilation des fans et mises en garde de la police : ses gardes du corps n'hésitaient pas à tabasser les journalistes trop curieux. Acharnement judiciaire : Leroy Octavius, son manager, déposait une plainte pour diffamation chaque fois que quelqu'un osait insinuer qu'elle avait plus de vingt-huit ans.**

**Et, durant ces cinq semaines, pas la moindre interview, pas l'ombre d'une déclaration publique en dehors de son numéro de scène. C'était inutile. Au cours de cette période, l'antenne régionale de Warner-Castle Entertainment télétransmit sur le réseau de communication planétaire trente-sept millions d'exemplaires de Life Kinetic, son nouvel album, comblant les attentes de ses fans en délire ; ses précédents albums se vendaient tout aussi bien.**

**Les astros, qui avaient l'habitude de faire des bénéfices substantiels en vendant des copies d'albums FA aux distributeurs des systèmes où ils n'étaient pas encore officiellement sortis, maudissaient leur déveine quand ils débarquaient sur une planète que Jezzibella avait visitée au cours des dix-huit derniers mois. Mais tel était l'objectif d'une tournée. Un nouvel album tous les neuf mois, dix systèmes stellaires par an ; c'était la seule manière de triompher des contrefaçons. Les artistes qui n'étaient pas prêts à subir cette épreuve voyaient leur renommée confinée à leur système d'origine. Rares étaient ceux qui passaient du statut de star locale à celui de mégastar galactique. Voyager coûtait cher, et les maisons de production hésitaient à investir. Un artiste devait faire la preuve définitive de son professionnalisme et de sa détermination avant qu'elles décident de parier plusieurs millions de fusiodollars sur son succès. Une fois qu'ils avaient franchi cette étape, cependant, un vieil adage se vérifiait de façon éclatante : l'argent appelle l'argent.**

**Au-dessus de la scène, où étaient déjà installés les accessoires de prix et les puissants piliers AV, un capteur optique scannait la foule. À mesure qu'il balayait l'orchestre et les balcons, une procession**

monotone de visages défilait sur l'écran. Les fans se divisaient en catégories bien distinctes : les plus excités, qui étaient en général les plus jeunes ; les adolescents bruyants et impatients ; les plus fanatisés, des paquets de nerfs frissonnant d'une adoration teintée de terreur, parfois accompagnés d'un ou d'une partenaire qui aurait préféré être ailleurs. Dans cette foule, on voyait tous les costumes FA que Jezzibella avait jamais portés, du plus simple au plus flamboyant.

Le capteur se focalisa sur un couple vêtu de tenues de cuii' assorties. Le garçon avait dix-neuf ou vingt ans, la fille était un peu plus jeune. Ils se tenaient par la taille, de toute évidence profondément amoureux l'un de l'autre. Grands, élancés, pleins de santé et de vitalité.

Jezzibella interrompit la transmission du capteur.

- Ces deux-là, dit-elle à Leroy Octavius. Ils me plaisent. Le manager obèse jeta un coup d'oeil à la petite colonne de son bloc-processeur, examinant les deux visages ravis.

- Okay d'accord. Je m'en occupe.

Pas le moindre signe de protestation, ni de réprobation. Jez' zibella appréciait tout particulièrement sa retenue ; c'était cC qui faisait de lui un bon manager. Il comprenait ce qu'elle éprouvait, ce dont elle avait besoin pour fonctionner. Il lui fal' lait des gamins comme ces deux-là. Leur naïveté, leur incerti' tude, leur joie de vivre. Il ne lui restait plus rien de tout cela, elle avait perdu toute la douceur inhérente à la nature humaine-L'éternelle tournée l'en avait peu à peu vidée, la dispersant parmi les étoiles ; c'était là une énergie que même un champ tau-zéro ne pouvait confiner. Seule la tournée comptait, les sen' timents n'avaient pas le droit d'interférer avec la tournée. Et. si on les réprime trop longtemps, les sentiments finissent pat" disparaître. Ce qu'elle ne pouvait pas se permettre, car elltf devait comprendre les sentiments pour fonctionner correcte' ment. En rond. Sa vie tournait en rond.

Privée de ses propres émotions, elle se familiarisait donC avec ces données étrangères en les étudiant chez les autres, comme si elle

**préparait une thèse de doctorat. Absorbait c^ qu'elle pouvait, cette brève dégustation lui permettant à£> remonter en scène, de simuler pendant un autre show.**

**- Moi, ils ne me plaisent pas, dit Emmerson d'un air capri' cieux.**

**Jezzibella s'efforça de lui sourire, mais elle avait fini par en avoir marre de le chouchouter. Elle se tenait, nue comme un ver, au centre de sa loge, pendant que Libby Robosky, sa conseillère image personnelle, travaillait sur ses écailles dermiques. Ces implants bioteks, bien plus sophistiqués qu'une couche caméléon, lui permettaient d'altérer la texture de son corps et non pas simplement sa couleur. Pour certains numéros, elle avait besoin d'une peau douce, sensible, celle d'une jeune fille frissonnant sous les caresses de son premier amant ; puis il y avait le modèle brut, celui d'une fille dont la grâce naturelle ne devait rien à la gym ni aux régimes à la mode (un peu comme la nana qu'elle avait vue grâce au capteur) ; et, bien entendu, le corps d'athlète/ballerine, souple, dur et musclé -très populaire chez les mecs. Tous ceux qui étaient là ce soir étaient venus pour vivre cette expérience : sentir Jezzibella en chair et en os.**

**Mais ces minuscules écailles avaient une durée de vie limitée, et chacune d'elles devait être individuellement soudée à sa peau. Libby Robosky était passée maître dans l'art de les appliquer, utilisant pour ce faire un package médical nanonique modifié par ses soins.**

**- Tu n'es pas obligé de les voir, dit Jezzibella au garçon d'une voix patiente. Je peux m'occuper d'eux sans toi.**

**- Je ne veux pas rester seul toute la nuit. Pourquoi je ne peux pas choisir quelqu'un dans le public, moi aussi ?**

**Il avait bel et bien treize ans, comme on l'avait laissé découvrir aux journalistes. Ce n'était qu'un jouet intéressant qu'elle avait ramassé sur Borroloola. Après avoir passé deux mois à supporter ses caprices et ses bouderies, elle avait fini par se lasser de lui.**

**- Parce que c'est comme ça. Si j'ai besoin d'eux, c'est pour une bonne raison. Je te l'ai dit cent fois.**

- Okay. Alors, pourquoi on ne les fait pas venir tout de suite ?

- J'entre en scène dans un quart d'heure. Tu te rappelles ?

- Et alors ? lança Emmerson avec un air de défi. Tu n'as qu'à annuler le show. Ça te fera de la pub. Et ça n'aura pas de conséquence, puisqu'on va s'en aller.

- Leroy, télétransmit-elle. Fais sortir ce morveux de ma vue avant que je lui fende le crâne pour voir où il a caché son cerveau.

Leroy Octavius se dirigea vers elle en se dandinant. Son torse graisseux était engoncé dans une veste en peau de serpent qui, signe d'optimisme de sa part, était trop petite de deux tailles. Le cuir fin et robuste couinait à chacun de ses mouvements.

- Allez, viens, fiston, dit-il d'une voix bourrue. Il faut laisser l'artiste se concentrer avant d'entrer en scène. Le trac, c'est pas facile à vivre, tu sais. Si on allait jeter au coup d'oeil au buffet dans la pièce à côté ?

Le garçon se laissa conduire vers la porte. La grosse main de Leroy le poussait par l'épaule, doucement mais fermement. Jezzibella poussa un grognement.

- Merde. Qu'est-ce qui m'a pris de croire que son âge le rendrait excitant ?

Libby ouvrit ses yeux indigo, affichant un regard étonné. Entre tous les sycophantes, les profiteurs, les parasites et les authentiques professionnels qui composaient son entourage, c'était elle que préférait Jezzibella. Pourvue de l'allure d'une gentille grand-mère, que ses choix vestimentaires accentuaient encore, elle faisait preuve d'une patience et d'un stoïcisme qui lui permettaient d'encaisser sans broncher toutes les lubies de la star.

- Tes hormones ont perdu la boule quand tu as vu sa bite de bébé, ma poupée.

Jezzibella grogna, se rappelant qu'Emmerson était unanimement détesté par son entourage.

- Leroy, télétransmit-elle. J'ai fait une donation royale à cet hôpital de merde qu'on a visité ; est-ce qu'ils ont une section de quarantaine où on pourrait larguer ce petit con ?

Leroy lui fit un signe de la main alors qu'il sortait de la loge.

- On discutera plus tard de ce qu'on va faire de lui, répondit-il.

- Tu as fini, oui ou merde ? demanda Jezzibella à Libby.

- J'ai fini, ma poupée.

Jezzibella se concentra et ordonna à ses naneuroniques d'envoyer dans ses nerfs une séquence d'impulsions codées. Elle eut l'étrange sensation qu'une guêpière de cuir mouillé se refermait sur son torse, et ses bras et ses jambes frissonnèrent. Ses épaules se redressèrent de leur propre volonté, ses abdominaux se raffermirent, des lignes sinueuses se raidirent sous sa peau qui virait à un bronze plus foncé.

Elle plongea dans sa mémoire, y puisant la sensation de fierté et d'assurance qu'elle recherchait. Il s'établit aussitôt une synergie avec son physique. Elle était adorable, et elle le savait.

- Merrill ! beugla-t-elle. Où est mon costume du premier acte, bordel ?

Le costumier se précipita vers les gigantesques malles alignées contre le mur et entreprit d'en extraire les éléments souhaités.

- Et pourquoi n'avez-vous pas commencé à chauffer la salle, bande de connards ? hurla-t-elle aux musiciens.

La loge devint soudain la proie d'un tourbillon d'activité, tous s'empressant de justifier leur emploi. Plusieurs télétransmissions furent échangées en silence, portant sur l'avenir incertain d'Emmerson. L'espace de quelques instants, musiciens et roadies oublièrent la précarité de leur propre sort.

Ralph Hiltch accéda à divers rapports pendant qu'il survolait la ville. La recherche prioritaire initiée par le service de Diane Tiernan avait produit de bons résultats. Selon le réseau de processeurs supervisant la circulation routière, cinquante-trois camions avaient quitté l'immeuble de Moyce's durant la soirée. Les IA s'étaient lancées sur leur piste.

Moins de sept minutes après que Diana eut affecté les camions d'un statut prioritaire, douze d'entre eux furent localisés, tous en dehors de la ville. Leurs coordonnées furent transmises au Commandement de défense stratégique, établi sur Guyana, et les satellites-capteurs triangulèrent des cibles pour les plates-formes en orbite basse. Une douzaine de fleurs violettes, à l'éclat incandescent, s'épanouirent brièvement dans le quart sud de Xingu.

Lorsque l'avion hypersonique de Ralph se posa sur le toit >, du commissariat, huit autres camions avaient été ajoutés au tableau de chasse. Il avait ôté son armure endommagée, la troquant contre une combinaison une pièce bleu marine de la police. Celle-ci était assez grande pour que son bandage nano-nique ne le gêne pas dans ses mouvements. Mais, en dépit de l'efficacité du bandage en question, il boitillait toujours quand il se dirigea vers l'Unité 1.

- Ravi de vous revoir, lui dit McCullock. Vous avez fait du bon boulot, Ralph. Je vous en suis reconnaissant.

- Nous vous en sommes tous reconnaissants, renchérit Warren Aspinal. Et ce n'est pas seulement un discours de politicien. Ma famille habite en ville - trois enfants.

- Merci, monsieur.

Ralph prit place à côté de Diana Tiernan, qui lui adressa un bref sourire.

- Nous avons vérifié la liste de l'équipe de nuit chez Moyce's, annonça-t-elle. Il y avait quarante-cinq employés de service. Pour le moment, les commandos GAT en ont comptabilisé vingt-neuf au cours de l'assaut, tous tués ou capturés.

- Merde, fit Bernard Gibson. Ça fait seize de ces salopards en liberté.

- Non, dit fermement Diana. Je crois que nous avons eu un coup de chance. J'ai branché les IA sur les mécanoïdes des pompiers ; leurs capteurs sont profilés pour explorer des environnements à haute température. Jusqu'ici, ils ont localisé cinq cadavres dans le bâtiment, et trente pour cent de celui-ci n'ont pas encore été couverts. Cela nous laisse onze personnes dans la nature.

- C'est encore trop, murmura Landon.

- Je sais. Mais nous avons la certitude que six des camions éliminés avaient à leur bord un membre de l'équipe de nuit. Leurs processeurs et leurs circuits auxiliaires souffraient d'avaries aléatoires. Le genre d'interférence subie par l'avion d'Adkinson.

- Reste donc cinq, murmura Warren Aspinal.

- Oui, monsieur, dit Diana. Je suis pratiquement sûre qu'ils se trouvent dans les autres camions.

- Eh bien, madame Tiernan, intervint Léonard DeVille, " pratiquement " ne suffit pas quand nous avons affaire à une menace susceptible de nous anéantir tous en moins d'une semaine.

Diana ne prit pas la peine de se tourner vers lui.

- Ce ne sont pas là des suppositions hasardeuses, monsieur. Primo, les IA ont confirmé qu'aucun autre véhicule n'était entré ou sorti de l'immeuble de Moyce's après l'arrivée du taxi de Jacob Tremarco.

- Ils sont donc partis à pied.

- Je ne pense pas que ce soit le cas, monsieur. Le quartier est complètement quadrillé par des capteurs de sécurité, les nôtres plus ceux des compagnies exerçant leur activité dans les immeubles voisins. Nous avons accédé à toutes les mémoires système. Aucun véhicule n'est sorti de chez Moyce's. Excepté les camions.

- Ce que nous avons vu ce soir est une opération raisonnée de dispersion à grande échelle, dit Landon McCullock. Les trois de l'ambassade se sont entièrement consacrés à la distribution du virus énergétique dans la zone la plus étendue qu'ils pouvaient couvrir. Une stratégie on ne peut plus logique. Plus le virus sera répandu, plus il nous faudra de temps pour le contenir, et plus le nombre de personnes infectées sera important, ce qui accroîtra encore nos difficultés. Une spirale redoutable.

- Ils ne peuvent rester en ville que durant un temps limité, intervint Ralph. Et c'est en ville que nous avons le plus de facilité pour les repérer et les éliminer. Par conséquent, ils savent que c'est une perte de temps et d'effort que d'y répandre la contamination, du moins au début. Alors que la campagne fait pencher la balance en leur faveur. S'ils l'emportent sur ce terrain, les principales zones urbaines de Xingu vont devenir des villes en état de siège. Nous nous retrouverons dans une situation qui ne pourra que déboucher sur l'échec. C'est ce qui s'est passé sur Lalonde. Je suppose que Durringham est tombée maintenant.

Léonard DeVille opina sèchement.

- Secundo, reprit Diana, les personnes infectées semblent incapables d'arrêter les camions. À moins qu'elles n'utilisent leur feu blanc pour détruire physiquement le moteur ou le système d'alimentation, les camions ne feront halte qu'une fois atteint le premier point de livraison de leur itinéraire. Et si un porteur de virus tente de détruire un camion, les processeurs de l'autoroute le repéreront tout de suite. D'après les informations que nous avons rassemblées jusqu'ici, il semble que leur champ de contre-mesures électroniques ne leur permette pas de changer la destination d'un camion. Quoique puissant, ce champ n'est pas assez sophistiqué pour leur donner accès aux processeurs de guidage et altérer les programmes mis en ligne.

- Vous voulez dire qu'ils sont piégés à l'intérieur des camions ? demanda Warren Aspinal.

- Oui, monsieur.

- Et aucun des camions n'a encore atteint sa destination, ajouta Vicky Keogh en souriant au ministre de l'Intérieur. Comme l'a dit Diana, c'est un coup de chance pour nous.

- Ils ne sont donc pas omnipotents, Dieu merci, s'exclama le Premier ministre.

- Pas tout à fait, mais presque, tempéra Ralph.

La situation que venait de décrire Diana n'avait pas suffi à lui remonter le moral. La crise était trop grave, trop urgente. Les émotions se retrouvaient à la traîne des événements ; à cet égard, la traque des trois de l'ambassade évoquait le combat spatial : tout se passait trop vite pour que les combattants aient des réactions autres que simplistes, on n'avait ni le temps de réfléchir ni celui de faire le point.

- Et Angeline Gallagher ? demanda-t-il. Est-ce que les IA ont retrouvé sa trace ?

- Non, dit Diana. Elles n'ont localisé que les deux taxis et l'autocar Longhound. Les commandos du G AT sont en route.

Douze minutes furent nécessaires pour régler le problème des taxis. Ralph demeura à l'Unité 1 pendant les opérations d'interception, recevant des rapports télétransmis par les chefs des deux commandos du GAT.

Le premier taxi était garé au bord de l'une des rivières sinueuses qui arrosaient Pasto. Il avait cessé toute communication avec les processeurs du contrôle routier alors qu'il approchait d'une péniche. Les caméras de surveillance routière, braquées sur le véhicule gris depuis onze minutes, n'avaient remarqué aucun mouvement, ni autour du taxi ni autour de la péniche.

Les membres du commando convergèrent sur lui en adoptant une manoeuvre d'approche des plus classiques. Feux éteints, portes entrouvertes, personne à l'intérieur. Un technicien ouvrit un panneau d'accès au système et y brancha son bloc-processeur. L'IA de la police sonda les circuits et les cellules mémo-rielles du véhicule.

**- Fausse alerte, rapporta Diana. Un court-circuit a électrisé le châssis, détruisant la plupart des processeurs et désactivant les autres. Pas étonnant qu'on ait cru qu'il avait été utilisé par l'ennemi.**

**Le second taxi avait été abandonné dans le parking souterrain d'une rue résidentielle. Le commando du GAT arriva sur les lieux alors que trois techniciens de la compagnie de taxis venaient l'évacuer avec une dépanneuse. Les colonnes AV de l'Unité 1 diffusèrent une scène pleine de bruit et de fureur, les policiers ne courant aucun risque avec les trois nouveaux venus.**

**Après avoir procédé à un diagnostic sur place, les techniciens découvrirent que l'électro-matrice du taxi était défectueuse et que les circuits du véhicule étaient sujets à de fortes surtensions.**

**- Gallagher est forcément à bord de l'autocar, dit Landon McCullock.**

**Il coupa la communication avec le commando du GAT, désireux de se dispenser des obscénités que proféraient les employés de la compagnie de taxis.**

**- Je suis en mesure de vous le confirmer, déclara Diana. Cette saleté ne répond pas aux ordres que nous lui adressons via les processeurs de contrôle de l'autoroute.**

**- Je croyais que leur champ de contre-mesures électroniques était incapable d'altérer les programmes, fit remarquer Léonard DeVille.**

**- L'autocar conserve son itinéraire mais refuse de répondre, répliqua-t-elle.**

**Elle avait passé trois heures pleines en interface avec les IA qu'elle dirigeait, et cela commençait à lui porter sur les nerfs.**

**D'un froncement de sourcils, Warren Aspinal fit signe à son collègue ministre de se calmer un peu.**

**- Le commando G AT survolera l'autocar dans quatre-vingt-dix secondes, dit Bernard Gibson. Nous verrons alors ce qui se passe exactement.**

**Ralph télétransmit une demande de rapport tactique aux processeurs de l'Unité 1. Ses naneuroniques visualisèrent une carte de Xingu, dont les contours évoquaient un losange grossièrement dessiné et pourvu d'une queue incurvée. Quarante et un camions avaient été localisés et annihilés, trajectoires et points d'impact étant matérialisés par des symboles verts et pourpres. L'autocar était une tache d'ambre criard courant le long de l'autoroute M6, qui traversait la région de Mortonridge, une chaîne montagneuse franchissant l'équateur au sud du continent.**

**Il accéda ensuite aux capteurs de l'avion hypersonique volant en tête de formation. Celui-ci était en train de décélérer pour passer en vitesse subsonique. Aucun programme de discrimination ne pouvait éliminer les vibrations causées par l'emploi des aérofreins. Ralph dut prendre son mal en patience, sentant le sang bouillir dans ses veines. Si Angeline Gallagher n'était pas à bord de cet autocar, alors le continent était perdu.**

**Au-dessous de lui, le ruban de la M6 se dévidait dans l'air tropical. Les secousses de l'avion s'atténuèrent, et il découvrit des centaines de voitures, de fourgonnettes, d'autocars et de camions garés dans les aires de repos de l'autoroute. Leurs phares illuminaient les luxuriants espaces verts, et plusieurs centaines de personnes erraient autour d'eux, quand elles ne profitaient pas de l'arrêt pour faire un pique-nique nocturne.**

**L'autocar était facile à repérer dans cette masse figée, car c'était la seule source lumineuse mobile sur la chaussée, filant vers le sud à deux cents kilomètres à l'heure. Il passait en rugissant devant les curieux massés contre les barrières de sécurité, ignorant superbement les messages prioritaires que lançaient à ses circuits les processeurs de régulation du trafic. - Qu'est-ce que c'est que ce truc, bon sang ?**

Vicky Keogh venait de formuler à haute voix la question que se posaient tous ceux qui accédaient aux capteurs de l'avion hypersonique.

La compagnie routière Longhound avait une flotte d'autocars d'un modèle standard, à soixante places, fabriqués sur le continent d'Esparta, identifiés par une carrosserie vert et pourpre. Elle exerçait son activité sur toute la planète Ombey, reliant avec rapidité et efficacité les villes et les villages de tous les continents. Pour le moment, ni l'économie ni la population de la principauté ne justifiaient la construction d'un réseau de vid-trains interurbain comme on en trouvait sur la Terre et sur Kulu. Les autocars Longhound étaient un spectacle familier sur les autoroutes ; tous les habitants de la planète les avaient utilisés au moins une fois.

Mais le véhicule en fuite qui roulait en trombe sur la M6 ne ressemblait en rien à un autocar Longhound. Alors que le modèle standard avait des lignes sobres et agréables, ce monstre était profilé comme s'il avait été conçu par l'industrie aérospatiale. Son nez en forme de coin s'élargissait pour se fondre dans un habitacle à section ovale, à l'arrière duquel poussaient des ailerons triangulaires. Sa carrosserie était gris argent, ses fenêtres d'un noir absolu. Derrière les roues arrière, une ouverture circulaire crachait une épaisse fumée grise.

- Est-ce qu'il a pris feu ? demanda Warren Aspinal, totalement déconcerté.

- Non, monsieur. (Diana semblait étrangement gaie.) Ceci est le tuyau d'échappement d'un moteur diesel.

- Un quoi ?

- Diesel. Ce véhicule est un omnirover Ford-Nissan ; son moteur à combustion consomme du gasoil.

Le Premier ministre avait lui aussi procédé à des recherches dans l'encyclopédie de ses naneuroniques.

- Un moteur brûlant des hydrocarbures ?

**- Oui, monsieur.**

**- Non seulement c'est ridicule, mais en plus c'est illégal.**

**- Ça ne l'était pas à l'époque où ce véhicule a été construit, monsieur. Selon mes fichiers, le dernier exemplaire est sorti en 2043 des chaînes de montage de Turin. Je veux parler de la ville de Turin, sur Terre.**

**- Les archives indiquent-elles que ce véhicule a pu être importé par un musée ou un collectionneur privé ? interrogea Landon McCullock d'une voix patiente.**

**- Les IA n'ont rien trouvé.**

**- Jenny Harris a observé un phénomène similaire sur Lalonde, dit Ralph. Elle a vu un bateau à aubes d'un modèle bizarre lors de sa dernière mission. Son apparence avait été altérée et il ressemblait à une antiquité datant de l'époque prétechnologique de la Terre.**

**- Seigneur, marmonna Landon McCullock.**

**- Ça se tient, déclara Diana. Ses processeurs nous transmettent toujours le code d'identification correct. Ils doivent avoir enveloppé l'autocar Longhound dans une illusion.**

**L'avion hypersonique passa au-dessus du véhicule à cent mètres d'altitude. L'omnirover zigzaguait sur la chaussée, sans se soucier de respecter le marquage au sol. Ses mouvements saccadés empêchaient le pilote de se positionner au-dessus de lui.**

**Prenant conscience du détail qui le tracassait, Ralph demanda à un capteur optique d'effectuer un zoom.**

**- C'est bien plus qu'une simple illusion holographique, dit-il. Examinez bien l'ombre de l'autocar : elle reproduit fidèlement ses contours.**

**- Comment font-ils ça ? s'enquit Diana.**

Sa voix trahissait une curiosité teintée d'excitation.

- Posez donc la question à Santiago Vargas, rétorqua Vicky Keogh.

- Aucune théorie connue ne nous permettrait de manipuler les surfaces solides de cette manière, dit Diana, sur la défensive.

Ralph eut un grognement irrité. Il avait déjà entendu ce genre de conversation sur Lalonde, quand ils essayaient de comprendre comment le satellite d'observation de la SEL avait pu être brouillé. Aucun principe connu. Le concept même de virus énergétique était révolutionnaire.

Santiago Vargas avait parlé de " possession ".

Ralph frissonna. Si la foi chrétienne n'avait jamais été fermement ancrée en lui, il était néanmoins un bon sujet du royaume de Kulu.

- Notre priorité est d'arrêter cet autocar. Les policiers du GAT pourraient atterrir sur son toit s'ils étaient équipés d'armures volantes, mais ils ne peuvent pas sauter depuis l'avion hypersonique.

- Utilisons les plates-formes DS pour creuser un cratère dans l'autoroute, suggéra l'amiral Farquar. Ça l'obligera à s'arrêter.

- Savons-nous combien de personnes se trouvent à bord de cet autocar ? demanda Landon McCullock.

- Malheureusement, il était plein quand il a quitté l'aéroport de Pasto, répondit Diana.

- Merde. Soixante personnes. Nous devons tenter de l'arrêter sans le démolir.

- Commençons par envoyer d'autres commandos en renfort, dit Ralph. Trois avions, ça ne suffit pas. Et il faut immobiliser le car au centre exact d'un cordon sanitaire. Peut-être avons-nous affaire à soixante ennemis, et nous devons être sûrs qu'aucun d'eux ne nous échappera. L'autoroute est bordée par une véritable jungle, on dirait.

**- Les renforts peuvent arriver sur place dans sept minutes, déclara Bernard Gibson.**

**- Merde...**

**C'était le pilote qui venait de télétransmettre ce juron. Un javelot de feu blanc avait jailli de l'autocar pour transpercer le ventre de l'avion. Secoué, celui-ci prit du champ à vive allure, virant de quatre-vingt-dix degrés ou presque. D'étincelantes gouttes de céramique fondue coulèrent de la brèche ouverte dans son fuselage, aspergeant la chaussée qui se mit à brûler. Privé de son aérodynamisme, l'appareil commença à tanguer et à perdre de l'altitude. Le pilote tenta désespérément de redresser, mais il était déjà trop tard. Il parvint à la même conclusion que l'ordinateur de bord et activa le système de protection en cas de crash.**

**Une mousse sous haute pression envahit la cabine, inondant les policiers du GAT. Les générateurs de valence la solidifièrent en moins d'une seconde.**

**L'avion s'écrasa, traçant un large sillon dans la végétation et la terre noire et meuble. Son nez, ses ailes et sa gouverne se brisèrent, projetant dans la nuit des éclats tranchants. Le lourd cylindre formant la cabine parcourut soixante-dix mètres supplémentaires, semant derrière lui des éléments de sa structure et des modules auxiliaires réduits en pièces. Il s'arrêta brusquement en butant sur une petite colline.**

**Les générateurs de valence se désactivèrent, et l'épave dégorgea des torrents de mousse qui se fondirent dans la boue. À l'intérieur, des silhouettes s'agitaient faiblement.**

**Bernard Gibson poussa un soupir peiné.**

**- Je crois que personne n'est blessé.**

**L'un des deux avions hypersoniques restants se dirigeait sur les lieux du crash. L'autre suivait toujours l'autocar, demeurant prudemment un kilomètre derrière lui.**

- Seigneur, gémit Vicky Keogh. Il ralentit. Ils vont descendre.

- Que pouvons-nous faire ? demanda le Premier ministre. Il semblait à la fois furieux et terrifié.

- Un seul commando ne suffira pas à les arrêter, dit Ralph. Il se faisait l'impression d'un traître. J'ai trahi ces pauvres gens. J'ai échoué.

- Il y a soixante personnes dans cet autocar, s'exclama Warren Aspinal, livide. Peut-être réussirons-nous à les guérir.

- Oui, monsieur, je le sais, dit Ralph.

Il prit un visage dur, tentant de dissimuler son indignité, et se tourna vers Landon McCullock. Le commissaire souhaitait visiblement argumenter ; il jeta un coup d'oeil à son adjointe, qui haussa les épaules d'un air impuissant.

- Amiral Farquar ? télétransmit Landon McCullock.

- Oui.

- Éliminez l'autocar.

Grâce aux capteurs de l'avion hypersonique, Ralph vit un rayon laser venu du ciel frapper l'impossible véhicule. L'espace d'un instant, la silhouette de l'autocar Longhound lui apparut sous la cape d'illusion, comme si le but de l'arme était d'exposer la vérité. Puis le barrage énergétique incinéra le véhicule, ainsi qu'un disque de chaussée d'un diamètre de trente mètres.

Lorsqu'il considéra les visages de ceux qui l'entouraient, il vit reflétées sur eux l'horreur et la consternation qui l'habitaient.

Le regard de Diana Tiernan croisa le sien, et son vieux visage affable se para d'une tragique compassion.

**- Je suis navrée, Ralph, dit-elle. Nous n'avons pas été assez rapides. Les IA viennent de m'apprendre que l'autocar s'était arrêté dans les quatre premières villes figurant sur son itinéraire.**

## *3.*

**Al Capone était habillé comme Al Capone avait toujours été habillé : avec style. Il portait un complet croisé en serge bleue, une cravate en soie à motif cachemire, des souliers en cuir verni noir et un feutre mou gris perle posé sur son crâne avec désinvolture. À chacun de ses doigts était passée une bague en or portant une pierre précieuse, l'ensemble formant un arc-en-ciel étincelant. L'auriculaire avait droit à un diamant bleu-vert.**

**Il n'avait pas mis longtemps à constater que les habitants de ce monde futur n'avaient guère le sens de la mode. Tous les costumes qu'il voyait étaient taillés sur le même modèle, ample et en soie, et leurs couleurs vives et leur coupe ajustée les faisaient ressembler à des kimonos. Ceux qui ne portaient pas le costume étaient vêtus d'un gilet et d'une chemise de sport. Ajustés également, en tout cas chez les moins de trente-cinq ans. Al avait commencé par reluquer les pépées, convaincu que c'étaient toutes des putains. Quelle honnête fille s'habillerait ainsi, en exhibant une si grande partie de son anatomie ? Les jupes leur couvraient à peine les fesses, les shorts ne valaient guère mieux. Mais non. C'étaient juste des filles ordinaires, souriantes, heureuses, normales. Les habitants de cette ville n'étaient pas tellement à cheval sur la moralité et la décence. Ici, ce qui aurait filé un coup de sang à un prêtre de chez lui ne faisait même pas lever un sourcil.**

**- Je crois que cette vie va me plaire, dit Al.**

**Et quelle étrange vie c'était là. Il semblait s'être réincarné en magicien : un vrai magicien, pas comme ces fumistes d'illusionnistes qu'il embauchait dans ses clubs à Chicago. Ici, tout ce qu'il désirait surgissait du néant.**

**Il lui avait fallu un bon moment pour s'y habituer. Tu penses à quelque chose et... presto ! Gagné. Tu as tout ce que tu veux, d'une**

Thompson en état de marche à un dollar d'argent scintillant sous le soleil brûlant. Fichtrement utile pour les vêtements, en tout cas. Brad Lovegrove avait porté une salopette en tissu lustré rouge foncé, digne d'un minable éboueur.

Al entendait Lovegrove gémir à l'intérieur de lui, comme s'il avait un lutin niché au centre de son cerveau. Il braillait comme un jobard et débitait des trucs à l'avenant. Mais on trouvait de l'or dans le crassier, des pépites de vingt-quatre carats. Comme... tiens, au début, quand il avait retrouvé ses esprits, Al avait pensé qu'il était peut-être sur Mars ou Vénus. Pas du tout. La Nouvelle-Californie ne tournait même pas autour du même soleil que la Terre. Et on n'était plus au XX1 siècle, par-dessus le marché.

Jé-sus, on avait besoin d'un verre après ça si on ne voulait pas perdre la boule.

Et où se payer un godet ? Al s'imagina en train d'étouffer le petit lutin, comme si son cerveau était un muscle géant. Qui se contractait lentement.

Un méga centre commercial à l'intersection de Longwalk et Sunrise, miaula silencieusement Lovegrove. Il y a là-bas un magasin spécialisé proposant les alcools de toutes les planètes de la Confédération, et peut-être même du bourbon importé de la Terre.

Tout ce qu'on peut trouver à boire dans la galaxie ! Qu'est-ce que vous dites de ça ?

Al se mit donc en route. C'était une journée formidable.

Le trottoir était si large qu'on aurait plutôt dit un boulevard ; pas de pavés, mais un revêtement d'un seul tenant, sans joints, un matériau qui était un mélange de marbre et de béton. Dans des cratères creusés tous les quarante yards environ poussaient des arbres luxuriants, où pendaient des gerbes de fleurs ovales de deux pieds de long et d'un incroyable violet métallisé.

Al aperçut quelques camions pas plus grands que des poubelles qui circulaient tranquillement parmi les promeneurs goûtant cette fin de

**matinée ensoleillée, des machines comme Henry Ford lui-même n'en avait jamais rêvé. Des mécanoïdes utilitaires, lui expliqua Lovegrove, qui nettoient le trottoir et ramassent les détritus et les feuilles.**

**Le bas des gratte-ciel était affecté aux épiceries fines, bars, restaurants et cafés ; les tables s'étalaient sur le trottoir, exactement comme dans une ville européenne. Des galeries s'enfonçaient profondément à l'intérieur des bâtiments.**

**D'après ce qu'Ai pouvait voir, l'autre côté de la rue, situé à cent cinquante yards environ, offrait le même décor de parc d'amusement pour richards. Malheureusement, il était impossible d'y aller à pied, il n'y avait pas de passage dans la barrière de verre et de métal qui bordait la route.**

**Al demeura quelque temps le visage collé à la vitre, regardant les voitures silencieuses. Des projectiles géants montés sur roues. Tous étincelants, comme du chrome coloré. On n'a même plus besoin de les diriger, lui expliqua Lovegrove, ils se conduisent tout seuls. Une sorte de moteur électrique sophistiqué, pas d'essence. Et la vitesse, plus de deux cents kilomètres à l'heure.**

**Al savait très bien ce qu'étaient des kilomètres ; c'était ainsi que les Français appelaient les miles.**

**Mais il ne faisait pas trop confiance à une voiture qu'il ne pouvait pas conduire lui-même, surtout quand elle allait aussi vite. Et, de toute façon, sa présence semblait foutre le bordel dans l'électricité. Aussi s'en tenait-il à la marche.**

**Les gratte-ciel lui donnaient le vertige tellement ils étaient hauts, et quand on levait la tête vers eux, tout ce qu'on voyait c'étaient des reflets d'autres gratte-ciel. On avait l'impression qu'ils s'inclinaient vers la rue pour emprisonner ce qui se trouvait en dessous. Lovegrove lui dit qu'ils étaient si hauts que leurs sommets étaient conçus pour osciller sous le vent, lentement, vingt-trois mètres en arrière, vingt-trois mètres en avant.**

**- La ferme, grommela Al.**

Le lutin se recroquevilla un peu plus sur lui-même, lové comme un serpent.

Les passants regardaient Al, intrigués par ses vêtements. Al leur rendait leurs regards, partagé entre l'extase et la fascination. C'était pour lui un choc de voir des Noirs et des Blancs ainsi mêlés, sans parler des autres types : des Méditerranéens à la peau claire comme lui, des Chinois, des Indiens... Certains avaient l'air de s'être trompés de couleur en teignant leurs cheveux. Ahurissant.

Et tous paraissaient tellement bien dans leur peau, avec leur perpétuel sourire intérieur. Ils affichaient une nonchalance et une assurance comme il n'en avait jamais vu. Envolé, le démon qui guidait tant de gens dans les années 1920, comme si les sages de la ville avaient effacé tous les soucis.

En plus, ils respiraient la santé. Après avoir parcouru un pâté de maisons et demi, Al n'avait toujours rencontré personne qui soit ne serait-ce qu'empâté. Pas surprenant qu'ils portent des vêtements courts. Un monde où tous s'entraînaient en permanence pour la finale, y compris les septuagénaires.

- Vous avez encore le base-bail, hein ? marmonna Al. Oui, confirma Lovegrove.

Ouais, pour sûr, le paradis.

Au bout d'un moment, il enleva sa veste et la glissa sur son épaule. Il marchait depuis un quart d'heure et avait l'impression de ne pas avoir avancé d'un pas. La grande avenue de gratte-ciel n'avait absolument pas changé.

- Hé ! mon pote, héla-t-il.

Un Noir aux allures de boxeur professionnel se retourna et lui jeta un regard amusé en découvrant ses vêtements. Il avait un bras passé autour des épaules d'une fille : le teint basané d'une Indienne, blonde comme un bébé. Une ample jupe-culotte permettait de reluquer ses longues jambes.

Beau brin de fille, pensa Al, et il lui adressa un grand sourire. Vachement bien roulée, cette poupée. Il lui vint brusquement à l'esprit qu'il n'avait pas couché avec une femme depuis six siècles.

Elle lui retourna son sourire.

- Comment est-ce que j'appelle un taxi par ici ?

- Télétransmettez une demande aux ordinateurs de l'autoroute, mon vieux, répondit le Noir d'un ton jovial. La ville a un million de taxis. Ils ne font pas de profits, mais c'est pour ça qu'on est là, nous les couillons de contribuables. Pour combler le manque à gagner, n'est-ce pas ?

- Je ne peux pas demander aux ordi-machins, je ne suis pas d'ici.

La fille rigola.

- Vous débarquez d'un vaisseau ?

Al porta deux doigts sur le bord de son feutre.

- En quelque sorte, madame. En quelque sorte.

- Super. Vous venez d'où ?

- De Chicago. Sur Terre.

- Hé ! génial ! C'est la première fois que je rencontre quelqu'un de la Terre. C'est comment ?

Le sourire d'Aï perdit de son éclat. Jé-sus, les femmes ici n'avaient pas froid aux yeux. Et le bras du Noir qui lui entourait toujours l'épaule. Le gars avait l'air de s'en ficher que sa souris fasse la conversation à un parfait inconnu.

- Les villes se ressemblent toutes, dit Al en esquissant un geste vague vers les gratte-ciel d'argent, comme si c'était une explication suffisante.

**- Les villes ? Je croyais que vous n'aviez que des arches sur Terre ?**

**- Ecoutez, vous allez me dire comment je peux dégotter un taxi, oui ou merde ?**

**Il avait gaffé. Il le sut à l'instant où il vit l'expression du type se durcir.**

**- Vous voulez qu'on en appelle un pour vous, mon pote ? Le regard du type s'attarda longuement sur les vêtements d'Aï.**

**- Pour sûr, bluffa Al.**

**- D'accord. Pas de problème. C'est fait. Sourire bidon.**

**Al se demanda ce que le gars avait fait exactement. Il n'avait pas de montre-radio à la Dick Tracy pour appeler un taxi ou autre chose. Il se tenait là simplement, souriant, avec l'air de prendre Al pour une andouille.**

**Lovegrove était en train de lui bourrer la tête avec des conne-ries à propos de téléphones miniatures dans le cerveau. Il en avait un lui aussi, disait-il, mais il était tombé en panne quand Al l'avait possédé.**

**- Et si vous me parliez de Chicago ? demanda la fille.**

**Al vit qu'elle était inquiète. Sa voix, ses manières, la façon dont elle s'était blottie contre le bras du type posé sur son épaule. C'était tout télégraphié, et il savait lire les signes. La peur chez les autres lui était familière.**

**Il approcha brusquement son visage du Noir, lançant un regard hargneux à ce fils de pute qui jouait les petits malins. L'espace d'un instant, trois longues balafres palpitèrent sur sa joue gauche.**

**- Je vais me souvenir de toi, enculé. Je te retrouverai. Je t'apprendrai le respect et crois-moi, mon pote, la leçon ne sera vraiment pas des plus agréables. (La rage, la rage d'antan, brûlait à présent dans son corps, faisait trembler ses membres, transformait sa voix en un grondement de tonnerre.) Personne ne se paie la tête d'Aï Capone ! Tu saisis ? Personne ne me traite comme une crotte de**

**chien sur un soulier. J'ai régné sur Chicago, petit con. J'ai possédé cette ville. Je ne suis pas un de ces petits merdeux qu'on peut mener en bateau. Je. Mérite. Le. RESPECT.**

**- Salaud de Rétro ! s'exclama l'homme en lui décochant un coup de poing.**

**Même si le corps de Lovegrove n'avait pas été augmenté de la force énergétique que les âmes possédantes exhalaient dans l'environnement naturel, Al aurait probablement remporté la lutte. Ses années à Brooklyn lui avaient valu de nombreuses bagarres, et les gens avaient vite appris à éviter ses terribles accès de colère.**

**Al esquiva instinctivement, lançant déjà son poing droit. La force du coup était canalisée, à la fois mentalement et physiquement. Il toucha l'homme exactement où il le voulait, sur le côté de la mâchoire.**

**Il y eut un horrible bruit d'os fracassé. Puis un silence de mort. L'homme vola dans les airs sur cinq yards avant de retomber sur le trottoir, recroquevillé sur lui-même. Il glissa deux ou trois yards sur le revêtement de carbobéton avant de s'immobiliser, totalement inerte. Du sang jaillit de sa bouche là où l'os déchiqueté lui avait perforé la joue et la lèvre.**

**Al regarda l'homme d'un air abasourdi.**

**- Nom de Dieu ! Il éclata de rire.**

**La fille hurla. Elle n'arrêtait pas.**

**Al regarda autour de lui, soudain inquiet. Tout le monde sur le grand trottoir avait les yeux braqués sur lui et sur l'homme blessé.**

**- Ferme-la ! souffla-t-il à la poule hystérique. Ferme-la ! Mais elle ne voulait pas. Elle ne faisait que hurler, hurler, hurler. Comme si elle était hurleuse de profession.**

**Puis il perçut un autre son filtrant à travers ses beuglements, plus haut chaque fois qu'elle prenait sa respiration. Et Al Capone**

découvrit qu'il n'y avait pas que le bruit des coups de feu qu'il savait reconnaître après six cents ans. Les sirènes de police n'avaient guère changé, elles non plus.

Il se mit à courir. Les gens s'écartaient sur son passage comme des chatons devant un pit-bull. Des cris et des vociférations éclataient de tous côtés.

- Arrêtez-le !

- Dégagez !

- Saloperie de Rétro.

- Il a tué ce mec. D'un coup de poing.

- Non ! N'essayez pas...

Un homme arrivait sur lui. Un costaud, tout en muscles, le corps ramassé comme un joueur de football américain prêt à plaquer. Al leva une main, d'un geste presque désinvolte, et le feu blanc gicla au visage du héros. Des pétales de chair noirs se détachèrent de l'os dans un grésillement. L'épaisse chevelure châtain prit feu avant d'être réduite en cendres. Après un râle d'agonie qui s'éteignit lorsque la douleur lui brouilla l'esprit, l'homme s'effondra.

Ce fut alors l'affolement général. Les gens attroupés, au début alarmés, se transformèrent en une foule terrorisée. Fuyant sa présence à la débandade. Avec les spectateurs des derniers rangs happés et renversés par des pieds résonnant sourdement sur le trottoir.

Al jeta un coup d'oeil par-dessus son épaule et vit qu'une section de la barrière de la rue s'était rabattue. La voiture de police glissa par-dessus, dans sa direction. La carrosserie fuselée comme un avion, avec l'avant noir et bleu effilé telle la pointe menaçante d'un javelot. Des lumières aveuglantes clignotaient sur le toit.

- Plus un geste, Rétro, retentit une voix depuis la voiture. Al ralentit le pas. Il y avait une galerie devant lui, mais son

**entrée voûtée était suffisamment large pour laisser passer la voiture. Merde ! Quarante minutes qu'il était revenu en ce monde, et les flics étaient déjà à ses trousses.**

**Pour ne pas changer.**

**Il s'arrêta, se retourna et se planta face à eux, tenant fermement dans ses mains la Thompson plaqué argent. Et - oh, merde - deux autres voitures de police s'amenèrent de la rue pour se ranger l'une à côté de l'autre, juste devant lui. De grands hayons se déployèrent comme des ailes à l'arrière et des choses en sortirent en courant. Ce n'étaient pas des humains, ce n'étaient pas des animaux. Des animaux mécaniques ? Quoi que ce soit, ils n'avaient pas vraiment l'air inoffensifs. De grosses carcasses en métal terne d'où dépassaient des canons de fusil épais et courts. Beaucoup trop de jambes, et tout ce caoutchouc, pas de genoux ni de chevilles.**

**Des mécanoïdes d'assaut, l'informa Lovegrove. Et il y avait une pointe d'excitation dans sa voix mentale. Lovegrove s'attendait à ce que ces choses le battent.**

**- Ils marchent à l'électricité ? demanda Aï-Gui.**

**- Bon.**

**Il repéra celui qui prenait position et jeta son premier charme.**

**Le sergent Alson Loemer, placé à la tête de la patrouille, savourait déjà sa future promotion quand il arriva sur les lieux. Il avait été ravi lorsque ses naneuroniques avaient reçu les dernières informations en provenance du commissariat. Avec ses vêtements exotiques, l'homme avait assurément l'allure d'un Rétro. Cela faisait trois jours que le gang de terroristes costumés à l'ancienne narguait la police en sabotant les systèmes de la ville au moyen d'une arme à plasma d'un nouveau genre et d'un champ de brouillage électronique. Sans parler des autres incidents. La majorité des policiers avaient recueilli des tuyaux sérieux à propos d'étranges kidnappings, des gens apparemment choisis au hasard qu'on enlevait la nuit en pleine rue. Et on n'avait pas pu coincer un seul Rétro pour le faire parler. Les**

**agences de presse diffusaient sur le réseau tout un tas d'hypothèses gratuites : secte religieuse, groupe de mercenaires étrangers et autres conjectures encore plus extravagantes. Le maire s'arrachait les cheveux et fondait tous ses espoirs sur le préfet de police. Des gros fortiches d'un service de renseignement gouvernemental avaient débarqué incognito dans les couloirs du commissariat. Mais ils ne savaient rien de plus que les policiers de patrouille.**

**Et voilà que lui, le sergent Loemer, allait épingler un de ces fumiers.**

**Il guida son véhicule par-dessus la barrière rabattue et avança sur le trottoir. Le criminel était juste devant lui, détalant en direction de la tour Uorestone. Deux autres voitures de la police du quartier vinrent l'appuyer, refermant le piège autour du criminel, le prenant en tenaille. Loemer déploya ses deux méca-noïdes d'assaut et leur transmit l'ordre d'isoler le criminel et de le mettre hors d'état de nuire.**

**Ce fut à ce moment-là que la voiture de patrouille commença à se comporter bizarrement, prenant tout à coup de la vitesse. Les capteurs révélèrent les citoyens affolés qui se sauvaient à toutes jambes devant elle ; l'un des mécanoïdes avançait en chancelant, tirant au hasard. Loemer lança aussitôt un ordre d'arrêt au processeur de contrôle. Ce qui ne changea pas grand-chose.**

**Puis le Rétro se mit à tirer sur les voitures de patrouille. L'arme qu'il utilisait perça le blindage, brisant les essieux et les moyeux. Les roulements en métal firent entendre le crissement caractéristique, et immédiatement reconnaissable, qui annonçait la cassure imminente. Loemer s'empressa d'actionner la sécurité manuelle, coupant net le circuit électrique.**

**La voiture fit un tête-à-queue et des bonds sur la barrière avant de percuter de plein fouet l'un des arbres de Regree plantés le long du trottoir. L'alarme de crash retentit, assourdissant quelque peu un Loemer déjà étourdi, et le hayon latéral de sortie de secours s'éjecta. Le siège bulle de Loemer glissa le long de ses rails télescopiques. Les denses éléments de la bulle translucide qui le confinaient dans un espace protégé s'ouvrirent comme des pétales, lui permettant de se jeter à genoux, gémissant, tandis que l'air autour de lui vomissait**

une volée d'impulsions sensorielles d'une terrible puissance. Ses naneuroniques furent incapables de transmettre un code de fermeture aux mécanoïdes d'assaut détraqués. La dernière chose qu'il vit alors qu'il s'effondrait sur le sol fut l'arbre de Regree ravagé qui commençait à basculer juste au-dessus de lui.

Al lui-même fut secoué par le mitraillage chaotique. La jubilation morbide qu'il éprouvait au spectacle des voitures qui dérapaient et s'écrasaient fut vite écourtée par le déferlement de lumière, de sons et d'odeurs. Son pouvoir énergétique lui permit d'en encaisser la plus grande partie, mais il préféra tourner les talons et entama une course chancelante vers l'entrée de la galerie. Derrière lui, les mécanoïdes d'assaut continuaient à arroser la rue de leurs tirs désordonnés, se déplaçant d'un pas lourd comme s'ils étaient ivres. Deux d'entre eux se télescopèrent et rebondirent avant de s'écrouler sur le sol, leurs jambes battant l'air, tels des scarabées tombés sur le dos.

Le trottoir était jonché de corps prostrés. Ils ne sont pas morts, pensa Al, juste complètement groggy. Jé-sus, ces espèces de soldats mécaniques étaient foutrement dangereux. Et, à la différence de vrais policiers, on ne pouvait pas les acheter.

Peut-être que la Nouvelle-Californie n'était pas tout à fait le paradis, après tout.

Al tituba le long de la galerie, pris dans le flot de gens tentant désespérément d'échapper au massacre. Son costume commença à disparaître, la couleur vive et la coupe ajustée laissant place à la terne salopette d'origine de Lovegrove.

Il releva une fillette en larmes et la porta dans ses bras. Son geste secourable lui donna du baume au cour. Ces enfoirés de flics sans cervelle auraient dû s'assurer qu'elle était à l'abri avant de se ruer sur lui en ouvrant le feu. Pareille chose ne serait jamais arrivée à Chicago.

À deux cents yards à l'intérieur de la galerie, il s'arrêta au milieu d'un groupe de gens paniques, hors d'haleine. Ils s'étaient suffisamment éloignés des décharges sensorielles pour en éviter les effets. Des

parents et des enfants cramponnés les uns aux autres, et d'autres qui appelaient désespérément des amis ou des êtres chers.

Al posa à terre la fillette qui continuait de pleurer, sans doute sous l'effet du gaz boche plutôt qu'à cause d'une quelconque blessure. Puis sa mère arriva en courant et la serra frénétiquement dans ses bras. Al eut droit à une profusion de remerciements. Une dame très bien. Qui se souciait de ses enfants et de sa famille. C'était bien, c'était digne. Il regretta de ne plus avoir son feutre pour pouvoir y porter la main afin de la saluer. Au fait, comment les gens de ce monde exprimaient-ils ce genre de courtoisie ? Cette question laissa Lovegrove perplexe. Il repartit dans la galerie. Les flics allaient envahir le coin d'ici à quelques minutes. Encore cent cinquante yards et il se retrouva dans la rue. Il marcha d'un pas normal. Peu importait la direction qu'il prenait, il devait avant tout s'éloigner. Cette fois, il conserva sur lui la salopette de Lovegrove. Personne ne fit attention à lui.

Al ne savait pas très bien que faire ensuite. Tout était si étrange. Ce monde, sa situation. À vrai dire, étrange n'était pas le mot qui convenait, c'était plutôt déboussolant. Voire carrément terrifiant. Pas très rassurant de se dire que les prêtres avaient raison quand ils parlaient de la vie après la mort, du paradis et de l'enfer. Il n'était jamais beaucoup allé à l'église, au grand désarroi de sa maman.

Je me demande si on m'a accordé la rédemption, si j'ai payé mon dû au Ciel. Est-ce la raison pour laquelle je suis revenu ici-bas ? Mais si on se réincarnait, n'était-ce pas au départ dans la peau d'un bébé ?

Ce n'était pas le genre de pensées auxquelles il était habitué. Un hôtel, dit-il à Lovegrove, j'ai besoin de me reposer et de réfléchir à ce que je vais faire.

Apparemment, la plupart des gratte-ciel disposaient d'appartements à louer. Mais il faudrait payer.

La main d'Aï se porta instinctivement à une poche sur la jambe de la salopette. Il en sortit un crédisque de la Banque jovienne, une grosse pièce de monnaie, miroitante comme du vif-argent d'un côté, magenta de l'autre. Docilement, Lovegrove lui expliqua comment ça

**marchait, et Al posa son pouce au centre. Un réseau de lignes vertes tremblotantes apparut sur la face argentée. - Bon sang !**

**Il essaya une nouvelle fois, se concentrant, faisant un vou pour que ça marche. Jouant les sorciers.**

**Les lignes vertes commencèrent à former des figures, grossières au début, puis distinctes et régulières. On pourrait stocker les réserves de toute une planète sur un de ces disques, lui dit Lovegrove. Al dressa l'oreille à ces mots. Puis il s'avisa qu'il y avait quelque chose de pas tout à fait normal. Une présence, proche.**

**Il avait oublié les autres. Ceux qui étaient là quand il était arrivé dans le corps de Lovegrove. Les mêmes qui l'avaient abandonné dans le magasin désaffecté. Mais s'il fermait les yeux, et chassait de son esprit les bruits de la ville, il pouvait entendre un brouhaha dans le lointain. Cela venait du monde des tourments, les prières et les promesses lancées par les âmes errantes pour être ramenées en ce monde, pour vivre et respirer à nouveau.**

**Cette image suscita en lui une vision très curieuse de la ville. D'épais murs de ténèbres au milieu d'une grisaille universelle. Des gens se mouvaient à travers ce monde où se répercutait le son altéré de leurs murmures, des fantômes audibles. Certains différents des autres. Plus bruyants, plus intelligibles. Un tout petit nombre parmi la multitude.**

**Al ouvrit les yeux et regarda vers la rue. Une section de la barrière était en train de se rabattre. Une voiture fuselée s'arrêta devant elle. La porte papillon glissa vers le haut, et à l'intérieur se trouvait une vraie voiture, une authentique décapotable américaine déguisée en véhicule aérodynamique de la Nouvelle-Californie. Suspension basse, large capot, et des chromes un peu partout. Al ne reconnut pas le modèle qui était plus moderne que ceux des années 1920 ; quant aux années 1930 et 1940, il en avait un souvenir assez vague.**

**L'homme sur le siège en cuir rouge lui fit un salut amical de la tête.**

- Tu ferais mieux de monter, conseilla-t-il. Les flics vont finir par te pincer si tu restes dans la rue. Ils sont un tantinet montés contre nous.

Al jeta un oeil dans les deux directions, puis haussa les épaules et monta.

À l'intérieur, l'image de la voiture fuselée teintait le dehors comme une bulle de savon colorée.

- Je m'appelle Bernhard Allsop, dit l'homme assis au volant. (Il lança la voiture sur la route tandis que, derrière eux, la barrière remontait doucement.) J'ai toujours voulu avoir une Olds-mobile comme cette beauté, mais je n'ai jamais pu me l'offrir quand je vivais dans le Tennessee.

- Et aujourd'hui c'est réel ?

- Va savoir, mec ? Mais ça donne l'impression de l'être, en tout cas. Et je suis vachement reconnaissant de l'occasion qui m'est donnée d'en conduire une. On pourrait dire que je croyais bien que ça m'était passé à côté.

- Ouais. Je vois ce que tu veux dire.

- Tu as semé la perturbation là-bas, mec. Ces flics sont drôlement à cran. On écoutait l'équivalent de leur fréquence radio.

- Je voulais juste un taxi, c'est tout. Un type a voulu faire le malin.

- Il y a un truc pour circuler dans cette ville sans que la police le sache. Je serais ravi de te montrer ça un de ces quatre.

- J'apprécie. Où allons-nous ? Bernhard Allsop sourit et fit un clin d'oil.

- Je t'emmène voir le reste du groupe. On a toujours besoin de volontaires, c'est plutôt difficile à trouver.

**Il émit un rire, un couinement aigu et haché qui rappela à Al le cri du porcelet.**

**- Ils m'ont abandonné, Bernhard. Je n'ai rien à leur dire.**

**- Oui, bon. Tu sais ce que c'est. Tu n'étais plus tout à fait là, mec. J'ai dit que nous aurions dû t'emmener avec nous. La famille, c'est la famille, même si ce n'est pas exactement une famille dans ce cas-ci, tu vois ce que je veux dire ? En tout cas, heureux de voir que tu t'en es tiré finalement.**

**- Merci.**

**- Alors, c'est quoi ton nom, mec ?**

**- Al Capone.**

**L'Oldsmobile fit une embardée comme Bernhard sursautait. Ses doigts blanchirent alors qu'il resserrait sa prise sur le volant ; puis il risqua un regard en biais vers son passager. Là où, l'instant d'avant, se tenait un jeune homme de vingt ans vêtu d'une salopette rouge foncé, il y avait maintenant un individu d'origine latine à l'allure flegmatique, en complet croisé et chapeau feutre gris pigeon.**

**- Tu te fous de moi ?**

**Al Capone glissa la main sous sa veste et sortit une batte de base-bail miniature. Sous les yeux d'un Bernhard à présent des plus inquiets, l'objet s'allongea jusqu'à atteindre sa pleine dimension. Il ne fallait pas beaucoup d'imagination pour deviner la nature des taches sombres à son extrémité.**

**- Non, dit Al poliment. Je ne me fous pas de toi.**

**- Mince alors ! s'exclama Bernhard en s'efforçant de rire. Al Capone.**

**- Oui.**

**- Bon sang ! Al Capone dans ma voiture ! Ça, c'est quelque chose.**

- Assurément, c'est quelque chose.

- C'est un plaisir, Al. Je veux, oui. Vraiment, un plaisir. Merde, tu étais le meilleur, Al, le champion. Tout le monde savait ça. J'ai fait un peu de trafic de gnôle à mon époque. Pas grand-chose, quelques bouteilles, c'est tout. Mais toi, tu approvisionnais une ville entière. Merde ! Al Capone. (Il tapa des deux mains sur le volant.) Bon sang ! il me tarde de voir leurs têtes quand je te ferai entrer.

- Me faire entrer où, Bernhard ?

- Dans le groupe, Al, dans le groupe. Hé ! ça ne te dérange pas si je t'appelle Al, hein ? Je ne veux pas t'offenser ni quoi que ce soit. Pas toi.

- Ça va, Bernhard, tous mes amis m'appellent Al.

- Tes amis. Ah ça oui !

- Ton groupe, que fait-il exactement, Bernhard ?

- Ben voyons, il s'agrandit, bien sûr. C'est tout ce qu'on peut faire pour le moment. L'unité, c'est la force.

- Tu es un communiste, Bernhard ?

- Hé là ! Pas du tout, Al. Je suis un Américain. Je hais ces sales Rouges.

- Pour moi, tu parles comme eux.

- Non, tu te trompes du tout au tout. Plus on est nombreux, plus on a des chances, plus on est forts. Comme une armée ; tu mets plein de gens ensemble, ils ont la force d'affirmer leur autorité. C'est ce que je voulais dire, Al. Franchement.

- Bon, et qu'est-ce que ton groupe a l'intention de faire une fois qu'il sera important et puissant ?

**Bernhard jeta à nouveau un regard oblique vers Al, perplexe cette fois-ci.**

**- Se tirer d'ici, Al. Quoi d'autre ?**

**- Quitter la ville ?**

**- Non. Emporter la planète. (Il pointa un pouce en l'air.) Loin de ça. Loin du ciel.**

**Al jeta un regard sceptique vers le haut. De chaque côté miroitaient les gratte-ciel. Leur taille ne l'inquiétait plus tellement à présent. Les réacteurs des vaisseaux mouchetaient le ciel d'azur, les traînées brillantes mettaient un long moment avant de se disperser. Il n'apercevait plus l'étrange petite lune.**

**- Pourquoi ? s'enquit-il d'un ton naturel.**

**- Bon sang ! Al. Tu ne le sens donc pas ? Le vide. Mon vieux, c'est terrible. Tout ce vide immense qui essaie de t'aspirer et t'avaler tout entier. (Sa gorge se serra, sa voix baissa.) Le ciel est comme là-bas. C'est encore et partout l'audelà. Nous allons nous cacher. Quelque part où nous n'allons plus jamais mourir, quelque part qui ne dure pas l'éternité. Où il n'y a pas de nuit vide.**

**- Maintenant, on croirait entendre un prédicateur, Bernhard.**

**- Eh bien, peut-être que je le suis un petit peu. Celui qui sait reconnaître la défaite est un homme sage. Ça ne me gêne pas de te le dire, Al. L'au-delà me fiche la trouille. Je ne veux plus jamais y retourner. Ça non !**

**- Alors, comme ça, vous allez déplacer la planète.**

**- Exactement.**

**- C'est un projet vachement ambitieux que vous avez là, Bernhard. Je vous souhaite beaucoup de chance. Maintenant laisse-moi à ce carrefour, là-bas. Je me débrouillerai tout seul pour trouver mon chemin.**

**- Tu veux dire que tu ne vas pas t'y coller pour nous aider ? demanda Bernhard d'un ton incrédule.**

**- Non.**

**- Mais tu dois le sentir toi aussi, Al. Même toi. On le sent tous. Elles n'arrêtent pas de nous supplier, toutes ces âmes perdues. Tu n'as pas peur de retourner là-bas ?**

**- Pas vraiment. La première fois que j'étais là-bas, ça ne m'a pas dérangé outre mesure.**

**- Pas dérangé... ! Bon sang, tu es un putain de dur, Al. (Bernhard rejeta la tête en arrière et lança le cri des Confédérés.) Vous entendez, bande d'enculés, ça ne dérange pas Al Capone d'être mort ! Eh ben merde !**

**- Mais dis-moi, où se trouve cet endroit sûr où vous comptez emporter la planète ?**

**- Je ne sais pas, Al. On va suivre Judy Garland derrière l'arc-en-ciel, pour ce que j'en sais. Aller dans un endroit où il n'y a pas de ciel.**

**- Vous n'avez aucun plan, vous n'avez pas la moindre idée de votre destination. Et tu voudrais que je me joigne à ça ?**

**- Mais ça va se faire, Al. Je te le jure. Quand on sera suffisamment nombreux, on y arrivera. Tu sais maintenant ce que tu es capable de faire tout seul. Pense à ce qu'on pourra faire quand on sera un million, deux millions. Dix millions. Rien ne pourra plus nous arrêter.**

**- Vous allez posséder un million de personnes ?**

**- Sûr.**

**L'Oldsmobile descendit une longue rampe qui menait à un tunnel. Bernhard laissa échapper un soupir de satisfaction quand ils passèrent dans la lumière crue des éclairages orange.**

- Vous n'allez pas posséder un million de gens, dit Al. Les flics vous en empêcheront. Ils vont trouver un moyen. Nous sommes forts, mais nous ne sommes pas des super-héros à l'épreuve des balles. Ce truc qu'ont tiré les mécanoïdes d'assaut a failli me ramener là-bas. Si j'avais été plus près, je serais mort de nouveau.

- Merde, c'est ce que je m'escrime à te dire, Al, se lamenta Bernhard. Nous allons augmenter nos effectifs. Alors ils ne pourront jamais plus nous atteindre.

Al se tut. Ce que disait Bernhard se tenait en partie. Plus il y aurait de possédés, plus il serait difficile pour les flics de les empêcher de prendre de l'extension. Mais ils allaient se battre, ces flics. Comme des enragés une fois qu'ils se rendraient compte de l'étendue du problème, du terrible danger que représentaient les possédés. Les flics, tout ce qui faisait figure d'agent fédéral sur cette planète, l'armée ; tous frappant de concert. Ces enfoirés du gouvernement s'y mettaient toujours à plusieurs. Ils avaient aussi les armes des vaisseaux spatiaux ; Lovegrove marmonna quelque chose à propos de la puissance de ces armes, capables de transformer en quelques secondes des pays entiers en déserts de verre brûlant.

Et que ferait Al Capone sur un monde où se déroulerait une telle guerre ? En fait, que ferait Al Capone sur un monde moderne quel qu'il soit ?

- Comment vous emparez-vous des gens ? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

Bernhard avait dû percevoir le changement de ton, d'optique. Il devint soudain agité, déplaçant son derrière sur le cuir lustré rouge du siège tout en gardant un oeil attentif sur la route.

- Eh bien c'est simple, Al, on les enlève dans la rue. La nuit, quand tout est calme et tranquille. Rien de bien compliqué.

- Mais vous avez été repérés, non ? Ce flic m'a traité de Rétro. Vous vous êtes même fait une réputation auprès d'eux. Ils sont au courant de ce que vous faites.

**- Ben oui, c'est certain. Ce n'est pas tellement facile avec l'effectif que nous employons, tu sais. Comme je dis, nous avons besoin de beaucoup de gens. Parfois, on se fait repérer. C'est obligé que ça arrive. Mais ils ne nous ont toujours pas coincés.**

**- Pas encore. (Al eut un rire chaleureux et passa son bras autour de l'épaule de Bernhard.) Tu sais, Bernhard, tout compte fait, je crois que je vais venir voir ton groupe. J'ai comme dans l'idée que vous n'êtes pas très bien organisés. Sans vouloir vous offenser, je doute que vous ayez beaucoup d'expérience en ce domaine. Mais moi, à l'heure qu'il est... (Dans sa main apparut un gros havane dont il tira une longue et délicieuse bouffée, la première depuis six cents ans.) Moi, pour ce qui est de s'engager dans le crime, j'ai l'expérience de toute une vie. Et je vais vous en faire bénéficier.**

**Gerald Skibbow entra d'un pas traînant dans la pièce chaude aux murs blancs, un bras solidement cramponné à l'aide-soignant. Son ample blouse bleu pastel fournie par l'institut révéla en bougeant plusieurs petits packages nanoniques. Il se déplaçait comme le ferait un vieillard dans un environnement à haute gravité, avec dignité et prudence. Il devait se faire aider, se faire guider.**

**Contrairement à un individu normal, il entra sans jeter un regard autour de lui pour se faire une idée de son nouvel environnement. Le lit au matelas épais disposé au milieu de la pièce, avec sa batterie de volumineux appareils vaguement médicaux, ne sembla pas s'enregistrer dans sa conscience.**

**- Très bien, Gerald, dit l'aide-soignant d'un ton cordial. Nous allons nous installer confortablement, n'est-ce pas ?**

**Il plaça avec précaution les fesses de Gerald sur le bord du lit, puis lui souleva les jambes et les manouvra jusqu'à ce que le corps repose prostré sur le matelas. Toujours avec d'infinies précautions. Il avait préparé ici, dans le secteur restreint classé un de la base de la Flotte royale, une douzaine de candidats au débriefing psychologique. Aucun d'entre eux n'avait exactement été volontaire. Il était possible que Skibbow prenne conscience de ce qui l'attendait. Ce pourrait être l'étincelle qui le sortirait de sa transe traumatique.**

**Mais non. Gerald laissa l'aide-soignant l'attacher avec le harnais qui épousait ses formes. Quand il se resserra sur lui, aucun son ne vint de sa gorge, aucun battement de paupières sur son visage.**

**Soulagé, l'aide-soignant fit signe que tout allait bien aux deux hommes assis derrière le long panneau vitré encastré dans le mur. Totalement immobilisé, Gerald avait le regard fixé au-delà du grand casque en plastique qui s'abaissait sur sa tête. L'intérieur était crêpé, une garniture de soie qui avait été quelque peu renforcée. Puis le casque lui couvrit complètement le visage et la lumière disparut.**

**On lui infusa des produits chimiques pour lui éviter toute douleur, toute gêne pendant que les filaments nanoniques descendaient autour de ses cellules dermiques et pénétraient l'os du crâne. Il fallut près de deux heures pour placer leurs extrémités dans les synapses adéquates, une opération délicate comparable à l'implantation de naneuroniques. Ici, toutefois, on pénétrait plus profondément que pour le circuit de renforcement ordinaire, cherchant à atteindre les centres de la mémoire afin de les connecter aux neurofibrilles à l'intérieur de leurs grappes de cellules. Et il s'agissait là d'une incursion massive, des millions de filaments se frayant un chemin le long des capillaires, des molécules actives structurées en supercordes avec des fonctions préprogrammées, sachant où aller et que faire. À bien des égards, cela ressemblait à la formation dendritique du tissu vivant dans lequel ils construisaient un réseau d'information parallèle. Les cellules obéissaient à la structure de leur ADN et c'étaient des IA qui élaboraient la structure des filaments. Un procédé calqué sur l'autre, mais tout à fait indépendant.**

**Les impulsions commencèrent à descendre le long des filaments pendant que les extrémités hypersensibles enregistraient les décharges synaptiques. Un montage extrêmement confus d'images mentales accolées de façon aléatoire, une succession désordonnée de souvenirs. L'IA de l'institut se connecta, effectuant des comparaisons, définissant des caractéristiques, identifiant des motifs et les tissant en divers environnements sensoriels cohérents.**

**Les pensées de Gerald Skibbow étaient concentrées sur son appartement de l'arche de la Grande-Bruxelles : trois pièces de**

**dimension respectable au soixante-cinquième étage de la pyramide Delores. Depuis les fenêtres à triple vitrage, on pouvait voir un paysage d'austères figures géométriques. Dômes, pyramides et tours, serrés les uns contre les autres et entourés des tortillons tubulaires du réseau routier aérien. Tout ce que voyait Gerald était gris, y compris le verre des dômes, recouvert de plusieurs décennies de crasse.**

**C'était deux ans après qu'ils avaient emménagé. Paula avait environ trois ans, trottinait partout sur ses petites jambes et immanquablement tombait par terre. Marie était une enfant souriante et pleine d'énergie, qui pouvait émettre une vaste gamme de sons exprimant son incrédulité devant les merveilles que le monde lui offrait chaque jour.**

**Ce soir-là, il berçait sa fille (déjà belle) sur ses genoux, tandis que Loren, vautrée dans un fauteuil, regardait les actualités locales. Paula jouait avec la gardienne-robot Disney qu'il lui avait achetée d'occasion une quinzaine de jours auparavant, un hérisson anthropomorphe en peluche doté d'un rire extrêmement agaçant.**

**C'était une famille heureuse dans un ravissant appartement. Ils étaient ensemble, et c'était cela qui les rendait heureux. Et les solides murs de l'arche les préservaient des dangers du monde extérieur. Il subvenait à leurs besoins, les aimait et les protégeait. Elles aussi, elles l'aimaient ; il le lisait dans leurs sourires et leurs yeux remplis d'adoration. Papa était le roi de l'univers.**

**Papa chantait des berceuses à ses enfants. C'était important de chanter ; si jamais il s'arrêtait, les croque-mitaines et les vampires surgiraient de l'obscurité pour s'emparer d'elles...**

**Deux hommes entrèrent dans la pièce et s'assirent sans rien dire sur le canapé en face de Gerald. Il les regarda en fronçant les sourcils, incapable de se rappeler leurs noms, se demandant ce qui leur prenait d'envahir sa maison.**

**Envahir...**

**La pyramide vibra comme sous l'effet d'un tremblement de terre mineur, les couleurs se brouillant légèrement. Puis tout se figea dans la pièce, sa femme et ses enfants stoppés net dans leurs mouvements, leur chaleur refluant.**

**- Ça va, Gerald, dit l'un des hommes. Personne ne vous envahit. Personne ne va vous faire de mal.**

**Gerald serra la petite Marie contre lui.**

**- Qui êtes-vous ?**

**- Je suis le Dr Riley Dobbs, spécialiste en neurologie ; et voici mon collègue, Harry Earnshaw, technicien des systèmes neuraux. Nous sommes là pour vous aider.**

**- Laissez-moi chanter, hurla Gerald d'une voix hystérique. Laissez-moi chanter. Ils vont nous prendre si je m'arrête. Ils nous emmèneront dans les entrailles de la Terre. Aucun de nous ne verra jamais plus la lumière du jour.**

**- Il y aura toujours la lumière du jour, Gerald, dit Dobbs. Je vous le promets.**

**Il s'interrompit pour transmettre un ordre à l'IA.**

**L'aube se leva à l'extérieur de l'arche. Une aube claire, comme la Terre n'en avait pas vu depuis des siècles ; le soleil, énorme et mordoré, jetant ses rayons étincelants sur le décor sinistre. Il répandait sa lumière, chaude et vigoureuse, directement dans l'appartement.**

**Gerald poussa un soupir pareil à celui d'un petit enfant et tendit ses mains vers le soleil.**

**- Que c'est beau.**

**- Vous vous relaxez. C'est bien, Gerald. Il faut que vous vous relaxiez, et je préférerais que vous y arriviez de vous-même. Les**

**tranquillisants inhibent vos réactions, et nous voulons que vous ayez les idées claires.**

**- Que voulez-vous dire ? demanda Gerald avec méfiance.**

**- Où êtes-vous, Gerald ?**

**- Chez moi.**

**- Non, Gerald, ceci est votre passé. C'est pour vous un refuge, un repli psychologique. Vous l'avez créé parce qu'il vous est arrivé quelque chose de plutôt désagréable.**

**- Non. Rien ! Rien de désagréable. Allez-vous-en.**

**- Je ne peux pas m'en aller, Gerald. Il est important pour beaucoup de monde que je reste. Vous pourriez sauver toute une planète, Gerald.**

**Gerald secoua la tête.**

**- Je ne peux pas vous aider. Allez-vous-en.**

**- Nous ne partirons pas, Gerald. Et vous ne pouvez pas nous fausser compagnie. Ceci n'est pas un lieu, Gerald, c'est à l'intérieur de votre esprit.**

**- Non, non, non !**

**- Je suis désolé, Gerald, sincèrement. Mais je ne peux pas partir tant que vous ne m'avez pas montré ce que je veux voir.**

**- Allez-vous-en. Il faut que je chante !**

**Gerald se remit à fredonner ses berceuses. Puis sa gorge se changea en pierre, bloquant la musique à l'intérieur. De chaudes larmes coulèrent le long de ses joues.**

**- Plus de chanson, Gerald, dit Harry Earnshaw. Nous allons jouer à un autre jeu. Le Dr Dobbs et moi allons vous poser des questions. Nous voulons savoir ce qui vous est arrivé sur Lalonde...**

**L'appartement explosa en un tourbillon iridescent et aveuglant. Chacune des connexions aux canaux sensoriels du cerveau de Gerald Skibbow crépita sous la surcharge.**

**Riley Dobbs se secoua au moment où le processeur coupait la liaison directe. Sur le siège à côté de lui, Harry Earnshaw était encore agité de tremblements.**

**- Merde alors ! maugréa Dobbs.**

**Dans la pièce de l'autre côté de la vitre, il voyait le corps de Skibbow se tendre contre le harnais. Il s'empressa de transmettre au processeur de contrôle physiologique l'ordre d'administrer un tranquillisant.**

**Earnshaw examina le scan neural du cerveau de Skibbow, tentant d'analyser l'énorme surtension qui s'était produite à la mention de Lalonde.**

**- Il s'agit d'un trauma très profondément enraciné. Les associations sont sensibles dans presque chaque sentier neural.**

**- L'IA a-t-elle pu tirer quelque chose de la convulsion cérébrale ?**

**- Non. C'était purement aléatoire.**

**Dobbs regarda le tracé physiologique de Skibbow regagner peu à peu le milieu de l'écran.**

**- Très bien, on y retourne. Ce tranquillisant devrait émousser sa névrose.**

**Cette fois-ci, les trois hommes se trouvaient dans une savane couverte d'une herbe vert émeraude luxuriante qui arrivait à hauteur des genoux. De hautes montagnes aux sommets enneigés bordaient l'horizon. Un soleil éclatant épaississait l'atmosphère, feutrant les**

sons. Devant eux, il y avait un bâtiment qui brûlait : une robuste cabane en rondins avec une grange en appentis et une cheminée de pierre.

- Loren ! cria Gerald d'une voix enrouée. Paula ! Frank ! Il courut vers le bâtiment au moment où les flammes léchaient le haut des murs. Le toit de panneaux solaires commença à se recourber, se boursouflant sous la chaleur.

Gerald courait et courait, mais sans jamais se rapprocher. Il y avait des visages derrière les fenêtres : deux femmes et un homme. Ils ne firent aucun geste lorsque les flammes se refermèrent sur eux, se contentant de regarder au-dehors avec une immense tristesse.

Gerald tomba à genoux en sanglotant.

- Sa femme, Loren, sa fille, Paula, et Frank, son gendre, énonça Dobbs en recueillant leurs identités directement de l'IA. Aucun signe de Marie.

- Guère surprenant que le pauvre bougre soit en état de choc s'il a vu cela arriver à sa famille, déclara Earnshaw.

- Oui. Et nous sommes trop tôt. Il n'a pas encore été infecté par le virus énergétique. (Dobbs transmit une instruction à l'IA, activant un programme de refoulement ciblé, et le feu disparut avec ses victimes.) Tout va bien, Gerald. C'est fini. Tout ça est fini. Ils sont en paix à présent.

Gerald se tortilla pour le regarder, le visage déformé par la rage.

- En paix ? En paix ! Pauvre type, ignorant et stupide ! Ils ne seront jamais en paix. Aucun d'entre nous ne le sera jamais.

Demande-moi ! Demande-moi, connard. Vas-y. Tu veux savoir ce qui s'est passé ? Voilà, c'est ça qui s'est passé.

La lumière disparut du ciel, remplacée par le faible rayonnement de Rennison, la lune la plus basse de Lalonde. Elle éclairait une autre cabane en rondins ; celle-ci appartenait à la famille Nicholls, les

**voisins de Gerald. La mère, le père et le fils avaient été ligotés et conduits dans l'enclos des animaux avec Gerald.**

**De sombres silhouettes encerclaient la ferme isolée, des silhouettes humaines difformes, certaines à l'allure bestiale.**

**- Mon Dieu, murmura Dobbs.**

**Deux des silhouettes étaient en train de traîner vers la cabane une fille qui se débattait et hurlait de terreur. Gerald émit un rire goguenard.**

**- Dieu ? Il n'y a pas de Dieu.**

**Après presque cinq heures de voyage ininterrompu et, Dieu merci, sans incidents, Carmitha n'avait toujours pas réussi à se convaincre qu'elle avait fait le bon choix en optant pour Bytham. Son instinct ne cessait de lui seriner d'aller à Holbeach et de s'entourer des siens, de s'abriter derrière eux pour échapper à la Némésis qui hantait le pays, pour se mettre en sécurité. C'était ce même instinct qui provoquait son malaise devant la présence de Titreano. Et pourtant, ainsi que l'avait prédit la cadette des Kavanagh, avec lui qui les accompagnait il n'était rien arrivé à la roulotte. À plusieurs reprises il avait signalé une ferme ou un hameau où se cachaient, disait-il, ceux de son espèce.**

**L'indécision était une fichue calamité.**

**Cependant, elle ne doutait guère désormais qu'il fût ce qu'il prétendait être : un ancien aristocrate de la Terre possédant le corps d'un ouvrier agricole de Norfolk.**

**Ils avaient eu le temps de bavarder au cours des cinq dernières heures. Plus elle en entendait, plus elle se laissait convaincre. Il connaissait tellement de détails. Subsistait toutefois une petite contrevérité qui l'ennuyait.**

**Après avoir évoqué sa vie antérieure, au grand plaisir des deux sours fascinées, Titreano à son tour manifesta le désir qu'on lui parle de Norfolk. Et ce fut à ce moment-là que Carmitha commença à perdre**

patience avec ses compagnes. Geneviève, elle pouvait encore la supporter ; il était rafraîchissant de découvrir le monde plutôt insolite tel que le percevait une enfant de douze ans (années terriennes), partagée entre l'enthousiasme et la confusion. Quant à l'aînée, cette petite pimbêche, c'était une autre histoire. Louise expliquait que l'économie de la planète était bâtie autour de l'exportation des Larmes de Norfolk, que les fondateurs avaient eu la sagesse d'opter pour une existence pastorale à laisser à leurs descendants ; elle dit combien les villes étaient jolies, combien l'air de la campagne était sain comparé à celui des planètes industrielles, combien les gens étaient gentils, les domaines bien organisés et les criminels peu nombreux.

- Il semble que vous ayez accompli une grande part de ce qu'il y a de louable dans l'existence, dit Titreano. Norfolk est un monde où l'on aimerait naître.

- Il y a des gens qui ne l'apprécient pas, fit remarquer Louise. Mais tics peu.

Elle se pencha vers Geneviève, pelotonnée sur ses genoux, et eut un sourire affectueux. Sa petite soeur avait fini par s'endormir, bercée par le rythme lent de la roulotte.

Elle écarta doucement une mèche du front de Geneviève. Ses cheveux étaient sales, ébouriffés, racornis et roussis par les flammes dans l'écurie. Mrs Charlsworth en aurait des vapeurs en les voyant ainsi. Les filles des propriétaires terriens étaient censées être à tout moment des modèles de distinction, en particulier les filles Kavanagh.

À la seule pensée de la vieille femme, de son sacrifice, Louise sentit monter les larmes si longtemps retenues.

- Pourquoi ne lui dites-vous pas la raison pour laquelle ces dissidents n'apprécient pas le pays ? déclara Carmitha.

- Qui?

**- Les gens de l'Union des travailleurs agricoles, les commerçants jetés en prison pour avoir essayé de faire accepter une médecine que le reste de la Confédération trouve toute naturelle, les gens qui travaillent la terre et toutes les autres victimes de la classe des propriétaires terriens, moi incluse.**

**Dans la tête de Louise monta une colère teintée de fatigue et d'abattement, qui menaça d'étouffer ce qui restait en elle de fragile espoir. Elle était tellement épuisée ; mais elle devait tenir bon, elle devait prendre soin de Gen. De Gen et du précieux bébé. Reverrait-elle jamais Joshua désormais ?**

**- Pourquoi dites-vous ça ? demanda-t-elle d'un ton las.**

**- Parce que c'est la vérité. Une chose qu'une Kavanagh n'est pas habituée à s'entendre dire, je peux vous l'assurer. Pas de la part de gens comme moi.**

**- Je sais que ce monde n'est pas parfait. Je ne suis ni aveugle ni stupide.**

**- Non, vous savez vous y prendre pour conserver vos privilèges et vos pouvoirs. Et regardez où ça vous a menés. La planète entière tombée aux mains de forces terribles, arrachée aux vôtres. On se sent moins intelligente maintenant, pas vrai ? Moins noble et moins puissante.**

**- C'est un mensonge éhonté.**

**- Ah oui ? Il y a quinze jours, vous êtes passée à cheval alors que je travaillais dans une des roseraies de votre domaine. Vous êtes-vous arrêtée pour bavarder ? Avez-vous seulement remarqué que j'existais ?**

**- Voyons, ladies, intervint Titreano, mal à l'aise.**

**Mais Louise ne pouvait pas ne pas relever le défi, l'insulte et la vile insinuation derrière les propos.**

**- M'avez-vous demandé de m'arrêter ? répliqua-t-elle. Aviez-vous envie de m'entendre parler des choses que j'aime et qui m'intéressent le plus ? Ou étiez-vous trop occupée à m'accabler de votre mépris ? Vous et votre vertueuse pauvreté. Parce que je suis riche, je suis le mal, c'est ce que vous pensez, n'est-ce pas ?**

**- Votre famille, oui, en tout cas. Vos ancêtres ont tout particulièrement veillé à ce qu'il en soit ainsi avec leur constitution oppressive. Je suis née sur la route, et je mourrai sur la route. Je n'ai rien à redire à cela. Mais vous nous avez condamnés à une route circulaire. Qui ne nous mène nulle part, à une époque où il est possible de voyager jusqu'au coeur de la galaxie. Vous nous avez enchaînés aussi sûrement que nous enchaînerait une maison. Je ne verrai jamais la splendeur d'un lever et d'un coucher de soleil sur une autre planète.**

**- Vos ancêtres connaissaient la constitution quand ils sont venus ici, et ils sont venus quand même. Ils ont bien vu la liberté qu'elle leur donnerait de se déplacer de lieu en lieu comme vous l'avez toujours fait, comme vous ne pouvez plus le faire sur la Terre.**

**- Si c'est cela la liberté, alors dites-moi pourquoi nous ne pouvons pas partir ?**

**- Vous pouvez. Tout le monde le peut. Il suffit d'acheter un billet sur un vaisseau.**

**- Tu parles ! Même en travaillant durant tout un été, toute ma famille réunie ne gagnerait pas de quoi se payer un billet. Vous contrôlez aussi l'économie. Vous l'avez conçue de sorte que nous ne puissions jamais gagner plus qu'un salaire de misère.**

**- Ce n'est pas ma faute si vous êtes incapable d'envisager de travailler ailleurs que dans les roseraies. Vous avez une roulotte, pourquoi ne pas devenir marchande itinérante ? Ou planter vos propres roseraies ? Il y a encore des centaines d'îles avec des terres non colonisées.**

**- Nous ne sommes pas un peuple de propriétaires terriens, nous ne voulons pas perdre notre liberté.**

**- Précisément, s'écria Louise. Il n'y a que vos préjugés ridicules pour vous retenir ici. Nous n'y sommes pour rien, nous autres propriétaires terriens. Mais c'est sur nous que vous rejetez la responsabilité de vos propres insuffisances, simplement parce que vous n'êtes pas capables de regarder la vérité en face. Et ne croyez pas que vous êtes si différents des autres. Moi aussi, j'ai envie de voir le reste de la Confédération. J'en rêve toutes les nuits. Mais jamais je ne pourrai partir sur un vaisseau. Jamais on ne me le permettra, ce qui est bien pire que vous. Vous avez bâti votre propre prison. Moi, je suis née dans la mienne. Mes obligations m'enchaînent à ce monde, je dois sacrifier ma vie entière pour le bien de cette île.**

**- Oh, oui. Comme vous souffrez, vous, les seigneurs Kava-nagh. Comme je vous en suis reconnaissante. (Carmitha planta son regard dans celui de Louise, prêtant à peine attention à Titreano et ne se souciant aucunement de surveiller où allait le cob.) Dites-moi, petite miss Kavanagh, combien de frères et sours croyez-vous avoir dans votre noble famille ?**

**- Je n'ai pas de frère, il n'y a que Geneviève.**

**- Et que faites-vous des bâtards ? roucoula Carmitha.**

**- Les bâtards ? Ne soyez pas stupide. Il n'y en a pas dans notre famille.**

**Carmitha émit un rire caustique.**

**- Comme vous êtes sûre de vous. Comme vous vous croyez supérieure. Eh bien, des bâtards Kavanagh, j'en connais au moins trois, ceux qui sont nés dans ma famille. Ma cousine en a porté un à terme après le dernier Estivage. Un beau petit garçon, le portrait craché de son père. De votre père. Il ne se consacre pas uniquement au travail, vous savez. Il pense aussi à son plaisir. Celui qu'il ne trouve plus dans le lit de votre mère.**

**- Mensonges ! hurla Louise.**

**Elle fut prise d'un malaise, et de nausées.**

**- Ah oui ? Il a couché avec moi la veille du départ des soldats pour Boston. Il en a eu pour son argent. J'y ai veillé ; moi, je n'escroque pas les gens. Alors ne venez pas me parler de noblesse et de sacrifice. Votre famille n'est rien de plus qu'un nid de rapaces titrés.**

**Louise baissa la tête. Les yeux de Geneviève étaient ouverts, papillonnant dans la lumière rouge. Mon Dieu, faites qu'elle n'ait pas entendu, pria Louise. Elle se tourna vers la Romani, dès lors incapable d'empêcher son menton de trembler. Elle n'avait plus du tout envie de discuter. Elle avait eu son compte pour aujourd'hui, elle était battue ; ses parents capturés, sa maison envahie, son comté incendié, sa soeur terrorisée et anéanti le seul petit grain de bonheur qui lui restait, celui du passé avec ses précieux souvenirs.**

**- Si cela vous amuse de blesser une Kavanagh, dit-elle d'une toute petite voix, si cela vous amuse de me voir fondre en larmes à cause de ce que vous affirmez s'être passé, eh bien, je peux vous offrir cela. Tout m'est égal désormais. Mais épargnez ma sour, elle a eu plus que son lot aujourd'hui. Aucun enfant ne devrait avoir à endurer davantage. Laissez-la aller dans la roulotte où elle n'entendra pas vos accusations. S'il vous plaît ?**

**Elle avait d'autres choses à dire, beaucoup plus, mais l'émotion qui lui enflammait la gorge la rendait muette. Louise éclata en sanglots, s'en voulant de laisser sa soeur être témoin de sa faiblesse. Mais c'était tellement facile de laisser les larmes couler.**

**Geneviève mit ses bras autour de sa soeur et la serra de toutes ses forces.**

**- Ne pleure pas, Louise. S'il te plaît, ne pleure pas. (Son visage se fronça.) Je vous déteste, cracha-t-elle à Carmitha.**

**- J'espère que vous voilà satisfaite, milady, dit Titreano d'un ton cassant.**

**Carmitha regarda les deux sours désemparées, Titreano dont le visage affichait la sévérité et le dégoût, puis elle lâcha les rênes et enfouit la tête dans ses mains. Elle avait affreusement honte.**

Merde, passer ta propre et pitoyable angoisse sur une enfant de seize ans qui n'avait de sa vie jamais fait de mal à personne. Qui, en fait, avait risqué sa peau pour t'avertir de la présence des possédés dans la ferme.

- Louise. (Elle tendit un bras vers la jeune fille toujours sanglotante.) Oh, Louise, je suis tellement désolée. Ce que j'ai dit, je ne le pensais pas. Je suis tellement stupide, je parle toujours sans réfléchir.

Au moins parvint-elle à se retenir de demander pardon. Assume ta culpabilité, espèce de garce égoïste, se dit-elle.

Titreano avait lui aussi entouré de son bras l'épaule de Louise. Cela ne changea rien, celle-ci demeura prostrée dans sa douleur.

- Mon bébé, gémit Louise entre deux sanglots. Ils tueront mon bébé s'ils nous attrapent.

Titreano lui prit doucement les mains.

- Vous... vous attendez un enfant ?

- Oui!

Les sanglots redoublèrent. Geneviève la regarda bouche bée.

- Tu es enceinte ?

Louise hocha la tête d'un geste brusque qui agita ses longs cheveux.

- Oh ! fit Geneviève dont la bouche dessina un petit sourire. Je ne le dirai à personne, je te promets, Louise, ajouta-t-elle d'un air sérieux.

Louise déglutit bruyamment et regarda sa sour. Puis un rire jaillit entre ses larmes tandis qu'elle étreignait Geneviève qui répondit à son geste.

Carmitha s'efforça de ne pas laisser paraître la stupéfaction qui l'avait gagnée elle aussi. Une fille de propriétaire terrien comme

**Louise, la fine fleur de l'aristocratie, enceinte sans être mariée ! Je me demande qui...**

**- Bien, dit-elle avec une calme détermination. Voilà une raison supplémentaire de vous faire toutes les deux quitter cette île. La meilleure jusqu'ici.**

**Les deux sours l'observaient avec une immense méfiance. Je ne peux pas le leur reprocher. Elle reprit :**

**- Je vous le jure ici même, Titreano et moi allons faire en sorte que vous preniez cet avion. N'est-ce pas, Titreano ?**

**- Mais certainement, répliqua l'homme d'un ton grave.**

**- Parfait.**

**Carmitha ramassa les rênes et leur donna un petit coup vigoureux. Le cheval reprit sa longue et lente progression.**

**Un acte de bonté, songea Carmitha, un petit geste d'humanité noyé dans l'holocauste des six dernières heures. Le bébé allait survivre. Grand-mère, si tu me regardes et si tu as un quelconque moyen d'aider les vivants, ce serait le moment idéal.**

**En plus - cette pensée ne cessait de la tenailler -, un garçon qui n'avait pas peur de Grant Kavanagh, qui osait toucher sa précieuse fille. Beaucoup plus que toucher, en fait. Un jeune écervelé téméraire et romantique, ou un vrai prince et héros ? Carmitha risqua un bref regard vers Louise. Quoi qu'il en soit, elle avait bien de la chance.**

**Le long camion qui s'avançait avec précaution au troisième niveau du parking souterrain de l'Hôtel de ville portait sur ses flancs le logo stylisé - un palmier et l'orbite d'un électron -de la Tarosa Metamech Corporation. Il s'arrêta sur un emplacement proche de l'ascenseur de service. En descendirent six hommes et deux femmes qui tous portaient la salopette rouge terne de la compagnie. Trois chariots à plateaux sur lesquels étaient empilés des caisses et du matériel de maintenance sortirent docilement de l'arrière.**

L'un des hommes marcha jusqu'à l'ascenseur et tira un bloc-processeur de sa poche. Il tapa un code, marqua une pause, puis tapa à nouveau, jetant un regard nerveux vers ses collègues qui l'observaient, impassibles.

Le processeur de contrôle de l'édifice accepta l'instruction codée qu'avait télétransmise le bloc, et les portes de l'ascenseur s'ouvrirent.

Emmet Mordden ne put réprimer le réflexe de soulagement qui lui fit baisser les épaules aussitôt que les portes commencèrent à bouger. Dans sa vie passée il avait souffert d'une faiblesse de la vessie et il semblait bien qu'il ait transféré l'affection au corps qu'il possédait aujourd'hui. Ses intestins menaçaient manifestement de le trahir. Ça lui faisait toujours cet effet quand il arrivait à la partie délicate des opérations. Il était, à strictement parler, un technicien de l'ombre ; jusqu'à ce jour de 2535 où son chef était devenu gourmand, et négligent avec ça. La police prétendit par la suite avoir donné au gang la possibilité de se rendre, mais à ce moment-là Emmet Mordden n'était plus en état de s'en soucier.

Il fourra le bloc-processeur dans la poche de sa salopette, sortant la mini-trousse à outils pas plus grande que sa paume. Intéressant de voir comment la technologie avait évolué en l'espace de soixante-quinze ans ; les principes étaient les mêmes, mais les circuits et les programmes étaient considérablement plus sophistiqués.

Une clé ouvrit le boîtier du petit tableau de contrôle manuel de l'ascenseur. Emmet Mordden brancha un câble optique à la prise de l'interface, et le bloc-processeur s'alluma en affichant une simple image. L'unité mit huit secondes pour décoder les instructions du moniteur de l'ascenseur et désactiver l'alarme.

- C'est parti, dit-il aux autres avant de débrancher le câble optique.

Plus l'équipement électronique était élémentaire, plus il avait de chances de fonctionner dans le voisinage de corps possédés. Emmet avait découvert qu'en réduisant les fonctions du bloc-processeur au strict minimum il réussissait à le faire marcher, même si son efficacité laissait quelque peu à désirer.

Al Capone lui tapa sur l'épaule alors que le reste de l'équipe s'entassait dans l'ascenseur avec les chariots.

- Du bon boulot, Emmet. Je suis fier de toi, mon gars. Emmet exprima sa gratitude par un pâle sourire et appuya sur le bouton FERMETURE. Il respectait la motivation qu'Ai avait insufflée au groupe. Avant son arrivée, ils se chamaillaient sans cesse sur la meilleure façon de s'y prendre pour livrer d'autres corps à la possession. C'était comme s'ils avaient passé quatre-vingt-dix pour cent de leur temps à se disputer et à manouvrer chacun de leur côté pour se placer avantageusement. Et quand il leur arrivait de trouver un accord, il était toujours accepté à contrecour.

Puis était venu Al Capone, qui avait expliqué le plus calmement du monde que c'était lui qui prenait la direction du groupe à partir de maintenant, merci beaucoup. En tout cas, Emmet ne fut pas surpris qu'un homme qui affichait une aussi nette détermination et une telle clarté d'esprit possédât aussi le pouvoir énergétique le plus puissant. Deux membres du groupe avaient élevé une objection, et le petit bâton qu'Ai Capone tenait nonchalamment dans sa main s'était transformé en une batte de base-bail grandeur nature.

Personne d'autre n'avait formulé d'objection après cela. Et le plus beau dans toute l'histoire, c'était que les contestataires ne pouvaient guère aller voir les flics.

Emmet ne savait pas trop ce qu'il craignait le plus, la force d'Aï ou son tempérament. Mais il n'était qu'un soldat qui obéissait aux ordres, et cela lui convenait très bien. Si seulement Al n'avait pas insisté pour qu'il vienne avec eux ce matin.

- Dernier étage, dit Al.

Emmet pressa le bouton. La cabine s'éleva en douceur.

- Okay, les gars, maintenant rappelez-vous qu'avec notre force nous pouvons toujours nous ouvrir une porte de sortie si quelque chose ne tourne pas rond. Mais c'est pour nous le grand moment de renforcer notre emprise sur cette ville d'un seul et simple coup. Si on se fait

repérer, ça va vite devenir l'enfer. Aussi on essaie de s'en tenir à ce qui est prévu, d'accord ?

- Absolument, Al, dit Bernhard Allsop d'un ton empressé. Je suis avec toi jusqu'au bout.

Certains des autres lui décochèrent un regard de mépris à peine déguisé.

Al fit semblant de rien et eut un sourire ravi. Jé-sus, que c'était bon ! Repartir avec rien sinon son ambition. Mais cette fois-ci, il connaissait les coups à l'avance. Les autres l'avaient mis au courant en gros de l'Histoire des quelques derniers siècles. L'administration de la Nouvelle-Californie descendait directement du gouvernement des anciens États-Unis d'Amérique. Les fédés. Et Al avait un ou deux vieux comptes à régler avec ces enfoirés.

Les portes de l'ascenseur firent entendre un léger carillon en s'ouvrant sur le cent cinquantième étage. Dwight Salerno et Patricia Mangano sortirent les premiers. Ils sourirent aux trois employés qui se trouvaient dans le couloir et les tuèrent d'une seule décharge coordonnée de feu blanc. Les corps fumants s'abattirent sur le plancher.

- C'est bon, ils n'ont pas déclenché l'alarme, indiqua Emmet en consultant son bloc-processeur.

- On y va, les gars, lança fièrement Al à son équipe.

Ce n'était pas la même chose qu'avec ses hommes de l'époque, comme Anselmi et Scalise, dans les rues de Cicero. Mais ces nouveaux gars avaient des couilles, et une cause. Et il se sentait tellement bien maintenant qu'il était repassé à l'action.

Les possédés se déployèrent à travers le dernier étage, les uniformes de la Tarosa Metamech remplacés par les vêtements de l'époque de chacun. Des armes apparurent dans leurs mains, d'une étonnante et assez menaçante diversité. Ils forcèrent les portes avec des décharges de feu blanc appliquées aux endroits précis, ils se

**mirent en quête des pièces indiquées sur leur plan. Chacun suivant ses instructions à la lettre. Les instructions de Capone.**

**Il était six heures du matin à San Angeles, et rares étaient les fonctionnaires municipaux ayant déjà pris leur service. Toutefois, les plus matinaux eurent la surprise de voir surgir dans leurs bureaux des Rétros qui les firent sortir à la pointe du fusil. Leurs naneuroniques ne marchaient plus, les processeurs de bureau se crashaient, les ordinateurs du réseau ne répondaient plus. Il n'y avait aucun moyen de déclencher une alarme, aucun moyen d'appeler à l'aide. Ils se retrouvèrent enfermés dans le bureau du directeur adjoint de la santé, dix-sept employés cramponnés les uns aux autres, réunis dans la peur et l'adversité.**

**Ils pensaient que les choses ne pourraient pas être pires, qu'ils en seraient quittes pour rester entassés dans une pièce pendant des heures, ou peut-être un jour ou deux le temps que se poursuivent les négociations avec les terroristes. Mais les Rétros les firent sortir un à la fois, en commençant par le plus costaud. Ses hurlements s'entendaient très bien à travers l'épaisse porte.**

**Debout devant la large baie vitrée du bureau du maire, Al Capone contemplait la ville. La vue était magnifique. Il ne se souvenait pas d'avoir jamais été aussi loin du sol dans sa vie antérieure. Putain ! l'Empire State Building faisait chétif à côté de ce gratte-ciel. Et ce n'était même pas le plus haut de la ville.**

**Les gratte-ciel n'occupaient que le centre de San Angeles, cinquante ou soixante serrés les uns contre les autres pour former le quartier des affaires, de la finance et de l'administration. Au-delà, un vaste ensemble accroché aux légers plis de terrain, de longues lignes grises de bâtiments et de voies de circulation, espacées des carrés tout aussi réguliers que dessinaient les parcs de verdure. Et à l'est le miroitement de l'océan.**

**Al, qui avait toujours apprécié le lac Michigan durant l'été, était fasciné par la surface scintillante couleur turquoise réfléchissant les premiers rayons d'un nouveau jour. Et la ville était si propre, pimpante. Tellement différente de Chicago. Un empire qu'auraient envié à la fois Staline et Gengis Khan.**

Emmet frappa à la porte et, n'obtenant pas de réponse, passa la tête dans l'entrebâillement.

- Désolé de te déranger, Al, hasarda-t-il prudemment.

- Ça va, mon gars. Qu'as-tu à me dire ?

- On a ramassé tout le monde de l'étage. Tous les systèmes électroniques sont bousillés, ils ne peuvent pas communiquer avec l'extérieur. Bernhard et Luigi ont commencé à les amener à la possession.

- Sensass ! vous avez tous fait du sacré bon boulot.

- Merci, Al.

- Et le reste des appareils électriques, les téléphones et les machines calculatrices ?

- Je branche mes systèmes sur le réseau de l'immeuble, Al. Donne-moi une demi-heure et j'aurai tout neutralisé.

- Bon. Est-ce qu'on peut passer à l'étape deux ?

- Pour sûr, Al.

- Okay, mon gars, tu retournes à tes branchements.

Emmet sortit du bureau. Al aurait aimé lui aussi en savoir plus sur l'électricité. Ce monde futur dépendait tellement de leurs mini-machines intelligentes. Il y avait certainement là une faille. Et Al Capone savait tout sur les façons d'exploiter ce genre de faiblesses.

Il laissa son esprit glisser vers cet état particulier d'altérité et chercha à atteindre les autres possédés qui étaient sous ses ordres. Ils attendaient tous au pied du gratte-ciel de la mairie, les uns se promenant nonchalamment sur le trottoir, d'autres dans les voitures garées à proximité, d'autres prenant leur petit déjeuner dans les cafétérias de la galerie.

**Venez, ordonna-t-il.**

**Et les imposantes portes du rez-de-chaussée de l'Hôtel de ville s'ouvrirent en grand.**

**Il était neuf heures moins le quart lorsque le maire Avram Harwood III arriva au bureau. Il était de bonne humeur. C'était le premier jour en une semaine où il n'avait pas été bombardé de messages matinaux émanant de ses subalternes, concernant le problème des Rétros. En fait, il n'avait pas reçu le moindre message en provenance de la mairie. Une sorte de record.**

**Il prit l'ascenseur rapide qui le mena de sa place de stationnement privée au dernier étage et déboucha dans un monde qui n'était pas tout à fait normal. Rien qu'il ne puisse vraiment s'expliquer, mais bizarre, assurément. Les gens circulaient l'air pressé, comme à l'ordinaire, à peine s'ils marquaient un temps d'arrêt en le croisant. Derrière lui, les portes de l'ascenseur restèrent ouvertes et la lumière à l'intérieur s'éteignit. Quand il voulut communiquer avec le processeur de contrôle, il n'obtint aucune réponse. Il tenta d'appeler un programme de maintenance et découvrit qu'aucun des processeurs du réseau ne marchait.**

**Merde, il ne manquait plus que ça, une panne générale des systèmes électroniques. Voilà qui expliquait pourquoi il n'avait reçu aucun message.**

**Il entra dans son bureau pour y trouver un jeune homme au teint olivâtre se prélassant dans son fauteuil, avec à la bouche un barreau de chaise allumé à un bout. Et ses vêtements... Un Rétro !**

**Le maire Harwood pivota aussitôt, prêt à foncer vers la porte. C'était une mauvaise idée. Trois hommes étaient venus bloquer la sortie. Ils étaient tous vêtus du même genre de costumes croisés qu'on portait autrefois, coiffés de chapeaux marron à large bord et équipés d'anciennes carabines automatiques à magasin circulaire.**

Harwood tenta de transmettre un appel public de détresse, mais ses naneuroniques se crashèrent, les icônes se retirant colonne après colonne de son esprit, tels des fantômes couards.

- Asseyez-vous, monsieur le maire, dit Al Capone d'un air royal. Vous et moi avons à discuter de choses sérieuses.

- J'en doute.

La crosse de la Thompson frappa Avram Harwood au creux des reins. Il laissa échapper un cri de douleur et, l'espace d'une seconde, le décor bascula dans l'obscurité. L'un de ses grands fauteuils heurta l'arrière de ses jambes, et il tomba sur les coussins, la main collée à l'échiné.

- Vous voyez ? dit Al. Ce n'est plus vous qui faites la loi. Il vaudrait mieux coopérer.

- Les policiers ne vont pas tarder. Et, cher monsieur, quand ils arriveront, ils vont vous découper en rondelles, vous et vos acolytes. Je ne crois pas que je vais vous aider à négocier. Le préfet de police connaît ma position en matière de prise d'otages. On ne cède pas.

Al cligna ostensiblement des yeux.

- Vous me plaisez, Avvy. Sans blague. J'ai une grande admiration pour les hommes qui n'ont pas peur de défendre leurs idées. Je savais que je n'aurais pas affaire à un cave. Il faut être fortiche pour arriver au sommet dans une ville comme celle-ci, et les fortiches c'est pas ça qui manque. Aussi pourquoi ne pas avoir un petit entretien avec votre fameux préfet de police. Histoire de mettre au point certaines choses.

Il fit signe à quelqu'un d'entrer.

Avram Harwood se retourna au moment où le préfet de police Vosburgh pénétrait dans le bureau.

- Holà, bonjour, monsieur le maire, lança celui-ci d'un ton jovial.

- Rod ! Oh, Seigneur, ils vous ont eu...

Les mots lui rentrèrent dans la gorge quand il vit le visage familier de Vosburgh se transformer. Un étranger à la face animale lui adressa un sourire sarcastique ; des poils lui sortaient des joues. Pas une barbe, plutôt une sorte d'épaisse fourrure hérissée.

- Ouais, ils m'ont eu.

Sa voix était déformée par des dents trop longues pour une bouche humaine. Il lança un rire bestial.

- Mais bon sang ! qui êtes-vous, les Rétros ? demanda Avram Harwood, frappé d'horreur.

- Les morts, répondit Al. Nous sommes revenus.

- Foutaises !

- Je ne veux pas discuter avec vous. Comme je vous l'ai dit, je suis ici pour faire une proposition. Y a un de mes gars - il vient d'une époque juste après la mienne -, il disait que les gens s'étaient mis à employer la formule : " une offre que vous ne pouvez pas refuser ". Ça me plaît, c'est génial comme expression. Et c'est ce que je suis en train de vous faire ici, Avvy, mon garçon. Une offre que vous ne pouvez pas refuser.

- Quelle offre ?

- Ça se présente ainsi : les âmes ne sont pas la seule chose que je ressuscite, aujourd'hui. Je vais bâtir une Organisation. Comme j'avais avant, mais avec vachement plus de poids. Je veux que vous vous y joigniez, que vous vous joigniez à moi. Tel que vous êtes. Y a pas d'entourloupe, vous avez ma parole. Vous, votre famille, peut-être quelques amis proches, ils ne seront pas possédés. Je sais récompenser la loyauté.

- Vous êtes fou. Vous êtes complètement fou, fou à lier. Me joindre à vous ? Ce que je vais faire, c'est assister à votre destruction, saloperies de déviants, et puis je vais piétiner les morceaux.

Al se pencha en avant et posa les coudes sur le bureau, fixant le maire d'un regard froid.

- Navré, Avvy. Ça, vous n'allez pas le faire. Absolument pas. Vous voyez, les gens entendent mon nom et ils s'imaginent que je ne suis qu'un gros caïd de la pègre, un racketteur qui a réussi. Faux. J'étais un roi, putain de merde ! Sa Majesté Capone premier. J'avais les politiciens à ma botte. Alors je sais quelles ficelles tirer à la mairie et dans les commissariats. Je sais comment fonctionne une ville. C'est pourquoi je suis ici. Je mets en oeuvre le plus gros casse qui ait jamais existé dans l'Histoire.

- Hein ?

- Je vais voler votre monde, Avvy. Je vais prendre tout le fourbi sous votre nez. Ces gars que vous voyez là, ceux que vous appelez Rétros, ils ne savaient pas vraiment ce qu'ils faisaient avant. Parce que, juste entre vous et moi, se couper du ciel comme si c'était une espèce de fenêtre avec d'épais rideaux, c'est un peu farfelu comme idée, vous voyez ? Alors je leur ai un peu fait la leçon. C'est fini, ces conneries. Maintenant, on va jouer sérieux.

Avram Harwood baissa la tête.

- Ô mon Dieu !

Ils étaient fous. Complètement déments. Il commença à se demander s'il reverrait jamais sa famille.

- Laissez-moi vous exposer la chose, Avvy. On ne s'empare pas d'une ville par le bas comme les Rétros essayaient de le faire. Vous savez, un petit peu à la fois jusqu'à ce que vous soyez dans la majorité. Vous voulez que je vous dise pourquoi c'est une façon merdique d'atteindre le sommet ? Parce que cette foutue majorité d'hypocrites infatués d'eux-mêmes va découvrir le pot aux rosés et se démener comme pas un pour vous arrêter. Et ce sont des gens comme vous qui les dirigez, Avvy. Vous êtes les généraux, les types dangereux, vous organisez vos troupes, les juristes, les flics, les agents fédéraux, pour qu'ils empêchent que cela se passe. Pour

protéger la majorité qui vous élit de tout ce qui vous menace, vous ou eux. Aussi, plutôt que de commencer par faire une révolution, vous faites ce que je fais. Vous commencez par le sommet et vous descendez.

Al se leva et marcha jusqu'à la baie vitrée. Il montra avec son cigare la rue loin en dessous.

- Les gens viennent à la mairie, Avvy. Les ouvriers, les commissaires de quartier, les procureurs, vos subordonnés, les employés du fisc. Tous ceux-là ; ceux qui mèneraient la lutte contre moi s'ils savaient ce que j'étais. Oui. Ils entrent, mais ils ne sortiront pas. Pas avant qu'on ait fait notre petit baratin à chacun sans exception. (Al se tourna vers Avram Harwood qui le regardait avec des yeux horrifiés.) C'est comme ça, Avvy, dit-il doucement. Mes gars à moi, ils sont en train de monter du rez-de-chaussée. Ils font tous les étages jusqu'ici. Et tous ces gens assis dans leurs bureaux qui normalement se battraient contre moi... mais voyons, ce sont eux qui vont conduire notre croisade à travers le monde. N'est-ce pas, les gars ?

- Comme tu dis, Al, répondit Emmet Mordden. (Il était penché sur deux blocs-processeurs à un bout du bureau, surveillant les opérations.) Les douze premiers étages sont à nous à présent. Et on s'affaire à convertir tous ceux qui se trouvent entre le treizième et le dix-huitième. D'après mes estimations, ça fait grosso modo six mille cinq cents personnes possédées ce matin à l'heure qu'il est.

- Vous voyez ? (Al agita son cigare d'un geste démonstratif.) C'est déjà commencé, Avvy. Il n'y a rien que vous puissiez faire pour arrêter ça. Au déjeuner, j'aurai toute l'administration de la ville en mon pouvoir. Exactement comme dans le bon vieux temps quand j'avais Big Bill Thompson dans ma poche. Et j'ai des projets encore plus vastes pour demain.

- Ça ne marchera pas, chuchota Avram Harwood. Ça ne peut pas marcher.

- Bien sûr que ça marchera, Avvy. La question est de savoir... les âmes qui sont revenues. Elles ne sont pas complètement intacto côté ciboulot. Capisce ? Ce n'est pas simplement une Organisation que je

bâtis. Merde. Nous pouvons nous dire la vérité, vous et moi. C'est un nouveau gouvernement au complet pour la Nouvelle-Californie. J'ai besoin de gens qui peuvent m'aider à l'administrer. J'ai besoin de gens qui peuvent faire tourner les machines dans les usines. J'ai besoin de gens qui vont assurer l'éclairage et l'eau courante, qui vont nous débarrasser des ordures. Merde, si tout ça tombe à l'eau, mes chers concitoyens, ils vont venir me trouer la peau, exact ? Je veux dire, c'est là où les Rétros n'ont pas réfléchi plus loin que le bout de leur nez. Qu'est-ce qui se passe après ? Il faut que les choses continuent de tourner. (Al s'assit sur le bras du confortable fauteuil d'Avram Harwood et passa un bras amical autour de son épaule.) C'est là où vous entrez en jeu, monsieur le maire. Y a des tas de gens qui sont candidats. Tout le monde dans cette pièce, ils veulent tous être mes lieutenants. Mais c'est l'éternel problème. Bien sûr qu'ils sont zélés, mais ils n'ont pas le talent. Vous, par contre, vous mon garçon, vous avez le talent Alors qu'en pensez-vous ? Même boulot qu'avant. Meilleur salaire. Des petits à-côtés. Une poule ou deux hors ménage si ça vous chante. Alors qu'est-ce que vous en dites ? Hein, Avvy ? Dites oui. Faites-moi plaisir.

- Jamais.

- Quoi ? C'était quoi, ça, Avvy ? Je n'ai pas bien entendu.

- J'ai dit JAMAIS, espèce de monstre psychopathe. Très calmement, Al se leva.

- Je vous le demande gentiment. Putain ! je me mets à genoux et je vous demande de m'aider. Je vous demande d'être mon ami. Vous, un petit malin que je vois pour la première fois. Je vous ouvre mon coeur, merde. Je saigne sur le plancher, là, pour vous. Et vous me dites non ? Non. À moi !

Trois balafres s'allumèrent sur sa joue. Tout le monde dans le bureau s'était enfermé dans un silence terrorisé.

- C'est votre réponse, Avvy ? Non ?

- Tu as tout compris, espèce d'enfoiré, hurla Avram Harwood avec témérité. (Un mécanisme impossible à arrêter s'était libéré dans son

cerveau, une folle jubilation à l'idée de déjouer les plans de son adversaire.) La réponse est jamais. Jamais. Jamais.

- Faux. (Al fit tomber la cendre de son cigare sur l'épaisse moquette.) Tu as tout faux, mon pote. La réponse est oui. C'est toujours oui quand c'est à moi que tu parles. C'est oui, s'il vous plaît, monsieur Capone. Et bordel de merde, je vais t'entendre le dire. (Il frappa du poing sur sa poitrine pour souligner ses mots.) Aujourd'hui est le jour où tu me dis oui.

Le maire Avram Harwood jeta un regard sur la batte de baseball maculée qui s'était matérialisée dans les mains d'Aï Capone et sut que ça allait faire mal.

L'aube-du-Duc manquait à l'appel. La douce lumière blanche du soleil primaire qui naguère estompait la nuit brève n'était nulle part visible au moment où le disque rouge montait au-dessus des plateaux. À la place, une hideuse phosphorescence corail planait sur l'horizon, colorant la végétation d'un terne lavis lie-de-vin.

L'espace d'un instant d'angoisse et de confusion, Louise crut que la Duchesse revenait, bouclant le tour de la planète à une vitesse incroyable après s'être couchée à peine quelques minutes auparavant, pour apparaître brusquement devant la lente roulotte de la Romani. Mais, après une minute à observer le ciel, elle comprit que l'effet était dû à un voile de brume rougeâtre flottant en altitude. C'était bien le Duc qui s'était levé.

- Qu'est-ce que c'est ? s'enquit Geneviève d'un ton bougon. Qu'est-ce qui ne va pas ?

- Je ne sais pas très bien. (Louise scruta l'horizon, se penchant sur le côté de la roulotte pour voir derrière eux.) On dirait une nappe de brouillard vraiment haute, mais pourquoi de cette couleur ? C'est la première fois que je vois un truc pareil.

- Eh bien je n'aime pas ça, annonça Geneviève en croisant les bras sur sa poitrine.

Elle fixa son regard sur la route devant eux.

- Savez-vous ce qui fait ça ? demanda Carmitha à Titreano.

- Pas exactement, milady, répondit-il, l'air troublé. Et pourtant, j'ai comme une impression favorable. Ne vous sentez-vous pas réconfortée par sa présence ?

- Merde alors, pas du tout, dit Carmitha d'un ton sec. Ce n'est pas naturel, et vous le savez.

- Oui, milady.

Son assentiment docile ne fit rien pour atténuer la nervosité de Carmitha. La peur, l'incertitude, le manque de sommeil, le fait de n'avoir rien mangé depuis la veille, le remords, tout cela commençait à faire beaucoup.

La roulotte poursuivit son chemin cahin-caha sur encore un demi-mile sous la vive lumière rouge. Carmitha les mena le long d'un sentier battu sous les bois. Ici, les légers plissements de terrain devenaient de plus en plus marqués pour former des vallées encaissées et des collines moutonnantes. Des ruisseaux presque à sec coupaient les pentes avant de se jeter dans les profondes ravines qui couraient au pied des vallées. Les bois, plus denses que sur les plateaux à ciel ouvert, les dissimulaient davantage aux regards indiscrets, et en même temps leur cachaient la vue. Ils n'avaient pour se guider que l'étrange sixième sens de Titreano.

Ils restaient silencieux, trop fatigués ou trop angoissés. Louise prit conscience de l'absence d'oiseaux dans les airs. Le sombre rideau de la forêt apparut telle la paroi broussailleuse d'une falaise à peine quelques mètres devant eux, morne et lugubre.

- On y est, dit Carmitha alors qu'ils prenaient une courbe du sentier.

Ils avaient mis plus longtemps qu'elle ne le pensait. Au moins huit heures. Pas très bon pour ce pauvre vieux Olivier.

Devant eux, la pente donnait sur une large vallée aux versants fortement boisés. Le plancher alluvial formait un échiquier de

champs tous bien délimités par de longs murets de pierres sèches et des haies d'aubépines génétiquement modifiées. Une douzaine de ruisseaux venant du fond de la vallée se jetaient dans une petite rivière dont on apercevait au loin les méandres. Le reflet de la lumière rouge sur l'eau dessinait un ruban éclatant entre ses berges d'argile durcie par le soleil.

Bytham était située à environ trois miles en descendant la vallée ; une agglomération de petites maisons de pierre coupée en deux par la rivière. Au fil des siècles, la colonie s'était étendue à partir d'un simple pont de pierre en dos d'âne. À l'autre bout, la flèche d'une petite église s'élevait au-dessus des toits de chaume.

- Tout semble normal, dit Louise avec prudence. Je ne vois pas d'incendie.

- Ça a l'air assez tranquille, convint Carmitha. (À peine si elle osa consulter Titreano.) Les vôtres sont-ils là ? lui demanda-t-elle.

Il avait les yeux fermés et la tête tendue en avant, comme s'il humait l'air devant lui.

- Quelques-uns, répondit-il avec regret. Mais le village n'a pas été complètement converti. Pas encore. Les gens commencent juste à se rendre compte qu'un grand fléau hante cette terre. (Il se tourna vers Louise.) Où est rangée votre machine aérienne ?

Louise rougit.

- Je ne sais pas. C'est la première fois que je viens ici. Elle était gênée d'admettre qu'à part ses voyages en train deux fois par an à Boston, où elle allait avec mère faire les magasins de vêtements, elle ne s'était pratiquement jamais aventurée en dehors des limites du vaste domaine de Cricklade.

Carmitha montra d'un geste une petite prairie circulaire à un demi-mile à l'extérieur de la ville, avec deux modestes hangars sur le pourtour.

- C'est l'aérodrome. Et Dieu merci c'est de ce côté du village.

**- Je suggère que nous fassions diligence, milady, dit Titreano.**

**Carmitha, qui ne lui accordait pas encore tout à fait sa confiance, hocha la tête sans grand enthousiasme.**

**- Un instant.**

**Elle se leva et entra dans la roulotte. À l'intérieur c'était la pagaille complète. Toutes ses affaires s'étaient éparpillées lors de sa course folle pour fuir Colsterworth, vêtements, casseroles, nourriture, livres. Elle poussa un soupir à la vue des tessons de porcelaine bleue et blanche à ses pieds. Sa mère disait toujours que la vaisselle était venue avec la famille de la Terre.**

**Le grand coffre sous le lit faisait partie des objets qui n'avaient pas bougé. Carmitha s'agenouilla et fit tourner la serrure à combinaison.**

**Louise lui lança un regard inquiet quand elle sortit de la roulotte. Elle transportait un fusil de chasse à un canon et une cartouchière.**

**- Fusil à pompe, précisa Carmitha. Ça tire dix coups. Je vous l'ai déjà chargé. Le cran de sûreté est mis. Prenez-le, pour vous habituer à son poids.**

**- Moi ? dit Louise, la gorge serrée de stupeur.**

**- Oui, vous. Qui sait ce qui nous attend là-bas ? Vous vous êtes déjà servie d'un fusil, quand même ?**

**- Euh... oui. Bien sûr. Mais seulement sur les oiseaux, les rats arboricoles et ces trucs-là. Je ne suis pas très bonne tireuse, je le crains.**

**- Ne vous inquiétez pas. Contentez-vous de le braquer dans la direction qui pose problème et tirez. (Elle adressa un sourire caustique à Titreano.) Je vous l'aurais bien confié, mais c'est plutôt avancé comparé au genre de fusil que vous aviez à votre époque. Il vaut mieux que ce soit Louise qui l'ait.**

- Comme vous voulez, milady.

À présent que le Duc était plus haut dans le ciel, il s'efforçait de chasser la brume rouge suspendue au-dessus des terres. De temps à autre, un rayon de lumière d'un blanc pur tombait sur la roulotte, faisant cligner des yeux ses quatre passagers. Mais à part cela, le voile était toujours là, inchangé.

La roulotte atteignit le plancher de la vallée et Carmitha poussa le cob à un trot plus rapide. Olivier fit de son mieux pour répondre à la demande, mais il était clair que les forces qu'il avait en réserve commençaient à décliner.

Alors qu'ils se rapprochaient du village, ils entendirent sonner la cloche de l'église. Ce n'était pas le joyeux carillon appelant les fidèles à l'office du matin, juste un coup monocorde. Une alarme.

- Les villageois sont au courant, annonça Titreano. Les miens se regroupent. Ils sont plus forts ainsi.

- Si vous savez ce qu'ils font, est-ce qu'eux savent que vous êtes là ? questionna Carmitha.

- Oui, milady, hélas oui.

- Oh ! formidable.

Le chemin s'écartait à présent de la direction où se trouvait l'aérodrome. Carmitha, debout sur le siège, chercha un endroit où bifurquer. Les haies et les murets bordant les champs s'étendaient devant elle comme un labyrinthe.

- Merde, grommela-t-elle tout bas.

Les deux hangars de l'aérodrome étaient nettement visibles , à un demi-mile de là, mais il aurait fallu être quelqu'un du coin [pour savoir comment y arriver.

**- Est-ce qu'ils savent que nous sommes avec vous ? 1 demanda-t-elle.**

**- Probablement pas. Pas à une telle distance. Mais quand nous serons plus près du village, ils le sauront.**

**Geneviève, inquiète, tira sur la manche de Titreano.**

**- Ils ne nous trouveront pas, n'est-ce pas ? Vous n'allez pas les laisser faire ?**

**- Mais non, mon enfant. J'ai donné ma parole que je ne vous abandonnerai pas.**

**- Je n'aime pas du tout ça, déclara Carmitha. Nous sommes trop à découvert. Et quand ils vont s'apercevoir que nous sommes quatre là-dessus, vos amis sauront que vous voyagez avec des non-possédés, dit-elle à Titreano sur un ton accusateur.**

**- Nous ne pouvons plus faire demi-tour maintenant, insista Louise d'une voix aiguë et tendue. Nous sommes si près du but. Nous n'aurons jamais une autre chance.**

**Carmitha voulut ajouter qu'il n'y avait peut-être pas de pilote à l'aérodrome ; en fait, elle n'avait pas encore aperçu la silhouette de l'aéroambulance elle-même. Elle était peut-être dans un hangar. Mais à la façon dont leur chance était en train de tourner...**

**À l'évidence, les deux sours étaient au bout du rouleau. Elles avaient une mine affreuse, elles étaient sales et épuisées, prêtes à fondre en larmes - en dépit de l'apparente détermination de Louise.**

**À sa grande surprise, Carmitha prit soudain conscience du sentiment de respect qu'elle avait commencé à éprouver à l'égard de l'aînée des deux filles.**

**- Vous ne pouvez pas repartir, non, dit-elle. Mais moi, je le peux. Si je ramène la roulotte dans les bois, les possédés vont penser que nous fuyons la présence de Titreano. Toutes les trois.**

- Non ! répliqua Louise, choqv <e. Nous sommes ensemble désormais. Chacun de nous n'a plus que les trois autres. Il ne reste que nous, seuls au monde.

- Il ne reste pas que nous. N'allez jamais penser cela. En dehors de Kesteven, il y a des gens qui vivent leur vie comme avant. Et, une fois que vous serez à Norwich, vous allez les alerter.

- Non, marmonna Louise.

Mais il y avait moins de conviction dans sa voix à présent.

- Il faut que vous partiez, vous le savez, poursuivit Carmitha. Mais moi... Merde, je me débrouillerai beaucoup mieux toute seule. Avec ma grande connaissance de la forêt, je sais comment m'y perdre ; les possédés ne me trouveront jamais. Je ne peux pas y arriver si je m'encombre de vous trois. Vous le savez bien, ma fille, nous les Romanis appartenons à la terre.

Les coins de la bouche de Louise s'affaissèrent.

- N'est-ce pas ? demanda Carmitha d'un ton sévère.

Elle savait qu'elle faisait encore preuve d'égoïsme ; elle refusait tout simplement d'admettre qu'elle ne pourrait supporter de voir leurs fragiles espoirs réduits en cendres quand elles atteindraient l'aérodrome.

- Oui, dit Louise, résignée.

- Brave fille. Bien, ce tronçon de route est assez large pour faire demi-tour. Vous feriez mieux de descendre tous les trois.

- Êtes-vous bien sûre, milady ? s'enquit Titreano.

- Absolument. Mais je vous rappelle votre promesse de veiller sur ces deux-là.

Il eut un franc hochement de tête, puis descendit par le côté.

- Geneviève ?

La fillette leva des yeux effarouchés, se mordilla la lèvre inférieure.

- Je sais que nous ne nous sommes pas très bien entendues, et je le regrette. Néanmoins je veux que tu prennes ceci.

Carmitha passa les mains derrière sa nuque et défit le pendentif. Le petit globe argenté qui brillait dans la lumière rosé était fait de fines mailles, aujourd'hui passablement bosselées ; mais à travers le treillis on pouvait deviner un filigrane de brindilles marron.

- Ceci appartenait à ma grand-mère, expliqua Carmitha. Elle me l'a donné quand j'avais à peu près ton âge. C'est un charme pour éloigner les mauvais esprits. C'est de la bruyère porte-bonheur à l'intérieur, tu vois. De la vraie bruyère ; elle poussait sur la Terre aux temps d'avant les armadas de tempêtes. Là-dedans tu as de la vraie magie de la Terre.

Geneviève leva le colifichet à hauteur de son visage, l'examinant attentivement. Un bref sourire illumina ses traits délicats, et elle se lança en avant pour étreindre Carmitha.

- Merci, souffla-t-elle. Merci pour tout. Et elle sauta dans les bras de Titreano. Carmitha adressa un sourire crispé à Louise.

- Navrée que les choses se soient passées ainsi, ma fille.

- Ce n'est pas grave.

- Quand même. N'allez pas perdre confiance en votre père à cause de ce que j'ai dit.

- Non. J'aime papa.

- Oui, j'espère. C'est bon d'avoir quelque chose à quoi se raccrocher. Vous allez encore affronter quelques autres sombres journées, vous savez.

Louise tira sur l'anneau qu'elle avait à la main gauche.

**- Tenez. Ce n'est pas grand-chose. Ça ne porte pas chance, ni rien de spécial. Mais c'est de l'or, et ça c'est un vrai diamant. Si vous avez besoin d'acheter quelque chose, ça aidera. Carmitha regarda l'anneau avec des yeux ébahis.**

**- D'accord. La prochaine fois que j'aurai besoin d'un manoir, je me rappellerai.**

**Elles sourirent toutes les deux d'un air contrit.**

**- Faites attention à vous, Carmitha. Je veux vous voir quand je reviendrai, quand tout cela sera fini.**

**Louise se retourna, s'apprêtant à descendre.**

**- Louise.**

**Il y avait une telle émotion dans la voix de la Romani que Louise s'arrêta net.**

**- Il y a quelque chose de bizarre chez Titreano, dit Carmitha à voix basse. Je ne sais pas si c'est moi qui suis paranoïaque, mais il faut que vous en ayez le coeur net avant d'aller plus loin avec lui.**

**Une minute après, Louise descendait avec précaution sur le côté de la roulotte, tenant le fusil à pompe, les hanches ceintes de la lourde et encombrante cartouchière. Une fois sur le chemin poussiéreux, elle dit au revoir de la main à Carmitha. La Romani lui retourna son salut et donna un petit coup aux rênes du cob.**

**Louise, Geneviève et Titreano regardèrent la roulotte faire demi-tour et s'en aller sur le chemin cahoteux.**

**- Est-ce que ça va, lady Louise ? demanda courtoisement Titreano.**

**Louise serra les doigts autour du fusil. Puis elle prit une respiration et lui sourit.**

**- Je crois que oui.**

Ils partirent dans la direction de l'aérodrome, franchissant les fossés et passant par-dessus les haies. Les champs, pour la plupart, étaient labourés, prêts pour la seconde récolte de céréales, malaisés à traverser. Chaque pas soulevait un nuage de poussière.

Louise jeta un coup d'oeil vers Geneviève qui portait le pendentif de Carmitha par-dessus son chemisier sale et déchiré, une main refermée sur le globe d'argent.

- Ce ne sera plus long, dit-elle.

- Je sais, répliqua Geneviève non sans une certaine effronterie. Louise, auront-ils quelque chose à manger dans l'aéroambulance ?

- Je pense.

- Bon ! Je meurs de faim. (Elle se traîna encore quelques pas de plus, puis tourna la tête de côté.) Titreano, vous ne vous êtes pas du tout sali, s'exclama-t-elle d'un ton vexé.

Louise regarda. C'était vrai ; pas un grain de saleté ou de poussière sur sa veste bleue.

Il baissa les yeux sur lui, passant les mains le long de la couture de son pantalon dans un geste nerveux.

- Je suis désolé, mon enfant, ce doit être le tissu. Même si, je le confesse, je ne me souviens pas d'avoir été immunisé contre de telles déprédations auparavant. Peut-être devrais-je me soumettre à l'inévitable.

Sous le regard quelque peu consterné de Louise, des taches de boue montèrent des chevilles de Titreano, décolorant son pantalon en dessous des genoux.

- Vous voulez dire que vous pouvez modifier votre apparence quand vous le souhaitez ? demanda-t-elle.

- Il semblerait que oui, lady Louise.

**- Ah!**

**Geneviève émit un gloussement.**

**- Et ça signifie que vous avez envie d'avoir l'air ridicule comme ça ?**

**- Je trouve cela… réconfortant, mon enfant. Oui.**

**- Si vous pouvez changer aussi facilement, dit Louise, je crois que vous devriez adopter quelque chose de plus approprié. Je veux dire, Gen et moi on a l'air de deux clochardes. Et puis il y a vous, étrangement paré de vos plus beaux atours. Que penseriez-vous de nous si vous étiez l'un des membres d'équipage de l'aéroambulance ?**

**- Finement raisonné, milady.**

**Durant les cinq minutes qui suivirent, tandis qu'ils traversaient les champs, Titreano exécuta une série de transformations. Geneviève et Louise y allèrent d'un déluge de suggestions, se lançant dans des discussions enflammées, expliquant les textures et les styles à leur compagnon un petit peu perdu. Quand elles eurent fini, il était vêtu à la façon d'un jeune régisseur, pantalon en velours côtelé fauve, bottes montant à mi-mollet, veste de tweed, chemise à carreaux et casquette grise.**

**- C'est parfait, décréta Louise.**

**- Je vous remercie, milady.**

**Il ôta sa casquette et salua bien bas. Geneviève applaudit avec enthousiasme. Louise s'arrêta devant un énième muret et, trouvant une brèche dans la pierre, y passa le bout de sa botte. À califourchon sur le muret, elle aperçut la clôture délimitant le périmètre de l'aérodrome à deux cents yards de distance.**

**- On y est presque, dit-elle aux autres d'un ton réjoui.**

L'aérodrome de Bytham semblait désert. Les deux hangars étaient fermés ; il n'y avait personne dans la tour de contrôle. Alignées de l'autre côté du champ fauché, les sept petites maisons où logeait le personnel en poste étaient sombres et silencieuses.

Le seul bruit était le son métallique incessant de la cloche de l'église du village. Elle n'avait pas cessé de sonner pendant qu'ils traversaient les champs.

Louise porta ses regards sur le côté du premier hangar, les doigts serrés sur le fusil. Rien ne bougeait. Deux tracteurs et un quatre-quatre étaient garés devant une petite porte.

- Y a-t-il des possédés ici ? demanda-t-elle tout bas à Titreano.

- Non, chuchota-t-il.

- Et des gens normaux ?

Son visage hâlé se creusa tandis qu'il se concentrait.

- Plusieurs. Je les entends dans les maisons là-bas. Il y en a cinq ou six qui tirent au flanc dans la deuxième grange.

- Hangar, corrigea Louise. De nos jours on les appelle des hangars.

- Oui, milady.

- Excusez-moi. (Ils échangèrent un sourire crispé.) Je crois qu'on ferait mieux d'aller voir, alors. Viens ici, Gen.

Elle pointa le fusil vers le sol et prit sa soeur par la main, tous trois se dirigeant vers le second hangar.

Elle aurait vraiment préféré que Carmitha ne lui donne pas cette arme. Et cependant, en même temps, celle-ci lui procurait un sentiment de confiance fort nouveau pour elle. Même si elle doutait d'être capable de tirer sur quelqu'un.

- Ils nous ont vus, dit Titreano à voix basse.

Louise promena son regard sur le panneau en tôle ondulée qui formait le mur du hangar. Une rangée de petites fenêtres occupait toute la longueur. Elle crut distinguer un vague mouvement derrière l'une d'elles.

- Ohé ! appela-t-elle. Pas de réponse.

Elle alla droit à la porte et frappa résolument.

- Ohé, m'entendez-vous ?

Elle essaya la poignée, pour aussitôt constater que c'était fermé à clé.

- Et maintenant on fait quoi ? demanda-t-elle à Titreano.

- Hé ! cria Geneviève à la porte. J'ai faim. La poignée tourna et la porte s'entrouvrit.

- Qui êtes-vous ? questionna un homme.

Louise se redressa du mieux qu'elle pouvait, sachant fort bien de quoi elle devait avoir l'air pour les gens à l'intérieur.

- Je suis Louise Kavanagh, l'héritière de Cricklade, et voici ma soeur Geneviève, et William Elphinstone, l'un de nos régisseurs.

Geneviève ouvrit la bouche pour protester, mais Louise lui donna un petit coup de pied.

- Ah, vraiment ? dit la voix derrière la porte.

- Oui!

- C'est elle, confirma une autre voix, plus grave. (La porte s'ouvrit en grand sur deux hommes qui les regardèrent d'un air scrutateur.) Je la reconnais. Je travaillais à Cricklade.

- Merci, dit Louise.

**- Jusqu'à ce que son père me renvoie.**

**Louise ne sut si elle devait fondre en larmes ou lui tirer dessus sur-le-champ.**

**- Laisse-les entrer, Duggen, lança une voix de femme. La petite a l'air épuisée. Et le moment est mal choisi pour vider les vieilles rancunes.**

**Duggen haussa les épaules et s'écarta.**

**Une rangée de fenêtres poussiéreuses constituait la seule source de lumière à l'intérieur du hangar. Au milieu du plancher en béton, se dressait la grande silhouette sombre de l'aéroambulance. Trois personnes se tenaient sous le nez effilé de l'appareil ; la femme qui avait parlé et deux jumelles de cinq ans. Elle se présenta comme étant Felicia Cantrell, ses filles étaient Ellen et Tammy ; son mari, Ivan, l'homme qui avait ouvert la porte, était pilote d'aéroambulance.**

**- Duggen, vous le connaissez déjà, ou du moins lui il vous connaît, ajouta-t-elle.**

**Ivan Cantrell jeta un oeil vigilant par la porte du hangar avant de la refermer.**

**- Bon, alors, si vous nous disiez ce que vous faites ici, Louise ? Et ce qui vous est arrivé.**

**Il lui fallut plus d'un quart d'heure pour improviser une explication satisfaisante. En prenant bien soin de ne jamais prononcer le mot de possession et en se gardant d'évoquer la vraie nature de Titreano. Deux petits détails qui, s'avisa-t-elle, lui auraient valu de se faire éjecter du hangar en moins de rien. Et cependant, en même temps, elle était contente de ses pieux mensonges ; la Louise qui, le matin de la veille, s'était réveillée dans un monde normal aurait étourdiment lâché la vérité et pressé ces gens de faire quelque chose. D'une certaine façon, ça devait être ça, devenir adulte.**

**- L'Union avec des armes modernes, des armes nucléaires ? s'enquit Duggen d'un ton sceptique quand elle eut fini.**

- Je crois, oui. C'est ce que tout le monde a dit.

Il semblait être sur le point de soulever une objection quand Geneviève s'écria :

- Écoutez !

Louise n'entendait rien.

- Quoi ? demanda-t-elle.

- Les cloches de l'église, elles se sont arrêtées. Duggen et Ivan allèrent aux fenêtres et regardèrent dehors. " Est-ce qu'ils arrivent ? " articula Louise en se tournant vers

Titreano.

Il hocha subrepticement la tête.

- S'il vous plaît, lança-t-elle à Ivan. Il faut que vous nous fassiez partir d'ici.

- Je ne sais pas si je peux faire ça, miss Kavanagh. Je n'ai pas l'autorité. Et nous ne savons pas vraiment ce qui se passe dans le village. Je devrais peut-être voir d'abord avec le chef de la police.

- Je vous en supplie ! Si c'est votre emploi qui vous inquiète, ne vous en faites pas. Ma famille vous protégera.

Il avala sa respiration, visiblement malheureux.

- Ivan, dit Felicia en le fixant du regard et en pointant un doigt éloquent vers les jumelles. Quoi qu'il se passe, ce n'est pas un endroit pour des enfants. Dans la capitale on sera en sécurité, si on peut encore être en sécurité quelque part.

- Oh, et puis merde. D'accord, miss Kavanagh. Vous avez gagné. Venez. On va tous partir.

Duggen commença à ouvrir les grandes portes coulissantes au fond du hangar, qui laissèrent entrer un flot de lumière rosée éclairant l'aéroambulance. L'avion était un appareil civil modèle SCV-659 de la Kulu Corporation, un supersonique ADAV de dix sièges à rayon d'action quasi planétaire.

- Il a l'essence d'un oiseau, murmura Titreano, le visage saisi d'émotion. Mais la force d'un taureau. Quelle magie !

- Est-ce que ça va aller une fois à l'intérieur ? s'inquiéta Louise.

- Oh, oui, lady Louise. C'est un voyage qui vaut plus que des montagnes d'or. Pour me voir accorder cette chance, je célébrerai ce soir les louanges du Seigneur.

Elle toussa d'un air embarrassé.

- D'accord. Bien, on ferait mieux de monter ; c'est cet escalier de l'autre côté, vous voyez ?

Ils suivirent Felicia et les jumelles sur la trappe-escalier. L'étroite cabine de l'aéroambulance avait été aménagée en fonction de son usage, disposant d'une paire de civières et de plusieurs armoires d'équipement médical. Il n'y avait que deux sièges, qu'utilisèrent les jumelles. Geneviève, Titreano et Louise se retrouvèrent tous les trois assis sur une civière. Louise vérifia une fois de plus le cran de sûreté du fusil et cala l'arme sous ses pieds. Chose étonnante, personne ne s'était opposé à ce qu'elle la transporte à bord.

- Il ne manquait plus que ça, s'exclama Ivan installé sur le siège du pilote alors qu'il effectuait les contrôles préalables au décollage. J'ai une demi-douzaine de pannes des systèmes indiquées sur les cadrans.

- Rien de grave ? demanda Duggen alors qu'il fermait le panneau d'entrée.

- On survivra.

Felicia ouvrit l'une des armoires et donna une barre de chocolat à Geneviève. Celle-ci déchira le papier et se mit à croquer avec un grand sourire ravi.

En tendant le cou, Louise pouvait apercevoir une partie du pare-brise derrière Ivan. L'avion sortait du hangar.

- Il y a quelques maisons en feu dans le village, s'écria le pilote. Et des gens qui descendent la rue en courant, venant dans notre direction. Accrochez-vous.

Le vrombissement des réacteurs devint soudain plus intense, faisant vibrer la cabine. En quelques secondes, ils se retrouvèrent dans les airs, grimpant suivant un angle peu prononcé. La seule chose visible par le pare-brise était des traînées de nuages rosés éthérés.

- J'espère que tout va bien pour Carmitha là-bas, dit Louise avec un sentiment coupable.

- Je suis certain qu'il ne lui arrivera rien, milady. Et cela me réjouit que vous ayez réglé votre différend avec elle. Je vous admire pour cela, lady Louise.

Elle sut qu'elle rougissait, elle sentit la chaleur sur ses joues.

Elle espéra que les taches de boue et de poussière dissimuleraient son trouble.

- Carmitha m'a dit quelque chose avant de partir. Quelque chose à votre sujet. C'était une question. Une bonne question.

- Ah ! Je m'interrogeais justement sur ce qui s'était passé entre vous. Si vous souhaitez me poser des questions, j'y répondrai avec toute la sincérité qui est la mienne.

- Elle voulait que je vous demande d'où vous veniez exactement.

- Mais, lady Louise, je ne vous ai rien dit que la vérité en cette matière.

**- Pas tout à fait. Norfolk est une planète anglo-ethnique ; aussi nous enseigne-t-on des choses sur notre héritage. Je sais que l'Angleterre de ce que vous affirmez être votre époque était une culture purement anglo-saxonne.**

**- Oui ?**

**- Oui. Et Titreano n'est pas un nom anglais. Pas à cette époque. Plus tard, peut-être, quand l'immigration a commencé au cours des siècles ultérieurs. Mais si vous étiez né en Cumbria en 1764, comme vous le prétendez, vous ne pourriez pas porter ce nom-là.**

**- Oh, milady, pardonnez-moi si j'ai pu par inadvertance susciter chez vous la moindre suspicion. Titreano n'est pas le nom que je portais à ma naissance. Toutefois, c'est celui sous lequel j'ai vécu dans les dernières années de ma vie. Les habitants de l'île qui m'ont adopté en leur sein n'ont trouvé que ce mot pour rendre mon nom de famille.**

**- Qui est ?**

**Le beau visage perdit son apparence digne pour ne montrer que tristesse.**

**- Christian, lady Louise. J'ai été baptisé Fletcher Christian et j'étais fier de porter ce nom. Ce en quoi je dois bien être le seul aujourd'hui, car je n'ai depuis toujours apporté que honte à ma famille. Je suis un mutin, voyez-vous.**

## *4.*

**Ralph Hiltch fut ravi et soulagé de constater que les plus hautes autorités d'Ombey réagissaient promptement à ce qu'elles avaient baptisé la crise de Mortonridge. Le Conseil de sécurité au grand complet s'était joint aux responsables de l'Unité 1. Cette fois-ci, c'était la princesse Kirsten en personne qui présidait la table virtuelle de la chambre blanche, l'amiral Farquar, assis à son côté, étant relégué à une position subalterne. La table se transforma pour afficher une carte détaillée de la partie nord de Mortonridge ; les quatre villes où s'était arrêté l'autocar Longhound en fuite - Marble**

**Bar, Rainton, Gaslee et Exnall - émettaient une sinistre lueur rouge sang parmi les collines fripées. Une profusion de symboles clignotaient autour d'elles, armées électroniques harcelant leurs ennemis.**

**Une fois que le dernier camion de livraison de Moyce's eut été repéré et éliminé, Diana Tiernan consacra toutes les ressources des IA à la recherche et à l'immobilisation des véhicules ayant quitté les quatre villes. La chance semblait de leur côté : il était minuit dans la péninsule de Mortonridge, et le trafic était nettement inférieur à sa moyenne en période diurne. Il était relativement facile d'identifier les véhicules qui circulaient. Il était nettement moins facile de décider de leur sort, ainsi que de celui des villes.**

**Vingt minutes de débat, arbitré par la princesse, furent nécessaires à l'élaboration d'une décision consensuelle. L'élément clé de ce processus fut le rapport du débriefing psychologique de Gerald Skibbow, télétransmis depuis Guyana. Le Dr Riley Dobbs comparut devant le Conseil pour attester de sa provenance ; ce ne fut pas sans appréhension qu'il expliqua aux dirigeants de la planète qu'ils étaient attaqués par des revenants. Mais son intervention justifiait le type d'action que Ralph estimait nécessaire et qu'il défendait avec ardeur. Lui-même, cependant, était glacé par la terreur et l'incrédulité en écoutant le rapport de Dobbs. Si j'avais commis une seule erreur, connu un seul instant de faiblesse...**

**Le Conseil de sécurité élargi décida que tous les véhicules ayant quitté les villes de Mortonridge devaient être dirigés vers trois zones de rétention aménagées le long de l'autoroute M6 et gardées par les commandos du GAT. Tout refus d'obtempérer entraînerait sur-le-champ l'intervention des plates-formes DS. Une fois dans les zones de rétention, les occupants des véhicules attendraient que les autorités soient en mesure de leur faire subir des tests pour savoir s'ils étaient possédés. Toute personne quittant son véhicule serait aussitôt abattue par les policiers du GAT.**

**Quant aux villes, elles seraient placées sous le régime de la loi martiale, avec interdiction de circuler pendant le couvre-feu, pour les piétons comme pour les véhicules. Des satellites-capteurs en orbite basse scanneraient leurs rues en permanence, en liaison avec**

les forces de police locales. Toute personne en infraction aurait une chance de se rendre, et une seule. Tous les policiers chargés de faire respecter le couvre-feu seraient autorisés à faire usage de leurs armes.

Les opérations d'évacuation des quatre villes débuteraient le lendemain dès l'aube. À présent que Diana Tiernan et les IA étaient raisonnablement sûres qu'il ne restait aucun autre possédé ailleurs sur le continent, la princesse Kirsten accepta de faire venir des marines de Guyana pour prêter assistance aux forces terrestres. Tous les réservistes de la police de Xingu seraient rappelés en service actif et encercleraient les villes avec l'aide des marines. Des escadrons entreraient alors dans celles-ci pour fouiller les maisons l'une après l'autre. Les habitants non possédés seraient évacués sous escorte et conduits par des avions militaires à une base de la Flotte royale, située au nord de Pasto, où ils seraient hébergés pour la durée de l'état d'urgence.

Quant aux possédés, ils seraient placés devant l'alternative suivante : libérer le corps de leurs victimes ou être emprisonnés en tau-zéro. Sans exception.

- Je pense que nous n'avons rien oublié, dit l'amiral Far-quar.

- Vous avez intérêt à rappeler aux commandants des marines qu'ils ne doivent en aucune circonstance utiliser des méca-noïdes d'assaut, déclara Ralph. En fait, plus leurs systèmes seront primitifs et mieux ça vaudra.

- Je ne sais pas si nous aurons assez d'armes à projectiles chimiques pour tout le monde, répondit l'amiral. Mais je veillerai à ce que la totalité du stock soit distribuée.

- Les usines d'armements d'Ombey n'auraient guère de difficulté à lancer la production d'armes et de munitions adéquates, reprit Ralph. J'aimerais savoir ce qu'il est possible de faire de ce côté-là.

- Il faudrait au moins deux jours pour organiser cela, dit Ryle Thorne. Notre problème actuel devrait être résolu à ce moment-là.

- Oui, monsieur, répliqua Ralph. À condition que, cette fois-ci, nous ayons bien piégé tous les possédés de Mortonridge. Et que d'autres ne s'introduisent pas sur la planète.

- Cela fait maintenant cinq heures que l'interception en milieu spatial est opérationnelle à cent pour cent, intervint Deborah Unwin. Et votre astronef a été le premier à arriver de Lalonde, Ralph. Je vous garantis que plus aucun possédé ne descendra sur la planète depuis l'espace.

- Merci, Deborah, dit la princesse Kirsten. Je ne mets pas en doute la compétence de vos officiers, ni l'efficacité du réseau de défense stratégique, mais je suis obligée d'approuver M. Hiltch quand il demande des mesures permettant de faire face à toute éventualité. Ce que nous avons vu jusque-là n'est que la première prise de contact avec les possédés ; et la quasi-totalité de nos ressources nous est nécessaire pour les affronter. Nous devons supposer que d'autres planètes auront davantage de difficultés à contenir l'épidémie. Non, ce problème n'est pas de ceux qui se résoudront tout seuls dans un avenir plus ou moins proche. Et si, comme c'est probable, nous avons la preuve irréfutable de l'existence d'un au-delà et d'une vie après la mort, les implications de nature philosophique sont tout à fait extraordinaires et profondément troublantes.

- Ce qui nous amène à notre deuxième problème, remarqua Ryle Thorne. Qu'allons-nous dire à la population ?

- La même chose que d'habitude, rétorqua Jannike Dermot. C'est-à-dire le moins possible, dans un premier temps. Nous ne pouvons pas nous permettre de courir le risque d'une panique générale. Je suggère que nous utilisions le virus énergétique en guise d'explication officielle.

- Plausible, approuva Ryle Thorne.

Le ministre de l'Intérieur, la princesse et son écuyer préparèrent une déclaration qui devait être rendue publique le lendemain matin. Ce fut une expérience édifiante pour Ralph que d'observer au travail le corps politique des Saldana en chair et en os, ou presque. Il n'était

pas question que la princesse communique elle-même cette déclaration aux agences de presse. C'était le boulot du Premier ministre et du ministre de l'Intérieur. Une Saldana ne pouvait pas annoncer des nouvelles aussi terrifiantes, cela ne se faisait pas. Le rôle de la royauté était d'offrir son soutien et sa compassion aux futures victimes, et la population en aurait bien besoin quand cette information officielle apparaîtrait sur le réseau de communication.

La ville d'Exnall se trouvait deux cent cinquante kilomètres au sud de l'isthme de Mortonridge. Fondée une trentaine d'années auparavant, elle n'avait cessé de croître avec assurance. La terre qui l'entourait était riche, et il y poussait en abondance des plantes aborigènes dont beaucoup étaient comestibles. Les fermiers s'y étaient établis par centaines pour cultiver ces nouvelles espèces, ainsi que des plantes terriennes qui proliféraient dans ce climat tropical. Exnall était essentiellement une ville agricole ; les industries légères qui s'y étaient implantées, attirées par le conseil municipal, travaillaient dans la fabrication et l'entretien du matériel agricole.

Ce n'en était pas pour autant une ville de bouseux, songea l'inspecteur en chef Neville Latham alors que sa voiture descendait Maingreen, une artère qui traversait le centre. Contrairement aux autres villes de Mortonridge, Exnall avait choisi de se fondre harmonieusement dans la forêt d'harandrydes plutôt que de la raser pour construire des immeubles. Même à minuit vingt, Maingreen offrait un spectacle superbe, les grands arbres conférant aux immeubles une impression d'antique rusticité, comme si ceux-ci et ceux-là coexistaient depuis plusieurs siècles. Les réverbères suspendus à des câbles aériens éclairaient la rue d'une éclatante lueur orangée, parant les feuilles tombantes des harandrydes d'un gris plutôt sinistre. Seuls deux ou trois bars étaient encore ouverts, ainsi que le café fonctionnant vingt-quatre heures sur vingt-quatre ; leurs vitrines en verre liquide tournoyaient en motifs abstraits, ce qui empêchait de voir ce qui se passait à l'intérieur. Mais les choses n'allaient jamais trop loin à Exnall ; Neville Latham l'avait appris vingt ans plus tôt, quand il était officier de patrouille. Les poivrots et les accros aux stims faisaient la tournée des bars, pendant que les ouvriers en service de nuit allaient faire la pause dans le café, en compagnie des policiers en patrouille.

Le processeur de la voiture lui télétransmit une demande d'instructions, et Neville lui ordonna de quitter Maingreen pour gagner le parking du poste de police. La quasi-totalité des vingt-cinq policiers d'Exnall l'attendaient dans la salle de commandement. Le sergent Walsh se leva à son entrée, et les autres cessèrent de parler. Neville alla se placer au bout de la pièce.

- Je vous remercie d'être venus, dit-il sèchement. Comme vous le savez grâce à la télétransmission sécurisée de niveau deux que vous avez reçue, le Premier ministre a décrété le couvre-feu à l'échelle continentale, et ce à compter d'une heure du matin. Bon, je suis sûr que vous avez tous accédé aux rumeurs qui ont circulé sur le réseau durant toute la journée, et j'aimerais clarifier la situation pour votre bénéfice. D'abord, une bonne nouvelle : j'ai pu contacter Landon McCullock, qui m'a assuré que la planète n'avait pas été contaminée par un agent biologique xéno, contrairement à ce que les médias ont insinué. Nous ne sommes pas non plus menacés par une agression spatiale. Toutefois, il semble que quelqu'un ait lâché sur Xingu une technique d'asservissement extrêmement sophistiquée.

Neville observa les réactions diverses qui se manifestaient sur les visages familiers devant lui. Le sergent Walsh, un homme de confiance, demeura quasiment impassible ; Feroze et Manby, les deux enquêteurs, semblaient méfiants et inquiets ; et c'était la consternation chez les officiers de patrouille les plus jeunes - qui savaient parfaitement qu'ils allaient se retrouver en première ligne pour faire respecter le couvre-feu.

Il attendit quelques instants, le temps que cessent les murmures.

- La mauvaise nouvelle, c'est que le Conseil de sécurité est convaincu que plusieurs cas d'asservissement sont déjà à déplorer à Exnall. Ce qui signifie que nous sommes désormais en état de loi martiale. Notre couvre-feu doit être maintenu à cent pour cent, sans exception. Je sais que cela va être difficile pour vous, nous avons tous de la famille et des amis en ville, mais, croyez-moi, la meilleure façon de les aider est de veiller à ce que l'ordre soit maintenu. Les gens ne doivent pas entrer en contact les uns avec les autres ; selon les experts, c'est ainsi que se répand cet asservissement.

Apparemment, il est très difficile de repérer une personne asservie avant qu'il ne soit trop tard.

- Donc, on reste chez nous et on attend ? demanda Thorpe Hartshorn. Pendant combien de temps ? Et pour quelle raison ?

Neville leva la main en signe d'apaisement.

- J'y viens, officier Hartshorn. Nous allons recevoir l'aide d'une troupe composée de marines et de policiers, qui va isoler l'ensemble de la région. Ils devraient arriver ici dans quatre-vingt-dix minutes. Une fois qu'ils auront établi leur cordon sanitaire, ils fouilleront toutes les maisons de la ville en quête d'asservis, et tous les citoyens indemnes seront évacués.

- Ils vont fouiller toute la ville ? interrogea Thorpe Hartshorn d'un air soupçonneux.

- Toute, confirma Neville. On nous enverra une escadrille d'avions de transport militaires pour nous évacuer. Mais il faudra quelques heures pour organiser cette opération, et notre devoir est de veiller à ce que le couvre-feu soit respecté pendant ce temps-là.

Le siège de DataAxe, la seule agence de presse d'Exnall, se trouvait à l'autre extrémité de Maingreen par rapport au poste de police ; c'était un module miteux, à trois étages, au toit plat, qui ne faisait que de rares concessions au caractère sylvestre de la ville. Quant à l'agence, il s'agissait d'une petite entreprise provinciale typique, employant cinq journalistes et trois techniciens des communications, qui prospectaient la région en quête de pépites d'information. Vu la nature de la région en question, leur éventail était assez large, des histoires d'intérêt humain aux événements officiels en passant par les affaires criminelles (rarissimes), sans oublier les cours des matières premières agricoles, d'un ennui à mourir, que les processeurs traitaient avec le minimum de supervision humaine. Entre tous les articles fascinants qu'avait produits l'agence durant les six dernières semaines, elle avait réussi à en vendre exactement quatre aux grands médias d'Ombey.

Mais, aujourd'hui, la chance venait de tourner, songea une Finnuala O'Meara jubilante tandis que le processeur portable finissait de décrypter la télétransmission sécurisée de niveau deux que Neville Latham venait de recevoir de Landon McCul-lock. Ce jour-là, elle était restée dix heures d'affilée à surfer sur le réseau d'information, digérant toutes les rumeurs qui y circulaient depuis l'alerte lancée la veille sur Guyana. Après avoir épluché les foutaises et les délires paranoïaques de tous les maniaques de la planète, elle s'était sentie vannée et prête à aller se coucher. Puis, une heure plus tard, la situation était devenue intéressante.

Des commandos du GAT avaient effectué une intervention à Pasto. Une intervention violente, selon tous les comptes rendus - quoique ni la police ni les médias n'aient encore officialisé la chose. Les autoroutes étaient fermées sur tout le continent. On signalait que plusieurs véhicules avaient subi des frappes des plates-formes DS, notamment un autocar qui avait été vaporisé à moins de cent cinquante kilomètres au sud d'Exnall. Et voilà que le commissaire de police de Xingu en personne informait Neville Latham de la présence à Exnall d'un virus d'asservissement inconnu mais probablement xéno.

Finnuala O'Meara télétransmit un ordre de fermeture à son bloc-processeur portable et ouvrit les yeux.

- Nom de Dieu, grogna-t-elle.

Âgée d'une vingtaine d'années, Finnuala était sortie onze mois plus tôt de l'université d'Atherstone. Initialement ravie d'avoir trouvé un boulot deux jours à peine après avoir déposé sa candidature, elle était passée à la consternation un quart d'heure après avoir débarqué à l'agence de presse. DataAxe ne traitait pas des informations mais des remèdes contre l'insomnie. La consternation avait viré à la colère. Exnall représentait tout ce qu'il y avait de pourri dans les petites villes. Elle était gouvernée par une clique, une petite élite composée de conseillers municipaux, d'hommes d'affaires et de riches fermiers, qui prenaient les décisions les plus importantes lors de dîners ou de parties de golf.

Bref, le portrait craché de sa ville natale, sur le continent d'Esparta, où ses parents n'avaient jamais réussi à décrocher des contrats juteux du fait de leur absence de bonnes relations. Des victimes du fric et de la classe supérieure.

Elle demeura sans rien faire pendant trente secondes après avoir décrypté la télétransmission, gardant les yeux fixés sur le processeur portable. S'il était illégal d'accéder à l'architecture du réseau de la police, la possession d'un programme de décryptage de niveau deux était carrément passible de déportation. Mais elle ne pouvait pas laisser passer ça. Pas question. C'était pour des scoops comme celui-ci qu'elle était devenue journaliste.

- Hugh ? appela-t-elle.

Le technicien qui partageait la permanence de nuit avec elle interrompit la diffusion de son album de Jezzibella et lui lança un regard contrarié.

- Qu'est-ce qu'il y a ?

- Comment les autorités s'y prendraient-elles pour annoncer aux habitants qu'un couvre-feu généralisé leur interdit de sortir de chez eux ? En particulier ici, à Exnall.

- C'est une blague ?

- Non.

Il chassa les résidus du cartel d'un battement de paupières et accéda au fichier de la réglementation civile dans ses naneu-roniques.

- Ça y est, j'ai trouvé ; c'est une procédure toute simple. L'inspecteur en chef va utiliser son code d'accès pour charger dans le réseau de la ville un ordre universel qui touchera tous les processeurs domotiques. Le message sera diffusé dès qu'on accédera au processeur, quelle que soit la fonction demandée - si tu lui demandes de te préparer un petit déjeuner ou de passer l'aspirateur, la première chose qu'il fera sera de t'informer du couvre-feu.

Finnuala joignit les mains, examinant ses options.

- Donc, les gens ne seront informés du couvre-feu que demain matin, à leur réveil.

- Exact.

- Sauf si nous les mettons au courant avant.

- Cette fois-ci, c'est une blague.

- Oh que non. (Elle eut un sourire franchement carnassier.) Je sais ce que va faire cet enfoiré de Latham. Il va prévenir ses copains avant tout le monde, s'assurer qu'ils seront les premiers à être évacués. C'est son style, c'est le style de cette putain de ville.

- Ne sois pas si paranoïaque, dit Hugh Rosier, un peu irrité. Si c'est McCullock qui dirige l'évacuation, il n'y aura pas de privilégié par ici.

Finnuala lui adressa un sourire mielleux et télétransmit un ordre au processeur portable. Il accéda une nouvelle fois à l'architecture du réseau de la police, et les programmes qu'elle sélectionna passèrent en mode primaire.

Les résultats apparurent dans l'esprit de Hugh sous la forme d'un semis d'icônes grises à deux dimensions. Au poste de police, quelqu'un télétransmettait des messages à un certain nombre de maisons de la ville et des faubourgs. Ces appels étaient de nature personnelle, et leurs destinataires si connus que ça en devenait déprimant.

- Il a déjà commencé, dit Finnuala. Je connais ces ordures aussi bien que toi, Hugh. Rien ne change, même quand toute la planète est menacée.

- Alors, qu'est-ce que tu veux faire ?

- Ce que cette agence est censée faire : informer le public. Je vais assembler un package pour avertir tout le monde de la présence de ce virus d'asservissement, mais, au lieu de le diffuser uniquement

sur le circuit média, je veux que tu programmes le processeur de l'agence pour qu'il le transmette à tous les habitants d'Exnall, avec le statut de message prioritaire personnel. Comme ça, tout le monde aura une chance de fuir quand les avions de transport militaires auront atterri.

- Je ne sais pas, Finnuala. Peut-être qu'on devrait d'abord en parler avec le rédac chef...

- Qu'il aille se faire foutre, rétorqua-t-elle. Il est déjà au courant. C'est le septième sur la liste de Latham. Tu crois que sa priorité est de nous prévenir ? Hein ? En ce moment même, il ordonne à sa femme obèse et à son fils débile de s'habiller sans traîner pour qu'ils puissent foncer vers la piste d'atterrissage. Est-ce que ta femme et tes gosses sont informés, Hugh ? Est-ce qu'on les envoie aux abris ?

Hugh Rosier rendit les armes, comme cela lui arrivait le plus souvent.

- D'accord, Finnuala, je vais altérer le programme du processeur. Mais tu as intérêt à avoir raison sur ce coup, bon sang.

- J'ai raison. (Elle se leva et attrapa sa veste sur le dossier de sa chaise.) Je vais aller faire un tour au poste de police, tâcher d'interviewer notre cher inspecteur en chef Latham à propos de la crise qui frappe son petit fief.

- Tu vas trop loin, l'avertit Hugh.

- Je sais. (Sourire sadique.) C'est génial, non ?

Ralph savait qu'il n'avait désormais plus rien à prouver. Les commandos du GAT étaient conscients du danger, qui avait déjà frappé leurs rangs. Il n'y avait donc aucune raison pour qu'il monte à bord d'un avion hypersonique de la police s'envolant pour Mortonridge. Et pourtant, Cathal, Will, Dean et lui filaient plein sud à Mach 5. Pour quelle raison... eh bien, les marines de la brigade dépêchée des bases orbitales devaient être informés de la gravité de la situation. Et peut-être pourrait-il donner de précieux conseils aux policiers locaux.

En réalité, il devait vérifier de visu la présence d'un cordon sanitaire. La menace devait être contenue, prête pour l'extermination.

- On dirait que vous avez tapé dans le mille avec votre idée d'utiliser le tau-zéro, télétransmit Roche Skark. Les six prisonniers capturés chez Moyce's ont été placés dans des nacelles envoyées par Guyana. Quatre d'entre eux se sont débattus comme des diables avant que les gars du GAT réussissent à les enfermer. Les deux autres semblaient avoir guéri avant d'entrer dans leurs nacelles. Les possesseurs ont préféré renoncer à leurs corps plutôt que de subir une exposition à la stase temporelle.

- C'est la meilleure nouvelle qui me soit parvenue ces dix dernières heures, répondit Ralph. On peut les battre, on peut les chasser du corps qu'ils possèdent sans faire du mal à celui-ci. Ça veut dire que nous ne nous contentons pas de gagner du temps.

- Oui. Et le crédit de cette idée vous appartient, Ralph. Nous ignorons toujours pourquoi les possédés ne supportent pas le tau-zéro, mais cela sera sûrement élucidé au cours d'un débrie-flng.

- Est-ce que vous comptez en faire passer un aux prisonniers guéris ?

- Nous ne l'avons pas encore décidé. Personnellement, je pense que ce sera tôt ou tard inévitable. Mais, pour le moment, notre priorité est de neutraliser les villes de Mortonridge. Pour parler franchement, l'aspect scientifique peut attendre.

- Dans quel état sont les prisonniers ?

- Similaire à celui de Gerald Skibbow, en gros ; ils sont désorientés et plutôt renfermés, mais leurs symptômes sont moins graves que ceux que présentait Skibbow. Après tout, ils n'ont été possédés que pendant quelques heures. Skibbow avait passé plusieurs semaines sous le contrôle de Kingsford Gar-rigan. Nous ne les considérons pas comme dangereux. Mais nous les plaçons quand même en isolement, au cas où. C'est la première fois de la journée que je suis d'accord avec Léonard DeVille.

Ralph eut un reniflement en entendant ce nom.

**- Je voulais justement vous en parler, monsieur. Comment expliquez-vous l'attitude de DeVille ?**

**- Ah, oui ; désolé, Ralph. C'est un simple conflit politicien nous opposant à notre chère agence sour. DeVille est l'une des marionnettes de Jannike. L'ASI surveille tous les politiciens importants du royaume et donne un coup de pouce à la carrière des moins corrompus. De toute évidence, DeVille a le coeur pur, même s'il a l'esprit tordu. Jannike le cultive dans le dessein de le voir devenir Premier ministre de Xingu à la place de Warren Aspinal. L'idéal pour elle serait qu'il dirige les opérations.**

**- Alors que vous avez demandé à la princesse de me désigner comme conseiller...**

**- Exactement. Je vais en parler à Jannike. C'est peut-être une hérésie de ma part, mais je pense que le problème des possédés est peut-être un peu plus important que nos petites rivalités intestines.**

**- Merci, monsieur. Je serais soulagé de ne plus l'avoir sur le dos.**

**- De toute façon, je pense qu'il ne nous posera plus de problème. Vous vous êtes brillamment comporté cette nuit, Ralph. N'allez pas croire que personne ne l'a remarqué. Désormais, vous êtes condamné à passer le reste de l'éternité derrière le bureau d'un chef de division. Un poste infiniment barbant, je peux vous l'assurer.**

**Ralph esquissa un sourire contemplatif dans la pénombre de la cabine.**

**- Cette perspective me semble séduisante en ce moment. Roche Skark coupa la communication.**

**L'esprit libéré, Ralph télétransmit une demande d'information à l'Unité 1. L'escadrille d'aéros des Marines royaux était arrivée à mi-chemin de sa destination. Vingt-cinq avions hypersoniques de la police, transportant des commandos du GAT, convergeaient sur Mortonridge depuis tous les points du continent. Tout le trafic autoroutier était maintenant suspendu. La notification du couvre-feu**

**parvenait aux processeurs domotiques de tous les foyers de Xingu. Dans les quatre villes de Mortonridge, la police locale se préparait à faire respecter la loi martiale.**

**Ça s'annonçait plutôt bien. Du moins en théorie. Ça semblait verrouillé. Mais on avait forcément oublié un détail. Un élément imprévu. Il y en a toujours un. Quelqu'un comme Mixi Penrice, par exemple.**

**Et quelqu'un d'autre... qui avait abandonné les marines de la Confédération dans la jungle de Lalonde. Qui avait laissé Kelven Solanki et ses maigres troupes affronter les flots de possédés qui déferlaient sur eux.**

**Autant d'actions parfaitement justifiables puisque accomplies pour défendre le royaume. Peut-être que je ne suis pas si différent que ça de DeVille, après tout.**

**Vingt minutes après que Neville Latham eut organisé ses troupes, la salle de commandement était en ordre de fonctionnement. Le sergent Walsh et l'enquêteur Feroze supervisaient le déploiement des voitures de patrouille pendant que Manby maintenait la liaison avec le PC de la défense stratégique. Toute personne se déplaçant dans les rues serait interceptée par une voiture dans un délai de quatre-vingt-dix secondes.**

**Neville lui-même avait participé à l'émission des ordres en direction des officiers de patrouille. Il était ravi de s'impliquer personnellement, de montrer à ses troupes que le chef n'hésitait pas à se retrousser les manches et à mettre la main à la pâte. Il avait fini par accepter le fait que, pour quelqu'un de son âge et de son grade, Exnall était une impasse. Non qu'il fût particulièrement aigri ; cela faisait vingt-cinq ans qu'il avait compris qu'il n'était pas fait pour les échelons supérieurs. Et il se sentait à l'aise dans cette ville, parmi ces gens qui lui ressemblaient. Il les comprenait. Quand viendrait pour lui l'heure de la retraite, il resterait ici.**

**Du moins l'avait-il cru jusqu'à aujourd'hui. À en juger par certains des rapports qu'il venait de recevoir de Pasto, peut-être qu'il ne resterait pas grand-chose d'Exnall dans les jours à venir.**

Cependant, Neville était résolu à accomplir son devoir. Même s'il n'était qu'un médiocre officier, il allait faire tout son possible pour protéger Exnall. Le couvre-feu serait maintenu avec une rigueur, une compétence qui feraient l'envie de n'importe quel commissaire de métropole.

- Inspecteur.

Le sergent Walsh avait levé les yeux de sa console hérissée de colonnes AV pour se tourner vers lui.

- Oui, sergent.

- Inspecteur, trois personnes viennent de contacter le poste par télétransmission pour savoir ce qui se passe, et elles demandent si cette histoire de couvre-feu est une plaisanterie.

Feroze se retourna à son tour, l'air soucieux.

- Cinq autres viennent de me poser la même question. Elles affirment avoir reçu un message personnel les avisant de l'entrée en vigueur d'un couvre-feu. Je leur ai dit de vérifier leurs processeurs domotiques pour obtenir des informations.

- Huit appels ? dit Neville. Tous motivés par des messages personnels reçus à cette heure de la nuit ?

Feroze jeta un coup d'oeil à ses écrans.

- Dites plutôt quinze, j'ai sept nouvelles télétransmissions en attente.

- C'est ridicule, s'exclama Neville. Mon ordre universel était expressément conçu pour expliquer la situation.

- Personne ne prend la peine d'y accéder, répliqua Feroze. Ils préfèrent nous contacter directement.

- Dix-huit nouvelles télétransmissions en attente, lança Walsh. J'atteindrai les cinquante d'une minute à l'autre.

- Ils ne peuvent pas se prévenir les uns les autres aussi vite, marmonna Neville, à moitié pour lui-même.

- Chef, dit Manby en agitant les bras. La défense stratégique rapporte que les lumières s'allument un peu partout en ville.

- Quoi ?

- Cent douze télétransmissions, inspecteur, précisa Walsh.

- Est-ce qu'on a commis une erreur lors de l'émission de l'ordre universel ? demanda Neville.

Il commençait à craindre un effet de ces contre-mesures électroniques contre lesquelles Landon McCullock l'avait mis en garde.

- On l'a pris tel quel dans le fichier, protesta Feroze.

- Inspecteur, si ça continue, nous allons perdre l'accès aux canaux du réseau, dit Walsh. Plus de trois cents télétransmissions en attente. Voulez-vous que nous redéfinissions les programmes de gestion du réseau ? Vous disposez de l'autorité nécessaire. En interrompant la circulation des données dans la population, nous serions en mesure de maîtriser à nouveau notre chaîne hiérarchique.

- Je ne peux...

La porte de la salle de commandement s'ouvrit doucement.

Neville se retourna vivement en percevant son mouvement (cette saleté aurait dû être verrouillée électroniquement, bon sang !) et poussa un hoquet de surprise en découvrant une jeune femme, qui écartait de son chemin un Thorpe Hartshorn aux joues cramoisies. Le programme de reconnaissance de ses naneuroniques lui donna son nom : Finnuala O'Meara, une journaliste de l'agence DataAxe.

Neville entrevit un bloc-processeur d'allure suspecte qu'elle glissait dans son sac à main. Un décrypteur ? se demanda-t-il. Et si elle avait

eu le culot de l'utiliser dans un poste de police, qu'est-ce qu'elle pouvait avoir encore dans sa manche ?

- Mademoiselle O'Meara, vous interférez avec une opération officielle de la plus haute importance. Si vous vous retirez sur-le-champ, il n'y aura pas de poursuites.

- Enregistrement et transmission, inspecteur, répliqua Finnuala d'un air triomphal. (Les implants rétiniens de ses yeux étaient braqués sur le policier.) Et je n'ai pas besoin de vous dire que ce bâtiment est un lieu public. Le public a le droit de savoir ce qui se passe ici, conformément à la quatrième proclamation de la Couronne.

- En fait, mademoiselle O'Meara, si vous aviez pris la peine d'accéder à l'ensemble de votre fichier juridique, vous sauriez que toutes les proclamations sont suspendues en cas de loi martiale. Veuillez partir tout de suite et cesser toute transmission.

- Est-ce que cette même suspension vous donne le droit d'avertir vos amis d'un danger d'asservissement xéno avant que le reste du public en soit informé, inspecteur en chef ?

Latham s'empourpra. Comment cette petite salope pouvait-elle être au courant ? Puis il se rendit compte de ce que pouvait faire une personne disposant d'un tel accès au réseau. Il pointa sur elle un index accusateur.

- Avez-vous télétransmis des messages personnels aux habitants de cette ville ?

- Niez-vous avoir averti vos amis, inspecteur en chef ?

- Taisez-vous, espèce d'idiote, et répondez-moi. Avez-vous envoyé des signaux d'alarme personnels ?

Finnuala se fendit d'un sourire insolent.

- Peut-être bien. Voulez-vous répondre à ma question, maintenant ?

- Dieu du Ciel ! Sergent Walsh, combien d'appels en attente ?

**- Il y en a mille d'enregistrés, inspecteur, mais notre canal d'accès est saturé. Il y en a peut-être beaucoup d'autres. Impossible à dire.**

**- Combien de personnes avez-vous contactées, O'Meara ? demanda Neville, furieux.**

**Elle pâlit légèrement, sans toutefois céder du terrain.**

**- Je fais mon travail, inspecteur en chef. Et vous ?**

**- Combien ?**

**Elle tenta d'arquer un sourcil, de prendre un air hautain.**

**- Tout le monde.**

**- Espèce de... Le couvre-feu est supposé éviter une panique générale ; et il aurait atteint ce but si vous ne vous en étiez pas mêlée. Nous ne nous sortirons indemnes de ce guêpier que si les citoyens restent calmes et suivent les ordres qu'ils recevront.**

**- Quels citoyens ? rétorqua-t-elle. Votre famille ? Celle du maire ?**

**- Officier Hartshorn, faites-la sortir d'ici. Utilisez la force si nécessaire, et même si c'est superflu. Et ensuite, enfermez-la.**

**- À vos ordres, inspecteur. (Souriant de toutes ses dents, Hartshorn agrippa Finnuala par le bras.) Veuillez me suivre, mademoiselle. (Il brandissait un petit brouilleur neural.) Ne m'obligez pas à me servir de ceci.**

**Finnuala laissa Hartshorn l'entraîner hors de la salle de commandement. La porte se referma derrière eux.**

**- Walsh, dit Neville. Fermez le réseau de communication de la ville. Tout de suite. L'architecture du réseau de la police doit rester fonctionnelle, mais toute transmission de données civile doit cesser sur-le-champ. Il ne faut pas que cette putain de panique se répande davantage.**

- À vos ordres, inspecteur !

L'avion hypersonique transportant Ralph avait déjà entamé sa descente sur la ville de Rainton lorsqu'il reçut une télétransmission de Landon McCullock.

- Une idiote de journaliste a déclenché la panique à Exnall, Ralph. L'inspecteur en chef fait de son mieux pour la contenir, mais je ne m'attends pas à des miracles pour le moment.

Ralph coupa la liaison avec les capteurs de l'avion. L'image qu'il avait reçue de Rainton était dans le spectre infrarouge, une série de rectangles rosé vif posés sur la terre noire. Au-dessus d'eux, des points lumineux convergeaient de toutes parts, les aéros des marines et les avions de la police prêts à mettre la ville en quarantaine. Ces forces étaient celles du salut, mais leur formation d'approche évoquait étrangement celle de charognards.

- Je suggère que le Premier ministre ou vous-même lanciez un appel direct aux habitants, commissaire. Demandez-leur de respecter le couvre-feu. Votre parole devrait avoir plus de poids que celle d'un dignitaire local. Prévenez-les de l'arrivée des marines ; ça leur montrera que vous avez déjà pris des mesures concrètes pour les aider.

- Excellente idée, Ralph. Malheureusement, l'inspecteur en chef d'Exnall a fermé le réseau de communication de la ville. En ce moment, seule l'architecture de celui de la police est opérationnelle. Les seules personnes que nous pouvons joindre sont les officiers dans les voitures de patrouille.

- Vous devez remettre le réseau en ligne.

- Je sais. Mais il semble que certains processeurs de gestion locale soient affectés par des problèmes.

Ralph serra les poings, refusant d'entendre la suite.

- Des avaries ?

- On dirait. Diana a demandé aux IA d'interroger les systernes électroniques d'Exnall. Mais il n'y a pas assez de canaux ouverts pour qu'elles soient aussi efficaces qu'à Pasto.

- Damnation ! Entendu, commissaire, nous allons sur place. Il télétransmit ses instructions au pilote, et l'avion s'éleva au-dessus du reste de l'escadrille avant de filer vers le sud.

Deux cent cinquante kilomètres au-dessus de Mortonridge, le satellite-capteur de la défense stratégique effectua son quatrième passage à la verticale d'Exnall depuis le déclenchement de l'alerte de code trois. Deborah Unwin ordonna à ses capteurs à haute résolution de scanner la ville. Les équipes spécialisées d'analystes et de conseillers tactiques du Conseil de sécurité avaient besoin d'être informées de la situation sur le terrain.

Mais elles ne recevaient qu'un aperçu incomplet. En plusieurs endroits de la ville, les images captées par le satellite étaient floues et leurs bordures pauvrement définies. Inutile de passer en mode infrarouge : on n'obtenait que des tourbillons rouge vif.

- Exactement comme dans les comtés de la Quallheim, commenta Ralph lorsqu'il accéda aux données. Ils sont là et bien là. Et ils sont nombreux.

- Ça ne s'améliore pas, télétransmit Deborah. Même dans les zones relativement épargnées, nous n'arrivons pas à savoir ce qui se passe sous ces saletés de harandrydes. Du moins pas pendant la nuit. Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'il y a pas mal de monde dans les rues.

- À pied ? s'enquit Ralph.

- Oui. Les IA ont téléchargé des ordres d'immobilisation dans tous les véhicules de la ville contrôlés par des processeurs. Certains habitants seront en mesure de craquer le code, bien entendu. Mais, en fin de compte, le seul moyen de transport mécanique fonctionnant à Exnall est la bicyclette.

**- Où vont tous ces piétons, alors ?**

**- Certains empruntent la principale bretelle d'accès à la M6, mais on dirait que la majorité se dirige vers le centre-ville. Je dirais qu'ils convergent sur le poste de police.**

**- Merde, on avait bien besoin de ça. S'ils se rassemblent en masse, nous n'aurons aucun moyen d'empêcher la possession de se propager. Elle va se répandre comme la peste.**

**Frank Kitson était furieux comme il ne l'avait pas été depuis des années. Furieux et aussi un peu inquiet. Tout d'abord, il avait été réveillé en plein milieu de la nuit par un message prioritaire émanant d'une certaine O'Meara, qu'il ne connaissait ni d'Eve ni d'Adam. Un fantasme paranoïaque d'invasion xéno et de loi martiale. Ensuite, quand il avait tenté de contacter le poste de police pour s'informer, il avait été incapable de joindre l'officier de garde. Puis il avait vu que la maison voisine était tout allumée, et il avait appelé le vieux Yardly pour lui demander s'il était au courant de ce qui se passait. Yardly avait reçu le même message que lui, ainsi que certains des membres de sa famille, et lui non plus n'arrivait pas à joindre la police.**

**Frank ne voulait pas se rendre ridicule en cédant à la panique, mais il se passait bien quelque chose d'étrange. Et voilà que le réseau de communication s'était effondré. Quand il accéda au processeur domotique pour lancer un appel d'urgence au poste de police, il trouva dans sa mémoire un message officiel envoyé par l'inspecteur en chef Latham, qui annonçait l'instauration d'un couvre-feu, en détaillait le règlement et assurait les citoyens qu'ils seraient évacués le matin venu. À présent franchement inquiet, Frank dit à sa petite famille de se préparer à un départ imminent.**

**Le processeur de sa voiture refusa d'accepter sa télétransmission. Quand il la fit passer en mode manuel, elle ne fonctionnait toujours pas. Ce fut à ce moment-là qu'il sortit pour partir en quête d'un officier de police afin de lui demander des explications. Il n'était pas tout à fait une heure du matin, heure à laquelle le couvre-feu était officiellement instauré. Et, quoi qu'il en soit, il était un loyal sujet de Sa Majesté, il avait le droit de sortir dans la rue. Ce couvre-feu ne pouvait pas s'appliquer à lui.**

Pas mal de gens semblaient être parvenus à la même conclusion. En dépit de la fraîcheur nocturne, une petite foule descendait la large avenue, bordée de maisons résidentielles, qui conduisait au centre-ville. Certains avaient fait suivre leurs gamins qui, encore mal réveillés, lançaient des questions de leurs voix de fausset. On entendait également divers commentaires, mais personne ne savait exactement ce qui se tramait.

Frank entendit quelqu'un l'appeler par son nom, se retourna et vit Hanly Nowell qui se dirigeait vers lui.

- Voilà un sacré chambard, dit-il à Hanly.

Tous deux travaillaient pour la même entreprise d'agrochimie ; ils n'étaient pas dans le même service, mais il leur arrivait parfois de boire un coup ensemble, et leurs familles participaient de temps à autre aux mêmes sorties.

- Ouais. (Hanly avait l'air préoccupé.) Ta bagnole est coincée ?

Frank hocha la tête, intrigué par le ton adopté par son collègue, un peu comme s'il ne voulait pas être entendu.

- Oui, un genre d'ordre d'immobilisation prioritaire dans le processeur. Je ne savais même pas qu'ils pouvaient faire ça.

- Moi non plus. Mais j'ai mon camping-car. Je peux contourner le processeur et passer en conduite manuelle.

Tous deux firent halte. Frank jeta des regards prudents au reste de la foule, qui s'écartait autour d'eux pour poursuivre sa route.

- Il y a de la place pour toi et pour ta famille, reprit Hanly lorsque les derniers marcheurs se furent éloignés.

- Tu parles sérieusement ?

Peut-être était-ce un effet des ombres grises et mouvantes projetées par les arbres, qui envahissaient la chaussée et y dessinaient de

fugitives flaques de lumière, mais Frank était sûr que le visage de son collègue avait changé. Hanly était toujours souriant, voire rieur, toujours heureux de vivre. Mais pas cette nuit-là.

Sans doute est-il aussi inquiet que moi.

- Sinon, je ne te l'aurais pas proposé, dit généreusement Hanly.

- Bon Dieu, merci, mon vieux. Ce n'est pas pour moi. C'est pour ma femme et pour Tom que j'ai peur, tu sais ?

- Oui.

- Je vais les chercher. On ira ensemble chez toi.

- Pas la peine.

Hanly souriait à présent de son sourire familier. Il passa un bras autour des épaules de Frank.

- Je suis garé au coin de la rue, reprit-il. Viens, on ira chez toi en voiture. C'est plus rapide.

Le camping-car de Hanly était garé dans un petit parc, derrière un bosquet de vieux harandrydes, totalement invisible depuis la rue.

- Tu as réfléchi à une destination sûre ? demanda Frank. Il parlait lui aussi à voix basse. On voyait encore des petits groupes de gens descendre les rues en direction du centre-ville. La plupart d'entre eux auraient bien aimé disposer d'un véhicule en état de fonctionnement, et certains n'auraient pas hésité à se le procurer de force. Il s'en voulut un peu de son égoïsme, de sa dissimulation. Quand on se concentre sur sa survie, celle des autres importe peu.

- Pas vraiment. (Hanly ouvrit la porte de derrière et fit signe à Frank de monter.) Mais je pense qu'on y arrivera quand même.

Frank lui adressa un sourire un peu forcé, puis monta. La porte claqua derrière lui, le faisant sursauter. Il faisait noir comme dans un four là-dedans.

**- Hé, Hanly !**

**Pas de réponse. Il poussa la porte, en secoua le loquet, mais elle refusa de bouger.**

**- Hanly, qu'est-ce que tu fabriques, bon sang ? Soudain, Frank se rendit compte qu'il n'était pas seul dans le véhicule, et l'angoisse lui noua les tripes. Il se figea, plaqué contre la porte.**

**- Qui est là ? chuchota-t-il.**

**- Ce n'est que nous, mon vieux.**

**Frank pivota sur lui-même alors qu'une lumière d'un vert incandescent déferlait sur l'intérieur du camping-car. Craignant pour ses rétines, il ferma les yeux pour les protéger. Mais il eut le temps de distinguer des créatures pareilles à des fauves qui bondissaient sur lui, leurs crocs dégoulinant de sang.**

**Bien qu'enfermé dans la salle de commandement, Neville Latham entendait sans difficulté la foule qui se massait devant le poste de police. Elle produisait une désagréable marée sonore qui déferlait sur le bâtiment en vagues de colère nettement perceptibles.**

**L'impossible s'était produit : une manifestation à Exnall ! Alors qu'il était censé faire respecter le couvre-feu. Grand Dieu.**

**- Vous devez les disperser, télétransmit Landon McCullock. Ils ne doivent pas se regrouper ne serait-ce que quelques minutes, ce serait une catastrophe.**

**- À vos ordres, commissaire.**

**Mais comment ? faillit-il répliquer à son supérieur. Il ne me reste que cinq officiers dans le poste.**

**- Quand les marines doivent-ils atterrir ? s'informa-t-il.**

- Dans quatre minutes environ. Mais je ne les autoriserai pas à pénétrer en ville. Leur priorité est d'établir un cordon sanitaire. Il faut que je pense à l'ensemble du continent. Les forces qui se sont introduites à Exnall ne doivent pas en sortir.

- Je comprends.

Il jeta un coup d'oeil à la colonne AV, reliée à un processeur portable, qui affichait l'état de la situation dans Exnall. Le satellite-capteur de la défense stratégique lui fournissait moins de détails qu'il ne l'aurait souhaité, mais sa vision d'ensemble était suffisamment exacte. Six cents personnes se massaient le long de Maingreen devant le poste de police, et d'autres les rejoignaient par petits groupes. Prenant sa décision, Neville demanda au bloc de communication de lui ouvrir un canal vers les voitures de patrouille.

De toute façon, il pouvait dire adieu à sa carrière, à ses perspectives de retraite et sans doute même à ses amis. En ordonnant aux policiers d'utiliser leurs armes soniques sur ses propres administrés, il s'exposait à des récriminations encore plus virulentes. Et pourtant, il ne cherchait qu'à les aider, même s'ils ne devaient jamais lui en être reconnaissants.

Ça faisait dix minutes qu'Eben Pavitt était arrivé devant le poste de police, et il n'avait toujours pas pu s'approcher des portes pour déposer sa réclamation. Même s'il y était parvenu, cela ne lui aurait pas servi à grand-chose. Ses concitoyens qui se trouvaient en première ligne martelaient sans succès les grandes portes vitrées. Si cet abruti pontifiant de Latham était bien dans le bâtiment, il refusait de s'adresser à la population comme c'était son devoir.

Apparemment, c'était pour des prunes qu'il avait parcouru deux kilomètres à pied (seulement vêtu d'un short et d'un tee-shirt, par-dessus le marché). Latham avait accumulé les gaffes, et ça n'aurait pas dû le surprendre. Avertissements inefficaces. Organisation brouillonne. Paralysie du réseau. L'inspecteur en chef était censé aider la ville, bon sang !

Mon député va avoir de mes nouvelles, nom de Dieu. Si je m'en sors vivant.

Eben Pavitt jeta un regard inquiet à ses concitoyens. Leurs cris de protestation avaient viré à la franche moquerie. Ils commençaient à jeter des pierres sur le poste de police. Même s'il les désapprouvait, Eben comprenait parfaitement la frustration qui motivait leurs actes.

Même les réverbères de Maingreen semblaient gagnés par le malaise de la ville, leur éclat étant nettement moins intense qu'à l'accoutumée. Dans le lointain, au-dessus des franges de la foule, il en vit plusieurs se mettre à clignoter.

Il n'obtiendrait rien en restant ici. Peut-être aurait-il dû quitter la ville à pied. Et il n'était sans doute pas trop tard pour le faire, à condition qu'il parte tout de suite.

Comme il faisait demi-tour et commençait à se frayer un chemin parmi les manifestants en colère, il crut voir un gros aéro traverser le ciel au-dessus des quartiers ouest. Les arbres et l'éclairage défaillant l'empêchèrent d'être sûr de son fait, mais cette lueur dorée était caractéristique. Et, vu la taille de l'appareil, il s'agissait certainement d'un véhicule de transport militaire.

Il sourit dans sa barbe. Le gouvernement était passé à l'action. Peut-être que tout n'était pas perdu, après tout.

Puis il entendit les sirènes. Des voitures de patrouille fonçaient dans Maingreen, prenant la foule en tenaille. Les personnes qui l'entouraient levèrent la tête pour apercevoir les nouveaux venus.

- VEUILLEZ QUITTER CET ENDROIT, beugla un haut-parleur depuis le poste de police. LA VILLE EST PLACÉE SOUS LA LOI MARTIALE. RENTREZ CHEZ VOUS ET RESTEZ-Y JUSQU'À CE QUE VOUS AYEZ REÇU DE NOUVELLES INSTRUCTIONS.

Eben était sûr que cette voix déformée était celle de Neville Latham.

Les premières voitures freinèrent dangereusement près de la lisière de la foule, comme si leurs systèmes de sécurité étaient affectés par une avarie. Plusieurs manifestants s'écartèrent en hâte, et deux ou trois d'entre eux perdirent l'équilibre et tombèrent sur la chaussée.

**Heurté par une voiture, un homme alla s'écraser sur une femme, et tous deux se retrouvèrent à terre.**

**Un déluge de quolibets déferla sur les voitures de patrouille. Eben ne goûtait guère l'humeur qui se dégageait de ses concitoyens. Pas grand-chose à voir avec le caractère paisible des habitants d'Exnall. Et la réaction des forces de police se révéla également provocatrice. Respectueux de la loi depuis sa plus tendre enfance, Eben en fut choqué.**

**- QUITTEZ CET ENDROIT SUR-LE-CHAMP. CETTE MANIFESTATION EST ILLÉGALE.**

**Un gros caillou fendit les airs au-dessus des têtes des manifestants. Eben ne vit pas le bras qui l'avait lancé. Mais une chose était sûre : son propriétaire était doué d'une force surhumaine. Lorsqu'il atterrit sur une voiture de patrouille, il fractura son pare-brise en silicone monovalente.**

**Plusieurs cris moqueurs retentirent. Soudain, une volée de missiles de fortune s'abattit sur les voitures.**

**La réaction des policiers fut aussi prévisible qu'immédiate. Deux mécanoïdes d'assaut sortirent de chaque véhicule de patrouille. Ils tirèrent des fusées sensorielles, qui tracèrent sur fond de firmament d'éphémères sillages rouge vif.**

**Ils auraient dû lancer des sommations ! Les mécanoïdes avaient des processeurs équipés d'un verrouillage prévenant une attaque directe, et seul Neville Latham avait pu les débloquer.**

**Les fusées s'activèrent deux mètres au-dessus du centre de la masse des manifestants. Les conséquences furent aussi graves que si on les avait criblés de balles.**

**Eben vit des hommes et des femmes tressauter comme si on les avait électrocutés. Puis ses yeux furent agressés par une lueur intolérable et un gaz à la violente acidité. Un sifflet suraigu de plusieurs centaines de décibels étouffa les cris autour de lui. Les programmes de filtrage sensoriel de ses naneuroni-ques étaient incapables de**

résister à un tel assaut (ce qu'avaient souhaité les concepteurs de ces fusées), et il se retrouva sourd, aveugle et virtuellement privé de ses autres sens. Bousculé par ses voisins, il pivota sur lui-même et perdit l'équilibre. Des étincelles de chaleur apparurent sur sa peau nue, lui infligeant des centaines de piqûres. Il sentit ses chairs enfler, son corps doubler, puis tripler de volume. Ses articulations craquaient dangereusement.

Eben devait être en train de hurler. Mais il lui était impossible d'en être sûr. Lorsqu'il recouvra enfin ses sensations, ce ne fut que de façon approximative. L'herbe mouillée courait sur ses jambes nues. Ses bras engourdis lui cognaient les flancs. On le traînait sur le sol par le col de son tee-shirt.

Une fois qu'il se sentit suffisamment rationnel pour regarder ce qui l'entourait, il sentit des larmes d'impuissance lui monter aux yeux devant les scènes d'horreur qui se déroulaient près de lui. Comme pris de folie, les mécanoïdes d'assaut mitraillaient les manifestants avec leurs armes sensorielles, parfois à bout portant. Quand les misérables habitants d'Exnall ne subissaient pas des tortures inhumaines, ils étaient carrément tués sur le coup.

- Les salauds, graillonna Eben. Les salauds.

- Les flics sont toujours les mêmes.

Il se tourna vers l'homme qui l'avait arraché à ce cauchemar.

- Bon Dieu, merci, Frank. J'aurais été tué si j'étais resté là-dedans.

- Ouais, ce n'est pas impossible, répondit Frank Kitson. Heureusement que je suis arrivé.

L'avion hypersonique de la police atterrit près des cinq gros aéros des marines. Ceux-ci étaient rangés en enfilade sur la bretelle reliant Exnall à la M6 ; un quintette d'araignées obèses, noires et menaçantes, dont les pieds avaient défoncé la chaussée en carbobéton. À deux cents mètres de là se dressaient les premiers harandrydes de la ville, traçant une frontière méticuleu-sement entretenue entre la forêt indigène et les cultures de citronniers.

**Comme Ralph descendait l'échelle de coupée, les capteurs de son armure lui montrèrent les marines en train de se déployer le long de la lisière de la forêt. On avait déjà érigé une barrière en travers de la chaussée. Jusque-là, le déploiement était parfait.**

**Janne Palmer, le colonel commandant les marines, attendait Ralph dans le PC de son aéro. C'était une cabine adjacente au cockpit, où se trouvaient dix techniciens des communications et trois officiers d'interprétation tactique. Quoique protégée par la coque de l'appareil, Janne Palmer portait une armure légère, tout comme le reste de sa brigade. Elle avait ôté son casque, et Ralph fut surpris par son visage des plus féminins. La seule concession qu'elle avait faite à l'armée, apparemment, était de se tondre les cheveux, dont il ne subsistait qu'un duvet de deux millimètres à la couleur indéfinissable. Elle le salua d'un bref hochement de tête lorsqu'un jeune marine le fit entrer dans la cabine.**

**- J'ai accédé à un enregistrement des opérations chez Moyce's, dit-elle. Nos adversaires ne sont pas à prendre à la légère.**

**- J'en ai peur. Et il semble qu'Exnall soit la plus durement touchée des quatre villes de Mortonridge.**

**Elle jeta un coup d'oeil sur une colonne AV.**

**- Chouette mission. Espérons que ma brigade s'en tirera. Pour le moment, je suis en train d'établir un périmètre de sécurité à quinze cents mètres de la ville. Il devrait être bouclé dans une vingtaine de minutes.**

**- Excellent.**

**- Cette forêt ne va pas nous faciliter la tâche. Les satellites-capteurs de la défense stratégique ne voient que dalle sous les arbres, et, si j'en crois ce que vous avez dit, nous ne pouvons pas compter sur nos systèmes d'observation habituels.**

**- Je le crains.**

**- Dommage. Les aérovettes nous auraient été extrêmement utiles sur ce type de terrain.**

**- Je dois vous déconseiller de les utiliser. Les possédés sont bel et bien capables de brouiller nos systèmes électroniques. Vous avez intérêt à vous en passer. De cette façon, vous ne recevrez que des informations fiables, même si elles doivent être rares.**

**- Voilà une situation intéressante. Je n'en ai jamais rencontré de semblable depuis l'école, et encore.**

**- D'après ce que m'a dit Diana Tiernan, les IA n'ont plus que quelques points d'entrée dans Exnall. Nous avons bel et bien perdu la plus grande partie du réseau de communication urbain. Même l'architecture de la police est inopérante. Par conséquent, nous ne savons rien de la situation en ville.**

**- Une bagarre a éclaté devant le poste de police, mais elle a pris fin il y a deux minutes. Cependant, même si tous les manifestants rassemblés dans Maingreen étaient des possédés, ça nous laisse un fort pourcentage de personnes indemnes dans la population. Que comptez-vous en faire ?**

**- Le plan initial est toujours en vigueur. Nous attendons l'aube, puis nous envoyons les commandos pour évacuer tout le monde. J'aurais quand même souhaité que ce couvre-feu soit efficace. Tout s'est déroulé comme prévu dans les autres villes.**

**- L'expérience m'a appris que, dans ce genre de situation, les souhaits ont vite fait de se changer en regrets.**

**Ralph lui jeta un regard intrigué, mais elle se concentrait sur la projection d'une colonne AV.**

**- À mon avis, notre priorité est pour l'instant de contenir les possédés à l'intérieur d'Exnall, dit-il. Nous attendrons le jour pour trouver un moyen d'évacuer les autres.**

**- Absolument. (Janne Palmer regarda l'agent de l'ASE droit dans les yeux et lui adressa un sourire contrit.) Et, quand l'aube sera venue,**

**j'aurai besoin du plus d'information possible. Un grand nombre de vies vont dépendre de mes décisions. Je n'ai pas d'éléments des forces spéciales dans ma brigade. On n'a pas eu le temps de les mobiliser. Mais je vous ai, vous et vos hommes de la division G66. J'aimerais que vous effectuiez une reconnaissance sur le terrain. Vous êtes les plus qualifiés pour cela, sur tous les points de vue.**

**- Est-ce que vous connaissez Jannike Dermot, par hasard ?**

**- Non, pas personnellement. Acceptez-vous d'y aller ? Je ne peux pas vous l'ordonner ; l'amiral Farquar a insisté sur ce point : vous êtes ici pour me conseiller, et je dois suivre vos conseils.**

**- C'est fort aimable à lui.**

**Ralph n'avait même pas besoin de réfléchir à sa réponse. J'ai pris ma décision au moment où j'ai enfilé une nouvelle armure.**

**- D'accord, je vais dire à mes gars qu'on est encore en première ligne. Mais j'aimerais qu'un escadron de vos marines nous accompagne. Nous risquons d'avoir besoin de leur puissance de feu.**

**- Un peloton a été rassemblé et vous attend dans l'aéro numéro 4.**

**Finnuala O'Meara avait dépassé depuis belle lurette le stade de la simple frustration. Depuis un peu plus d'une heure, en fait. Il y avait une éternité qu'elle était assise dans une cellule du poste de police. Toutes ses tentatives pour attirer l'attention avaient échoué - télétransmissions au processeur du poste, hurlements, coups de poing sur la porte. Personne ne réagissait. Cet enfoiré de Latham avait dû donner des ordres stricts. Laissez-la se calmer pendant quelques heures. Espèce de crétin prétentieux.**

**Mais elle allait avoir sa peau. Quand elle le voudrait. Et il devait le savoir. C'était probablement pour cette raison qu'il la gardait enfermée pendant que son scoop se déroulait au-dehors, la privant d'une victoire totale. Si elle avait pu couvrir la totalité de l'événement, elle aurait été en position de dicter ses conditions à n'importe quel grand média.**

Elle avait entendu des bruits à l'extérieur, ceux d'une foule qui se rassemblait pour protester à grands cris. Une foule d'importance, semblait-il. Puis les sirènes des voitures de patrouille qui fonçaient le long de Maingreen. Un mégaphone qui lançait des avertissements, des suppliques et des menaces. Un étrange martèlement monotone. Des hurlements, le fracas du verre brisé.

C'était horrible. Elle aurait dû être dehors, en train de dévorer le spectacle des yeux.

L'émeute, si c'en était bien une, avait été suivie d'un calme des plus étranges. Finnuala était sur le point de s'endormir lorsque la porte de la cellule daigna enfin s'ouvrir.

- Ce n'est pas trop tôt, nom de...

La suite du juron s'étouffa dans sa gorge.

Une gigantesque momie s'avança dans la cellule d'un pas traînant, enveloppée de bandages d'un brun crasseux, un fluide pustuleux d'un vert criard gouttant de ses mains. Elle était coiffée de la casquette impeccable de Neville Latham.

- Désolé de vous avoir fait attendre, s'excusa-t-elle d'un ton bourru.

Les officiers de liaison du colonel Palmer informèrent Ralph et ses hommes de la présence de la femme alors qu'ils allaient pénétrer en ville. Les contre-mesures électroniques, maintenant familières, empêchaient toute télétransmission digne de ce nom, de sorte qu'ils durent se contenter d'une communication verbale. En l'absence d'une transmission sensovidéo, voire tout simplement visuelle, ils lui donnèrent une description du phénomène.

Pour ce qu'en savaient les satellites-capteurs de la défense stratégique, la totalité de la population d'Exnall s'était réfugiée à l'intérieur des bâtiments. Un peu plus tôt, on avait perçu des mouvements d'amplitude sous les frondaisons des harandrydes, des taches infrarouges floues qui se déplaçaient de façon erratique. Ces traces avaient disparu peu de temps avant l'aube. Les seuls mouvements perceptibles étaient ceux du feuillage, qui oscillait

doucement sous le zéphyr matinal. Tous les toits, ainsi que des rues entières, apparaissaient sous la forme de taches floues, comme si les lentilles du satellite étaient arrosées par une douce ondée. Sur le plan visuel, la ville n'était qu'un pâté informe, à l'exception d'un disque de quinze mètres de diamètre, devant un restoroute situé en bordure de la bretelle d'accès à la M6. La femme se tenait au centre de ce disque.

- Elle reste là sans rien faire, transmit Janne Palmer. Elle peut voir tout ce qui approche de la ville par cette voie d'accès.

- Est-ce qu'elle est armée ? demanda Ralph. Accompagné du peloton de douze marines que lui avait affecté le colonel, il était allongé sur le bas-côté de la route, à cent mètres des premières maisons. Protégés par un petit talus, ils étaient en train de ramper vers la ville.

Son esprit était bombardé par l'équivalent mental d'un acou-phène, sans doute causé par un excès de stimulants. Comme il n'avait dormi que deux heures durant les trente-six dernières heures, il était obligé d'avoir recours aux excitants chimiques et nanoniques pour garder sa lucidité. Mais il ne pouvait pas se permettre de baisser sa garde, pas maintenant.

- Négatif, lui dit Janne Palmer. Ou du moins, elle ne porte pas d'arme de gros calibre. Comme elle a une veste, peut-être a-t-elle dissimulé dessous un petit pistolet.

- Si elle est possédée, ça ne fait aucune différence. Jusqu'ici, on ne les a pas vus utiliser des armes à feu.

- En effet.

- C'est peut-être une question idiote, mais est-ce qu'elle est vivante ?

- Oui. Nous voyons sa poitrine bouger quand elle respire, et sa signature infrarouge est optimale.

- Vous pensez que c'est une sorte d'appât ?

- Non, ce serait trop évident. Je dirais plutôt une sentinelle, sauf qu'ils doivent savoir que nous sommes là. Les marines se sont livrés à quelques escarmouches pendant qu'ils établissaient le cordon sanitaire.

- Bon sang, vous voulez dire qu'il y en a déjà dans la forêt ?

- J'en ai peur. Ce qui signifie que je ne peux pas confirmer que tous les possédés sont contenus. J'ai demandé à l'amiral Farquar de m'envoyer des renforts pour fouiller les environs. En ce moment même, le Conseil de sécurité est en train d'examiner ma requête.

Ralph jura en silence. Il serait impossible de retrouver des possédés lâchés dans cette jungle. La région de Mortonridge était par endroits complètement sauvage. Dommage que nous ne disposions pas de chiens équipés du lien d'affinité, songea-t-il. Ceux qu'utilisaient les superviseurs des colonies de Lalonde auraient convenu à merveille. Mais je vois déjà la tête que ferait Jannike Dermot si j'avançais cette proposition devant le Conseil de sécurité. Et pourtant... on en aurait bien besoin, bon sang.

- Ralph, un instant, s'il vous plaît, transmit le colonel Palmer. Nous avons soumis notre sentinelle à une vérification d'identité. C'est Angeline Gallagher, je peux vous le confirmer.

- Bon Dieu. Ça change tout.

- Oui. Nous pensons qu'elle souhaite nous parler. Elle n'est pas stupide. Si elle révèle sa présence de cette façon, c'est un peu comme si elle agitait un drapeau blanc.

- Vous devez avoir raison.

Ralph ordonna au lieutenant qui commandait le peloton d'interrompre leur progression pendant que le Conseil de sécurité se mettait en ligne. Les marines formèrent un cercle défensif, scannant les arbres et les maisons les plus proches avec leurs capteurs les plus rudimentaires. Laissant pendre son fusil automatique contre son flanc, Ralph s'accroupit au milieu d'un bosquet de marboucles. Il avait le sinistre pressentiment que Gallagher (ou plutôt son

possesseur) n'avait pas l'intention de négocier une reddition. Personne n'acceptera jamais de se rendre, ni eux ni nous, songea-t-il, accablé.

Que voulait-elle donc leur dire ?

- Monsieur Hiltch, nous pensons la même chose que le colonel Palmer : cette femme souhaite négocier, transmit la princesse Kirsten. Je sais que c'est beaucoup vous demander après les épreuves que vous avez subies, mais j'aimerais que vous alliez lui parler.

- Nous pouvons vous appuyer avec les plates-formes DS, transmit Deborah Unwin. Vous placer dans l'oeil du cyclone, pour ainsi dire. Si jamais ils tentent quelque chose contre vous, nous arroserons la zone en suivant un cercle de deux cents mètres de diamètre dont vous occuperez le centre. Nous savons qu'ils ne résisteront pas à la puissance de feu de nos plates-formes.

- Ne vous faites pas de bile, dit Ralph à son auditoire invisible. J'y vais. Après tout, c'est moi qui les ai conduits ici.

Si étrange que cela paraisse, Ralph ne pensait pas à grand-chose tandis qu'il parcourait les cinq cents derniers mètres de la bretelle d'accès. Il n'avait qu'une seule idée en tête : en finir avec cette tâche. Sa route, qui avait pris naissance à l'embouchure d'un fleuve titanesque, sur une planète lointaine, s'achevait dans une jolie ville rurale, au bout de nulle part. Si la situation présentait un quelconque caractère ironique, celui-ci lui échappait complètement.

Le possesseur d'Angeline Gallagher l'attendait patiemment devant le restaurant, un immeuble de plain-pied plutôt miteux. Dean, Will et Cathal l'accompagnèrent un moment ; puis, alors qu'ils étaient à une centaine de mètres du but, il leur ordonna de faire halte et continua tout seul. Pas un mouvement dans les immeubles d'une élégante simplicité qui bordaient la bretelle d'accès. Mais il savait qu'ils patientaient à l'abri des murs et des rideaux fermés. Il acquit peu à peu la conviction que, s'ils ne se montraient pas, c'était parce l'heure n'était pas venue pour eux de faire leur entrée en scène. Ils ne joueraient leur rôle que plus tard.

Jamais il n'avait éprouvé une telle certitude, un tel épanouissement psychique. Qui s'accompagnait du pressentiment d'une catastrophe, un pressentiment de plus en plus fort.

Plus il se rapprochait de la femme, moins les contre-mesures électroniques affectaient ses blocs et ses implants. Lorsqu'il se retrouva à cinq mètres d'elle, le Conseil de sécurité recevait de nouveau une transmission sensovidéo.

Il fit halte. Redressa les épaules. Ôta son casque.

Le petit sourire qu'elle lui adressa était presque compatissant.

- Nous sommes à la croisée des chemins, dirait-on.

- Qui êtes-vous ?

- Annette Ekelund. Et vous êtes Ralph Hiltch, le chef de l'antenne de l'ASE sur Lalonde. J'aurais dû savoir que c'est vous qu'on nous enverrait. Jusqu'ici, vous avez fait du bon boulot.

- On pourrait arrêter les conneries ? Qu'est-ce que vous voulez ?

- Sur le plan philosophique, vivre éternellement. Sur le plan pratique, je veux que vous rappeliez les policiers et les marines qui encerclent cette ville, ainsi que les quatre autres que nous avons réussi à investir. Sur-le-champ.

- Non.

- Je vois que vous avez déjà appris à ne pas proférer des menaces. Finis les " Ceci est un ultimatum ". Finis les " Vous le regretterez ". C'est bien. Après tout, quelle menace pouvez-vous agiter pour nous faire fléchir ?

- Le tau-zéro.

Annette Ekelund plissa le front, réfléchissant à cette éventualité.

**- Oui. Peut-être. C'est assez terrifiant, je l'admets. Mais cette menace a perdu son caractère définitif. Si nous abandonnons les corps des possédés pour échapper au tau-zéro, nous pouvons toujours revenir. Il y a déjà plusieurs millions de possédés sur les mondes de la Confédération. Dans quelques semaines, il y en aura des centaines de millions, et puis bien vite des milliards. Je disposerai toujours d'un nouvel accès. Tant qu'un être humain sera vivant, les miens pourront me ressusciter. Est-ce que vous comprenez à présent ?**

**- Tout ce que je comprends, c'est que le tau-zéro est une arme efficace. Nous vous enfermerons dans des nacelles ; et nous continuerons à vous enfermer dans des nacelles jusqu'à ce qu'il ne reste plus un seul d'entre vous. Est-ce que vous comprenez ça ?**

**- Navrée, Ralph, mais, comme je viens de vous le dire, vous ne pouvez pas me menacer. Vous n'en avez pas encore pris conscience ? Vous n'avez pas encore déduit ce qui va assurer ma victoire ? Un jour ou l'autre, vous vous joindrez à moi. Vous allez mourir, Ralph. Aujourd'hui. Demain. Dans un an. Dans cinquante ans, si vous avez de la chance. Le moment n'a aucune importance. C'est l'entropie, c'est le destin, c'est la mécanique de l'univers. C'est la mort, et non l'amour, qui finit toujours par triompher. Et quand vous mourrez, vous vous retrouverez dans l'au-delà. C'est à ce moment-là que vous et moi ferons partie de la même fraternité. Unis contre les vivants. Convoitant les vivants.**

**- Non.**

**- Ne parlez donc pas de ce que vous ignorez.**

**- Je ne vous crois toujours pas. Dieu n'est pas cruel à ce point. La mort ne se réduit pas à ce néant dont vous sortez.**

**Elle eut un rire amer.**

**- Vous êtes un crétin. Un crétin et un ignorant.**

**- Mais un crétin vivant. Un crétin avec qui vous devez composer ici et maintenant.**

**- Dieu n'existe pas, Ralph. Seul les humains sont suffisamment stupides pour avoir créé des religions. Vous ne l'avez pas remarqué ? Aucune des espèces xénos que nous connaissons n'a besoin de soigner ses terreurs et ses angoisses à coups de promesses de gloire éternelle pour les âmes désincarnées. Oh, non, Ralph ; Dieu est simplement le terme qu'utilisé un primitif ignorant quand il parle de la cosmologie quantique. L'univers est une structure purement naturelle, une structure animée d'intentions malveillantes envers la vie. Et, maintenant, nous avons la chance de le quitter pour de bon, nous avons une chance de salut. Nous ne vous laisserons pas nous arrêter, Ralph.**

**- C'est pourtant ce que je vais faire.**

**- Navrée, Ralph, mais votre croyance intransigeante en l'humanité constitue votre principale faiblesse, une faiblesse que vous partagez avec toute la population dévote de ce royaume. Nous avons l'intention de l'exploiter au maximum. Ce que je vais dire va sans doute vous paraître inhumain, mais, de toute façon, je suis déjà un être inhumain à vos yeux. Je vous le répète, les morts ne peuvent pas perdre cette bataille, car vous n'avez aucune arme à nous opposer. Nous sommes invulnérables aux menaces, à la coercition et à la prière. À l'instar de la mort elle-même, nous sommes un absolu.**

**- Qu'avez-vous à me dire ?**

**- Est-ce que je m'adresse aux autorités de cette planète, à la princesse Saldana ?**

**- Oui. Elle est en ligne.**

**- Bien. Alors, voici ce que j'ai à déclarer : vous avez failli réussir à nous exterminer la nuit dernière et, si notre conflit se poursuit selon les mêmes modalités, un grand nombre de personnes vont trouver la mort, ce qui ne nous convient ni aux uns ni aux autres. En conséquence, je vous propose une trêve. Nous conserverons Mortonridge, et je vous jure qu'aucun de nous ne quittera cette région. Si vous ne me croyez pas, et je m'attends à une certaine**

**méfiance de votre part, vous avez le pouvoir d'établir un blocus sur l'isthme séparant cette péninsule du continent.**

**- Proposition refusée, télétransmit la princesse Kirsten.**

**- Le royaume n'abandonnera pas ses sujets, dit Ralph à haute voix. Vous devriez le savoir.**

**- Nous reconnaissons la puissance du royaume, dit Annette Ekelund. Et c'est pourquoi nous proposons ce cessez-le-feu. L'issue du conflit nous opposant aux vivants ne se décidera pas en fonction de ce qui va se passer ici. Nos forces respectives sont trop équilibrées. Cependant, les planètes de la Confédération ne sont pas toutes aussi avancées, aussi compétentes qu'Ombey. (Elle leva la tête et ferma les yeux, scrutant le ciel à l'aveuglette.) C'est là-bas que se décident nos destinées, en ce moment même. Vous comme moi, nous devrons attendre que d'autres en aient déterminé le cours. Nous savons que nous allons triompher. Tout comme votre foi mal placée vous dit que la victoire ira au camp des vivants.**

**- Donc, vous nous proposez de rester à l'arrière ?**

**- Oui.**

**- Je n'ai même pas besoin de demander son opinion au Conseil de sécurité. Nous ne sommes pas à l'arrière, nous sommes sur le front, nous jouons un rôle crucial dans la guerre qui nous oppose à vous. Si nous pouvons montrer aux autres planètes qu'il est possible de stopper votre progression, de vous chasser des corps que vous avez capturés, alors elles auront foi en leurs propres capacités.**

**Annette Ekelund opina avec tristesse.**

**- Je comprends. Princesse Saldana, j'ai essayé la raison ; à présent, je dois utiliser des arguments plus convaincants.**

**- Ralph, nos satellites-capteurs sont revenus en ligne, rapporta Deborah Unwin. Nous percevons des mouvements un peu partout. Ô mon Dieu, ils sortent en masse des bâtiments. Ralph, filez d'ici. Tout de suite. Allez-y ! Fuyez !**

Mais il ne bougea pas d'un pouce. Il savait que la femme Ekelund ne cherchait pas à le menacer personnellement. Il allait assister à une démonstration. Celle qu'il avait anticipée et redoutée dès le début.

- Voulez-vous que les plates-formes ouvrent le feu ? télétransmit l'amiral Farquar.

- Pas encore.

Grâce à ses rétines renforcées, il vit des portes s'ouvrir tout le long de la rue, des gens sortir de tous les immeubles.

Obéissant à un signal invisible lancé par Ekelund, les possédés faisaient sortir leurs otages. Les corps illusoires dont ils étaient parés étaient délibérément grotesques, allant du seigneur de la guerre à la créature de fiction, du monstre pustuleux au demi-dieu nécromancien. Une imagerie conçue pour souligner l'impossible gouffre qui les séparait de leurs prisonniers terrorisés.

Chacune de ces apparitions surnaturelles était flanquée d'un habitant d'Exnall épargné par la possession. Comme leurs tortionnaires, ils formaient un échantillon représentatif de leur communauté, jeunes et vieux, hommes et femmes ; vêtus d'une nuisette, d'un pyjama, d'une chemise enfilée à la hâte ou encore carrément nus. Certains se débattaient, les plus butés ou les plus fatalistes ; mais la majorité avait opté pour la soumission.

Les possédés s'avancèrent en maîtrisant sans peine leurs proies, investis de la force d'un mécanoïde par leurs capacités énergétiques. Les enfants braillaient, empoignés par des pattes et des griffes dures comme la pierre. Les hommes grimaçaient de douleur et de rage contenue.

Les oreilles de Ralph furent assaillies par une symphonie de cris de désespoir.

- Qu'est-ce que vous faites, bon sang ? hurla-t-il en désignant la foule. Arrêtez de les faire souffrir, pour l'amour de Dieu !

**- Ce n'est pas tout, déclara Annette Ekelund, impassible. Dites aux vôtres de jeter un coup d'oeil au lac Otsuo, à quatre kilomètres au sud-ouest de la ville. Ils y trouveront un camping-car abandonné appartenant à l'un des habitants d'Exnall.**

**- Un instant, Ralph, télétransmit Deborah Unwin. Nous lançons les recherches. Oui, il y a bien un véhicule garé à cet endroit. Enregistré au nom de Hanly Nowell, employé dans une usine d'agrochimie de la zone industrielle d'Exnall.**

**- D'accord, fit Ralph. Il est bien là où vous le dites. Maintenant, ordonnez aux vôtres de ménager leurs otages.**

**- Non, Ralph, répliqua Annette Ekelund. Ils ne ménageront personne. Ce que j'essaie de vous faire comprendre, c'est que nous sommes présents à l'extérieur de cette ville. Si je sais où se trouve ce camping-car, c'est parce que j'ai ordonné à son propriétaire de le laisser là-bas. Et ce n'est pas le seul dans ce cas, sans parler des autres villes. Nous avons échappé aux griffes de vos marines, Ralph. J'ai très soigneusement organisé notre stratégie dans les quatre villes où s'est arrêté l'autocar Longhound ; nous n'avons pas perdu notre temps la nuit dernière, pendant que vous traquiez les possédés à Pasto. Mes disciples se sont répandus sur toute la péninsule ; à pied, à cheval, à bicyclette et dans des véhicules à contrôle manuel. Même moi, j'ignore où ils se trouvent à présent. Vos cordons sanitaires sont totalement inutiles. Désormais, il va vous falloir isoler l'ensemble de Mortonridge pour empêcher le reste du continent d'être contaminé.**

**- Pas de problème.**

**- Je n'en doute pas. Mais vous ne pourrez jamais nous reprendre cette terre. Vous ne pourrez même pas reconquérir cette ville, sauf à commettre un génocide. Vous avez déjà vu ce dont est capable l'un d'entre nous quand il doit se défendre. Imaginez la puissance que nous pourrions déployer dans des buts maléfiques. Nous pourrions faire sauter vos usines à fission, incinérer vos hôpitaux, ensevelir vos enfants sous les ruines de vos crèches. Pour l'instant, nous n'avons tué personne, mais, si nous le décidons, si vous ne nous laissez pas le choix, cette planète connaîtra d'horribles souffrances.**

**- Espèce de monstre !**

**- Et je n'hésiterai pas, Ralph. J'ordonnerai à mes disciples de partir en campagne. Juste après leur avoir ordonné d'assassiner tous les habitants d'Exnall qui n'ont pas été possédés. Ils vont mourir ici, dans la rue, devant vous, Ralph. On leur fracassera le crâne, on leur brisera la nuque, on les étranglera, on les éventrera pour qu'ils se vident de leur sang sous vos yeux.**

**- Je ne vous crois pas.**

**- Vous ne voulez pas me croire, Ralph. Ça fait une différence de taille. (Sa voix se fit mielleuse, moqueuse.) Qu'avons-nous à perdre ? Ces gens que vous voyez autour de vous finiront par rejoindre nos rangs, d'une façon ou d'une autre. C'est ce que je m'efforce de vous dire. Soit leurs corps seront possédés, soit ils mourront et en posséderont d'autres. Je vous en prie, Ralph, ne vous infligez pas des souffrances inutiles à cause de vos stupides croyances. Nous allons gagner.**

**Ralph avait envie de la tuer, empli de haine et de terreur devant la sérénité avec laquelle elle parlait de massacre, sachant parfaitement qu'elle ne bluffait pas. Le plus primitif de tous les instincts humains, celui qui pousse à tuer l'ennemi sans attendre, émergea des profondeurs de son subconscient. Ses naneuroni-ques durent intervenir pour ralentir ses pulsations cardiaques. Sa main se déplaça d'un millimètre vers le pistolet passé à sa ceinture.**

**Et je ne peux pas le faire. Je ne peux pas la tuer. Je ne peux pas résoudre la situation par cet acte barbare qui nous est si familier. Grand Dieu, elle est déjà morte.**

**Les yeux d'Annette Ekelund suivirent le mouvement quasi imperceptible de sa main. Elle sourit et se tourna vers l'un des possédés qui étaient sortis du restaurant, lui faisant signe de s'approcher.**

**Sous le regard impuissant de Ralph, une momie coiffée d'une casquette de policier s'avança d'un pas traînant. La fille dont il**

enserrait les poignets ne devait pas avoir plus de quinze ans. Elle n'était vêtue que d'un grand tee-shirt mauve. Ses jambes nues étaient striées d'estafilades et maculées de boue. Elle avait abondamment pleuré. À présent, elle avait à peine la force de gémir.

- Voilà une jolie fille, dit Annette Ekelund. Un corps bien fait, quoiqu'un peu juvénile. Mais je peux changer ça. Car, voyez-vous, Ralph, si vous criblez de balles le corps d'Angeline Gallagher, c'est cette fille que je posséderai ensuite. Mon collègue lui brisera les os, la violera, lui arrachera le visage, lui infligera des souffrances si terribles qu'elle sera prête à faire un pacte avec le diable pour y mettre un terme. Mais ce ne sera pas le diable qui viendra à elle depuis l'au-delà, ce sera moi. Je reviendrai en ce monde ; et vous et moi nous retrouverons au même point, sauf que le corps de Gallagher aura péri. Pensez-vous qu'elle vous en sera reconnaissante, Ralph ?

Les naneuroniques de Ralph lancèrent des ordres prioritaires qui l'empêchèrent d'arracher la tête d'Ekelund.

- Que voulez-vous que je dise ? télétransmit-il au Conseil de sécurité.

- Je ne pense pas que nous ayons le choix, répondit la princesse Kirsten. Je ne peux pas laisser massacrer plusieurs milliers de mes sujets.

- Si nous nous retirons, ils seront possédés, l'avertit Ralph. Ekelund va faire à cette fille exactement ce qu'elle a promis, et les autres ne seront pas épargnés. Pas seulement dans cette ville, mais sur toute la péninsule de Mortonridge.

- Je le sais, mais je dois me soucier de la majorité. Si les possédés ont réussi à franchir les cordons sanitaires, alors nous avons déjà perdu Mortonridge. Je ne peux pas perdre également Xingu.

- Il y a deux millions d'habitants à Mortonridge !

- Je suis consciente de ce fait. Mais, s'ils sont possédés, au moins seront-ils encore vivants. Je pense que la femme Ekelund a raison : ce n'est pas ici que sera résolu le problème global de la possession.

(Brève pause.) Nous devons limiter nos pertes, Ralph. Dites-lui qu'elle peut avoir Mortonridge. Pour le moment.

- Oui, madame, murmura-t-il. Annette Ekelund sourit.

- Elle a accepté, n'est-ce pas ?

- Vous pouvez avoir Mortonridge, confirma Ralph, imperturbable, transmettant les conditions dictées par la princesse. Nous allons lancer immédiatement la procédure d'évacuation des personnes résidant dans des zones que vous n'avez pas encore contaminées ; toute tentative de sabotage de nos véhicules entraînera des frappes sur les zones où nous savons que vous êtes concentrés. Si l'un de vous tente de franchir le cordon sanitaire que nous aurons établi entre Mortonridge et le continent, il sera placé en tau-zéro. Si l'un de vous est capturé en dehors de la zone qui vous est allouée, il sera placé en tau-zéro. Si des personnes ou des biens d'Ombey subissent une attaque terroriste de votre part, nous lancerons une opération punitive et placerons plusieurs centaines des vôtres en tau-zéro. Si vous tentez de communiquer avec des possédés extraplanétaires, vous serez également punis.

- Évidemment, dit Ekelund d'une voix moqueuse. J'accepte vos termes.

- Et cette fille repart avec moi, déclara Ralph.

- Allons, Ralph, je ne pense pas que les autorités aient émis cette exigence.

- Je l'emmène. Essayez donc de m'en empêcher. Ekelund jeta un coup d'oeil à la fille sanglotante, puis se retourna vers Ralph.

- Vous seriez-vous soucié de son sort si c'était une vieille grand-mère toute ridée ? demanda-t-elle d'un ton sarcastique.

- Mais vous n'avez pas choisi une vieille grand-mère toute ridée, n'est-ce pas ? Vous avez choisi une jeune fille parce que vous saviez que nous sommes prêts à tout pour protéger nos enfants. Cette erreur vous est imputable.

Ekelund ne répondit pas, se contentant de lancer un geste irrité à la momie. Celle-ci relâcha la fille. Elle vacilla sur ses jambes, à peine capable de tenir debout tellement elle tremblait. Ralph l'attrapa avant qu'elle ne tombe à terre. L'effort imposé à sa jambe blessée le fit grimacer.

- J'attends avec impatience le jour où vous rejoindrez nos rangs, Ralph, dit Ekelund. Même si ça doit prendre des années. Vous ferez un allié de valeur. Venez donc me voir quand votre âme aura enfin trouvé un nouveau corps.

- Allez vous faire foutre.

Soulevant la fille dans ses bras, Ralph fit demi-tour et rebroussa chemin. Il s'efforça de ne pas voir les centaines de personnes massées devant les immeubles élégants, les possédés indifférents et leurs victimes hurlant de désespoir, qu'il avait été incapable de sauver. Il regardait droit devant lui, ne pensait qu'à poser un pied devant l'autre. Il savait que, s'il prenait conscience de la situation, de l'ampleur de la catastrophe qu'il avait causée, il n'aurait plus la force de poursuivre.

- Savourez bien le triomphe que représente cette fille, lui lança Annette Ekelund.

- Cette fille n'est qu'un début, promit-il en serrant les dents.

## *5.*

En un point de l'espace situé à quatre années-lumière de l'étoile autour de laquelle orbitait Mirchusko, la densité gravi-tationnelle augmenta subitement de façon notable. Au début, la région affectée était plus petite qu'un quark. Mais une fois créée, la distorsion . 'accrut rapidement à la fois en taille et en force. Des brins de lumière stellaire s'incurvèrent à sa périphérie pour être aussitôt aspirés vers son centre à mesure que la gravitation s'intensifiait.

**Dix picosecondes après avoir été créée, la distorsion changea de forme, la zone sphérique devenant un disque bidimensionnel. À cet instant, il faisait plus de cent mètres de diamètre. Au centre d'une de ses faces, la gravitation varia à nouveau, exerçant une énorme tension sur l'espace local. Apparut alors une brèche parfaitement circulaire s'ouvrant en iris en un temps très bref.**

**Un long geyser de gaz gris-blanc jaillit de l'épicentre du terminus du trou-de-ver. La vapeur d'eau qu'il contenait se transforma immédiatement en une nuée de minuscules cristaux de glace, qui tournoyèrent autour du panache central en émettant un faible scintillement dans la lumière stellaire. Des morceaux de matière solide commencèrent à jaillir le long du jet de gaz pour être aussitôt entraînés dans le vide. Une étrange collection : des nuages de sable sculptés, des touffes d'oyats dont les racines se tortillaient comme des pattes d'araignée, de petites dendrites fracturées de corail bleu et blanc, des fragments de feuilles de palmier, des gouttes d'eau salée aux formes mouvantes, un banc de poissons frétillants dont les corps multicolores explosaient sous l'effet de la décompression, plusieurs mouettes dont le sang giclait par le bec et le rectum.**

**Puis ce jaillissement surréaliste se tarit considérablement, bloqué par la présence d'un corps plus gros qui s'engouffrait dans le trou-de-ver. Udat émergea dans l'espace normal, larme aplatie de plus de cent trente mètres de long, à la coque de polype bleue marbrée d'un réseau d'arabesques violettes. Le gerfaut altéra aussitôt le flux d'énergie traversant la vaste structure alvéolaire de cellules ergostructurantes qui constituait la plus grande partie de sa coque, modifiant ainsi son champ de distorsion gravitonique. Le terminus du trou-de-ver commença à se refermer derrière lui.**

**L'un des derniers corps à émerger de l'ouverture transdimensionnelle fut une petite silhouette humaine. Une femme : difficile à discerner avec la combinaison IRIS noire qu'elle portait, agitant futilement ses membres un peu comme si elle se cramponnait à la structure de l'espace-temps pour suivre le grand gerfaut qui s'éloignait. Elle ralentit ses mouvements lorsque le collier de capteurs de la combinaison lui remontra les étoiles et les lointaines galaxies à la place de l'inquiétante pseudo-substance structurelle du trou-de-ver.**

**Le Dr Alkad Mzu fut prise d'un frisson irrépressible tellement le soulagement la grisait. Enfin libérée de l'emprise des équations devenues énergie.**

**Je connais trop bien la composition du réel pour endurer une exposition aussi directe. Le trou-de-ver a trop de failles, trop de pièges cachés. Un quasi-continuum où la flèche du temps doit être dirigée par un flux d'énergie artificiel ; les divers destins qui vous guettent dans un non-espace comme celui-ci vous feraient voir en la mort le plus beau des soupirants.**

**Les capteurs du collier lui révélèrent l'étendue des dégâts qu'elle avait subis depuis qu'elle avait lâché l'échelle de corde. Ses naneuroniques avaient automatiquement bloqué les impulsions de l'oreille interne pour empêcher les nausées. Plusieurs blocs analgésiques s'étaient aussi mis en place dans les circuits nerveux de ses avant-bras. Un visuel de son état physiologique lui montra les dommages infligés aux tendons et aux muscles quand elle s'était efforcée de ne pas lâcher prise alors que l'Udat plongeait pour se mettre en sécurité. Rien de trop grave, heureusement. Les équipements médicaux nanoniques pourraient réparer cela une fois qu'elle aurait ôté la combinaison.**

**- Pouvez-vous me récupérer ? transmit-elle à l'ordinateur de vol de Y Udat. Je n'arrête pas de tourner.**

**Comme s'ils ne le voyaient pas. Le problème, c'était que l'astronef biotek était déjà à sept cents mètres de distance et qu'il continuait à s'éloigner. Elle attendait une réponse, elle voulait que quelqu'un lui parle. Preuve qu'elle n'était pas seule. Cette situation périlleuse éveillait en elle des souvenirs vieux de trente ans. Chère Marie, la prochaine fois je parlerai de déjà vu.**

**- J'appelle Y Udat. Pouvez-vous me récupérer? Allez, répondez.**

**Sur la passerelle de Y Udat, Haltam s'affairait à programmer les packages nanoniques qui étaient en train de se souder à la base du crâne de Meyer. Spécialiste es fusion de Y Udat, il faisait également office de médecin-chef du vaisseau.**

Le capitaine était étendu sur sa couchette anti-g, immobile, inconscient. Ses doigts étaient encore enfoncés dans les accoudoirs, figés comme des serres, les ongles cassés par la force avec laquelle il avait lacéré le tissu. Du sang coulait de ses narines, formant des caillots sur ses joues. Haltam repensait avec inquiétude aux gémissements que balbutiait Meyer juste avant que le gerfaut ne s'éclipse de Tranquillité, arrachant Alkad Mzu aux agents de renseignement qui la retenaient prisonnière dans l'habitat. Le diagramme physiologique qu'il recevait par l'intermédiaire des naneuroniques de Meyer n'était pas non plus très rassurant.

- Comment va-t-il ? demanda Aziz, le pilote du spatiojet de Y Udat.

- Pas très bien, je crois. Il a subi une forte commotion cérébrale qui l'a mis en état de choc. Si j'interprète correctement ce visuel, ses symbiotes neuraux ont été sujets à un violent traumatisme. Plusieurs des synapses bioteks sont mortes, et il y a hémorragie mineure au niveau de l'interface avec le bulbe rachidien.

- Merde.

- Oui. Et nous n'avons pas d'équipement médical à bord qui puisse aller aussi profond. Ce qui ne changerait pas grand-chose, d'ailleurs. C'est le boulot d'un spécialiste.

- Je ne perçois pas ses rêves, télétransmit Udat. Je perçois toujours ses rêves. Toujours.

Haltam et Haziz échangèrent un regard anxieux. L'astronef biotek utilisait rarement son lien avec l'ordinateur de vol pour communiquer avec un membre d'équipage.

- Je ne pense pas que les dommages soient permanents, dit Haltam au gerfaut. N'importe quel hôpital correct peut réparer ces lésions.

- Il va se réveiller ?

- Absolument. Pour l'instant, ses naneuroniques le maintiennent sous anesthésie. Je ne tiens pas à ce qu'il reprenne conscience

avant que la soudure des équipements médicaux se soit faite. Ils devraient pouvoir le stabiliser et atténuer en grande partie l'état de choc.

- Merci, Haltam.

- C'est la moindre des choses. Et toi ? Est-ce que ça va ?

- Tranquillité a réagi avec violence. Mon esprit a mal. Je n'ai jamais connu cela auparavant.

- Et ta structure physique ?

- Intacte. Je suis toujours fonctionnel.

Haltam poussa un soupir de soulagement. Puis l'ordinateur de vol l'informa qu'Alkad Mzu lançait un appel à l'aide.

- Oh, merde, marmonna-t-il.

La batterie de capteurs électroniques montés sur le pourtour extérieur du module de vie en fer à cheval ne couvrait qu'un angle limité. Normalement, les capteurs d'Udat suffisaient à fournir à Meyer l'information nécessaire. Néanmoins, quand Haltam accéda aux capteurs du module, le balayage infrarouge repéra sans difficulté Mzu tournoyant au milieu du mince nuage de débris disséminés qui avait été aspiré avec eux dans le trou-de-ver.

- Nous vous avons localisée, transmit Haltam. On arrive.

- Udat ? demanda Aziz. Peux-tu nous amener jusqu'à elle, s'il te plaît ?

- Mais certainement.

Haltam parvint à esquisser un sourire, nerveux, soulagé. Au moins le gerfaut coopérait. Le vrai test viendrait quand ils lui demanderaient une manoeuvre de saut.

Udat se rapprocha à moins de quinze mètres de Mzu et s'aligna sur sa lente trajectoire. Après quoi Cherri Barnes enfila un module de propulsion à gaz froid et la ramena dans le vaisseau.

- Nous devons partir, transmit Alkad aussitôt qu'elle fut à l'intérieur du sas. Immédiatement.

- Vous ne nous aviez pas parlé de vos amis sur la plage, répondit Cherri sur un ton de reproche.

- Je vous avais dit que j'étais surveillée. Si vous ignoriez que ces agents secrets étaient prêts à tout pour m'empêcher de fuir, excusez-moi. Maintenant, s'il vous plaît, nous devons effectuer une manoeuvre de saut et nous tirer d'ici.

La pressurisation se mit en route dès que l'écoutille extérieure se referma, et l'air frais envahit le sas. Sous le regard de Cherri, Mzu fit sauter, avec des gestes gauches, les sceaux de son sac à dos tout élimé. L'objet dérisoire tomba sur le plancher. La combinaison IRIS de Mzu commença à refluer de sa peau, la substance huileuse s'accumulant pour former un globe suspendu à la base du collier. Cherri observait leur passagère d'un oeil curieux tandis que sa propre combinaison repassait en mode de rangement neutre. La petite femme tremblait légèrement, la transpiration couvrant sa peau noire. Ses deux mains étaient repliées vers l'intérieur, comme paralysées par l'arthrite ; ses doigts, tordus, enflés, ne bougeaient pas.

- Notre capitaine est en état d'incapacité, dit Cherri. Et je ne sais pas exactement ce qu'il en est à'Udat.

Alkad fit la grimace et secoua la tête. Ah ! quelle ironie... Dépendre du bon vouloir de Y Udat, entre tous les astronefs.

- Ils vont nous envoyer des vaisseaux, insista Mzu. Si nous restons ici, je vais être capturée et vous probablement exterminés.

- Dites-moi, qu'est-ce que vous avez bien pu faire pour que le royaume soit si remonté contre vous ?

**- Il vaudrait mieux que vous n'en sachiez rien.**

**- Au contraire, comme ça je saurai ce qui nous attend.**

**- Des ennuis.**

**- Essayez d'être un peu plus précise.**

**- Très bien : si vous voulez le savoir, tous les agents de l'ASE qu'ils peuvent mettre en activité dans la Confédération vont être lancés à mes trousses. Vous n'allez quand même pas me dire que vous voulez vous encombrer de ma personne. Si vous le faites, vous mourrez. C'est assez clair ?**

**Cherri ne sut que répondre. C'était vrai, ils savaient que Mzu était une sorte de dissident en fuite, mais pas qu'elle attirerait l'attention à ce point. Et pourquoi Tranquillité, sans doute en accord avec le seigneur de Ruine, aidait-il le royaume de Kulu à tenter de l'interner ? La situation n'était déjà pas brillante, et voilà que venait s'y ajouter ce problème.**

**Alkad transmit une requête à l'ordinateur de vol, réclamant une liaison directe avec le gerfaut.**

**- Udatl**

**- Oui, docteur Mzu.**

**- Vous devez quitter ce lieu.**

**- Mon capitaine est blessé. Son esprit s'est obscurci et altéré. J'ai mal quand j'essaie de penser.**

**- Je suis navrée pour Meyer, mais on ne peut pas rester ici. Les gerfauts de Tranquillité savent où vous avez effectué votre saut. Le seigneur de Ruine va les envoyer à ma recherche. Ils nous ramèneront tous.**

**- Je ne veux pas retourner là-bas. Tranquillité me fait peur. Je croyais qu'il était mon ami.**

**- Un saut, c'est tout. Un petit. Juste une année-lumière, ça suffira, la direction importe peu. Aucun gerfaut ne pourra plus nous suivre. Ensuite, nous verrons ce qu'il convient de faire. .**

**- Très bien. Une année-lumière.**

**Cherri avait déjà détaché le collier de sa combinaison spatiale quand elle sentit l'infime variation dans la gravité apparente, un phénomène familier signifiant que le champ de distorsion d'Udat se modifiait pour ouvrir un interstice de trou-de-ver.**

**- Très habile, dit-elle à Mzu d'un ton sarcastique. J'espère que vous savez ce que vous faites. Les vaisseaux bioteks n'ont pas l'habitude d'effectuer des sauts sans la supervision de leur capitaine.**

**- Cette notion est un préjugé dont vous devriez vraiment vous défaire, répondit Alkad d'une voix lasse. Les faucons et les gerfauts sont considérablement plus intelligents que les humains.**

**- Mais leurs personnalités sont totalement différentes.**

**- De toute façon, c'est fait maintenant. Et il semblerait que nous soyons encore en vie. D'autres remarques ?**

**Cherri l'ignora et commença à enfiler une combinaison spatiale une pièce.**

**- S'il vous plaît, pourriez-vous me placer mon sac à dos ? demanda Alkad. Je ne peux pas me servir de mes mains en ce moment. Notre départ de Tranquillité a été un peu plus précipité que je ne le pensais. Et j'aurai besoin d'équipements médicaux.**

**- Très bien. Haltam peut vous placer des packages nanoni-ques ; il est sur la passerelle, en train de soigner Meyer. Je vais prendre votre sac à dos.**

**- Non. Passez-le à mon épaule. Je le porterai.**

Cherri poussa un soupir entre ses dents. Il lui tardait de voir par elle-même dans quel état était Meyer. Elle s'inquiétait de la façon dont Udaî réagirait si le capitaine demeurait trop longtemps inconscient. L'excitation retombait après la forte poussée d'adrénaline au moment de la fuite, et elle se sentait comme sous le coup d'une forte dépression. D'autant que ce bout de femme était presque aussi inoffensif que son poids en plutonium pur.

- Qu'avez-vous là-dedans ?

- Ne vous inquiétez pas de ça.

Cherri prit le sac à dos par les sangles et le leva à hauteur du visage impassible de Mzu. Il ne pouvait pas y avoir grand-chose dedans à en juger par le poids.

- Ecoutez...

- Une importante somme d'argent. Et une somme encore plus importante d'informations ; rien qui vous soit compréhensible. Bon, vous m'avez déjà recueillie à bord, ce qui en soi est suffisant pour vous faire tuer si jamais on me découvre. Et si l'agence savait que vous avez touché à ce sac à dos et peut-être à ce qu'il contient, elle vous soumettrait illico à un débrie-fing psychologique juste pour se faire une idée de son poids. Vous voulez vraiment aggraver les choses en jetant un coup d'oeil à l'intérieur ?

Ce que Cherri voulait faire, c'était lui lancer le sac à dos à la figure. Meyer avait commis la plus grande erreur de jugement de sa vie en acceptant cette absurde mission de sauvetage. Il ne restait plus qu'à prier qu'il ne s'agisse pas d'une erreur fatale.

- Comme vous voulez, dit-elle avec un calme fragile.

Le spatioport de San Angeles était situé sur la bordure sud de la métropole. Un carré de dix kilomètres de côté, une ville en miniature ciselée dans la machinerie. Sur la terre aplanie on avait déversé d'immenses andains stériles de carbobéton qu'on avait ensuite divisés en routes, aires de stationnement pour les taxis et plates-formes d'atterrissage. Les centaines de hangars et terminaux de

**chargement des compagnies spatiales accueillaient une activité représentant le cinquième de l'ensemble du trafic sol-orbite de la planète.**

**Parmi les alignements monotones de hangars et de blocs-bureaux standardisés en matériau composite, seul le terminal voyageurs s'était vu autoriser un élan de fantaisie sur le plan architectural. Il évoquait le genre d'astronef qu'on aurait pu construire si les considérations pratiques de la propulsion TTZ n'avaient pas imposé aux sociétés d'astro-ingénierie le modèle uniforme de coque sphérique. Combinaison harmonieuse entre l'usine de raffinage à micro-g et le biplan hypersonique, il dominait la ligne des toits de son imposante silhouette technogothique. Depuis la longue autorue venant de la ville, il donnait l'impression aux conducteurs qui approchaient d'être prêt à fondre jalousement sur les petits spatiojets en delta qui s'agitaient sous ses grandes ailes pour embarquer leurs passagers.**

**Jezzibella ne se donna même pas la peine de le regarder. Depuis le départ aux petites heures du matin, elle avait passé tout le trajet assise dans la voiture les yeux fermés, ne dormant pas mais le cerveau complètement au point mort. Les gamins du concert de la veille - peu importaient leurs noms - s'étaient finalement révélés nuls, leur foutue mentalité de groupie venant interférer avec leurs émotions. Tout ce qu'elle voulait maintenant, c'était fuir. Fuir ce monde. Fuir cette galaxie. Fuir cet univers. Elle espérait ardemment, comme toujours, que l'astronef qui l'attendait l'emmènerait en un lieu où se passait quelque chose de nouveau. Que la prochaine escale serait différente.**

**Partageant la voiture avec elle, Leroy et Libby ne disaient mot, ne bougeaient pas. Ils savaient à quoi s'en tenir quand elle était dans cette humeur. C'était toujours pareil quand elle quittait une planète, et à chaque fois un peu plus prononcé.**

**Leroy était à peu près sûr que c'était ce désir inexprimé qui séduisait tant les gamins ; ils s'identifiaient avec cette sensation de total désespoir qui la laissait déboussolée. Naturellement, il faudrait surveiller cela. Pour l'instant, ce n'était que la souffrance commune à**

tous les artistes, une rêverie morbide. Mais qui pouvait à la longue, s'il n'y prenait garde, tourner à l'authentique dépression.

Une chose de plus à surveiller. Un stress supplémentaire. Mais il n'aurait renoncé à ça pour rien au monde.

Les onze voitures formant la caravane de Jezzibella descendirent dans l'aire de stationnement réservée aux VIP, sous l'une des ailes flamboyantes du terminal. Si Leroy avait choisi une heure aussi matinale pour leur départ, c'était parce que c'était l'heure la plus creuse du terminal. Ils devraient pouvoir expédier sans problème les procédures officielles.

Peut-être était-ce la raison pour laquelle les gardes du corps ne pressentaient rien d'anormal. À force d'être perpétuellement aux aguets avec leurs sens augmentés, l'absence de public leur était un soulagement plutôt qu'un sujet d'inquiétude.

Ce fut seulement quand Jezzibella demanda : " Où diable sont ces foutus journalistes ? " que Leroy remarqua que quelque chose clochait. Le terminal n'était pas simplement tranquille, il était mort. Pas de voyageurs, pas de personnel, pas même un sous-directeur pour accueillir Jezzibella. Et assurément pas le moindre journaliste. Ce n'était pas bizarre, c'était inquiétant.

La nuit dernière, il avait communiqué leur horaire de départ à trois sources parfaitement fiables.

- Putain ! Leroy, c'est génial ! pesta Jezzibella alors que toute sa suite pénétrait dans l'entrée. On est vraiment au pays des mythes, non ? Parce que alors, merde, je n'arrive pas à y croire. Bon sang, comment suis-je censée faire une putain d'impression quand les seuls témoins de mon départ sont ces foutus larbins mécaniques ?

- Je ne comprends pas, dit Leroy.

L'immense et lugubre hall d'entrée des VIP prolongeait l'illusion fantasmagorique que donnait déjà le bâtiment du terminal : l'Egypte ancienne rencontre l'énergie atomique. Une ville de marbre complètement irréelle, avec ses obélisques, ses fontaines et ses

gigantesques fresques ornementales plaquées or, avec ses sphinx d'ivoire rôdant le long des murs. Quand Leroy voulut communiquer avec le processeur-réseau local, tout ce qu'il obtint fut la réponse système occupé.

- Qu'est-ce qu'il y a à comprendre, tête de noud ? Tu as encore merde.

Jezzibella se dirigea d'un pas bruyant vers le grand escalator à effet de vague qui montait en s'incurvant vers l'un des halls du terminal. Elle se souvenait de l'avoir descendu à son arrivée, il devait donc mener aux spatiojets. Le foutu processeur-réseau ne lui permettrait même pas d'accéder à un plan de l'étage. Planète de merde !

Elle était à cinq mètres du haut (avec son escorte courant pour la rattraper) quand elle vit l'homme qui l'attendait à côté de l'entrée voûtée du hall. Une espèce de benêt en uniforme, celui du personnel du terminal, arborant le sourire zélé de rigueur.

- Je suis désolé, madame, dit-il quand elle parvint à sa hauteur. Vous ne pouvez pas aller plus loin.

- Oh ! vraiment ?

- Oui. Nous avons une opération de vol prioritaire en cours aujourd'hui, tous les horaires ont été modifiés.

Jezzibella sourit, se radoucit : une charmante jeune ingénue aux grands yeux en quête d'un homme, un vrai, pour la guider.

- Quel dommage. J'ai réservé pour un départ ce matin.

- Je crains qu'il n'y ait un petit délai.

Toujours souriante, Jezzibella lui balança un coup de genou dans les parties.

Isaac Goddard avait été ravi de la mission qu'on lui avait assignée. Il était essentiel de retenir les importuns qui traversalent le terminal, une tâche qu'Ai Capone n'aurait pas confiée à n'importe qui. Et voilà

**qu'en plus cela lui donnait l'occasion de rencontrer la superstar de ce siècle. Lee Ruggiero, dont il possédait le corps, vouait une grande admiration à Jezzibella. En la voyant de près, Isaac comprenait pourquoi. Si adorable, si vulnérable. Dommage qu'il doive employer la force pour l'arrêter. Mais le minutage était d'une importance capitale dans les vols des spatiojets. Al avait assez souvent insisté là-dessus.**

**Il s'apprêtait à utiliser ses facultés énergétiques sur les gardes du corps, qui avaient rattrapé Jezzibella, quand celle-ci s'appliqua à lui faire remonter les testicules dans les orbites via le tube digestif.**

**Le pouvoir énergétique dont héritait chaque possédé, en pliant le tissu de la réalité à la volonté, autorisait des prouesses quasi miraculeuses. En plus de sa puissance destructrice, il permettait, d'un simple déclic de la pensée, de figer les choses. On pouvait également renforcer un corps pour qu'il résiste à presque n'importe quel type d'attaque, de même qu'augmenter sa force physique. Et les blessures cicatrisaient presque aussi vite qu'elles étaient infligées.**

**Mais il fallait d'abord en formuler le souhait, régler le flux énergétique à la puissance désirée. Isaac Goddard n'eut jamais l'occasion de formuler le moindre souhait. Une douleur atroce, typiquement masculine, désintégra toutes les pensées cohérentes qui traversaient son cerveau captivé. Il ne resta que la douleur.**

**Le teint livide, il s'affaissa lentement sur le sol devant Jezzibella. Des larmes coulèrent le long de ses joues tandis que sa bouche proférait des mots sans son.**

**- Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, railla Jezzibella, j'aimerais vraiment quitter cette planète de merde sans perdre une seconde.**

**Elle s'éloigna à longues enjambées.**

**- Holà, voyons, Jez ! s'écria Leroy en courant après elle dans le hall, ce qui l'obligeait à se dandiner comme un canard. Calme-toi. Tu ne peux pas te mettre à faire des trucs comme ça.**

**- Et pourquoi pas, bordel de merde ? T'as peur que cette armée de fantômes aillent tous témoigner en coeur ?**

**- Écoute, tu l'as entendu. Il y a un vol spécial prévu ce matin. Pourquoi ne pas attendre ici, et je vais voir ce qu'il en est. Hein ? Je ne serai pas long.**

**- C'est moi, merde, le vol spécial, tête de noud ! Moi, moi.**

**- Bon Dieu ! Grandis un peu, veux-tu ? Je ne manage pas les crises d'adolescentes. Je ne fais que les adultes.**

**Jezzibella s'arrêta, stupéfaite. Leroy ne l'avait jamais engueulée. Elle eut une moue gracieuse.**

**- J'ai été méchante.**

**- Tu l'as dit.**

**- Pardonne-moi. J'étais en colère contre Emmerson.**

**- Ça, je peux le comprendre. Mais il ne vient pas sur le vaisseau avec nous. Plus la peine de s'affoler.**

**Elle perdit son sourire étudié.**

**- Leroy... S'il te plaît, tout ce que je veux, c'est partir. Je déteste ce putain d'endroit. Je serai sage, promis. Mais il faut que tu me fasses partir d'ici.**

**Il passa ses doigts boudinés sur son visage ; la transpiration collait ses cheveux à son front.**

**- Okay. Et un vol d'évacuation miracle, un.**

**- Merci, Leroy. Je n'ai pas tes défenses, tu sais. Le monde est différent pour toi. Dur et simple tout à la fois.**

**Leroy essaya d'entrer en contact avec un processeur-réseau. Il n'obtint aucune réponse, toutes les unités étaient HS.**

**- Mais qu'est-ce qui se passe ici ? s'interrogea-t-il sur un ton agacé. Si ces vols étaient aussi importants, pourquoi n'avons-nous pas été informés ?**

**- Je crois que c'est ma faute, lui dit Al Capone. Jezzibella et Leroy se retournèrent pour voir un groupe de dix hommes traverser le hall dans leur direction. Ils avaient tous des costumes croisés et des mitraillettes. Toute tentative de fuite était vouée à l'échec. D'autres gangsters émergeaient des couloirs latéraux.**

**- Vous voyez, je ne tiens pas à ce que les gens soient informés, expliqua Al Capone. Du moins pendant quelque temps. Après, je vais m'adresser à toute cette foutue planète. Haut et clair.**

**Deux des gardes du corps de Jezzibella aperçurent les gangsters qui s'approchaient. Ils se précipitèrent en dégainant leurs pistolets à induction thermique.**

**Al fit claquer ses doigts. Les gardes du corps laissèrent échapper en même temps des glapissements de douleur comme leurs pistolets étaient portés au rouge. Ils les lâchèrent aussitôt. Au même moment, le plancher d'onyx se souleva pour les faire tomber à la renverse.**

**Sous le regard médusé de Jezzibella, les deux colosses glissèrent sur le sol et allèrent percuter le mur. Elle tourna la tête pour reporter son attention sur Al et lui décocha un grand sourire.**

**- Magnifico.**

**Elle mourait d'envie d'enregistrer la scène, mais ses foutus naneuroniques se crashèrent. Le coup classique !**

**Al regarda le gros lard reculer, l'air terrorisé. Mais la dame, elle... elle restait là, tout bonnement. Avec cette étrange expression sur le visage, la prunelle légèrement rétrécie par la fascination et l'intérêt. L'intérêt qu'elle lui portait, bon sang ! Elle n'avait pas peur. Celle-là, c'était la grande classe. Et une sacrée belle fille, par-dessus le marché. Visage espiègle, et un corps comme il n'en existait même pas dans les années 20. Lovegrove avait une envie qui le démangeait**

de jeter un coup d'oeil sur elle pendant qu'il lui expliquait qui était Jezzibella. Une sorte de chanteuse vedette de night-club. Sauf qu'aujourd'hui, on ne se contentait plus de chanter et de taper sur des touches, loin de là.

- Alors, qu'allez-vous nous raconter ? demanda Jezzibella ' d'une voix voilée.

- Comment ça ?

- Quand vous vous adresserez à la planète. Qu'allez-vous dire?

Al prit le temps d'allumer un cigare. Histoire de la faire attendre, de lui montrer qui était le maître.

- Je vais leur dire que c'est moi qui commande désormais. Le gars qui dirige tout sur la planète. Et vous allez tous faire ce que je dis. Tout ce que je dis.

Il fit un clin d'oeil très accentué. Jezzibella prit un air déçu.

- Quel gaspillage de talent.

- Hein ?

- C'est vous les types que la police appelle les Rétros, exact ?

- Oui, répondit Al avec prudence.

Elle fit un petit geste désinvolte vers ses gardes du corps étourdis.

- Et vous avez assez de couilles et de pouvoir pour vous emparer d'une planète entière ?

- Vous pigez vite.

- En ce cas pourquoi les gaspiller sur ce dépotoir ?

- Ce dépotoir a huit cent quatre-vingt-dix millions d'habitants, madame. Et je vais être leur empereur à tous avant la fin de la soirée.

- Mon dernier album s'est vendu à plus de trois milliards d'exemplaires à ce jour, plus neuf en comptant les copies piratées. Ces gens veulent que je sois leur impératrice. Tant qu'à risquer le paquet, pourquoi ne pas choisir une planète correcte ? Kulu ou Oshanko ou même la Terre ?

Sans la quitter des yeux, Al appela quelqu'un derrière lui.

- Hé ! Avvy l'affranchi, amène ton sale cul par ici. Presto ! Avram Harwood s'avança dare-dare, la tête baissée, les épaules affaissées. À l'évidence, chaque pas lui était un supplice, et il faisait porter son poids sur sa jambe gauche.

- Oui, monsieur ?

- La Nouvelle-Californie est la plus grande planète de la Confédération, oui ou merde ? interrogea Al.

- Oh, oui, monsieur. C'est exact.

- Votre population est-elle supérieure à celle de Kulu ? demanda Jezzibella avec l'air de s'ennuyer.

Avram Harwood se tortilla de façon pitoyable.

- Réponds-lui, grogna Capone.

- Non, madame, dit Harwood.

- Votre économie est-elle plus performante que celle d'Oshanko ?

- Non.

- Exportez-vous autant que la Terre ?

- Non.

**Jezzibella pencha dédaigneusement la tête de côté, pointant ses lèvres vers Al.**

**- D'autres questions ?**

**Elle avait brusquement adopté l'intonation d'un professeur. Al se mit à rire, manifestant une sincère admiration.**

**- Merde ! Les femmes modernes.**

**- Ce truc de la chaleur que vous faites avec les doigts, vous pouvez tous le faire ?**

**- Pour sûr, mon chou.**

**- Intéressant. Bon, dites-moi, en quoi le fait de vous emparer de ce spatioport est-il lié à votre projet de conquête de la planète ?**

**Le premier réflexe d'Aï fut de lui exposer ses plans. Vols synchronisés vers les astéroïdes en orbite. Élimination du personnel de la défense stratégique. Utilisation de la puissance de feu du réseau DS pour ouvrir la planète entière à son Organisation. Mais ils manquaient de temps. Et cette fille n'était pas une gourde, elle comprendrait s'il lui expliquait.**

**- Désolé, poupée, mais on est un peu pressés. C'a été le pied.**

**- Oh que non. Si vous aviez pris votre pied avec moi, vous sauriez ce que c'est.**

**- Putain de merde...**

**- Si ça a un rapport avec les vols de spatiojets, c'est que vous cherchez à atteindre les astronefs ou les astéroïdes en orbite. Mais si vous cherchez à vous emparer de la planète, ce ne sont pas les astronefs. Donc, c'est forcément les astéroïdes. Laissez-moi deviner, le réseau de défense stratégique.**

Elle nota les mines alarmées sur les visages des gangsters. Tous hormis le maire Harwood, mais celui-ci dérivait déjà dans quelque purgatoire profondément enfoui en lui.

- Alors, comment je m'en suis tirée ?

Al ne put que rester bouche bée. Il avait entendu parler de ces araignées : elles tissaient leurs jolies toiles ou vous hypnotisaient ou autre chose. Le résultat, c'était que les mâles ne pouvaient pas s'échapper. Et là, ils se faisaient baiser et bouffer.

Maintenant je sais par où ils passent.

- Je dis : pas mal.

Il lui enviait sa décontraction. En fait, il lui enviait beaucoup de choses.

- Al ? le pressa Emmet Mordden. Al, il faut qu'on y aille.

- Oui, oui. Je n'ai pas oublié.

- On peut envoyer ce groupe aux gars de Luciano pour la possession.

- Hé ! merde, qui est-ce qui commande ici ?

Sous le coup de la peur, Emmet fit un pas en arrière.

- Qui commande, mais qui ne contrôle pas, railla Jezzibella.

- Allez-y mollo, madame, la prévint Al d'un ton sec.

- En tout cas, les vrais chefs, quand ils veulent faire quelque chose, ils se contentent de donner des ordres. (Elle se lécha les lèvres.) Vous savez ce que je veux faire ?

- Et merde ! Les femmes modernes. Vous êtes toutes des vraies putes. Je n'ai jamais rien entendu de pareil.

- Et encore, pour l'instant on n'a fait que bavarder.

- Oh, vingt dieux !

- Alors qu'en dites-vous, Al ?

Jezzibella reprit sa voix de gorge. À peine si elle avait besoin de forcer. Elle était si échauffée, excitée, stimulée. Tout ce qu'on peut imaginer. Prise dans un détournement terroriste. Et quels étranges terroristes. Des mauviettes, pourvues d'un potentiel nucléaire individuel. Hormis le chef, qui était concentré un max. Pas vilain, en plus.

- Vous voulez que je participe à votre petit coup d'État ?

Ou préférez-vous passer le reste de votre vie à vous demander ce que ça aurait donné ? Car vous vous le demanderez. Vous le savez.

- On a un siège de libre dans la fusée, dit Al. Mais vous ferez ce qu'on vous dira.

Elle eut un battement de cils.

- Ça va être une première.

Surpris par ce qu'il venait de dire, Al essaya de se repasser leur conversation dans son esprit pour voir comment il en était arrivé là. Rien à faire, il ne pigeait pas. Encore une fois, il agissait sur une simple impulsion. Et c'était au poil. Comme au bon vieux temps. Les gens ne savaient jamais ce qu'il allait faire dans la minute suivante. Ça les tenait à cran, et lui au sommet.

Jezzibella s'avança vers lui et glissa son bras sous le sien.

- Allons-y.

Al regarda autour de lui avec un grand sourire vorace.

**- Okay, les marioles, vous avez entendu ce qu'a dit la dame. Mickey, conduis le reste de cette équipe à Luciano. Emmet, Silvano, emmenez vos gars aux spatiojets.**

**- Laissez-moi mon manager et la vieille femme... oh, et les musiciens aussi, dit Jezzibella.**

**- C'est quoi, ça ? demanda Al. Je n'ai pas de place dans mon Organisation pour les parasites.**

**- Vous voulez que j'aie l'air en beauté. J'ai besoin d'eux.**

**- Jé-sus, tu te poses un peu là !**

**- Si c'est du facile que tu cherches, dégotte-toi une midinette. Moi, c'est le colis au complet ou rien.**

**- Okay, Mickey, vire les pédoques. Mais pour le reste, la totale. (Il tendit les mains vers Jezzibella, paumes en l'air comme pour implorer.) Ça va comme ça ?**

**Le sarcasme n'était pas complètement feint.**

**- Ça va, acquiesça-t-elle.**

**Ils échangèrent un bref sourire entendu puis, en tête du cortège de gangsters, ils traversèrent le hall pour rejoindre les spatiojets en station.**

**Le terminus du trou-de-ver s'ouvrit sans secousses six cent quatre-vingt mille kilomètres au-dessus de l'équateur de Jupiter, distance minimale autorisée par rapport au prodigieux chapelet d'habitats en orbite. Onone émergea de la brèche circulaire et s'identifia aussitôt auprès du réseau de défense stratégique jovien. Dès que l'autorisation d'approche eut été accordée, le faucon fonça vers l'habitat Kristata avec une accélération de cinq g, lui demandant de dépêcher une équipe médicale aussitôt l'amarrage effectué.**

**Quelle spécialité ? demanda Kristata.**

Cacus, leur médecin-chef, prit alors le relais, utilisant l'affinité du faucon pour transmettre une liste des graves blessures physiques infligées à Syrinx par le possédé occupant l'île de Pernik.

Nous aurons surtout besoin d'une équipe de traumatologie, précisa-t-il. Naturellement, nous l'avons mise en tau-zéro pour le vol. Cependant, après son retour à bord, elle ne réagissait à aucun niveau de communication mentale, sauf pour accuser réception du contact d'Onone, un réflexe purement automatique. Je crains que ce repli sur soi-même, vu son intensité, soit très proche de la catatonie.

Que lui est-il arrivé ? questionna l'habitat.

Il était inhabituel pour un faucon de voler sans la supervision de son capitaine.

On l'a torturée.

Ruben attendit que les membres de l'équipe médicale aient commencé à échanger leurs points de vue avant de demander à Onone une liaison d'affinité avec Éden proprement dit. Maintenant qu'il avait atteint Jupiter, il pouvait sentir son corps se détendre sur la couchette de la passerelle malgré la pression de l'accélération. Les événements qui allaient se jouer au cours des quelques prochaines heures nécessiteraient beaucoup d'efforts, quoique rien de comparable à Atlantis et au voyage vers le système solaire.

Dès qu'Oxley avait ramené Syrinx à bord, l'instinct $ Onone l'avait poussée à filer droit sur Saturne et l'habitat Romulus. Ce besoin nostalgique de rentrer à la maison après un choc aussi terrible était un trait propre aux faucons comme aux humains.

Il avait appartenu à Ruben de convaincre le faucon en proie à une peur panique que Jupiter serait préférable. Les habitats joviens possédaient des installations médicales technologiquement plus avancées que ceux orbitant autour de Saturne. Et, bien entendu, il fallait informer le Consensus.

La menace qu'ils avaient découverte transcendait les simples problèmes individuels.

**Et puis, il y avait le vol lui-même. Onone n'avait jamais pris l'espace, encore moins effectué une manoeuvre de saut, sans la supervision subliminale de Syrinx. Certes, les faucons étaient**

**capables de voler sans la moindre intervention humaine. Mais, comme toujours, il y avait une grosse différence entre la théorie et la pratique. Ils s'identifiaient tellement aux besoins et aux souhaits de leurs capitaines.**

**La bande d'affinité générale avait résonné du soulagement de l'équipage lorsque la première manoeuvre de saut s'était déroulée sans problème.**

**Ruben savait qu'il n'aurait pas dû douter d'Onone, mais lui aussi avait les pensées qui tourbillonnaient, l'esprit rongé par l'inquiétude. La vision des blessures de Syrinx... Et, pire, son esprit qui s'était refermé comme une fleur la nuit venue. Toutes les tentatives pour forcer une ouverture au-delà du bouillonnement de ses pensées superficielles n'avaient donné comme résultat qu'un jaillissement d'images et de sensations morbides. On pouvait craindre pour sa santé mentale si on la laissait seule aux prises avec de tels cauchemars. Cacus l'avait immédiatement placée en tau-zéro, résolvant momentanément le problème.**

**Bonjour, Ruben, transmit Éden. Il m'est agréable de vous recevoir à nouveau. Quoique je sois attristé par la condition de Syrinx et que je perçoive l'immense détresse qui afflige Onone.**

**Quarante ans s'étaient écoulés depuis que Ruben avait conversé directement avec l'habitat originel, lors de sa dernière visite. Un voyage que la plupart des Édénistes effectuaient à un moment de leur vie. Pas un pèlerinage (ils s'en défendraient énergiquement), mais l'occasion de présenter leurs respects, de témoigner leur reconnaissance envers l'entité fondatrice de leur culture.**

**C'est la raison pour laquelle j'ai besoin de parler avec toi, déclara Ruben. Éden, nous avons un problème. Voudrais-tu convoquer un Consensus général, s'il te plaît ?**

Il n'existait pas de hiérarchie dans l'édénisme, c'était une société fière de son égalitarisme ; il aurait pu adresser la même requête à n'importe quel habitat. Si la personnalité jugeait la requête valide, celle-ci était transmise au Consensus de l'habitat, puis, si elle passait le vote, un Consensus général était convoqué, comprenant tous les Edénistes, habitats et faucons du système solaire, sans exception. Mais dans ce cas précis, Ruben se sentait tenu de formuler sa demande directement à Éden, le premier habitat.

Il fit un compte rendu de ce qui s'était passé sur Atlantis, suivi du précis que leur avait légué Laton. Quand il eut fini, la bande d'affinité demeura silencieuse durant plusieurs secondes.

Je vais convoquer un Consensus général, transmit finalement Éden.

La voix mentale de l'habitat était empreinte d'une gravité inhabituelle.

Le soulagement qui traversa l'esprit de Ruben s'accompagna d'un étrange frisson d'angoisse. À tout le moins, le fardeau que l'équipage d'Onone avait porté seul durant le vol allait être partagé et atténué d'autant - le principe même de la psychologie de l'édénisme. Cependant, la réaction de l'habitat quand il avait appris que des âmes étaient revenues pour posséder les vivants, réaction qui chez lui équivalait à un choc, était des plus inquiétantes. Éden avait été germiné en 2075, ce qui en faisait la plus ancienne entité vivante de la Confédération. S'il en était une dotée de la sagesse requise pour supporter sans faiblir une telle annonce, ce devait bien être le vieil habitat.

Troublé par la réaction de l'habitat, et se reprochant d'avoir espéré des miracles, Ruben retourna s'installer dans la couchette anti-g et utilisa les capteurs du faucon pour observer leur vol d'approche. Ils étaient déjà à vingt-cinq mille kilomètres d'Europe, virant en douceur autour de son hémisphère Nord. Le manteau de glace qui couvrait la lune brillait d'un gris aqueux sous la lumière du soleil lointain rasant sa surface lisse, où se reflétait de temps à autre l'éclat d'un cratère.

Derrière la lune, Jupiter masquait la moitié de l'univers. Ils étaient suffisamment près pour que les régions polaires fussent invisibles,

**laissant de la planète l'image schématisée d'une barrière plate de furieux nuages orange et blanc. La géante gazeuse était dans l'une de ses phases les plus actives. D'immenses gerbes cycloniques montaient comme des geysers à travers les couches nuageuses supérieures, formations de champignons tournoyant, apportant avec eux une multitude d'impuretés d'un gris plus sombre arrachées aux couches inférieures. Les couleurs se livraient une lutte acharnée le long des tracés mouvants de figures complexes, sans vainqueurs ni vaincus. Le chaos était trop prononcé pour qu'un motif ou une nuance remportât la victoire ultime de la stabilité. Même les gigantesques taches, actuellement au nombre de trois, avaient des durées de vie mesurables en simples millénaires. Mais pour ce qui était du pur spectacle, elles étaient sans égal. Après cinq siècles d'exploration interstellaire, Jupiter restait l'une des plus grosses géantes gazeuses jamais répertoriées, faisant honneur à son archaïque titre de père des dieux.**

**À cent mille kilomètres d'Europe, les habitats formaient une constellation unique autour de leur seigneur, s'alimentant de l'énergie de sa magnétosphère, baignant dans les impétueux vents de particules, écoutant les chants furieux de sa voix électromagnétique et contemplant le panorama toujours changeant de ses nuages. Ils ne pourraient jamais vivre ailleurs qu'au-dessus de tels mondes ; seul le flux magnétique produit par les géantes gazeuses pouvait générer les niveaux de puissance nécessaires pour maintenir la vie au sein de leurs coques de polype brunâtre. Il y avait quatre mille deux cent cinquante habitats à maturité en orbite autour de Jupiter, fournissant le nécessaire à une population édéniste de plus de neuf milliards d'individus. La seconde plus vaste civilisation de la Confédération - en nombre de personnes. Seule la Terre, avec sa population estimée à trente-cinq milliards d'individus, était plus importante. Mais son niveau de vie, du point de vue tant économique que culturel, était incomparable. Les citoyens de Jupiter ne connaissaient ni le quart monde, ni l'illettrisme, ni la pauvreté, ni les inadaptés sociaux - exception faite du rare serpent, à peine un sur un million, qui rejetait l'édénisme en bloc.**

**L'origine de cette bonne fortune sociale si enviable était Jupiter elle-même. Bâtir une telle société, même en sachant que le lien d'affinité garantissait l'équilibre psychologique et que la technologie biotek**

**soulageait d'un grand nombre de petits problèmes matériels, nécessitait de vastes richesses. Celles-ci avaient été apportées par l'hélium-,, le principal combustible à fusion utilisé dans la Confédération.**

**En comparaison avec d'autres combustibles, un mélange de He, et de deutérium produisait l'une des plus propres réactions de fusion possibles, dont le premier résultat était de donner un hélium chargé avec une émission de neutrons presque égale à zéro. Avec un tel produit fini, les générateurs n'avaient besoin que d'une protection réduite, ce qui les rendait moins coûteux à construire. L'hélium suractivé était en outre idéal pour la propulsion spatiale.**

**Les sociétés de la Confédération dépendaient grandement de cette forme de fusion peu coûteuse et peu polluante pour maintenir leur indice socio-économique. Heureusement, le deutérium existait en énormes quantités ; isotope commun de l'hydrogène, il pouvait être extrait de n'importe quelle mer ou astéroïde glacé. Le He,, cependant, était extrêmement rare dans la nature. Son exploitation autour de Jupiter débuta en 2062 quand la Jovian Sky Power Corporation d'alors lâcha son premier aérostat dans l'atmosphère pour en extraire l'isotope invisible sur une échelle commerciale. Il n'y en avait que des quantités infimes, mais infime est un terme tout relatif dans le contexte d'une géante gazeuse.**

**C'était cette seule et même opération à haut risque qui, ajoutée aux conséquences d'une révolution politique, de l'intolérance religieuse et de la découverte de la technologie biotek, avait engendré l'édénisme. Et les Édénistes continuèrent d'extraire le He, dans chaque système stellaire colonisé pourvu d'une géante gazeuse (à l'exception notable de Kulu et de ses principautés), quoique les dragues à nuages aient depuis longtemps remplacé les aérostats comme outils de collecte. C'était la plus grande entreprise industrielle en existence, et aussi le plus vaste monopole. Et avec le dispositif mis en place, et désormais institutionnalisé, pour développer des colonies planétaires en phase un, elle semblait vouée à le rester.**

**Cependant, comme aurait pu le prédire n'importe quel étudiant en économie politique, ce fut Jupiter qui demeura le centre économique**

de l'édénisme. Car c'était Jupiter qui approvisionnait la plus vaste clientèle en He3 : la Terre et son Halo O'Neill. Un tel marché exigeait une vaste opération d'exploitation, ainsi que l'infrastructure de soutien qui y était associée, et il leur fallait assurer en plus leurs propres et énormes besoins en énergie.

Autour de chaque habitat s'assemblèrent des centaines de stations industrielles, de tailles diverses, des raffineries de dix kilomètres de diamètre traitant les minerais des astéroïdes aux petits laboratoires de recherche en microgravité. Des dizaines de milliers de vaisseaux encombraient l'espace local, important et exportant tous les produits de base connus des races humaine et xénos de la Confédération - leurs trajectoires de vol assignées tressant une lente et éphémère double hélice autour de la ceinture orbitale.

Lorsque Onone se trouva à deux mille kilomètres de Kris-tata, l'habitat devint visible à ses capteurs optiques. Il n'émettait qu'une faible lumière, évoquant une galaxie miniature aux longs et minces bras spirales. Le centre de la nébuleuse était formé par l'habitat proprement dit, un cylindre brillant de quarante-cinq kilomètres de long tournant lentement sur lui-même à l'intérieur d'une couronne de feu Saint-Elme produite par les tempêtes de particules éclaboussant sa coque. Tout autour miroitaient les stations industrielles, l'électricité statique accrochant des reflets mouvants aux poutrelles et aux panneaux extérieurs dont la structure métallique était plus sensible aux rafales ioniques que le polype biotek. Les bras spirales étaient figurés par les réacteurs à fusion des vaisseaux adamistes et des astronefs inter-orbitaux en approche ou en envol du spatioport contraro-tatif sphérique de l'habitat.

Une trajectoire de vol prioritaire avait été dégagée dans le trafic, permettant à Onone de filer au milieu des autres vaisseaux en direction des corniches d'amarrage entourant la calotte nord de Kristata, quoique le vaisseau fût en fait en décélération, à une poussée de sept g. Dans le champ de vision de Ruben, l'habitat grossit rapidement jusqu'à révéler la bande centrale de gratte-ciel. C'était pratiquement le seul élément du paysage extérieur qui avait changé sur les cent mille kilomètres qu'ils venaient de parcourir depuis leur point d'émergence de saut. Ruben n'aurait même pas su dire s'ils étaient plus près ou non de la géante gazeuse, il n'y avait

**aucun point de référence valide. C'était comme si Onone volait entre deux plaines plates, l'une de nuages blancs et roux, l'autre un ciel de minuit.**

**Ils virèrent autour du spatioport contrarotatif et se dirigèrent vers la calotte nord. Le voile de brume violet que formait le rayonnement des particules était ici plus sombre, hachuré de trouées sinueuses d'obscurité dues au vent électrique se brisant et battant contre les quatre anneaux concentriques des corniches d'amarrage. Alors qu'elle glissait au-dessus de la corniche la plus basse en suivant une tangente peu prononcée, Onone ressentit un picotement d'électricité statique sur sa coque de polype bleu ; durant un instant le nuage de particules imita le motif veiné de pourpre de la coque du vaisseau. Puis le grand faucon plana au-dessus d'une des plates-formes d'amarrage, effectuant un lent pivotement jusqu'à s'aligner avec précision sur les tuyaux d'alimentation. Il se posa sur la plate-forme aussi doucement qu'une feuille d'automne dérivant jusqu'au sol.**

**Un convoi de véhicules de service se dirigea vers lui. L'ambulance fut la première à atteindre le bord de la coque en forme de soucoupe, son boyau-sas se déroulant pour s'accoupler au tore d'équipage. Cacus était encore en train de discuter de l'état de Syrinx avec l'équipe médicale lorsque la nacelle tau-zéro renfermant son corps fut transférée dans l'ambulance.**

**Ruben s'avisa qu'Onone était en train d'ingérer avidement du fluide nutritif aux tubes de la plate-forme.**

**Comment vas-tu ? demanda-t-il au faucon, un peu tardivement.**

**Je suis contente que le vol soit terminé. Syrinx peut maintenant commencer à guérir. D'après Kristata, tous les dommages peuvent être réparés. Il y a de nombreux médecins dans sa multiplicité. Je le crois quand il dit cela.**

**Oui, elle va guérir. Et nous pouvons y contribuer. Quel que soit le traitement, le fait de se savoir aimée ne peut que l'aider.**

**Merci, Ruben. Je suis contente que tu sois mon ami, et le sien.**

Tandis qu'il se levait de sa couchette anti-g, Ruben éprouva un élan de sympathie et d'admiration pour la foi candide du faucon. Parfois, quand il s'exprimait ainsi, simplement et sans détour, il avait l'innocence d'un enfant.

Edwin et Serina s'affairaient à couper les systèmes de vol du tore d'équipage et à surveiller les véhicules de service tandis que des cordons étaient branchés aux appareils de maintenance de la corniche. Tula était déjà en train de communiquer avec un dépôt de marchandises pour entreposer les quelques conteneurs qui demeuraient dans les nacelles de la coque inférieure. Tout le monde semblait avoir admis qu'ils allaient rester ici quelque temps, y compris Onone.

Repensant aux blessures de Syrinx, Ruben frissonna dans l'air chaud de la passerelle.

J'aimerais parler à Athéna, s'il te plaît, demanda-t-il au faucon.

Le dernier devoir. Qu'il avait repoussé aussi longtemps que possible ; Athéna percevrait sa honte sous son effroi. Il se sentait tellement responsable de ce qui était arrivé à Syrinx. Si je ne l'avais pas laissée descendre là-bas. Si j'étais allé avec elle...

Il faut chérir l'individualité, lui dit posément le faucon. C'est elle qui décide pour elle-même.

Il eut à peine le temps d'esquisser un sourire attristé avant de se rendre compte que la puissante affinité du faucon se déployait à travers le système solaire jusqu'à Saturne et l'habitat Romulus.

Ça va, ne t'inquiète pas, mon ami, lui dit Athéna dès qu'ils eurent échangé leurs identifications. Elle est en vie, et elle a Onone. Ce n'est déjà pas mal, quels que soient les dommages que lui ont infligés ces démons. Elle nous reviendra.

Tu sais ?

Naturellement. Je sais toujours quand l'un des enfants d'Iasius revient à la maison, et Onone m'a tout de suite mise au courant.

**Depuis qu'Éden a convoqué un Consensus, j'ai écouté tous les détails.**

**Il va y avoir un Consensus général ? Bien sûr.**

**Ruben sentit que les lèvres de l'ancien capitaine de faucon affectaient un sourire ironique.**

**Tu sais, poursuivit-elle, nous n'en avons pas convoqué depuis que Laton a détruit Jantrit. Et voilà qu'il est de retour. Je suppose qu'il y a là une certaine fatalité.**

**Il était de retour, corrigea Ruben. Nous l'avons vraiment vu pour la dernière fois. C'est drôle, en un sens, je regrette presque qu'il se soit suicidé, si noble soit son acte. Je crois que nous allons avoir besoin de ce genre d'acharnés dans les semaines à venir.**

**Le Consensus général mit plusieurs minutes à se réunir ; il fallut réveiller des gens, d'autres durent interrompre leur travail. À travers tout le système solaire, les Édénistes fusionnèrent leur conscience avec celle de leurs habitats respectifs qui, à leur tour, s'unirent. C'était la forme suprême du gouvernement démocratique, où chacun non seulement votait mais aussi contribuait à la vie politique et influait sur elle.**

**Onone présenta tout d'abord le précis de Laton, le message qu'il avait délivré au Consensus d'Atlantis. Il était là devant eux, un grand et bel homme aux traits asiatiques et aux cheveux noirs noués en une petite queue de cheval, habillé d'une sobre robe en soie unie verte, seul dans un univers sombre. Son attitude étudiée révélait qu'il savait qu'ils étaient ses juges, et qu'il n'en était pourtant pas plus ému que cela.**

**" Sans doute avez-vous fait le rapprochement entre le récit des événements de l'île de Pernik et ce qui s'est passé à Aber-dale, disait-il. Comme vous pouvez le voir, toute cette histoire a commencé avec le sacrifice rituel de Quinn Dexter. Cependant, nous pouvons avancer sans risque de nous tromper que la percée des âmes de l'au-delà qui s'est produite dans la jungle de Lalonde était un événement exceptionnel. Ça fait des siècles que ces tarés de**

satanistes dansent dans les bois à minuit, et ils n'ont jamais réussi avant cela à faire venir les morts. Si, par le passé, des âmes étaient revenues à un moment ou à un autre, nous le saurions ; quoique, je le concède, il y ait toujours eu des rumeurs à propos de tels incidents à travers l'Histoire humaine.

" Malheureusement, je n'ai jamais pu établir la cause exacte de ce que je peux seulement décrire comme une rupture entre notre dimension et cet "au-delà" où demeurent les âmes après la mort. Il a dû se passer quelque chose pour rendre ce rituel différent de tous les autres. C'est sur ce point que vous devriez concentrer vos recherches. La propagation de la possession n'est pas une menace que l'on peut contrecarrer au cas par cas, bien que je sois persuadé que les populations adamistes vont réclamer une intervention militaire chaque fois que le phénomène se manifestera. Résistez à ce genre d'actions futiles. Vous devez découvrir la cause première, refermer la brèche dimen-sionnelle. Cette méthode est la seule chance de succès à long terme dont vous disposiez. Je crois que seul l'édénisme a la capacité d'affronter ce problème avec l'engagement et les ressources nécessaires. Votre unité est peut-être le seul avantage que détiennent les vivants. Servez-vous-en.

" Je peux vous assurer que, si les possédés manquent encore d'organisation, ils ont par contre un objectif commun et primordial. Ils cherchent la force par le nombre, et ils n'auront pas de repos tant qu'ils n'auront pas possédé chaque corps vivant. À présent que vous voilà prévenus, vous devriez pouvoir vous protéger d'un nouvel événement comparable à Pernik. De simples sous-programmes filtres vont préserver les multiplicités des habitats qui, à leur tour, par une investigation plus minutieuse des caractéristiques de la personnalité, pourront détecter la présence d'individus possédés prétendant être des Edénistes.

" Ma dernière observation sera plus philosophique que pratique, quoique également importante au bout du compte si vous devez triompher. Vous allez devoir procéder à des ajustements culturels considérables maintenant que vous savez que les humains ont une âme immortelle. Ayant effectué cette adaptation, je ne saurais trop insister sur l'importance de l'existence corporelle. Ne croyez pas que la mort soit une option facile pour échapper à la souffrance, ou que la

**vie soit simplement une phase de l'existence, car, quand vous mourez, c'est vraiment la fin d'une partie de vous-même. Et je ne voudrais pas non plus que vous vous inquiétiez de vous retrouver coincés pour l'éternité dans l'au-delà, je doute qu'il y ait ne serait-ce qu'un Édéniste sur un milliard à qui cela puisse arriver. Pensez à ce que sont les âmes revenantes, qui elles sont, et vous verrez ce que je veux dire. En fin de compte, vous saurez ce qu'il en est pour vous, comme chacun d'entre nous. Une chose que j'ai découverte en affrontant la réalité ultime, c'est la conviction que notre culture représente un sommet entre toutes les sociétés corporelles. J'aurais souhaité pouvoir y retourner un petit moment sachant ce que je sais maintenant. Non que vous m'auriez laissé revenir, j'imagine. "**

**Un dernier sourire entendu et, pour la toute dernière fois, il avait disparu.**

**En premier Heu, décréta le Consensus, nous devons préserver notre culture. Bien que nous soyons relativement immunisés contre une infiltration, nous devons envisager à plus long terme la perspective d'une agression physique si jamais les possédés prenaient le contrôle d'un système planétaire pourvu de vaisseaux militaires. Nous nous assurerons une protection plus efficace en apportant notre soutien à la Confédération et en prévenant la propagation de la possession. À cette fin, tous les faucons vont être rappelés de leurs activités civiles et mobilisés pour former une force défensive déployée, dont un tiers sera affecté aux Forces spatiales de la Confédération. Nos moyens scientifiques doivent être employés dans la direction suggérée par Laton afin que nous découvrions l'origine de la percée initiale et que nous parvenions à comprendre quelle est la nature du pouvoir énergétique des âmes revenantes. Nous devons trouver une solution définitive.**

**Nous prenons acte de la position exprimée par ceux d'entre nous qui sont en faveur d'une politique d'isolement, et retiendrons cela comme une possibilité si jamais il apparaissait que les possédés sont en train de prendre le dessus. Mais nous retrouver tout seuls dans l'univers après que les possédés auront fait disparaître les planètes et astéroïdes adamistes qu 'ils ont conquis n'est pas selon nous une perspective optimale d'avenir. Il faut nous attaquer à cette menace**

de concert avec l'ensemble de l'espèce humaine. Nous sommes le problème, à nous d'y remédier.

Louise Kavanagh s'éveilla dans l'odeur bénie du linge fraîchement lavé et l'agréable sensation des draps repassés frottant sa peau. Quand elle ouvrit les yeux, la chambre dans laquelle elle se trouvait était encore plus grande que la sienne à Crick-lade. Sur le mur en face, d'épais rideaux étaient tirés devant les fenêtres, ne laissant entrer qu'une très faible clarté. Les sombres interstices ne lui permettaient même pas de dire de quelle couleur était la lumière au-dehors. Et c'était pourtant drôlement important.

Louise repoussa les draps et s'avança sur le tapis de haute laine pour ouvrir l'un des grands rideaux, laissant entrer la lumière voilée et dorée du Duc. Elle observa le ciel d'un air anxieux, mais il faisait clair. Il n'y avait même pas de nuages de pluie et, en tout cas, pas la moindre trace des volutes de brume rouge. Le souffle des démons, elle n'avait vu que ça la veille dans l'aéroambulance qui volait au-dessus de Kesteven, de larges spirales translucides montant de chaque ville et village qu'ils survolaient. Toutes les rues, les maisons, les champs en dessous de ce voile duveteux avaient une couleur rouge sang.

Ils ne sont pas encore ici, pensa Louise avec soulagement. Mais ils vont venir, aussi sûr que deux et deux font quatre.

À leur arrivée à Norwich la veille, ils avaient trouvé une ville en proie à la panique, même si les autorités n'auraient su dire exactement ce qu'elles craignaient. Les seules nouvelles que la capitale avait reçues des îles touchées par la marche implacable des possédés n'étaient que de vagues rumeurs parlant d'insurrections et d'invasions par des forces extérieures dotées d'armes bizarres. Pourtant, l'escadre des Forces spatiales de la Confédération en orbite autour de Norfolk avait assuré au prince et au Premier ministre qu'il ne s'était produit aucune invasion.

Néanmoins, on avait lancé un ordre de mobilisation de toutes les milices de l'île de Ramsey. Les troupes se retranchaient autour de la capitale, on dressait des plans pour libérer les îles qui, comme Kesteven, étaient tombées aux mains de l'ennemi.

Ivan Cantrell avait reçu l'ordre de poser son avion sur une zone isolée de l'aérodrome de la ville. Dès l'atterrissage, des soldats avaient encerclé l'appareil, des hommes visiblement nerveux, mal fagotés dans leurs uniformes kaki, les mains serrées sur les crosses de fusils antérieurs à l'époque de leurs grands-pères. Mais, disséminés parmi eux, il y avait plusieurs marines des Forces spatiales de la Confédération, vêtus de tenues une pièce lisses et brillantes épousant leurs formes comme une seconde peau de caoutchouc. Quant à leurs armes, d'un noir mat, elles n'avaient absolument rien d'antique. Louise avait dans l'idée qu'une seule décharge d'un de ces fichus canons aurait suffi à détruire l'aéroambulance.

La tension s'était nettement relâchée sur le visage des soldats quand les sours Kavanagh avaient descendu la trappe-escalier de l'avion, suivies par Felicia Cantrell et ses filles. Leur chef, un capitaine du nom de Lester-Swindell, avait bien voulu admettre qu'elles étaient des réfugiées, mais elles avaient dû encore subir deux heures d'interrogatoire avant d'être " blanchies ". Finalement il fallut que Louise appelle tante Celina pour qu'elle vienne répondre d'elle et de Geneviève. Elle n'y tenait pas plus que ça, mais elle n'avait guère le choix. Tante Celina était la soeur aînée de mère, et Louise n'avait jamais pu totalement se faire à l'idée qu'elles puissent être parentes ; c'était une femme des plus stupides, aux manières affectées, et dont les seuls sujets de préoccupation étaient le temps qu'il faisait et les magasins. Cependant, elle était mariée à Jules Hewson, le comte de Luffenham, qui était haut conseiller à la cour du prince. Si le nom des Kavanagh n'avait pas tout à fait sur Ramsey le poids qu'il avait sur Kesteven, le sien compensait amplement cet état de fait.

Deux minutes après que tante Celina fut entrée dans le bureau, passant des récriminations aux lamentations, Louise et Geneviève s'étaient retrouvées dehors et pressées de monter dans un fiacre. Fletcher Christian - un ouvrier agricole de Cric-klade qui nous a aidées à fuir, ma tante - avait été prié de monter sur la banquette à côté du cocher. Louise avait voulu protester, mais Fletcher lui avait fait un clin d'oeil et s'était incliné bien bas devant tante Celina.

Louise détourna son regard du ciel sans tache au-dessus de Norwich. Balfern House était située dans le centre de Brompton, le quartier le plus huppé de la capitale, mais même là elle se dressait au milieu d'un vaste domaine. Quand elles étaient arrivées la veille au soir, il y avait deux policiers en faction devant le portail en fer.

En sécurité pour le moment, donc, se dit Louise. Sauf qu'elle avait amené l'un des possédés au coeur de la capitale. Au coeur du gouvernement, en fait.

Mais Fletcher Christian était son secret, le sien et celui de Geneviève ; et Gen ne vendrait jamais la mèche. C'était drôle, mais désormais elle faisait confiance à Fletcher, plus qu'au comte et au Premier ministre. Il avait déjà prouvé sa volonté et sa capacité de la protéger des autres possédés. Et elle, à son tour, avait la charge de protéger Geneviève. Parce que Dieu savait que les soldats des milices et les marines de la Confédération en étaient incapables. Pas contre eux.

Elle courba les épaules et traversa la pièce pour aller tirer les autres rideaux. Qu'est-ce que je fais maintenant ? Je dis aux gens la vérité sur ce qui les menace ? J'imagine la tête de l'oncle Jules. Il va me trouver hystérique. Mais s'ils restent dans l'ignorance, ils ne pourront jamais se protéger.

C'était un terrible choix. Et dire qu'elle avait espéré en avoir terminé avec ses problèmes une fois en sécurité dans la capitale. Qu'il se passerait quelque chose. Qu'on pourrait délivrer maman et papa. Des rêves de collégienne.

Le fusil de Carmitha était appuyé contre le lit. Louise eut un sourire empreint de tendresse en voyant l'arme. Tante Celina avait fait toute une histoire à l'aérodrome quand elle avait insisté pour l'apporter, clamant que les jeunes demoiselles ne connaissaient rien à de tels engins, sans parler de les porter sur elles. Ça allait être dur pour tante Celina quand les possédés l'attraperaient. Le sourire s'effaça sur le visage de Louise. Fletcher, décida-t-elle. Je dois demander à Fletcher ce que je dois faire à présent.

Louise trouva Geneviève assise au milieu de son lit dans la chambre voisine, les genoux remontés sous son menton, plongée dans un

**silence maussade. Elles se regardèrent et éclatèrent de rire. Les bonnes, obéissant aux instructions précises de tante Celina, leur avaient donné les robes les plus ridicules qui soient, en étoffe de soie et de velours aux couleurs vives, avec d'immenses collerettes et des manches bouffantes.**

**- Viens, dit Louise en prenant sa petite soeur par la main. Sortons de cette maison de fous.**

**Tante Celina prenait le petit déjeuner dans la véranda tout en longueur qui donnait sur les mares à nymphéas du jardin. Elle était assise au bout de la table en teck telle une ancienne impératrice ralliant ses troupes de valets en livrée et de bonnes à l'uniforme empesé. Une bande de corgis reniflaient autour de sa chaise avec l'espoir de profiter des restes de toast ou de bacon.**

**- Ah ! c'est nettement mieux, déclara-t-elle en voyant entrer les deux sours. Vous ne pouvez pas savoir comme vous aviez l'air affreuses hier. Tiens, je vous ai à peine reconnues. Ces robes sont tellement plus jolies. Et tes cheveux, Louise, comme ils brillent à présent. Tu es ravissante.**

**- Merci, tante Celina.**

**- Asseyez-vous, mes chéries, et mangez. Mon Dieu, vous devez être affamées après une aussi rude épreuve. Toutes ces choses horribles que vous avez vues et endurées, plus que toute autre jeune fille que je connaisse. J'ai rendu grâce au ciel hier soir que vous nous ayez rejoints en un seul morceau.**

**L'une des bonnes posa devant Louise une assiette d'oufs brouillés. Elle sentit avec angoisse son estomac se nouer. Ô mon Dieu, je Vous en supplie, faites que je ne vomisse pas.**

**- Juste un toast, s'il vous plaît, réussit-elle à dire.**

**- Tu te souviens de Roberto, n'est-ce pas, Louise ? demanda tante Celina d'une voix dégoulinante de fierté. Mon cher fils, et quel gaillard aussi.**

Louise jeta un coup d'oeil vers le garçon assis à l'autre bout de la table, en train d'engouffrer une grosse assiettée de bacon, oufs et rognons. Roberto avait deux ans de plus qu'elle. Ils ne s'étaient pas très bien entendus la dernière fois qu'il était venu à Cricklade. Il donnait l'impression de n'avoir jamais envie de rien faire. Et là, il avait pris au moins dix kilos, dont la plus grande part autour de la taille.

Leurs regards se croisèrent. Il lui décocha ce qu'elle appelait désormais le regard à la William Elphinstone. Et cette satanée robe avec son corsage moulant qui flattait sa silhouette.

Elle fut plutôt étonnée lorsque, devant la froideur de son expression, il se mit à rougir pour replonger aussitôt dans son assiette. Il faut que je sorte d'ici, songea-t-elle. De cette maison, de cette ville, loin de ces stupides bovins, et surtout de cette foutue robe. Je n'ai pas besoin de Fletcher pour savoir cela.

- Je n'ai jamais compris pourquoi votre mère était allée vivre à Kesteven, dit tante Celina. C'est un endroit si sauvage. Elle aurait dû rester ici, en ville. Elle aurait eu rembarras du choix à la cour, vous savez, votre chère mère. Quelle divine créature c'était quand elle était plus jeune. Exactement comme vous deux. Et aujourd'hui, qui sait quelles horreurs il a pu lui arriver avec cette épouvantable rébellion. Je lui ai dit de rester, mais elle n'a pas voulu m'écouter, tout bonnement. Sauvage, c'est le mot. Sauvage. J'espère que l'escadre des Forces spatiales tuera jusqu'au dernier de ces sauvages. Il faudrait nettoyer Kesteven, passer tout ça au laser, de fond en comble. Puis vous pourrez venir toutes les deux, mes chers petits anges, vivre ici en sécurité avec moi. Ne serait-ce pas merveilleux ?

- Ils vont venir ici aussi, répliqua Geneviève d'un ton indigné. Vous ne pourrez pas les arrêter, vous savez. Personne ne le peut.

Louise lui lança un regard furieux et un coup de pied sous la table. Geneviève haussa les épaules et commença à manger ses oufs.

Tante Celina blêmit de façon très théâtrale, agitant son mouchoir devant son visage.

- Voyons, mon enfant, quelle affreuse chose ! Ah ! votre mère n'aurait jamais dû quitter la capitale. Les filles sont élevées correctement ici.

- Je suis désolée, tante Celina, s'empressa de dire Louise. Nous n'avons pas trop les idées en place en ce moment, ni l'une ni l'autre. Pas après... enfin, tu sais...

- Bien sûr, je comprends. Il vous faut toutes les deux consulter un médecin. J'aurais dû en faire venir un hier au soir. Dieu sait ce que vous avez pu attraper à battre la campagne pendant des jours et des jours.

- Non !

Un médecin découvrirait son état en quelques minutes. Et Dieu sait comment tante Celina réagirait à cela.

- Merci, tante Celina, se reprit Louise. Mais vraiment, ce n'est rien que quelques jours de repos ne puissent réparer. Je pensais, nous pourrions visiter Norwich maintenant que nous sommes là. Cela nous ferait tellement plaisir. (Elle sourit d'un air enjôleur.) S'il te plaît, tante Celina.

- Oui. S'il te plaît, on peut ? appuya Geneviève.

- Je ne sais pas, répondit tante Celina. Ce n'est guère le moment idéal pour faire du tourisme, avec les milices qui se rassemblent. Et j'ai promis à Hermione d'assister aujourd'hui à la réunion de la Croix-Rouge. En des temps pareils, on doit faire tout ce qu'on peut pour soutenir nos vaillants soldats. Je n'ai vraiment pas le temps de vous faire visiter la région.

- Je pourrais, moi, dit Roberto. Ça me plairait beaucoup. Son regard s'attarda à nouveau sur Louise.

- Ne sois pas bête, mon chou, objecta tante Celina. Tu as des cours aujourd'hui.

**- Fletcher Christian pourrait nous chaperonner, s'empressa de suggérer Louise. Il a plus que prouvé sa valeur. Nous serions en totale sécurité.**

**Du coin de l'oil, elle aperçut la mine renfrognée de Roberto.**

**- Eh bien...**

**- S'il te plaît ! insista Geneviève d'une voix cajoleuse. J'ai envie de t'acheter des fleurs, tu as été si gentille.**

**Tante Celina battit des mains.**

**- Oh ! tu es une enfant adorable. J'ai toujours eu envie d'avoir une petite fille, vous savez. Bien sûr, vous pouvez y aller.**

**Louise lui lança un baiser en signe de remerciement. Elle imaginait ce qui se serait passé si elles avaient essayé ce petit numéro sur mère. Geneviève était revenue à ses oufs, avec un visage qui respirait l'innocence.**

**À l'autre bout de la table, Roberto mastiquait son troisième toast d'un air pensif.**

**Les sours trouvèrent Fletcher Christian dans les quartiers des domestiques. Comme une grosse partie du personnel de Balfern House avait été rappelée dans les régiments des milices, il avait été réquisitionné par la cuisinière qui l'avait chargé de monter les sacs de la réserve.**

**Il jeta un regard circonspect aux deux filles tandis qu'il déposait un filet à provisions rempli de carottes sur le plancher de la cuisine, puis les salua avec grâce.**

**- Comme vous êtes belles, mes jeunes ladies, quelle élégance ! J'ai toujours pensé que ce genre de parure vous siérait beaucoup mieux.**

**Louise lui adressa un regard très pénétrant. Et puis ils se sourirent.**

- Tante Celina nous a autorisées à prendre une calèche, dit-elle de son ton le plus olympien. Et elle vous a aussi donné la permission de nous accompagner, monsieur. Évidemment, si vous préférez rester ici à faire ce que vous paraissez si bien faire...

- Ah ! lady Louise, je vois quelle femme cruelle vous êtes. Mais j'ai amplement mérité une telle raillerie. Ce serait pour moi un honneur de vous accompagner.

Il prit sa veste sous le regard désapprobateur de la cuisinière et suivit Louise hors de la cuisine. Geneviève retroussa le bas de sa robe et courut devant eux à travers la maison.

- La petite ne semble pas trop se ressentir de tout ce qu'elle a subi, fit remarquer Fletcher.

- Oui, Dieu merci. Et vous, avez-vous passé une nuit si affreuse que ça ? demanda Louise quand ils furent hors de portée de voix des domestiques.

- Il faisait sec et bon dans la pièce. J'ai connu pire.

- Excusez-moi de vous avoir amené ici. J'avais complètement oublié comment était tante Celina. Mais c'est la seule personne à qui j'ai pensé pour nous sortir aussi vite de l'aérodrome.

- N'y accordez pas plus d'importance, milady. Votre tante est un modèle d'éducation comparée à certaines matrones que j'ai connues dans ma jeunesse.

- Fletcher. (Louise posa la main sur son bras et ralentit le pas.) Sont-ils ici ?

Les traits vigoureux de Fletcher s'assombrirent.

- Oui, lady Louise. J'en perçois plusieurs douzaines dispersés à travers toute la cité. Et leur nombre grossit à chaque heure. Cela va prendre plusieurs jours, peut-être une semaine. Mais c'est certain, Norwich va tomber.

- Oh ! mon Dieu, quand cela finira-t-il ?

Elle était consciente qu'il avait passé son bras autour d'elle tandis qu'elle tremblait. Elle se haïssait de se montrer si faible. Ah ! où es-tu, Joshua ? J'ai besoin de toi.

- Ne parlons pas du diable et il ne fera pas attention à nous, murmura Fletcher.

- Ah oui ?

- C'est ce que ma mère m'a toujours dit.

- Et elle avait raison ?

Il lui effleura le menton de ses doigts, lui relevant le visage.

- C'était il y a longtemps, et loin d'ici. Mais aujourd'hui je crois que, si nous parvenons à échapper à leur attention, vous continuerez à être en sûreté.

- Très bien. J'y ai réfléchi sérieusement, vous savez. Comment assurer la sécurité de Geneviève et du bébé. Et il n'y a qu'une façon de le faire.

- Oui, milady ?

- Quitter Norfolk.

- Je vois.

- Ça ne va pas être facile. Allez-vous m'aider ?

- Vous n'avez pas à me demander cela, milady, vous savez que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour vous aider, vous et votre sour.

- Merci, Fletcher. Il y avait autre chose : voulez-vous venir avec nous ? Je vais tenter d'atteindre Tranquillité. Je connais quelqu'un là-bas qui peut nous aider.

Si tant est que quelqu'un le puisse, ajouta-t-elle pour elle-même.

- Tranquillité ?

- Oui, c'est une sorte de palais dans l'espace, en orbite autour d'une étoile très lointaine.

- Ah ! milady, quelle tentatrice vous faites. Naviguer à travers les étoiles auxquelles je me guidais jadis. Comment pourrais-je résister à une telle requête ?

- Parfait, murmura-t-elle.

- Ne voyez là aucune critique, lady Louise, mais savez-vous vraiment comment vous préparer à une telle entreprise ?

- Je pense que oui. Il y a une chose que j'ai apprise à la fois de papa et de Joshua, et de Carmitha aussi, d'une certaine façon. Et c'est ceci : l'argent permet tout.

Fletcher sourit avec déférence.

- Un bon dicton. Et avez-vous cet argent ?

- Pas sur moi, non. Mais je suis une Kavanagh, je peux me le procurer.

## *6.*

Ione Saldana était désormais seule dans ses somptueux appartements nichés au pied de la falaise ; les membres du Conseil de surveillance bancaire de Tranquillité avaient été priés, poliment mais fermement, de prendre congé. La réunion informelle était achevée. Et ses invités étaient suffisamment avisés pour ne pas discuter avec elle. Malheureusement, ils étaient également assez astucieux pour se douter que seule une crise grave avait pu la pousser à agir de la sorte. Le gigantesque habitat devait déjà bruire de rumeurs.

**Les cellules électrophorescentes du plafond ne dispensaient plus qu'un éclat équivalent à celui d'une nuit étoilée. Cela lui permettait de contempler, à travers le panneau mural donnant sur la mer, un camaïeu de couleurs océanes. Le paysage sous-marin lui-même commençait à s'assombrir, le phototube axial de l'habitat laissant la nuit se répandre sur l'intérieur. Les poissons n'étaient plus que des ombres nageant furtivement parmi les coraux aux branches épineuses.**

**Quand Ione était plus jeune, elle passait des heures à observer les allées et venues des poissons et des crustacés. À présent, elle était assise en tailleur sur la moquette de mousse abricot devant son théâtre privé, avec Augustin blotti sur son giron. Elle caressait distraitement la fourrure soyeuse de la petite créature xéno, les yeux fermés au monde.**

**Nous pourrions lancer une escadrille de gerfauts patrouilleurs sur la piste de Mzu, suggéra Tranquillité. Je connais les coordonnées de saut de l'Udat.**

**Les autres gerfauts aussi, répliqua-t-elle. Ce sont leurs équipages qui m'inquiètent. Une fois qu'ils seront loin de nos plates-formes DS, rien ne permettra de garantir leur loyauté. Mzu essaiera sûrement de les acheter. Et elle y réussira, n'en doute pas. Jusqu'ici, elle s'est montrée pleine de ressources. Elle a même réussi à endormir notre méfiance.**

**Pas la mienne, en tout cas, dit la personnalité de l'habitat sur un ton agacé. J'ai été prise de court par la méthode qu'elle a choisie. Ce qui est troublant en soi. Car cela signifie qu'elle a mûrement réfléchi à son évasion. On se demande ce qu'elle va faire ensuite.**

**Malheureusement, j'en ai une assez bonne idée. Elle va récupérer l'Alchimiste. Rien d'autre ne peut expliquer son comportement. Et une fois qu'elle l'aura récupéré : destination Omuta.**

**En effet.**

Donc, pas question de lui envoyer les gerfauts. Elle risquerait de les conduire à l'Alchimiste. Et nous nous retrouverions dans une situation encore plus grave.

Dans ce cas, que comptes-tu faire au sujet des divers services secrets?

Je n'en suis pas sûre. Comment réagissent-ils ?

Lady Tessa, directrice de l'antenne de l'ASE sur Tranquillité, fut saisie de terreur en apprenant l'évasion d'Alkad Mzu, mais elle réussit à dissimuler ce sentiment sous un masque de rage pure. Monica Foulkes se tenait devant elle dans l'appartement qui servait de QG à l'équipe de l'ASE. Elle avait préféré lui faire son rapport en personne plutôt que de passer par le réseau de communication de l'habitat. Tranquillité était certes déjà au courant (et comment !), mais il y avait pas mal d'organisations et de gouvernements qui ignoraient tout de l'existence de Mzu et de ses implications.

Vingt-trois minutes s'étaient écoulées depuis que la physicienne avait pris la fuite, et le corps de Monica était en proie à une sorte de choc à retardement, son subconscient prenant la mesure de la chance qu'elle avait eue en échappant au trou-de-ver de rUdat. Ses naneuroniques étaient incapables de réprimer les frissons glacials qui lui parcouraient les membres et l'abdomen.

- Qualifier votre action de catastrophique serait faire preuve d'indulgence, tempêtait lady Tessa. Dieu tout-puissant, la seule raison de notre présence ici était de veiller à ce qu'elle ne quitte pas l'habitat. Toutes les agences ont approuvé cette politique, même le seigneur de Ruine la soutient, bon sang. Et vous la laissez partir en promenade sans rien faire. Enfin, nom de Dieu, qu'est-ce que vous foutiez sur cette plage, tous autant que vous êtes ? Elle s'arrête pour enfiler un vidoscaphe, et vous n'avez même pas l'idée d'aller y voir de plus près.

- Ce n'était pas exactement une promenade, chef. Et permettez-moi de souligner que la mission qu'on nous avait confiée était une mission d'observation. L'antenne de Tranquillité n'a jamais eu les moyens de garantir que Mzu ne pourrait pas s'enfuir de l'habitat si

elle y était vraiment résolue ou si elle recevait une aide extérieure. Si l'agence avait voulu des résultats, elle aurait envoyé une équipe de surveillance plus étoffée.

- Ne cherchez pas à vous réfugier derrière le règlement, Foulkes. Vous êtes renforcée, vous avez des armes implantées... (lady Tessa tiqua, puis jeta un coup d'oeil au plafond, comme si elle s'attendait à être frappée par la justice divine) et Mzu a plus de soixante ans. Jamais elle n'aurait dû pouvoir s'approcher de ce gerfaut, jamais il n'aurait dû pouvoir la prendre à son bord.

- Le gerfaut a considérablement fait pencher la balance en sa faveur. C'était une hypothèse que nous n'avions jamais envisagée, tout simplement. Tranquillité a perdu deux sergents dans la bataille, rappelez-vous. Personnellement, je suis surprise qu'on ait laissé l'astronef émerger à l'intérieur de l'habitat.

Ce fut au tour de Monica de jeter un regard coupable sur les murs en polype.

Quoique toujours en colère, lady Tessa marqua une pause.

- Je ne pense pas que Tranquillité ait été en mesure de l'en empêcher. Comme vous l'avez dit, cette manoeuvre de saut était sans précédent.

- D'après Samuel, rares sont les faucons capables d'une telle précision.

- Merci. Je veillerai à faire figurer cette précieuse information dans mon rapport.

Lady Tessa se leva pour se diriger vers la fenêtre ovale. Situé aux deux tiers de la hauteur du gratte-ciel Sainte-Etalia, l'appartement disposait d'une pesanteur équivalente à la gravité standard. On y avait une vue d'ensemble sur la coque de l'habitat, une vaste surface incurvée couleur de biscuit cramé, seule une partie du spatioport contrarotatif apparaissant à l'horizon telle une lune métallique en train de se lever. Ce jour-là, tout comme durant les quatre jours précédents, on ne voyait que de rares astronefs au départ ou à

**l'arrivée. Devant la face nocturne de Mirchusko, les plates-formes DS émettaient un éclat rassurant, accrochant les derniers rayons du soleil avant que Tranquillité passe dans l'ombre de la géante gazeuse.**

**Et quelle défense opposeraient-elles à l'Alchimiste? se demanda sagement lady Tessa. Une machine de l'apocalypse censée avoir le pouvoir de tuer une étoile...**

**- Quelle est notre prochaine action ? demanda Monica. Elle frottait ses bras tremblants pour tenter de les réchauffer.**

**Des grains de sable tombaient encore des manches de son sweater.**

**- Notre première responsabilité est d'informer le royaume, dit lady Tessa avec un air de défi.**

**La colonne AV jaillissant de son bloc-processeur n'eut aucune réaction.**

**- Mais il leur faudra du temps pour réagir et lancer les recherches, reprit-elle. Et Mzu le sait. Ce qui veut dire qu'elle est placée devant l'alternative suivante : soit elle conduit YUdat à l'Alchimiste, soit elle se perd là-dedans.**

**Son ongle en chrome doré tapota la vitre, derrière laquelle dérivaient lentement des myriades d'étoiles.**

**- Si elle a été assez maligne pour échapper à toutes les agences qui la surveillaient, elle sait qu'elle ne restera pas éternellement perdue, dit Monica. Nous serons trop nombreux à nous lancer sur sa piste.**

**- Et pourtant, YUdat ne dispose d'aucun équipement exceptionnel. J'ai consulté les registres du MAC, ça fait huit mois qu'il a subi sa dernière réfection. Certes, ses interfaces standard lui permettent d'utiliser des guêpes de combat et des armes défensives de gros calibre et de courte portée. Presque tous les gerfauts sont dans le même cas. Mais celui-ci n'a rien d'extraordinaire.**

**- Alors ?**

**- Alors, si elle conduit YUdat à l'Alchimiste, comment pourra-t-elle déchaîner celui-ci sur le soleil d'Omuta ?**

**- Avons-nous une idée du matériel nécessaire ?**

**- Non, admit lady Tessa. Nous ne savons même pas s'il en y en a un. Mais l'Alchimiste était une arme différente, nouvelle et unique ; par conséquent, une arme non standard. Ce qui nous donne peut-être une chance de neutraliser cette menace. Si Mzu a besoin de matériel, elle va devoir sortir de son trou pour contacter un marchand d'armes.**

**- Elle n'y sera peut-être pas obligée, rétorqua Monica. Elle aura des amis, des sympathisants ; très certainement dans les Dorados. Elle peut aller les retrouver.**

**- Je l'espère bien. Ça fait des années que notre agence tient à l'oeil les survivants de Garissa, au cas où l'un d'eux aurait de stupides idées de vengeance. (Elle s'écarta de la fenêtre.) Je vous envoie là-bas pour informer le chef de l'antenne. Il est raisonnable de supposer que Mzu se montrera un jour ou l'autre, et il serait utile d'avoir sur place quelqu'un qui connaît le dossier.**

**Monica hocha la tête d'un air accablé.**

**- A vos ordres.**

**- Ne prenez pas cet air tragique. C'est moi qui vais devoir faire mon rapport à Kulu et informer le directeur que nous l'avons perdue. Vous vous en tirez à bon compte.**

**Dans le bureau des Forces spatiales de la Confédération, situé au quarante-cinquième étage du gratte-ciel Sainte-Michelle, se déroulait simultanément une réunion dont l'ordre du jour était identique à celui de l'ASE. Le capitaine de frégate Olsen Neale fut frappé de consternation en accédant au sensovidéo montrant l'évasion de Mzu, document enregistré par une Pauline Webb tout aussi abattue que lui.**

Une fois son examen achevé, il posa quelques questions à sa subordonnée et parvint aux mêmes conclusions que lady Tessa.

- Nous pouvons supposer qu'elle dispose des finances nécessaires à l'achat des systèmes dont elle a besoin pour utiliser l'Alchimiste et à leur installation sur un vaisseau de guerre, dit-il. Mais je ne pense pas qu'il s'agira de YUdat ; celui-ci est trop connu à présent. En moins d'une semaine, tous les vaisseaux de la Confédération seront lancés à ses trousses.

- Vous pensez donc que l'Alchimiste existe vraiment, commandant ? demanda Pauline.

- Le SRC est toujours parti de cette hypothèse, même si elle n'a jamais pu être prouvée de façon concrète. Et, après ce qui vient de se passer, je pense que le doute n'est plus permis. Même si elle n'a pas conservé le prototype en tau-zéro, elle a les connaissances nécessaires pour construire un autre modèle, ne l'oubliez pas. Une centaine d'autres, si ça lui chante.

Pauline baissa la tête.

- On a vraiment merde dans les grandes largeurs.

- Oui. J'ai toujours pensé que nous dépendions un peu trop de la bienveillance du seigneur de Ruine pour l'empêcher de sortir d'ici. (Il eut un vague geste de la main et marmonna :) Sans vouloir offenser personne.

La colonne AV de son bloc-processeur étincela l'espace d'un instant.

- Je ne suis pas offensée, dit Tranquillité.

- Et le caractère statique de cette situation a endormi notre méfiance. Vous aviez raison en disant qu'elle nous avait bernés pendant un quart de siècle. On n'a jamais vu quelqu'un tromper son monde pendant si longtemps. Et quelqu'un qui cultive sa haine pendant une telle période n'est pas à prendre à la légère. Si elle s'est évadée, c'est parce qu'elle pense avoir de bonnes chances d'utiliser l'Alchimiste contre Omuta.

**- Oui, commandant.**

**Olsen Neale s'efforça de refouler son inquiétude afin de réfléchir à la façon dont il convenait de réagir à la situation - une situation totalement imprévue. Personne au SRC n'avait cru que Mzu parviendrait à s'évader.**

**- Je pars tout de suite pour Trafalgar. Notre premier devoir est d'informer l'amiral Lalwani du départ de Mzu afin qu'elle puisse lancer les recherches. Ensuite, le grand amiral devra renforcer les défenses d'Omuta. Et pourtant, les Forces spatiales ne peuvent pas se permettre d'immobiliser une escadre en ce moment, bon Dieu.**

**- Mzu va avoir du mal à se déplacer, vu la panique déclenchée par la réapparition de Laton, dit Pauline.**

**- Espérons-le. Mais, au cas où, je veux que vous alliez dans les Dorados pour prévenir notre antenne qu'elle risque de se pointer là-bas.**

**Samuel, bien entendu, n'avait pas besoin de rencontrer physiquement les trois autres agents secrets édénistes présents dans l'habitat. Ils organisèrent une conférence via le lien d'affinité, puis Samuel et son collègue Tringa gagnèrent le spatioport. Samuel affréta un astronef pour le conduire dans les Dorados tandis que Tringa en trouvait un autre qui l'emmènerait vers Jupiter afin qu'il puisse alerter le Consensus.**

**Un scénario identique se déroula au sein des huit autres services de renseignement qui avaient mis Mzu sous surveillance. Dans chaque cas, il fut décidé que la première chose à faire était d'alerter le haut commandement ; trois de ces huit services envoyèrent également un agent dans les Dorados.**

**Les agences de fret du spatioport, durement atteintes par la diminution du trafic interstellaire consécutive à la crise de Lalonde, virent soudain leurs affaires reprendre.**

**À présent, tu dois décider s'il faut leur permettre de prévenir leurs planètes respectives, dit Tranquillité. Car, une fois que la nouvelle se sera répandue, tu seras incapable de contrôler la suite des événements.**

**Je ne contrôlais pas grand-chose jusqu'à présent. Mon rôle était plutôt celui d'arbitre.**

**Eh bien, tu as la chance de pénétrer sur le terrain et de participer au jeu.**

**Ne me tente pas. J'ai déjà assez de problèmes comme ça avec les Laymils et leur dysfonction de la réalité. Si ce cher papy Michael avait raison, ça risque de nous attirer beaucoup plus d'ennuis que l'Alchimiste de Mzu.**

**Je l'admets. Mais j'ai besoin de savoir si je dois laisser partir les agents de renseignement.**

**Ione ouvrit les yeux pour contempler le paysage océanique, mais l'eau était à présent d'un noir d'encre, et elle ne distinguait rien hormis son vague reflet sur le verre. Pour la première fois de sa vie, elle commençait à comprendre à quoi ressemblait la solitude.**

**Je suis là, lui dit Tranquillité pour la rassurer.**

**Je sais. Mais, d'une certaine façon, tu fais partie de moi. De temps en temps, j'aimerais bien m'appuyer sur une épaule secourable.**

**Celle de Joshua, par exemple ?**

**Ne sois pas si méchante.**

**Excuse-moi. Pourquoi ne demandes-tu pas à Clément de te rejoindre ? Il te rend heureuse.**

**Il me fait jouir, tu veux dire.**

**Il y a une différence ?**

Oui, mais ne me demande pas de te l'expliquer. En ce moment, j'ai besoin d'autre chose que de simple satisfaction physique. J'ai de grandes décisions à prendre. Des décisions susceptibles d'affecter des millions de gens, voire des centaines de millions.

Tu savais que ce jour viendrait depuis l'heure de ta conception. C'est ta raison de vivre.

Celle de la plupart des Saldana, tu veux dire. Ils prennent plusieurs décisions de ce type chaque jour, avant même le déjeuner. Pas moi. J'ai l'impression que le gène d'arrogance de la famille est inactif dans mon cas.

Plus probablement, ta grossesse a entraîné chez toi un déséquilibre hormonal favorable à la procrastination.

Elle éclata de rire, faisant résonner la grande pièce de joyeux échos.

Tu ne comprends vraiment pas ce qui différencie mes processus mentaux des tiens, n'est-ce pas ?

Je pense que si.

Ione vit en esprit un nez de deux kilomètres de long qui se plissait de mépris. Son rire se transforma en gloussement.

Entendu, laissons tomber la procrastination. Soyons logiques. Nous avons échoué à garder Mzu dans sa cage, et elle se prépare sans doute à exterminer l'étoile d'Omuta. Toi et moi ne disposons pas des ressources qui sont celles de l'ASE et des autres services de renseignement, et qui vont leur permettre de la traquer et de l'arrêter. D'accord ?

Cela résume la situation de façon élégante.

Merci. Par conséquent, la meilleure façon de l'arrêter est de ne pas entraver les efforts des agents de renseignement.

D'accord.

**Conclusion : laissons-les partir. De cette façon, Omuta a au moins une chance de survivre. Je ne tiens pas à avoir un génocide sur la conscience. Et toi non plus, je pense.**

**Très bien. Je n'empêcherai pas leurs astronefs d'appareiller.**

**Ce qui nous amène à nous demander ce qui va se passer ensuite. Si quelqu'un la rattrape, ce quelqu'un va avoir accès à la technologie nécessaire pour construire l'Alchimiste. Comme l'a dit Monica sur la plage, chaque gouvernement le voudra pour préserver l'idée qu'il se fait de la démocratie.**

**Oui. Jadis, on utilisait le terme de " superpuissance " pour désigner une nation acquérant un avantage militaire disproportionné. L'émergence d'une telle nation aura, entre autres conséquences, celle de déclencher une course aux armements, les autres gouvernements s'efforçant d'acquérir la technologie de l'Alchimiste, et cela ne bénéficiera pas à l'économie de la Confédération. Et, s'ils atteignent le but qu'ils se sont fixé, la Confédération sera plongée dans un cycle sans fin que l'on appelait jadis l'équilibre de la terreur.**

**Et tout ça par ma faute.**

**Pas tout à fait. C'est le Dr Alkad Mzu qui a inventé l'Alchimiste. Dès ce moment-là, la suite était inévitable. Comme dit le proverbe, une fois qu'on a fait sortir le djinn de sa lampe, il est impossible de l'y faire rentrer.**

**Peut-être. Mais ça ne coûte rien d'essayer.**

**Vue du ciel, Regina, la capitale d'Avon, ne se distinguait en rien d'une quelconque métropole sur une quelconque planète développée et industrialisée de la Confédération. C'était une tache d'immeubles gris qui s'élargissait un peu plus chaque année aux dépens du paysage verdoyant qui l'entourait. Seuls les cours d'eau et les collines les plus hautes entravaient quelque peu son expansion, bien que, dans les quartiers du centre, ils aient eux aussi été domptés par le métal et le carbobéton. Comme de bien entendu, le coeur de la ville était occupé par un bouquet de gratte-ciel abritant les quartiers commercial, financier et gouvernemental. Un riche mélange de**

**flèches en cristal, de gros cylindres en matériau composite et de tours néo-modernes en métal étincelant, qui reflétait la puissance économique de la planète.**

**La seule exception à cette urbanisation standardisée était le fait d'un second groupe de gratte-ciel, plus petit que le premier, qui occupait le rivage d'un lac à la lisière est de la ville. À l'instar de la Cité interdite des empereurs de Chine, il se tenait à l'écart du reste de Regina mais exerçait un pouvoir considérable sur des milliards d'individus. Forte d'une population d'un million et demi de personnes, cette cité abritait sur ses seize kilomètres carrés des représentations diplomatiques, des ambassades, des cabinets judiciaires, des représentants des corporations multistellaires, des baraquements des Forces spatiales, des agences de gestion, des studios de médias et un bon millier d'entreprises du secteur tertiaire. Cette ruche bureaucratique surpeuplée et hors de prix formait un cercle protecteur autour du siège de l'Assemblée générale dressé au-dessus du rivage, un bâtiment qui évoquait davantage un stade sous dôme que le coeur même de la Confédération.**

**Cette analogie était encore plus pertinente quand on découvrait la salle de la haute assemblée, dont les gradins encerclaient la table du Conseil politique. Le grand amiral Samual Alek-sandrovich comparait toujours celle-ci à une arène, car c'était là que les membres du Conseil devaient présenter et défendre leurs résolutions. Soit, à quatre-vingt-dix pour cent, du travail de bateleur ; mais les politiciens, même à cette époque, s'accrochaient à la scène publique.**

**Étant l'un des membres permanents du Conseil politique, le grand amiral avait le droit et l'autorité de convoquer une séance plénière de l'Assemblée générale. Durant l'Histoire de la Confédération, ce droit n'avait été exercé qu'à trois reprises par ses prédécesseurs ; les deux premières fois pour demander aux États membres de mobiliser des astronefs supplémentaires afin de prévenir une guerre inter-systèmes, la troisième pour demander les ressources nécessaires à la recherche et à l'élimination de Laton.**

**Samual Aleksandrovich n'avait jamais imaginé que la quatrième convocation serait de son fait. Mais il n'avait pas eu le temps de**

**consulter le président après l'arrivée sur Trafalgar du faucon en provenance d'Atlantis. Et, une fois qu'il eut examiné le rapport transporté par l'astronef, Samual Aleksandrovich avait compris que le temps pressait. Quelques heures pouvaient représenter une différence colossale si l'on voulait empêcher les possédés de s'infiltrer sur des mondes vulnérables.**

**Voilà pourquoi, vêtu de son uniforme d'apparat, il se dirigeait vers la table du Conseil politique sous l'éclatante lumière émanant du plafond en marbre noir, flanqué du capitaine de vaisseau Maynard Khanna et de l'amiral Lalwani. Les travées de la salle grouillaient d'ambassadeurs et de diplomates se hâtant de gagner leurs sièges et produisant un tel brouhaha que l'on aurait dit que les fondations du bâtiment étaient attaquées au bulldozer. Il jeta un coup d'oeil vers les hauteurs et vit que la galerie média affichait complet. Tout le monde voulait savoir de quoi il retournait.**

**Vous risquez de le regretter, songea-t-il.**

**Le président Olton Haaker, vêtu de sa djellaba traditionnelle, s'assit à la table de chêne en forme de fer à cheval, imité par tous les autres membres du Conseil politique. Samual Aleksandrovich lui trouva l'air inquiet. Ce qui en disait long : le vieux Breznikain était un excellent diplomate, dans le genre retors. C'était son second mandat de cinq ans ; sur les quinze derniers présidents, seuls quatre étaient parvenus à se faire réélire.**

**Rittagu-FHU, l'ambassadrice tyrathca, se dirigea vers la table d'un air impérial, laissant sur le carrelage un fin sillage de poudre couleur bronze tombant de ses écailles. Elle prit place en bout de table, sur le berceau spécialement conçu pour l'accueillir. Son compagnon lui lança un petit cri depuis le berceau identique qu'il occupait au premier rang.**

**Samual Aleksandrovich aurait préféré voir un Kiint occuper ce siège en ce moment. Les deux espèces xénos participaient au Conseil politique à tour de rôle pendant une durée de trois ans, en dépit des protestations de certains membres de l'Assemblée, qui estimaient qu'elles auraient dû être logées à la même enseigne que les gouvernements humains.**

Après avoir demandé le silence, le secrétaire de la présidence annonça que le grand amiral avait la parole, conformément à l'article 9 de la Charte de la Confédération. Comme il se levait, Samual Aleksandrovich observa les diverses factions dont il devrait emporter l'adhésion. Les Édénistes lui étaient déjà acquis, bien entendu. Le Gouvcentral terrien s'alignerait sans doute sur eux, vu la solidité de leur alliance. Les autres grandes puissances étaient les suivantes : Oshanko, la Nouvelle-Washington, Nanjing, Holstein, Petersburg et l'inévitable royaume de Kulu, dont l'influence était la plus disproportionnée - grâce à Dieu, les Saldana étaient de fervents partisans de la Confédération.

Dans un sens, il était furieux qu'un problème aussi vital que celui-ci (le plus vital de toute l'Histoire de l'humanité ?) puisse dépendre des relations diplomatiques, des divergences idéologiques et des querelles religieuses. Si l'on avait fini par fonder des colonies monoethniques, ainsi que la Terre s'y était résolue à contrecoeur au cours de la Grande Dispersion, c'était parce que la coexistence harmonieuse de deux cultures différentes n'était possible que si elles ne partageaient pas la même planète. L'un des buts de l'Assemblée générale était de maintenir et d'encourager l'esprit de coopération qui les unissait. En théorie.

- J'ai demandé la convocation de cette session parce que je souhaite la déclaration immédiate de l'état d'urgence, déclara Samual Aleksandrovich. Le retour de Laton a malheureusement entraîné une crise incommensurablement plus grave. Je vous prie d'accéder à l'enregistrement sensovidéo qui vient de nous parvenir d'Atlantis.

Il télétransmit au processeur principal l'ordre de diffuser le document en question.

Ceux qui l'entouraient étaient peut-être des diplomates, mais même leur éducation et leur expérience ne purent les empêcher de réagir quand les événements de Peraik se déroulèrent dans leur crâne. Impassible, le grand amiral observa patiemment les grimaces et les hoquets de surprise dans les gradins. L'enregistrement durait un quart d'heure, et nombre d'ambassadeurs marquèrent une pause pour observer les réactions de leurs collègues, voire pour s'assurer

**qu'ils recevaient bien l'enregistrement d'un rapport et non quelque sensovidéo d'épouvanté extrêmement bien fait.**

**- Qu'entendez-vous par " efficacité " ? interrogea le président. Vous venez de dire qu'une réponse armée était hors de question.**

**- Non, monsieur, j'ai dit que nous ne pouvions pas la considérer comme une solution miracle. Une telle réponse peut et doit être employée pour empêcher les possédés de sortir des systèmes stellaires où ils se sont infiltrés. S'ils réussissent à conquérir un système industrialisé, ils utiliseront sans aucun doute toutes ses ressources pour nous combattre et atteindre leur but ; à savoir, selon ce que nous a dit Laton, l'annexion totale. Nous devons être prêts à leur résister, probablement sur plusieurs fronts distincts. Dans le cas contraire, ils se multiplieront à un rythme exponentiel, ce qui entraînera la chute de la Confédération tout entière, la possession de tous les êtres humains.**

**- Nous suggérez-vous d'abandonner les systèmes stellaires qui ont été envahis ?**

**- Nous devons les isoler jusqu'à ce que nous ayons trouvé une solution qui marche. Une équipe de scientifiques est déjà en train d'examiner la possédée que nous détenons sur Tra-falgar. J'espère que leurs recherches nous apporteront des réponses.**

**Cette révélation fut accueillie dans les gradins par un murmure de consternation.**

**- Vous avez une prisonnière ? s'enquit le président, surpris.**

**- Oui, monsieur. Nous ignorions qu'il s'agissait d'une possédée avant l'arrivée du faucon d'Atlantis. Mais, à présent que nous le savons, notre enquête risque d'être plus fructueuse.**

**- Je vois.**

**Le président semblait dépassé par les événements. Il jeta un coup d'oeil vers le secrétaire de la présidence, qui inclina la tête.**

**- Je soutiens la motion déposée par le grand amiral et demandant l'instauration de l'état d'urgence, dit le président d'un ton empreint de formalisme.**

**- Une voix pour, huit cents à venir, chuchota l'amiral Lalwani.**

**Le secrétaire de la présidence agita la clochette d'argent posée devant lui.**

**- Comme il n'y a apparemment pas grand-chose à ajouter aux informations que vient de nous présenter le grand amiral, j'appelle les membres de l'Assemblée à s'exprimer sur la résolution qui vient d'être proposée.**

**Rittagu-FHU émit un petit pépiement et se leva. Elle tourna sa lourde tête en direction du grand amiral, faisant claquer sur son torse ses tétons spécialisés. Elle agita ses doubles lèvres suivant des mouvements complexes, produisant un long gargouillis.**

**- Déclaration du secrétaire fausse, dit le bloc-traducteur posé devant elle. J'ai beaucoup à ajouter. Humains élémentaux, humains morts ; ne font pas partie de nature tyrathca. Nous ne savions pas que ces choses vous étaient possibles. Nous contestons aujourd'hui ces assauts sur le réel. Si vous avez tous la capacité de devenir des élémentaux, alors vous menacez tous les Tyrathcas. Ceci est terrifiant pour nous. Nous devons cesser tout contact avec les humains.**

**- Je vous assure, madame l'ambassadrice, que nous ignorions tout de cette capacité. Elle nous terrifie autant que vous. Je souhaiterais que vous conserviez le contact avec nous jusqu'à ce que cette crise soit résolue.**

**Rittagu-FHU émit une réponse flûtée qui fut traduite ainsi :**

**- Qui dit cela ?**

**Le visage harassé d'Olton Haaker exprima quelque surprise. Il jeta un regard à ses assistants, qui étaient aussi déconcertés que lui.**

**- Moi, dit-il.**

**- Mais qui parle ?**

**- Je vous prie de m'excuser, madame l'ambassadrice, mais je ne comprends pas.**

**- Vous dites que vous parlez. Qui êtes-vous ? Je vois Olton Haaker devant moi aujourd'hui, comme je l'ai déjà vu bien souvent avant ce jour. Je ne sais pas si c'est Olton Haaker. Je ne sais pas si c'est un humain élémental.**

**- Je vous assure que non ! bafouilla le président.**

**- Je ne le sais pas. Quelle est la différence ?**

**Elle tourna vers le grand amiral de grands yeux vitreux n'exprimant aucune émotion qu'il soit en mesure de comprendre.**

**- Y a-t-il un moyen de le savoir ? demanda-t-elle.**

**- Apparemment, la présence d'un possédé entraîne un brouillage localisé des systèmes électroniques, expliqua le grand amiral. C'est la seule méthode de détection que nous connaissions pour l'instant. Mais nous travaillons sur d'autres techniques.**

**- Vous ne savez pas.**

**Samual Aleksandrovich ne pouvait rien répondre. Je suis sûr de ce que je dis, mais cette satanée créature a raison. Toute certitude est désormais impossible. D'un autre côté, les humains n'ont jamais eu besoin d'absolu pour être convaincus. Les Tyrathcas, si, et c'est cette différence qui nous sépare, bien plus qu'une question de biologie.**

**Il se tourna vers le président, qui réagit à sa requête muette par un regard atone. Très calmement, il dit :**

**- Je ne sais pas.**

Il crut entendre un soupir collectif dans les gradins - un soupir réprobateur, peut-être.

Mais j'ai fait ce qu'il fallait faire, je lui ai répondu selon ses propres termes.

- J'exprime ma gratitude en vous entendant dire la vérité, déclara Rittagu-FHU. Maintenant, j'accomplis ma tâche en ce lieu, je parle pour mon espèce. Ce jour, les Tyrathcas rompent tout contact avec les humains. Nous allons quitter vos mondes. Ne venez pas sur les nôtres.

Rittagu-FHU tendit l'un de ses longs bras, et sa main à neuf doigts éteignit son bloc-traducteur. Elle lança un appel à son compagnon et, ensemble, ils se dirigèrent vers la sortie.

Lorsque la porte se referma derrière eux, un silence absolu régnait dans la vaste salle.

Olton Haaker s'éclaircit la gorge, redressa les épaules et fit face à l'ambassadeur kiint, qui était assis au premier rang.

- Si vous souhaitez également partir, ambassadeur Roulor, nous vous fournirons bien entendu toute l'assistance nécessaire afin que vous-même et les autres diplomates kiints regagniez votre planète. Ce problème est celui de l'humanité, après tout, et nous ne souhaitons pas compromettre nos fructueuses relations en vous mettant en danger.

L'un des bras tractamorphiques blancs du Kiint se déroula pour attraper un petit bloc-processeur, dont la colonne de projection AV émit une étincelle moirée.

- La vie elle-même est une entreprise risquée, monsieur le président, affirma Roulor. Le danger contrebalance toujours le plaisir. Pour trouver celui-ci, on doit connaître et affronter celui-là. Et vous vous trompez en disant que ce problème est celui de l'humanité. Toutes les espèces conscientes finissent par découvrir la vérité sur la mort.

- Vous voulez dire que vous saviez ? demanda Olton Haaker, renonçant à tout semblant d'impassibilité diplomatique.

- Nous sommes conscients de notre nature, oui. Nous l'avons affrontée jadis, il y a fort longtemps, et nous avons survécu. À présent, vous devez faire de même. Nous ne pouvons pas vous aider à surmonter les épreuves qui vous attendent. Mais vous avez notre sympathie.

Le trafic interstellaire à destination de Valisk était en diminution ; dix pour cent durant les deux derniers jours. Bien que le contrôle aérospatial ait été géré par les processus mentaux secondaires de Rubra, sa personnalité principale n'avait pas enregistré ces statistiques. Ce fut le fléchissement de l'économie qui finit par l'alerter. Les astronefs manquants, tous des cargos affrétés, auraient dû livrer des composants aux stations industrielles de sa chère Magellanic Itg. Aucun d'eux n'était un gerfaut de sa flotte ; c'étaient tous des vaisseaux adamistes.

Intrigué, il passa en revue les microcartels d'information transmis par les vols les plus récents, cherchant une explication au phénomène, quelque crise grave survenue dans une autre partie de la Confédération. Sans succès.

Ce fut seulement lorsque les processus de sa personnalité principale effectuèrent leur contrôle hebdomadaire sur Fairuza que Rubra comprit que quelque chose clochait également à l'intérieur de l'habitat. Fairuza était l'un de ses protégés, un descendant de la neuvième génération qui s'était montré fort prometteur depuis son plus jeune âge.

Aux yeux de Rubra, un descendant prometteur était un enfant prêt à tout pour dominer les autres pensionnaires de la crèche, qui s'octroyait les meilleurs morceaux et monopolisait l'accès aux processeurs, qui se montrait cruel envers les animaux et méprisant à l'égard de ses parents timides et aimants. Bref, un gosse accapareur, colérique, brutal, désobéissant et méchant. Rubra était ravi.

**Lorsque Fairuza eut atteint l'âge de dix ans, de discrets messages d'encouragement commencèrent à s'insinuer dans son esprit. Le désir d'aller plus loin dans la cruauté, la sensation de sa propre vertu, la perception de son destin d'exception, l'incommensurable grandeur de son ego. Autant de pulsions instillées en lui par la volonté silencieuse de Rubra.**

**Ce genre de modelage avait souvent mal fonctionné par le passé. Valisk était jonché de détritus névrosés, fruits des tentatives avortées de Rubra pour créer une personnalité dynamique et impitoyable, correspondant à l'image qu'il avait de lui-même. Il désirait ardemment forger une telle créature, un être digne de présider aux destinées de Magellanic Itg. Et cela faisait deux siècles qu'il était humilié par les échecs répétés de sa chair et de son sang.**

**Mais Fairuza était investi d'une endurance fort rare dans sa famille. Jusqu'ici, il avait été quasiment épargné par les faiblesses psychologiques auxquelles les autres avaient succombé. Rubra fondait de grands espoirs sur lui, presque aussi grands que ceux qu'il avait jadis fondés sur Dariat.**

**Toutefois, quand Rubra appela le processus secondaire qui veillait sur l'adolescent, à présent âgé de quatorze ans, il ne se passa rien. Une vague de surprise parcourut toute l'étendue de la strate neurale de l'habitat. Les animaux domestiques frissonnèrent sur son passage. Les épais anneaux musculaires qui régulaient la circulation des fluides dans le gigantesque réseau d'alimentation en eau et en nourriture, profondément enfouis sous la coque de polype, furent agités de spasmes, déclenchant une telle agitation que les programmes automatiques mirent plus d'une heure et demie à la résorber. Les huit mille descendants de Rubra se retrouvèrent en proie à des tremblements aussi incontrôlables qu'inexplicables, y compris les enfants qui n'avaient encore aucune idée de leur véritable nature.**

**L'espace d'un instant, Rubra se retrouva totalement désemparé. Sa personnalité était distribuée de façon uniforme dans toute la strate neurale, selon le concept de présence homogénéisée tel que l'avaient défini à l'origine les concepteurs d'Éden. Chaque processus, primaire, secondaire ou automatique, était à la fois**

**intégré et autonome. Toute information captée par une cellule sensitive était immédiatement disséminée pour être stockée dans l'ensemble de la strate. Un échec, n'importe quel échec, était inconcevable.**

**Conclusion : c'étaient ses propres pensées qui étaient affectées. Son esprit, le seul aspect de lui-même qui subsistait encore, était imparfait.**

**La peur succéda inévitablement à la surprise. Les causes probables d'une telle catastrophe n'étaient pas nombreuses. Peut-être succombait-il à des désordres psychologiques graves. Les Édénistes lui avaient toujours prédit un tel sort, conséquence de plusieurs siècles de solitude et de son incapacité de trouver un héritier digne de lui.**

**Il entreprit de concevoir une série de processus inédits afin d'analyser sa propre architecture mentale. Tels des spectres en mission secrète, ils parcoururent silencieusement la strate neurale, contrôlant les performances de chaque processus secondaire sans que ceux-ci en aient conscience et lui transmettant leurs rapports d'analyse.**

**Une liste de défauts commença à prendre forme. C'était là une compilation des plus étranges. Certains processus secondaires, comme celui affecté à Fairuza, avaient complètement disparu, d'autres étaient inactifs, et la dissémination de mémoire avait été bloquée à plusieurs reprises. Cette absence de logique dans l'ensemble n'alla pas sans l'inquiéter. Rubra était l'objet d'une attaque, il n'y avait aucun doute, mais la méthode de cette attaque était fort déconcertante. Toutefois, une chose était évidente : son agresseur, quel qu'il soit, connaissait parfaitement le lien d'affinité et les processeurs mentaux d'un habitat. Il ne pouvait croire à une manoeuvre des Edénistes, ces êtres à la supériorité si repoussante. Ils considéraient que, dans son cas, le temps était la meilleure des armes ; le Consensus de Kohistan ne lui accordait que quelques siècles de survie. Et l'éthique de leur culture leur interdisait de livrer une guerre larvée à une entité qui ne les menaçait pas. Non, ce devait être quelqu'un d'autre. Quelqu'un de plus proche.**

Rubra passa en revue les processus de surveillance désactivés. Il y en avait sept en tout ; six étaient affectés à des descendants ordinaires, tous âgés de moins de vingt ans ; comme ils n'étaient pas encore intégrés à la structure de Magellanic ltg, il était inutile de consacrer trop de ressources à les tenir à l'oil. Quant au septième... il s'agissait de son échec le plus cinglant, un descendant qui avait coupé les ponts avec lui depuis trente ans et qu'il n'avait pas pris la peine d'observer depuis quinze ans : Dariat.

Cette révélation le choqua profondément : d'une façon ou d'une autre, Dariat était parvenu à s'emparer du contrôle de certains processus de l'habitat. Mais, depuis le jour de leur séparation, Dariat avait réussi, grâce à l'affinité, à fermer son esprit à la pénétration de Rubra. En dépit de ses imperfections criantes, Dariat était unique.

Rubra réagit en érigeant des garde-fous tout autour de la structure de sa personnalité principale ; des filtres de données conçus pour scruter toutes les informations entrantes et y traquer les virus de type " cheval de Troie ". Il ne voyait pas encore le but que visait Dariat en interférant avec ses processus secondaires, mais il savait qu'il le rendait toujours responsable de la mort d'Anastasia Rigel. Tôt ou tard, il finirait par accomplir sa vengeance.

Quelle détermination remarquable ! Elle était quasiment l'égale de la sienne.

Cela faisait des décennies que Rubra n'avait pas été ainsi stimulé. Peut-être pouvait-il encore négocier avec Dariat ; après tout, celui-ci n'avait pas encore cinquante ans, il lui restait encore un demi-siècle de vie fructueuse. Et s'ils ne parvenaient pas à un accord... eh bien, Dariat pouvait toujours être clone. Pour ce faire, Rubra n'avait besoin que d'une seule cellule vivante.

Rassuré par l'idée que tout n'était pas encore perdu, il émit une succession de nouvelles instructions. Ces dernières étaient complètement différentes de celles que l'on trouvait dans la strate neurale ; dotées d'une structure inédite et d'une hiérarchie altérée, elles étaient invisibles à toute entité familière des processus mentaux traditionnels. L'ordre clandestin fut transmis à toutes les cellules optiques, à tous les descendants équipés du lien d'affinité, à tous les

**animaux domestiques : retrouvez l'homme correspondant à l'image visuelle de Dariat.**

**Les recherches prirent sept minutes. Et leur résultat se révéla des plus surprenants.**

**On avait saboté une grande partie des routines d'observation au cinquante-huitième étage du gratte-ciel Kandi. Celui-ci était surtout fréquenté par les moins recommandables des résidents de Valisk, ce qui, vu la mentalité de la population dans son ensemble, en faisait l'ultime recours d'une tribu de misérables. C'était dans l'appartement d'Anders Bospoort, pourvoyeur de vice et violeur semi-professionnel, que se trouvait l'anomalie la plus importante. L'une des routines d'observation avait été altérée et abritait un segment mémoriel. Au lieu de surveiller l'appartement et de transmettre des images à un processeur d'analyse plus évolué, elle se contentait de substituer aux images en question une visualisation périmée.**

**Rubra résolut le problème en effaçant la routine viciée pour la remplacer par une autre, fiable celle-ci. L'appartement qu'il découvrait à présent était un vrai foutoir, le sol comme les meubles déplacés disparaissant sous un monceau de vêtements masculins et féminins, de plateaux repas à moitié consommés et de bouteilles vides. Les tables étaient couvertes de blocs-processeurs à haute capacité de la Kulu Corporation et de douzaines de microcartels encyclopédiques - le genre de lecture qu'Anders Bospoort ne goûtait pourtant guère.**

**Tous les sens de la routine étaient désormais opérationnels, l'odorat comme l'ouïe et la vue ; ce qui était plutôt regrettable : il régnait dans l'appartement une atroce puanteur. La raison en était toute simple : le cadavre obèse de Dariat gisait au pied du lit de la chambre principale. Aucun signe de mort violente, ni hématomes, ni blessures au couteau, ni brûlures dues à une arme énergétique. Quel qu'ait été le sort de Dariat, son visage poupin était éclairé par un large sourire plutôt écourant. Rubra ne put s'empêcher de penser qu'il avait accueilli la mort avec joie.**

**Dariat était littéralement enchanté de son nouveau corps. Il avait complètement oublié ce que c'était que d'être mince ; pouvoir courir,**

**se glisser vivement entre les portes d'un ascenseur, porter des vêtements normaux plutôt qu'une toge miteuse. Sans parler de la jeunesse, évidemment, un atout inestimable. Ah ! ce corps élancé, robuste, plein de vitalité. Le fait que Horgan n'ait que quinze ans n'avait guère d'importance, la puissance énergétique pouvant tout compenser. Il adopta l'aspect d'un jeune homme de vingt et un ans, un spécimen parfait à la peau lisse et bronzée, aux longs cheveux d'un noir de jais. Il portait des vêtements blancs, une chemise et un pantalon tout simples, suffisamment transparents pour laisser entrevoir ses muscles de panthère. Rien d'aussi ostentatoire que la charpente macho de Bospoort, que Ross Nash avait conservée telle quelle, mais de quoi attirer les regards de pas mal de filles.**

**En réalité, la possession et toutes ses gloires auraient presque suffi à lui faire oublier sa mission. Presque, mais pas tout à fait. Il ne visait pas le même but que les autres car, contrairement à eux, il n'avait pas peur de mourir, de retourner dans l'au-delà. Maintenant plus que jamais, il avait foi en la spiritualité prêchée par Anastasia. L'au-delà n'était qu'un des éléments du mystère de la mort ; comme la créativité de Dieu était sans limites, il existait forcément d'autres continuums, une vie après l'après-vie.**

**Il réfléchissait à tout cela tandis qu'il accompagnait les autres possédés à la taverne Tacoul. Tout à leur mission, ses compagnons manifestaient un manque d'humour des plus désolants.**

**La taverne Tacoul était un parfait microcosme de la vie à Valisk. Sa décoration intérieure, tout en noir et argent, était d'un style si démodé que même les concepteurs rétro-chics l'avaient abandonnée ; des plats tout prêts avaient remplacé les mets jadis préparés dans sa cuisine cinq étoiles ; ses serveuses avaient depuis longtemps dépassé l'âge de la minijupe ; et sa clientèle était totalement indifférente à son inexorable déclin. Comme la plupart des bars, celui-ci avait tendance à attirer un type d'habitués ; ici, il s'agissait des astros.**

**Deux douzaines de personnes étaient attablées autour des rochers en forme de champignon lorsque Dariat entra dans la salle, sur les talons de Kiera Salter. Celle-ci se dirigea vers le comptoir et commanda un verre. Deux hommes proposèrent de le lui offrir.**

Pendant qu'elle faisait son petit numéro, Dariat s'installa à une table près de la porte et parcourut la taverne du regard. Ils avaient bien choisi ; cinq buveurs avaient les yeux indigo caractéristiques des descendants de Rubra, et ils portaient tous une combi ornée d'une étoile d'argent sur l'épaule : des capitaines de gerfaut.

Dariat se concentra sur les routines d'observation qui tournaient dans la strate neurale, derrière le plafond, le sol et les murs de la taverne. Abraham, Matkin et Graci, qui possédaient des corps équipés du lien d'affinité, l'imitaient ; tous quatre émettaient une multitude d'instructions subversives afin d'empêcher la personnalité principale de Rubra d'accéder à la salle et de voir ce qui allait s'y dérouler.

Il les avait bien entraînés. Le quatuor ne mit qu'une minute pour corrompre les routines et transformer la taverne Tacoul en zone de non-perception. Pour parachever leur action, la membrane musculaire de la porte se contracta discrètement, sa surface grise à la texture de pierre ponce se transformant en obstacle infranchissable.

Kiera Salter se leva, chassant ses soupirants d'un geste dédaigneux. Comme l'un d'entre eux quittait son siège et feignait de lui parler, elle lui assena machinalement une gifle sur la tempe. Sous le choc, il partit à la renverse, poussant un cri de douleur lorsqu'il atterrit sur le sol en polype. Elle éclata de rire et lui envoya un baiser pendant qu'il palpait son nez sanguinolent.

- Pas de pot, don Juan.

Le sac à main de cuir qu'elle portait se transforma en fusil à pompe. Elle l'agita devant les clients stupéfaits, puis pulvérisa l'un des plafonniers sphériques qui clignotaient au-dessus de leurs têtes.

Tous se jetèrent à terre pour éviter les éclats de matériau composite blanc qui pleuvaient sur la salle. Plusieurs clients tentèrent de télétransmettre un appel à l'aide au processeur réseau de la taverne. Mais les possédés avaient pris soin dès leur entrée de désactiver l'équipement électronique.

**- Okay, les gars, annonça Kiera avec un accent américain à couper au couteau. Ceci est un braquage. Que personne ne bouge, et que tout le monde vide ses poches.**

**Dariat eut un soupir de mépris. Qu'une salope intégrale comme Kiera possède le corps d'une beauté aussi sublime que Marie Skibbow, voilà qui était franchement inacceptable.**

**- Il est inutile d'agir ainsi, déclara-t-il. Nous ne sommes venus ici que pour les capitaines de gerfaut. Concentrons-nous sur notre tâche, veux-tu ?**

**- C'est peut-être inutile, répliqua-t-elle, mais c'est foutre-ment agréable.**

**- Tu es vraiment une connasse, Kiera, tu sais.**

**- Ah bon ?**

**Elle lui décocha une flèche de feu blanc.**

**Clients et serveuses poussèrent des cris d'orfraie et se jetèrent sous les tables. Dariat réussit de justesse à esquiver le projectile, le renvoyant avec un poing transformé en raquette de ping-pong. La boule de feu blanc rebondit dans tous les sens, renversant tables et chaises. Mais il sentit néanmoins un fort courant électrique lui engourdir les muscles du bras.**

**- Laisse tomber les sermons, Dariat, dit Kiera. Nous ne faisons qu'obéir à notre nature.**

**- Tes actes n'ont rien de naturel. Tu m'as fait mal.**

**- Oh, réveille-toi, espèce de gros pervers. Tu prendrais plus souvent ton pied si tu n'avais pas ton putain de sens moral planté dans le cul.**

**Klaus Schiller et Matkin ricanèrent de le voir ainsi humilié.**

**- Tes enfantillages vont tout foutre en l'air, protesta Dariat. Si nous voulons nous emparer des gerfauts, nous devons agir dans la**

**discipline. Tu te laisses emporter par le chant du seigneur Tarrug. Ressaisis-toi, écoute ta musique intérieure.**

**Elle cala le fusil sur son épaule et pointa l'index sur lui en signe d'agacement.**

**- Encore une connerie New Age de ce genre et je t'arrache la tête, je te le jure. Si on t'a gardé avec nous, c'est uniquement pour que tu t'occupes de la personnalité de l'habitat. C'est moi et moi seule qui décide de nos actions. J'ai une stratégie concrète, bordel ; une stratégie qui nous garantit la victoire. Une stratégie audacieuse. Qu'est-ce que tu as à nous proposer, connard ? Tu veux qu'on passe un siècle à creuser le sol de cet habitat jusqu'à ce qu'on ait trouvé le cerveau de Rubra et qu'on le réduise en bouillie, c'est ça ? Hein, c'est ça, ton plan ?**

**- Non, fit-il avec un calme impérial. Rubra ne peut pas être vaincu par des moyens physiques, je n'arrête pas de te le dire. La stratégie que tu as imaginée pour t'emparer de la population de l'habitat ne sera applicable que lorsque nous nous serons occupés de lui. Je pense que cette histoire de gerfauts est une erreur ; même leur puissance physique ne nous permettra pas de le battre. Et, si nous nous emparons d'eux, nous risquons d'attirer l'attention sur nous.**

**- Alors, c'est que telle était la volonté d'Allah, intervint Matkin.**

**- Mais tu ne comprends pas ? lui dit Dariat. Si nous concentrons nos efforts sur l'élimination de Rubra et la possession de la strate neurale, alors nous serons capables de tout. Nous serons aussi puissants que des dieux.**

**- Attention, fiston, tes paroles frisent le blasphème, lança Abraham Canaan. Fais attention à ce que tu dis.**

**- Merde. Ecoute, aussi puissants que des demi-dieux, ça te va ? L'essentiel, c'est que...**

**- L'essentiel, Dariat, coupa Kiera en braquant sur lui son fusil à pompe, c'est que tu n'écoutes que ton désir de vengeance. N'essaie pas de prétendre le contraire, nous savons déjà que tu es prêt à te**

tuer pour l'assouvir. Et nous savons aussi ce que nous faisons : nous nous multiplions pour nous protéger. Si tu penses que c'est secondaire, alors peut-être que tu as besoin de passer un peu plus de temps dans l'au-delà pour te remettre les idées en place.

Alors même qu'il rassemblait ses arguments, il se rendit compte qu'il avait perdu la partie. Il vit se durcir le visage jusque-là neutre des autres possédés et sentit mentalement leurs émotions se glacer. Bande de minables. À leurs yeux, rien n'avait d'importance excepté l'instant présent. Ce n'étaient que des bêtes. Mais des bêtes dont l'aide lui serait tôt ou tard utile.

Kiera avait encore gagné, comme elle avait gagné quand elle l'avait contraint à se sacrifier pour prouver sa loyauté. C'était elle et pas lui que les possédés considéraient comme leur chef.

- D'accord, dit Dariat. Fais ce que tu veux. Pour le moment.

- Merci, fit Kiera avec une ironie appuyée.

Un large sourire aux lèvres, elle se dirigea vers un capitaine de gerfaut.

Durant l'altercation, les clients de la taverne Tacoul étaient restés cois, comme le font les gens lorsque des inconnus décident de leur sort devant eux. À présent, la discussion avait pris fin. Il fallait s'en remettre au destin.

Rassemblées près du comptoir, les serveuses se mirent à glapir. Sept astros foncèrent vers la porte musculaire, maintenant hermétiquement close. Cinq autres se jetèrent sur les possédés, utilisant toutes les armes à leur portée : thermolames (inopérantes), bouteilles cassées, brouilleurs neuraux (également inutilisables) et poings nus.

Le feu blanc jaillit en représailles : des boules qui frappaient genoux et chevilles, blessant et mutilant ; des vrilles tentacu-laires qui enserraient les jambes comme des serpents incandescents.

**Quand leurs victimes furent à terre, et qu'une odeur de chair carbonisée monta de leurs corps tressautants, les possédés donnèrent l'hallali.**

**Cela faisait cinq siècles que Rocio Condra se morfondait dans l'au-delà lorsque vint le temps des miracles. Une existence de dément, comme si le temps s'était étiré au moment où il rendait son dernier soupir. Et toujours les ténèbres, le silence, l'engourdissement absolus. Sa vie s'était répétée un million de fois, mais ça ne s'arrêtait toujours pas.**

**Puis les miracles étaient arrivés, des émotions lui étaient parvenues de l'univers. Des brèches dans le néant de l'au-delà s'ouvraient et se refermaient en une fraction de seconde, comme si des nuages noirs s'écartaient pour lui laisser entrevoir la sublime lueur dorée de l'aube. Et, chaque fois que cela se produisait, une âme, une seule, s'envolait vers le déluge aveuglant, assourdissant de la réalité, retrouvait la liberté et la beauté. Comme toutes celles qui restaient derrière, Rocio lançait dans le néant des hurlements de frustration. Puis les âmes adressaient à nouveau aux vivants indifférents prières, suppliques et serments, leur promettant le salut et la noblesse en échange de leur aide.**

**Peut-être que ces promesses étaient efficaces. Les brèches se faisaient de plus en plus nombreuses, tant et si bien qu'elles devenaient à leur tour une source de tourment. Savoir qu'il existait une issue, et se la voir ainsi refusée...**

**Mais à présent... Mais cette fois... Cette fois, Rocio Condra se retrouva baigné de gloire, une gloire si éclatante qu'il faillit y succomber. Et, dans ce torrent, une voix qui implorait son aide, qui priait pour la fin de ses souffrances.**

**- Je vais t'aider, mentit Rocio. Ça va aller maintenant.**

**Une vive douleur l'envahit lorsque des pensées frénétiques s'agrippèrent à ses vaines promesses. C'était bien plus intense que la fusion entre deux âmes en quête d'une amère provende. Il se sentit gagner en poids et en force à mesure que leurs pensées s'entremêlaient. Et la douleur vira à l'extase. Rocio sentait à présent**

des membres qui tressautaient sous l'effet d'une chaleur insoutenable, une gorge éraillée à force de hurler. C'était tout à fait délicieux, le genre de jouissance qu'aurait goûtée un masochiste.

Les pensées de l'homme devenaient de plus en plus faibles, de plus en plus ténues, à mesure que Rocio pénétrait les méandres de son système nerveux. À sa grande joie, il retrouvait d'anciennes expériences humaines : l'air qui s'engouffre dans ses poumons, les battements de son cour. Et son nouvel hôte était de moins en moins encombrant. C'était presque instinctivement que Rocio acculait son âme dans un coin, avec de plus en plus de facilité.

Il entendait les âmes perdues peuplant l'au-delà qui hurlaient de frustration en le voyant trouver le salut. Elles proféraient des menaces aigries, l'accusaient d'indignité.

Puis il perçut seulement les faibles protestations de son hôte, ainsi qu'une autre voix, étrangement lointaine, qui exigeait d'un ton suppliant de savoir ce qui arrivait à son bien-aimé. Écartant l'âme de son hôte, il laissa son esprit s'épanouir jusqu'à occuper la totalité du cerveau.

- Ça suffit, dit une voix féminine. Nous avons besoin de toi pour une tâche plus importante.

- Laissez-moi ! protesta-t-il. J'y suis presque, presque...

Sa force allait en croissant, le corps captif commençait à lui obéir. Ses yeux noyés de larmes distinguèrent trois silhouettes floues penchées au-dessus de lui. C'étaient sûrement des anges. Une fille splendide vêtue en tout et pour tout d'une aura resplendissante.

- Non, dit-elle. Va dans le gerfaut. Tout de suite.

C'était sûrement une erreur, une terrible erreur. Ils ne comprenaient donc pas ? Ceci était un miracle. Une rédemption.

- J'y suis arrivé, leur dit Rocio. Regardez. Je suis entré en lui. J'ai réussi.

Il leva l'une de ses nouvelles mains, et vit pendre au bout de ses doigts des cloques semblables à de gros champignons translucides.

- Eh bien, sors.

La main se désintégra. Du sang lui aspergea le visage, le privant de la vue. Il voulut hurler, mais ses cordes vocales étaient trop éprouvées pour lui obéir.

- Va dans le gerfaut, petit con, ou nous te renvoyons dans l'au-delà. Et, cette fois-ci, nous ne t'en laisserons plus sortir.

Une nouvelle marée de douleur stupéfiante, suivie par un engourdissement tout aussi terrifiant, et il comprit qu'on lui avait démoli le pied droit. Ils rongeaient sa splendide chair toute neuve, menaçaient de l'en priver. Il fut pris d'une rage impuissante devant cette injustice. Puis d'étranges échos naquirent dans son esprit.

Tu vois ? demanda Dariat. C'est tout simple, oriente tes pensées comme ceci.

Il s'exécuta, et l'affinité le fit entrer en contact avec le Mindor.

Que se passe-t-il ? s'enquit le gerfaut affolé.

La jambe gauche de Rocio fut oblitérée. Le feu blanc engloutit son bas-ventre et le moignon de sa jambe droite.

Peran ! s'écria le gerfaut.

Rocio superposa la voix mentale du capitaine à ses propres pensées.

Aide-moi, Mindor.

Comment ? Que se passe-t-il ? Je ne te sentais plus. Tu t'étais fermé à moi. Pourquoi ? Tu n'avais jamais fait ça avant ce jour.

Excuse-moi. C'est parce que j'avais mal, une crise cardiaque. Je crois que je vais mourir. Laisse-moi te rejoindre, mon ami.

**Viens. Vite !**

**Il sentit s'élargir le lien d'affinité, et le gerfaut était là, attendant son capitaine, l'esprit empli d'amour et de compassion, un être doux et confiant en dépit de sa taille et de son indomptable puissance. Kiera Salter exerça de nouveau la pression dont elle avait le secret.**

**Maudissant une dernière fois les démons qui ne lui laissaient pas le choix, Rocio abandonna ce corps humain qu'il chérissait tant pour se glisser le long du lien d'affinité. Ce transfert était fort différent de celui qui l'avait ramené de l'au-delà. Plutôt que de pénétrer de force dans un esprit, il était accueilli avec joie comme par une amante naïve, qui l'attirait tout contre elle pour le protéger du mal.**

**Le noud énergétique engendré par son âme se logea dans les cellules neurales qui l'attendaient au sein du gerfaut, et toute liaison avec le corps du capitaine fut rompue lorsque le poing triomphant de Kiera lui brisa le crâne.**

**Installé sur sa plate-forme, sur la deuxième des trois corniches de Valisk, le Mindor absorbait patiemment des fluides nutritifs dans ses vessies de stockage. Par-delà la masse du spatioport non rotatif de l'habitat, la géante gazeuse Opuntia était hachurée par des bandes nuageuses aux nuances vert pâle. C'était pour le gerfaut un spectacle des plus apaisants. Conçu dans les anneaux d'Opuntia, il y avait passé dix-huit ans avant d'atteindre sa forme présente, celle d'un cône de cent vingt-cinq mètres de hauteur. Même parmi les gerfauts, dont le profil s'éloignait parfois considérablement de celui d'un faucon discoïdal, il était un cas à part. Sa coque en polype était d'un vert terne piqueté d'anneaux pourpres ; trois épaisses protubérances, semblables à des ailerons, jaillissaient de sa poupe. Vu son aspect de missile écrasé, son module de vie avait dû adopter la forme d'une larme étirée, posée comme une selle métallique sur la section centrale de sa coque supérieure.**

**Son champ de distorsion, comme celui de tous les faucons et gerfauts, était replié autour de sa coque et à peine activé en position de repos. Une situation qui cessa de prévaloir dès que l'âme de Rocio Condra envahit ses cellules neurales. Désormais possesseur d'une quantité de neurones bien plus importante que celle d'un**

**cerveau humain, il vit croître la puissance énergétique produite par la torsion transdimensionnelle. Débordant des cellules de stockage que Mindor avait conçues, il s'introduisit dans les routines secondaires dont le but était d'assurer sa survie.**

**Qui êtes-vous ?**

**À peine le gerfaut lui avait-il posé cette question qu'il le terrassait mentalement. Mais les fonctions extraordinairement complexes d'un astronef biotek étaient beaucoup plus difficiles à maîtriser que celles d'un corps humain. Il ne disposait d'aucun instinct pour le guider, d'aucune séquence nerveuse connue qu'il aurait pu suivre. Ceci était pour lui une terre étrangère, car il n'existait pas d'astronefs à son époque, encore moins des astronefs vivants.**

**Les routines autonomes, celles qui régulaient les organes du Mindor, fonctionnaient normalement, et il se garda d'y toucher. Le champ de distorsion, toutefois, était contrôlé par des pensées conscientes.**

**Deux secondes après qu'il eut possédé le gerfaut, le champ de distorsion entra en expansion de façon incontrôlable. L'astronef se cabra, arrachant les câbles d'alimentation de leurs prises. Le fluide nutritif jaillit de la corniche, l'inondant jusqu'à ce que l'habitat s'empresse de fermer les vannes.**

**Mindor bascula d'avant en arrière, puis s'éleva trois mètres au-dessus de sa plate-forme aux allures de champignon tandis que Rocio tentait frénétiquement de contenir les flux oscillants qui parcouraient ses cellules ergostructurantes. Malheureusement, il ne parvint pas à contrôler le processus. La détection de masse, le principal des sens du gerfaut, s'opérait grâce à une manipulation secondaire sophistiquée du champ de distorsion.**

**Rocio n'arrivait pas à savoir où il était, encore moins à revenir à son point de départ.**

**Qu'est-ce que tu fais, bon sang? lui demanda un Rubra furibond.**

**La poupe de Mindor décrivit un arc à grande vitesse, et ses ailerons faillirent heurter la corniche. La conductrice d'un véhicule de service**

**freina en catastrophe, puis s'empressa de reculer alors que la gigantesque masse de l'astronef passait à moins de cinq mètres de son pare-brise en forme de bulle.**

**Désolé, dit Rocio en cherchant frénétiquement une routine de commande dans les mémoires confinées du gerfaut. C'est un flux d'énergie. Je l'aurai réduit dans une seconde.**

**Deux autres gerfauts furent pris de mouvements convulsifs, envahis par des âmes venues de l'au-delà. Rubra leur lança également un avertissement.**

**Rocio réussit à réguler le champ avec un peu plus d'efficacité et à mettre en corrélation les masses qu'il percevait et les images que lui transmettaient ses grappes de capteurs. Sa coque glissait dangereusement près de la corniche.**

**Il reconfigura le champ de distorsion pour se propulser dans la direction opposée. Puis il se rendit compte qu'il s'éloignait un peu trop de la coque. Et qu'un autre gerfaut (non possédé) se trouvait sur son chemin.**

**Impossible de m'arrêter, lui lança-t-il.**

**L'autre astronef bondit sur une hauteur de soixante mètres en émettant des protestations indignées. Le Mindor passa au-dessous de lui en le frôlant, et réussit à faire halte avant d'emboutir la coque de Valisk avec l'un de ses ailerons.**

**Dans la taverne Tacoul, les deux derniers capitaines de gerfaut furent sacrifiés à la stratégie de Kiera, et leurs astronefs jaillirent de leurs plates-formes respectives comme des pétards de feux d'artifice. Rubra et les autres gerfauts leur lancèrent des messages alarmés. Trois des vaisseaux non possédés, complètement paniques par le comportement de leurs cousins, décollèrent à leur tour de la corniche. Plusieurs astronefs dansaient à présent la gigue dans une zone haute d'un kilomètre, et une collision semblait imminente. Rubra leur transmit des vecteurs de vol pour tenter de les écarter l'un de l'autre, exigeant de leur part une obéissance absolue.**

Rocio était enfin parvenu à maîtriser les rudiments de la dynamique des champs de distorsion. Il propulsa sa masse gigantesque vers sa plate-forme de départ. Au bout de cinq tentatives et de pas mal de secousses, il réussit à s'y poser.

J'espère que c'est fini, maintenant, dit Rubra tandis que les gerfauts agités se calmaient peu à peu.

Rocio accepta ces remontrances d'un ton penaud. Puis les cinq gerfauts possédés échangèrent des messages en mode privé, s'aidant mutuellement à contrôler leurs nouveaux corps.

À l'issue d'une demi-heure d'expériences diverses, Rocio était agréablement surpris par ce qu'il avait vu et senti. Les environs de la géante gazeuse étaient riches d'énergies de toutes sortes et de pas mal de masse. Un maillage complexe de particules et d'énergie magnétique et électromagnétique. Vingt lunes et des centaines de petits astéroïdes. Leurs émissions dessinaient dans sa conscience de délicates arabesques présentant une grande variété : harmoniques, couleurs, senteurs. Il avait à sa portée bien plus de sensations que n'en captait un être humain. Et n'importe quelle fonction sensorielle était préférable à l'au-delà.

La bande d'affinité plongea dans le silence tandis qu'ils attendaient la suite des événements.

## 7.

Le spatiojet surchargé s'éleva sans trop de problèmes à travers la stratosphère de Lalonde, s'éloignant à vive allure des montagnes de la côte orientale d'Amarisk. Ce fut seulement lorsqu'il eut atteint une altitude de cent kilomètres, là où les ions se raréfiaient jusqu'à ne laisser guère plus qu'un vide saturé d'électricité statique, qu'Ashly Hanson dut passer des statoréac-teurs à induction à la propulsion par réaction. Et les difficultés commencèrent. Il fut obligé de faire basculer les deux fusées de queue dans la zone rouge, augmentant le voltage, montant la température du plasma à des niveaux dangereux. Les circuits shunts du liquide de refroidissement émirent

des avertissements, certains dont il tint compte, d'autres qu'il ignora, privilégiant les performances de son appareil. Il était dans son élément : c'était du boulot de pilote, où il fallait savoir jusqu'où pousser les systèmes, quand prendre des risques calculés.

Réserves de puissance, niveaux de combustible, marges de sécurité - autant de données formant dans l'esprit d'Ashly des graphiques multitextuels interactifs d'une extraordinaire complexité avec lesquels il se livrait à un prodigieux numéro de jongleur. Tous ces éléments s'assemblèrent lentement, lui permettant de sélectionner l'option la plus favorable : vitesse de libération à cent vingt kilomètres d'altitude. En théorie, cela laissait sept kilos de masse de réaction dans les réservoirs.

- Mais pas terrible comme altitude, marmonna-t-il pour lui-même.

Peu importe, cela lui donnait la possibilité d'effectuer un rendez-vous avec le Lady Mac.

Les responsables de la surcharge du spatiojet, vingt-neuf en tout, étaient en train de bavarder et de s'amuser derrière lui, indifférents aux efforts que le père Elwes et Kelly Tirrel déployaient pour les calmer. Cela ne durerait pas, songea Ashly avec un air fataliste, les enfants finissaient toujours par vomir à zéro g, surtout quand ils étaient aussi jeunes.

Il transmit à l'ordinateur de vol l'ordre d'ouvrir un canal avec le Lady Mac. Le processeur de communication mit quelque temps à établir la liaison avec le satellite de Lalonde, et encore la bande passante était-elle réduite. Preuve supplémentaire de la présence invisible des forces malfaisantes à l'oeuvre sur la planète condamnée.

- Joshua ?

- Je te suis à la trace, Ashly.

- Tu vas devoir effectuer une manoeuvre pour le rendez-vous. Je suis obligé de rogner sur la masse de réaction de mes impulseurs de rentrée pour me mettre sur orbite. Voici le vecteur.

Ashly transmit les données depuis l'ordinateur de vol du spatiojet.

- Merde, c'est un peu serré comme marge.

- Je sais. Désolé, mais la masse de tous ces gamins est trop élevée. Et il faudra aussi remplacer les réacteurs quand on sera arrivés à bon port. J'ai dû les pousser dans la zone rouge. Un test structurel ne ferait sans doute pas de mal non plus.

- Enfin, de toute façon, on a déjà paumé notre bonus dans la bataille. Tiens-toi prêt pour le rendez-vous dans douze minutes.

- Merci, Joshua.

Le joyeux brouhaha qui venait de la cabine du spatiojet avait nettement diminué. L'accélération était descendue à un vingtième de g alors que s'effectuait la poussée de mise sur orbite. Les moteurs des deux fusées calèrent. L'ordinateur de vol indiqua qu'il ne restait que quatre kilos de masse de réaction dans les réservoirs.

Ce fut à ce moment-là qu'on entendit le premier haut-le-cour. Ashly rassembla son courage.

Les sirènes annonçant l'accélération imminente retentirent dans les cabines du Lady Macbeth. Les Edénistes qui, sous la direction de Sarha Mitcham et de Dahybi Yadev, s'affairaient à prendre les dispositions nécessaires à l'arrivée de trente enfants se précipitèrent vers les couchettes et les matelas de fortune. Ils affichaient tous plus ou moins la même grise mine, la même expression égarée. Étant donné ce qu'ils avaient enduré au cours des trente dernières heures, leur abattement était compréhensible. Le mugissement aigu leur rappelait de douloureuses circonstances.

- Ne vous inquiétez pas, annonça Joshua. Pas d'accélération extrême cette fois, c'est juste une manouvre.

Il était seul sur la passerelle, dont l'éclairage réduit à une faible clarté rosée rendait plus nettes par contraste les images holographiques de la console et des colonnes AV. Chose curieuse, il appréciait cette solitude. Il était désormais ce qu'il avait toujours

**voulu - ou cru vouloir - être : un capitaine d'astronef, exempt de toute autre responsabilité. Occupé à surveiller l'ordinateur de vol tout en guidant le grand vaisseau sur sa nouvelle trajectoire, en direction du spatiojet inerte, il n'avait guère le temps de ressasser les conséquences de leurs récentes actions : la mort de Warlow, la perte du commando de mercenaires, la conquête de la planète, la destruction de la flottille de secours. Un fiasco total sur lequel il n'avait vraiment pas envie de méditer, pas plus que sur les répercussions encore plus graves de la dispersion des possédés dans l'univers. Il valait mieux agir utilement, s'absorber dans les tâches mécaniques du problème présent.**

**Dans un sens, cette dérobade était une façon de décharger sa conscience. Les batailles qu'il avait livrées avec son équipage, il les avait gagnées. Puis ils avaient sauvé les Édénistes, les enfants et maintenant Kelly. Et, dans quelques instants, ils repartiraient chez eux.**

**En fin de compte, que pouvait-on demander de plus ?**

**Un irrépressible sentiment de culpabilité l'empêcha de répondre à cette question.**

**Il stabilisa le Lady Mac un kilomètre au-dessus du spatiojet, laissant les systèmes automatiques effectuer la manoeuvre d'approche orbitale. Les deux appareils avaient glissé dans la pénombre, au sein de laquelle la planète se réduisait à une tache sombre et indistincte. La visibilité était nulle, seuls le radar et les rayons infrarouges pouvant distinguer les océans des continents.**

**Joshua ordonna à l'ordinateur de vol d'établir des circuits de communication avec les quelques satellites d'observation en orbite basse qui étaient encore opérationnels. L'image ne mit pas longtemps à se constituer.**

**Amarisk avait complètement émergé dans l'hémisphère diurne. Le continent était dominé par l'immense nuage rouge.**

**La tache gigantesque devait déjà couvrir presque un quart du territoire ; et elle s'étendait rapidement à partir du bassin de la**

Juliffe, s'évasant aux extrémités à la vitesse d'un ouragan. Elle conservait cependant sa consistance soyeuse, évoquant une couverture unie ne laissant rien entrevoir du sol en dessous. La moucheture grise qui était suspendue au-dessus des comtés de la Quallheim durant la brève opération des mercenaires avait elle aussi disparu. Même les montagnes où vivaient les Tyrathcas n'avaient pu arrêter la propagation du nuage dont le bouillonnement obturait les vallées. Seuls étaient visibles les sommets les plus élevés, dont les crêtes neigeuses dépassaient du voile rouge, tels des icebergs dans une mer de sang.

Naguère, ce spectacle avait écouré Joshua. À présent, il le terrifiait. Il laissait présager une puissance effroyable.

Joshua revint aux images transmises par les grappes de capteurs du Lady Mac. Le spatiojet était à cinq cents mètres, ses ailes déjà repliées. Jouant des impulseurs ioniques équatoriaux du vaisseau, Joshua se rapprocha, déployant le berceau d'arrimage pour engager les amarres dans le nez conique du spatiojet.

Assis à son siège de pilotage, observant la manoeuvre par l'étroit pare-brise, Ashly était, comme toujours, impressionné par l'habileté avec laquelle Joshua contrôlait les mouvements du gros vaisseau sphérique. Le berceau d'arrimage, qui s'était déployé de la soute-hangar comme une antenne télescopique, dansa un instant dans le vide avant de se présenter de front et de glisser autour du nez au bout aplati. Naturellement, la première fois fut la bonne.

Divers bruits sourds se répercutèrent à travers la structure du spatiojet, qui s'inséra lentement dans l'étroit hangar cylindrique du Lady Mac. Ashly ne put retenir un frisson lorsqu'une autre goutte chaude, collante et malodorante atterrit sur sa combi. Il ne commit pas l'erreur de la chasser, cela n'aurait servi qu'à la dissocier en gouttes plus petites, qu'on pouvait facilement inhaler.

- Huit d'entre vous vont devoir rester dans la cabine du spatiojet, transmit Sarha tandis que le sas du hangar s'accouplait avec l'appareil.

- Tu te fous de moi, répliqua un Ashly consterné.

**- Pas de veine, Ashly, mais nos équipements de vie sont saturés avec autant de personnes à bord. On a vraiment besoin des filtres à gaz carbonique du spatiojet.**

**- Oh, merde, dit-il d'un air misérable. D'accord. Mais envoie des unités sanitaires portables, et vite.**

**- Elles sont déjà dans le sas, elles vous attendent.**

**- Merci.**

**- Fais d'abord sortir les plus petits, s'il te plaît. Je vais les entasser dans les nacelles tau-zéro.**

**- Entendu.**

**Il transmit à l'ordinateur de vol l'ordre d'ouvrir l'écoutille du sas, puis quitta son siège pour discuter de la répartition des enfants avec le père Elwes.**

**Les deux réacteurs à fusion encore intacts du Lady Macbeth s'activèrent dès que le spatiojet fut arrimé à l'intérieur de la coque. Le vaisseau s'éloigna de la planète à une accélération d'un g, se dirigeant vers des coordonnées de saut qui l'aligneraient sur l'étoile de Tranquillité.**

**Loin derrière, la partie centrale du nuage rouge fut agitée d'ondulations et de tourbillons. Une colonne pareille à une tornade jaillit en son milieu, montant sur une vingtaine de kilomètres au-dessus des remous des cumulus. Elle s'agita durant plusieurs minutes, comme un doigt qui ferait un signe - ou tenterait de griffer. Puis les grappes de capteurs et les échan-geurs thermiques du Lady Macbeth se rétractèrent dans la coque en position pour le saut. La brillante traînée blanc-bleu des tuyères à fusion s'étiola, et le vaisseau oscilla un bref instant jusqu'à ce qu'un horizon des événements vienne le happer.**

Le doigt fureteur perdit de sa vigueur et retomba lentement, vaincu, sa vapeur rougeoyante réabsorbée au coeur du nuage revenu à un état stationnaire. La tache continuait de s'étendre.

Du Hilton de Monterey, on avait une vue spectaculaire comme seul pouvait en offrir un édifice de trois cent cinquante millions de dollars. Al Capone adorait. La suite Nixon était au rez-de-chaussée de la tour, ce qui lui donnait une pesanteur normale. La Nouvelle-Californie défila lentement devant la fenêtre incurvée en verre antiradiations qui occupait un mur entier de la chambre principale. La planète brillait ainsi qu'un bijou sur la voûte stellaire noire comme le jais. La seule close qui décevait Al, c'était que les étoiles, vues d'ici, ne scintillaient pas comme quand il les regardait la nuit de sa résidence d'été de Round Lake. Cela mis à part, il se sentait à nouveau comme un roi.

Le Hilton était une tour de soixante étages se dressant sur l'astéroïde Monterey, en orbite cent dix mille kilomètres au-dessus de la Nouvelle-Californie. Hormis les gratte-ciel édé-nistes (desquels elle s'inspirait), il y avait peu d'édifices similaires dans la Confédération. Les touristes avaient rarement l'occasion de profiter d'une pareille vue sur des planètes ter-racompatibles.

Ce qui était idiot, songea Al, on pouvait ramasser le paquet avec des hôtels comme le Hilton. Néanmoins, il ne pouvait pas passer toute la journée à contempler la Nouvelle-Californie. Il sentait que les lieutenants de son Organisation attendaient patiemment à l'extérieur de la suite. Ils avaient assez vite appris à ne pas le déranger quand il désirait être seul. Mais il devait leur donner des ordres s'il voulait les garder à sa botte. Al savait fort bien que les choses pouvaient se dégrader très vite s'il n'était pas sans arrêt sur leur dos. Ce monde avait beau être différent, la nature humaine ne changeait pas.

- Reviens ici, chéri, roucoula Jezzibella comme pour réagir à un signal.

Bon, peut-être que la nature humaine avait un peu changé : les femmes ne se comportaient jamais ainsi dans les années 1920 et 1930. À cette époque, c'étaient soit des putes soit des épouses.

**Toutefois, Al commençait à soupçonner qu'il n'y avait pas non plus dans ce siècle beaucoup de filles comme Jezzibella.**

**Un instant toute mignonne et câline, l'instant d'après un animal aussi fort et exigeant qu'il l'était lui-même. Grâce à la puissance dont il était désormais doté, Al pouvait faire des trucs assez incroyables avec son pénis. Des trucs que même Jezzibella ne connaissait pas. Des prouesses qui le rendaient fier, en tout cas pour quelque temps, parce que c'étaient les seules fois où elle le suppliait de lui en donner plus, de ne pas s'arrêter. Les seules fois où elle lui disait combien il était formidable. La plupart du temps, c'était plutôt le contraire. Merde, elle l'embrassait même comme s'il était un petit garçon. L'ennui, après qu'il avait fait tous ces trucs fantastiques à son corps en chaleur, c'était qu'elle voulait qu'il les lui refasse, encore et encore...**

**- S'il te plaît, mon chéri. J'ai vraiment aimé la position égyptienne. Il n'y a que toi qui sois assez fort pour que ça marche.**

**Poussant un soupir à demi résigné, Al laissa la fenêtre et revint vers le lit dévasté où elle était couchée. Cette fille, elle avait du chien, et aucune honte. Elle était complètement nue.**

**Il lui sourit et laissa s'ouvrir le devant de son peignoir blanc. Jezzibella siffla et applaudit à la vue du pénis qui se durcissait à nouveau. Puis elle se recula sur le drap, changeant d'expression en un instant. Il avait devant lui une écolière tremblant pour sa virginité.**

**Il la pénétra avec rudesse, sans la moindre prévenance. Elle poussa un cri de stupeur, le suppliant d'arrêter, d'être gentil. Mais elle ne put résister, aucune fille n'aurait pu, pas avec un amant comme lui. En quelques instants, ses assauts vigoureux l'avaient fait passer des cris aux longs gémissements de plaisir, du rictus au sourire. Son corps répondait au sien, les deux bougeant à un rythme rondement mené qui tenait de l'acrobatie. Il ne fit rien pour se contrôler, pour l'attendre, il jouit quand il fut prêt, ne pensant à rien d'autre qu'à son propre plaisir.**

Quand il ouvrit les yeux, à demi assoupi, il la découvrit en train de fixer le plafond d'un regard trouble, se léchant les lèvres du bout de la langue.

- C'était une sacrée séance, dit-elle d'une voix traînante. Celle-là, il faudra la refaire.

Al abandonna.

- Faut que j'y aille. Que je reprenne les gars en main, tu sais ce que c'est.

- Bien sûr, chéri. Que vas-tu leur faire faire ?

- Et merde, espèce d'idiote. Je dirige toute cette foutue planète maintenant. Tu crois que ça se fait tout seul ? J'ai un million de choses à surveiller. Les soldats, il faut leur donner des instructions, sinon ils virent à l'aigre.

Jezzibella fit la moue, puis roula sur elle-même pour prendre le bloc-processeur à côté du lit. Elle tapa sur les touches et plissa le front.

- Al, mon chou, arrête-moi ces parasites.

- Désolé, marmonna-t-il avant de s'efforcer de calmer son esprit.

C'était la meilleure façon pour que ces gadgets électriques acceptent de marcher.

Jezzibella apprécia d'un sifflement en prenant connaissance des données qui s'affichaient sur l'écran du bloc (elle avait renoncé depuis longtemps à employer la télétransmission en présence d'Aï). D'après les informations recueillies par le bureau de Harwood, la Nouvelle-Californie comptait maintenant un peu moins de quarante millions de possédés. Quand elle avait décidé sur un coup de tête de se mettre à la colle avec Al, lors de leur rencontre au spatioport de San Angeles, elle avait fait la chose la plus intelligente de toute son existence. C'était ça, le trip anarchiste après lequel elle avait couru toute sa vie ou presque. Ce sentiment émoustillant de détenir un pouvoir quand elle était avec Al - un pouvoir de vie et de mort, au

**sens le plus littéral - la dopait comme jamais n'avait pu le faire l'adulation de ses fans lors d'un concert.**

**Qui aurait pu deviner qu'un gangster surgi du passé aurait suffisamment de génie pour bâtir une structure de pouvoir lui permettant de tenir une planète entière sous sa coupe ? C'était pourtant ce qu'il avait accompli. " Il suffit de savoir quelles ficelles tirer ", lui avait-il dit sur le vol qui les amenait vers les astéroïdes en orbite.**

**Naturellement, les quarante millions de possédés ne lui vouaient pas tous une loyauté absolue, ils n'étaient même pas tous recrutés par l'Organisation. Mais la grande majorité des citoyens de Chicago ne lui avait pas non plus juré fidélité. Et cependant, qu'ils l'aient voulu ou non, ils avaient été ses vassaux. " Tout ce que tu as à faire, c'est avoir une Organisation en place et prête à agir quand les possédés commencent à se manifester, avait-il expliqué. À Chicago, ils me traitaient de gangster parce qu'il y avait une autre administration qui essayait de mener des affaires parallèlement à la mienne : le gouvernement. J'ai perdu la partie parce que ces enfoirés étaient plus influents et plus forts. Cette fois-ci, je ne referai pas la même erreur. Cette fois-ci, dès le départ il n'y aura que moi. "**

**Et il avait dit vrai. Elle l'avait regardé travailler ce premier jour, juste après qu'ils s'étaient emparés des astéroïdes en orbite et du réseau de la défense stratégique, lui tranquillement assis dans le fond de la salle des opérations spatiales tactiques de Monterey, que les soldats de l'Organisation avaient réquisitionnée comme quartier général. Elle l'avait regardé faire et elle avait su dans quoi elle s'était engagée. Et ce à quoi elle assistait n'était ni plus ni moins que la construction d'une pyramide, une pyramide humaine. Sans jamais s'énerver, Al donnait des ordres à ses lieutenants, qui les transmettaient à leurs seconds et ainsi de suite. Une pyramide qui ne cessait de grandir, absorbant de nouvelles recrues à sa base, élevant toujours plus son sommet et sa puissance. Une pyramide dont la hiérarchie était établie et maintenue par l'usage de la force froide et implacable.**

**Les premières cibles à être transformées en lave par les plates-formes DS avaient été les centres administratifs au grand complet,**

**du palais du Sénat aux bases militaires en passant par les postes de police des comtés. (Al vouait une véritable haine aux policiers. " Ces fumiers ont tué mon frère ", avait-il grommelé d'un ton sinistre quand elle l'avait questionné à ce sujet.) Jusqu'aux mairies des petites villes de campagne qui avaient été réduites en cendres dès l'ouverture de leurs bureaux. Durant huit heures, les plates-formes avaient arrosé de décharges énergétiques l'infortunée et impuissante planète qu'elles étaient censées défendre. Tout groupe susceptible d'organiser une résistance était systématiquement éliminé. Après cela, les possédés avaient tout loisir d'occuper le terrain.**

**Mais les gens de l'Organisation d'Aï étaient disséminés parmi eux pour les guider dans leur marche en avant, identifiant ceux qui étaient revenus de l'au-delà, déterminant leur époque d'origine et se renseignant sur leurs activités lors de leur première existence. Ces informations étaient transmises au bureau qu'Avram Harwood avait établi à Monterey, où on les analysait pour évaluer leur utilité éventuelle. Quelques possédés étaient sélectionnés, à qui on faisait une offre qu'ils... " ne peuvent pas refuser ", avait dit Al avec un gloussement de jubilation. Ils étaient une infime minorité, mais avait-il jamais fallu autre chose pour gouverner ? Il ne pouvait pas se développer de bande rivale, Al y avait veillé ; il avait la puissance de feu suffisante pour protéger son Organisation si quelqu'un s'écartait de la ligne. Et, en s'emparant des plates-formes DS, il avait acquis le réseau de communications militaires ultra-protégé qui allait avec, le seul qui avait une chance de demeurer fonctionnel dans le domaine des possédés. Ainsi, même s'il se trouvait des opposants parmi les nouvelles recrues (et il y en avait certainement), il leur était impossible d'entrer en contact avec d'autres qui envisageraient également de créer une force d'opposition sérieuse. Finalement, Jezzibella s'étais sentie privilégiée. Elle vivait un événement historique d'une importance capitale, comme si elle avait vu Eisenhower envoyer les armées alliées du Jour J ou Richard Saldana organiser l'exode de l'astéroïde de la Nou-velle-Kong vers Kulu. Privilégiée, oui, et en extase.**

**Elle eut à nouveau des parasites sur l'écran de son bloc-processeur. Il y avait encore plus de seize millions de non-possédés dans les zones où l'Organisation régnait en maître. Le bureau de Harwood avait déclaré qu'il fallait les laisser tranquilles afin qu'ils assurent le**

fonctionnement des systèmes et des services, et, de façon générale, l'Organisation garantissait qu'ils le seraient... pour le moment. Mais combien de temps cela durerait, Jezzibella avait des doutes.

Des moyens de transport étaient aussi mis en place pour envahir les villes et les comtés qui n'étaient toujours pas contaminés. Selon les estimations tactiques, il y aurait demain à cette heure-ci cent millions de possédés vivant sur la Nouvelle-Californie. Trois jours après, l'Organisation aurait le contrôle absolu de la planète.

Et dire que, la veille, elle n'avait pour s'amuser que deux ou trois jeunots maladroits et les assommantes singeries de son entourage.

- Ça a l'air tout bonnement fabuleux, Al, dit-elle. Si tu veux mon avis, ce n'est pas le talent qui te manque.

Il lui tapota les fesses d'un geste enjoué.

- Je l'ai toujours eu. Cette planète n'est pas tellement différente de Chicago. C'est juste une question de proportion ; ici, c'est vachement plus gros, mais j'ai les gars d'Avvy l'affranchi pour aider à régler ce côté des choses, suivre la situation et tout ça. Avvy ne s'est pas retrouvé maire de San Angeles en faisant comme Big Bill Thompson quand il a conquis la mairie de Chicago. Non, lui, il est doué pour la paperasse.

- Et Leroy Octavius aussi.

- Ouais. Je vois maintenant pourquoi tu voulais le garder. J'aimerais bien en avoir plein d'autres comme lui.

- Pour quoi faire ?

- Pour continuer, tiens. Au moins encore quelques jours. (Il fléchit les épaules et se passa les mains sur le- visage.) Après, ça va vraiment être le bordel. La plupart de ces tarés n'ont qu'une envie : faire leur tour de passe-passe et disparaître. Putain, Jez, je ne suis même pas sûr de pouvoir les arrêter.

**À huit reprises durant la journée de la veille, il avait ordonné à Emmet Mordden d'utiliser les plates-formes DS pour arroser les immeubles et les quartiers au-dessus desquels se formaient les rubans de nuage rouge. À chaque fois, les responsables du phénomène avaient flairé le coup, et le tourbillon lumineux avait disparu.**

**Pour le moment, il avait prise sur les événements. Mais ce qui allait se passer une fois qu'il aurait conquis la planète le préoccupait au plus haut point. Il allait se révéler difficile d'empêcher les possédés de s'éclipser à l'intérieur du nuage rouge, pour la bonne raison qu'il était le seul parmi eux à vouloir qu'il n'en fût pas ainsi. Quand il leur aurait livré la planète, ils se mettraient à réfléchir à ce qui les empêchait d'accomplir leur véritable objectif. Et il se trouverait un petit malin ayant à coeur ses propres intérêts pour tenter de prendre le pouvoir. Ce ne serait pas la première fois.**

**- En ce cas, donne-leur autre chose à faire, dit Jezzibella.**

**- Mais oui, bien sûr, poupée. Après ce foutu monde, qu'est-ce que je vais bien pouvoir leur donner d'autre, putain de merde ?**

**- Écoute, tu n'arrêtes pas de me dire que tout ce truc va se terminer une fois que les possédés auront sorti la Nouvelle-Californie de l'univers, exact ? Que tous les gens vont être égaux et immortels.**

**- Ouais, c'est à peu près ça.**

**- Ce qui signifie que tu ne seras rien, du moins rien de spécial.**

**- C'est ce que je me tue à te dire.**

**Jezzibella se composa une nouvelle apparence. Cette fois, elle ne ressemblait à rien qu'il ait déjà vu : une bibliothécaire ou une institutrice. Absolument rien de sexy. Al aspira entre ses dents. La façon dont elle faisait ça, franchement, ça le troublait. Elle qui ne possédait pas le pouvoir énergétique et tout**

**ça.**

Elle se pencha et posa une main sur chacune de ses épaules, les yeux rivés à quelques centimètres des siens.

- Quand tu ne seras rien, tous tes lieutenants et tes soldats ne seront rien eux non plus. Au fond d'eux-mêmes, ils ne vont pas apprécier. Il faut que tu trouves une raison - une foutue bonne raison - pour maintenir l'Organisation. Une fois qu'ils auront adopté ce point de vue, tu pourras faire tourner gentiment la machine pendant encore quelque temps.

- Mais nous avons remporté la victoire ici. Il n'y a pas une seule bonne excuse pour poursuivre dans la même voie.

- Il y en a plein, rétorqua-t-elle. Tu n'en sais pas assez sur la façon dont fonctionne la galaxie moderne pour faire des plans à long terme, tout simplement. Mais je vais y remédier, en commençant tout de suite. Maintenant, écoute-moi attentivement.

Le gouvernement planétaire de la Nouvelle-Californie s'était toujours montré volontariste quand il s'agissait d'injecter les recettes fiscales dans le renforcement de ses défenses locales. Primo, cela incitait fortement les industriels à adopter une politique d'exportation agressive qui augmentait les revenus du marché extérieur. Secundo, l'importance quelque peu disproportionnée de la flotte spatiale du système fournissait à celui-ci une certaine envergure politique au sein de la Confédération.

Ce coup de fouet donné à l'industrie de l'armement avait eu comme résultat la mise en place d'un admirable programme C3 (commandement, contrôle et communication), dont l'organe central était le centre des opérations spatiales tactiques de Mon-terey. Une vaste salle creusée dans la roche de l'astéroïde, sous la première biosphère souterraine, et équipée de la technologie dernier cri en matière d'IA et de systèmes de communication, reliée à une batterie tout aussi impressionnante de satellites de surveillance et de plates-formes stratégiques. Le centre était capable de coordonner la défense de tout le système stellaire face à n'importe quelle agression, d'une invasion à grande échelle à une attaque furtive par un vaisseau pirate armé d'antimatière. Malheureusement, personne n'avait jamais songé à ce qui se passerait s'il devait être capturé et

**sa puissance de feu retournée contre la planète et les astéroïdes en orbite.**

**Les lieutenants de l'Organisation s'étaient divisés en deux groupes pour diriger le centre des opérations. L'équipe d'Avram Harwood s'occupait essentiellement des détails administratifs et de l'encadrement, formant ainsi une nouvelle fonction publique. Les autres, un peu moins nombreux et placés sous la houlette de Silvano Richmann et d'Emmet Mordden, étaient responsables du matériel militaire dont ils s'étaient emparés. C'étaient eux qui faisaient respecter la loi. La loi d'Aï. Une tâche qu'il n'avait confiée qu'à des possédés, au cas où un non-possédé aurait eu l'idée de jouer les héros.**

**Quand Al et Jezzibella pénétrèrent dans le centre, les grands écrans holographiques muraux montraient des images satellite de Santa Volta. Des spirales de fumée grise s'élevaient de plusieurs quartiers de la ville. Des symboles graphiques s'affichaient en surimpression sur le visuel en temps réel, indiquant l'avancée des troupes de l'Organisation. Silvano Richmann et Leroy Octavius se tenaient l'un près de l'autre devant les écrans en couleurs, discutant de la meilleure stratégie à adopter pour soumettre la population. Occupant les huit rangées de consoles derrière eux, l'équipe des communications attendait patiemment les instructions.**

**Tout le monde se retourna lorsque Al s'avança. Il y eut des sourires, des cris et des sifflets enthousiastes. Il fit sa tournée, serrant une multitude de mains, plaisantant, remerciant, prodiguant des encouragements.**

**Jezzibella le suivait à un pas de distance. Elle échangea un petit froncement de sourcils avec Leroy.**

**- Alors, comment ça se passe ? demanda Al à un groupe de ses principaux lieutenants une fois sa tournée terminée.**

**- Nous sommes plus ou moins dans les temps, dit Mickey Pileggi. Quelques endroits opposent une résistance. Pour le reste, ils se couchent sur le dos, les pattes en l'air. Impossible de prévoir leur**

**réaction. Les gens commencent à savoir que nous ne possédons pas tout le monde. Ça aide. Ça provoque pas mal de confusion.**

**- Pour moi aussi, c'est bon, Al, déclara Emmet Mordden. Nos satellites de détection ont intercepté plusieurs messages. Ce n'est pas facile, parce que la plupart des communications spatiales sont à faisceau directionnel. Mais, apparemment, les autres planètes du système savent que nous sommes ici et ce que nous y faisons.**

**- Est-ce que ça va poser un problème ? questionna Al.**

**- Pas vraiment. Nous avons pris possession de près de quarante pour cent des astronefs militaires de la Nouvelle-Californie amarrés aux astéroïdes en orbite dont nous nous sommes emparés. Ils sont toujours là, et vingt pour cent supplémentaires sont affectés en permanence aux Forces spatiales de la Confédération. Il ne reste donc dans le système qu'une cinquantaine de vaisseaux au maximum susceptibles de nous causer des ennuis. Mais toutes les plates-formes DS sont en état d'alerte. Même si leurs amiraux se ressaisissent, ils savent très bien que ce serait du suicide de nous attaquer.**

**Al alluma un cigare et souffla un jet de fumée vers l'écran. Le visuel tactique proche-orbital, comme Emmet l'avait dénommé la veille. Pour le moment, tout avait l'air calme.**

**- On dirait que tu as les choses en main, Emmet. Je suis impressionné.**

**- Merci, Al. (L'homme, intimidé, fit un petit geste de la tête pour montrer qu'il appréciait le compliment.) Comme tu le vois, il n'y a pas de mouvement de vaisseaux dans un rayon d'un million de kilomètres, si ce n'est cinq faucons. Ils se tiennent en position stationnaire au-dessus des pôles, à sept cent mille kilomètres. D'après moi, ils ne font que nous observer, pour voir ce qui se passe.**

**- Des espions ? s'enquit Al.**

**- Oui.**

**- On devrait les bousiller, lança Bernhard Allsop d'une voix forte. J'ai pas raison, Al ? Ça donnerait à tous ces autres connards d'Édénistes cocos un message clair : ne nous espionnez pas, ne nous faites pas chier ou c'est vous qui allez en chier.**

**- Ferme-la, dit Al d'un ton neutre. Bernhard eut un mouvement nerveux.**

**- Bien sûr, Al. Je disais ça comme ça.**

**- Pouvez-vous atteindre les faucons ? demanda Jezzibella. Emmet la regarda, puis revint sur Al, passant sa langue sur ses lèvres soudain mouillées de transpiration.**

**- Ce n'est pas facile, vous voyez ? Ils ont bien pris garde de se placer au-dessus des pôles. Je veux dire, ils sont hors de portée de nos armes énergétiques. Et si nous lançons une volée de guêpes de combat sur eux, ils vont tout simplement plonger dans un trou-de-ver. Mais, halte-là... ils ne peuvent pas non plus nous toucher.**

**- Pas pour l'instant, rétorqua Al. (Il fit passer son cigare d'un coin de sa bouche à l'autre.) Mais ils peuvent voir ce qu'on trafique, et ça va les effrayer. Bientôt, toute la Confédération va être au courant de ce qui s'est passé ici.**

**- Quand je te disais qu'ils allaient nous poser des problèmes, Al chéri, dit Jezzibella, choisissant son moment.**

**Elle avait pris une voix criarde, une voix de pute.**

**- Mais oui, sûr que tu l'as dit, poupée, jeta Al sans lever les yeux du visuel tactique. Nous allons devoir nous occuper d'eux, annonça-t-il à la cantonade.**

**- Bon, je veux bien, Al, se résigna Emmet. Je vais voir ce que je peux faire, mais je ne crois pas que...**

**- Non, Emmet, dit Al avec générosité. Je ne parle pas de ces cinq minables petits vaisseaux. Je parle de ce qu'il y a derrière eux.**

**- Les Édénistes ? risqua Bernhard.**

**- En partie, oui. Mais ils ne sont qu'un élément d'un vaste tableau, n'est-ce pas, mon garçon ? Ici, il faut voir grand. Tu es dans un grand univers maintenant.**

**Il avait toute leur attention. Bon sang, mais c'est Jez qui avait raison. Classique.**

**- Ce qu'on a fait ici va être diffusé par les Édénistes dans toute la Confédération. Alors, à votre avis, que va-t-il se passer, hein ? (Il fit un tour complet sur lui-même, les bras ouverts dans une attitude théâtrale.) Personne n'a une idée ? Non ? Eh bien, moi, ça me paraît vachement évident, les gars. Ils vont s'amener ici avec tout ce qu'ils ont comme vaisseaux de guerre et nous reprendre la planète.**

**- On peut se battre, dit Bernhard.**

**- On perdra, ronronna Al. Mais ça n'a pas d'importance. N'est-ce pas ? Parce que je sais ce que vous pensez, tous autant que vous êtes, bande de tarés. Vous pensez : on ne sera plus là. On va quitter ce bled infect d'un jour à l'autre, pour se réfugier de l'autre côté du nuage rouge, là où il n'y a pas de ciel et où il n'y a pas d'espace, là où personne ne meurt plus jamais. C'est pas vrai ? Ce n'est pas ça qui mijote à l'intérieur de vos petites têtes ?**

**Il n'eut pour toute réponse que des traînements de pieds et des yeux baissés.**

**- Mickey, c'est pas vrai ?**

**Mickey Pileggi éprouva une envie soudaine de se retrouver ailleurs, incapable de croiser le regard interrogateur de son chef.**

**- Ben, tu sais ce que c'est, Al. C'est un dernier recours, c'est sûr. Mais, merde, on peut faire comme dit Bernhard et commencer par se battre. Je n'ai pas peur de me battre.**

**- Bien sûr que tu n'as pas peur. Je n'ai pas dit que tu avais peur. Je ne t'ai pas insulté, Mickey, espèce de péquenot. Je dis simplement**

**que tu penses de travers. Les Forces spatiales de la Confédération, on va les voir se pointer ici avec mille, dix mille vaisseaux, et tu vas faire la chose la plus intelligente que tu puisses faire, c'est-à-dire te planquer. D'accord ? C'est ce que je ferais, moi, s'ils fonçaient sur moi avec toute leur artillerie.**

**Un tic alarmant commença à apparaître sur le côté gauche du visage de Mickey.**

**- Sûr, chef, marmotta-t-il.**

**- Et tu crois que ça va les faire renoncer ? Allons, les gars. Je veux savoir. Lequel d'entre vous pense que les caïds du gouvernement vont tout simplement abandonner la partie si vous faites disparaître la Nouvelle-Californie ? Hein ? Dites-moi. Ils perdent une planète avec huit cents millions d'habitants, et l'amiral responsable des opérations va se contenter de hausser les épaules et de déclarer : " Bon, et puis merde, on ne peut pas gagner à tous les coups. " Et il rentrera chez lui.**

**Al pointa un doigt vers les petites étoiles violettes qui représentaient les faucons sur l'écran où s'affichait le visuel tactique. Un mince éclair de feu blanc jaillit, frappant le verre en projetant des gouttes incandescentes. Un trou se creusa dans l'épaisseur de l'écran, déformant et grossissant les graphiques en dessous.**

**- Mon CUL ! beugla Al. Ouvrez vos putains d'yeux, têtes de noud ! Ces gens sont capables de voler parmi les étoiles, bordel ! Ils savent tout ce qu'il y a à savoir sur la façon dont marche l'énergie, ils savent tout sur l'univers quantique, merde ils peuvent même arrêter le temps si ça leur chante. Et ce qu'ils ne savent pas, ils peuvent l'apprendre très vite. Ils vont voir ce que vous avez fait, ils vont vous suivre là où vous aurez emporté la planète. Et ils vont la ramener. Ces putains de crânes d'ouf vont voir ce qui s'est passé et ils vont travailler sur le problème, travailler et travailler. Ils n'arrêteront pas tant qu'ils ne l'auront pas résolu. Les fédés, les gouvernements, je connais ça. Croyez-moi, s'il y a des gens que je connais bien, ce sont eux. On n'est jamais en sécurité avec eux. Ils n'abandonnent jamais. Jamais ! Et vous pourrez gueuler tant que vous voulez, vous pourrez jurer et rager, ça ne changera pas grand-chose. Ils vous ramèneront.**

**Oh oui, retour ici sous les étoiles et le vide d'où vous êtes venus. À regarder la mort et l'au-delà en face.**

**Là, il les tenait, il voyait le doute envahir leurs visages. L'inquiétude. Et la peur. Toujours la peur. Le moyen d'aller droit au coeur des hommes. Le moyen pour un général de tirer les ficelles de ses soldats.**

**Dans le silence de mort, Al Capone sourit tel le diable en personne.**

**- Il n'y a qu'une façon d'empêcher ça, continua-t-il. Y a-t-il parmi vous un crétin qui saurait maintenant me dire laquelle ? Non ? Tu m'étonnes. Eh bien, c'est simple, espèces de tarés. Vous vous débarrassez de la trouille que vous traînez depuis votre naissance. Vous arrêtez d'avoir peur et vous faites face à ce qui vous effraie. Et vous lui arrachez les couilles d'un coup de dents.**

**Au cours des cinq siècles ayant suivi la première expérience réussie de saut TTZ, les gouvernements, les universités, les compagnies et les laboratoires militaires avaient fait des recherches pour mettre au point des méthodes de communication directe supraluminique. Et malgré les milliards de fusiodollars injectés dans les divers projets, personne n'avait proposé de théorie valable, encore moins de moyen pratique, pour surmonter le problème. Les astronefs demeuraient la seule façon de transporter des données entre les systèmes stellaires.**

**De ce fait, des flots d'information se propageaient comme des ondes à travers les systèmes habités de la Confédération. Et comme les étoiles n'étaient pas disposées selon un réseau géométriquement ordonné, ces fronts d'ondes s'altéraient de plus en plus à mesure que le temps s'écoulait. Les agences de presse avaient depuis longtemps élaboré une série d'équations définissant la méthode de diffusion la plus efficace entre leurs antennes. Dès que l'une de ces antennes recevait un scoop (l'apparition en public d'Ione Saldana, par exemple), elle affrétait entre huit et douze vaisseaux pour transmettre le cartel, en fonction de la date et du lieu d'origine de l'événement. Vers la fin du circuit de diffusion, l'information pouvait fort bien arriver dans un même système en provenance de plusieurs sources en l'espace d'une quinzaine de jours. La nature des**

**vaisseaux utilisés avait aussi un effet important sur le minutage de l'opération, en fonction du modèle d'appareil, des qualités du capitaine, des défaillances techniques, une bonne centaine de circonstances diverses contribuant toutes à créer l'incertitude.**

**L'apparition de Laton était naturellement passée en priorité dans chacune des antennes de Time-Universe qui avaient reçu le cartel de Graeme Nicholson. Mais Srinagar était à plus de quatre cents années-lumière de Tranquillité. Les informations relatives à l'existence du Yaku et au personnage qu'il transportait arrivèrent plusieurs jours après que le Yaku lui-même eut quitté Valisk. Laton !**

**Rubra était surpris. Ils avaient beau avoir été tous les deux des serpents, cela n'en faisait pas pour autant des alliés. Aussi, pour la première fois en cent trente ans, il déploya son affinité et contacta de mauvaise grâce les habitats édénistes en orbite autour de Kohistan pour les informer que le vaisseau avait fait une brève escale.**

**Mais Laton n'est pas entré dans l'habitat, leur assura-t-il. Seuls trois membres d'équipage sont passés à l'immigration : Marie Skibbow, Alicia Cochrane et Manza Balyuzi.**

**Skibbow était une asservie, c'est certain, et les deux autres sont des cas probables, répondit le Consensus de Kohistan. Où sont-ils ? Je l'ignore.**

**C'était un aveu humiliant, consternant, surtout à faire à ses anciens pairs. Toutefois, Rubra avait immédiatement fait le rapprochement entre Marie Skibbow et Anders Bospoort, dans l'appartement de qui on avait trouvé le corps de Dariat. Cette série d'événements lui causait une vive inquiétude. Mais sa mémoire supposée infaillible lui avait complètement fait défaut. Après que Marie et Anders eurent quitté le gratte-ciel cette première fois, ils avaient tout simplement échappé à sa perception. Et le sous-programme intégré au gratte-ciel n'avait pas noté leur absence. À présent, lui non plus n'arrivait pas à les localiser, même avec ses sous-programmes étendus et augmentés d'un lot récent de garde-fous.**

**Réclames-tu notre assistance? demanda le Consensus de Kohistan. Nos neuropathologistes peuvent analyser la nature de la distorsion dans tes sous-programmes.**

**Non ! Vous aimeriez ça, n'est-ce pas ? Entrer de nouveau dans mon esprit. Fureter pour voir ce qui me fait palpiter.**

**Rubra...**

**Fumiers, vous n'abandonnez jamais, vous n'arrêtez jamais.**

**Vu les circonstances, ne penses-tu pas qu'il serait sage d'oublier les vieux antagonismes ?**

**Je vais m'en occuper. Tout seul. Ils peuvent tripatouiller dans mes sous-programmes, c'est tout. Pas question qu'ils me touchent moi.**

**Pour autant que tu le saches.**

**Je le sais ! Croyez-moi, je le sais. Je suis moi ; celui que j'ai toujours été.**

**Rubra, ce n'est que le début. Ils vont essayer d'infiltrer tes routines de pensée d'ordre supérieur.**

**Ils ne réussiront pas, pas maintenant que je sais à quoi m'attendre.**

**Très bien. Mais nous devons recommander à l'assemblée du système de Srinagar d'interdire aux vaisseaux de t'accoster. Nous ne pouvons prendre le risque de voir s'étendre la contamination.**

**Cela me convient parfaitement.**

**Vas-tu au moins coopérer sur ce plan-là ?**

**Oui, oui. Mais seulement jusqu'à ce que j'aie localisé les trois membres du Yaku et les aie exterminés.**

**S'il te plaît, fais attention, Rubra. Le virus protéanique de Laton est extrêmement dangereux.**

**Alors, c'est cela que j'ai attrapé à votre avis, c'est pour cette raison que mes programmes flanchent. Salauds !**

**Sa colère mit plusieurs minutes à retomber pour laisser place à des processus de pensée plus rationnels, plus neutres. Au moment où il avait retrouvé une pensée logique, le réseau de capteurs de la défense stratégique de Valisk l'avertit de la présence de cinq faucons émergeant de leurs terminus de trou-de-ver pour prendre position à un demi-million de kilomètres. Des espions ! Ils ne lui faisaient pas confiance.**

**Il lui fallait retrouver les trois individus du Yaku, ainsi que les membres de sa famille dont les programmes de surveillance avaient été altérés.**

**Pendant que le reste du système de Srinagar, en proie à une vive inquiétude, passait en état d'alerte code un, il effectua scan après scan de son propre intérieur pour tenter de repérer les renégats. Les programmes standard de reconnaissance visuelle se révélèrent inefficaces. Il étendit et modifia à plusieurs reprises les programmes de décodage des perceptions. Sans résultat. Il chargea des ordres de recherche similaires dans la mémoire des domestiques, dans l'espoir qu'ils réussiraient là où avaient échoué les cellules sensitives enchâssées sur toute la surface du polype. Il effectua un balayage de tous les gratte-ciel avec sa conscience principale, convaincu qu'ils n'avaient pas encore réussi à infiltrer et à corrompre le centre de son identité. Il ne trouva rien.**

**Au bout de dix heures, les faucons en station furent rejoints par trois frégates de la flotte de Srinagar.**

**À l'intérieur de l'habitat, Time-Universe passait en continu l'enregistrement de Graeme Nicholson, ce qui rendait la population passablement nerveuse. Les opinions étaient divisées. Certains disaient que Laton et Rubra étaient de toute évidence complices, alliés malgré leurs idées opposées ; Laton ne ferait aucun mal à Valisk. D'autres faisaient remarquer que les deux ne s'étaient jamais rencontrés et qu'ils avaient choisi des chemins fort différents.**

Il y avait un malaise, mais rien qui posât vraiment de problèmes. Du moins au cours des deux premières heures. Puis un crétin du centre de contrôle du trafic civil du spatioport répandit la nouvelle (en fait, Collins lui avait versé deux cent mille fusio-dollars en échange de cette information) que le Yaku s'était posé sur Valisk. Vingt vaisseaux demandèrent aussitôt l'autorisation de partir, que Rubra leur refusa.

Le malaise vira peu à peu à l'animosité, à la colère et à l'inquiétude. Étant donné la nature des résidents, ils n'eurent aucune difficulté à manifester leur sentiment d'une façon que les gardes de sécurité employés par Magellanic Itg eurent bien du mal à modérer. Des émeutes éclatèrent dans plusieurs gratte-ciel. On forma des " conseils " locaux réclamant le droit d'adresser une pétition à Rubra, qui les ignora purement et simplement (après avoir mémorisé l'identité des meneurs). Parmi la population, il y eut des gens plus sensés et plus prudents qui se mirent en route pour gagner les coins les plus reculés des parcs, emportant avec eux du matériel de camping.

On aurait dit que ces troubles étaient expressément conçus pour contrer les efforts que déployait Rubra afin de localiser les trois membres d'équipage du Yaku.

Trente-huit heures après l'arrivée du cartel de Graeme Nicholson dans le système de Srinagar, un faucon en provenance d'Avon vint exposer la véritable nature de la menace qui pesait sur la Confédération. Le niveau de priorité de ce nouveau message était encore plus élevé que celui du communiqué du grand amiral relatif à l'existence éventuelle d'un virus énergétique.

Tous les vaisseaux qui entrèrent ensuite dans le système furent isolés et avisés de se préparer à recevoir à bord des équipes militaires d'inspection armées de pied en cap. De fait, tous les vols civils furent immédiatement suspendus. On diffusa des avis demandant aux voyageurs fraîchement débarqués de se présenter à la police. Refuser de se soumettre à l'injonction équivalait pratiquement à signer son arrêt de mort. On rappela les réservistes des Forces spatiales. Les stations industrielles d'astro-ingénierie commencèrent à produire des guêpes de combat à plein rendement.

D'un certain côté, la révélation de l'existence des possédés fut utile à Rubra. Elle eut pour effet de calmer radicalement les ardeurs conflictuelles de la population. Rubra jugea le moment opportun pour faire appel à sa collaboration. Chaque processeur du réseau de communications, chaque holoécran, chaque colonne AV de l'habitat diffusèrent son portrait, toujours le même : un homme dans la fleur de l'âge, pétri de charme et d'intelligence, qui s'exprimait d'une voix posée et autoritaire. Comme il n'avait eu aucune relation avec la population ordinaire depuis un siècle, cela constituait un événement assez inhabituel pour attirer l'attention de tous.

" Il n'y a actuellement dans l'habitat que trois possédés en liberté, déclara-t-il à son auditoire. S'il est vrai qu'ils sont un motif d'inquiétude, ils ne représentent pas encore une menace pour nous. J'ai équipé la police du genre d'armes de gros calibre nécessaire pour venir à bout de leur pouvoir énergétique. Et si les circonstances le justifient, plusieurs citoyens ont le type d'expérience qui pourrait se révéler utile lors d'une confrontation. (Une moue ironique, entendue, suscita un sourire appréciatif parmi de nombreux spectateurs.) Cependant, la faculté qu'ils ont de changer d'apparence fait qu'il m'est difficile de les localiser. C'est pourquoi je vous demande d'essayer de votre côté de les repérer et de m'informer aussitôt. Ne vous fiez pas aux gens sur le seul motif qu'ils ressemblent à ce qu'ils ont toujours été ; ces fumiers se font probablement passer pour des amis à vous. Un autre effet à surveiller est la façon dont ils perturbent le fonctionnement des appareils électroniques ; si l'un de vos processeurs commence à se comporter bizarrement, informez-moi sur-le-champ. Il y a un demi-million de fusio-dollars de récompense pour l'information qui mène à leur élimination. Bonne chasse. " - Merci, Big Brother.

Ross Nash inclina son verre de bière vers l'holoécran placé au-dessus du bar de la taverne Tacoul. Il détourna les yeux de l'image toute tremblante de Rubra et sourit à Kiera. Assise dans l'un des box alignés le long du mur, elle parlait à voix basse et d'un ton passionné au petit cadre qu'elle avait séduit ; son état-major, comme disaient les gens pour blaguer. Ross était un petit peu vexé qu'elle ne l'ait pas inclus dans le processus de consultation ces derniers temps. D'accord, il n'avait pas grand-chose à dire question technique, et cet habitat était bien éloigné dans le futur pour un gars né en 1940 (et

**mort en 89 - cancer des intestins) ; il s'attendait à tout moment à voir surgir Yul Brynner dans sa tenue noire de pistolero. Mais merde, son opinion ne comptait pas pour du beurre. En plus, cela faisait des jours qu'elle n'avait pas baisé avec lui.**

**Il promena son regard sur le décor noir et argent, résistant à l'envie d'éclater de rire. Le bar était achalandé comme jamais depuis des années. Malheureusement pour le propriétaire, personne ne payait plus son verre ni son repas. Pas cette clientèle particulière. Tatars et cyberpunks voisinaient en bonne entente avec des légionnaires romains et des motards harnachés de cuir, ainsi que plusieurs rebuts échappés du laboratoire du Dr Fran-kenstein. Un magnifique Wurlitzer des années 1950 beuglait sa musique, ce qui permettait à une volée de séraphins d'étaler leur marchandise sur le plancher éclairé au néon par le dessous. Tout cela sollicitait les sens à outrance après les privations de l'au-delà, vous nourrissait l'esprit. Ross adressa un sourire engageant à ses nouveaux copains appuyés au comptoir. Il y avait ce pauvre vieux Dariat, lui aussi écarté du groupe de commandement d'élite et qui en était malade. Abraham Canaan, également, dans sa tenue complète de prédicateur, observant d'un air renfrogné les scènes de débauche qui se déroulaient autour de lui. Une chose qu'on ne pouvait pas enlever aux possédés, songea Ross avec ravissement, ils savaient faire la fête. Et ils pouvaient la faire en toute sécurité à la taverne Tacoul ; ceux qui étaient dotés de l'affinité avaient converti l'endroit en une enclave sûre en reconfigurant complètement les sous-programmes qui opéraient dans la strate neurale à l'intérieur des murs.**

**Il avala le reste de son verre, puis le tint devant son nez et formula le souhait qu'il se remplisse à nouveau. Le liquide qui apparut s'apparentait à du jus de punaise écrasée. Il plissa le front, un processus complexe requérant la coordination d'un nombre incroyable de muscles faciaux. Au cours des cinq dernières heures, il avait été ravi de voir que le fait de posséder un corps ne vous empêchait pas d'être complètement bourré ; à présent il semblait que cela comportât des inconvénients. Il lança le verre par-dessus son épaule. Il était certain d'avoir aperçu des boutiques dans le hall, il y en aurait bien qui auraient une bouteille ou deux de gnôle correcte.**

**Rubra savait que l'efficacité de son programme de pensée n'était pas optimale. Le malaise était de sa faute. Il aurait dû être en train de revoir sa recherche, de reconfigurer une fois encore ses sous-programmes. Maintenant plus que jamais, maintenant qu'était connue la vraie nature du problème, il lui fallait y consacrer ses efforts. Et c'était un problème. Les possédés avaient conquis Pernik. Les bioteks n'étaient pas invincibles. Il lui fallait concentrer toutes ses ressources mentales sur la résolution de ce problème ; après tout, les possédés étaient physiquement présents, il devait bien y avoir un moyen de les détecter. Et au lieu de cela, il broyait du noir - une chose que la personnalité d'un habitat édéniste ne pourrait, ou ne voudrait, faire.**

**Dariat. Rubra n'arrivait pas à oublier cette petite merde insignifiante. Dariat était mort. Mais aujourd'hui la mort n'était pas la fin. Et il était mort heureux. Ce demi-sourire passif semblait hanter les cellules de la strate neurale tel un fantôme menaçant. Une métaphore qui, désormais, ne s'écartait pas tellement de la réalité.**

**Mais se tuer juste pour revenir... Non. Il ne ferait pas ça.**

**Et pourtant quelqu'un avait appris aux possédés comment dérégler ses programmes de pensée. Quelqu'un de très compétent, vraiment.**

**Mais ce sourire. Supposons, juste une supposition, qu'il ait eu soif de vengeance...**

**Rubra eut soudain conscience d'une agitation dans le gratte-ciel Diocca, au dix-septième étage, une épicerie fine. Une espèce de tentative de hold-up. Un sous-programme cherchait à appeler les gardes de sécurité, mais il ne cessait de mal adresser l'information. Les nouveaux garde-fous que Rubra avait installés essayèrent de compenser et échouèrent. Ils repartirent sur leurs instructions de troisième niveau et alertèrent le réseau principal de la personnalité. Et ne réussirent guère mieux. Des douzaines d'ordres subversifs extrêmement puissants opéraient à travers la strate neurale du gratte-ciel Diocca, l'isolant virtuellement de la conscience de Rubra.**

**Grisé et troublé, celui-ci concentra toute son attention sur**

**l'édifice...**

**Ross Nash était appuyé au comptoir de l'épicerie, pressant un très gros fusil à pompe sur le visage du gérant pétrifié. Il claqua des doigts de sa main libre et un billet de mille dollars sortit de sa manche, exactement comme il l'avait vu faire à un magicien à Vegas à une certaine époque. Le billet froissé flotta dans les airs pour rejoindre le petit tas sur le comptoir.**

**- Et comme ça, ça suffira, mon pote ? demanda Ross.**

**- Bien sûr, murmura le gérant. C'est parfait.**

**- Un peu que c'est parfait ! Le dollar yankee, la meilleure devise au monde, putain. Tout le monde sait ça.**

**Il saisit une bouteille de Larmes de Norfolk à côté des billets.**

**Rubra concentra sa vision sur le fusil, pas tout à fait convaincu en définitive que le programme de décodage des perceptions fonctionnait correctement. L'arme paraissait faite en bois.**

**Ross sourit au gérant qui tremblait comme une feuille.**

**- Je reviendrai, dit-il avec un accent très prononcé.**

**Il fit un demi-tour et commença à s'éloigner. Le fusil oscilla de façon capricieuse, rivalisant avec un pied de chaise cassé pour occuper le même espace.**

**Le gérant tira sa matraque électrique des attaches qui la maintenaient sous le comptoir et frappa un grand coup. La matraque entra en contact avec la nuque de Ross.**

**Rubra fut tout aussi stupéfait du résultat que le gérant.**

**Dès que les étincelles jaillirent sur la peau de Ross, son corps possédé s'enflamma avec le pur éclat d'une facule solaire. Le flamboiement incandescent noya toutes les couleurs dans le**

magasin, ne laissant que le blanc et l'argent pour délimiter des formes approximatives.

Les processeurs et les capteurs qui se trouvaient à proximité se remirent en ligne. Les alarmes thermiques se déclenchèrent sur le réseau de Valisk, ainsi qu'un appel à la sécurité. Les becs d'incendie montés dans le plafond pivotèrent et projetèrent sur le feu de la mousse à effet retardateur.

Les jets épais ne changèrent pas grand-chose. Le corps dérobé de Ross était à présent en train de se ratatiner, s'affaissant sur les genoux carbonisés, avec la chair calcinée qui se desquamait.

Rubra activa le circuit audio sur le processeur-réseau de la boutique.

- Dehors ! commanda-t-il.

Le gérant se recroquevilla sur lui-même en entendant ce cri.

- Remue-toi, le pressa Rubra. C'est un possédé. Tire-toi. Il donna l'ordre à tous les processeurs-réseau du dix-septième étage de répéter l'instruction. Des programmes d'analyse commencèrent à mettre en corrélation toutes les données transmises par les cellules sensitives du gratte-ciel. Même avec le réseau principal de la personnalité dirigeant la procédure, Rubra était incapable de voir ce qui se passait dans la taverne Tacoul. Puis d'étranges silhouettes émergèrent de l'entrée du bar et s'avancèrent dans le hall.

Il les avait trouvés, le nid au complet.

Des boules de feu blanc jaillirent à travers les airs, poursuivant le gérant de l'épicerie terrorisé qui courait vers les ascenseurs. L'une d'entre elles le toucha à l'épaule. Il poussa un hurlement alors que des volutes de fumée noire et acre sortaient de la plaie.

Rubra annula immédiatement les programmes autonomes de l'étage et se brancha lui-même sur le circuit. Les cellules électrophorescentes du hall étaient mortes, plongeant toute la zone dans l'obscurité, à l'exception de l'étrange lumière strobosco-pique du feu blanc. Une porte à membrane musculaire donnant sur la cage

d'escalier s'ouvrit brusquement, projetant un simple éventail de lumière. Le gérant modifia sa course et, baissant la tête, s'engouffra dans l'ouverture.

Des fragments de polype pleuvaient sur le plancher du hall. Tout le long du plafond, les conduites d'air éclataient à mesure que Rubra pressait et tordait les membranes régulatrices qui n'avaient jamais été conçues pour subir ces effets. Une épaisse vapeur blanche s'échappait des trous dentelés. Chaude, rance et huileuse. C'était la vapeur d'eau concentrée exhalée par un millier de poumons, que les conduites étaient censées extraire de l'air et réinjecter dans des organes épurateurs spéciaux.

Les possédés formèrent le souhait de la voir disparaître. Et le brouillard à l'odeur de moisi obéit, s'écartant pour les laisser passer. Mais pas avant d'avoir transformé leurs boules de feu en fines volutes de brume fluorescente absolument inoffensives.

Quand le gérant fut dans la cage d'escalier, Rubra referma la porte-membrane derrière lui, la maintenant hermétiquement close tandis que plusieurs boules de feu frappaient la surface et la creusaient comme des vers de lave.

Kiera Salter déboucha dans le hall juste au moment où s'évanouissait le dernier voile de brume nauséabonde. L'éclairage de secours s'était allumé, jetant une clarté lunaire rouge sur le vaste couloir. Elle vit la porte-membrane se refermer devant la troupe de possédés animés d'un instinct de vengeance.

- Arrêtez ! hurla-t-elle.

Certains obtempérèrent. Plusieurs lancèrent du feu blanc sur la membrane musculaire.

- Arrêtez ça tout de suite, répéta-t-elle, cette fois avec de la colère dans la voix.

- Va te faire foutre, Kiera.

- Il a buté Ross, merde.

- Je vais le faire souffrir.

- Peut-être. (Kiera s'avança au milieu du hall et se planta les mains sur les hanches, dévisageant ses compagnons et, pour l'instant, alliés.) Mais pas comme ça. (Elle montra la porte-membrane fumante, qui était toujours fermée et dont la surface grise palpitait.) Il sait à présent. (Penchant la tête en arrière, elle s'adressa au plafond.) N'est-ce pas, Rubra ?

Les cellules électrophorescentes du plafond se rallumèrent peu à peu, éclairant son visage renversé. Des lignes sombres apparurent par-dessus, dessinant des formes.

OUI.

- Oui. Vous voyez ?

Elle défia chacun des possédés de s'opposer à elle ; pour marquer leur soutien, deux de ses nouveaux lieutenants les plus puissants, Bonney Lewin et Stanyon, s'avancèrent pour se ranger à ses côtés.

- Le but du jeu n'est plus le même, poursuivit-elle, il n'est plus question de se cacher. Maintenant, nous nous emparons de tout l'habitat.

NON, écrivit le plafond.

- Ce n'était pas une proposition, Rubra, lui lança-t-elle. Je ne t'offre pas d'être mon partenaire. Tu comprends ça? Si tu as vraiment, vraiment de la chance, tu pourras continuer à vivre. C'est tout. Si tu ne m'emmerdes pas. Si tu ne te mets pas en travers de ma route. Alors peut-être, par la suite, on trouvera une utilité pour ton précieux Valisk. Mais seulement si tu te conduis bien. Parce que, une fois que j'aurai pris le pouvoir sur ta population, il nous sera facile de partir. Seulement, avant que nous partions, je me servirai des astronefs pour te tailler en pièces ; je fendrai ta coque en deux, je te viderai de ton atmosphère, je gèlerai tes rivières, je te ferai sortir tes organes digestifs par la calotte. Tu souffriras longtemps avant de t'éteindre

complètement. Des décennies, peut-être. Qui sait. T'as envie de savoir ?

VOUS ÊTES TOUT SEULS. LA POLICE ET LES GLADIATEURS SONT EN ROUTE. RENDEZ-VOUS.

Kiera eut un rire sadique.

- Non, nous ne sommes pas seuls, Rubra. Nous sommes des milliards. (Elle promena ses regards sur les possédés dans le hall, n'y voyant aucun dissident - hormis des types comme Dariat et Canaan, qui ne comptaient pas vraiment.) Okay, les gars, dit-elle à ses troupes, à partir de maintenant on agit à découvert. Je veux que la procédure cinq soit activée, immédiatement. (Un petit claquement de doigts désinvolte pour désigner des tâches.) Vous trois, prenez le contrôle des processeurs des ascenseurs, qu'ils soient prêts à nous amener dans les parcs. Bonney, retrouve-moi cette petite ordure qui a effacé Ross, je veux qu'il souffre, et fais appel à ton imagination. Nous allons établir notre centre de commandement dans la salle du conseil de Magellanic Itg.

Le premier ascenseur arriva au dix-septième étage. Cinq des possédés y entrèrent aussitôt, désireux de montrer à Kiera leur empressement à lui obéir et impatients d'en recueillir les récompenses. Les portes se refermèrent. Rubra coupa les protections du circuit d'alimentation du gratte-ciel et envoya quatre-vingt mille volts à travers les rails métalliques de la cage d'ascenseur.

Kiera entendit les hurlements venant de la cabine, ressentit l'angoisse de l'exil forcé. Le joint de silico-caoutchouc entre les portes fondit et brûla, laissant passer par la fente l'effroyable éclat des flammes consumant les corps.

PAS SI FACILE, N'EST-CE PAS ?

Pendant environ vingt secondes, elle demeura figée, le visage complètement fermé à toute émotion. Puis son doigt se pointa sur un jeune homme chétif vêtu d'une ample combinaison de travail blanche.

**- Toi, ouvre la membrane musculaire ; on va prendre les escaliers.**

**- Je vous l'avais dit, répliqua le jeune homme. On aurait dû commencer par lui régler son compte.**

**- Fais ce que je te dis, lança Kiera d'un ton sec. Et les autres, Rubra vous a montré ce dont il est capable. Ce n'est pas grand-chose comparé à nos pouvoirs, mais c'est irritant. On s'occupera plus tard de couper les connexions de la strate neurale avec les gratte-ciel. Mais, d'ici là, procédons avec prudence.**

**La membrane s'ouvrit sans problème et les possédés, dont l'ardeur s'était quelque peu refroidie, purent attaquer les dix-sept volées de marches qui menaient au parc.**

**Cet ordre, ce n'était pas seulement l'affinité, expliqua Rubra au Consensus de Kohistan. J'ai perçu ce qui m'est un peu apparu comme un afflux d'énergie dans les cellules neu-rales entourant la membrane musculaire. C'est venu avec l'ordre d'affinité, en annihilant tous mes programmes. Mais c'est localisé, une zone d'à peu près cinq mètres de diamètre ; ça ne peut pas atteindre la strate neurale principale.**

**Laton a déclaré que Lewis Sinclair avait ce même genre d'affinité surénergisée quand il s'est emparé de l'île de Pernik, répondit le Consensus. Ça fonctionne à la force brute et peut donc être subverti. Mais si jamais quelqu'un réussissait à transférer sa personnalité en toi, le pouvoir énergétique augmenterait en proportion du nombre de cellules impliquées. Tu ne dois pas permettre que cela arrive.**

**Pas la moindre chance. Comme vous le savez, les cellules neurales de Valisk ont été séquencées à partir de mon ADN, elles n'exécuteront que mes programmes de pensée. Je pense que c'est similaire à ce que Laton a fait à Pernik quand il a altéré la strate neurale de l'île avec son virus protéanique. Les possédés dotés de l'affinité peuvent peut-être neutraliser certaines fonctions, comme les membranes musculaires, mais leurs personnalités ne pourraient fonctionner en tant qu'entités indépendantes dans la strate neurale,**

**sauf à opérer comme une ramification de mon réseau. Et il faudrait pour cela que je les laisse entrer.**

**Excellente nouvelle. Mais peux-tu protéger ta population de la possession ?**

**Je vais avoir du mal, admit Rubra à contrecour. Et je ne pourrai pas tous les sauver, même pas une majorité. Je vais devoir aussi subir tout un tas de dommages internes.**

**Nous compatissons. Nous t'aiderons à reconstruire par la suite.**

**S'il y a une suite.**

## *8.*

**C'était presque par instinct qu'André Duchamp avait choisi l'astéroïde Culey comme destination. Situé dans le système stel-laire de Dzamin Ude, à soixante années-lumière de Lalonde - une distance rassurante -, c'était un havre accueillant pour certains types d'astronefs placés dans certaines situations. Comme en réaction à son peuplement sino-ethnique, et aux nombreuses traditions autoritaires attachées à cette culture, Culey faisait preuve d'un laxisme flagrant quand il s'agissait d'appliquer le règlement du MAC et de vérifier les manifestes des cargos qui y accostaient. Cette attitude n'avait pas nui à son économie, bien au contraire. Les astronefs y affluaient, attirés par les facilités commerciales, et les conglomérats d'astro-ingénierie s'y étaient implantés pour assurer leur maintenance, suivis par une foule de petites entreprises du secteur tertiaire. La Sous-Commission d'enquête sur la contrebande et la piraterie de l'Assemblée générale de la Confédération condamnait fréquemment le gouvernement de Culey et sa politique, mais cela ne changeait rien. André y faisait régulièrement escale depuis quinze ans, et il n'avait jamais eu de problème pour y revendre sa cargaison ou y trouver des affréteurs peu scrupuleux. L'astéroïde était quasiment son second foyer.**

**Cette fois-ci, cependant, lorsque le Vengeance de Villeneuve émergea de son saut TTZ dans la zone désignée, le spatioport de**

Culey se montra étrangement réticent à lui donner l'autorisation d'accoster. Durant les trois derniers jours, le système stellaire avait appris le retour de Laton, puis reçu de Trafalgar une mise en garde relative à un dangereux virus énergétique.

Dans les deux cas, Lalonde était mentionnée comme la source du problème.

- Mais j'ai un blessé grave à bord ! protesta André alors qu'il venait d'essuyer un troisième refus.

- Désolé, Duchamp, lui répondit l'officier du contrôle spatial. Nous n'avons aucun quai disponible.

- Il y a très peu de trafic autour du spatioport, rapporta Madeleine Collum. (Elle avait accédé aux capteurs de l'astronef pour observer l'astéroïde.) Et la plupart des vaisseaux sont des navettes de liaison et des VSM, je ne vois aucun astronef.

- Je me déclare en état d'urgence prioritaire, télétransmit André au spatioport. Maintenant, ils vont être obligés de nous laisser entrer, marmonna-t-il à l'intention de Madeleine.

Celle-ci se contenta de grogner.

- Déclaration enregistrée, Vengeance de Villeneuve, répliqua l'officier. Nous vous conseillons d'adopter un vecteur de vol pour l'astéroïde Yaxi. Son équipement hospitalier est supérieur au nôtre.

André lança un regard noir à la console de communication.

- Très bien. Veuillez m'ouvrir un canal de liaison avec le commissaire Ri Drak.

Ri Drak était la dernière carte d'André, une carte qu'il n'aurait jamais cru jouer dans une telle situation, pour sauver la vie d'un membre d'équipage ; il n'avait compté faire appel à Ri Drak que le jour où sa propre tête serait en danger.

**- Salut, capitaine, télétransmit Ri Drak. Il semble que nous ayons un début de problème.**

**- Pas pour moi, rétorqua André. Je n'ai pas de problème. Ce n'est pas comme dans le temps, hein ?**

**Les deux interlocuteurs activèrent un programme de cryptage des plus sophistiqués. Irritée, Madeleine constata qu'elle ne pouvait plus suivre leur conversation. Capitaine et commissaire restèrent isolés pendant un bon quart d'heure. Seules les expressions d'André, qui allaient du sourire matois au froncement de sourcils indigné, permettaient de se faire une idée de leur échange.**

**- Très bien, capitaine, dit finalement Ri Drak. Le Vengeance de Villeneuve a l'autorisation d'accoster mais, si jamais vous êtes contaminés, c'est à vos risques et périls. Je préviens la sécurité de votre arrivée.**

**- Monsieur*, dit André de mauvaise grâce.**

*** En français dans le texte. (N.d.T.)**

**Madeleine ne chercha pas à en savoir davantage. Elle demanda à l'ordinateur de vol de lui transmettre des schémas de circuits afin d'aider le capitaine à lancer la séquence d'igni-tion du fusiopropulseur.**

**Le spatioport contrarotatif de Culey était une étoile à sept branches, dont l'état d'entretien trahissait le laxisme de l'astéroïde en matière d'astronautique. Plusieurs de ses sections étaient plongées dans les ténèbres ; certaines des plaques isolantes d'un blanc argenté étaient portées disparues, donnant à sa surface des allures d'échiquier, et on constatait des fuites dans trois tuyaux, d'où jaillissaient de petits filets de gaz.**

**Le Vengeance de Villeneuve reçut l'ordre de gagner un quai isolé situé près d'une pointe. Cette section était bien éclairée, et les projecteurs internes transformaient le cratère aux parois abruptes en réceptacle vierge de toute ombre. Des balises rouges clignotèrent**

autour de son rebord tandis que l'astronef descendait doucement vers la plate-forme surélevée.

Une escouade de policiers armés s'engagea dans le boyau-sas dès qu'il se fut scellé. Ils rassemblèrent André et son équipage sur la passerelle pendant qu'une équipe de douaniers examinait les modules de vie de fond en comble. Ils se livrèrent à une fouille en règle qui dura deux heures avant de se déclarer satisfaits.

- Ça a bardé par ici, on dirait, déclara l'officier qui commandait l'escouade en descendant par l'écoutille du plafond dans le salon du pont inférieur où les possédés s'étaient déchaînés.

Dans la pièce en ruine, plusieurs cloisons étaient tordues, des sections entières de matériau composite, solidifiées après avoir été calcinées, avaient pris d'étranges formes, et on voyait un peu partout des taches de sang séché qui s'effritaient doucement. En dépit des efforts du circuit d'environnement, une forte odeur de viande grillée imprégnait encore l'atmosphère. Neuf grands sacs noirs étaient attachés à l'échelle avec de la corde de silicone. Agités par le faible courant d'air que le conduit de climatisation produisait à grand-peine, ils flottaient quelques centimètres au-dessus du sol calciné, se heurtant les uns les autres et reculant au ralenti.

- Erick et moi les avons éliminés, dit André d'une voix bourrue.

Cette vantardise lui valut un regard furibond de Desmond Lafoe, qui aidait le médecin légiste du spatioport à répertorier les cadavres.

- Vous vous en êtes bien sortis, commenta le policier. Apparemment, l'enfer a ouvert une brèche sur la Confédération, et il a choisi Lalonde pour le faire.

- C'est vrai, dit André. C'était l'enfer. On a eu du pot d'y échapper. Jamais je n'ai vu une bataille spatiale aussi féroce.

Le policier hocha la tête d'un air pensif.

- Capitaine ? télétransmit Madeleine Collum. Nous sommes prêts à transporter la nacelle tau-zéro d'Erick à l'hôpital.

**- Entendu, allez-y.**

**- On aura besoin de toi pour autoriser le paiement de son traitement, capitaine.**

**Jusque-là plutôt jovial, le visage d'André s'assombrit.**

**- J'arrive tout de suite, dès que j'en aurai fini avec les formalités d'accostage.**

**- Vous savez, j'ai des amis dans les médias qui seraient intéressés par des enregistrements de votre mission, dit le policier. Peut-être souhaitez-vous que je vous mette en contact avec eux ? Et, vu les circonstances, peut-être ne serez-vous pas obligé d'acquitter les taxes d'importation ; j'ai toute latitude pour arranger ça.**

**André retrouva toute sa sérénité.**

**- Je pense que nous pourrons parvenir à un accord. Madeleine et Desmond accompagnèrent la nacelle tau-zéro d'Erick à l'hôpital, situé dans la caverne principale. Avant de désactiver le champ, les médecins consultèrent le microcartel que Madeleine avait enregistré durant la procédure de stabilisation.**

**- Votre ami est un veinard, lui dit le chirurgien en chef après les examens préliminaires.**

**- Nous le savons, répondit-elle. Nous étions là, nous aussi.**

**- Heureusement pour lui, ses naneuroniques de la Kulu Corporation sont du modèle le plus perfectionné sur le marché, avec une très forte capacité. Le programme de suspension qu'il a activé pendant la décompression s'est montré tout aussi efficace ; il n'a subi aucun dommage létal dans ses organes vitaux et très peu de traumatismes neuraux, puisque le sang a continué à affluer dans son cerveau de façon presque satisfaisante. Nous n'aurons aucun mal à cloner et à remplacer les cellules qu'il a perdues. Pour les poumons, il faudra procéder à un échange standard, bien entendu, ce sont les organes qui souffrent le plus en cas de décompression. Plus quelques veines**

et artères qui ont besoin de réparations extensives. Pas de problème pour son avant-bras et sa main, ce sera une greffe toute simple.

Madeleine se tourna vers Desmond en souriant. Ils s'étaient rongé les sang durant le vol, se demandant s'ils avaient bien appliqué la procédure ou si la nacelle n'abritait plus qu'un légume vivant.

André Duchamp entra dans la salle d'attente où ils se trouvaient, avec aux lèvres un sourire rayonnant qui éveilla les soupçons de Madeleine.

- Erick va s'en tirer, lui dit-elle.

- Très bien. C'est un bel enfant. Je l'ai toujours dit.

- Il pourra être restauré sans problème, ajouta le chirurgien. Reste à déterminer la procédure que vous souhaitez nous voir mettre en ouvre. Nous pouvons le remettre sur pied en quelques jours avec des implants de tissu artificiel, nous en avons en stock. Ensuite, nous pouvons lancer les opérations de clonage et remplacer le tissu artificiel par ses organes à mesure que ceux-ci parviendront à maturation. Ou alors, prélever les échantillons génétiques appropriés et le conserver en tau-zéro jusqu'à ce que les nouveaux organes soient prêts à être transplantés.

- Certes. (André s'éclaircit la gorge, évitant de croiser le regard de ses astros.) Quel serait le coût exact de ces diverses procédures ?

Le chirurgien haussa les épaules d'un air modeste.

- L'option la moins onéreuse consiste à lui implanter du tissu artificiel et à se dispenser des organes clones. C'est avec ce tissu que les gens renforcent leur anatomie ; les unités individuelles ont une durée de vie supérieure à celle d'un être humain et sont très résistantes à la maladie.

- Magnifique ! s'exclama André avec un sourire satisfait.

- Mais nous n'allons pas choisir cette option, n'est-ce pas, capitaine ? demanda Madeleine d'un ton ferme. Comme tu l'as dit toi-même,

quand Erick a sauvé ton astronef et ton cul, tu étais prêt à lui payer un corps clone tout neuf. Tu te rappelles ? Grâce à Dieu, il n'est pas nécessaire d'engager de telles dépenses. Il suffit pour le guérir de lui payer du tissu artificiel et quelques organes clones. Et tu tiens à ce qu'Erick sorte de la salle d'opération complètement restauré, en aussi bonne santé qu'avant. N'est-ce pas, capitaine ?

Le sourire qui se peignit sur le visage d'André ressemblait à un tic.

- Oui. Tu as raison, ma chère Madeleine. Comme toujours. (Il fit un signe de tête au chirurgien.) Très bien, réparation avec clonage, s'il vous plaît.

- Certainement, monsieur. (Il sortit de sa poche un crédis que de la Banque jovienne.) Je dois vous demander un dépôt de deux cent mille fusiodollars.

- Deux cent mille ! Je croyais que vous deviez le restaurer, pas le ressusciter.

- Malheureusement, l'opération exigera beaucoup de travail. Votre assurance couvre ce cas de figure, je pense ?

- Il faut que je vérifie, maugréa André. Madeleine éclata de rire.

- Est-ce qu'Erick sera en état de reprendre l'espace après l'implantation de tissu artificiel ? s'enquit André.

- Oh, oui, répondit le chirurgien. Je n'aurai besoin de le revoir que dans plusieurs mois pour lui transplanter les organes clones.

- Parfait.

- Pourquoi ? Où allons-nous ? questionna Madeleine avec méfiance.

André sortit à son tour son crédisque et le tendit au chirurgien.

- Là où nous enverra l'affréteur que nous allons trouver. Qui sait, peut-être réussirons-nous à éviter la banqueroute jusqu'à notre

**retour. Je suis sûr qu'Erick sera ravi d'apprendre ce que me coûte sa témérité.**

**La défense stratégique de l'astéroïde Idria était en état d'alerte depuis trois jours. Durant les premières quarante-huit heures, le conseil de l'astéroïde savait seulement que quelque chose avait pris le contrôle du réseau DS de la Nouvelle-Californie et éliminé (ou capturé) la moitié de la flotte spatiale de la planète. Pas d'autres détails ou presque. Le fait qu'une planète moderne ait pu succomber à un coup d'Etat frisait l'incroyable, mais les quelques rapports confus que l'on avait reçus avant que les transmetteurs cessent d'opérer confirmaient que les plates-formes DS frappaient des cibles au sol.**

**Puis un faucon envoyé par l'Assemblée générale de la Confédération était arrivé dans le système stellaire, et les gens avaient compris la vraie nature de la catastrophe. Ce qui avait suscité une terreur à grande échelle.**

**Toutes les colonies-astéroïdes de la ceinture de Lyll étaient à présent en état d'alerte. Les habitats édénistes en orbite autour de Yosemite avaient instauré sur un rayon de deux millions de kilomètres autour de la géante gazeuse une zone d'exclusion où patrouillaient des faucons armés. Les astronefs néo-californiens ayant échappé au désastre furent répartis sur plusieurs astéroïdes, tandis que les amiraux survivants se réunissaient sur les astéroïdes troyens de Yosemite pour débattre de la situation. Pour le moment, ils s'étaient rabattus sur la tactique traditionnelle consistant à envoyer des éclaireurs collecter les informations qui leur manquaient.**

**Le capitaine de frégate Nicolai Penovich était de garde au PC de la défense stratégique d'Idria lorsque les astronefs ada-mistes émergèrent à trois mille kilomètres de l'astéroïde - cinq vaisseaux de taille moyenne, apparaissant bien en dehors de la zone désignée. Les capteurs repérèrent leurs signatures infrarouges quelques secondes plus tard. Les programmes tactiques confirmèrent qu'ils venaient de lancer une grande quantité de guêpes de combat. Celles-ci avaient pour cibles les plates-formes DS et les satellites capteurs auxiliaires.**

**Nicolai télétransmit à l'ordinateur de tir l'ordre de riposter. Rayons laser et électroniques se déchaînèrent. La flottille défensive assemblée à la hâte - composée de tous les astronefs capables de lancer des guêpes de combat - reçut un vecteur de vol pointé sur les intrus. Ceux-ci avaient disparu lorsque les vaisseaux se mirent en branle.**

**Quatre autres astronefs ennemis apparurent, lancèrent leurs guêpes et disparurent.**

**Cet assaut sortait tout droit des microcartels tactiques, et Nicolai était impuissant à lui résister. Sa couverture capteur était déjà amoindrie de quarante pour cent, et elle ne cessait de se dégrader sous l'effet des impulsions électroniques lancées par les charges secondaires des guêpes de combat qui sillonnaient l'espace local. À chaque explosion nucléaire, l'astéroïde se retrouvait enveloppé dans un voile scintillant de particules irradiées, qui effaçaient presque totalement le retour scanner à longue portée des satellites.**

**Il avait de plus en plus de difficulté à repérer les drones et à diriger le tir des plates-formes. Il n'avait même aucune idée de l'étendue des dégâts subis par celles-ci.**

**Frappés par des missiles cinétiques, deux des astronefs de la flottille furent désintégrés, se transformant l'espace d'un instant en spectaculaires brasiers stellaires.**

**Nicolai et son équipe rappelèrent le reste de la flottille et tentèrent de la mettre en formation de globe défensif. Mais le réseau de communication était aussi gravement touché que les capteurs. Trois vaisseaux au moins ne répondaient plus. Deux plates-formes sortirent de son réseau de commandement. Victimes des guêpes de combat ou du brouillage électronique ?**

**Aucun moyen de le savoir, ni même de le déduire à partir du programme tactique.**

**Les plates-formes n'avaient pas été conçues pour résister à une telle attaque, se dit-il, désespéré. C'étaient les forces spatiales du système qui garantissaient la protection d'idria.**

Des satellites-détecteurs en orbite basse l'avertirent que quatre astronefs venaient d'émerger à une cinquantaine de kilomètres de l'astéroïde. Des frégates surgies du néant lancèrent un tir de guêpes tous azimuts. Huit d'entre elles visaient le spatioport d'idria, et elles dispersèrent leurs charges secondaires tout en fonçant à une accélération de trente-cinq g. Nicolai n'avait plus rien pour les stopper. Sur la grille de métal et de matériau composite fleurirent une série de petites explosions. Les cibles avaient été choisies avec soin : relais de communication et grappes de capteurs.

Plus aucune donnée ne parvenait au PC de la défense stratégique.

- Oh, bon Dieu de merde ! hurla le lieutenant Fleur Mironov. On va tous y passer.

- Non, rétorqua Nicolai. Ce n'est que le prélude à l'assaut final. (Il accéda aux diagrammes de structure interne, étudia les rares options encore envisageables.) Rassemblez tout le personnel de combat qui se trouve dans le tube axial, nous avons besoin de lui pour maintenir le blocus. Et fermez les tubes de transit reliant les cavernes au spatioport. Tout de suite. Ceux qui sont restés dehors vont devoir se démerder tout seuls.

- Face aux possédés ? s'exclama Fleur. Pourquoi ne pas les balancer par les sas, tout simplement ?

- Ça suffit, lieutenant ! Maintenant, dénichez-moi un capteur externe qui soit encore en état de marche. Je dois savoir ce qui se passe dans l'espace.

- À vos ordres.

- Nous devons protéger la majorité de la population. Yreka et Orland vont réagir dès qu'ils seront au courant. Et il y a deux frégates des Forces spatiales affectées à Orland. Il nous suffit de résister pendant deux ou trois heures. Les troupes peuvent tenir. Les possédés ne sont pas des foudres de guerre.

**- À condition qu'Yreka et Orland n'aient pas été attaqués, eux aussi, dit Fleur d'un air dubitatif. Nous n'avons vu qu'une douzaine d'astronefs hostiles. Il y en avait plusieurs centaines dans les astéroïdes et les stations en orbite basse quand les possédés se sont emparés de la Nouvelle-Californie.**

**- Vous avez fini avec vos discours défaitistes, bon Dieu ? Alors, où est mon capteur externe ?**

**- Il arrive, commandant. J'ai réussi à établir une liaison micro-ondes avec des mécanoïdes chargés de l'inspection des échangeurs thermiques. Les possédés n'ont sans doute pas pris la peine de neutraliser leurs relais.**

**- Parfait, envoyez.**

**Les images qui apparurent dans l'esprit de Nicolai étaient d'une qualité lamentable : des taches gris argent dérivant au hasard sur un fond d'un noir absolu, avec dans le quart inférieur une étendue rocheuse brunâtre et toute flétrie. Fleur manipula les mécanoïdes afin que leurs capteurs s'orientent vers le disque du spatioport assiégé. Percé en une douzaine d'endroits, d'où l'air s'échappait dans le vide, il laissait apparaître ses poutres fracassées et festonnées de débris divers. Huit canots de sauvetage fuyaient la section la plus endommagée. Nicolai se demanda en grimaçant combien de personnes étaient entassées à leur bord et comment on pouvait espérer les sauver. Des explosions d'un blanc éblouissant illuminaient le firmament devant les Poissons. Quelqu'un se battait encore dans l'espace.**

**Un gigantesque astronef lui apparut, glissant sur une lance de feu de fusion violet. Un vaisseau militaire en configuration de combat - grappes de capteurs à courte portée déployées, échangeurs thermiques rétractés. Des petits geysers de gaz réfrigérant jaillissaient des alvéoles ceignant sa section centrale. | Autour de la proue, sa coque était constellée de sabords hexagonaux, bien trop grands pour abriter des rampes de lancement ! pour guêpes de combat.**

Bien qu'ayant du mal à déterminer une échelle précise, Nicolai estima son diamètre à quatre-vingt-dix mètres.

- On dirait un astronef d'assaut des marines, dit-il.

On coupa le réacteur principal, et les tuyères ioniques se mirent en marche, verrouillant le vaisseau à cinq cents mètres de l'axe qui reliait le spatioport non rotatif au reste de l'astéroïde.

- J'ai placé deux escouades dans l'axe, dit Fleur. Je n'ai pu trouver que des policiers et quelques mercenaires renforcés qui se sont portés volontaires.

- En comparaison de ce qui les attend, la bataille de Tra-falgar n'était qu'une promenade de santé, murmura Nicolai. Mais ils devraient tenir le coup. Les possédés sont incapables de monter une offensive d'infiltration standard. Comme leurs organismes bousillent l'électronique, les combinaisons IRIS leur sont interdites, sans parler des armures spatiales. Ils vont être obligés d'accoster, puis d'emprunter les tubes de transit, et on ne les laissera pas passer comme ça.

Il examina une nouvelle fois la situation à l'extérieur, en quête d'une confirmation de son hypothèse. L'astronef demeurait immobile, maintenant sa position en crachotant de temps à autre des boules de feu orange par les tuyères à vernier placées sur son équateur.

- Donnez-moi l'accès à la couverture capteur du spatioport et vérifiez notre réseau de communication interne, ordonna Nicolai. On devrait pouvoir coordonner les opérations depuis ici.

- À vos ordres.

Fleur commença à télétransmettre des instructions à l'ordinateur du PC, établissant une interface entre leurs circuits de communication et les canaux de transmission civils qui sillonnaient le spatioport.

Des ombres apparurent dans les écoutilles ouvertes de l'astronef.

**- Qu'est-ce qu'ils vont encore nous sortir, bon sang ? demanda Nicolai.**

**Les mécanoïdes d'inspection réglèrent leurs caméras. Il vit des silhouettes émerger du vaisseau, pareilles à des frelons surgissant de leur nid. La mauvaise qualité des images, sans parler des interférences, l'empêchait de bien les distinguer. Mais elles étaient humanoïdes et chevauchaient des modules de manoeuvre à propulsion renforcée.**

**- Mais qui sont ces types-là ? murmura-t-il.**

**- Des traîtres, siffla Fleur. Ces enfoirés des Forces spatiales de la Nouvelle-Californie sont passés dans leur camp. Ils n'ont jamais accepté les colonies-astéroïdes indépendantes. Et maintenant, ils se sont alliés aux possédés !**

**- Ce n'est pas possible. Personne ne ferait une chose pareille.**

**- Comment expliquez-vous ce qui nous arrive, alors ?**

**Il secoua la tête en signe d'impuissance. Tout autour de l'axe, les frelons s'agitaient, ouvrant des brèches dans la structure en carbotanium. Un par un, ils se glissèrent à l'intérieur.**

**Louise était ravie de retrouver le luxe et la quiétude de Bal-fern House. La journée avait été riche en péripéties, mais aussi fort longue et fort fatigante.**

**Durant la matinée, elle avait rendu visite à Mr Lichfield, l'avoué de la famille dans la capitale, afin de se procurer un pécule prélevé sur le compte de Cricklade. La transaction avait pris des heures ; ni l'avoué ni le banquier n'avaient l'habitude de voir une jeune fille insister pour obtenir un crédisque de la Banque jovienne. Elle leur avait tenu tête en dépit de tous les obstacles qu'ils dressaient devant sa volonté ; Joshua lui avait dit que ces crédisques avaient cours dans toute la Confédération. On ne pouvait sûrement pas en dire autant des livres nor-folkoises.**

Elle avait rencontré encore plus de problèmes pour trouver un moyen de quitter la planète. Il ne restait plus que trois astronefs civils en orbite, et ils avaient été réquisitionnés par les Forces spatiales de la Confédération afin d'assister leur escadre.

Louise, Fletcher et Geneviève s'étaient rendus en calèche à Bennett Field, le principal aérodrome de Norwich, afin de discuter avec le pilote du spatiojet du Royaume lointain, qui n'avait pas encore décollé. Il s'appelait Furay et, par son entremise, elle avait réussi à convaincre le capitaine de les prendre à son bord. S'ils avaient eu droit à une cabine, songeait-elle, c'était grâce à son argent plutôt qu'à ses pouvoirs de séduction. Le prix du passage était de quarante mille fusiodollars par personne.

Elle pensait pouvoir se rendre directement à Tranquillité, mais elle avait dû renoncer à cet espoir moins d'une minute après avoir rencontré Furay. Le contrat du Royaume lointain l'obligeait à accompagner l'escadre durant sa mission à Norfolk ; par la suite, il était tenu de suivre les frégates des Forces spatiales. Personne ne savait encore où celles-ci se rendraient, ni quand elles allaient appareiller, lui expliqua le capitaine. Comme Louise souhaitait avant tout fuir sa planète natale, le reste lui était un peu égal. Même si elle devait passer plusieurs jours à ronger son frein en orbite basse, elle serait davantage en sécurité qu'à Norwich. Quant à rallier Tranquillité, elle s'en soucierait lors de la prochaine escale du Royaume lointain.

Une fois ces problèmes réglés, la négociation s'était déroulée sans grand heurt. Le spatiojet devait décoller le lendemain, et les réfugiés attendraient à bord de l'astronef que l'escadre ait accompli sa mission.

Nouveaux délais. Nouvelles incertitudes. Mais elle était en voie d'atteindre le but qu'elle s'était fixé. Imaginez un peu, elle s'était débrouillée toute seule pour embarquer dans un astronef. Pour aller retrouver Joshua.

Et abandonner les siens à leurs épreuves.

**Mais je ne peux pas les emmener tous. Je le voudrais bien, mon Dieu, mais je ne le peux vraiment pas. Je Vous en supplie, comprenez-moi.**

**S'efforçant de ne pas laisser transparaître ses sentiments, elle conduisit les bonnes dans sa chambre. Elles transportaient les affaires que Louise avait achetées après son passage à Bennett Field. Des vêtements plus appropriés pour un voyage dans l'espace (Gen s'était amusée comme une folle en les sélectionnant) et d'autres articles qu'elle avait jugés nécessaires. Joshua lui avait expliqué que le voyage spatial pouvait être pénible et dangereux. Et pourtant, il était si insouciant - sans doute parce qu'il était courageux.**

**Grâce à Dieu, tante Celina n'était pas encore rentrée, bien qu'on soit déjà en fin d'après-midi. Jamais elle ne serait arrivée à lui expliquer pourquoi elle faisait ses bagages.**

**Après avoir congédié les bonnes, Louise s'empressa d'ôter ses chaussures. Comme elle n'avait pas l'habitude des talons hauts, ces petits bijoux en cuir noir commençaient à lui faire l'effet d'instruments de torture. Elle jeta par terre sa veste toute neuve et ouvrit grandes les portes du balcon.**

**Le Duc était proche de l'horizon et émettait une douce lumière dorée, qui parait les jardins d'une débauche de couleurs. Les branches des arbres oscillaient mollement sous la brise rafraîchissante. Sur le plus grand des étangs, des cygnes noirs et blancs exécutaient une valse complexe autour des bouquets de nymphéas orangés, tandis que de hautes fontaines écumaient doucement derrière eux. Ce spectacle était d'une tranquillité trompeuse ; comme le mur d'enceinte préservait le domaine des bruits de la circulation, on ne se serait jamais cru au coeur de la plus grande ville de la planète. Même Cricklade était plus bruyant par moments.**

**Elle eut la chair de poule en repensant à sa maison bien-aimée. C'était un sujet de réflexion qu'elle avait réussi à éviter pendant toute la journée. Je me demande ce que papa et maman peuvent bien subir de la part de leurs possesseurs. Des tortures aussi viles que maléfiques, si c'est Quinn Dexter qui les choisit.**

Frissonnante, Louise battit en retraite dans sa chambre. Un bon bain bien revigorant, et ensuite le dîner. Demain matin, quand tante Celina daignerait enfin se réveiller, Gen et elle seraient loin d'ici.

Elle ôta son chemisier et sa jupe neufs. Puis, après s'être défaite de son soutien-gorge, elle se palpa doucement les seins. Étaient-ils plus sensibles ? Ou bien n'était-ce que son imagination ? Étaient-ils censés devenir plus sensibles si tôt dans la grossesse ? Elle regretta de n'avoir pas accordé davantage d'attention aux cours d'éducation sexuelle, préférant glousser avec ses condisciples devant des images d'organes sexuels masculins.

- Tu dois te sentir bien seule, Louise, si tu es obligée de faire ça toi-même.

Poussant un hurlement, Louise récupéra son chemisier et en protégea sa nudité.

Roberto écarta les rideaux au fond de la chambre pour sortir de sa cachette et s'avança vers elle. Son sourire était glacial.

- Sors d'ici ! hurla Louise. (La honte qui l'avait saisie se transformait rapidement en colère.) Dehors, espèce de répugnant crapaud !

- Ce qu'il te faut, c'est un petit ami, ricana Roberto. Quelqu'un qui puisse te caresser quand tu en as envie. Tu vas voir, c'est bien meilleur à deux.

Louise recula d'un pas, frémissante de dégoût.

- Sors d'ici tout de suite, gronda-t-elle.

- Des menaces ? (D'un geste large, il désigna les paquets que les bonnes avaient empilés sur le sol.) Tu pars en voyage ? Qu'est-ce que tu as trafiqué aujourd'hui, exactement ?

- Ce que je fais de mon temps ne te regarde pas. Maintenant, disparais, ou je sonne un domestique.

Roberto s'avança à nouveau.

- Ne t'inquiète pas, Louise, je ne dirai rien à ma mère. Je ne suis pas du genre à cafter mes amis. Et nous allons être amis, pas vrais ? De très bons amis.

Elle recula d'un nouveau pas, regarda tout autour d'elle. Le cordon était de l'autre côté du lit, tout près de l'endroit où se trouvait Roberto. Jamais elle ne pourrait l'atteindre.

- Va-t'en, lança-t-elle.

- Je n'irai nulle part. (Il commença à déboutonner sa chemise.) Si tu devais m'obliger à partir, peut-être que moi, je me sentirais obligé de parler à la police de ton prétendu garçon de ferme.

- Hein ? fit-elle, interloquée.

- Eh oui. Je me disais bien que ça te ferait changer d'avis. On me fait suivre des cours d'Histoire à l'école, tu vois. Ça ne me plaît pas beaucoup, mais ça m'a permis d'apprendre qui était Fletcher Christian. Ton ami utilise un faux nom. Pourquoi ferait-il ça, Louise ? Peut-être qu'il a eu des ennuis à Kesteven, pas vrai ? Peut-être même que c'est un rebelle, pas vrai ?

- Fletcher n'a pas eu d'ennuis.

- Ah bon ? Eh bien, je peux toujours téléphoner à la police pour le vérifier.

- Non.

Roberto se lécha les lèvres.

- Je suis content de voir que tu es plus gentille, Louise. Nous allons bien coopérer, tous les deux. D'accord ?

Elle serra son chemisier contre elle, l'esprit en proie à la fièvre.

- D'accord ? répéta-t-il. Louise hocha la tête.

**- Bien, voilà qui est mieux. Il ôta sa chemise.**

**Louise fut incapable de refouler ses larmes. Quoi qu'il arrive, se dit-elle, je ne le laisserai pas faire. Je préférerais mourir ; ce serait plus propre.**

**Roberto déboucla sa ceinture, puis abaissa son pantalon. Louise attendit que la ceinture soit à hauteur des genoux, puis fonça vers le lit.**

**- Merde ! hurla Roberto.**

**Il voulut la saisir. La rata. Faillit tomber en se prenant les pieds dans son pantalon.**

**Louise se jeta sur le lit et se mit à ramper sur la couverture. Elle l'avait posé de l'autre côté. Derrière elle, Roberto se débattait avec son pantalon en jurant comme un charretier. Arrivée au bord du lit, elle baissa la tête, glissa les mains sous le sommier.**

**- Pas question.**

**Roberto l'agrippa par la cheville et la tira en arrière. Louise poussa un glapissement, lui donna un coup de pied.**

**- Salope !**

**Il se laissa tomber sur elle de tout son poids, lui arrachant un hurlement de douleur. Elle s'accrocha désespérément au matelas, les attirant tous deux au bord du lit. Ses mains touchaient à peine le tapis. Roberto éclata d'un rire triomphal en la voyant ainsi se démener, et changea de position de façon à s'asseoir sur ses fesses.**

**- Tu vas quelque part ? railla-t-il.**

**La tête et les épaules de Louise étaient suspendues dans le vide, sous la cascade de ses cheveux. Il se redressa en haletant et, lui dégageant le dos, contempla sa peau parfaite. Louise fit mine de se débattre, comme si elle cherchait encore à lui résister.**

**- Laisse-toi faire, déclara-t-il. (Sa bite était raide.) Tu ne peux plus rien empêcher, Louise. Allez, tu vas adorer ça une fois qu'on aura commencé. Avec toi, je me sens capable de tenir toute la nuit.**

**Il lui empoigna les flancs, chercha à lui toucher les seins.**

**Les doigts de Louise se posèrent enfin sur la masse fraîche de bois poli qu'ils cherchaient sous le lit. Elle l'agrippa, poussant un grognement de dégoût sous les caresses de Roberto. Mais le poids du fusil à pompe de Carmitha dans sa main l'investit d'une résolution nouvelle, à la fois brûlante et glaciale.**

**- Ne m'écrase pas comme ça, supplia-t-elle. S'il te plaît, Roberto.**

**Les mains de son tortionnaire se figèrent.**

**- Pourquoi je prendrais cette peine ?**

**- Je n'aime pas cette position. Retourne-moi. S'il te plaît, je me laisserai faire. Tu me fais mal.**

**Bref silence, puis :**

**- Tu ne me résisteras plus ? demanda-t-il, encore hésitant.**

**- Non. Je te le jure. Mais pas comme ça.**

**- Je t'aime bien, Louise. Vraiment.**

**- Je sais.**

**Louise sentit disparaître le poids qui lui écrasait les reins. Elle se tendit, rassembla ses forces. Sortant le fusil de sa cachette, elle pivota vivement sur elle-même et frappa au jugé, priant pour atteindre sa cible.**

**Roberto vit venir le coup. Il réussit à lever les bras pour se protéger, à se pencher de côté...**

Le canon le heurta violemment au-dessus de l'oreille gauche, le levier d'ouverture du magasin s'écrasa sur sa main. L'effet fut moins dévastateur que Louise ne l'avait espéré. Mais il poussa un cri de douleur et de surprise, se porta les mains à la tempe, commença à vaciller.

Louise dégagea ses jambes et descendit du lit, manquant lâcher le fusil. Elle entendait Roberto sangloter derrière elle. La bouffée de joie qu'elle éprouva alors la terrifia un peu. Ce bruit la libéra de toutes les bonnes manières qu'on enseignait sur Norfolk, fit tomber à ses yeux toutes les barrières de la civilisation.

Elle se redressa, empoigna fermement le fusil à pompe et l'abattit violemment sur le crâne de Roberto.

Louise ne reprit ses esprits qu'en entendant des coups à la porte. Pour une raison inexplicable, elle s'était effondrée sur le tapis et pleurait à chaudes larmes. Son corps était tremblant et frigorifié, mais sa peau était constellée de sueur. Nouveaux coups, plus inquiets cette fois.

- Lady Louise ?

- Fletcher ?

Elle fut surprise de constater à quel point sa voix était faible.

- Oui, milady. Est-ce que tout va bien ?

- Je... (Un gloussement qui s'étouffe dans sa gorge.) Une minute, Fletcher.

Elle regarda autour d'elle et poussa un petit cri. Roberto gisait immobile sur le lit. Le sang qui coulait de son crâne formait déjà une petite mare sur le drap.

Seigneur Jésus, je l'ai tué. Je vais finir sur l'échafaud.

Elle fixa le corps un long moment, puis se leva et enveloppa sa nudité dans une serviette.

- Est-ce qu'il y a quelqu'un avec vous ? demanda-t-elle à

Fletcher.

- Non, milady. Je suis seul.

Louise ouvrit la porte, et il se glissa dans la chambre. Il ne sembla guère affecté en découvrant le cadavre.

- Milady.

Sa voix exprimait l'inquiétude et la compassion. Il lui ouvrit les bras, et elle se blottit contre lui, s'efforçant de ne pas céder à nouveau aux larmes.

- Je n'ai pas pu faire autrement, bafouilla-t-elle. Il allait me... Fletcher lui caressa doucement les cheveux, remettant un peu d'ordre dans sa coiffure. Moins d'une minute plus tard, celle-ci était restaurée. Et la souffrance qui la tourmentait avait perdu de sa violence.

- Comment avez-vous su ? murmura-t-elle.

- J'ai senti votre terreur. C'était un cri muet mais néanmoins puissant.

- Oh.

Les possédés avaient donc le pouvoir d'écouter les pensées, quelle étrange idée. Il y a tant de mauvaises pensées dans ma tête.

Fletcher la regarda droit dans les yeux.

- Est-ce que cet animal vous a violentée, milady ?

- Non.

- Il a de la chance. S'il avait commis un tel outrage, je l'aurais envoyé dans l'au-delà. Et le voyage n'aurait pas été des plus agréables.

**- Mais il est mort, Fletcher. Je l'ai tué.**

**- Non, milady, il est encore en vie.**

**- Tout ce sang...**

**- Une blessure à la tête est toujours moins grave qu'il n'y paraît Allez, cessez de verser des larmes pour cette bête fauve.**

**- Ô Seigneur, nous sommes perdus. Fletcher, il a des soupçons sur vous. Je ne peux pas déposer une plainte pour tentative de viol. Il parlerait de vous aux policiers. Et puis... (elle eut un soupir irrité) je me demande qui, de lui ou de moi, tante Celina serait disposée à croire.**

**- Très bien. Nous devons donc partir tout de suite.**

**- Mais...**

**- Voyez-vous une autre solution ?**

**- Non, admit-elle à contrecour.**

**- Alors, préparez-vous ; faites vos bagages. Je vais aller prévenir votre petite sour.**

**- Et lui ? demanda-t-elle en désignant la forme inanimée de Roberto.**

**- Habillez-vous, milady. Je m'occupe de lui.**

**Louise choisit des vêtements dans les paquets et fila dans la salle de bains adjacente. Fletcher se penchait déjà sur Roberto.**

**Elle enfila un pantalon bleu marine et un tee-shirt blanc. Des mocassins noirs complétèrent sa tenue - une tenue qui ne ressemblait en rien à celles dont elle avait l'habitude, ou plutôt à celles que maman lui autorisait. Mais une tenue des plus pratiques, conclut-elle. Le simple fait de la porter lui donnait l'impression d'être différente. Elle attrapa l'une des valises qu'elle venait d'acheter et commença à la remplir. Elle avait accompli la moitié de cette tâche**

lorsqu'elle entendit Roberto pousser un cri. Puis un gémissement. Sa première impulsion fut de foncer dans la chambre pour voir ce qui se passait. Au lieu de cela, elle inspira à fond, puis se plaça devant la glace et acheva de se nouer les cheveux.

Lorsqu'elle regagna la chambre, ce fut pour découvrir un Roberto ficelé comme un rôti avec les draps. Il tourna vers elle d'immenses yeux terrorisés. Le bâillon fourré dans sa bouche étouffait ses cris de désespoir.

Elle alla près du lit et se planta devant lui. Roberto fit silence.

- Un jour, je reviendrai dans cette maison, dit-elle. Ce jour-là, je serai accompagnée de mon père et de mon époux. Si tu es intelligent, tu te débrouilleras pour être ailleurs.

La Duchesse se levait déjà lorsqu'ils arrivèrent à Bennett Field. L'armée avait réquisitionné tous les avions de Norfolk (y compris l'aéroambulance de Bytham) pour lancer une attaque sur les îles tenues par les rebelles. Plus d'un tiers de l'escadre qu'ils formaient attendait de s'envoler, en rangs serrés sur la pelouse tondue de l'aérodrome. Nombre de soldats en uniforme kaki s'agitaient autour des hangars.

Trois hommes étaient en faction devant le bâtiment administratif, un sergent et deux soldats. Il n'y avait eu personne à l'heure du déjeuner, quand Louise avait rencontré Furay.

Geneviève descendit de la calèche et leur lança un regard maussade. La jeune fille était souvent de mauvaise humeur, ces derniers temps.

- Désolé, miss, lui dit le sergent. L'entrée est interdite aux civils. Cet aérodrome est désormais placé sous le contrôle de l'armée.

- Nous ne sommes pas des civils, nous sommes des passagers.

Indignée, Geneviève toisa le sergent, qui ne put s'empêcher de sourire.

- Encore désolé, ma petite, mais je ne peux pas te laisser entrer.

- Elle dit la vérité, intervint Louise.

Elle pécha dans son sac une copie du contrat d'embarquement passé avec le Royaume lointain et la tendit au militaire.

Celui-ci haussa les épaules et parcourut le document d'un regard distrait.

- Le Royaume lointain est un vaisseau militaire, insista Louise.

- Je ne suis pas sûr de...

- Ces deux jeunes dames sont les nièces du comte de Luf-fenham, dit Fletcher. Ces documents devraient être communiqués à votre supérieur, ne croyez-vous pas ? Je pense que personne ne souhaite que le comte téléphone au général commandant la base.

Le sergent opina d'un air bourru.

- Naturellement. Si vous voulez bien patienter à l'intérieur pendant que je règle le problème. Mon lieutenant se trouve au mess en ce moment. Cela risque de prendre du temps.

- Vous êtes très aimable, dit Louise.

Le sergent réussit à esquisser un sourire.

On les conduisit dans un bureau du rez-de-chaussée dont la fenêtre donnait sur les pistes d'atterrissage. Les deux soldats se chargèrent de leurs bagages, lançant à Louise des sourires qui se voulaient aguicheurs.

- Ils sont partis ? demanda-t-elle lorsque la porte se fut refermée.

- Non, milady. Le sergent est irrité par notre présence. Il a laissé l'un des deux soldats en poste dans le couloir.

- Damnation !

Elle se dirigea vers la fenêtre. De cet endroit, elle avait vue sur un bon tiers de l'aérodrome. Les avions semblaient encore plus nombreux que durant la matinée ; plusieurs centaines au bas mot. Des miliciens défilaient sur les pistes, encouragés de la voix par des sergents-majors. Une foule d'ouvriers s'affairait à charger des avions-cargos. Les camions ne cessaient d'affluer, porteurs de nouvelles cargaisons.

- J'ai l'impression que la campagne a commencé, dit Louise. (Doux Jésus, comme ils sont jeunes ! Ce ne sont que des garçons de mon âge.) Ils vont perdre la bataille, n'est-ce pas ? Ils vont tous finir possédés.

- Oui, milady, j'en ai peur.

- J'aurais dû faire quelque chose. (Elle n'aurait su dire si elle parlait à haute voix.) J'aurais dû laisser une lettre pour oncle Jules. Les prévenir. J'aurais pu prendre un peu de temps pour rédiger ne serait-ce que quelques lignes.

- Rien n'aurait pu les protéger, milady.

- Joshua me protégera. Il me croira, lui.

- J'aimais bien Joshua, déclara Geneviève. Louise sourit à sa soeur et lui ébouriffa les cheveux.

- Si vous aviez averti votre famille, ainsi que la cour, et si on vous avait crue, alors vous n'auriez sans doute pas pu acheter votre passage à bord du Royaume lointain, milady.

- Pour l'instant, ça ne nous a pas servi à grand-chose, dit-elle, exaspérée. Nous aurions dû rejoindre l'astronef dès que Furay a conclu le contrat.

Geneviève lui lança un regard inquiet.

- On y arrivera, Louise. Tu verras.

**- Ce ne sera pas si simple. Même s'il admet la validité du contrat, le lieutenant risque de ne pas nous laisser pénétrer dans l'aérodrome, avec tous ces avions militaires qui décollent. Il se contentera probablement d'appeler oncle Jules. Et, là, nous serons vraiment dans de beaux draps.**

**- Pourquoi ? questionna Geneviève. Louise étreignit la main de sa petite sour.**

**- Je me suis disputée avec Roberto.**

**- Berk ! Ce gros lard. Je ne l'aime pas du tout.**

**- Moi non plus. (Nouveau regard par la fenêtre.) Fletcher, pouvez-vous me dire si Furay est ici ?**

**- Je vais essayer, lady Louise.**

**Il se plaça à ses côtés, s'appuya des deux mains sur le rebord et pencha la tête. Ferma les yeux.**

**Louise et Geneviève échangèrent un regard.**

**- Si nous ne pouvons pas gagner l'espace, nous devrons aller camper dans la lande, dit Louise. Nous trouver un endroit isolé, comme Carmitha.**

**Geneviève passa les bras autour de la taille de sa soeur et la serra très fort.**

**- Tu nous feras sortir de là, Louise. Je le sais. Tu es si intelligente.**

**- Pas vraiment. (Elle lui rendit son étreinte.) Mais je nous ai au moins trouvé des vêtements corrects.**

**- Oui!**

**Geneviève contempla en souriant son Jean et son sweat-shirt, ce dernier affublé d'un horrible lapin de dessin animé. Fletcher rouvrit les yeux.**

- Il est ici, lady Louise. Par là-bas.

Il désigna la tour de contrôle principale. Fascinée, Louise contempla les empreintes creusées par ses mains sur le rebord de la fenêtre.

- Excellent. C'est un bon début. Il ne nous reste plus qu'à trouver un moyen de nous rendre au spatiojet. (Elle serra le crédisque de la Banque jovienne dans la poche de son pantalon.) Je suis sûre que Mr Furay peut être persuadé de décoller sur-le-champ.

- Il y a également plusieurs possédés dans le périmètre de l'aérodrome. (Fletcher plissa le front d'un air déconcerté.) L'un d'entre eux est anormal.

- Anormal ?

- Bizarre.

- Que voulez-vous dire ?

- Je ne sais pas exactement - anormal.

Louise se tourna vers Geneviève, qui avait blêmi en écoutant leur échange.

- Ils ne nous attraperont pas, Gen. Tu as ma promesse.

- Vous avez aussi la mienne.

Geneviève acquiesça d'un air encore dubitatif. Louise se tourna de nouveau vers la fenêtre, regarda les soldats qui marchaient au-dehors et prit sa décision.

- Fletcher, pouvez-vous imiter un uniforme de cette armée ? demanda-t-elle. Celui d'un officier, mais pas de haut rang. Un lieutenant ou un capitaine, peut-être ?

- Sage précaution, milady, dit-il en souriant.

Son costume gris chatoya, virant au kaki, et sa texture se fit plus rêche.

- Les boutons, ça ne va pas, déclara Geneviève. Ils sont trop petits.

- Si vous le dites, mon enfant.

Louise abrégea les opérations au bout d'une minute, ne souhaitant pas voir le sergent entrer dans le bureau sans prévenir.

- Ça ira comme ça. La moitié de ces garçons n'ont jamais vu un uniforme avant ce jour. S'il y a une erreur, ils ne la remarqueront pas. Nous perdons du temps.

Geneviève et Fletcher accueillirent cette réprimande par une grimace. La fillette gloussa.

Louise ouvrit la fenêtre et jeta un coup d'oeil au-dehors. Personne dans les parages.

- Commencez par sortir les bagages, dit-elle.

Ils se dirigèrent vers le hangar le plus proche en pressant le pas ; Louise regretta tout de suite d'avoir emporté les valises. Fletcher et elle en portaient deux chacun, et elles étaient lourdes ; même Geneviève ployait sous le poids de son sac à dos. Ils n'avaient guère de chances de passer inaperçus.

Deux cents yards les séparaient du hangar. Quand ils y parvinrent, la tour de contrôle ne semblait pas s'être rapprochée outre mesure. Et, selon Fletcher, Furay était " par là-bas ", ce qui était plutôt vague. Peut-être se trouvait-il à l'autre bout de l'aérodrome.

L'armée avait transformé le hangar en dépôt ; des empilements de caisses étaient alignés le long des murs, séparés par d'étroits passages. Cinq chariots élévateurs étaient garés au fond du hangar. Toujours personne en vue. Comme les deux portes du bâtiment étaient ouvertes, un faible courant d'air traversait l'allée principale.

**- Allez voir dans les parages s'il n'y a pas un quatre-quatre ou un véhicule de ce genre, dit Louise. Si on n'en déniche pas, on va être obligés d'abandonner les bagages.**

**- Pourquoi ? demanda Geneviève.**

**- Ils sont trop lourds, Gen, et nous sommes pressés. Je t'achèterai d'autres vêtements, ne t'inquiète pas.**

**- Pouvez-vous conduire ce genre de voiture, milady ? s'informa Fletcher.**

**- Ça m'est déjà arrivé.**

**Une seule fois. Dans l'allée de Cricklade. En suivant les instructions que papa hurlait à pleins poumons.**

**Louise posa les valises et dit à Geneviève de rester auprès d'elles.**

**- Je vais aller chercher dehors, dit Fletcher. Ma présence n'aura rien de suspect. Je vous suggère de rester à l'intérieur.**

**- D'accord. Je vais jeter un coup d'oeil dans le hangar. Elle se dirigea vers l'autre porte. L'antique tôle ondulée du toit grinçait doucement, rejetant la chaleur du Duc accumulée durant la journée.**

**Louise était à trente yards de la porte lorsqu'elle entendit Fletcher qui l'appelait. Il courait dans l'allée entre les caisses, agitant vivement les bras. Geneviève était sur ses talons.**

**Une jeep entra dans le hangar. Deux personnes à son bord. Le chauffeur était en uniforme. Le passager, assis à l'arrière, était entièrement vêtu de noir.**

**Louise se tourna vers eux. Je saurai bien les bluffer ; après tout, je n'ai fait que ça depuis le lever du jour.**

**Puis elle vit à son col blanc que le passager était un prêtre. Elle poussa un soupir de soulagement. Ce devait être un aumônier.**

**La jeep s'arrêta tout près d'elle.**

**Louise afficha son sourire le plus enjôleur, celui qui faisait invariablement céder papa.**

**- Je me demande si vous ne pourriez pas nous aider, je suis un peu perdue.**

**- Ça m'étonnerait, Louise, dit Quinn Dexter. Tu es pleine de ressources, comme tu nous l'as déjà montré.**

**Louise voulut s'enfuir, mais quelque chose de froid et de visqueux s'enroula autour de ses chevilles. Elle s'écrasa sur l'antique béton, s'éraflant les mains et les poignets.**

**Quinn descendit de la jeep. Une parodie de soutane flottait autour de ses pieds.**

**- Tu vas quelque part ? Ignorant ses mains blessées et son genou engourdi, elle leva la tête et le découvrit planté devant elle.**

**- Démon ! Qu'avez-vous fait à maman ?**

**Son col vira à l'écarlate, comme s'il était tissé dans le sang.**

**- Quelle soif de connaissance ! Eh bien, ne t'inquiète pas, Louise, nous allons te montrer dans les détails ce qui est arrivé à maman. Je vais te faire en personne une petite démonstration.**

**- Ne la touchez pas, sir, lança Fletcher en faisant halte devant la jeep. Lady Louise est sous ma protection.**

**- Traître ! s'écria Lawrence Dillon. Tu es l'un des bienheureux. Le Frère de Dieu t'a laissé revenir en ce monde pour affronter les légions du faux seigneur. Et voilà que tu défies le messie qui a été choisi pour guider les revenants.**

**Quinn claqua des doigts et Lawrence se tut.**

**- J'ignore qui tu es, mon ami. Mais ne m'emmerde pas, ou tu le regretteras.**

**- Je ne souhaite croiser le fer avec personne. Alors écartez-vous, et chacun de nous suivra sa route.**

**- Connard. Je suis plus fort que toi, et nous sommes à deux contre un.**

**Fletcher eut un petit sourire.**

**- Dans ce cas, pourquoi ne faites-vous pas usage de la force pour prendre ce que vous désirez ? Craignez-vous que je vous résiste ? Et que cela attire l'attention des soldats ? Êtes-vous plus fort que toute une armée ?**

**- Ne m'énerve pas, avertit Quinn. Je compte me tirer de ce trou perdu aujourd'hui même, et personne ne m'en empêchera. Je connais bien cette petite salope, elle est sacrement futée. Je parie qu'elle a déjà trouvé un astronef pour l'emmener, pas vrai ?**

**Louise lui lança un regard noir.**

**- Je m'en doutais, ricana Quinn. Allez, ma chérie, file-moi tes billets. J'en ai foutrement plus besoin que toi.**

**- Jamais !**

**Lawrence Dillon l'agrippa par la nuque pour l'obliger à se relever, lui arrachant un gémissement.**

**Fletcher fit mine de se lancer à son aide, se figea en voyant Quinn pointer un doigt menaçant sur Geneviève, qui était tapie derrière lui.**

**- On ne bouge pas, dit Quinn. Je n'hésiterai pas à te renvoyer dans l'au-delà si nécessaire. Et ensuite, ça ira mal pour ta petite copine. Tu sais que je ne plaisante pas. Je ne la posséderai pas. Je la garderai auprès de moi. De temps en temps, je la prêterai à Lawrence ; il connaît plein de trucs maintenant. C'est moi qui les lui ai appris.**

**- Ouais.**

**Lawrence gratifia Geneviève d'un sourire salace.**

**- Vous êtes inhumain, dit Fletcher en passant un bras autour des épaules de la fillette.**

**- Non ! rugit Quinn.**

**Surpris par sa fureur, Fletcher recula d'un demi-pas.**

**- C'est Banneth qui est inhumaine. Elle m'a fait des choses...**

**(Le menton de Quinn était couvert de bave. Il l'essuya d'une main tremblante.) Elle m'a fait des choses, oui. Et maintenant... maintenant, c'est moi qui vais lui faire des choses. Des choses si écourantes qu'elle ne les a jamais imaginées. Le Frère de Dieu me comprend, il comprend mes besoins. Je vais laisser le serpent qui est en moi la dévorer, puis recracher les morceaux. S'il le faut, je lancerai tous mes croisés sur elle. Je l'attaquerai aux biobestioles, à la bombe nucléaire, à l'antimatière. Rien à foutre. Pour la retrouver, j'écraserai la Terre comme un fruit mûr. Je dois aller là-bas, je dois la retrouver. Et personne ne me barrera le chemin.**

**- Bravo ! cria Lawrence.**

**Quinn respirait avec difficulté, comme s'il n'y avait pas assez d'oxygène dans le hangar. Sa soutane avait repris son aspect initial, et des éclairs d'énergie iridescents en parcouraient le tissu rouge sombre. Louise frémit en voyant l'expression de son visage. Il ne servait à rien de lutter.**

**Quinn lui sourit, tout à son extase ; deux gouttes de sang coulèrent de ses crocs de vampire, maculant son menton.**

**- Doux Jésus.**

**Louise se signa de sa main libre.**

**- Mais pour l'instant, c'est toi et toi seule qui m'intéresses, poursuivit Quinn, à présent calmé.**

**- Fletcher ! gémit-elle.**

**- Ne la touchez pas, sir, je vous préviens.**

**Quinn eut un geste négligent. Fletcher se plia en deux comme si un géant venait de lui décocher un direct à l'estomac. Son souffle s'échappa bruyamment de ses lèvres. Le visage déformé par la surprise et l'horreur, il se retrouva catapulté en arrière, emprisonné dans des rets de feu blanc qui lui rampaient sur le corps. Son uniforme se mit à fumer. Le sang jaillit de son nez et de sa bouche, macula son bas-ventre. Il hurla et se débattit de toutes ses forces, comme s'il affrontait un adversaire invisible.**

**- Nooon ! hurla Louise. Arrêtez, je vous en supplie. Arrêtez !**

**Livide, Geneviève était tombée à genoux, les yeux noyés de larmes.**

**Lawrence glissa une main sous le tee-shirt de Louise et se mit à ricaner. Puis il se figea et eut un hoquet de surprise.**

**Louise ne comprenait pas ce qui se passait. Fletcher avait cessé de se convulser. Une poussière liquide et irisée le recouvrait lentement, réparant ses vêtements. Groggy, il roula sur lui-même et se redressa à grand-peine.**

**- Qu'est-ce que tu me fais là, mec ? glapit Quinn Dexter.**

**Louise scruta le fond du hangar. La Duchesse s'était encadrée dans l'ouverture de la porte, dessinant un éclatant rectangle écarlate dans l'obscurité de cette caverne métallique. Une silhouette humaine, d'un noir absolu, se tenait en son centre. Elle leva les bras, les pointa.**

**Une boule de feu blanc traversa le hangar, presque trop rapide pour être visible à l'oeil nu. Louise vit des ombres titanesques se mouvoir à une vitesse terrifiante. La foudre frappa une poutre de fer juste au-dessus de Quinn Dexter. Il sursauta, puis s'empressa de se baisser**

pour éviter une pluie de métal fondu. Privé de l'un de ses supports, le toit en tôle ondulée se mit à grincer.

- Frère de Dieu, mais qu'est-ce que c'est que cette merde ? rugit Quinn.

Un rire de basse déferla sur le hangar, distordu par l'étrange acoustique du lieu.

Louise eut le temps de jeter un regard implorant à Fletcher, qui lui répondit par un haussement d'épaules en signe d'ignorance, avant que l'étrange silhouette écarte les bras.

- Quinn ? demanda Lawrence. Quinn, qu'est-ce qui se passe, bon sang ?

Comme pour lui répliquer, une aura de feu blanc aux allures de rosace s'épanouit autour de la silhouette noire. Les caisses qui l'entouraient prirent feu, embrasées par la puissante flamme couleur topaze qu'engendrait le pouvoir énergétique des possédés. Venu de nulle part, un vent sec fit gonfler la robe de Quinn.

- Merde ! fit-il.

Les flammes fonçaient vers eux, dévorant les caisses, tournoyant le long de l'allée, de plus en plus rapides, traçant les contours de l'oeil d'un cyclone infernal. Le bois calciné se brisa en craquant, et le contenu des caisses devint à son tour la proie des flammes, alimentant leur force.

Louise poussa un glapissement, heurtée de plein fouet par la vague de chaleur. Lawrence l'avait lâchée et agitait frénétiquement les bras. Devant lui, l'air semblait former une lentille mouvante - un bouclier qu'il érigeait pour ne pas être incinéré.

Fletcher prit Geneviève dans ses bras. Progressant à croupetons, il contourna la jeep pour se diriger vers la porte.

- Venez vite, milady ! cria-t-il.

Le vacarme était tel que Louise l'entendit à peine. Des explosions se produisaient quelque part derrière la muraille de feu. Les panneaux de tôle ondulée prenaient leur envol, s'arrachant du toit en emportant leurs rivets rouilles pour aller sillonner le ciel bicolore.

Elle suivit Fletcher en chancelant. Ce fut seulement lorsqu'elle se retrouva dehors qu'elle regarda autour d'elle, rien qu'un instant.

Les flammes formaient un tunnel ondoyant sur toute la longueur du hangar. Une dense fumée noire montait de chaque extrémité, mais le centre était parfaitement dégagé.

Dressé au coeur de la conflagration, Quinn résistait à son avancée, les bras levés pour décharger son énergie et repousser le terrible barrage de chaleur. Un peu plus loin, face à lui, la silhouette noire avait pris une pose identique.

- Qui es-tu ? hurla Quinn au sein de l'holocauste. Dis-le-moi !

Une pile de caisses explosa, projetant un peu partout étincelles et échardes. Plusieurs poutres se tordirent, s'affaissèrent, et des panneaux de tôle ondulée tombèrent parmi les flammes telles des faux meurtrières. Le tunnel se mit à ondoyer, perdant sa stabilité.

- Dis-le-moi ! Montre-toi !

On entendait des sirènes et des cris. Le hangar menaçait de s'effondrer.

- Montre-toi !

Les flammes en furie occultèrent l'impudente silhouette. Quinn poussa un hurlement de frustration. Puis il dut battre en retraite, le métal commençant à fondre et le béton à se transformer en lave bourbeuse. Lawrence et lui foulèrent en même temps l'herbe calcinée. Des soldats et des voitures de pompiers convergeaient sur le hangar. Mieux valait profiter de la confusion pour s'éclipser. Impressionné par les sombres pensées qui agitaient Quinn, Lawrence resta muet tandis qu'ils longeaient une enfilade d'avions attendant le décollage.

Louise et Fletcher virent les premiers véhicules arriver sur les lieux, des quatre-quatre repeints en kaki et deux ou trois jeeps. Un escadron de miliciens s'approchait au pas de course, commandé par un officier hurlant. Des sirènes résonnaient dans le lointain. Derrière elle, les flammes montaient de plus en plus haut dans le ciel.

- Fletcher, votre uniforme, souffla-t-elle.

Il baissa les yeux. Son pantalon avait viré au pourpre. Un clignement d'oil, et il était de nouveau kaki ; sa veste redevint impeccable. Il afficha une posture pleine d'autorité.

Geneviève gémit dans ses bras, comme si elle faisait un cauchemar.

- Est-ce qu'elle va bien ? demanda Louise.

- Oui, milady. Elle est évanouie, c'est tout.

- Et vous ?

Il hocha la tête d'un air hésitant.

- Je survivrai.

- J'ai cru que... C'était horrible. Ce Quinn est une brute, un démon.

- Inutile de vous inquiéter à mon sujet, milady. Nôtre-Seigneur m'a donné une tâche à accomplir, elle me sera révélée en temps voulu. Sinon, je ne serais pas ici.

Les premiers véhicules étaient presque arrivés. Louise vit d'autres soldats qui s'approchaient. Ça allait être une belle panique ; personne ne saurait ce qui se passait, ce qu'il fallait faire.

- C'est peut-être notre chance, dit-elle. La fortune sourit aux audacieux. (Elle fit signe à l'un des quatre-quatre.) C'est un caporal qui conduit. Vous êtes son supérieur.

**- Comme toujours, milady, votre ingéniosité n'a d'égale que votre force d'âme. Quel destin cruel a donc voulu que nos existences aient été séparées par tant de siècles ?**

**Elle lui adressa un sourire mi-gêné, mi-ravi. Puis le quatre-quatre pila devant eux.**

**- Vous, là, dit Fletcher au conducteur interloqué. Aidez-moi à évacuer cette enfant. Elle a été blessée par le feu.**

**- À vos ordres.**

**Le caporal descendit en hâte pour aider Fletcher à allonger Geneviève sur la banquette arrière.**

**- Notre spatiojet est près de la tour de contrôle, dit Louise en fixant Fletcher d'un air entendu. Il y a à son bord tout ce qu'il faut pour soigner ma sour. Notre pilote est un excellent secouriste.**

**- Bien, madame, dit Fletcher. Direction la tour, ajouta-t-il à l'intention du caporal.**

**Déboussolé, l'homme regarda Louise, puis Fletcher, et décida finalement de ne pas contester les ordres d'un officier, si bizarres que soient les circonstances. Louise s'assit à l'arrière, posant la tête de Geneviève sur son giron, et ils s'éloignèrent du hangar qui achevait de se désintégrer.**

**Guidé par les indications de Fletcher, le caporal mit dix minutes à localiser le spatiojet du Royaume lointain. C'était la première fois que Louise voyait un appareil de ce type, et il lui apparut fort différent des avions qui l'entouraient. Son fuselage s'achevait sur un nez pointu, mais ses ailes profilées juraient avec l'ensemble, comme s'il s'agissait de pièces rapportées.**

**Geneviève avait repris ses esprits lorsqu'ils arrivèrent à destination, mais elle restait muette et se blottissait contre le flanc de Louise. Fletcher l'aida à descendre du quatre-quatre, et elle lança un regard attristé vers le gigantesque champignon de fumée noire qui poussait**

au-dessus de l'horizon. Elle agrippa d'une main aux phalanges blanchies le pendentif que lui avait offert Carmitha.

- C'est fini, maintenant, c'est fini, lui dit Louise. Je te le promets, Gen.

Elle fit courir son pouce sur le crédisque de la Banque jovienne comme s'il s'était agi d'un talisman aussi puissant que le charme de Carmitha. Heureusement qu'elle l'avait conservé sur elle.

Geneviève opina en silence.

- Merci de votre aide, caporal, dit Fletcher. À présent, je pense que vous devriez rejoindre votre unité et l'aider à maîtriser ce sinistre.

- À vos ordres, mon lieutenant.

Il mourait d'envie de savoir ce qui se passait. Mais la discipline l'emporta sur la curiosité, et il démarra et s'éloigna sur la large bande de gazon.

Louise poussa un gros soupir de soulagement.

Furay les attendait au pied de l'échelle. Il esquissa un demi-sourire ; intéressé plutôt qu'inquiet.

Louise le regarda droit dans les yeux et lui rendit son sourire - non seulement ils arrivaient à l'improviste, mais en plus ils ne devaient pas être beaux à voir. Pour une fois, elle n'était pas obligée de concocter en vitesse une histoire à dormir debout. Furay était bien trop malin pour l'avaler. Il lui suffisait de se montrer directe et relativement honnête. Elle brandit son crédisque.

- Ma carte d'embarquement.

Le pilote désigna le nuage de fumée en arquant un sourcil.

- Quelqu'un que vous connaissez ?

- Oui. Priez pour ne jamais faire sa connaissance.

**- Je vois. (Il considéra l'uniforme de Fletcher ; lorsqu'il l'avait vu à la mi-journée, il était en civil.) Je vois aussi que vous avez accédé au grade de lieutenant en moins de cinq heures.**

**- J'avais jadis un grade plus élevé, sir.**

**- Ah.**

**De toute évidence, Furay ne s'était pas attendu à ce genre de réponse.**

**- Je vous en prie, murmura Louise. Ma soeur a besoin de repos. Elle a traversé une rude épreuve.**

**Furay vit que la fillette ne tenait plus debout.**

**- Bien sûr, dit-il, compatissant. Montez. Nous avons des nanoniques médicales à bord.**

**Louise monta l'échelle derrière lui.**

**- Pensez-vous pouvoir décoller tout de suite ? Nouveau regard narquois.**

**- J'étais sûr que vous alliez me poser cette question.**

**Cela faisait six heures que le soldat Shaukat Daha montait la garde devant le spatiojet des Forces spatiales lorsque le hangar prit feu à l'autre bout de Bennett Field. Le major responsable de son escadron envoya une demi-douzaine de marines sur les lieux, ordonnant aux autres de ne pas quitter leur poste. " Ce n'est peut-être qu'une diversion ", télétransmit-il.**

**Shaukat en était réduit à observer les gigantesques flammes grâce à ses rétines renforcées réglées à résolution maximale. Quant aux camions de pompiers qui envahissaient l'aérodrome, ils offraient un spectacle des plus pittoresques, avec leur carrosserie rouge vif et leurs occupants en tenue gris argent. Naturellement, cette planète de cinglés n'avait même pas de mécanoïdes extincteurs. C'étaient des hommes qui maniaient les tuyaux. Fascinant.**

Son programme sensoriel périphérique l'informa que deux hommes s'approchaient du spatiojet. Shaukat régla la focale de ses rétines. Il s'agissait de deux indigènes, un prêtre et un lieutenant de l'armée. En théorie, Shaukat était censé obéir aux ordres des officier norfolkois, mais ce type était presque un gamin. Il y a des limites à tout.

Shaukat ordonna au bloc de communication de son armure d'activer le haut-parleur externe.

- Messieurs, dit-il aux deux hommes avec toute la courtoisie dont il était capable. Les abords de ce spatiojet constituent une zone interdite. Je me vois obligé de vous demander une pièce d'identité et une autorisation en bonne et due forme avant de vous laisser approcher.

- Bien entendu, répondit Quinn Dexter. Mais dites-moi, ce spatiojet dépend bien de la frégate Tantu ?

- Oui, monsieur.

- Soyez béni, mon fils.

Irrité par cette bondieuserie, il voulut télétransmettre à son bloc de communication une réplique modérément sarcastique. Ses naneuroniques avaient totalement cessé de fonctionner. Son armure lui parut soudain oppressante, comme si ses générateurs de valence venaient de s'activer pour la rendre rigide. Il voulut se débarrasser de son casque, mais ses bras refusèrent de lui obéir. Une violente douleur explosa dans sa poitrine. Une crise cardiaque ! se dit-il, stupéfait. Qu'Allah ait pitié de moi, c'est impossible, je n'ai que vingt-cinq ans.

Cette incroyable paralysie se propagea sur l'ensemble de son corps, pétrifiant jusqu'au dernier de ses muscles. Il ne pouvait ni bouger ni respirer. Le prêtre le considérait d'un air vaguement intéressé. Un froid intense lui pénétra les chairs, des crocs glacials se plantèrent dans ses pores. Le cri de terreur qu'il poussa fut étouffé par l'armure qui lui enserrait la gorge comme un noud coulant.

**Quinn vit le marine frémir lorsqu'il capta l'énergie qui animait son organisme, éteignant les moteurs chimiques de la vie dans chacune de ses cellules. Au bout d'une minute, il s'approcha de la statue et lui envoya une pichenette. On entendit un éphémère tintement cristallin.**

**- Chouette, commenta Lawrence, admiratif.**

**- Et discret, répliqua Quinn avec modestie. Il commença à monter l'échelle du spatiojet.**

**Lawrence examina l'armure de plus près. De minuscules perles de givre se formaient déjà sur le cuir noir. Il eut un sifflement appréciateur, puis il s'empressa de suivre Quinn.**

**Lorsque William Elphinstone fut libéré de la diabolique cage de ténèbres qu'on avait érigée autour de son esprit, ce fut pour se retrouver en butte à un barrage de lumière, de son et de sensations presque intolérables. Le hoquet d'angoisse qu'il poussa sous l'effet du traumatisme de la renaissance était assourdissant à ses propres oreilles. L'air semblait lui érafler la peau, comme si chaque molécule était abrasive.**

**Cela faisait si longtemps qu'il était privé de ses sens ! Captif dans son propre corps.**

**Son possesseur avait disparu. Et ce départ l'avait libéré. William gémit de terreur et de soulagement.**

**Quelques bribes de souvenirs subsistaient de sa période de soumission. Une haine dévorante. Le déchaînement d'un feu démoniaque. La satisfaction de déjouer les plans d'un ennemi. Louise Kavanagh.**

**Louise ?**

**William comprenait si peu de choses. Il était affalé sur une clôture métallique, ses jambes molles figées dans une position inconfortable. Devant lui, un vaste aérodrome où les avions s'alignaient par centaines. C'était la première fois qu'il voyait cet endroit.**

Le bruit des sirènes montait et descendait. En tournant la tête, il découvrit un hangar ravagé par un incendie. Les flammes et la fumée montaient encore de ses ruines calcinées. Des pompiers en tenue gris argent entouraient le bâtiment, l'arrosaient de mousse avec leurs tuyaux. Un grand nombre de soldats s'agitaient un peu partout.

- Ici, cria William à l'adresse de ses camarades. Je suis là. Mais il ne put produire qu'un risible coassement.

Un spatiojet des Forces spatiales de la Confédération prit son envol, louvoyant dans les airs comme si son pilote avait du mal à le contrôler. Il le fixa d'un air éberlué. L'un de ses souvenirs était associé à cet appareil. Un souvenir fort et pourtant évasif : un petit garçon mort, pendu à un arbre la tête en bas.

- Qu'est-ce que tu fous là, toi ?

Cette question avait été posée par l'un des deux soldats qui se tenaient à trois yards de William. Le premier pointait son fusil sur lui. Le second retenait par leur laisse deux bergers alsaciens en train de gronder.

- J'ai... j'ai été capturé, dit William Elphinstone. Capturé par les rebelles. Mais ce ne sont pas des rebelles. Écoutez-moi, je vous en supplie. Ce sont des diables.

Les deux soldats échangèrent un regard. Le premier cala son fusil sur son épaule et attrapa son bloc de communication.

- Vous devez m'écouter, insista William Elphinstone. J'ai été réduit en esclavage. Possédé. Je suis officier dans la milice du comté de Stoke. Je vous ordonne de m'écouter.

- Ah bon ? Tu as perdu ton uniforme, alors ?

William examina sa tenue. Il portait bien son uniforme, mais il fallait le regarder de près pour en être sûr. Sa chemise jadis kaki était à carreaux bleus et rouges. Quant à son pantalon réglementaire, il s'était transformé en Jean au-dessous des cuisses. Puis il aperçut

ses mains. Elles étaient couvertes de poils noirs - alors que tout le monde se moquait de ses mains si délicates, presque féminines.

Il poussa un petit gémissement de désespoir. - Je vous ai dit la vérité. Je le jure devant Dieu. En voyant les visages fermés des deux hommes, il comprit qu'il serait inutile d'insister.

William Elphinstone resta affalé contre la clôture jusqu'à ce que des MP le conduisent au minuscule poste de police de Bennett Field. Les enquêteurs que la Section spéciale de Nor-wich envoya pour l'interroger ne crurent pas son récit, eux non plus. Sauf quand il fut bien trop tard.

L'astéroïde Nyiru tournait quatre-vingt-dix mille kilomètres au-dessus de Narok, une des toutes premières colonies afro-ethniques. Après qu'on l'eut mis sur orbite deux siècles auparavant, la compagnie responsable de sa construction y avait taillé une corniche de cinq cents mètres de diamètre pour le bénéfice des astronefs bioteks. Soucieux de conquérir leur clientèle, le conseil de l'astéroïde avait équipé cette corniche d'une infrastructure des plus complètes ; on y trouvait même une petite usine de traitement chimique qui produisait le fluide nutritif dont se nourrissaient les astronefs.

Selon Udat, il avait un drôle de goût. Meyer n'était pas en état de discuter. En dépit des soins que lui avait prodigués Haltam, il n'avait repris conscience que sept heures après leur départ précipité de Tranquillité. Se réveiller en plein milieu de l'espace, avec un gerfaut blessé et angoissé et un équipage déstabilisé, ne l'avait pas aidé à retrouver la sérénité. Ils avaient filé droit sur Narok, franchissant les quatre-vingts années-lumière qui les en séparaient en onze sauts alors que, d'ordinaire, il ne leur en aurait fallu que cinq.

Durant cet intervalle de temps, il n'avait vu le Dr Alkad Mzu qu'à deux reprises. Elle resta enfermée dans sa cabine pendant presque tout le voyage. Malgré les blocs analgésiques et les bandages nanoniques qui lui enveloppaient bras et jambes, elle souffrait encore de quelques traumatismes. Bizarrement, elle refusa que Haltam programme les bandages pour guérir une vieille blessure à son genou. Ni l'un ni l'autre n'étaient disposés à faire des concessions. S'ensuivit un échange un peu vif entre Meyer et elle ; elle s'excusa

des épreuves qu'il avait subies de la part d'une opposition plus vigoureuse que prévu, et il lui communiqua les paramètres de vol. Point final.

Quand ils furent arrivés à Nyiru, elle leur versa sans protester la somme dont ils étaient convenus, se fendant d'un bonus de cinq pour cent, et s'en fut. Cherri Barnes tenta bien de lui demander quelle serait sa prochaine destination, mais la petite femme lui adressa un de ses sourires figés et lui dit qu'il valait mieux que personne ne le sache.

C'est ainsi qu'elle sortit de leur vie, aussi énigmatique que lorsqu'elle y était entrée.

Meyer séjourna durant trente-six heures à l'hôpital de l'astéroïde, subissant un traitement crânien en profondeur conçu pour réparer les dommages infligés à ses symbiotes neuronaux. On le laissa partir au bout de deux jours supplémentaires de repos et de nouveaux examens.

Cherri Barnes l'embrassa lorsqu'il revint sur la passerelle de l'Udat.

- Ça fait plaisir de te revoir. Il lui lança une oillade.

- Merci. J'étais un peu inquiet.

- Un peu inquiet ? J'étais terrifié, dit Udat.

Je sais. Mais c'est fini maintenant. Au fait, je trouve que tu t'es formidablement comporté pendant que j'étais hors service. Je suis fier de toi.

Merci. Mais je n'ai pas envie de recommencer ce genre de voltige.

Ce ne sera plus nécessaire. Je pense que nous n'avons plus besoin de prouver notre valeur.

Non!

Il jeta un regard interrogateur aux trois membres de son équipage.

- Quelqu'un a une idée de ce qu'est devenue notre étrange passagère ?

- Malheureusement non, répondit Aziz. J'ai posé quelques questions au spatioport, et tout ce que j'ai pu apprendre, c'est qu'elle a loué les services d'un affréteur. Ensuite... plus un octet d'information.

Meyer se coula sur sa couchette anti-g. Une petite migraine lui taraudait encore le crâne. Il se demandait si elle allait disparaître un jour. Les médecins ne s'étaient guère montrés optimistes.

- C'est plutôt une bonne chose. Quand Mzu nous a dit qu'il valait mieux en savoir le moins possible sur elle, elle n'avait pas tort.

- Conclusion satisfaisante, mais en théorie seulement, dit Cherri d'une voix irritée. Tout un tas d'agents secrets nous ont vus l'extraire de Tranquillité. Si elle est aussi dangereuse qu'elle le dit, alors nous sommes dans la merde jusqu'au cou. On va vouloir nous poser tout un tas de questions.

- Je sais, fît Meyer. Bon Dieu, traqué par l'ASE à mon âge.

- On pourrait aller les voir tout de suite, proposa Haltam. Ne nous faisons pas d'illusions, ils nous retrouveront s'ils y sont vraiment décidés. Si c'est nous qui allons les trouver, ça prouvera que nous ne sommes pas impliqués dans ses manigances.

Cherri eut un reniflement de dégoût.

- Ouais, mais nous livrer à la police secrète du roi... Ça ne me plaît pas. J'ai entendu des rumeurs, et vous avez entendu les mêmes.

- Exact, dit Haltam. Ce sont des ennemis redoutables.

- Qu'en penses-tu, Meyer ? demanda Aziz.

Il n'avait pas envie de penser à ça. L'équipement médical avait assuré son alimentation durant la période de récupération, mais il se sentait mort de fatigue. Si seulement quelqu'un avait pu le libérer de

ce fardeau... et c'était ça, la réponse, bon sang, ou du moins une réponse acceptable.

Bonne idée, commenta Udat. Elle était très gentille.

- Je connais quelqu'un qui est peut-être en mesure de nous aider, annonça Meyer. À condition qu'elle soit en vie. Ça fait presque vingt ans que je ne l'ai pas vue, et elle n'était plus toute jeune à l'époque.

Cherri lui lança un regard soupçonneux.

- " Elle " ? Sourire de Meyer.

- Ouais. Elle. Une dame du nom d'Amena. Une Édéniste.

- Ils sont encore pires que les salauds de l'ASE, protesta Haltam.

- Laisse tomber tes préjugés. Ils ont au moins une qualité : ils sont honnêtes. Et on ne peut pas en dire autant de l'ASE, loin de là. En outre, l'édénisme est une culture que l'ASE ne parviendra jamais à subvertir.

- Tu es sûr qu'elle nous aidera ? demanda Cherri.

- Je ne promets rien. Tout ce que je peux vous dire, c'est que, si elle en est capable, elle le fera. (Il fixa les astros l'un après l'autre.) Quelqu'un a une autre idée ?

Personne ne répondit.

- Bien. Cherri, envoie un avis de départ au spatioport, s'il te plaît. On est restés assez longtemps ici.

- À tes ordres.

Et toi, prépare une séquence de sauts à destination du système de Sol.

Bien sûr, dit Udat, qui ajouta non sans émotion : Je me demande si Onone sera à Saturne quand nous y arriverons.

**Qui sait ? J'aimerais bien voir ce qu'elle est devenue.**

**Oui. Comme tu dis, ça fait presque vingt ans.**

**Le premier saut les conduisit à douze années-lumière de l'étoile de Narok. Le deuxième quinze années-lumière plus loin. Désormais convaincu que le gerfaut s'était remis de son épreuve, Meyer lui ordonna de lancer la troisième manoeuvre de saut.**

**Le vide s'ouvrit sous l'effet de l'immense distorsion exercée par les cellules ergostructurantes. Udat se glissa avec précision dans l'interstice qu'il venait d'ouvrir, ordonnant l'énergie qui parcourait ses cellules en motifs minuscules et subtils afin d'assurer la continuité de la pseudo-substance structurelle qui enveloppait sa coque. Le long du polype coulait une distance dépourvue de longueur physique.**

**Meyer ! Il y a une anomalie !**

**Ce cri d'alarme mental résonna comme un coup de poing.**

**Que veux-tu dire ?**

**Le terminus s'éloigne. Je n'arrive pas à caler la structure de distorsion sur ses coordonnées.**

**Grâce à l'affinité qui le liait au gerfaut, Meyer sentit la pseudo-substance structurelle s'altérer, se distordre et ondoyer autour de la coque, comme si elle formait un tunnel de fumée mouvante. Udaî était incapable d'assurer la stabilité nécessaire pour maintenir l'uniformité du trou-de-ver.**

**Que se passe-t-il ? demanda-t-il, pris de panique.**

**Je ne comprends pas. Il y a une autre force qui agit sur le trou-de-ver. Elle interfère avec mon champ de distorsion.**

**Augmente la puissance. Fais-nous sortir de là, vite !**

Meyer sentit un flux d'énergie envahir les cellules du gerfaut et amplifier le champ de distorsion. Cela ne fit qu'augmenter l'interférence. Udat percevait des ondes en formation dans la pseudo-substance structurelle du trou-de-ver. Deux d'entre elles déferlèrent sur sa coque, qui frémit sur toute sa longueur.

Ça ne marche pas. Je ne peux pas dépenser de l'énergie en telle quantité.

Calme-toi, supplia Meyer. Ce n'est peut-être qu'un phénomène temporaire.

Il sentit mentalement la déperdition énergétique atteindre des niveaux exorbitants. À ce rythme, il leur restait à peine quatre-vingt-dix secondes de réserve.

Udat réduisit la puissance du champ de distorsion afin de conserver son énergie. Une ondulation balaya le trou-de-ver, s'écrasant sur la coque. Divers objets s'envolèrent sur la passerelle. Obéissant à son instinct, Meyer agrippa les accoudoirs de sa couchette alors même que le filet de protection descendait sur lui.

L'ordinateur de vol les avertit de la diffusion imminente d'un message enregistré. Stupéfaits, Meyer et son équipage fixèrent la console alors que l'image du Dr Mzu envahissait leurs naneu-roniques. Elle se tenait au centre d'un espace uniformément gris.

" Salut, capitaine Meyer. Si tout s'est passé comme prévu, vous devriez accéder à cet enregistrement quelques secondes avant de mourir. Ce geste un tantinet mélodramatique de ma part a pour but de vous expliquer le comment et le pourquoi de votre situation. Le comment est relativement simple : vous subissez en ce moment une résonance de distorsion en feed-back. Une découverte dérivée des travaux que j'ai effectués il y a trente ans. J'ai planqué dans votre module de vie un petit gadget qui est entré en oscillation avec le champ de distorsion de Y Udat. Il est impossible de stopper le processus une fois qu'il est lancé ; le trou-de-ver agit comme un amplificateur. La résonance ne cessera pas tant que le champ de distorsion sera activé et, une fois qu'il sera désactivé, le trou-de-ver s'effondrera pour retrouver son état quantique. Vous ne parviendrez

**pas à échapper à ce piège. Vous périrez dès que les cellules ergostructurantes de Y Udat seront vidées de leur énergie, ce qui ne devrait pas tarder à se produire.**

**" Quant au pourquoi... Si je vous ai sélectionné pour m'extraire de Tranquillité, c'est parce que j'ai toujours su qu'Udat était capable d'une telle prouesse. Car j'ai déjà eu l'occasion d'observer ce gerfaut en action. Il y a trente ans, pour être précise. Vous vous rappelez, capitaine Meyer ? Il y a trente ans, presque mois pour mois, vous faisiez partie d'une escadrille mercenaire recrutée par Omuta pour intercepter trois vaisseaux de la flotte de Garissa, le Chengho, le Gombari et le Frelon. J'étais à bord du Frelon, capitaine, et je vous ai identifié avec certitude car j'ai accédé aux enregistrements des capteurs après l'affrontement. UUdat est un vaisseau des plus remarquables, par sa forme, sa couleur et son agilité. Vous êtes très fort, et c'est pour cela que vous avez vaincu ce jour-là. Et nous savons tous quel a été le sort de ma planète natale par la suite. "**

**L'enregistrement se terminait sur ces mots.**

**Cherri Barnes se tourna vers Meyer, qui était étrangement placide.**

**- C'est vrai ? C'était toi ?**

**Il ne put que lui adresser un sourire attristé.**

**- Oui.**

**Je suis navré, mon ami, dit-il à Udat.**

**Je t'aime.**

**Trois secondes plus tard, les cellules ergostructurantes de Y Udat avaient épuisé toute leur énergie. Le trou-de-ver, qui n'était maintenu ouvert que par l'action artificielle du champ de distorsion, se referma. Une fissure bidimensionnelle, longue de quinze années-lumière, apparut dans l'espace interstellaire. En une fraction de seconde, elle cracha une quantité de radiation dure équivalente à la masse du gerfaut. Puis, l'univers recouvrant son équilibre, elle disparut.**

# *9.*

**Nicolai Penovich s'efforça de ne pas laisser transparaître à quel point il avait la trouille quand les gangsters à la mine sinistre le poussèrent dans la suite Nixon. Sans toutefois s'illusionner sur l'effet qu'aurait son numéro de dur à cuire, vu qu'ils avaient déjà laissé échapper que les possédés pouvaient savoir à peu près tout ce qui se passait dans votre esprit. Mais pas le lire en direct, pas vous soutirer des souvenirs précis. Et c'était là son atout. Un souvenir, et une prière.**

**Une prière fichtrement faiblarde vu qu'il jouait non seulement sa vie mais aussi sa vie après la mort.**

**On le fit entrer dans une gigantesque salle de séjour avec un tapis blanc pelucheux à longs poils et des meubles rosé pâle ressemblant à de fragiles ballons de verre. Plusieurs portes menaient au reste de la suite, des panneaux en or massif de trois mètres de haut. Le mur opposé consistait en une baie vitrée donnant sur la Nouvelle-Californie. Le spectacle de la planète terracompatible glissant lentement dans l'espace était extraordinaire.**

**L'un des gangsters se servit de sa Thompson pour pousser Nicolai au milieu de la pièce.**

**- Reste là et attends ! grogna-t-il.**

**Environ une minute plus tard, l'une des grandes portes s'ouvrit sans bruit. Une jeune fille apparut. Malgré sa situation précaire, Nicolai ne put s'empêcher de la détailler. Elle était ravissante avec son visage d'adolescente dont chacun des traits était souligné par une ossature des plus fines. Elle ne portait qu'une simple et longue robe de gaze révélant un physique tout aussi sublime.**

**En y repensant, il la trouva obscurément familière. Mais comment imaginer avoir pu déjà la rencontrer sans pour autant se souvenir d'elle ?**

Elle passa devant lui sans s'arrêter, se dirigeant vers une pile de bagages entassés de l'autre côté du séjour.

- Libby, où est ma tenue de scène en cuir rouge ? Celle avec le col qui fait chaîne en argent. Libby ! insista-t-elle en tapant du pied sur le tapis.

- Voilà, ma poupée... (Une femme harassée entra en traînant les pieds.) Elle est dans la valise marron, celle où il y a tes tenues sport d'après soirée.

- C'est laquelle ? se plaignit la fille.

- Celle-ci, ma poupée. Franchement, tu es encore plus insupportable qu'en tournée, dit-elle en se courbant pour ouvrir la valise.

Nicolai observa plus attentivement la nymphette. Non, ce n'était pas...

Al Capone déboula alors dans la pièce, suivi par une brochette d'acolytes. Il ne pouvait y avoir de doute sur son identité. Un bel homme de vingt ans et quelques, aux cheveux d'un noir de jais et aux joues légèrement rebondies qui faisaient ressortir son doux sourire quasi permanent. Ses vêtements étaient aussi antiques (et aussi ridicules aux yeux de Nicolai) que ceux des autres gangsters, mais il les portait avec un tel panache que ça n'avait vraiment aucune importance.

Il jeta un coup d'oeil à Jezzibella et fit la grimace.

- Jez, je te l'ai déjà dit, j'en ai assez que tu te balades comme ça devant mes gars. Tu n'as pratiquement rien sur le dos.

Elle le regarda par-dessus son épaule, fit la moue et enroula une mèche de cheveux autour d'un de ses doigts.

- Arrête, Al chéri, dis plutôt que ça t'excite. Tes gars peuvent voir la marchandise qui t'appartient et qu'ils ne pourront jamais s'offrir. La preuve vivante que t'es vraiment le chef.

- Jé-sus, fit-il en levant les yeux au ciel.

Jezzibella s'approcha doucement de lui et lui posa un petit bécot sur la joue.

- Ne perds pas de temps, trésor. J'ai quelques pièces de mon châssis qui auraient besoin de toute ton attention.

Elle fit signe à Libby de la suivre et se dirigea vers la porte. La femme lui emboîta le pas, le bras drapé d'un vêtement constitué tout au plus de cinq minces bandes de cuir rouge.

Jezzibella gratifia Nicolai d'un adorable sourire timide niché au milieu d'un nuage de boucles dorées. Une seconde plus tard, elle avait disparu.

- Tu as quelque chose à me dire, mon gars ? questionna Al Capone en le fixant.

- Oui, monsieur.

- Et c'est quoi ?

- J'ai des informations pour vous, monsieur Capone. Quelque chose qui pourrait se révéler très utile pour votre Organisation.

Al eut un bref hochement de tête.

- D'accord, t'as passé la porte, ce qui prouve que t'en as dans le pantalon. Crois-moi, ceux qui sont arrivés jusqu'ici ne sont pas nombreux. Bon, alors maintenant que t'es là, déballe ton boniment.

- Je veux rejoindre votre Organisation. J'ai entendu dire qu'il y aurait de la place pour des non-possédés ayant des talents particuliers.

Al montra du pouce Avram Harwood III, qui se trouvait au milieu du petit groupe de lieutenants.

- C'est le cas. Si Avvy l'affranchi que voilà me dit que tu nous apportes de bonnes nouvelles, t'es engagé sur-le-champ.

- L'antimatière est-elle une bonne nouvelle à vos yeux ? s'enquit Nicolai, qui discerna alors le frisson d'horreur traversant le visage ravagé du maire.

Al se gratta pensivement le menton.

- Ça se pourrait. T'en as récupéré ?

- Disons que je sais où vous pourriez vous en procurer. Et je pourrais assister votre flotte spatiale quand viendra le moment de s'occuper de la chose. C'est une substance vicieuse à manipuler, mais j'ai suivi l'entraînement nécessaire.

- Comment ça ? T'es un fédé ou quelque chose de ce genre ; un G-man, pour sûr. Je croyais que c'était illégal.

- En effet. Mais Idria est un petit astéroïde qui partage un système stellaire avec quelques puissantes institutions. Un tas de politicards planétaires parlent de renforcer notre assemblée générale en en faisant une administration ou un syndicat à la taille du système. Certains des membres du conseil d'Idria et des officiers de la DS n'apprécient pas ce genre de discussion. Il nous a fallu longtemps pour arracher notre indépendance à la compagnie fondatrice, et ça n'a pas été facile. Aussi nous avons pris quelques dispositions. Juste au cas où. Plusieurs de nos propres compagnies ont mis au point des composants pouvant être utilisés pour construire des propulseurs et des systèmes de confinement d'antimatière. Le Commandement de la défense stratégique a aussi établi une liaison avec une station de production.

- Tu veux dire que tu peux en avoir quand tu veux ? demanda Al.

- Oui, monsieur. J'ai les coordonnées de l'étoile autour de laquelle orbite la station. Je peux vous y conduire.

- Et qu'est-ce qui te fait croire que je voudrais ce truc ?

**- Parce que vous êtes dans la même position qu'était Idria. La Nouvelle-Californie est grande, mais la Confédération l'est infiniment plus.**

**- Tu es en train d'insinuer que je suis du menu fretin ?**

**- Vous pourriez bien le devenir si le grand amiral venait à vous rendre visite.**

**Al eut un grand sourire, passa son bras autour de Nicolai et lui tapota l'épaule.**

**- Tu me plais, mon gars, t'es à la hauteur. Alors, voici ce que je te propose. Tu vas aller t'asseoir dans un coin avec mon ami Emmet Mordden que voici et qui est un vrai sorcier en matière d'appareils électriques et tout le toutim. Et tu vas lui raconter ce que tu sais, et s'il me dit que ça tient debout, t'es des nôtres.**

**Al referma la porte derrière lui et s'adossa contre elle, se déconnectant un instant de ce qui l'entourait, profitant de cet intervalle de temps vital où il se retrouvait seul dans sa tête et qui permettait à sa détermination érodée de reprendre du poeil de la bête. Je n'avais jamais réalisé à quel point être moi-même pouvait être aussi foutrement difficile, se dit-il.**

**Jezzibella avait repris son apparence d'élégante athlète, vigoureuse et arrogante. Elle était allongée sur le lit, les bras tendus au-dessus de la tête et un genou replié. Sa tenue de scène emprisonnait ses seins dans un réseau de chaînes argentées qui faisait pointer vers le plafond ses sombres mamelons durcis. À chaque respiration, tout son corps bougeait avec une souplesse féline.**

**- Okay, dit Al. Maintenant, si tu me disais ce que c'est que cette fichue antimatière ?**

**Son dos s'arqua et elle lui jeta un regard de défi.**

**- Jamais.**

**- Jez ! Allez, dis-le-moi ! Je n'ai pas de temps à perdre avec ces conneries.**

**La jeune femme secoua la tête avec impatience.**

**- Bon Dieu ! (Il se dirigea vers le lit, lui empoigna le menton et l'obligea à lui faire face.) Je veux le savoir. J'ai des décisions à prendre.**

**Une main fendit l'air pour le frapper. Il réussit à l'intercepter juste avant qu'elle ne l'atteigne au visage, mais son feutre gris clair se retrouva par terre. Jezzibella commença à se débattre, essayant de l'écarter.**

**- Ah, tu veux jouer à ça ? s'écria-t-il avec colère. Tu veux t'amuser à tes putains de jeux, espèce de salope ?**

**Il lui empoigna les deux bras et les bloqua contre les oreillers. Et la vue de sa poitrine se soulevant sous la prison révélatrice du costume de scène alluma en lui le feu du dragon. Il la repoussa plus avant sur le matelas, savourant la vision de ses superbes muscles se bandant dans une résistance inutile.**

**- Qui c'est qui commande maintenant ? Bordel, qui c'est qui te possède ?**

**Il arracha le cuir entre ses jambes et obligea celles-ci à s'écarter. Puis il s'agenouilla entre les cuisses de la jeune femme et ses propres vêtements s'évaporèrent. Elle gémit, fit une dernière tentative désespérée pour se libérer. Face à lui, elle n'avait aucune chance.**

**Un peu plus tard, sa propre plénitude le fit pleurer d'émerveillement. La décharge orgasmique de son corps relevait de la sauvagerie primitive, ravissant chacune de ses cellules. Il resta raidi, prolongeant le flot aussi longtemps qu'il le put avant de s'effondrer dans les draps de soie froissés.**

**- Ça c'est mieux, chéri, dit Jezzibella en lui caressant les épaules. Je déteste quand tu es sur les dents.**

Al lui adressa un sourire languissant. Elle était redevenue la jeune chatte au minois inquiet et en adoration, couronné par une frisette de boucles dorées.

- Non, madame. Non, vous n'êtes pas humaine. Elle l'embrassa sur le nez.

- À propos de l'antimatière, dit-elle. Tu en as besoin, Al. Si tu as la moindre chance d'y arriver, vas-y, mets la main dessus.

- Je ne te suis pas, marmonna-t-il. D'après Lovegrove, ce ne serait qu'un genre de bombe un peu différent. Et nous nous sommes déjà procuré un bon stock d'explosifs atomiques.

- Ce n'est pas simplement une bombe plus puissante que les autres, Al ; on peut également l'utiliser comme carburant, aussi bien pour des guêpes de combat que pour des astronefs, augmenter leurs performances de façon incroyable. Si tu veux, c'est la différence qui existe entre un fusil et une mitraillette. Les deux tirent des balles, mais lequel préférerais-tu avoir avec toi dans une bagarre ?

- Bien vu.

- Merci. La campagne dans les astéroïdes se déroule bien, mais on est encore loin de la parité numérique avec les forces conventionnelles de la Confédération. L'antimatière, cependant, est un extraordinaire facteur de multiplication question puissance. Si tu en as en ta possession, ils y réfléchiront à deux fois avant de lancer la moindre offensive.

- Bon sang, tu sais que t'es une vraie petite merveille. Je vais organiser tout ça avec les gars.

Jetant ses jambes sur le côté du lit, il se mit à rappeler ses vêtements du royaume magique où ils avaient été expédiés.

- Attends. (Elle se pressa contre son dos, ses bras glissant autour de lui pour l'étreindre.) Ne fonce pas bille en tête, Al. Il va falloir qu'on

**réfléchisse à tout ça. Tu vas avoir des problèmes avec l'antimatière, c'est un truc vicelard. Et toi, tu ne pourras pas t'en servir.**

**- Que veux-tu dire ? lâcha-t-il.**

**- La façon dont tes pouvoirs énergétiques mettent en rideau les appareils électroniques et les circuits d'alimentation, c'est un truc que tu ne peux pas te permettre avec l'antimatière. Mets un possédé n'importe où dans les parages d'un système de confinement, et on se retrouvera dans l'au-delà avant la fin de l'explosion. Donc, il faudra que ce soient les non-possédés qui gèrent le truc.**

**- Aïe...**

**Al gratta ses cheveux ébouriffés, ne sachant plus que penser. Il avait bâti son Organisation avec pour principe de maintenir les non-possédés au pas, de les garder sous sa coupe. À la base de la pyramide devait se trouver un groupe ayant besoin d'être surveillé en permanence, ça occupait l'esprit des soldats de l'Organisation, ça leur donnait un but. Ça les faisait obéir aux ordres. Mais livrer l'antimatière aux non-possédés foutrait en l'air pour de bon tout ce bel équilibre.**

**- Je ne sais pas, Jez...**

**- Ce n'est pas un problème insurmontable. Tu n'as qu'à t'assurer que tu tiens bien en main ceux à qui tu vas demander de s'occuper du truc. Harwood et Leroy peuvent t'arranger ça ; ils peuvent prendre des dispositions pour que tu prennes leurs familles en otages.**

**Al considéra l'idée. Les otages, ça pourrait marcher. Mais il faudrait beaucoup d'efforts pour mettre la chose au point, et les soldats de l'Organisation devraient vraiment être à la hauteur. Ce n'était pas gagné d'avance.**

**- Okay, on va tenter le coup.**

**- Al ! s'écria Jezzibella avec une voix de petite fille avant de se mettre à lui couvrir la gorge de baisers.**

Les vêtements à demi matérialisés s'évanouirent de nouveau.

Le bureau des chefs d'état-major était d'une extravagance telle que seuls des personnages gouvernementaux de premier plan pouvaient se l'offrir, avec ses fauteuils coûteux faits main disposés autour d'une longue table de bois dur qui occupait le milieu de la pièce. L'un des murs pouvait devenir transparent, offrant aux occupants une vue directe sur le centre des opérations tactiques de la DS.

Al s'assit en tête de table et gratifia ses principaux lieutenants d'un petit geste de la main. Mais son visage dépourvu de sourire les avertit qu'ils étaient là pour discuter strictement des affaires en cours.

- Okay, dit-il. Alors, où en est-on ? Leroy ?

Le corpulent manager jeta un regard le long de la table, arborant une expression confiante.

- J'ai pu m'en tenir plus ou moins au calendrier initialement établi pour la pacification. Quatre-vingt-cinq pour cent de la planète sont maintenant sous notre contrôle. Plus aucun centre industriel ou militaire ne nous échappe. La structure administrative que Harwood a mise sur pied semble être efficace. Près de vingt pour cent de la population sont des non-possédés et ils font ce qu'on leur dit.

- A-t-on besoin d'eux ? demanda Silvano Richmann à Al, sans même jeter un regard à Leroy.

- Leroy ? s'enquit Al.

- Pour ce qui est des grandes zones urbaines, c'est à peu près certain. Dans les villes plus petites et les villages, les habitants possédés peuvent poursuivre une opération énergétique conjuguée. Mais les grandes villes requièrent néanmoins que leurs services continuent de fonctionner, on ne va pas voir disparaître la merde et autres immondices simplement parce qu'on le souhaite. Apparemment, les possédés sont incapables de créer une nourriture consommable à partir de composés inorganiques, aussi le réseau de transport doit-il être maintenu en état pour assurer l'acheminement

de denrées comestibles. En ce moment, on fonctionne uniquement sur les stocks des entrepôts. Ce qui signifie qu'il va nous falloir monter une sorte de système économique rudimentaire pour amener les exploitations agricoles à continuer de ravitailler les villes. Le problème, c'est que les possédés qui vivent dans les zones rurales n'ont pas l'air d'être décidés à travailler et, de toute manière, je n'ai pas la moindre idée de ce que nous pourrions utiliser comme argent - il vous est trop facile de fabriquer de la fausse monnaie. Peut-être devrons-nous avoir recours au troc. Autre problème, les possédés sont incapables de fabriquer des objets ayant la moindre stabilité ; une fois hors de leur influence énergétique, ils retournent tout bonnement à l'état premier de leurs composants. Il va donc falloir faire redémarrer de nombreuses usines. Quant au domaine militaire, là il est hors de question de se passer des non-possédés, mais ça, c'est le domaine de Mickey.

- Okay, tu as fait du bon boulot, Leroy, dit Al. Combien de temps vais-je devoir encore attendre avant d'avoir tout en main là-bas ?

- Tu as d'ores et déjà en main tout ce qui est important. Mais pour les quinze pour cent qui restent, ça ne va pas être une sinécure. Une bonne partie de la résistance vient de l'arrière-pays agricole, dont les habitants sont plutôt du genre individualiste. Et des durs. Pas mal d'entre eux se sont planqués dans la nature avec leurs armes de chasse. Silvano et moi avons mis sur pied des équipes de traqueurs mais, d'après ce qu'on a pu voir jusqu'ici, cela promet d'être une longue et sale guerre, des deux côtés. Eux connaissent le terrain, pas nos équipes. C'est un avantage qui annule pratiquement celui des capacités énergétiques.

- Tu veux dire qu'il va falloir se battre à la loyale ? grogna sardoniquement Al.

- La partie est équilibrée, admit Leroy. Mais on gagnera en fin de compte, c'est inévitable. Maintenant, ne me demande pas un calendrier précis.

- Parfait. Je veux que tu continues à bosser sur cette idée d'économie. Nous devons maintenir une forme de société en état de marche sur cette planète.

- Ce sera fait, Al.

- Bon, à toi Mickey. Comment ça se passe ?

Mickey Pileggi se leva à toute vitesse, le front luisant de sueur.

- Plutôt bien, Al. On a pris quarante-cinq astéroïdes au cours de cette première attaque. Les plus gros, avec les stations industrielles les plus importantes. Maintenant, on a trois fois plus de vaisseaux de guerre qu'au départ. Pour le reste des colonies, ce sera juste une opération de nettoyage. Il n'y a plus rien qui puisse désormais constituer une menace.

- Tu as trouvé des équipages pour tous ces nouveaux astronefs ?

- On y travaille, Al. Ce n'est pas aussi simple que pour la planète. On est là face à des distances importantes et nos lignes de communication ne sont pas si fameuses.

- Les Édénistes ont réagi ?

- Pas vraiment. Il y a eu quelques escarmouches avec des faucons armés autour de trois des astéroïdes, et on a eu des pertes. Mais pas de grandes attaques de représailles.

- Ils ménagent sans doute leurs forces, dit Silvano Rich-mann. Moi, c'est ce que je ferais à leur place.

Al fixa Mickey avec le regard (bon Dieu, les heures qu'il avait passées à s'entraîner à faire ça, là-bas à Brooklyn). Et il n'avait pas perdu le coup. Le tic de ce pauvre vieux Mickey resurgit comme s'il avait appuyé sur un interrupteur.

- Quand nous aurons pris tous les vaisseaux des astéroïdes, serons-nous assez forts pour mater les Édénistes ?

- Peut-être, fit Mickey en cherchant désespérément des alliés du regard.

- La question est de savoir quel est ton objectif, Al, intervint Emmet Mordden. Je doute fort qu'on puisse jamais les soumettre, ni leur imposer la possession ou faire passer leurs habitats sous le contrôle de l'Organisation. Là-dessus, fais-moi confiance, ils sont totalement différents de tous les gens que tu as pu rencontrer auparavant. Tous, même leurs enfants. On pourrait les tuer, détruire leurs habitats. Mais les conquérir ? A mon avis, c'est impossible.

Al serra les lèvres et étudia Emmet avec attention. Emmet ne ressemblait en rien à Mickey ; timoré, oui, mais il connaissait son affaire.

- Conclusion ?

- Tu vas devoir faire un choix.

- Lequel ?

- Essayer ou pas d'avoir l'antimatière. L'édénisme a le monopole de l'approvisionnement en He,, et c'est le combustible avec lequel fonctionnent tous les astronefs et toutes les stations industrielles, ainsi que les plates-formes DS, et nous savons tous qu'il faut les maintenir en état de marche. C'est vrai qu'il y a des quantités impressionnantes de He3 en réserve dans le système de la Nouvelle-Californie, mais un jour ou l'autre le stock va s'épuiser. Cela signifie qu'il faut que nous allions à la source si nous voulons continuer à faire fonctionner nos vaisseaux et à maintenir notre emprise sur la planète. C'est cela ou il faudra envisager l'autre solution.

- D'accord, dit Al sans trop s'avancer. Tu as discuté avec ce Nicolai Penovich, Emmet. Il est à la hauteur ?

- Pour autant que je puisse en juger, oui. De toute évidence, il en connaît un bout sur l'antimatière. Je dirais qu'il peut nous conduire à sa fameuse station de production.

- On a les astronefs qu'il faut pour ça ?

- Aucun problème de ce côté-là, fit Emmet avec une mine soudain renfrognée. Mais voilà, Al, vaisseaux et antimatière, cela suppose

**d'employer beaucoup de non-possédés pour faire marcher tout ça. Notre pouvoir énergétique ne convient pas aux combats spatiaux, il ne ferait plutôt que désavantager nos astronefs.**

**- Je sais, répondit doucement Al. Mais, merde, en nous y prenant bien, on peut tourner ça à notre avantage. Cela prouvera que les non-possédés ont leur place dans l'Organisation au même titre que les autres. Une bonne publicité, non ? Et puis, ces mecs renforcés, ils nous ont bien aidés dans les astéroïdes, hein?**

**- Oui, admit Silvano avec réticence. Ils sont bons.**

**- Parfait, alors, dit Al. Pour sûr, on va donner une leçon aux Édénistes avec nos vaisseaux. Vois si on peut mettre la main sur leurs exploitations d'hélium. Mais en même temps, on va aussi prendre une petite police d'assurance. Emmet, commence à rassembler les astronefs dont tu vas avoir besoin. Silvano, je veux qu'Avvy et toi vous vous occupiez de sélectionner les équipages. La seule chose que j'exige, c'est que vous ne preniez que des non-possédés qui sont pères de famille, compris ? Et avant qu'ils ne partent pour la station, je veux les familles en question ici à Monterey, où on va leur offrir les vacances de leur vie. Tu me vires tout le monde des complexes touristiques et tu m'y loges ces familles.**

**- Je m'en occupe, Al, pas de problème, acquiesça Silvano avec un sourire avide.**

**Al se carra dans son siège et les regarda commencer à exécuter ses ordres. Tout allait comme sur des roulettes, ce qui n'allait pas sans créer un problème. Un problème que même Jez avait négligé... Mais c'était un domaine où il avait foutre-ment plus d'expérience qu'elle. Les lieutenants commençaient à s'habituer à l'exercice de l'autorité, ils apprenaient à pousser les leviers. Pour le moment ils avaient chacun leur territoire, mais ils allaient bientôt se mettre à réfléchir. Et aussi sûr que les poules pondent des oufs, il y en aurait bien un pour tenter le coup. Il promena ses regards autour de la table en se demandant qui serait le premier.**

**Assise dans le fauteuil présidentiel de la salle du conseil de Magellanic Itg, Kiera Salter contemplait son nouveau domaine. Le siège social de l'entreprise était un des rares bâtiments à l'intérieur de l'habitat : une tour cylindrique de quinze étages située au pied de la calotte nord. Les fenêtres offraient une vue saisissante de l'intérieur. Au premier plan, les bruns foncés du désert semi-aride, qui peu à peu laissaient place aux verts paisibles de la prairie et de la forêt ceinturant la section centrale avant de se fondre dans les ondulations des plaines herbeuses, où actuellement dominait le rosé vif d'une quelconque plante xéno. Entourant l'ensemble, et formant un fort contraste, il y avait la mer circulaire ; une large bande turquoise presque lumineuse traversée de scintillations mouvantes. Dominant le tout avec sérénité, le phototube axial émettait l'éblouissante lumière d'un soleil au zénith. Le seul élément déplacé dans ce paysage paisible était la douzaine de nuages rouge pâle qui dérivaient dans les airs.**

**Il n'y avait guère d'autre trace du coup de force qu'elle avait mené, hormis une ou deux petites taches de fumée noire, un appareil de la sécurité écrasé dans le bois entourant l'entrée d'un gratte-ciel. Les vrais dommages avaient eu lieu pour la plupart à l'intérieur de ceux-ci; les sections importantes, les stations industrielles et le spatioport, n'avaient que peu souffert. Son plan s'était révélé efficace. Quiconque se retrouvait en contact avec un possédé était immédiatement mis sous contrôle, quelle que soit sa condition sociale. Un effet d'ondes concentriques s'était propagé à partir du dix-septième étage du gratte-ciel Diocca, lentement au début mais gagnant peu à peu en puissance au fur et à mesure qu'augmentait le nombre des possédés. Ceux-ci étaient alors passés au gratte-ciel suivant.**

**Naturellement, Rubra avertit la population, lui expliqua ce qu'elle devait chercher, lui indiqua où se trouvaient les possédés. Il dirigea les gardes de sécurité et les mercenaires renforcés pour piéger ses ennemis. Mais si efficaces qu'elles soient, les troupes dont il disposait dépendaient pour beaucoup de leur matériel, ce qui donnait un terrible avantage aux possédés. Dès lors qu'il s'agissait d'employer quelque chose d'un peu plus sophistiqué qu'une arme à projectile chimique, la technologie les trahissait, flanchant au moment critique, fournissant des données erronées. Rubra n'avait**

même pas essayé d'utiliser le petit escadron de mécanoïdes d'assaut de Valisk.

Sur les corniches d'amarrage, les coques de polype des vaisseaux possédés se mirent à enfler dans un chatoiement d'étranges motifs lumineux pour émerger de leurs convulsions sous l'apparence de harpies adultes. De gigantesques vaisseaux aux formes fantastiques s'élancèrent de l'habitat pour aller défier les faucons et les frégates de Srinagar qui s'approchaient avec prudence. Les vaisseaux militaires s'étaient retirés, renonçant à leur tentative de porter assistance à la population assiégée.

L'autorité de Kiera s'étendait désormais d'un bout à l'autre de l'habitat et embrassait une zone d'une centaine de milliers de kilomètres de diamètre autour de la coque. Tout compte fait, ce n'était pas si mal comme fief pour une ancienne épouse de la haute société de la Nouvelle-Munich. Elle avait brièvement entrevu cela auparavant, cette position, l'influence, l'importance et le respect que procure le pouvoir. Elle aurait pu s'en emparer, à y repenser : elle avait l'éducation voulue ainsi qu'une fortune familiale, et son mari avait l'ambition et le talent nécessaires. Un siège au sein du cabinet l'attendait de droit, et peut-être même la chancellerie (elle en avait rêvé, elle l'avait planifié). Mais il avait flanché, trahi par son ambition et son impatience, opérant de mauvais choix en voulant précipiter les choses. Un échec qui l'avait condamnée à une existence vide dans leur grande maison de campagne, s'absorbant dans des tâches pour les bonnes ouvres, prise en pitié et évitée par les vipères de la bonne société qu'elle avait autrefois comptées parmi ses plus proches amies. Une mort sociale remplie d'amertume et de rancour.

Eh bien, aujourd'hui, Kiera Salter était de retour, plus jeune et plus belle qu'elle l'avait jamais été. Et elle ne risquait pas de répéter les erreurs et les faiblesses d'antan. Jamais plus.

- Nous avons fini d'investir le dernier gratte-ciel il y a trois heures, exposa-t-elle au comité qu'elle avait réuni (des membres en majorité triés sur le volet). On peut dire que Valisk est désormais à nous.

Cette déclaration fut saluée par un concert d'applaudissements et quelques sifflements.

**- Bonney, combien reste-t-il de non-possédés ? demanda-t-elle après avoir attendu que le calme soit revenu.**

**- Deux cents, je dirais, répondit la chasseresse. Ils se cachent, avec l'aide de Rubra, évidemment. Cela va nous prendre un moment pour les traquer. Mais ils n'ont aucun moyen de filer d'ici. Je finirai bien par les retrouver.**

**- Constituent-ils une menace ?**

**- Au pire, on aura droit à quelques actes de sabotage. Mais étant donné qu'on peut les détecter s'ils s'approchent un peu trop, cela ne devrait pas durer longtemps. Non, à mon avis, le seul qui peut encore nous nuire, c'est Rubra. Mais je n'en sais pas assez sur lui et ses pouvoirs.**

**Tout le monde porta son regard sur Dariat. Kiera n'avait pas voulu de lui au conseil, mais sa connaissance de l'affinité et des programmes des habitats était incomparable. Ils avaient besoin de ses compétences pour s'occuper de Rubra. Et cependant, elle n'arrivait pas à le considérer comme un vrai possédé ; c'était un dingue, un dingue de la pire espèce. Ses objectifs étaient trop différents des leurs. Ce qui en faisait à ses yeux un risque, et un risque dangereux.**

**- En dernière instance, Rubra pourrait détruire l'ensemble de l'écosystème, dit Dariat avec calme. Il a le contrôle sur la maintenance environnementale et les organes digestifs, ce qui lui donne pas mal de pouvoir. Il serait concevable par exemple de le voir lâcher des toxines dans l'eau et la nourriture, remplacer l'atmosphère actuelle par de l'azote pur pour nous asphyxier, à moins qu'il ne choisisse de l'évacuer dans l'espace. Il pourrait éteindre le phototube axial et nous faire geler ou le laisser allumé en permanence et nous griller. Rien de tout ça ne lui causerait beaucoup de dommages à long terme ; la biosphère peut être rétablie, la population humaine remplacée. Il se soucie moins que nous des vies humaines, sa seule priorité c'est lui-même. Comme je vous l'ai expliqué dès le début, tout ce que nous pourrons faire ne servira à rien tant qu'il ne sera pas éliminé. Mais personne ne m'a écouté.**

- En ce cas, connard, pourquoi n'a-t-il encore rien fait de tout ça ? demanda Stanyon sur un ton dédaigneux.

Kiera lui toucha la jambe sous la table pour le calmer. C'était un adjoint de valeur, et elle devait à sa force plutôt intimidante une bonne part de l'obéissance qu'elle recevait. En plus, il s'était montré au lit un excellent remplaçant de Ross Nash. Toutefois, l'intelligence ne faisait pas partie de ses qualités premières.

- Oui, dit-elle d'un ton égal à Dariat. Pourquoi n'a-t-il encore rien fait ?

- Parce qu'il nous reste un élément clé pour le contenir, répondit Dariat. On peut le tuer. Les harpies sont armées de guêpes de combat en nombre suffisant pour détruire une centaine d'habitats. Nous nous trouvons dans une situation d'équilibre. Si nous entrons en guerre ouverte, cela signe notre arrêt de mort aux uns comme aux autres.

- Ouverte ? l'interpella Bonney.

- Oui. En ce moment, il doit être en train de discuter avec le Consensus édéniste sur des moyens d'inverser le processus de la possession. Et comme vous le savez, je suis en train d'étudier des méthodes pour transférer ma personnalité dans la strate neurale sans qu'il puisse la neutraliser. De cette façon, je pourrais prendre le contrôle de l'habitat et l'éliminer par la même occasion.

Ce qui n'est pas exactement ce que je souhaite, songea Kiera.

- Alors pourquoi ne le fais-tu pas ? demanda Stanyon. Glisse-toi là-dedans et combats ce salopard sur son propre terrain. C'est les couilles qui te manquent ou quoi ?

- Les cellules de la strate neurale n'accepteront que les programmes de pensée de Rubra. Si un sous-programme ne provient pas de la structure de sa personnalité, il ne fonctionnera pas dans la strate neurale.

**- Mais tu les as déjà tripatouillés, ces sous-programmes.**

**- Précisément. J'ai procédé à des changements, je n'ai rien remplacé. (Dariat eut un soupir étudié, se prenant la tête entre les mains.) Écoutez, ça fait presque trente ans que je travaille sur ce problème. Les moyens conventionnels ont toujours été sans effet sur lui. Puis j'ai pensé trouver une réponse avec l'affinité amplifiée par ce pouvoir énergétique. J'aurais pu m'en servir pour modifier des sections de la strate neurale, forcer les cellules à accepter mes programmes de personnalité. J'étais en train d'explorer cette possibilité quand ce crétin d'ivrogne de Ross Nash nous a fait repérer. On a donc été obligés d'avancer à découvert et de montrer à Rubra ce qu'on était capables de faire. Parfait, sauf qu'en agissant ainsi nous avons grillé l'avantage que nous donnait notre discrétion. Il est sur ses gardes comme il ne l'a jamais été. J'en ai eu suffisamment de preuves au cours des dix dernières heures. Si j'essaie de convertir une section de la strate neurale pour qu'elle m'accepte, elle se déconnecte de la structure d'homogénéité et Rubra intervient aussi au niveau du composant bioélectrique des cellules, ce qui les tue instantanément. Ne me demandez pas comment, si ça altère les régulateurs chimiques naturels ou si tout simplement ça les électrocute par des décharges d'influx nerveux. Je n'en sais rien ! Mais il me bloque à chaque étape du parcours.**

**- Tout cela est très intéressant, dit froidement Kiera. Mais ce qu'on a besoin de savoir, c'est si tu es en mesure de le battre ou pas.**

**Dariat sourit, le regard un peu dans le vague.**

**- Oui. Je le battrai, je me sens touché par la bienveillance de la dame Chi-ri. Il y a certainement un moyen et je finirai par le trouver.**

**Les autres membres du conseil échangèrent des regards agacés ou inquiets. Sauf Stanyon qui, lui, eut un grognement de dégoût.**

**- Peut-on donc considérer que Rubra ne constitue pas une menace immédiate ? s'enquit Kiera.**

**La dévotion de Dariat pour la religion de Starbridge, avec ses seigneurs et ses dames, était à ses yeux une preuve supplémentaire de son instabilité.**

**- Oui, répondit Dariat. Bien sûr, il va continuer à jouer l'usure. Électrocution, attaques de chimpanzés domestiques, et cetera. Et nous devrons abandonner le métro et les ascenseurs des gratte-ciel. C'est ennuyeux, mais on peut y survivre.**

**- Jusqu'à quand ? demanda Hudson Proctor. (C'était un exgénéral que Kiera avait incorporé à son cénacle initial pour aider à planifier leur stratégie d'invasion.) Rubra est ici, avec nous, et les Edénistes nous attendent au-dehors. Et les deux vont faire tout ce qu'ils peuvent pour nous renvoyer dans l'au-delà. Nous devons y mettre un terme, nous devons contre-atta-quer. Merde, je ne vais pas rester planté là et les laisser gagner, conclut-il avant de promener ses regards autour de la table, porté par le silence approbateur du conseil.**

**- Nos harpies valent largement leurs faucons, dit Kiera. Les Edénistes sont incapables de pénétrer dans Valisk, la seule chose qu'ils peuvent faire c'est rester à bonne distance et surveiller ce qui se passe. À mon avis, ce n'est pas du tout un problème, encore moins une menace.**

**- Les harpies sont peut-être aussi efficaces au combat que les faucons, mais qu'est-ce qui va les forcer à rester pour nous protéger ?**

**- Dariat ? dit Kiera.**

**Elle était ennuyée d'avoir à s'en remettre une nouvelle fois à lui. Mais il était le seul à savoir comment faire pour que les harpies demeurent loyales à Valisk.**

**- Les âmes qui possèdent les harpies nous aideront tant que nous le voudrons, répliqua Dariat. Nous possédons ce qu'elles désirent en fin de compte : des corps humains. Tous les descendants de Rubra peuvent utiliser leur affinité pour converser avec les gerfauts de Magellanic Itg. Cela signifie que les âmes peuvent sortir des harpies**

et passer dans ces corps de la même manière qu'elles y sont entrées. Au cours de notre assaut, nous avons capturé assez de descendants de Rubra pour fournir un corps humain à chacun des possesseurs des harpies. Ils sont tous en tau-zéro, en attente.

- En attente de quoi ? demanda Hudson Proctor. C'est ce qui me chagrine. Pour commencer, je ne sais même pas pourquoi nous perdons du temps à discuter de ça.

- Et que suggères-tu de faire ? s'enquit Kiera.

- Ça crève les yeux. Partir. Tout de suite ! Nous savons que c'est possible ; ensemble, nous avons le pouvoir d'extraire Valisk de cet univers. On peut créer notre propre univers à notre mesure, avec de nouvelles lois, un endroit où nous ne serons pas cernés par un vide éternel et où nous serons en sécurité, hermétiquement fermés à l'au-delà. Débarrassés de la menace de Rubra, des Edénistes, de tout le monde. En sécurité et immortels.

- Très juste, dit Kiera.

La plupart des possédés n'étaient revenus que depuis quelques heures, mais déjà l'impatience grandissait. Ils étaient impatients de fuir, de se cacher face à ce terrible ciel vide. Si le monde fermé de Valisk était préférable à une planète, Kiera détestait les gratte-ciel, dont les fenêtres ouvertes sur les étoiles ne cessaient de lui rappeler l'au-delà. Oui, songea-t-elle, il faudra nous débarrasser de ce spectacle. Mais pas encore. Il y avait d'autres instincts, plus anciens, qui pesaient sur ses pensées. Car lorsque Valisk passerait dans un univers où tout deviendrait possible pour chaque individu, le besoin d'avoir un chef s'effacerait, noyé dans le rêve de l'éternité de sybarite dans laquelle chacun s'abîmerait. Kiera Salter cesserait de présenter un intérêt particulier. Peut-être était-ce inévitable, mais il n'y avait aucune raison de précipiter les choses.

- Et que faites-vous de la menace venant de nous-mêmes ? demanda-t-elle d'une voix qui dénotait un intérêt marqué.

Comme s'ils avaient déjà résolu ce problème évident.

- Quelle menace ? s'informa Stanyon.

- Réfléchissez un peu. Pour combien de temps comptons-nous quitter cet univers ?

- Je n'avais pas envisagé de retour, rétorqua Hudson Proctor sur un ton caustique.

- Moi non plus. Mais l'éternité, c'est plutôt long, non ? Et c'est en ces termes qu'il va falloir commencer à penser désormais.

- Et alors ?

- Combien de personnes y a-t-il à Valisk en ce moment, Stanyon ?

- Près de neuf cent mille.

- Pas tout à fait neuf cent mille. Et le but de la vie, ou la plus proche définition que je pourrais en donner, est d'apprendre. Apprendre tout ce qu'on peut tant qu'on le peut. (Elle adressa aux conseillers un sourire sinistre.) Et cela ne changera pas quel que soit l'univers où nous nous trouverons. Dans le cas présent, nous ne sommes pas assez nombreux ; pas si nous voulons continuer à nous donner des expériences nouvelles et différentes pendant l'éternité. Il nous faut de la variété pour engendrer de la nouveauté, sinon nous ne ferons que rejouer à jamais de simples variations sur un même thème. Cinquante mille ans de ce régime, et nous serons devenus si avides de changement qu'on pourrait même revenir ici rien que pour vok du nouveau.

Elle sut alors qu'elle les avait convaincus ; elle pouvait voir et sentir le doute et l'insécurité bouillonner déjà dans leurs esprits.

Hudson Proctor s'enfonça dans son siège et la gratifia d'un sourire dépourvu d'enthousiasme.

- Vas-y, Kiera, tu as évidemment réfléchi à tout ça. Quelle serait la solution ?

**- Il y a deux possibilités. La première serait que nous utilisions les harpies pour nous évacuer vers un monde terracom-patible, où nous entamerions une autre campagne de possession à grande échelle. Personnellement, je détesterais prendre ce risque. Les vaisseaux de guerre de Srinagar ne sont peut-être pas capables de forcer l'accès à Valisk, mais si nous tentions de nous poser sur une planète, on se retrouverait au milieu d'un vrai stand de tir. Autre possibilité, nous pouvons la jouer en finesse et attirer des gens ici. Valisk peut subvenu" aux besoins d'au moins six ou sept millions d'habitants, et ce sans qu'on ait besoin d'utiliser nos pouvoirs énergétiques pour améliorer les conditions. Six millions devraient être suffisants pour que notre société puisse demeurer vivante et alerte.**

**- Tu plaisantes ? Faire venir ici plus de cinq millions de gens ?**

**- Oui. Cela prendra du temps, mais on peut y arriver.**

**- Amener des gens, d'accord, mais en si grand nombre... Notre population est de toute façon amenée à augmenter, non ?**

**- Pas de cinq millions de personnes. Il faudrait obliger chaque femme d'ici à être enceinte en permanence pendant les dix années à venir. Ce conseil est peut-être aux commandes à l'heure qu'il est, mais essayons d'instaurer cela et on verra combien de temps on va durer.**

**- Je ne parle pas de maintenant, je parle d'après. Nous aurons des enfants après notre départ.**

**- Est-ce bien sûr ? Ces corps ne sont pas les nôtres, ce ne seraient jamais nos enfants. Nous ne sommes plus guidés par des impératifs biologiques. Ces corps ne sont que des récepteurs sensoriels pour notre conscience, rien de plus. Pour ma part, je n'ai certainement pas l'intention d'avoir des enfants.**

**- D'accord, même en admettant que tu aies raison, et je ne dis pas que ce soit le cas, comment comptes-tu t'y prendre pour avoir tous ces gens ? En envoyant les harpies jouer les pirates de l'espace pour les capturer ?**

- Non, répondit-elle d'une voix assurée. En les invitant. Vous avez vu les tribus de Starbridge. Des inadaptés comme eux, on en trouve dans toutes les sociétés de la Confédération. Je le sais, l'un des organismes de charité pour lequel je travaillais avait pour but d'aider à la réinsertion des jeunes incapables d'affronter la vie moderne. Si on les rassemblait tous, il y aurait de quoi remplir vingt habitats de cette taille.

- Mais comment ? Qu'est-ce qui va les pousser à venir ici, à Valisk ?

- Il suffit de trouver le bon message.

Vu de jour, le palais de Burley se tenait à l'écart de la ville d'Atherstone. Entouré d'un grand parc au sommet d'une butte, il dominait les quartiers qui s'étendaient en contrebas avec le détachement qui convenait à sa majesté. La nuit, son isolement lui donnait un aspect positivement impérieux. Les lumières d'Atherstone transformaient les autoroutes, les boulevards et les grandes places en un fastueux flamboiement nacré qui scintillait comme s'il était vivant. Cependant, dans le centre, les environs du palais étaient un lac de ténèbres. Et au milieu de celui-ci, le palais de Burley brillait plus encore que sous le soleil de midi, illuminé par un bracelet de cinq cents projecteurs. Il était visible d'à peu près n'importe quel point de la ville.

Ralph Hiltch le contemplait par les capteurs de son aéro de la Flotte royale. C'était un édifice de style néo-classique avec d'innombrables ailes s'emboîtant les unes dans les autres selon des angles pas tout à fait géométriques et cinq quadrilatères entourant des jardins verdoyants. Bien qu'il fût près d'une heure du matin, on comptait beaucoup de voitures empruntant la longue chaussée qui coupait à travers le parc, leurs phares créant un flot de lumière blanche presque ininterrompu. Quoique très décoratif, le palais abritait le véritable coeur du gouvernement ; ainsi, vu l'état d'alerte déclenché actuellement sur la planète, cette activité n'avait rien d'étonnant.

Le pilote fit descendre l'appareil jusqu'à l'une des discrètes aires d'atterrissage situées sur les toits. Roche Skark attendait Ralph au pied de la trappe-escalier, avec deux gardes du corps tout aussi discrets postés à quelques mètres derrière lui.

**- Comment ça va ? s'enquit le directeur de l'ASE.**

**- Toujours en un seul morceau, monsieur, dit Ralph en lui serrant la main. Pas comme Mortonridge.**

**- Ce n'est pas bon, cette culpabilité que vous traînez. J'espère que votre jugement n'en est pas obscurci.**

**- Non, monsieur. En tout cas, ce n'est pas de la culpabilité. Seulement du ressentiment. On les tenait presque. On était si près.**

**Roche adressa à l'agent plus jeune que lui un regard de sympathie.**

**- Je sais, Ralph. Mais vous les avez éjectés de Pasto et ça, c'est un exploit colossal. Songez seulement à ce qui serait arrivé si la ville était tombée aux mains de quelqu'un comme Annette Ekelund. Mortonridge multiplié par cent. Et s'ils avaient possédé autant de gens, ils ne se seraient pas contentés d'opter pour le statu quo comme ils l'ont fait sur la péninsule.**

**- Oui, monsieur.**

**Ils pénétrèrent dans le palais.**

**- Cette idée que vous avez eue tous les deux, c'est réalisable ? questionna Roche**

**- Je le pense, monsieur, dit Ralph. Et j'apprécie que vous me permettiez d'en exposer moi-même les grandes lignes à la princesse.**

**L'idée avait évolué à partir de plusieurs évaluations stratégiques auxquelles le colonel Palmer et lui avaient procédé au cours des quelques accalmies qui avaient entrecoupé les deux jours insensés de l'évacuation de Mortonridge. Ralph savait que certaines des suggestions devaient être proposées à la princesse en personne. Il craignait de les voir diluées par les analystes et les tacticiens de la Flotte royale s'il passait par les canaux de procédure officiels. Des esprits fins qui vous polissaient le matériau brut pour en faire un concept bien léché et politiquement acceptable. Et ça ne marcherait**

pas ; si la proposition n'obtenait pas une adhésion totale, c'était fichu.

Parfois, quand il prenait du recul pour observer le personnage obsessionnel qu'il était devenu, il se demandait s'il ne dépassait pas la dose en matière d'arrogance.

- Compte tenu des circonstances, c'était le moins que l'on puisse faire, dit Roche Skark. Comme je vous l'ai dit, vos efforts ne sont pas passés inaperçus.

Sylvester Geray les attendait dans la salle de réception déca-gonale aux colonnes d'or et de platine étincelantes. Sanglé dans son uniforme impeccable, l'écuyer jeta un regard peu enthousiaste sur le treillis de marine emprunté par Ralph, puis ouvrit les portes.

Après l'opulence des salles d'apparat, le bureau privé de la princesse Kirsten paraissait presque trop simple, le genre de bureau d'une distinction discrète où un propriétaire terrien gérerait les affaires de son domaine. Ralph avait un peu de mal à admettre que l'ensemble du système stellaire d'Ombey soit dirigé depuis cette pièce.

Il s'avança jusqu'au bureau, sentant qu'il devrait saluer tout en sachant que cela paraîtrait ridicule ; il n'était pas militaire, après tout. La princesse n'était guère différente des images des actualités, une dame empreinte de dignité qui paraissait s'être arrêtée sur une cinquantaine perpétuelle. Il eut beau essayer de se discipliner, il ne put s'empêcher de la dévisager. Elle avait effectivement le nez typique des Saldana, mince avec le bout courbé vers le bas. C'était pratiquement le seul trait délicat de son visage ; devant son apparence robuste, il était impossible de l'imaginer devenant une frêle grand-mère.

La princesse Kirsten l'accueillit d'un généreux hochement de tête.

- Monsieur Hiltch. Enfin, en chair et en os.

- Oui, madame.

**- Merci beaucoup d'être venu. Si vous voulez bien vous asseoir, nous allons pouvoir commencer.**

**Ralph prit la chaise à côté de Roche Skark, reconnaissant pour l'illusoire sentiment de protection que lui procurait la présence de son patron. Jannike Dermot l'observait avec ce qui était presque de l'amusement. Hormis l'écuyer, la seule autre personne dans la pièce était Ryle Thorne, qui ne semblait nullement se soucier de la présence de Ralph.**

**- Nous allons convier maintenant l'amiral Farquar, dit Kirsten.**

**Elle transmit au processeur du bureau l'ordre d'établir une sensoconférence de niveau un. La pièce en forme de bulle blanche émergea pour les englober.**

**Ralph se vit assis à la droite de l'amiral, au bout de la table opposé à celui où siégeait la princesse.**

**- Pourriez-vous nous résumer la situation actuelle à Mor-tonridge, monsieur Hiltch ? demanda Kirsten.**

**- Madame, notre principale opération d'évacuation est désormais terminée. Grâce aux avertissements que nous avons diffusés, nous sommes parvenus à emmener plus de dix-huit mille personnes avec les avions et les aéros de transport de la Flotte royale. Soixante mille autres personnes ont pris la M6 et sont parvenues à fuir avant que l'autoroute ne soit bloquée. D'après les satellites détecteurs, il y a environ huit cents bateaux de réfugiés, qui se dirigent vers le continent principal. Pour l'instant, notre priorité est d'essayer d'évacuer les passagers des embarcations plus petites, qui sont dangereusement surchargées.**

**- Ce qui nous laisse près de deux millions de personnes coincées à Mortonridge, remarqua l'amiral Farquar. Et sans qu'on puisse y faire quoi que ce soit.**

**- Nous pensons que la plupart sont déjà possédées, dit Ralph. Après tout, les gens d'Ekelund ont eu deux jours devant eux. Et ceux qui ne sont pas encore possédés le seront demain. Nous nous trouvons**

toujours devant cette courbe exponentielle. Transposée dans la réalité, c'est une équation effrayante.

- Vous êtes absolument sûr qu'ils sont possédés ? demanda la princesse Kirsten.

- J'en ai bien peur, madame. Certes, nos images satellite sont brouillées sur toute la péninsule, mais nous sommes toujours en mesure d'utiliser certaines sections du réseau de communication. Les possédés ont apparemment oublié ce détail, ou ils s'en moquent. Les 1A ont essayé de tirer le maximum d'images des capteurs et des caméras. Le schéma général reste toujours le même. Les non-possédés sont traqués, puis systématiquement torturés jusqu'à ce qu'ils se soumettent à la possession. Ils n'y vont pas de main morte, bien qu'ils semblent être plus réticents en ce qui concerne les enfants. La plupart de ceux qui atteignent actuellement les points d'évacuation n'ont pas seize ans.

- Dieu du Ciel ! murmura la princesse.

- Aucun possédé n'a tenté de partir ? demanda Ryle Thorne.

- Aucun, monsieur, répondit Ralph. Ils semblent s'en tenir à l'accord, pour autant qu'on puisse en juger. La seule anomalie en ce moment, c'est le temps. Il est en train de se former au-dessus de Mortonridge un énorme nuage anormal. Cela a commencé ce matin.

- Un nuage anormal ? s'enquit Ryle Thorne.

- En effet, monsieur. C'est une couche presque uniforme qui s'étend à partir du sud et qui ne semble pas être affectée par le vent. Oh, et elle commence aussi à devenir d'un rouge lumineux. Nous pensons que cela pourrait être une protection supplémentaire contre les satellites détecteurs. Si elle continue à s'étendre à la même vitesse, Mortonridge sera complètement occultée d'ici à trente-six heures. Ensuite, il ne nous restera plus que les capteurs branchés sur le réseau et, à mon avis, les autres ne tarderont pas à s'en occuper.

- Un nuage rouge ? Est-il toxique ? questionna la princesse Kirsten.

**- Non, madame. On a envoyé des drones à l'intérieur pour prélever des échantillons. C'est juste de la vapeur d'eau. Mais ils le contrôlent d'une manière ou d'une autre.**

**- Pourrait-on l'utiliser comme arme ?**

**- Je ne vois pas comment on pourrait s'en servir offensive-ment. La puissance mise en oeuvre pour l'engendrer est très impressionnante, mais c'est tout. En tout cas, la frontière que nous avons établie sur l'isthme de Mortonridge est un vrai butoir. Les soldats appellent ça un coupe-feu. Les lasers DS ont tracé une bande de terre brûlée de deux kilomètres de large. Pour la surveiller, nous utilisons les observations satellite combinées avec les patrouilles au sol. Si quoi que ce soit s'y aventure, il sera instantanément repéré.**

**- Et si le nuage vient à survoler cette zone ?**

**- On essaiera de l'éliminer avec les lasers DS. Et si ça ne marche pas, nous aurons alors besoin de votre feu vert pour lancer des frappes punitives, madame.**

**- Je vois. Comment ferez-vous pour fixer les objectifs de ces frappes punitives si ce nuage rouge recouvre tout Mortonridge ?**

**- Des sections d'éclaireurs devront y aller, madame.**

**- Alors, prions que le nuage puisse être stoppé par les lasers.**

**- Je vois que vous avez fait le nécessaire pour prévenir toute tentative d'attaque massive, dit Ryle Thorne. Qu'avez-vous fait pour empêcher que des possédés se glissent parmi les réfugiés ? Nous savons tous qu'il suffit d'un seul pour que ce cauchemar recommence. Et pour ce que j'ai suivi de l'évacuation, je peux dire que c'était plutôt chaotique par moments.**

**- Ce qui a été chaotique, c'était de faire sortir les réfugiés, monsieur, rétorqua Ralph. Mais la suite a été plus simple. Tout les gens ont subi des tests pour voir s'ils n'avaient pas ce fameux effet énergétique. On n'en a pas trouvé un seul. Et puis même s'ils sont arrivés à passer,**

les réfugiés sont tous en isolation. Nous estimons que les seuls possédés d'Ombey se trouvent sur Mortonridge.

- Bien, dit la princesse Kirsten. Je sais que Roche Skark vous a déjà félicité, monsieur Hiltch, mais j'aimerais également vous exprimer ma gratitude pour la manière avec laquelle vous avez affronté cette crise. Votre conduite a été exemplaire.

- Merci, madame.

- Cela me déplaît de dire cela, mais je pense que la femme Ekelund avait raison. L'issue finale ne va pas être décidée ici.

- Pardonnez-moi, madame, mais j'ai dit à Ekelund que c'était inexact, et je le crois toujours.

- Poursuivez, monsieur Hiltch, lui dit cordialement Kirsten. Je ne mords pas et je donnerais cher pour avoir tort dans cette affaire. Vous avez une idée ?

- Oui, madame. Je crois qu'attendre passivement que ce problème se règle ailleurs serait une grave erreur. Pour notre propre tranquillité d'esprit, à défaut d'autre chose, il nous faut nous assurer que les possédés peuvent être vaincus, qu'on peut les obliger à rendre ce qu'ils ont pris. Nous savons que le tau-zéro peut les forcer à abandonner les corps qu'ils ont dérobés. Et il se pourrait que Kulu ou la Terre, ou quelque autre endroit abritant des ressources scientifiques vraiment top niveau, découvre plus rapidement une méthode plus efficace. Cela dit, il reste que, quelle que soit la solution adoptée, il nous faudra toujours aller sur le terrain pour la mettre en ouvre.

- Et vous voudriez commencer dès maintenant ? demanda l'amiral Farquar.

- Pour l'étape de préparation, oui. Il y a beaucoup de travail de terrain à faire pour commencer. Le colonel Palmer et moi-même pensons que les possédés ont déjà commis une grave erreur. En prenant possession de la population de Mortonridge, ils ont renoncé à toute possibilité de chantage. Ils ne peuvent plus nous menacer

d'un massacre comme ils l'ont fait à Exnall. Plus maintenant, car il ne leur reste plus d'otages. À présent c'est juste eux contre nous.

- Ralph, vous avez une expérience de première main de ce qu'ils valent au combat. Cela nous coûterait deux marines pour quatre ou cinq possédés capturés. C'est un mauvais ratio.

Ralph porta son attention sur la princesse, regrettant qu'ils se trouvent en senso-environnement. Il aurait voulu lui parler les yeux dans les yeux pour lui exposer sa vérité.

- Nous ne devrions pas utiliser nos propres marines, monsieur. Pas en première ligne. Comme vous venez de le dire, ils se feront tuer. On sait que les possédés doivent être complètement écrasés avant de pouvoir être soumis, et ce genre de combat démoraliserait nos troupes bien avant qu'on ait fait de véritables percées.

- Alors, que voulez-vous utiliser ? interrogea Kirsten avec curiosité.

- Il existe, madame, une technologie qui peut fonctionner efficacement dans les parages d'un possédé et qui, en outre, se trouve disponible en quantité suffisante pour libérer Mortonridge.

- Le biotek, répliqua Kirsten, vaguement satisfaite d'avoir fait le rapprochement.

- Oui, madame, acquiesça Ralph en s'efforçant de masquer sa surprise. Les Édénistes pourraient probablement fabriquer un type de guerrier capable de faire le boulot.

- Il y a même une séquence d'ADN appropriée qu'ils pourraient utiliser, dit-elle en se prenant au jeu, laissant ses pensées filer de l'avant, élaborer des possibilités. Un sergent de Tranquillité. J'ai pu voir des sensovidéos sur eux. Des brutes épaisses. Et comme Ione est notre cousine, je suis sûre qu'il n'y aurait pas de problème pour s'en procurer.

Les autres membres du Conseil de sécurité demeuraient silencieux, stupéfaits de l'ardeur manifeste qu'elle mettait à rejeter les tabous.

**- Nous aurions toujours besoin d'une grosse armée conventionnelle pour occuper et tenir le terrain reconquis, et encadrer les machines bioteks, dit Ralph avec circonspection.**

**- Oui. (La princesse était perdue dans ses pensées.) Vous nous avez assurément présenté une proposition valable, monsieur Hiltch. Malheureusement, et je suis sûre que vous en avez conscience, il est impensable que je puisse approcher les Édénistes avec une telle demande. Les implications d'une telle alliance ébranleraient certains des principes fondamentaux de la politique étrangère du royaume, une politique maintenue depuis des siècles.**

**- Je vois, madame, dit Ralph d'un ton froid.**

**- Je ne peux pas leur présenter cette requête, déclara Kirsten en buvant ses propres paroles. Seul le roi Alastair peut le faire. Aussi le mieux serait que vous alliez voir mon grand frère de ma part, n'est-ce pas, monsieur Hiltch ?**

**Sitôt la Nouvelle-Californie tombée aux mains de l'Organisation de Capone, le Consensus des trente habitats orbitant autour de Yosemite commença à se préparer à la guerre. Une telle situation ne s'était jamais produite depuis la fondation de l'édénisme, cinq siècles auparavant. Il n'y avait eu que Laton pour les menacer par le passé, mais il était seul. Les ressources extraordinaires dont ils disposaient à l'échelle de la Confédération avaient suffi à régler son cas (c'était du moins ce qu'ils croyaient à l'époque). Cette fois, c'était différent.**

**D'un bout à l'autre de la Confédération, les Adamistes avaient presque toujours laissé les préjugés entacher l'opinion qu'ils avaient de la culture édéniste. Ils présumaient que, comme celle-ci était à la fois riche et cloîtrée, elle devait donc être sinon décadente, à tout le moins timorée. Ils se trompaient. Les Édénistes étaient fiers de leur approche rationnelle de toutes les facettes de l'existence. Ils pouvaient déplorer la violence, être partisans d'interminables négociations diplomatiques et de sanctions économiques face à n'importe quelle forme de conflit, mais, en dernière extrémité, ils étaient prêts à se battre. Et à se battre avec une précision d'une froide logique proprement effrayante.**

**Une fois la décision prise, le Consensus entreprit de coordonner les ressources de la géante gazeuse et d'établir les priorités. Les vastes grappes de stations industrielles qui entouraient chaque habitat furent immédiatement converties à cent pour cent en usines d'armement. La production des composants fut gérée par le Consensus, ajustant la demande à la capacité en l'espace de quelques heures, pour ensuite coordonner les procédures finales de fabrication. À peine quatre heures après le début de l'opération, les premières nouvelles guêpes de combat sortirent de leurs aires d'assemblage fraîchement allouées.**

**Après avoir conquis la Nouvelle-Californie, Capone entama sa campagne contre les installations des astéroïdes du système. Le Consensus sut alors que tout n'était plus désormais qu'une question de temps. Yosemite était la source d'approvisionnement en He, pour l'ensemble du système, le lieu stratégique par excellence.**

**Si Capone avait commencé par ordonner un assaut total sur Yosemite, peut-être aurait-il réussi son coup. Au lieu de cela, il choisit de s'emparer des installations des astéroïdes, erreur tactique s'il en fut. Le Consensus disposa ainsi de jours précieux pour consolider les défenses de la géante gazeuse. Même Emmet Mordden ne réalisa pas vraiment le formidable potentiel que représentait une civilisation entière entreprenant de se mettre sur le pied de guerre, tout spécialement quand elle possédait les ressources technologiques de l'édénisme. Comment l'aurait-il pu ? Cela ne s'était jamais produit auparavant.**

**Des faucons planant à sept cent mille kilomètres au-dessus des pôles de la Nouvelle-Californie observaient les trois nouvelles escadres en train de s'assembler parmi les cinquante-trois astéroïdes orbitant autour de la planète. Leur composition, le nombre des vaisseaux, et même dans certains cas les caractéristiques de leur armement, furent dûment répertoriés et transmis à Yosemite. Contrairement à ce que pensait l'Organisation, les faucons ne constituaient pas la totalité de l'opération de renseignement édéniste, ils se bornaient à coordonner les observations. Des milliers de capteurs espions furtifs, des globes de la taille d'une tomate, tombèrent au milieu des astéroïdes telle une chute de neige noire sans fin. Toutes les informations qu'ils captaient étaient transmises aux faucons par les**

**liens d'affinité via leurs processeurs bioteks. Les possédés ne pouvaient pas détecter l'affinité qui, en outre, n'était sensible ni aux méthodes de brouillage conventionnelles ni aux interférences du pouvoir énergétique. Tout cela permettait aux globes espions de fournir un compte rendu des opérations minute par minute.**

**Si quelqu'un dans l'Organisation avait pu imaginer à quel point les Édénistes étaient renseignés, ils n'auraient jamais envoyé leurs astronefs.**

**Trente-neuf heures après que Capone eut donné le feu vert pour tenter de capturer les dragues à nuages de Yosemite, deux des trois escadres de vaisseaux arrimés dans les astéroïdes se mirent en route. Le Consensus connaissait et leurs vecteurs de vol et le moment de leur arrivée.**

**Yosemite orbitait à sept cent quatre-vingt-un millions de kilomètres de l'étoile de type G-5 du système de la Nouvelle-Californie. D'un diamètre de cent vingt-sept mille kilomètres, elle était à peine plus petite que Jupiter, quoique ses bandes de turbulences n'aient pas la vigueur normalement associée avec une telle masse. Leur coloration elle-même était banale, banderoles couleur terre de Sienne ou caramel serpentant au milieu des éclats de cristaux d'ammoniaque d'un blanc pur.**

**Les trente habitats édénistes orbitaient tranquillement à trois quarts de million de kilomètres au-dessus de l'équateur, leurs trajectoires seulement perturbées par de légères résonances avec les huit grosses lunes intérieures. C'était sur cette bande radiale que le Consensus avait concentré sa nouvelle structure défensive. Chacun des habitats était entouré des plates-formes renforcées de la défense stratégique. Mais vu la brutalité manifestée par les assaillants, le Consensus voulait éviter qu'un des vaisseaux de l'Organisation puisse s'approcher suffisamment près pour lancer une salve de guêpes de combat.**

**Les vecteurs et la durée de vol identifiés, le Consensus redéploya douze mille des trois cent soixante-dix mille guêpes de combat qu'il avait déjà disposées autour de la zone équatoriale de la géante gazeuse. Leurs réacteurs à fusion s'allumèrent durant quelques**

**minutes pour les placer sur une trajectoire d'interception élargie avec la portion d'espace où les assaillants étaient censés émerger. Une centaine des faucons en patrouille reçurent l'ordre de se rapprocher.**

**Les sept premiers attaquants à émerger étaient tous, conformément aux programmes tactiques standard, des frégates à réaction rapide de première ligne. Leur mission était d'évaluer la force de l'adversaire et, si nécessaire, de débarrasser de tout engin hostile la zone d'émergence prévue pour les escadres d'assaut. Leurs horizons des événements s'étaient à peine effacés, les laissant en chute libre, que déjà vingt-cinq faucons fonçaient sur elles à une accélération de dix g. Les champs de distorsion les emprisonnèrent, brisant l'équilibre de l'espace autour de leurs coques, les empêchant d'effectuer une manoeuvre de saut pour se mettre à l'abri. Les guêpes de combat, lancées à vingt-cinq g, étaient déjà en train de combler la distance qui les séparait d'elles. Les frégates tirèrent aussitôt des salves défensives, mais comme leurs capteurs étaient gênés par le flux énergétique dispensé par leurs propres équipages, la réponse fut trop lente à venir ; et même alors, elles étaient déjà largement surpassées en nombre. Chacune des frégates se trouva être la cible d'au moins cent cinquante guêpes de combat se ruant sur elle de toutes les directions. Au mieux, elles pouvaient tirer quarante guêpes défensives. Pour avoir une bonne chance de s'en sortir, il leur en aurait fallu près de cinq cents chacune.**

**En moins d'une centaine de secondes, les sept frégates furent détruites.**

**Dix minutes plus tard, les autres astronefs de l'Organisation commencèrent à émerger de leur saut TTZ. Leur situation se révéla encore pire. Ils s'étaient attendus à trouver un périmètre défensif établi par les frégates spécialisées. Il fallait un certain temps à un vaisseau adamiste ordinaire pour déployer ses grappes de capteurs et sonder l'espace local en quête d'un danger éventuel ; un délai qui ici fut encore allongé par le fonctionnement défaillant des équipements. Lorsque les capteurs finirent par transmettre une image de la zone extérieure, on aurait cru voir une petite galaxie en marche. Yosemite avait pratiquement disparu derrière une nébuleuse étincelante de réacteurs à fusion ; des milliers de guêpes**

de combat et des dizaines de milliers de charges secondaires allumaient une aube trompeuse sur la moitié de la face sombre de la gigantesque planète. Et la nébuleuse se contractait, avec une double volute en son centre qui se tordait paresseusement pour former deux denses spirales montant inexorablement vers les zones d'émergence.

L'un après l'autre, les astronefs de l'Organisation s'écrasèrent contre les terribles montagnes de lumière grosses comme une lune, explosant en des avalanches photoniques qui dévalaient ensuite vers les ténèbres béantes.

Deux heures plus tard, les faucons en mission d'observation au-dessus de la Nouvelle-Californie rapportèrent que la troisième escadre de Capone quittait à son tour les astéroïdes. Lorsqu'ils furent à un quart de million de kilomètres au-dessus de la planète, les vaisseaux activèrent leurs nouds ergostruc-turants et disparurent. Le Consensus fut quelque peu surpris du vecteur de vol qu'ils avaient choisi ; ils n'étaient alignés sur aucun monde habité connu.

Même la disparition de la menace physique n'avait pas réussi à calmer le tumulte qui s'était déchaîné dans la tête de Louise. Ils avaient rejoint l'orbite pour s'arrimer au Royaume lointain sans rencontrer de problèmes, quoique Furay n'ait cessé de maugréer contre les défaillances de tel ou tel appareil au cours de l'ascension.

Le vaisseau stellaire n'était pas aussi impressionnant qu'elle aurait cru. L'intérieur évoquait des logements de domestiques, sauf qu'il était fait de métal et de plastique. Quatre sphères accolées formaient un ensemble pyramidal que l'équipage appelait module de vie, et c'était là la totalité de l'espace vital disponible ; apparemment, le reste de l'intérieur du vaisseau était occupé par la machinerie. Tout était si affreusement petit - les tables, les chaises, les couchettes - et il fallait toujours replier ce qui n'était pas utilisé. Et pour mettre le comble à son malheur, l'apesanteur se révéla être un véritable cauchemar.

C'était plutôt ironique. Alors que Geneviève avait repris du poeil de la bête au cours du vol en spatiojet, Louise s'était sentie de plus en plus mal. Dès que les moteurs des fusées avaient été coupés, les laissant

en apesanteur, Geneviève avait poussé des cris de joie, s'était débarrassée de son harnais et s'était mise à courir dans la cabine en riant comme une sotte aux bonds et aux cabrioles qu'elle faisait. Même Fletcher, une fois passées ses premières inquiétudes face à cette sensation nouvelle, commença à se détendre, esquissant avec un sourire prudent quelques petits mouvements de gymnastique sous les encouragements de Geneviève.

Mais, elle, non. Oh, non. A trois reprises durant la manoeuvre de rendez-vous, elle avait eu de terribles nausées avec ce spatiojet qui trépidait sans cesse. Il lui avait fallu plusieurs tentatives pour apprendre à se servir du tube sanitaire prévu pour ces cas-là, à la grande horreur des autres occupants de la cabine. Elle avait encore eu des nausées, tout au moins des crampes d'estomac, après leur passage en apesanteur dans le sas menant au minuscule salon du vaisseau. Endron, le spécialiste des systèmes de l'astronef qui faisait également office de médecin de bord, l'avait tramée jusqu'à la cabine sanitaire. Vingt minutes plus tard, lorsque les horribles brûlures d'estomac s'étaient calmées et qu'on lui eut vaporisé un liquide frais dans la bouche pour évacuer le goût de vomi, elle avait enfin commencé à faire le bilan. Elle éprouvait une sensation bizarre dans les oreilles et, quand elle en toucha une, elle sentit quelque chose de dur fixé autour.

- Nanoniques médicales, lui dit Endron. Je vous en ai mis une unité derrière chaque oreille. N'essayez pas de les enlever, elles sont reliées à vos oreilles internes. Cela devrait résoudre votre problème d'équilibre.

- Merci, répondit-elle avec humilité. Je m'en veux de vous causer de tels soucis.

- Ce n'est rien. Si seulement votre soeur était aussi calme que vous.

- Oh, je suis désolée. Elle vous embête ? Il se mit à rire.

- Pas vraiment. Nous ne sommes pas habitués à avoir des enfants de son âge à bord, c'est tout.

Louise arrêta de tripoter l'appareil médical. En écartant sa main, elle découvrit un étrange bracelet vert autour de son poignet ; il était fait d'une substance rappelant le polyéthylène mat, mesurait deux centimètres et demi de large sur un centimètre d'épaisseur. D'une seule pièce, massif. En y regardant de plus près, elle vit qu'il était soudé à sa peau, sans toutefois lui causer la moindre douleur.

- Une autre unité, fit Endron d'un ton pince-sans-rire. Et celle-ci non plus, vous ne la touchez pas, s'il vous plaît.

- C'est aussi pour mon équilibre ?

- Non, celle-ci c'est pour votre autre état. Elle maintiendra votre chimie sanguine stable et, si jamais elle détecte un problème métabolique dû à l'exposition à l'apesanteur, elle me transmettra un signal.

- Quel autre état ? s'enquit-elle timidement.

- Vous saviez que vous étiez enceinte, n'est-ce pas ?

Elle ferma les yeux et hocha la tête, trop honteuse pour le regarder. Un parfait inconnu qui était au courant. Quelle horreur.

- Vous auriez dû en avertir Furay, lui dit-il sur un léger ton de remontrance. L'apesanteur provoque d'importantes modifications physiologiques dans le corps, surtout si on n'y est pas habitué. Et dans votre état, vous auriez vraiment dû vous y préparer avant le décollage du spatiojet.

Une larme chaude filtra de sous sa paupière.

- Tout va bien, n'est-ce pas ? Le bébé. Oh, s'il vous plaît, je ne savais pas.

- Chut, fit Endron en lui touchant le front avec douceur. Le bébé va très bien. Vous êtes une jeune femme en pleine santé. Je suis désolé si je vous ai effrayée ; comme je disais, nous ne sommes pas habitués à avoir des passagers. Je suppose que ce doit être tout aussi bizarre pour vous.

**- Tout va bien, c'est vrai ?**

**- Oui. Et les nanoniques veilleront à ce que ça continue.**

**- Merci. Vous avez été très gentil.**

**- Je fais juste mon travail. Il faudra toutefois que je consulte certains fichiers pour votre régime et que je vérifie ce que nous avons comme nourriture à bord. Je reviendrai vous voir à ce sujet.**

**Louise rouvrit les yeux, pour découvrir que sa vision de la cabine était brouillée par le liquide coulant sur ses yeux. Elle battit des paupières pour s'en débarrasser.**

**- Allez, je vous libère, dit Endron en dégrafant les sangles qui la maintenaient sur la couchette. Mais n' allez pas vous agiter comme votre sour, surtout.**

**Il s'exprimait avec la même intonation que Mrs Charlsworth.**

**- Promis.**

**Le reste de la phrase mourut sur ses lèvres lorsqu'elle le vit. Sa première pensée fut qu'il souffrait d'une espèce de terrible maladie.**

**Le visage d'Endron était plutôt ordinaire. Proche de la soixantaine, il avait des cheveux courts, bouclés, d'un noir tirant sur le gris. Ses joues avaient l'air presque bouffies, ce qui gommait les rides qui auraient dû s'y trouver. Quant à son corps... Il avait de très larges épaules sur une cage thoracique hypertrophiée. Louise pouvait distinguer le tracé de chacune des côtes sous le tissu vert lustré de sa tenue de vol. Elle avait vu des hologrammes de moineaux terriens à l'école, et l'anatomie qu'elle avait sous les yeux lui rappelait cet oiseau à la forme boulotte. La poitrine était énorme et d'apparence très frêle.**

**- Vous n'aviez jamais vu de Martien, hein ? lui demanda-t-il gentiment.**

Louise s'en voulut de l'avoir ainsi détaillé et elle détourna la tête.

- Je ne suis pas sûre. Est-ce que tous les Martiens vous ressemblent ?

- Oui. Aussi vaudrait-il mieux que vous vous y fassiez. Après tout, vous êtes sur un vaisseau de ligne de l'IRIS, et les autres membres d'équipage sont tous comme moi. Sauf Furay, évidemment ; c'est d'ailleurs pour ça qu'il est à bord. Nous ne pourrions pas piloter le spatiojet jusqu'aux planètes terracom-patibles. La gravitation y est trop forte pour nous.

- Comment... (Elle n'était pas certaine que ce soit un sujet qu'il convenait d'aborder de façon aussi dégagée, c'était un peu comme s'ils parlaient d'une maladie incurable.) Pourquoi êtes-vous comme ça ?

- Génie génétique. Un acte purement délibéré, qui remonte à un bout de temps. Malgré la terraformation, nous n'avons pas une atmosphère normale sur Mars. Nos ancêtres ont décidé de résoudre le problème en coupant la poire en deux. Comme nous étions une société communiste, tout le monde a pu naturellement bénéficier de la modification génétique qui étendait notre capacité pulmonaire ; et cela venait s'ajouter aux précédentes transformations que nous nous étions imposées pour pouvoir survivre dans le champ de gravitation de la Lune.

- La Lune ? demanda Louise en s'efforçant de mettre de l'ordre dans ses pensées. Vous avez d'abord vécu sur la Lune ?

- C'est la Nation lunaire qui a terraformé Mars. On ne vous a pas appris cela à l'école ?

- Euh... non. Du moins, on n'en est pas encore arrivés là.

Elle préféra ne pas l'interroger sur la question du communisme. Etant donné les opinions de papa sur le sujet, cela risquait de lui compliquer un peu trop la vie en ce moment.

- Je pense qu'on va arrêter ici le cours d'Histoire, lui dit-il en souriant gentiment. Il est presque minuit, heure de Norwich. Il vaudrait peut-être mieux que vous dormiez un peu, non ?

Elle lui répondit par un vif hochement de tête.

Endron lui montra les mouvements élémentaires pour se déplacer en apesanteur. Pas besoin de se précipiter, insista-t-il, l'important c'était d'arriver à bon port sans anicroche. Et en se méfiant des effets de l'inertie qui pouvaient vous occasionner de vilaines ecchymoses.

Sous ses encouragements, elle prit le chemin de la capsule de vie qu'on leur avait allouée : une salle de cinq mètres de côté avec des murs en matériau composite d'un gris perle douteux, dans lesquels étaient encastrés plusieurs panneaux d'instruments avec de petites lumières orange et vertes clignotant sous leurs vitres sombres. Des portes en plastique, ressemblant à une sorte de liquide solidifié, s'ouvrirent sur trois " cabines " où ils étaient censés dormir (plus exiguës que les penderies qu'elle avait dans sa chambre de Cricklade). Il y avait une salle de bains sur le pont supérieur à laquelle Louise jeta un regard aussitôt suivi d'un mouvement de recul, se jurant de ne plus aller aux toilettes avant qu'ils n'aient retrouvé la terre ferme.

Dès qu'elle franchit l'écoutille du plafond, Geneviève se précipita pour la serrer dans ses bras. Fletcher l'accueillit avec un sourire.

- N'est-ce pas fantastique ! s'exclama la fillette.

Elle flottait avec les orteils à vingt centimètres du sol, tournoyant comme une ballerine, ses deux couettes faisant un angle droit avec sa tête. Lorsqu'elle écarta les bras, sa vitesse ralentit. Un petit coup de pied exécuté avec précision, trop vif pour que l'oeil puisse le suivre, la fit monter vers le plafond. Elle s'agrippa à une prise-crampon pour stopper le mouvement. Elle adressa un regard ravi à Louise.

- Je te parie que j'arrive à faire sept cabrioles avant de toucher le sol, dit-elle .

- Je n'en doute pas, répondit Louise d'un ton las.

- Oh. (Geneviève prit aussitôt un air contrit et elle redescendit vers le pont jusqu'à ce qu'elle se retrouve au même niveau que Louise.) Excuse-moi. Comment tu te sens ?

- Bien, maintenant. Et il est l'heure d'aller au lit.

- Oooh, Louise !

- Tout de suite.

- Bon, d'accord...

Endron tendit à la fillette une ampoule en plastique.

- Tiens, c'est une boisson au chocolat. Prends-la, je suis sûr que tu aimeras ça.

Geneviève se mit à aspirer goulûment sur le bec.

- Vous êtes rétablie, milady ? demanda Fletcher.

- Oui, merci, Fletcher.

Ils se regardèrent un long moment, sans se rendre compte qu'Endron les observait.

Un des panneaux d'instruments émit un petit bip.

Endron fronça les sourcils et flotta jusqu'à lui avant de s'ancrer à une pelote adhésive.

- C'est de la camelote, ces composants, marmonna-t-il. Un peu embarrassé, Fletcher adressa une moue d'excuse à

Louise.

- Je suis incapable d'empêcher cela, dit-il dans un murmure.

- Ce n'est pas votre faute, souffla-t-elle en réponse. Ne vous en faites pas. Le vaisseau marche toujours.

- Oui, milady.

- C'était bon, déclara Geneviève en tendant l'ampoule en plastique vide et en émettant un rot.

- Gen!

- Pardon.

Endron montra à Louise comment fonctionnaient les équipements de la cabine, et elle put enfin mettre Geneviève au lit : un sac de couchage bien rembourré, fixé au pont. Louise rentra les cheveux de sa soeur dans le capuchon et l'embrassa tendrement. Geneviève lui retourna un sourire ensommeillé et ferma aussitôt les yeux.

- Elle en a pour huit bonnes heures avec le sédatif que je lui ai donné, dit Endron en levant l'ampoule vide. Et à son réveil elle sera beaucoup moins excitée. Furay m'a expliqué dans quel état elle était quand vous êtes montés à bord du spa-tiojet. C'était le contrecoup de l'incendie du hangar. D'une certaine façon, ce genre de réaction extrême est aussi néfaste qu'un repli sur soi.

- Je vois.

Il n'y avait plus rien à ajouter, semblait-il. Louise jeta un regard à Geneviève avant que l'étrange porte ne se contracte. Une nuit entière sans possédés, sans Roberto et sans Quinn Dexter.

J'ai tenu ma promesse, songea Louise. Merci mon Dieu.

Malgré sa fatigue, elle parvint à esquisser un sourire rempli de fierté. Elle n'était plus la fille de propriétaire terrien frivole et gâtée que méprisait tant Carmitha à peine quelques jours auparavant. J'ai dû grandir un peu, songea-t-elle.

- Vous devriez vous reposer à présent, milady, dit Fletcher.

**- Je pense que vous avez raison, répondit-elle dans un bâillement. Vous allez vous coucher, vous aussi ?**

**Pour une fois, le visage sérieux de Fletcher afficha une certaine décontraction.**

**- Je crois que je vais veiller un petit moment. (Il désigna d'un geste un holoécran montrant une image transmise par l'une des caméras extérieures ; un paysage parsemé de nuages se déroulait devant eux, avec ses verts pastel, ses bruns et ses bleus éclairés par le rayonnement du Duc.) Ce n'est pas si souvent qu'un mortel a l'occasion de voir un monde par-dessus l'épaule des anges.**

**- Bonne nuit, Fletcher.**

**- Bonne nuit, milady. Puisse le Seigneur préserver vos rêves des ténèbres.**

**Louise n'eut pas le temps de rêver. Une main pressant son épaule la réveilla un peu trop tôt.**

**Elle grimaça sous la lumière qui entrait par la porte ouverte. Quand elle voulut bouger, elle se rendit compte qu'elle en était incapable. Le sac de couchage la serrait trop.**

**- Qu'y a-t-il ? grogna-t-elle.**

**Le visage de Fletcher n'était qu'à quelques centimètres du sien, le front barré par un sombre froncement de sourcils.**

**- Je suis désolé, milady, mais il règne une certaine confusion parmi l'équipage. J'ai pensé que vous deviez en être informée.**

**- Ils sont à bord ? s'écria-t-elle avec effroi.**

**- Qui ça ?**

**- Les possédés.**

- Non, lady Louise. Soyez sans crainte, nous sommes parfaitement en sécurité.

- Alors, que se passe-t-il ?

- Je crois qu'ils sont dans un autre vaisseau.

- Très bien, j'arrive.

Sa main tâtonna avant qu'elle ne trouve le sceau de fermeture du sac. Elle le tourna de quatre-vingt-dix degrés et le tissu spongieux s'ouvrit sur toute sa longueur. Une fois habillée, elle noua ses cheveux en une vague queue de cheval, puis flotta jusqu'à la minuscule cabine.

Fletcher la guida jusqu'à la passerelle en se tortillant le long des montées tubulaires reliant entre elles les capsules de vie et de coursives mal éclairées apparemment plus exiguës encore que leur cabine. La première vision qu'eut Louise de la passerelle lui rappela le caveau familial des Kavanagh sous la chapelle du manoir : une pièce sombre avec des cristaux en forme de chandelle juchés au-dessus des consoles d'instruments, dispensant des reflets de lumière bleu et vert qui rampaient le long des murs. Les machines, les tuyaux à ailettes et les câbles en plastique qui couvraient la plupart des cloisons formaient un paysage confus baigné d'une lueur glauque. Mais cette impression venait surtout de la présence des quatre membres d'équipage étendus sur leurs volumineuses couchettes anti-g ; ils avaient les yeux clos et leurs membres étaient immobiles. Une fine toile hexagonale les recouvrait, les maintenant sur les couchettes.

Elle reconnut Furay et Endron, mais c'était la première fois qu'elle voyait le capitaine Layia et Tilia, l'expert en ergonavi-gation du Royaume lointain. Endron avait dit vrai, les autres Martiens avaient exactement les mêmes traits anatomiques que lui. En fait, il n'y avait que peu de différences entre les sexes. Louise n'aurait même pas su dire si les deux femmes avaient des seins. Sur pareille cage thoracique, ils auraient eu quelque chose d'incongru.

- Et maintenant, que fait-on ? demanda-t-elle à Fletcher.

**- Je ne sais pas trop, ils ne dormiraient pas ainsi s'ils avaient la moindre inquiétude.**

**- Ils ne sont pas endormis. Ils communiquent avec l'ordinateur de vol. Joshua m'a dit que ça se passe comme ça sur un vaisseau stellaire. Euh... je vous expliquerai plus tard.**

**Louise rougit un peu ; désormais, Joshua faisait tellement partie de sa vie qu'il lui était difficile de se souvenir qui il était vraiment. Elle utilisa les anneaux de sécurité pour se déplacer jusqu'à la couchette de Furay et se risqua à lui tapoter l'épaule. En fait, il ne lui vint même pas à l'idée d'aller déranger les autres, sans doute retenue par une peur enfantine face à la réaction que pourraient avoir ces étranges personnages. Furay ouvrit les yeux avec une expression contrariée.**

**- Oh, c'est vous ? dit-il.**

**- Je suis désolée. Je voulais juste savoir ce qui se passe.**

**- Oui, d'accord. Attendez.**

**La toile s'enroula et disparut dans le bord de la couchette. Furay exerça une petite poussée et son corps se dressa lentement à la verticale. Il utilisa une pelote adhésive pour s'ancrer face à Louise.**

**- Rien de très bon, j'en ai peur, déclara-t-il. L'amiral commandant l'escadre des Forces spatiales a mis tous les astronefs en état d'alerte orange, c'est-à-dire juste un niveau en dessous de l'alerte de combat effective.**

**- Pourquoi ?**

**- Le Tantu a disparu de notre réseau de communication. Ils ne répondent plus à aucun signal. Elle craint qu'il n'ait été détourné. Il semblerait qu'il y ait eu une espèce de message altéré quelques minutes après que le spatiojet de la frégate se fut arrimé, puis plus rien.**

Louise lança un regard coupable à Fletcher, qui demeura impassible. Furay remarqua cet échange furtif.

- Le spatiojet du Tantu a quitté Bennett Field environ dix minutes après nous. Des commentaires ?

- Les rebelles étaient juste derrière nous, répondit rapidement Louise. Ils ont peut-être embarqué sur l'autre spatiojet.

- Et capturé une frégate à eux seuls ? rétorqua Furay avec scepticisme.

- Ils avaient des armes énergétiques, dit Louise. je les ai vues.

- Essayez donc d'agiter un fusil laser sur la passerelle d'un astronef des Forces spatiales de la Confédération, et les marines vous découperont en rondelles.

- Je n'ai aucune autre explication, répondit-elle d'un ton assuré.

Hum!

À en juger par le regard qu'il lança à Louise, il commençait à se demander sérieusement s'il avait bien fait de la laisser monter à bord.

- Et que propose l'amiral pour remédier à cela ? questionna Fletcher.

- Elle n'a pas encore pris de décision. Le Serir est parti à la rencontre de la frégate. Elle réexaminera la situation après avoir eu leur rapport.

- Elle ? demanda Fletcher avec surprise. Votre amiral est une lady ?

Furay se gratta le menton, essayant de comprendre ce que l'homme voulait dire.

- Oui, Fletcher, siffla Louise. Nous n'avons pas beaucoup de femmes régisseurs sur Norfolk, expliqua-t-elle à Furay d'un ton badin. Nous

n'avons pas l'habitude de voir des dames occuper des postes importants. Pardonnez-nous notre ignorance.

- Vous ne m'avez pas l'air d'être une jeune femme sans importance, Louise, dit Furay.

Le ton était si équivoque, doucereux et caustique à la fois, qu'elle était incapable de dire s'il était en train de faire ce que Mrs Charlsworth appelait une avance, ou s'il se montrait sarcastique.

Soudain Furay se raidit.

- Il se déplace.

- Qui ça, " il " ?

- Le Tantu. Il se met en route, il quitte son orbite. Vos rebelles ont dû le détourner, ça ne peut être que ça.

- Le vaisseau s'en va ? demanda Fletcher.

- C'est ce que je viens de dire ! lança Furay d'une voix agacée. Ils doivent se diriger vers un point de saut.

- Comment réagit l'amiral ? s'enquit Louise.

- Je ne sais pas trop. Le Royaume lointain n'est pas un appareil de combat et nous n'avons donc pas accès aux communications stratégiques de l'escadre.

- Nous devons les suivre, déclara Fletcher.

- Pardon ?

D'un regard Louise lui intima de se taire.

- Ce vaisseau doit suivre la frégate. Il faut avertir les gens de ce qu'il transporte.

- Et qu'est-ce qu'il transporte ? s'informa Furay d'un ton mielleux.

- Des rebelles, s'empressa de dire Louise. Des gens qui ont pillé et tué. Et qui recommenceront si on ne les arrête pas. Mais je suis sûre qu'on peut laisser aux Forces spatiales de la Confédération le soin d'administrer la justice, n'est-ce pas, Fletcher ?

- Lady...

- Qu'est-ce qui vous rend aussi nerveuse ? demanda le capitaine Layia alors que la toile de sa couchette se résorbait pour la laisser flotter vers les trois autres.

Son visage possédait quelques traits féminins, dut admettre Louise, mais pas beaucoup ; le crâne rasé était par trop déconcertant - toutes les dames ont les cheveux longs, après tout. L'assurance avec laquelle Layia avait fait son entrée en scène témoignait de l'autorité dont elle était investie ; dès le moment où elle avait parlé, il n'avait fait aucun doute que c'était elle qui commandait, l'étoile d'argent qui ornait son épaulette n'avait rien à voir là-dedans.

- Je suis d'avis que nous devrions suivre la frégate, madame, dit Fletcher. Nous ne pouvons pas laisser les rebelles à bord semer plus avant leur sédition.

- Et nous ne les laisserons pas, répondit calmement Layia. Je peux vous assurer que l'amiral ne prend pas à la légère le détournement d'une frégate. Cependant, cela relève des Forces spatiales et nous ne sommes qu'un astronef de ravitaillement. Ce n'est pas notre problème.

- Mais il faut les arrêter !

- Et comment ? Si on utilise des guêpes de combat, on tuera tout le monde à bord.

Fletcher fit un appel du regard à Louise, qui ne put que hausser les épaules, un geste difficile à déchiffrer en apesanteur.

- L'amiral va envoyer un astronef à leur poursuite, dit le capitaine Layia. Chaque fois qu'il atteindra un système stellaire, il informera

simplement les autorités locales de la situation. Le Tantu ne pourra plus s'amarrer nulle part, et ils seront bien forcés de négocier quand ils auront épuisé leurs vivres.

- On ne laissera pas débarquer ceux qui se trouvent à bord ? s'inquiéta Fletcher.

- Absolument pas, l'assura le capitaine.

- À condition que le vaisseau de chasse réussisse à ne pas les perdre au cours de leurs sauts TTZ, dit Furay d'un ton pessimiste. Si le Tantu se programme pour une série de sauts séquentiels, quiconque essaiera de le suivre aura de sérieux problèmes, sauf si c'est un faucon. Et ce ne sera pas le cas puisqu'il n'y en a pas dans l'escadre. (Il s'interrompit un instant en voyant le regard du capitaine.) Désolé, mais c'est la méthode standard pour éviter les filatures, et n'importe quel astronef des Forces spatiales peut effectuer des sauts séquentiels. Vous le savez.

- S'il vous plaît, madame, supplia Fletcher, s'il y a la moindre chance que ces rebelles puissent s'échapper, nous devons les suivre.

- Primo, vous êtes un passager. Il me semble que M. Furay a expliqué que nous sommes obligés de rester en orbite autour de Norfolk tant que l'exigeront les Forces spatiales, et tout l'or du monde ne saurait changer cela. Secundo, si je quittais l'orbite pour prendre le Tantu en chasse, l'amiral me ferait revenir et me relèverait de mon commandement. Tertio, comme on vient de vous en informer fort obligeamment, le Tantu peut effectuer des sauts séquentiels ; si une frégate de première ligne ne peut les suivre dans ce genre de manouvres, ce n'est certainement pas nous qui pourrons le faire. Et quarto, monsieur, si vous ne quittez pas ma passerelle sur-le-champ, je vous jette dans un canot de sauvetage et je vous donne un aller simple pour cette terre ferme que vous aimez tant. Me suis-je bien fait comprendre ?

- Oui, capitaine, dit Louise qui se sentait toute petite. Désolée de vous ennuyer. Nous ne recommencerons plus.

**- Oh merde ! lança soudain Endron depuis sa couchette anti-g. J'ai plusieurs processeurs qui flanchent. J'ignore ce que c'est, mais ça se multiplie.**

**Layia regarda Louise et montra du doigt l'écoutille.**

**Louise empoigna Fletcher par le bras et donna une poussée avec ses pieds pour les propulser tous les deux vers le passage. Elle n'aima pas du tout l'expression angoissée qu'elle vit sur le visage de Fletcher. Sa trajectoire ne fut pas des plus précises, et celui-ci, d'une pichenette, dut les écarter d'une des consoles.**

**- Qu'êtes-vous en train de faire ? se lamenta-t-elle quand ils se retrouvèrent dans la cabine qui leur avait été allouée. Ne voyez-vous pas que c'est dangereux de se mettre le capitaine à dos ? (Elle se ressaisit et se plaqua la main sur la bouche, consternée par sa gaffe.) Oh, Fletcher, pardonnez-moi. Je ne voulais pas dire ça.**

**- Et pourtant, vous avez dit la vérité, milady. Comme toujours. C'était folie de ma part, je dois l'admettre, oui, et imprudence, aussi. Car votre soeur et vous devez rester en sécurité ici.**

**Il se retourna et jeta un coup d'oeil à l'holoécran. Ils étaient en train de survoler la face de Norfolk tournée vers la Duchesse, un austère décor de rouges et de noirs.**

**- Pourquoi, Fletcher ? Pourquoi était-ce si important de suivre Quinn Dexter ? Les Forces spatiales peuvent s'occuper de lui. Vous vous faites du souci pour ce qui pourrait arriver s'il était lâché sur une autre planète ?**

**- Pas exactement, milady. Il y a désormais, hélas, beaucoup de possédés disséminés dans votre belle Confédération. Non, j'ai pu voir dans le coeur de cet homme, et cela m'effraie au plus haut point, lady Louise, beaucoup plus que l'enfer de l'au-delà. C'est lui l'être étrange que j'ai perçu tout à l'heure. Il est différent des autres possédés. C'est un monstre, il apporte le mal. J'ai résolu ce dilemme dans ma tête, quoiqu'il m'ait fallu batailler pendant des heures. Je dois devenir sa Némésis.**

- La Némésis de Dexter ? dit-elle d'une voix lasse.

- Oui, milady. Je crois qu'il est peut-être la raison pour laquelle Nôtre-Seigneur m'a accordé la grâce de revenir. Il m'a été donné à cet égard une acuité que je ne saurais, en conscience, ignorer. Je dois sonner l'alarme avant qu'il ne puisse propager ses funestes desseins sur d'autres mondes.

- Mais il nous est impossible de le suivre.

- Oui, milady, cette situation inextricable me serre le cour, tout emprunté qu'il soit. Elle me ronge comme un feu. Avoir été si près et perdre la piste.

- Il se pourrait que nous ne l'ayons pas perdue, dit Louise dont les pensées tournaient tellement vite qu'elle en avait mal à la tête.

- Comment cela, milady ?

- Il a dit qu'il allait sur Terre. Pour s'y attaquer à quelqu'un... Banneth. Il allait faire souffrir Banneth.

- Alors il faut avertir Banneth. Dexter est prêt à commettre de terribles atrocités dans la poursuite de ses desseins diaboliques. Je ne pourrai jamais m'ôter de l'esprit ce qu'il a dit au sujet de votre sour. Je ne peux même pas imaginer pareille ordure. Il n'y a que dans sa tête que de telles idées puissent trouver abri.

- Bon, de toute manière, nous allons sur Mars. Je pense qu'il y aura plus de vaisseaux en partance pour la Terre que pour Tranquillité. Mais je n'ai pas la moindre idée de la façon dont vous pourriez trouver Banneth une fois que vous serez sur place.

- Chaque voyage est divisé en étapes, milady. Le mieux est de les négocier l'une après l'autre.

Elle le fixa un instant alors que la lumière blême de l'holoécran balayait son visage impénétrable.

**- Pourquoi vous êtes-vous mutiné, Fletcher ? C'était vraiment si terrible sur le Bounty ?**

**Il lui jeta un regard surpris avant d'afficher peu à peu un sourire.**

**- Ce n'étaient pas les conditions de vie, milady, bien que je doute que vous les ayez beaucoup appréciées. C'était à cause d'un homme : mon capitaine. C'était lui la force qui me poussait vers le rivage de mon destin. William Bligh était mon ami quand le voyage a commencé, si étrange que cela puisse paraître aujourd'hui. Mais... oh ! comme la mer l'a changé. Il était aigri de ne pas avoir de promotion, obsédé par ses idées personnelles sur la façon de tenir un navire. Jamais je n'ai vu un comportement aussi barbare chez un homme se prétendant civilisé, ni subi un traitement comme il m'a fait subir. Je vous épargnerai le supplice des détails, ma chère lady Louise, mais qu'il me suffise de dire que tous les hommes ont un point de rupture. Et j'ai atteint le mien au cours de ce long et terrible voyage. Cependant, je n'éprouve aucune honte concernant mes actes. Grâce à eux, beaucoup d'hommes bons et honnêtes ont été libérés de sa tyrannie.**

**- Vous étiez donc dans votre droit ?**

**- Je le crois. Si j'étais aujourd'hui appelé devant les capitaines d'une cour martiale, je saurais justifier mes actes.**

**- Et maintenant vous voulez faire pareil. Libérer des hommes, je veux dire.**

**- Oui, milady. Même si je préférerais endurer mille voyages avec Bligh comme maître plutôt qu'un seul avec Quinn Dexter. J'avais cru que William Bligh était versé dans l'art de la cruauté. Je vois maintenant à quel point je me trompais. Aujourd'hui, à ma grande horreur, j'ai contemplé le mal à l'état pur. Et je n'ai pas l'intention d'oublier la forme qu'il revêt.**

## *10.*

**Les journalistes avaient passé plusieurs jours en prison, un terme que les membres de l'Organisation évitaient soigneusement d'employer, lui préférant ceux de résidence surveillée ou de protection rapprochée. Les possédés les avaient épargnés lors de leur conquête de San Angeles, les rassemblant ainsi que leurs familles dans la tour Uorestone. Patricia Mangano, placée à la tête de leurs gardiens, laissait les enfants jouer dans les luxueux salons pendant que les parents se mêlaient sans contrainte, s'interrogeant sur leur sort et rabâchant de vieux ragots comme seuls savent le faire les membres de la presse.**

**À cinq reprises au cours des deux derniers jours, une visite de la ville avait été organisée pour des petits groupes d'entre eux, qui avaient pu observer l'altération régulière du paysage urbain, signe caractéristique d'une terre aux mains des possédés. Des rues banlieusardes naguère familières paraissaient avoir fait un saut dans le temps. On aurait dit qu'une espèce de sombre lierre architectural avait surgi du sol, transformant le verre chromé en pierre, les surfaces plates en voûtes, en colonnes et en statues. Une pléthore de quartiers anachroniques avait émergé, du New York des années 50 aux étemelles villas blanches méditerranéennes, des datchas russes aux demeures japonaises traditionnelles. Chaque bâtiment était idéalisé et devait plus à la nostalgie qu'au réalisme.**

**Les journalistes s'efforçaient d'enregistrer tout cela, les cellules mémorielles de leurs naneuroniques étant sujettes à maintes avaries. Mais, ce matin-là, les choses se passèrent différemment. Ils avaient tous été convoqués dans le hall, embarqués dans des bus et conduits à l'Hôtel de ville, distant de cinq kilomètres. Ils descendirent sous la surveillance des gangsters de l'Organisation et se rassemblèrent sur le trottoir, formant une file indienne entre l'autorue et la façade ouvragée du gratte-ciel. Obéissant à un ordre de Patricia, les gangsters reculèrent de plusieurs pas, laissant les journalistes seuls entre eux.**

**S'apercevant que ses naneuroniques étaient de nouveau opérationnelles, Gus Remar commença aussitôt à enregistrer la scène, la télétransmettant à un cartel de son bloc pour en faire une copie de sauvegarde. Il y avait longtemps qu'il ne s'était pas trouvé sur le terrain. Il était désormais chef monteur au studio de Time-**

Universe, mais ses vieux réflexes répondaient toujours présents. Il se mit à scanner ce qui l'entourait.

Il n'y avait aucun véhicule sur l'autorue, mais le trottoir était envahi par la foule, sur une épaisseur de cinq ou six personnes entre la barrière et les murs des bâtiments. Lorsqu'il élargit sa focale, il vit que ce fleuve humain s'étirait sur trois pâtés de maisons. Les possédés étaient en majorité, reconnaissables à leur tenue archaïque, que celle-ci soit banale ou extravagante. Ils semblaient se mêler sans problèmes aux non-possédés.

À deux cents mètres de là, une bagarre attira l'attention de Gus. Ses rétines renforcées zoomèrent.

Deux hommes au visage cramoisi échangeaient des horions. Le premier était un beau jeune homme à la mine sombre, âgé d'une vingtaine d'années à peine, aux cheveux noirs soigneusement peignés. Une guitare acoustique était glissée dans son dos. Le second était plus âgé, la quarantaine bien tassée, et beaucoup plus gros. Sa tenue était la plus bizarre que Gus ait jamais vue : une sorte de complet blanc, constellé de pierres précieuses, avec des jambes de pantalon larges de trente centimètres autour des chevilles et un col évoquant les ailes d'un petit avion. D'immenses verres teintés dissimulaient un tiers de son visage bouffi. Dans d'autres circonstances, Gus aurait dit qu'il s'agissait d'un père se disputant avec son fils. Il fit passer son programme de filtrage audio en mode primaire.

- Espèce d'imposteur ! s'écria le jeune homme avec un accent sudiste prononcé. Je n'ai jamais été comme ça. (D'un geste dédaigneux, il frappa le costume blanc de l'autre, en froissant le tissu.) Tu es ce qu'on m'a obligé à devenir. Tu n'es qu'une saloperie inventée par les maisons de disques pour se faire du fric. Jamais je ne serais revenu sous cet aspect.

L'aîné lui donna une bourrade.

- Qui c'est que tu traites d'imposteur, fiston ? Je suis le King, le seul, l'unique.

**La querelle s'envenima ; chacun des deux hommes tenta de frapper l'autre. Les lunettes à verres teintés s'envolèrent. Des gangsters de l'Organisation s'empressèrent de séparer les deux belligérants, alors que le jeune Elvis se préparait à assommer la version Las Vegas avec sa guitare.**

**Gus ne vit jamais la conclusion de l'incident. La foule se mit à pousser des cris de joie. Un défilé venait de faire son apparition sur l'autorue. Il vit d'abord arriver des policiers à motocyclette (des Harley-Davidson, selon le fichier encyclopédie de ses cellules mémorielles), une dizaine d'engins tous gyrophares dehors. Ils furent suivis par une gigantesque limousine qui avançait quasiment au pas : une Cadillac modèle 1920 qui paraissait ridiculement massive, le poids de sa carrosserie blindée altérant la forme de ses pneus. Un pare-brise et des vitres épais de cinq bons centimètres faisaient ressembler l'habitacle à un aquarium. Assis à l'arrière, un homme adressait des signes à la foule.**

**Toute la ville l'adorait. Al sourit autour de son cigare et leur montra son pouce levé. Jé-sus, mais c'était comme au bon vieux temps, quand il se promenait dans cette même Cadillac à l'épreuve des balles, sous les yeux des passants médusés. À Chicago, on savait que ce carrosse transportait un prince. Et aujourd'hui, à San Angeles, c'était pareil, bon sang.**

**La Cadillac fit halte devant l'Hôtel de ville. Un large sourire aux lèvres, Dwight Salerno descendit les marches du perron pour ouvrir la portière.**

**- Ça fait plaisir de te revoir, Al. Tu nous as manqué.**

**Al l'embrassa sur les deux joues, puis se retourna pour faire face à la foule extatique, levant ses mains jointes au-dessus de sa tête comme un champion de boxe prenant la pose au-dessus d'un adversaire au tapis. Rugissement d'approbation. Le feu blanc se déchaîna au-dessus de l'autorue comme si Jupiter organisait un feu d'artifice.**

**- Je vous aime, les gars ! hurla Al en direction de cette masse de crétins sans visage. Ensemble, nous sommes de taille à résister à n'importe quel morveux de la Confédération.**

**Personne ne pouvait entendre ses paroles, même pas au premier rang. Mais la foule était visiblement comblée. Les vivats redoublèrent d'amplitude.**

**Agitant frénétiquement la main, Al se retourna et monta quatre à quatre les marches de l'Hôtel de ville. Le public doit toujours rester sur sa faim, comme disait Jez.**

**La conférence de presse se déroula dans le hall, une caverne haute de quatre étages qui occupait la moitié du rez-de-chaussée. De la porte au bureau de la réception s'étendait une allée bordée d'immenses palmiers, clones à partir d'arbres originaires de Californie. Aujourd'hui, leurs tubes solaires n'émettaient qu'une pâle fluorescence, leur terreau était asséché. On apercevait un peu partout d'autres signes de négligence et de nettoyage hâtif : des mécanoïdes domestiques désactivés qu'on avait alignés contre un mur, des issues de secours anéanties, des détritus entassés sous des escalators en panne.**

**On avait complètement dégagé le bureau de réception et placé des chaises derrière lui. Al s'installa au centre, flanqué de deux de ses lieutenants. Son siège était légèrement surélevé. Sous ses yeux, on fit entrer les journalistes, qui se rassemblèrent devant lui. Il attendit qu'ils fassent silence pour se lever.**

**- Je m'appelle Al Capone et je suppose que vous vous demandez tous pourquoi je vous ai priés de venir ici, dit-il en gloussant. (Seuls de rares sourires lui répondirent. Bande de coincés.) Okay, je vais vous dire pourquoi : vous êtes ici parce que je veux que toute la Confédération sache ce qui se passe dans le coin. Une fois qu'ils auront compris la situation, ça dispensera tout le monde de tout un tas d'emmerdés. (Il ôta son feutre gris et le posa soigneusement sur le bureau en bois ciré.) La situation en question est toute simple. Mon Organisation détient désormais le pouvoir dans tout le système de Nouvelle-Californie. Nous maintenons l'ordre sur la planète et sur toutes les colonies-astéroïdes, sans exception. Bon, on n'a l'intention de faire du mal à personne, on veut simplement utiliser notre pouvoir pour veiller à ce que les choses tournent le mieux possible, comme n'importe quel gouvernement.**

**- Dirigez-vous également les habitats édénistes ? demanda un journaliste.**

**Les autres se tendirent, dans l'attente d'une réprimande de Patricia Mangano. Celle-ci n'eut aucune réaction, mais elle semblait contrariée.**

**- Excellente question, mon pote, répliqua Al en souriant à contrecour. Non, je ne dirige pas les habitats édénistes. Je pourrais le faire. Mais je ne le fais pas. Vous savez pourquoi ? Parce qu'eux et nous sommes à peu près de la même force, voilà pourquoi. Nous pourrions nous infliger pas mal de dégâts les uns aux autres en cas de conflit. Beaucoup trop de dégâts. Je ne le souhaite pas. Je ne souhaite pas que des gens soient envoyés dans l'au-delà à cause d'une stupide dispute territoriale. Je suis moi-même allé là-bas, c'est pire que tous les cauchemars que vous pouvez imaginer ; personne ne devrait avoir à subir ça.**

**- À votre avis, pourquoi êtes-vous revenu de l'au-delà, Al ? Est-ce que Dieu vous a fait passer en jugement ?**

**- Aucune idée, m'dame. Je ne sais absolument pas pourquoi tout ceci a commencé. Mais je vais vous dire une chose : je n'ai vu ni anges ni démons pendant que j'étais coincé dans l'au-delà, aucun de nous n'en a vu. Tout ce que je sais, c'est qu'on est revenus. C'est la faute à personne, c'est arrivé, voilà tout. Maintenant, on doit tirer le meilleur parti du piètre sort qu'on nous a réservé, et l'Organisation est là pour ça.**

**- Excusez-moi, monsieur Capone, dit Gus, encouragé par la tournure des événements. Quelle est l'utilité de votre Organisation ? Vous n'en avez pas besoin. Les possédés peuvent faire tout ce qu'ils veulent.**

**- Désolé, mon pote, vous vous plantez complètement. Peut-être qu'on n'a pas besoin du même gouvernement que dans le temps, avec des impôts, des règlements, une idéologie et toutes ces foutaises. Mais il faut maintenir l'ordre, et c'est ce que je vais faire. En prenant cette responsabilité, je rends service à tout le monde. Je protège les possédés d'une attaque des Forces spatiales de la**

**Confédération. Et je veille aussi sur tout un tas de non-possédés ; regardez, si je n'avais pas été là, vous ne seriez plus maîtres de vos propres corps. Vous voyez, je prends soin de tout un tas de gens, même si la moitié d'entre eux ne font preuve d'aucune reconnaissance à mon égard, du moins pour l'instant. Les possédés n'avaient pas la moindre idée de ce qu'ils allaient faire avant mon arrivée. Maintenant, nous travaillons tous ensemble pour assurer notre réussite. Tout ça grâce à moi et à l'Organisation. Si je n'étais pas intervenu pour continuer à faire tourner les choses, les villes se seraient effondrées et tout un tas de gars auraient fui dans les campagnes. Écoutez, j'ai vu la Grande Dépression de près, je sais ce que c'est quand on n'a pas de boulot, quand on n'a rien à faire de ses dix doigts. Et c'était le genre d'avenir qui nous attendait.**

**- Quels sont vos plans à long terme, Al ? Que va faire votre Organisation par la suite ?**

**- Arrondir les angles. La situation n'est pas encore tout à fait décantée, personne ne prétend le contraire. Nous devons réfléchir au type de société que nous voulons construire.**

**- Est-il exact que vous ayez l'intention d'attaquer la Confédération ?**

**- Pures foutaises, mon pote. Jé-sus, je me demande comment naissent ces rumeurs. Bien sûr que non, nous n'allons attaquer personne. Mais nous sommes capables de nous défendre si les Forces spatiales de la Confédération tentent un coup tordu, on a tous les astronefs qu'il faut pour ça. Mais je ne veux pas que ça se produise, bon sang. Nous souhaitons seulement vivre en paix avec tout le monde. Peut-être même que je demanderai à adhérer à la Confédération. (Il accueillit avec un large sourire le murmure surpris qui monta dans le hall.) Ouais. Pourquoi pas, après tout ? Bien sûr qu'on peut demander à adhérer. Peut-être qu'il en sortira quelque chose de bon, un compromis qui contentera tout le monde ; une solution pour toutes les âmes qui veulent revenir. L'Organisation peut payer les savants de la Confédération pour qu'ils nous fassent pousser de nouveaux corps, quelque chose comme ça.**

**- Vous voulez dire que vous renonceriez à votre corps si un clone était disponible ?**

Al plissa le front, et Emmet se pencha sur son oreille pour lui indiquer ce que c'était qu'un clone.

- Ouais, fit-il. Comme je vous l'ai dit, nous sommes tous les victimes des circonstances.

- Vous pensez qu'une coexistence pacifique est possible ?

L'humeur d'Aï s'assombrit.

- Vous avez intérêt à le croire, mon pote. On est revenus et on n'a pas l'intention de repartir. Pigé ? Ce que je veux vous expliquer, c'est qu'on n'est pas la fin du monde, qu'on n'est pas les Cavaliers de l'Apocalypse. Sur cette planète, on a prouvé que les possédés et les non-possédés pouvaient vivre ensemble. Okay, les gens sont alarmés sur les autres planètes, c'est naturel. Mais nous avons peur, nous aussi, ne vous attendez pas à ce qu'on ait envie de retourner dans l'au-delà. Nous devons travailler ensemble sur ce problème. En ce qui me concerne, je tends la main de l'amitié au président de l'Assemblée générale de la Confédération. Voilà une offre qu'il ne peut pas refuser.

Les lumineux nuages rouges s'étaient mis à grandir, telles des fleurs couleur rubis s'épanouissant sur toute l'étendue de Norfolk. Louise, Fletcher et Geneviève passèrent leur première journée en orbite à observer les images reçues par les caméras externes du Royaume lointain. L'île de Kesteven était de loin la plus durement touchée. Sa surface était désormais masquée par une auréole pourpre, dont les contours formaient une parodie des côtes qu'elle occultait. Les lambeaux de nuages blancs ordinaires qui s'approchaient de trop près de ses bordures disciplinées étaient impitoyablement repoussés.

Fletcher assura les deux sours que ce nuage rouge était en lui-même inoffensif.

- Une simple manifestation de leur volonté, déclara-t-il. Rien de plus.

**- Vous voulez dire qu'ils ont fait un vou ? demanda Geneviève, intriguée.**

**Elle s'était réveillée quasiment purgée de son tourment émotionnel ; disparues les périodes d'exubérance frénétique ou de silence hanté. Cependant, elle était moins bavarde qu'à l'accoutumée ; ce qui convenait parfaitement à Louise. Elle non plus n'avait guère envie de parler. Ni elle ni Fletcher n'avaient prononcé le nom du Tantu.**

**- En effet, mon enfant.**

**- Mais pourquoi ont-ils fait le vou d'avoir un nuage ?**

**- Pour qu'ils puissent s'y abriter du vide de l'univers. Même si la nuit y est éclairée, le ciel de cette planète est une vision redoutable.**

**Plus de trente îles étaient à présent couvertes de taches rouges. Louise avait l'impression d'assister à l'éruption d'une terrible maladie, un cancer rongeant les chairs de son monde.**

**Furay et Endron les avaient rejoints à quelques reprises dans le salon afin de les informer des actions de l'escadre et de la progression de l'armée. Pas grand-chose à signaler d'un côté comme de l'autre. Des troupes avaient débarqué sur deux îles, Shropshire et Lindsey, dans le dessein de reprendre leurs capitales. Mais les rapports provenant des premières lignes étaient déconcertants.**

**- Nous avons eu le même problème à Kesteven, leur confia Furay en leur apportant le déjeuner. Comme nous n'avons aucune information fiable sur les cibles à frapper, nous sommes incapables de soutenir les gars qui sont sur le terrain. Et l'amiral s'inquiète sacrement à propos de ce nuage rouge. Aucun de ses conseillers techniques n'a pu lui trouver une explication.**

**En milieu d'après-midi, heure de l'astronef, les officiers supérieurs de l'armée avaient perdu le contact avec la moitié de leurs troupes. Le nuage rouge était présent au-dessus de quarante-huit îles, neuf étant complètement recouvertes. Alors que le jour-du-Duc s'achevait sur l'île de Ramsey, on repéra des lambeaux rouges au-dessus de deux villages. Des escadrons de réserve furent dépêchés depuis Norwich.**

Dans les deux cas, on perdit le contact avec eux moins d'un quart d'heure après leur entrée dans la zone.

Louise observa d'un oeil sombre les tourbillons rouges qui se formaient au-dessus de tous les villages.

- J'avais raison, dit-elle, accablée. Personne ne peut plus rien faire. Désormais, ce n'est plus qu'une question de temps.

Tolton remontait l'étroite ravine, trempant dans le ruisseau ses mocassins d'un pourpre étincelant. Le sommet de la petite falaise, bordé d'herbe brunâtre, se trouvait quelques centimètres au-dessus de sa tête. Il ne voyait rien de ce qui se passait dans le parc, et personne ne pouvait le voir - heureusement. Dans les hauteurs luisait le phototube de Valisk. Son éclat était douloureux aux yeux de Tolton. C'était une créature de la nuit, habituée aux clubs, aux bars et aux halls des gratte-ciel, où il déclamait ses sermons poétiques pour le bénéfice des astros brisés par l'espace, des adeptes du pornosenso, des épaves rongées par les stims et des mercenaires qui formaient la faune des bas étages. Ils le toléraient, ces laissés-pour-compte, écoutaient (parfois en riant) ses vers composés avec soin, lui faisaient don de leurs histoires pour enrichir son expérience. Il explorait les récits de leurs vies foutues tel un clochard fouillant les détritus accumulés dans une impasse obscure, glanant les propos de ces damnés de l'espace et s'efforçant de les comprendre, de conférer un semblant de poésie à leurs rêves fracassés, de leur expliquer leur propre nature.

Un jour, leur disait-il, je tirerai un album FA de toutes vos histoires. La galaxie prendra conscience de votre sort et vous en libérera.

Ils ne le croyaient pas, mais ils l'acceptaient comme un des leurs. Ce statut lui avait permis de survivre à nombre de bagarres. Mais ils n'avaient pas pu l'aider quand l'heure du danger avait sonné. Difficile de l'admettre, mais ils avaient bel et bien perdu la bataille ; les brutes les plus redoutables de la Confédération avaient été balayées en moins de trente-six heures.

- Prends à gauche à la prochaine bifurcation, lui dit le bloc-processeur fixé à sa ceinture.

**- Oui, marmonna-t-il avec résignation.**

**Et, ô cruelle ironie du sort, voilà que Tolton, le poète qui se disait anarchiste, exprimait sa reconnaissance pathétique à Rubra, le dictateur super-capitaliste, le seul qui puisse l'aider à survivre.**

**Dix mètres plus loin se trouvait le confluent de deux ruisseaux bouillonnants. Sans hésiter, il tourna à gauche, se retrouvant dans l'eau jusqu'aux genoux. Quand il avait fui le gratte-ciel, il avait cru que son subconscient le tourmentait avec un montage de toutes les histoires de guerre qu'on lui avait jamais racontées. L'horreur et les rires le poursuivaient dans tous les corridors, même ceux qu'il pensait être le seul à connaître et à fréquenter. Seule la voix placide de Rubra s'était proposée pour le guider et lui rendre un peu d'espoir.**

**Son pantalon imbibé d'eau était de plus en plus lourd. La peur et le manque lui glaçaient le corps.**

**Cela faisait trois heures que plus personne ne semblait le poursuivre, mais Rubra prétendait qu'ils n'avaient toujours pas renoncé.**

**L'étroite ravine commençait à s'élargir, ses berges à s'abaisser. Tolton déboucha sur un étang large d'une quinzaine de mètres, surplombé par une petit falaise incurvée. De gros poissons xénos lui filaient entre les jambes, nageant à quelques centimètres du fond. Il n'y avait aucune autre issue, aucun autre ruisseau se jetant dans l'étang.**

**- Et maintenant ? demanda-t-il d'un ton plaintif.**

**- Il y a un conduit à l'autre bout, lui répliqua Rubra. J'ai ralenti l'arrivée d'eau pour que tu puisses passer. Il fait cinq mètres de long, et il est sinueux et mal éclairé ; mais il donne sur une grotte où tu seras en sécurité.**

**- Une grotte ? Je croyais qu'il fallait plusieurs siècles pour creuser une grotte dans la roche.**

- En fait, c'est une chambre de rétention. Connaissant ton tempérament artistique, j'ai voulu t'épargner les détails techniques.

Tolton perçut sans peine l'irritation de la voix.

- Merci, dit-il, et il se dirigea vers la falaise.

Toujours guidé par Rubra, il plongea dans l'étang. Le conduit était facile à trouver, un trou d'un noir cauchemardesque large d'à peine un mètre cinquante. Sachant qu'il ne pourrait jamais faire demi-tour, ni reculer d'ailleurs, il s'obligea à y entrer, laissant derrière lui un sillage de bulles d'air.

Cinq mètres de long ? Plutôt vingt ou trente, oui. Les coudes étaient brutaux, et il ne cessait de monter et de descendre. Il émergea en hoquetant. La grotte, en forme de dôme, était large de vingt mètres, chacune de ses surfaces était recouverte d'une pellicule d'eau et ses parois étaient encore sillonnées de fines rigoles. Il se trouvait dans une mare placée en son centre exact.

Lorsqu'il leva les yeux, il vit un trou à l'apex et sentit des gouttes pleuvoir sur son visage. Un anneau de cellules électro-phorescentes projetait une faible lueur rosée sur la roche rugueuse.

Il nagea jusqu'au bord de la mare et se hissa sur le sol glissant. Un accès de frissons lui secoua les membres ; impossible de dire s'ils étaient dus à la froideur de l'eau ou à un début de claustrophobie. La chambre de rétention formait un espace horriblement confiné, et le fait de savoir qu'elle était emplie d'eau en temps ordinaire n'était guère rassurant.

- Un chimpanzé domestique va t'apporter de la nourriture et des vêtements secs, dit Rubra.

- Merci.

- Ici, tu seras sans doute à l'abri quelque temps.

- Je... (Il jeta autour de lui un regard craintif. On racontait que Rubra était capable de voir tout ce qui se passait dans l'habitat.) Je ne sais pas si je pourrai rester très longtemps. C'est un peu... étouffant.

- Je sais. Ne t'inquiète pas, je te garderai en mouvement, je les empêcherai de te rattraper.

- Est-ce que je pourrais rejoindre quelqu'un ? J'ai besoin d'avoir des gens autour de moi.

- Vous n'êtes pas très nombreux à être encore libres, j'en ai peur. Et ce ne serait pas une bonne idée de vous rassembler, cela vous rendrait plus faciles à localiser. Pour l'instant, je ne sais pas comment ils s'y prennent pour traquer les non-possédés ; je présume qu'ils jouissent d'un genre de perception extra-sensorielle. Pourquoi pas, bon sang ? Ils semblent maîtriser toutes sortes de magie.

- Combien sommes-nous ? demanda-t-il, soudain pris de panique.

Rubra envisagea de lui avouer la vérité, mais Tolton n'était sans doute pas de taille à l'affronter.

- Environ deux mille, dit-il.

En fait, il restait trois cent soixante et onze non-possédés dans l'habitat, et il avait toutes les peines du monde à les assister tous en même temps.

Alors même qu'il rassurait Tolton, il perçut Bonney Lewin en train de traquer Gilbert Van-Riytell. La petite femme avait adopté une tenue de safari évoquant l'Afrique du XIXe siècle, un uniforme kaki barré de deux cartouchières de cuir noir. Un fusil Enfield de calibre .303 était passé à son épaule.

Gilbert, l'ancien administrateur de Magellanic Itg, n'avait aucune chance. Rubra avait tenté de l'envoyer dans les tunnels de maintenance d'une station de métro, mais Bonney et ses acolytes allaient bientôt le coincer.

**- Il y a une porte d'inspection trois mètres plus loin, lui télétransmit Rubra. Je veux que tu...**

**Des ombres jaillirent des parois et se jetèrent sur le vieil homme. Rubra ne les avait même pas remarquées. On avait habilement circonvenu ses routines de perception.**

**Une nouvelle fois, il entreprit de les purger et de les reformater. Lorsqu'il eut en partie recouvré ses capacités de perception, Van-Riytell était ligoté à un poteau, prêt à être transporté comme un trophée de chasse. Il ne cherchait même plus à se débattre. Bonney supervisait l'opération, un large sourire aux lèvres.**

**Légèrement placé en retrait, l'un de ses acolytes observait la scène d'un air hautain ; un jeune homme de haute taille vêtu d'un costume blanc tout simple.**

**Rubra le reconnut aussitôt. C'était forcément lui.**

**Dariat !**

**Le jeune homme sursauta. L'espace d'un instant, l'illusion vacilla. Cela suffit à Rubra. Sous l'aspect de ce beau jeune homme se dissimulait le corps de Horgan. Son visage étroit était déformé par le choc. Une preuve irréfutable.**

**Je savais que c'était toi, dit Rubra.**

**D'une certaine façon, il était soulagé de cette découverte.**

**Cette information ne te servira pas à grand-chose, répliqua Dariat. Dans peu de temps, tu auras perdu toute conscience de ce qui se passe dans l'habitat. Et tu ne pourras même pas te réfugier dans l'au-delà, je ne te le permettrai pas.**

**Tu es étonnant, Dariat. Et c'est un compliment que je te fais là. Tu en as toujours après moi, n'est-ce pas ? Tu veux ta vengeance. C'est ce que tu as toujours voulu, c'est ce qui t'a aidé à survivre pendant trente ans. Après toutes ces années, tu me rends encore responsable du sort de cette pauvre Anastasia Rigel.**

**Tu as un autre suspect à me proposer ? Si tu ne m'avais pas chassé, elle serait encore en vie et nous ne nous serions jamais quittés.**

**Vous serviriez de proie à cette chère Bonney, tu veux dire.**

**C'est possible. Mais, si j'avais été heureux, peut-être que j'aurais fait quelque chose de ma vie. Tu ne t'es jamais posé la question? Peut-être aurais-je pu gravir les échelons de l'entreprise comme tu le souhaitais. J'aurais fait de Magellanic ltg un véritable titan ; les ploutocrates auraient fui Tranquillité en niasse pour venir s'établir sur Valisk. Ta bannière n'aurait pas servi de signe de ralliement à tous ces paumés, à tous ces marginaux. Le roi Alastair m'aurait rendu visite pour que je le conseille sur la gestion de son royaume. Tu crois vraiment qu'une poignée de zombies aurait pu s'introduire ici, au nez et à la barbe des services de douane et d'immigration, si un tel régime avait été en place ? N'essaie pas de détourner les yeux des actes que tu as commis.**

**Ah bon ? Dis-moi, quand tu parles de paumés et de marginaux, de tous ceux que tu aurais balancés par les sas, est-ce que ça comprend les filles du genre de celle dont tu étais amoureux ?**

**- Salaud ! hurla Dariat.**

**Tous les regards se fixèrent sur lui, y compris celui de l'infortuné Van-Riytell.**

**- Je te retrouverai. Je t'aurai. J'écraserai ton âme.**

**La rage déformait ses traits. Il ouvrit les bras en grand, tel Samson prêt à renverser les colonnes du temple. Le feu blanc jaillit de ses mains tendues, dévorant les parois du tunnel. Le polype se calcina et se craquela, et des éclats noirs volèrent dans les airs.**

**Calme-toi, calme-toi, railla Rubra. Je vois que tu es toujours aussi prompt à t'enflammer.**

**- Arrête ça, espèce de cinglé ! lança Bonney.**

**- Aidez-moi ! rétorqua Dariat. (L'ouragan énergétique qui agitait son corps transformait son cerveau en un magma incandescent qui menaçait de lui faire exploser le crâne.) Je vais le tuer. Aidez-moi, pour l'amour de Chi-ri.**

**Le feu blanc pilonnait les parois lézardées, impatient d'atteindre la strate neurale, la substance même de l'esprit de Rubra, et de brûler, brûler, brûler...**

**- Arrête ça tout de suite.**

**Arquant un sourcil, Bonney saisit son Enfield et le pointa sur Dariat.**

**Peu à peu, celui-ci laissa le feu blanc regagner les courants énergétiques passifs qui animaient les cellules du corps qu'il possédait. Il voûta les épaules comme l'épaisse fumée montant du polype se mettait à tourbillonner autour de lui. Il reprit l'aspect de Horgan, chemise sale, pantalon froissé et le reste. Sentant les larmes monter, il se plaqua les mains sur le visage. - Je l'aurai, proclama la voix de fausset de Horgan, encore tremblotante. Je l'aurai, bordel. Je le ferai rôtir dans sa carapace comme un vulgaire homard. Vous verrez. Ça fait trente ans que j'attends ça. Trente ans ! Thole me doit la justice. Il me la doit !**

**- C'est ça, c'est ça, fit Bonney. Mais qu'une chose soit claire : recommence ce genre de petit numéro, et il te faudra un nouveau corps pour respirer.**

**Elle adressa un signe de la tête à ses assistants, qui achevaient de ligoter Van-Riytell. Ils soulevèrent le vieil administrateur sur son poteau et rebroussèrent chemin le long du tunnel.**

**La chasseresse se retourna vers la silhouette prostrée de Dariat, ouvrit la bouche, puis se ravisa et ne dit rien. Elle emboîta le pas à sa petite troupe.**

**Tu m'as tellement terrifié que j'en tremble encore, lança Rubra. Tu sens les secousses ? Je parie que la mer va déferler sur le parc. Drôle de façon de mouiller sa culotte, hein ?**

**Vas-y, rigole, dit Dariat, encore secoué. Rigole tout ton soûl. Mais je te retrouverai un de ces jours. J'abattrai toutes tes défenses. Elles ne résisteront pas éternellement, tu le sais. Et, désormais, l'éternité est mon alliée. Ensuite, quand tu seras à ma merci, j'entrerai dans la strate neurale où tu te caches, je ramperai dans ta cervelle comme un ver, Rubra. Et, comme un ver, je te rongerai.**

**Jamais je ne me suis trompé à ton sujet. Tu étais le meilleur. Qui d'autre pourrait être aussi ardent au bout de trente ans ? Pourquoi a-t-il fallu que tu rencontres cette fille, bon sang? Ensemble, nous aurions pu reconstruire l'entreprise pour la hisser au niveau galactique.**

**Voilà qui est flatteur. Je suis fort honoré.**

**Va plus loin. Aide-moi.**

**Quoi ? Tu plaisantes, bordel.**

**Non. Ensemble, nous sommes capables de vaincre Kiera, de purger l'habitat de ses sbires. Tu peux encore régner sur Valisk.**

**Les Édénistes avaient raison, tu es fou à lier.**

**Les Édénistes craignent ma détermination. Tu es bien placé pour le savoir : tu as hérité de mes gènes, il me semble.**

**Ouais. Par conséquent, tu sais que tu ne pourras pas me faire changer d'avis. Ce n'est même pas la peine d'essayer.**

**Dariat, tu n'es pas des leurs, mon garçon, tu ne fais pas partie des possédés. Pas vraiment. Comment te récompenseront-ils après leur victoire, hein? Tu n'y as jamais réfléchi ? Quelle sorte de culture ont-ils l'intention de bâtir ? Leur émergence n'est qu'une aberration de la nature, une absurdité transitoire qui plus est. La vie a forcément un but, et ils ne sont pas vivants. Cette capacité énergétique, ce pouvoir que vous avez de créer à partir du néant, comment peux-tu les concilier avec le comportement humain ? C'est tout bonnement impossible, les deux sont incompatibles et le seront toujours. Regarde ton propre cas, par exemple. Si tu veux retrouver Anastasia,**

**ramène-la ici. Va la chercher dans l'au-delà et fais-la revenir en ce monde. Tu peux avoir tout ce que tu désires à présent, tu te rappelles ? C'est bien ce qu'a dit Kiera, non? Es-tu vraiment dans leur camp, Dariat ? Tu dois te décider, mon garçon. Un jour ou l'autre. Si tu ne le fais pas, ils le feront à ta place. - Je ne peux pas la ramener, murmura-t-il.**

**Pardon ?**

**Je ne peux pas. Tu ne comprends pas.**

**Explique-moi, alors.**

**Toi, mon confesseur ? Jamais.**

**Je l'ai toujours été. Je suis le confesseur de tous ceux qui sont en moi, tu le sais. Je suis le réceptacle des secrets de tous. Y compris de ceux d'Anastasia Rigel.**

**Je sais tout sur Anastasia. Nous n'avions pas de secrets l'un pour l'autre. Nous étions amoureux.**

**Ah bon ? Elle a eu une vie avant de te rencontrer, tu sais. Dix-sept longues années. Sans parler de ce qui s'est passé après.**

**Dariat jeta autour de lui des regards meurtriers, tandis que son apparence redevenait celle d'un ascétique de blanc vêtu. Il n'y a pas eu d'après. Elle est morte ! À cause de toi. Si tu connaissais son passé, tu comprendrais ce que je veux dire.**

**Quels secrets ? demanda-t-il.**

**Aide-moi, et je te les montrerai.**

**Espèce d'ordure ! Je vais t'incinérer, je vais danser sur tes restes fumants...**

**La routine principale de Rubra observa Dariat cédant à sa rage. Il crut un instant que l'homme allait se remettre à lancer le feu blanc sur les parois. Mais Dariat réussit à se contrôler de justesse.**

Rubra demeura silencieux. Il savait qu'il était trop tôt pour jouer sa carte maîtresse, pour révéler l'ultime secret qu'il avait conservé durant trente ans. Le doute qu'il avait semé dans l'esprit de Dariat devait être cultivé avec soin, donner une belle pousse de paranoïa, avant qu'il ne soit exposé à cette révélation.

L'horizon des événements du Lady Macbeth s'évanouit, ce qui permit à ses détecteurs stellaires en forme de champignon de jaillir de leurs niches et de scanner l'espace. Quinze secondes plus tard, l'ordinateur de vol confirma que l'astronef avait émergé cinquante mille kilomètres au-dessus du spatioport non rotatif de Tranquillité. Puis ses capteurs de contre-mesures électroniques constatèrent que huit des plates-formes de défense stratégique de l'habitat s'étaient verrouillées sur sa coque, bien que les coordonnées d'arrivée se soient situées en plein milieu d'une zone d'émergence désignée.

- Seigneur, marmonna Joshua. Bienvenue à la maison, les amis, ravis de vous revoir. (Il se tourna vers Gaura, qui occupait la couchette anti-g de Warlow.) Informez Tranquillité de notre situation, et vite, s'il vous plaît. L'habitat semble un peu agité aujourd'hui.

Les capteurs avaient repéré quatre gerfauts sur des trajectoires d'interception, filant à six g d'accélération.

Gaura répondit par un mouvement du poignet à la requête de Joshua. Les yeux de l'Édéniste étaient clos ; il était en communication avec la personnalité de l'habitat depuis l'instant où l'astronef avait achevé son saut TTZ. Même avec le lien d'affinité, il n'était pas facile d'exposer leur situation en un bref résumé ; il mit plusieurs minutes à transmettre ses explications, confortées par plusieurs enregistrements mémoriels. À diverses reprises, des sursauts agitèrent la personnalité, d'ordinaire sereine, tandis qu'elle assimilait le récit des événements de Lalonde.

Une fois qu'il eut conclu son exposé, Ione s'identifia à lui, respectant la coutume édéniste.

Drôle d'histoire que vous nous racontez là, dit-elle. Il y a deux jours, je n'en aurais pas cru un mot, mais cela fait trente-six heures qu'Avon

nous envoie des cartels d'alerte au rythme d'un toutes les heures ou presque, et tout ce que je peux dire, c'est que je vous donne l'autorisation d'accoster.

Merci, Ione.

Avant d'être admis dans l'habitat, cependant, vous devrez être tous examinés au cas où il y aurait des possédés parmi vous. Je ne peux pas courir le risque d'exposer la population à une éventuelle contamination, même si vous me semblez sincère.

Je comprends.

Comment va Joshua ?

Bien. C'est un jeune homme remarquable.

Oui.

Sur l'écran de l'ordinateur de vol, les plates-formes de défense stratégique annulaient leur verrouillage. Joshua reçut un message standard du centre de contrôle spatial, suivi par un vecteur d'approche télétransmis.

- J'ai besoin d'un quai avec équipement médical, répondit-il. Ainsi que d'une équipe de pédiatres en état d'alerte, et de quelques spécialistes en biophysique. Ces gosses ont été salement secoués sur Lalonde, et il a fallu une bombe nucléaire pour mettre fin à leurs épreuves.

- Je rassemble l'équipe médicale demandée en ce moment même, dit Tranquillité. Elle sera prête à intervenir quand vous accosterez. J'alerte également une équipe d'entretien du spatioport. À en juger par l'état de votre coque, et les fuites de vapeur que j'observe, je pense qu'elle vous sera nécessake.

- Merci, Tranquillité. Toujours aussi attentionné.

Il attendit qu'Ione se mette en ligne et lui dise quelque chose, mais il eut droit à des instructions complémentaires du contrôle spatial.

Si elle le prend comme ça... Je m'y ferai. Son visage arbora un air grincheux.

Il activa les deux tubes à fusion encore opérationnels, alignant le Lady Mac sur son vecteur d'approche. Ils filaient vers Tranquillité à un g et demi d'accélération.

- Ils ont avalé cette histoire de possession ? demanda Sarha à Gaura, une note de scepticisme inquiet dans la voix.

- Oui. (Il interrogea l'habitat sur la teneur des cartels envoyés par Avon.) L'Assemblée générale a approuvé les mesures suggérées par le grand amiral. A l'heure qu'il est, quatre-vingt-dix pour cent de la Confédération ont dû être informés de la situation.

- Un instant, intervint Dahybi. On est à peine revenus de Lalonde, et on ne s'est pas attardés en route. Comment diable l'escadre des Forces spatiales a-t-elle pu alerter Avon il y a deux ou trois jours ?

- Elle n'en a pas eu besoin, répondit Gaura. Les possédés ont dû quitter Lalonde il y a quelque temps. Apparemment, Laton a détruit toute une île d'Atlantis pour les empêcher de se répandre sur cette planète.

- Merde, grogna Dahybi. Vous voulez dire qu'ils sont déjà lâchés dans la Confédération ?

- Je le crains. Shaun Wallace a avoué la vérité à Kelly, semble-t-il. J'espérais que son discours n'était qu'une forme subtile de propagande, ajouta tristement l'Édéniste.

Les nouvelles refroidirent considérablement l'enthousiasme à bord de l'astronef. Tranquillité n'était pas le sanctuaire espéré, loin de là ; ils avaient échappé à une bataille pour tomber en pleine guerre. Même une psyché d'Édéniste était impuissante à lutter contre une atmosphère aussi lugubre. Les enfants de Lalonde (ceux qui n'étaient pas entassés dans les nacelles tau-zéro) la captèrent bien vite, subissant une nouvelle épreuve moins grave toutefois que celles auxquelles ils avaient survécu. Le bonheur que le père Horst leur

**avait promis à la fin de leur périple leur était hélas refusé. Même le fait que le voyage touchait à sa fin ne leur remontait pas le moral.**

**Les dégâts subis par le Lady Macbeth lors de la bataille de Lalonde n'affectaient en rien sa manouvrabilité, pas avec Joshua aux commandes. Il aborda le quai qui lui avait été assigné, le n° ÇA 5-099, situé au centre du spatioport discoïdal, en s'alignant avec précision sur le vecteur transmis par le contrôle spatial. Rien ne permettait de voir que quinze de ses tuyères de contrôle d'altitude étaient endommagées et qu'il perdait en abondance du gaz et du liquide de refroidissement.**

**Un bon quart de la population de l'habitat avait accédé aux capteurs du port pour observer la scène. Les agences de presse avaient bouleversé leurs programmes pour annoncer qu'un seul astronef avait pu revenir de Lalonde. Les journalistes avaient été prompts à découvrir la présence sur le quai d'équipes pédia-triques. (Le patron de Kelly cherchait frénétiquement à entrer en contact avec l'astronef, sans succès.)**

**Les techniciens de l'industrie spatiale, les ouvriers des stations industrielles et les astros qui se morfondaient dans les bars à cause de la quarantaine contemplaient l'astronef avec un mélange d'émerveillement et d'inquiétude. Oui, Joshua s'en était encore sorti, mais dans quel état... La coque du Lady Mac, visible à travers la mousse thermoprotectrice calcinée, présentait d'innombrables traces de déformation due à la chaleur (ce qui prouvait qu'elle avait essuyé le feu d'armes énergétiques), ses grappes de capteurs avaient carrément fondu, seuls deux de ses tubes à fusion étaient encore opérationnels. Apparemment, la bataille avait été rude. Ils savaient tous que personne d'autre ne reviendrait. Difficile d'admettre que leurs amis, collègues ou connaissances qui avaient accompagné Terrance Smith étaient à présent possédés ou réduits en poussière radioactive. Leurs astronefs étaient pourtant puissants, rapides et bien armés.**

**Comme on pouvait s'y attendre, le débarquement se déroula dans la panique. Le boyau-sas ne cessait de dégorger des passagers, comme si le Lady Mac était le point de focalisation d'une faille spatio-temporelle, comme s'il contenait plus d'espace que ne le laissait**

supposer le volume de sa coque. Les journalistes constatèrent avec surprise la présence d'un important pourcentage d'Édénistes parmi les réfugiés. Ils entouraient une horde de gamins en haillons, au visage terrorisé et extraor-dinairement sensogénique. Alors qu'ils gagnaient le salon de réception en compagnie d'infirmières pédiatriques, les journalistes se jetèrent sur eux comme des requins pour leur demander ce qu'ils avaient vu et comment ils se sentaient. Les larmes se mirent bientôt à couler.

Comment diable sont-ils entrés ici ? demanda Ione à l'habitat.

Des sergents foncèrent sur les intrus pour les intercepter. Recroquevillée sur elle-même, Jay Hilton dériva dans le salon en frissonnant. Ceci ne ressemblait en rien à ce qu'elle s'était attendue à vivre, ni le voyage en astronef ni l'arrivée au terminus. Elle chercha du regard le père Horst au sein du maels-trôm de corps qui envahissait le salon, tout en sachant qu'il devait s'occuper des autres enfants et qu'il n'aurait sans doute pas de temps à lui consacrer. En fait, on n'allait plus avoir besoin d'elle maintenant que des adultes étaient là pour prendre les choses en main. Si elle se faisait vraiment toute petite, peut-être que personne ne ferait attention à elle et qu'elle pourrait jeter un coup d'oeil au parc de l'habitat. Jay avait entendu parler des habitats édénistes et de leur stupéfiante beauté ; quand elle vivait dans son arche, elle avait souvent rêvé de visiter Jupiter, malgré les sermons du père Varhoos sur le caractère maléfique du biotek.

Elle n'eut jamais l'occasion de fuir cette mêlée. Un journaliste passa près d'elle, remarqua qu'elle était la plus âgée des enfants présents dans le salon et freina en s'agrippant à une prise-crampon. Sa bouche dessina un sourire super-amical, recommandé par ses naneuroniques pour entamer un dialogue fructueux avec un enfant.

- Salut. C'est atroce, hein ? Ils auraient dû faire des efforts pour organiser ça un peu mieux.

- Oui, répondit Jay d'un air dubitatif.

- Je m'appelle Matthias Rems. Le sourire s'élargit encore.

- Jay Hilton.

- Eh bien, salut, Jay. Je suis ravi que tu sois bien arrivée à Tranquillité, tu es en sécurité ici. D'après ce que j'ai entendu dire, c'était très dur pour vous, sur Lalonde.

- Oui!

- Vraiment ? Que s'est-il passé ?

- Eh bien, maman a été possédée le premier soir. Et ensuite-Une main se posa sur son épaule. Elle se retourna et découvrit Kelly Tirrel, qui regardait Matthias Rems d'un air méchant.

- Il veut savoir ce qui s'est passé, dit Jay avec enthousiasme. Elle aimait bien Kelly, qu'elle avait admirée dès qu'elle était arrivée à la ferme pour les sauver. Au cours du voyage en astronef, elle avait décidé qu'elle serait journaliste quand elle serait grande, une journaliste intrépide qui voyagerait partout dans la Confédération, comme Kelly.

- Ce qui s'est passé n'appartient qu'à toi, Jay, déclara lentement Kelly. C'est tout ce qui te reste à présent. Et, s'il a envie de l'entendre, il doit te proposer pas mal d'argent avant de pouvoir l'écouter.

- Kelly !

Matthias lui lança un regard entendu, où perçait une pointe d'exaspération.

Kelly ne sembla nullement impressionnée.

- Ne t'attaque pas à plus faible que toi, Matthias. Exploiter des enfants traumatisés, voilà qui est lamentable, même pour toi. C'est moi qui m'occupe de Jay.

- C'est vrai, Jay ? demanda-t-il. Tu as déposé ton empreinte sur un contrat avec Collins ?

- Hein ?

Jay regarda les deux journalistes sans comprendre.

- Sergent ! beugla Kelly.

Jay poussa un cri d'alarme en voyant une gigantesque main noire comme la nuit se refermer sur le bras de Matthias Rems. Cette main appartenait à un monstre à la peau d'acier, bien plus hideux que n'importe quel possédé.

- Tout va bien, Jay. (C'était la première fois que Kelly souriait depuis leur départ.) Le sergent est notre ami. C'est un des policiers de Tranquillité.

- Oh, fit Jay en déglutissant.

- Je voudrais déposer une plainte pour tentative de violation de droits d'exclusivité, dit Kelly au sergent. En outre, Matthias contrevient au code d'éthique des sensomédias, plus précisément à l'article relatif aux témoignages recueillis auprès de mineurs en l'absence de leurs parents ou tuteurs légaux.

- Merci, Kelly, répliqua le sergent. Permettez-moi de vous souhaiter la bienvenue et de vous féliciter pour la vaillance dont vous avez fait preuve lors de votre expédition.

Elle répondit au serviteur biotek par un sourire forcé.

- Veuillez me suivre, monsieur, dit le sergent à Matthias Rems.

Prenant appui sur la paroi avec ses jambes trapues, il se propulsa vers une écoutille en entraînant l'homme derrière lui.

- Ne fais jamais confiance à un journaliste, Jay, déclara Kelly. Nous ne sommes pas des gentils. Nous sommes pires que les possédés, en réalité : ils se contentent de voler le corps des autres, alors que nous cherchons à leur voler leur vie pour faire du fric.

- Ce n'est pas vrai !

**Sur le visage de Jay, on lisait la violence indicible de la vénération enfantine. Une foi dont aucun adulte ne pouvait être digne.**

**Kelly l'embrassa sur le front, l'esprit agité par un tourbillon d'émotions. Les enfants savaient tellement de choses, et cela ne les rendait que plus vulnérables. Elle laissa Jay aux bons soins d'une infirmière pédiatrique, qui s'enquit de la date et de la nature de son dernier repas.**

**- Kelly, Dieu merci !**

**Le son de cette voix lui arracha un tic nerveux qui, en état d'apesanteur, se manifesta sous la forme d'un frisson lui parcourant le corps de la tête aux pieds. Elle s'agrippa à une prise-crampon pour se ressaisir.**

**Garfield Lunde entra les pieds devant dans son champ visuel. C'était son patron, l'homme qui avait autorisé son départ. C'est un pari risqué, lui avait-il dit, le travail sur le terrain n'est pas vraiment ton fort. Elle était donc censée lui être redevable ; tout ce qu'il accordait à ses subordonnés était une faveur, une exception qui l'obligeait à contourner le règlement. Il devait sa position uniquement'à son habileté politique; l'expérience du journalisme, de plateau ou d'investigation, n'entrait pas en ligne de compte.**

**- Salut, Garfield, dit-elle d'une voix morne.**

**- Tu es revenue. Bravo pour ta coupe de cheveux.**

**Kelly avait presque oublié qu'elle s'était quasiment tondue pour pouvoir coiffer le casque de son armure. La mode, les fringues, le maquillage : autant de concepts qui semblaient avoir déserté son univers.**

**- Chapeau, Garfield ; je comprends que ton sens de l'observation ait pu t'aider à arriver en haut de l'échelle.**

**Il agita l'index, frôlant sa queue de cheval qui flottait librement autour de son cou.**

**- Tu t'es enfin endurcie, on dirait. Apparemment, cette mission t'a fait perdre ta virginité ; tu as touché du doigt quelques cadavres, tu t'es demandé si tu ne ferais pas mieux d'aider au lieu d'enregistrer. Ne t'inquiète pas, on a tous connu ça.**

**- Mais oui.**

**- Est-ce qu'on attend d'autres astronefs ?**

**- Si aucun d'eux n'est déjà revenu, alors ils ne reviendront plus.**

**- Bon Dieu, ça se présente de mieux en mieux. On a l'exclusivité totale. Tu es descendue sur la planète ?**

**- Oui.**

**- Et elle est vraiment possédée ?**

**- Oui.**

**- Splendide ! (Il parcourut le salon d'un oeil satisfait, observant les enfants et les Édénistes en gravité zéro, qui évoquaient un groupe de ballerines du troisième âge.) Hé, où sont les mercenaires qui étaient avec toi ?**

**- Ils ne s'en sont pas tirés, Garfield. Ils se sont sacrifiés pour que le spatiojet du Lady Mac puisse évacuer les enfants.**

**- Ô mon Dieu ! Ouaouh ! Ils se sont sacrifiés pour des gosses ?**

**- Oui. Nous étions moins bien armés que l'ennemi, mais ils ont tenu bon. Tous jusqu'au dernier. Je n'aurais jamais cru que...**

**- Fantastique. Tu as tout enregistré, hein ? Pour l'amour de Dieu, Kelly, dis-moi qu'il n'en manque pas une miette. La grande bataille, le baroud d'honneur.**

**- J'ai enregistré ce que j'ai pu. Quand je n'étais pas trop terrifiée pour pouvoir penser.**

**- Oui ! Je savais que j'avais pris la bonne décision en t'envoyant. C'est le scoop des scoops, ma chérie. Notre taux d'audience va atteindre le niveau galactique. On va enfoncer Time-Universe et tous les autres. Est-ce que tu te rends compte de ce que tu as accompli ? Merde, Kelly, tu vas sans doute devenir mon patron après ce coup-là. Génial !**

**Très calmement, Kelly fit passer en mode primaire le programme de combat en apesanteur que lui avait transmis Ariadne. Son sens de l'équilibre fut aussitôt amplifié, lui faisant prendre conscience des plus infimes mouvements de son corps sous l'effet des courants d'air qui traversaient le salon. Son sens de l'orientation spatiale gagna également en acuité ; distances et positions relatives étaient évidentes.**

**- Génial ? siffla-t-elle.**

**Garfield se fendit d'un sourire plein de fierté.**

**- Je veux.**

**Kelly se jeta sur lui tout en pivotant autour de son centre de gravité. Ses jambes fusèrent brusquement, pointées sur la tête de son supérieur.**

**Deux sergents furent nécessaires pour l'arracher à sa proie. Heureusement, l'équipe pédiatrique avait apporté quelques bandages nanoniques ; on réussit à sauver l'oeil de Garfield ; toutefois, il faudrait une bonne semaine avant que son nez cassé reprenne son aspect initial.**

**Tous les réfugiés avaient quitté le Lady Mac. Les systèmes environnementaux surchauffés retrouvaient peu à peu un fonctionnement normal. Les cordons ombilicaux du quai envoyaient sur la passerelle un courant d'air frais, qui chassait les miasmes du voyage : un mélange d'odeur de fauve, d'humidité et de dioxyde de carbone. Joshua avait même l'impression que les ventilateurs des grilles d'aération avaient cessé de geindre. Peut-être n'était-ce que son imagination.**

Seul l'équipage restait à bord pour profiter de cette manne d'oxygène. L'équipage moins un membre. Joshua n'avait guère eu le loisir de penser à Warlow durant le vol. Foncer d'un jeu de coordonnées à l'autre, veiller à ce que les cellules ergo-structurantes tiennent le coup, surveiller les fuites et les systèmes endommagés, s'inquiéter des enfants dont il avait désormais la responsabilité, se mobiliser tout entier pour réussir. Eh bien, il avait gagné, il avait triomphé de tous les obstacles que l'univers avait dressés sur sa route. Et cela lui procurait une satisfaction certaine, cependant exempte de toute joie. C'était là une sensation des plus étranges, qu'il comparait mentalement avec le nirvana suscité par l'épuisement.

Ashly Hanson passa la tête par l'écoutille et contempla les astros léthargiques, toujours allongés sur leurs couchettes anti-g et enveloppés dans leurs toiles de protection.

- On est arrivés, vous savez, lança-t-il.

- Ouais, fit Joshua.

Il télétransmit un ordre à l'ordinateur de vol. Les schémas des principaux systèmes de l'astronef, superposés en manteau d'Arlequin dans son esprit, disparurent, et sa toile de protection se rétracta.

- Je pense que la corvée de nettoyage peut attendre demain, dit Dahybi.

- Message reçu, répliqua Joshua. Permission accordée à tous.

Sarha quitta sa couche d'un mouvement coulant et vint l'embrasser sur la joue.

- Tu as été magnifique. Quand cette histoire sera finie, on retournera voir jCthra pour avertir Warlow qu'on s'en est sortis et qu'on a réussi à sauver les enfants.

- S'il est bien là-bas.

**- Il est là-bas. Et tu le sais.**

**- Elle a raison, Joshua, dit Melvyn Ducharme en désactivant la visualisation neurographique des circuits énergétiques du Lady Mac. Il est là-bas. Et même si le transfert n'a pas fonctionné, son âme va désormais veiller sur nous.**

**- Seigneur. (Joshua eut un frisson.) Je ne veux même pas penser à ça.**

**- Sur ce point, je crois que nous n'avons plus le choix.**

**- Mais attendons demain, déclara fermement Ashly. (Il tendit le bras à Sarha.) Viens, laissons ces rabat-joie ruminer entre eux. Je ne sais pas ce que tu as l'intention de faire, mais, moi, je vais boire un bon verre Chez Harvey, et ensuite rester au lit pendant huit jours.**

**- Voilà un programme qui me plaît.**

**Elle se détacha de la pelote-crampon placée près de la couchette de Joshua et suivit le pilote chrononaute dans l'écoutille.**

**Joshua afficha une mine légèrement interloquée en les voyant partir ensemble. Ça ne te regarde pas, se dit-il. En outre, il ne devait pas oublier Kelly, même si elle était presque méconnaissable depuis son retour de Lalonde. Ni Louise, d'ailleurs. Ni Ione.**

**- Je crois que je vais laisser tomber le verre et aller directement au lit, déclara-t-il aux deux autres.**

**Ils franchirent l'écoutille chacun leur tour. Arrivés dans le boyau-sas, ils croisèrent une spécialiste système envoyée par la compagnie de maintenance. L'autorisation du capitaine lui était nécessaire pour qu'elle procède à une évaluation des dégâts subis par le vaisseau et établisse un programme de réparation. Joshua resta avec elle pour dresser la liste des priorités, lui télétransmettant les fichiers relatifs aux systèmes ayant souffert lors de la bataille de Lalonde.**

Il n'y avait plus personne sur le quai quand il sortit enfin de l'astronef. Le salon de réception était désert. Plus un seul journaliste en vue. Même pas un sergent pour vérifier qu'il n'était pas possédé. Cette désinvolture ne ressemble pas à Tranquillité, se dit-il.

Une navette l'emporta le long de l'axe qui reliait le spatioport au centre de la calotte nord de l'habitat. Elle le déposa dans l'une des dix stations de métro qui desservaient le moyeu ; déserte également, à l'exception d'une personne.

Ione se tenait devant la rame à l'arrêt, vêtue d'un sarong bleu de mer et d'un chemisier assorti. Il sourit malgré lui en se rappelant ce qu'évoquait cette tenue.

- Je me souviens de toi, dit-elle.

- Tiens, je croyais que tu aurais oublié.

- Non. Je ne t'oublierai jamais, quoi qu'il arrive.

Il se planta devant elle, contempla ses traits si délicats, qui dissimulaient une si grande sagesse.

- J'ai été stupide, confessa-t-il.

- Je pense que nous pouvons survivre à une querelle, toi et moi, non ?

- J'ai été stupide plus d'une fois.

- Tranquillité a analysé les souvenirs des Édénistes que tu as sauvés. Je suis fière de ce que tu as accompli, Joshua, et je ne parle pas seulement de tes numéros de haute voltige. Je suis vraiment très fière.

Il ne put lui répondre que par un hochement de tête. Il avait longtemps rêvé à ces retrouvailles ; leur rupture avait laissé trop de questions sans réponse, trop de choses non dites. Et à présent qu'ils se retrouvaient, voilà qu'il pensait à Louise, qu'il avait également

abandonnée. Tout ça, c'était la faute de Warlow, qui lui avait fait promettre de se montrer moins égoïste avec ses femmes.

- Tu as l'air épuisé, dit Ione en lui tendant la main. Rentrons chez nous.

Joshua considéra sa main ouverte, petite et parfaite. Il laissa ses doigts croiser les siens, redécouvrant la chaleur de sa peau.

Une vingtaine d'années s'étaient écoulées depuis que Parker Higgens avait quitté Tranquillité pour la dernière fois, se rendant à Nanjing à bord d'un astronef adamiste afin de prononcer une conférence à l'université et d'y rencontrer des candidats potentiels au projet de recherche sur les Laymils. Cette expérience avait été fort désagréable ; toutes les défenses érigées par ses naneuroniques s'étaient révélées impuissantes face à la nausée induite par l'apesanteur.

Cette fois-ci, il fut heureusement surpris. Le module de vie du gerfaut bénéficiait d'une gravité fixe, sa cabine était confortable, l'équipage serviable, et l'officier des Forces spatiales qui l'escortait était une femme cultivée qui faisait un excellent compagnon de voyage.

Lorsque l'astronef approcha de Trafalgar, il alla même jusqu'à accéder à ses capteurs électroniques pour observer la manouvre. Plusieurs douzaines de vaisseaux militaires bourdonnaient autour des deux spatioports sphériques. Avon offrait à cette scène un somptueux décor ; les couleurs d'une planète terracompatible - bleu, blanc, vert et brun - étaient beaucoup plus agréables à l'oeil que les fronts de tempête de Mirchusko, songea-t-il. Parker Higgens faillit éclater de rire en pensant à la tête qu'il devait faire, les yeux et la bouche grands ouverts comme un touriste ébahi : le mandarin découvrant qu'il y a une vie hors de son laboratoire.

Malheureusement, il n'eut pas le temps de jouir du spectacle. Depuis que le terminus du trou-de-ver s'était refermé derrière eux, l'officier des Forces spatiales était en liaison permanente avec Trafalgar afin d'authentifier son ordre de mission au moyen d'une série de codes. Grâce au vecteur d'approche prioritaire qu'on leur avait affecté, ils contournèrent l'un des spatioports à une vitesse prodigieuse avant

de se glisser dans l'immense cratère qui faisait office de corniche pour les astronefs bioteks (leur gerfaut était le seul à l'utiliser).

Ensuite, il rencontra à deux reprises l'état-major du grand amiral, ce qui suscita un échange d'informations proprement glaçantes. Tandis que Parker découvrait la nature de la possession, les militaires accédaient aux données relatives à Unimeron, la planète des Laymils. Désormais, ainsi qu'ils en convinrent, le doute n'était plus permis.

Lorsqu'on l'introduisit dans le vaste bureau circulaire de Samual Aleksandrovich, le premier sentiment qui s'empara de Parker Higgens fut la jalousie. Le grand amiral avait une vue sur la biosphère de Trafalgar nettement plus impressionnante que celle dont il disposait au campus abritant le projet de recherche sur les Laymils. Réaction typique d'un bureaucrate, se morigéna-t-il ; le prestige compte plus que tout.

Le grand amiral fit le tour de son gigantesque bureau en teck pour le gratifier d'une vigoureuse poignée de main.

- Je vous remercie d'être venu, monsieur le Directeur ; je tiens également à ce que vous transmettiez toute ma gratitude au seigneur de Ruine pour la célérité dont il a fait preuve dans cette affaire. La princesse Ione est un soutien indéfectible de la Confédération ; j'aimerais bien que d'autres chefs d'État suivent son exemple.

- Je veillerai à lui transmettre votre message, dit Parker. Le grand amiral lui présenta les personnes assises autour de son bureau : l'amiral Lalwani, le capitaine de vaisseau Maynard Khanna, le Dr Gilmore et Mae Ortlieb, représentant le service scientifique de la présidence.

- Eh bien, les Kiints nous ont avertis, semble-t-il, déclara l'amiral Lalwani. Un jour ou l'autre, toutes les espèces doivent affronter la vérité sur la mort. C'est un combat que les Laymils ont apparemment perdu.

- Ils ne nous avaient jamais rien dit auparavant, dit Parker avec amertume. Tranquillité abrite six Kiints participant au projet ; je

travaille à leurs côtés depuis plusieurs dizaines d'années ; ils sont serviables, coopératifs, je les tenais même pour des amis... Et jamais ils ne nous ont laissé entendre quoi que ce soit. Qu'ils aillent au diable ! Ils savaient depuis le début pourquoi les Laymils s'étaient suicidés et avaient détruit leurs habitats.

- D'après les déclarations de l'ambassadeur Roulor, c'est un problème que nous devons résoudre par nous-mêmes.

- Nous voilà bien avancés, grommela le Dr Gilmore. Cela dit, leur attitude ne m'étonne pas, vu la tendance au mysticisme qui caractérise leur psychologie.

- Une espèce ayant découvert le secret de la mort et survécu à l'impact de cette révélation est inévitablement portée sur la spiritualité, intervint le grand amiral. N'allez donc pas le leur reprocher, docteur. Donc, monsieur le Directeur, il apparaît que notre possession et la dysfonction de la réalité des Laymils ne sont qu'une seule et même chose, exact ?

- Oui, amiral. En fait, vu ce que nous savons maintenant, l'essence de mort du clan Galheith évoquée par le maître de vaisseau laymil a une signification des plus claires. La possession se répandait sur Unimeron lorsqu'il a quitté son orbite.

- Je pense pouvoir confirmer cette hypothèse, dit l'amiral Lalwani. (Elle se tourna vers le grand amiral qui, d'un hochement de tête, l'autorisa à poursuivre.) Un faucon messager vient d'arriver d'Ombey. Plusieurs possédés ont réussi à s'introduire sur la planète ; heureusement, les autorités les ont traqués avec une remarquable efficacité. Elles ont cependant dû leur concéder un bout de territoire. Nous avons un enregistrement du phénomène.

Parker accéda au cartel contenant un montage d'images captées par les satellites de défense stratégique d'Ombey, découvrant le nuage rouge étonnamment lisse qui recouvrait peu à peu Mortonridge. Le cercle terminateur courait sur l'océan en accéléré. La nuit venue, la couverture de la péninsule luisait d'un sinistre rouge cerise, frémissant sur son pourtour au-dessus des côtes au dessin irrégulier.

**- Mon Dieu, fit-il après avoir coupé la visualisation.**

**- Ça concorde, commenta le Dr Gilmore. Il s'agit indubitablement du même phénomène.**

**- Laton était pressé et soumis à pas mal de stress, je vous l'accorde, dit Lalwani. Mais, si nous l'avons bien compris, une fois que ce nuage rouge a enveloppé la totalité d'une planète, les possédés peuvent la déplacer hors de l'univers.**

**- Pas tout à fait, corrigea le Dr Gilmore. Si l'on peut manipuler l'espace-temps comme ils en sont apparemment capables, alors on doit pouvoir formater un micro-continuum favorable autour d'une planète. La surface de celle-ci cessera d'être accessible par l'espace-temps ordinaire, voilà tout. On pourrait l'atteindre par l'intermédiaire d'un trou-de-ver, à condition de connaître avec précision la signature quantique de son terminus.**

**- La planète des Laymils n'a pas été détruite, dit lentement Parker. Nous en avons acquis la certitude. Nous avons supposé qu'elle avait pu être déplacée, mais, naturellement, nous pensions que ce serait dans cet univers.**

**- Donc, les Laymils possédés ont dû réussir ce tour de passe-passe, dit Lalwani. C'est bel et bien possible.**

**- Grand Dieu, murmura le grand amiral. Comme si nous n'avions pas assez de difficulté à trouver un moyen de renverser la possession, il nous faut maintenant ramener des planètes du paradis pervers où elles se sont exilées.**

**- Et les Laymils des îles de l'espace ont préféré le suicide à la soumission, ajouta Lalwani d'un air lugubre. Je suis profondément troublée par le parallèle entre l'anneau Ruine et l'île de Pernik. Les possédés ne nous proposent qu'une seule alternative : la reddition ou la mort. Et, en mourant, nous ne faisons que grossir leurs rangs. Cependant, Laton a choisi la mort ; en fait, il semblait presque ravi à cette idée. Peu de temps avant son départ, il a dit à Oxley qu'il allait**

**partir pour ce qu'il appelait le grand voyage, sans autre précision. Mais il est clair qu'il ne comptait pas souffrir dans l'au-delà.**

**- Malheureusement, il me paraît difficile de dégager une politique de ces observations, fit remarquer Mae Ortlieb. Elles ne sont guère de nature à rassurer la population.**

**- J'en ai parfaitement conscience, rétorqua sèchement Lai-wani. Ces informations sont néanmoins susceptibles de nous indiquer des pistes prometteuses. Une fois ce travail accompli, nous serons en mesure de formuler une politique.**

**- Suffit, dit le grand amiral. Nous sommes ici pour déterminer les directions les plus potentiellement fructueuses sur le plan scientifique. Étant donné que nous comprenons maintenant le phénomène dans des proportions acceptables, j'aimerais entendre vos suggestions. Dr Gilmore ?**

**- Nous continuons d'examiner Jacqueline Couleur dans le dessein d'identifier l'énergie utilisée par l'âme du possesseur. Pour l'instant, nous n'avons guère eu de succès. Soit nos instruments sont incapables de la mesurer, soit ils subissent des avaries de son fait. La nature de cette énergie demeure donc indéfinie. (Il adressa un regard timoré au grand amiral.) J'aimerais avoir votre permission pour passer à des tests réactifs.**

**Parker fut incapable de réprimer un reniflement réprobateur. Cela ne faisait que renforcer son image de vieux mandarin ; mais l'attitude militariste, voire fasciste, de Gilmore lui hérissait le poil.**

**Personne ne l'aurait cru en le voyant tel qu'il était devenu, mais Parker Higgens avait milité pour diverses causes gauchistes durant ses études universitaires. Il se demanda si ce détail figurait dans le dossier que Lalwani devait avoir sur lui, des octets vieillissants dans un langage de programmation obsolète décrivant son hostilité envers les recherches militaires effectuées sur le campus. Avait-elle accédé au dossier en question avant qu'il ne soit introduit ici, au coeur de la plus grande puissance militaire que l'espèce humaine ait jamais construite ? Peut-être le jugeait-elle inoffensif à présent. Peut-être**

même avait-elle raison. Mais les gens comme Gilmore réveillaient toujours son ancienne flamme. Tests réactifs, tu parles.

- Cela vous pose un problème, monsieur le Directeur ? demanda le Dr Gilmore d'un ton empreint de formalisme.

Parker contempla les grands holoécrans du bureau, où l'on voyait les astronefs se massant autour d'Avon. Prêts pour le combat. Prêts pour le conflit.

- Je suis d'accord avec le grand amiral, dit-il à contrecour. Nous devons trouver une solution scientifique.

- Et nous ne la trouverons que si mes recherches peuvent se poursuivre sans obstacles. Je sais ce que vous pensez, monsieur le Directeur, et je regrette que nous ayons ici affaire à un être humain. Mais, à moins que vous ne proposiez une autre méthode également valable, nous devons utiliser notre sujet pour accroître notre base de connaissance.

- Je connais les arguments relatifs aux différents degrés de souffrance, docteur. Cependant, l'idée que sept siècles d'application de la méthode scientifique ne nous aient pas permis d'élaborer des principes plus humains m'attriste profondément. La perspective d'utiliser un cobaye humain est à mes yeux répugnante.

- Vous devriez accéder aux enregistrements réalisés par le lieutenant Hewlett pendant que ses marines en mission dans la jungle ont capturé Jacqueline Goûteur. Vous verriez alors ce que c'est qu'un comportement vraiment répugnant.

- Excellent argument. Ce sont eux qui ont commencé, donc nous avons le droit de répliquer. Nous sommes tous des êtres humains.

- Excusez-moi, intervint le grand amiral, mais nous n'avons vraiment pas le temps de discuter morale et éthique. La Confédération est officiellement placée en état d'urgence, monsieur le Directeur. Si la nécessité de nous défendre nous amène à passer à vos yeux pour des sauvages, eh bien, tant pis. Nous ne sommes pas responsables de cette crise, nous nous contentons d'y réagir de la seule façon que

je pense possible. Et je compte vous utiliser autant que le Dr Gilmore utilisera Jacqueline Goûteur.

Parker se redressa de toute sa taille pour soutenir le regard du grand amiral. Il ne pouvait tout simplement pas discuter avec lui comme il venait de le faire avec le scientifique. Lalwani avait raison, songea-t-il tristement. Le militantisme politique de sa jeunesse ne pesait pas lourd à côté de son instinct de survie. Nous sommes ce que nos gènes ont fait de nous.

- Je ne crois pas vous être d'une grande utilité, amiral. Je vous ai déjà apporté ma contribution.

- Vous vous trompez.

L'amiral fit un signe à Mae Ortlieb.

- Avant de se suicider, les Laymils ont sans doute tenté de préserver de la possession leurs îles de l'espace, dit-elle. Je pense que c'était la mission qu'on avait confiée aux essences.

- En effet, mais ça n'a sûrement pas marché.

- Non. (Elle se fendit d'un sourire ironique.) Par conséquent, j'aimerais bien utiliser la méthode scientifique, monsieur le Directeur : éliminez l'impossible, et il ne vous restera plus que le possible. Si nous pouvions savoir ce qui ne marche pas sur les possédés, cela nous serait extrêmement précieux. Nous gagnerions beaucoup de temps. Et nous sauverions sans doute de nombreuses vies.

- C'est évident, mais nos connaissances sont extrêmement limitées.

- Sauf erreur de ma part, la pile électronique laymil contient pas mal de fichiers qui n'ont pas encore été reformatés de façon à être compatibles avec les perceptions humaines ?

- En effet.

**- Alors, ce serait un bon début. Pourriez-vous retourner sur Tranquillité et demander à Ione Saldana de lancer un programme prioritaire dans ce sens, s'il vous plaît ?**

**- Il était déjà lancé quand je suis parti.**

**- Excellent. Mon service ainsi que le service scientifique des Forces spatiales peuvent vous prêter des spécialistes afin de vous assister dans la procédure d'analyse. Sans doute seraient-ils mieux qualifiés pour identifier des armes.**

**Parker lui jeta un regard exaspéré.**

**- Les Laymils ne fonctionnaient pas de cette façon ; les armes ne faisaient pas partie de leur culture. En guise de contre-mesures, ils utilisaient sans doute des inhibiteurs psychologiques distribués via le gestalt bioharmonique des îles de l'espace. Ils ont probablement essayé de raisonner leurs adversaires.**

**- Mais cela a échoué, et peut-être ont-ils tenté par la suite de recourir à d'autres moyens. Les possédés laymils n'hésitaient pas à faire usage de la violence, nous l'avons vu sur les enregistrements. Leur dysfonction de la réalité incinérait de grandes portions de terre.**

**Parker renonça à discuter, en dépit de ses convictions. Ses interlocuteurs n'avaient aucun mal à croire que les débris épars de l'anneau Ruine pouvaient dissimuler une superarme, un deus ex machina capable de sauver l'espèce humaine. Ah ! la mentalité militaire...**

**- Tout est possible, convint-il. Mais, dans le cas présent, j'en doute fortement, et je tiens à ce que ce soit consigné dans le compte rendu de cette réunion.**

**- Bien entendu, dit le grand amiral. Mais nous devons quand même examiner cette possibilité, je suis sûr que vous le comprendrez. Nos spécialistes peuvent-ils vous accompagner ?**

**- Certainement.**

Parker redoutait d'avance la réaction d'Ione Saldana. La seule restriction qu'elle avait imposée au projet était un embargo sur la technologie militaire. Mais ses interlocuteurs l'avaient berné avec maestria. La subtilité politique telle qu'on la pratiquait dans la capitale de la Confédération n'avait rien à voir avec les habitudes d'un avant-poste secondaire, et il venait de l'apprendre à ses dépens.

Quand il vit le vieux directeur se tasser sur lui-même, Samual Aleksandrovich ne put s'empêcher d'éprouver de la compassion pour lui. Ce n'était pas de gaieté de coeur qu'il avait ainsi imposé ses vues à cet homme de paix. La Confédération existait pour défendre et protéger les Parker Higgens de cet univers, après tout.

- Merci, monsieur le Directeur. Loin de moi l'idée de passer pour un hôte grossier, mais j'aimerais que vous soyez prêt à repartir dans deux ou trois heures. Notre équipe de spécialistes est déjà rassemblée. (Il évita soigneusement le regard surpris que lui lança Higgens.) Ils peuvent embarquer à bord de faucons des Forces spatiales, qui vous escorteront pour regagner Tranquillité. Je ne veux pas courir le risque que vous soyez intercepté. Vous êtes trop précieux à nos yeux.

- Est-ce probable ? demanda Parker, visiblement inquiet. Une interception, je veux dire.

- J'espère bien que non, répondit le grand amiral. Mais la situation dans son ensemble est nettement moins favorable que je ne l'aurais souhaité. Nous n'avons pas donné l'alerte assez vite. Plusieurs faucons nous ont signalé à leur retour que les possédés avaient conquis une enclave sur divers mondes, et, à notre connaissance, sept colonies-astéroïdes ont été conquises dans leur totalité. Le plus inquiétant, c'est ce rapport en provenance du système de Srinagar selon lequel les possédés se sont emparés de l'habitat Valisk, ce qui signifie qu'ils ont une flotte de gerfauts à leur disposition. Cela leur donne un potentiel militaire suffisant pour monter une opération de soutien à leurs semblables.

- Je vois. Je n'avais pas conscience des avancées effectuées par les possédés. L'enregistrement de Mortonridge est des plus inquiétants.

**- Précisément. Vous comprenez donc pourquoi nous sommes pressés d'obtenir des informations à partir des enregistrements laymils.**

**- Je... Oui.**

**- Ne vous inquiétez pas, monsieur le Directeur, dit Lalwani. Pour le moment, nous avons un avantage certain, à savoir que les possédés agissent en petits groupes, sans la moindre coordination. C'est seulement s'ils s'organisent à un niveau mul-tistellaire que les véritables ennuis tomberont sur nous. L'interdiction des vols commerciaux décrétée par l'Assemblée générale devrait nous assurer un répit de quelques semaines. Il leur sera difficile de se répandre discrètement. S'ils veulent effectuer des mouvements interstellaires, ils seront obligés de le faire à grande échelle, ce qui nous donnera la possibilité de les repérer.**

**- Et c'est à ce moment-là que les Forces spatiales affronteront leur plus grand défi, déclara le grand amiral. Et connaîtront leur plus grande défaite. Il y a toujours une issue décisive dans une bataille spatiale : on gagne ou on meurt. Et nos adversaires seront des innocents.**

**- Je ne pense pas que nous en arriverons là, répliqua Mae Ortlieb. Comme vous l'avez dit, ce n'est qu'une racaille désorganisée. Nous contrôlons les communications interstellaires, et cela devrait suffire à les empêcher de devenir une véritable menace.**

**- Sauf que... (Parker se ravisa, puis poussa un soupir de pénitent.) Certains de nos plus grands généraux, de nos plus grands chefs de guerre, se trouvent dans l'au-delà. Ils en savent autant que nous sur la tactique. Ils savent ce qu'ils doivent faire pour triompher.**

**- Nous serons prêts à les affronter, dit le grand amiral.**

**Il s'efforça de ne pas afficher l'inquiétude que lui inspirait la remarque de Parker. Serais-je vraiment de taille à affronter une alliance entre Napoléon Ier et Richard Saldana ?**

**Dariat gravit la dernière volée de marches qui le séparait du hall du gratte-ciel Sushe. Les possédés avaient cessé d'emprunter les ascenseurs - c'était trop dangereux, car Rubra contrôlait tous les circuits énergétiques (et quant à prendre le métro... il ne fallait même pas y penser). La grande salle circulaire, jadis décorée avec goût, ressemblait à un champ de bataille, avec ses miroirs craquelés et maculés de suie, ses meubles réduits en pièces, son sol couvert de flaques d'eau et de paquets de mousse grise provenant des arroseurs automatiques du plafond. Les plantes en pot, complètement ravagées, avaient dégorgé sur la moquette un terreau noir et humide.**

**Les autres se frayaient un chemin parmi les décombres, et il se retint de leur dire : Si seulement vous m'aviez écouté. À force de l'entendre prononcer ces mots, ils avaient cessé d'y prêter attention ; en outre, ils suivaient aveuglément les ordres de Kiera. Le conseil qu'elle avait assemblé se montrait efficace pour ce qui concernait le maintien de l'ordre, Dariat était bien obligé de l'admettre. Mais il ne faisait pas grand-chose d'autre. Détail révélateur, les possédés n'avaient même pas pris la peine d'utiliser leur puissance énergétique pour restaurer le hall ; cette tâche n'aurait cependant rien eu d'une corvée. Leur moral était éprouvé par la guerre des nerfs que leur livrait Rubra, dont la menace était omniprésente.**

**Il franchit les portes gauchies pour s'engager sur l'allée de pierres partant du bâtiment. Le parc qui entourait celui-ci avait conservé son aspect bucolique. La pelouse vert émeraude, vierge de mauvaises herbes, qui s'étendait sur deux cents mètres jusqu'à une enfilade d'antiques arbres, était parcourue par des allées gravillonnées conduisant à l'intérieur de l'habitat. Des buissons hémisphériques, aux feuilles d'un violet sombre et aux minuscules fleurs argentées, étaient harmonieusement disposés sur sa surface. Des petits oiseaux reptiliens, tout en ailes triangulaires et musculeuses, aux écailles couleur d'ambre et de turquoise, voletaient gaiement dans les airs.**

**Le cadavre gâchait quelque peu ce tableau ; il gisait en travers d'une allée gravillonnée, une jambe tordue suivant un angle anormal. Impossible de dire s'il s'était agi d'un homme ou d'une femme. Sa tête semblait avoir été fourrée dans la tuyère à fusion d'un astronef.**

Les restes de ses assassins, un couple de chimpanzés domestiques, achevaient de se consumer sur l'herbe à deux mètres de là. L'un d'eux tenait un bâton à moitié fondu en lequel Dariat reconnut un choqueur. Nombre de possédés avaient été piégés par les serviteurs apparemment inoffensifs. Au bout de deux ou trois jours d'attaques surprises, ils avaient pris l'habitude de les exterminer à vue.

La puanteur le fit grimacer lorsqu'il passa près d'eux. Arrivé près des arbres, il vit qu'un oiseau triangulaire s'était posé sur une branche haute. Ils échangèrent un regard méfiant. Comme il s'agissait d'une créature xéno, elle n'était probablement pas équipée du lien d'affinité. Mais, avec Rubra, on n'était sûr de rien. Et, à présent qu'il y pensait, ces bestioles seraient un excellent moyen d'espionner tout le monde, car elles permettraient à Rubra de circonvenir les brouillages qu'il avait infligés aux routines de la strate neurale. Il adressa une grimace à l'oiseau, qui battit des ailes sans quitter son perchoir.

Dariat traversa la forêt à vive allure pour gagner la clairière où se trouvait Kiera. Des arbres d'une taille impressionnante, au feuillage gris-vert, dessinaient une vallée de part et d'autre d'un large ruisseau, leurs troncs noirs recouverts d'une pseudomousse fournie. Le cours d'eau était bordé de hautes herbes piquetées de coquelicots.

Il y avait dans la clairière deux groupes bien distincts. Le premier se composait exclusivement de couples d'adolescents ou de jeunes gens ; les garçons étaient vêtus d'un short ou d'un maillot de bain ; les filles portaient un bikini ou une robe d'été soulignant leur féminité. Les uns comme les autres avaient été choisis pour leur beauté. Quatre ou cinq enfants, âgés de moins de sept ans, se trouvaient parmi eux et semblaient s'ennuyer ferme ; les fillettes étaient en robe de fête et portaient des rubans dans les cheveux, les garçonnets étaient vêtus de shorts et de chemisettes colorées. Deux d'entre eux fumaient une cigarette. À l'autre bout de la clairière se tenaient quatre adultes vêtus sans recherche qui parlaient avec animation. Ils ne cessaient d'agiter les mains pour souligner leurs propos. Autour d'eux gisaient divers modules électroniques, le matériel standard pour une séance d'enregistrement FA.

Dariat aperçut Kiera au milieu des techniciens et se dirigea vers elle. Elle portait un petit caraco de coton blanc, dont les boutons du haut, de minuscules perles, étaient ouverts pour mettre sa poitrine en valeur, et une jupe légère, également blanche, qui ne dissimulait rien de ses jambes. Avec ses cheveux tombant librement sur ses épaules, elle avait l'air merveilleusement sexy. Cette impression se maintint jusqu'à ce qu'elle pose les yeux sur Dariat. Le corps de Marie Skibbow était peut-être l'incarnation d'un fantasme d'adolescent, mais l'intelligence maléfique qu'il abritait se révélait littéralement glaçante.

- On m'a dit que tu avais pété les plombs, Dariat, déclara-t-elle sèchement. Jusqu'ici, je me suis montrée patiente avec toi, car tu nous as été très utile. Mais s'il se produit un autre incident comme celui du tunnel, je considérerai que ton utilité n'est plus de mise.

- Si je ne suis plus là pour contrer les attaques de Rubra, alors c'est toi qui finiras par perdre ton calme. Abaisse ta garde ne serait-ce qu'une seconde, et il renverra tous les possédés dans l'au-delà avec pertes et fracas. Il se fout complètement des gens dont nous avons volé les corps.

- Tu commences à devenir chiant, Dariat. Et, d'après ce qu'on m'a dit, tu n'as pas seulement perdu ton calme, tu as carrément eu une crise psychotique. Tu es un paranoïaque à tendance schizophrénique, et les autres n'aiment pas ça. Continue de chercher un moyen pour chasser Rubra de la strate neurale, mais arrête de répandre la dissension, ou alors ça va mal finir. C'est clair ?

- Comme le cristal.

- Bien. J'apprécie tes efforts, Dariat. Mais tu dois apprendre à être moins brutal, c'est tout.

Elle le gratifia d'un sourire sympathique totalement fabriqué.

Dariat vit que l'un des oiseaux xénos était perché sur un arbre derrière elle et observait la scène. Le mirage énergétique dont il était enveloppé dissimula le rictus qui se peignit sur ses lèvres.

- Tu dois avoir raison. Je vais faire de mon mieux.

- Parfait. Ecoute, je n'ai pas envie qu'il me chasse de Valisk, pas plus que toi. Nous avons tiré le bon numéro, tous les deux, et nous réussirons à maintenir notre statut à condition de demeurer lucides. Si cet enregistrement a l'effet escompté, de nouvelles recrues vont nous rejoindre en masse. De cette façon, nous pourrons déplacer Valisk vers un lieu où Rubra sera neutralisé. Pour toujours. Empêche-le de nous mettre des bâtons dans les roues pendant quelque temps, et laisse-moi m'occuper du reste, d'accord ?

- Ouais, d'accord. Je comprends.

Elle le congédia d'un hochement de tête, puis inspira pour se calmer et se tourna vers les techniciens.

- Alors, c'est prêt ?

Khaled Jaros lança un regard noir au senso-bloc qu'il tenait dans sa main.

- Oui, je crois. Ça devrait marcher cette fois-ci. Ramon a reprogrammé le bloc afin que seules les fonctions primaires soient opérationnelles ; on n'aura pas de données thermiques et olfactives, mais la réception AV paraît stabilisée. Avec un peu de pot, on pourra ajouter par la suite les activateurs d'émotions.

- D'accord, on fait une nouvelle tentative, lança-t-elle. Les jeunes sybarites reprirent leurs positions en suivant les directives de Khaled. Un couple commença à se peloter sur l'herbe, un autre à folâtrer dans le ruisseau. Les enfants éteignirent leurs cigarettes, puis coururent dans tous les sens en poussant des glapissements de joie.

- Pas si fort ! beugla Khaled.

Kiera se mit en place, adossée au rocher sur la berge. Elle s'éclaircit la gorge, imprima à ses cheveux un désordre artistique.

**- S'il te plaît, ma chérie, défais deux ou trois autres boutons, lui dit Khaled. Et plie un peu plus les genoux.**

**Il avait les yeux fixés sur la colonne AV de l'un de ses blocs.**

**Irritée, elle se figea pour mieux se concentrer. Les boutons de son caraco frémirent, puis quittèrent leurs boutonnières, révélant un peu plus de peau.**

**- Est-ce bien nécessaire ? demanda-t-elle.**

**- Fais-moi confiance, ma chérie. J'ai réalisé pas mal de pubs à mon époque. Règle numéro un : le sexe est toujours vendeur. Et ceci est une pub, quel que soit le nom que tu lui donnes. Par conséquent, je veux voir des jambes et des seins pour faire baver les mecs, et de l'assurance pour inspirer les nanas. De cette façon, les uns comme les autres viendront nous manger dans la main.**

**- D'accord, grommela-t-elle.**

**- Un instant.**

**- Quoi encore ?**

**Il leva les yeux de sa colonne AV.**

**- Tu n'as pas assez de sex-appeal.**

**Kiera contempla ses seins quasiment dénudés.**

**- Si c'est une blague, elle n'est pas drôle.**

**- Non, non, rien à voir avec tes roberts, ma chérie ; ils sont parfaits. Non, c'est l'image dans son ensemble, elle est trop démodée. (Il se tirailla la lèvre inférieure.) J'ai trouvé, faisons preuve d'audace. Je veux que tu gardes la position, oui, comme ça, mais que tu te passes un foulard rouge autour de la cheville.**

**Kiera le regarda sans rien dire.**

- S'il te plaît, ma chérie ? Fais-moi confiance, je te dis. Elle se concentra une nouvelle fois. Le tissu approprié se matérialisa autour de sa cheville, un mouchoir de soie attaché par un simple noud. Couleur rouge sang, au cas où l'autre n'aurait pas perçu son humeur.

- Fantastique ! On dirait une bohémienne, farouche et exotique. Je suis déjà amoureux de toi.

- Je peux y aller maintenant ?

- Quand tu voudras.

Kiera prit quelques instants pour définir son apparence, en quête d'une expression qui traduise au mieux la séduction de l'adolescence. Autour d'elle, l'eau émettait un mélodieux gazouillis, les jeunes souriaient et s'enlaçaient, les enfants couraient sur l'herbe. Elle leur adressa un sourire indulgent et leur lança un signe amical. Puis elle tourna lentement la tête et fixa le senso-bloc.

- Ils vont vous dire de ne pas accéder à cet enregistrement, vous savez, commença-t-elle. En réalité, ils vont prendre la chose très au sérieux ; vos parents, votre grand frère, les autorités qui dirigent votre lieu de résidence. Je ne vois vraiment pas pourquoi. Sauf que, bien entendu, je fais partie des possédés, de ces démons qui menacent " le tissu même de l'univers ", de votre univers. Apparemment, je suis votre ennemie. Enfin, j'en suis pratiquement sûre ; c'est l'Assemblée générale de la Confédération qui le dit, alors... Alors, ça doit être vrai, hein ? Je veux dire, le président Haaker est venu ici, il m'a bien regardée, il m'a parlé, et il sait tout sur moi : ce que je veux, ce que je déteste, qui est mon artiste FA préféré, ce qui me fait peur. Je ne me rappelle pas quand nous nous sommes vus. Mais on a dû se voir, car les ambassadeurs de tous les gouvernements représentés à l'Assemblée générale m'ont officiellement qualifiée de monstre. Jamais ils n'auraient fait une chose pareille, tous ces gens si intelligents, si sérieux et si sages, s'ils n'avaient pas disposé de faits irréfutables, pas vrai ?

" Mais le seul fait qui a motivé leur vote, c'est que Laton a tué dix mille Édénistes parce qu'ils étaient possédés. Laton, rappelez-vous... On m'a dit qu'il s'était conduit en héros il y a quelques années, dans un

habitat du nom de Jantrit. Est-ce qu'il a demandé aux habitants de l'île de Pernik s'ils souhaitaient être exterminés ? Est-ce qu'ils lui ont dit que oui ?

" Ce qu'ils nous ont fait, c'est ce qu'ils font aux jeunes de tout l'univers : ils nous ont confondus dans une seule masse et ils ont décrété que nous étions mauvais. Il suffit qu'un voyou agresse quelqu'un, et tous les jeunes deviennent des hooligans. Vous savez que je dis vrai, ça se passe tout le temps comme ça dans votre quartier. À leurs yeux, vous n'êtes pas un individu. Si l'un d'eux est un voyou, alors ils le sont tous. C'est comme ça qu'on nous traite.

" Eh bien, pas ici, pas à Valisk. Peut-être qu'il y a des possédés qui veulent conquérir l'univers. Si tel est le cas, j'espère que les Forces spatiales de la Confédération les écraseront. J'espère qu'elles vaincront. Ces possédés-là me terrifient tout autant que vous. Mais ce n'est pas cela que nous voulons, c'est aussi stupide que démodé. Ce genre de comportement, ce genre d'état d'esprit sont inutiles. Les choses ont changé.

" Ici, à Valisk, nous avons vu de quoi était capable la puissance engendrée par la possession quand on l'appliquait correctement. Quand on l'utilisait pour aider les gens plutôt que pour les détruire. C'est cela qui fait peur au président Haaker, parce que cela menace l'ordre régnant sur son monde si précieux. Et si ce monde disparaît, alors il disparaîtra, lui aussi, ainsi que sa puissance et sa richesse. Car, en fin de compte, tout se résume à une question d'argent. L'argent permet d'acheter les gens, l'argent permet aux grandes compagnies d'investir et de consolider leurs marchés, l'argent finance l'industrie de l'armement, l'argent des impôts permet de payer les fonctionnaires, l'argent permet de s'offrir le pouvoir politique. L'argent est un moyen de rationner ce que nous offre l'univers. Mais l'univers est infini, il n'y a pas besoin de le rationner.

" Ceux d'entre nous qui ont émergé des ténèbres peuvent supprimer les restrictions de cette société corrompue. Nous pouvons vivre et prospérer en dehors d'elle. Nous pouvons brûler vos cartes de rationnement de la Banque jovienne et vous libérer des interdits qu'on vous impose.

**Son sourire se fit malicieux. Elle tendit une main vers le senso-bloc, la paume ouverte. Ses doigts se refermèrent, puis se rouvrirent. Des colliers de platine incrusté de diamants étin-celaient au creux de sa main.**

**Elle adressa un nouveau sourire au senso-bloc, puis jeta les colliers dans l'herbe d'un geste nonchalant.**

**- Vous voyez, c'est tout simple. Les choses, les objets, les biens matériels, le capital, tout cela n'existe que pour donner de la joie ; ici à Valisk, ils n'existent que pour traduire nos émotions. L'économie est morte, et l'égalité va renaître de ses cendres. Nous avons tourné le dos au matérialisme, nous l'avons complètement rejeté. Désormais, il n'a plus aucun but. Nous pouvons vivre comme il nous plaira, développer notre esprit plutôt que nos finances. Nous pouvons nous aimer les uns les autres sans être gênés par la barrière de la peur à présent que l'honnêteté a remplacé l'avidité, car celle-ci a péri en même temps que tous les anciens vices. Valisk est devenu un lieu où tous les souhaits sont exaucés, les petits comme les grands. Et pas seulement pour ceux d'entre nous qui sont revenus de l'au-delà. Garder cela pour nous serait un acte profondément égoïste. Valisk est pour tout le monde. Car c'est à cause de cet aspect de notre existence que votre société nous méprisera le plus, c'est à cause de lui qu'elle nous maudira. Nous allons emporter Valisk hors de cette dimension physique de l'univers, dans un continuum où tout le monde recevra le don de notre puissance énergétique. Dans ce lieu, je pourrai prendre forme et restituer le corps que j'ai emprunté. Nous tous, âmes perdues, redeviendrons des êtres bien réels, libérés de la nécessité du conflit, libérés de la souffrance qui nous est nécessaire pour nous manifester ici.**

**" Voici l'offre que je vous fais. Nous ouvrons Valisk à toutes les personnes de bonne volonté, à toutes les âmes pacifiques, à tous ceux qui en ont assez de lutter pour survivre, qui en ont assez des barrières mesquines dans lesquelles gouvernements et cultures emprisonnent le coeur humain. Vous êtes les bienvenus sur notre grand vaisseau. Nous allons partir bientôt, avant que les astronefs des Forces spatiales viennent nous anéantir à coups de bombes pour**

**avoir commis le crime d'être ce que nous sommes : des êtres épris de paix.**

**" Tous ceux qui atteindront Valisk prendront leur place parmi nous, je vous le promets. Le voyage sera difficile, mais je vous encourage à le faire. Bonne chance, je vous attends.**

**Ses vêtements se transformèrent, passant du blanc au multicolore, comme si sa jupe et son caraco étaient tissés dans des ailes de papillon. Le sourire de Marie Skibbow était éclatant, emplissait de chaleur le coeur du spectateur. Les enfants se massèrent autour d'elle, lançant dans les airs des pétales de coquelicot qui, en retombant, devenaient une splendide ondée écarlate. Ils la prirent par les mains et elle se laissa emporter, impatiente de se joindre à leurs jeux.**

**Fin de l'enregistrement.**

**Quoique datant de près de cinquante ans, l'unité de transplantation se flattait de posséder une quantité impressionnante d'équipements dernier cri. Sur l'astéroïde Culey, la médecine et ses activités dérivées étaient des plus lucratives.**

**L'annexe où Erick Thakrar était hospitalisé (Duchamp avait refusé de lui payer une chambre privée), située à mi-chemin du couloir principal, était une salle aux murs en matériau composite gris perle et aux panneaux éclairants à la lueur terne, d'un modèle standard que l'on retrouvait dans tous les hôpitaux de la Confédération. Les patients étaient surveillés par deux infirmières assises devant une console centrale, tout près de la porte. Leur présence n'était pas vraiment nécessaire, le processeur semi-conscient de l'hôpital étant plus rapide qu'elles pour repérer le développement d'une anomalie métabolique. Mais les hôpitaux avaient pour politique de ne jamais négliger l'élément humain ; les patients invalides étaient rassurés par le contact de leurs semblables. En plus d'être lucrative, la médecine était l'une des dernières industries refusant de renoncer à la main-d'oeuvre en faveur de l'automatisation, contre laquelle elle résistait avec une ferveur d'un autre âge.**

**L'opération d'Erick avait débuté un quart d'heure après son extraction de la nacelle tau-zéro. Il avait passé seize heures sur le billard ; à un moment donné, quatre équipes distinctes travaillaient sur diverses parties de son organisme. Lorsqu'il était sorti de la salle, trente pour cent de sa masse corporelle avaient été remplacés par du tissu artificiel.**

**Deux jours plus tard, il avait un visiteur : une femme d'une trentaine d'années, au visage de type asiatique sans signe dis-tinctif. Souriante, elle se présenta à l'infirmière de garde comme étant une cousine éloignée d'Erick, ce que ses papiers d'identité auraient prouvé si nécessaire. Mais l'infirmière se contenta de lui indiquer la direction du couloir.**

**Lorsqu'elle entra dans l'annexe, elle constata que quatre des six lits étaient occupés. L'écran d'intimité du premier était désactivé, révélant un vieillard avide de conversation qui lui adressa un regard plein d'espoir, et les trois autres lits étaient protégés des regards. Elle adressa un sourire neutre au vieil homme et se tourna vers le lit d'Erick, télétransmettant un code au processeur de contrôle de son écran. Celui-ci s'ouvrit au pied du lit et se rétracta dans les murs. Elle pénétra dans son champ et lui lança l'ordre de se refermer.**

**Elle s'efforça de demeurer impassible en découvrant la silhouette gisant sur le matelas à forme active. Erick était enveloppé des pieds à la tête dans un package médical, comme si on lui avait taillé un justaucorps dans cette substance verte. Des tubes émergeaient de sa gorge et de ses flancs, le reliant à une série d'appareils placés en tête de lit, qui alimentaient les nano-niques en molécules spécialisées conçues pour renforcer ses chairs traumatisées et évacuer de son sang les toxines et les cellules mortes.**

**Deux yeux dociles, injectés de sang, la contemplaient depuis des trous ouverts dans le package lui recouvrant le visage.**

**- Qui êtes-vous ? télétransmit-il.**

**On n'avait pas aménagé d'ouverture pour sa bouche, rien qu'un évent à la hauteur de son nez.**

Elle télétransmit son code d'identification, puis ajouta :

- Lieutenant Li Chang, SRC. Bonjour, capitaine, le bureau des Forces spatiales a bien reçu votre code de notification.

- Où diable étiez-vous passés ? Je l'ai envoyé hier.

- Désolé, capitaine, mais le système tout entier est en état d'alerte sécurité depuis deux jours. Nous avons été très occupés.

Et vos camarades astros traînent tout le temps dans les parages. J'ai pensé qu'il valait mieux qu'ils ne me voient pas.

- Très astucieux. Vous savez dans quel astronef je me trouvais ?

- Oui, capitaine, le Vengeance de Villeneuve. Vous êtes revenus de Lalonde.

- De justesse. J'ai compilé un rapport sur notre mission et sur ce qui nous est arrivé. Il est vital que vous transmettiez ces données à Trafalgar. Notre adversaire n'est pas Laton, mais quelque chose d'infiniment plus terrifiant.

Li Chang dut faire appel à ses naneuroniques pour conserver son impassibilité. Et dire qu'il avait enduré tant de souffrances pour se procurer ces données...

- Oui, capitaine ; la possession. Nous avons reçu il y a trois jours un microcartel envoyé par l'Assemblée générale de la Confédération.

- Vous êtes au courant ?

- Oui, capitaine, il semble que les possédés aient quitté Lalonde avant votre arrivée, sans doute à bord du Yaku. Ils ont commencé à infiltrer d'autres planètes. C'est Laton qui nous a avertis du danger.

- Laton ?

- Oui, capitaine. Il a réussi à les bloquer sur Atlantis, et il a averti les Édénistes de la planète avant de lancer une opération kamikaze. Les

**agences de presse diffusent toute l'histoire, si vous voulez y accéder.**

**- Oh, merde. (Murmure étouffé, à peine audible sous le masque vert des nanos médicales.) Merde, merde, merde. J'ai fait tout ça pour rien ? C'est pour rapporter un récit qui fait déjà la une de toutes les agences de presse que j'ai subi tout ce que j'ai subi ? Et que j'ai perdu ceci ?**

**Il leva un bras quelques centimètres au-dessus du matelas, tremblant comme si le package médical était un fardeau insupportable.**

**- Je suis navrée, capitaine.**

**Les larmes perlaient aux yeux d'Erick. Les nanoniques absorbèrent le liquide salé avec une tranquille efficacité.**

**- Il y a des informations inédites dans mon rapport. Des informations importantes. Ils sont vulnérables au vide. Oh oui, ils sont vulnérables. Les Forces spatiales doivent être informées.**

**- Oui, capitaine, j'y veillerai. (Li Chang savait que c'était là une piètre réponse, mais que pouvait-elle dire d'autre ?) Si vous voulez bien me télétransmettre votre rapport, je l'inclurai dans le prochain communiqué que nous enverrons à Trafalgar. Elle archiva les données codées dans une cellule mémorielle conçue à cet effet.**

**- Vous feriez mieux de jeter un coup d'oeil à mon dossier médical, reprit Erick. Et faites une enquête sur les chirurgiens qui m'ont opéré. Certains d'entre eux ont dû se rendre compte que j'étais équipé d'armes-implants.**

**- Je m'en occuperai. Nous avons des agents parmi le personnel de l'hôpital.**

**- Bien. Maintenant, pour l'amour du Ciel, dites au directeur de l'antenne que je souhaite être relevé de ma mission. La prochaine fois que je verrai André Duchamp, je lui enfoncerai ses dents si profond dans le gosier qu'il sera obligé de s'alimenter par le trou du**

cul. Je veux que le procureur affecté à cet astéroïde inculpe le capitaine et l'équipage du Vengeance de Villeneuve de meurtre et de piraterie. J'ai tous les fichiers nécessaires, tout est là, y compris l'attaque du Krystal Moon.

- Le capitaine Duchamp a ses propres contacts ici, des contacts politiques. C'est comme ça qu'il a réussi à contourner les mesures de quarantaine et à accoster. Nous pourrions peut-être le faire arrêter, mais son contact, quel qu'il soit, ne souhaitera pas être mêlé à un procès. Sans doute Duchamp réussira-t-il à se faire libérer sous caution, s'il ne se contente pas tout simplement de disparaître. L'astéroïde Culey n'est pas le lieu idéal pour accuser de piraterie un marchand indépendant. C'est pour cela qu'il est si populaire parmi eux, et c'est pour cela que le SRC y a une antenne importante.

- Vous ne comptez pas l'arrêter ? Vous ne comptez pas l'empêcher de nuire ? Une fille de quinze ans a été tuée quand nous avons attaqué ce cargo. Une enfant !

- Si je ne souhaite pas recommander son arrestation, capitaine, c'est parce que je sais qu'il ne resterait pas arrêté très longtemps. C'est ailleurs que le service pourra lui mettre le grappin dessus.

Aucune réponse, aucune réaction. Seuls les voyants du moniteur permettaient de déduire qu'Erick était toujours vivant.

- Capitaine ?

- Oui. D'accord, je tiens tellement à le coincer que je veux être sûr d'y réussir. Vous ne comprenez pas les gens comme lui, les astronefs comme le sien, il faut les arrêter, les arrêter pour de bon. Ce qu'il faut faire, c'est déporter tous les astros indépendants sur une planète pénitentiaire et envoyer leurs vaisseaux à la ferraille.

- Oui, capitaine.

- Disparaissez, lieutenant. Prenez les dispositions nécessaires pour que je sois rapatrié sur Trafalgar. Je passerai ma convalescence là-bas, merci.

**- Capitaine... Oui, capitaine. Je transmettrai votre requête. Il pourrait s'écouler quelque temps avant votre transfert. Comme je vous l'ai dit, on a décrété la quarantaine sur l'ensemble de la Confédération. Peut-être pourrions-nous vous installer dans une zone privée, où vous seriez sous bonne garde.**

**De nouveau, un long silence. Li Chang patienta stoïquement.**

**- Non, télétransmit Erick. Je préfère rester ici. C'est Duchamp qui paye, alors peut-être que le coût de mon traitement, ajouté à celui des réparations de son astronef, suffira à mettre ce salaud en faillite. Je présume que les autorités de Culey considèrent le surendettement comme un crime grave, car c'est l'argent qui est en jeu, plutôt que l'éthique ou la morale.**

**- Oui, capitaine.**

**- Je veux embarquer sur le premier astronef en partance, lieutenant.**

**- Je m'en occupe, capitaine. Vous pouvez compter sur moi.**

**- Bien. Maintenant, allez-vous-en.**

**Se sentant coupable comme cela ne lui était jamais arrivé, elle se retourna et télétransmit à l'écran d'intimité l'ordre de s'ouvrir. Quand elle jeta un dernier regard derrière elle - espérant soulager sa conscience, espérant découvrir un Erick paisiblement endormi -, elle vit que ses yeux étaient toujours ouverts dans son visage vert ; un regard furieux et engourdi, fixé sur le néant. Puis l'écran se referma.**

**Alkad Mzu coupa la liaison avec les capteurs du contrôle spatial de Nyiru dès que l'interstice du trou-de-ver se fut refermé. À cinquante mille kilomètres de distance, le retour était faible sur la bande optique, et la visualisation consistait en un schéma superposé à une représentation pixellisée. Mais, même si elle ne l'avait pas constaté de visu, elle était sûre de son fait. Udat était parti.**

**Elle se tourna vers la gigantesque baie vitrée du salon d'observation, découpée dans la roche juste au-dessus de la corniche de l'astéroïde. À quinze cents mètres de là, on apercevait une mince**

**tranche d'étoiles sous la bordure du spatioport non rotatif. Narok apparut à la vue ; apparemment enveloppée dans un manteau de nuages blancs, la planète avait un albédo suffisant pour dispenser un faible éclat. Des ombres longilignes rampèrent sur la corniche, projetées par les gerfauts et les faucons perchés sur leurs plates-formes. Elles couraient sur la roche lisse comme les trotteuses d'une montre. Alkad attendit que Narok ait disparu derrière l'horizon synthétique. La manoeuvre de saut était sans doute effectuée. Encore une, et le déclencheur de résonance qu'elle avait planqué à bord serait activé.**

**Elle n'éprouvait aucune sensation de triomphe, ni même de joie. Un gerfaut et son capitaine mercenaire ne compensaient en aucune manière les souffrances de Garissa, l'anéantissement d'un peuple tout entier. Mais c'était un début. Et cela lui prouvait qu'elle n'avait rien perdu de la détermination qui l'habitait trente ans plus tôt, le jour où elle avait fait ses adieux à Peter. " Au revoir*, pas adieu ", avait-il insisté. Et elle s'était efforcée de croire à cette promesse.**

**Peut-être que sa haine s'était refroidie au fil des décennies. Mais elle n'avait pas oublié ce qui la motivait, et elle savait que quatre-vingt-quinze millions de morts attendaient qu'elle leur rende justice. Cette soif de vengeance n'avait rien de rationnel, bien entendu. Mais elle était si tristement humaine. Parfois, Alkad se disait qu'il ne lui restait plus que cela pour prouver son humanité, cette monstrueuse et unique compulsion. . Toutes ses autres émotions semblaient s'être usées durant son séjour à Tranquillité, victimes de l'obligation qu'elle se faisait d'agir comme quelqu'un de normal. Quelqu'un dont la planète natale avait été détruite.**

**Les ombres refirent leur apparition, silhouettes étranges courant sur la corniche au rythme de la rotation de l'astéroïde. Udat devait avoir effectué sa troisième manoeuvre de saut.**

**Alkad s'empressa de se signer.**

**- Sainte Mère de Dieu, accueillez je vous prie leurs âmes au paradis. Accordez-leur le pardon pour les crimes qu'ils ont commis, car nous sommes tous des enfants qui ne savent pas ce qu'ils font.**

Quel tissu de mensonges ! Mais l'Église de Maria Legio était partie intégrante de la culture de Garissa. Jamais elle ne pourrait y renoncer. Et elle n'y tenait pas, même si c'était paradoxal pour une athée comme elle. Les traces qu'il leur restait de leur

* En français dans le texte. (N.d.T.)

identité étaient si peu nombreuses qu'elles devaient être préservées et chéries. Peut-être que les générations futures seraient réconfortées par ces enseignements.

Narok disparut de nouveau à la vue. Alkad tourna le dos au firmament et se dirigea vers la porte du salon d'observation ; la gravité était si faible que ses pieds mettaient vingt secondes à se poser sur le sol entre deux pas. Les nanos médicales qui lui enveloppaient les avant-bras et les chevilles avaient presque terminé leur travail, ce qui facilitait ses déplacements paresseux.

Deux des membres d'équipage du Samaku l'attendaient patiemment devant la porte, dont un imposant cosmonik. Ils la suivirent en la serrant de près. Elle ne pensait pas vraiment avoir besoin de gardes du corps, pas encore, mais il ne fallait courir aucun risque. La responsabilité dont elle était dépositaire était si grande qu'elle ne pouvait pas se permettre de faire échouer la mission en commettant une erreur, même minime, voire en étant reconnue (elle se trouvait dans un système stel-laire afro-ethnique, après tout).

Ils empruntèrent un ascenseur axial pour gagner le spatioport où le Samaku était à quai. Pour affréter l'astronef adamiste, elle avait dû débourser deux cent cinquante mille fusiodollars, une dépense inconsidérée mais nécessaire. Elle devait gagner les Dorados le plus vite possible. Les services secrets allaient la traquer avec acharnement à présent qu'elle leur avait filé entre les doigts, leur prouvant par là même qu'ils avaient eu raison de la juger dangereuse. Le Samaku était un cargo indépendant ; grâce à son système de navigation de type militaire, et au bonus qu'elle avait promis à son capitaine, le voyage serait sûrement des plus brefs.

Le moment où elle avait transféré cette somme d'argent au compte du capitaine avait été le plus décisif pour elle ; depuis qu'elle s'était

**évadée de Tranquillité, chacun de ses actes avait été inévitable. Mais celui-ci résultait d'un libre choix qui traduisait sa résolution. Ceux qu'elle devait rejoindre dans les Dorados avaient passé trente ans à se préparer à son arrivée. Elle était le dernier rouage. La destruction de l'étoile d'Omuta, qui avait été enclenchée trois décennies auparavant à bord du Frelon, était sur le point d'entrer dans sa phase terminale.**

**Intari entama un examen de l'espace local dès qu'il eut émergé du terminus du trou-de-ver. Rassuré par l'absence de dangers tels que débris d'astéroïde et nuages de poussière à haute densité, il fonça vers Norfolk à une accélération de trois g.**

**Norfolk était le troisième système stellaire qu'il visitait depuis son départ de Trafalgar, cinq jours plus tôt, et l'avant-dernier sur son itinéraire. L'alerte à la possession émise par le grand amiral inspirait des sentiments ambigus à Nagar, son capitaine ; par tradition, les Adamistes avaient tendance à blâmer le messager pour le contenu de son message. Rien d'étonnant vu leur mentalité confuse et leurs personnalités mal intégrées. Néanmoins, il était satisfait des performances d'Intari, qui s'était révélé plus rapide que le commun des faucons.**

**Nous avons peut-être un problème, dit Intari à son équipage. L'escadre des Forces spatiales est toujours sur orbite, en formation de soutien à des opérations au sol.**

**Nagar observa la scène par l'entremise des sens du faucon, son esprit se coulant dans les perceptions uniques de l'astronef. La planète se présentait comme une faille nettement distordue dans la structure lisse de l'espace-temps, son champ gravita-tionnel attirant un flot régulier de minuscules particules dérivant dans le vide interplanétaire. Un essaim de petites masses orbitait autour de cette faille, émettant un vif éclat dans les spectres magnétique et électromagnétique.**

**Ils auraient dû partir la semaine dernière, commenta-t-il inutilement.**

**Obéissant à son ordre muet, Intari braqua ses grappes de capteurs sur la planète proprement dite, concentrant ses perceptions sur le**

spectre optique. La masse de Norfolk emplit l'esprit de Nagar, découpée par ses deux sources lumineuses en deux hémisphères distincts séparés par un croissant de nuit. Les terres que la Duchesse éclairait d'un vermillon sombre semblaient parfaitement normales, conformes au souvenir qu'avait gardé Intari de leur précédente visite, quinze ans auparavant. Le domaine du Duc, cependant, était moucheté de nuages rouges évoquant une pollution.

Ils brillent, dit Intari, qui se concentra sur la tranche de nuit. Avant que Nagar ait eu le temps de commenter ce spectacle troublant, la console de communication reçut un signal de l'amiral commandant l'escadre, qui leur demandait de s'identifier. Lorsque Nagar se fut exécuté, l'amiral lui fit un état de la situation qui prévalait sur l'infortunée planète pastorale. Quatre-vingts pour cent des îles habitées étaient recouvertes d'un nuage rouge, qui semblait bloquer toute tentative de communication. Les autorités planétaires étaient totalement incapables de maintenir l'ordre dans les zones affectées ; la police comme l'armée s'étaient mutinées et avaient rejoint le camp des rebelles. On avait même perdu le contact avec les commandos de marines envoyés en renfort. Norwich elle-même était tombée la veille aux mains des rebelles, et un nuage rouge se consolidait au-dessus de la ville. C'était à cause de cette substance que l'amiral n'était pas en mesure de procéder à des frappes de représailles avec les lanceurs de bombes de ses astronefs. Comment les rebelles pouvaient-ils produire un tel phénomène ? demanda-t-elle.

- Ce ne sont pas des rebelles, lui dit Nagar.

Il lui télétransmit le bulletin d'alerte du grand amiral sur le canal sécurisé de l'escadre.

Le capitaine Layia observa un silence tendu en recevant la télétransmission. Une fois celle-ci achevée, elle se tourna vers son équipage aussi stupéfait qu'elle.

- Nous savons maintenant ce qui est arrivé au Tantu, dit Furay. Bon sang, j'espère que l'astronef que l'amiral a envoyé à ses trousses ne l'a pas laissé filer.

Layia lui adressa un regard contrarié, l'esprit agité par des idées inquiétantes.

- Tu as embarqué trois passagers à l'aérodrome d'où s'est envolé le spatiojet du Tantu, et ça s'est passé à peu près en même temps. La petite fille a été blessée durant un sinistre : une sorte de feu bizarre. C'est toi-même qui nous l'as dit. Et tes trois passagers venaient de l'île de Kesteven, là où tout a commencé.

- Allons ! protesta Furay. (Tous les autres le regardaient d'un oeil soupçonneux.) Ils ont fui Kesteven. Ils ont payé leur passage à bord du Royaume lointain plusieurs heures avant l'incendie du hangar.

- Nous subissons des avaries, déclara Tilia.

- Ah bon ? répliqua Furay d'une voix sarcastique. Plus que d'habitude, tu veux dire ?

Tilia lui lança un regard noir.

- Un peu plus, murmura Layia, parfaitement sérieuse. Mais cela n'a rien d'exceptionnel, je l'admets.

Le Royaume lointain venait des ateliers de l'IRIS, mais la politique d'entretien pratiquée par son propriétaire n'en était pas pour autant exemplaire. Ces temps-ci, la priorité était aux économies, contrairement à l'époque où Layia avait débuté sa carrière.

- Ils ne sont pas possédés, intervint Endron.

Layia fut surprise par l'assurance qui perçait dans sa voix.

- Ah ? fit-elle.

- J'ai examiné Louise dès qu'elle est montée à bord. Les capteurs corporels ont parfaitement fonctionné. Ainsi que les nanos médicales que je lui ai appliquées. Si elle avait été possédée, l'effet énergétique mentionné par le grand amiral aurait entraîné des pannes dans mon équipement.

Layia médita sur ces informations, puis hocha la tête à contrecour.

- Tu as sans doute raison. Et ils n'ont pas tenté de s'emparer du vaisseau.

- N'oublions pas non plus qu'ils s'inquiétaient à propos du Tantu. Fletcher déteste ces rebelles.

- Oui. Eh bien, c'est entendu. Il nous reste à déterminer qui va leur apprendre la mauvaise nouvelle, qui va leur dire exactement ce qui est arrivé à leur planète.

Furay se retrouva sous le feu des regards.

- Génial. Merci infiniment.

Lorsqu'il eut traversé diverses sections de l'astronef pour gagner le salon occupé par les passagers, l'amiral commandant l'escadre avait commencé à émettre des ordres en direction de ses vaisseaux. Deux frégates, le Ldora et le Lévêque, demeureraient en orbite autour de Norfolk pour faire respecter la mise en quarantaine ; tout appareil tentant de quitter la planète, même un spatiojet, serait aussitôt attaqué. Tout astronef marchand émergeant dans le système recevrait l'ordre d'en repartir, sous peine là aussi de subir une attaque. L'Intari devait poursuivre sa mission. Quant au reste de l'escadre, il retournait au QG de la 6e Flotte, à Tropea, dans l'attente de nouvelles instructions. Le Royaume lointain était libéré de son contrat et de sa mission de soutien.

Après une brève conversation avec l'amiral, Layia annonça : - Elle nous a donné la permission de regagner directement Mars. On ignore quand sera levé l'état d'urgence, et je ne tiens pas à me retrouver coincée à Tropea pendant une durée indéterminée. Théoriquement, nous sommes en service commandé, donc les restrictions imposées aux vols civils ne s'appliquent pas à nous. Au pire, ça donnera du boulot aux avocats quand on sera rentrés.

Un peu plus optimiste à l'idée de regagner le bercail, Furay se glissa dans le salon. Il entra par l'écoutille du plafond, la tête la première, ce qui inversa son orientation visuelle. Les trois passagers le virent

faire un roulé-boule et s'accrocher à une prise-crampon. Il leur adressa un sourire penaud. Louise et Geneviève, devinant qu'il était arrivé quelque chose de grave, le fixaient d'un regard attentif mais néanmoins confiant. Il n'avait pas l'habitude de supporter ce genre de fardeau.

- D'abord, les bonnes nouvelles, dit-il. Nous partons pour Mars dans moins d'une heure.

- Bien, répliqua Louise. Quelles sont les mauvaises ? Il dut baisser les yeux devant les deux sours.

- Cela concerne la raison de notre départ. Un faucon vient d'arriver, porteur d'un message d'alerte officiel émanant du grand amiral et de l'Assemblée générale de la Confédération. Ils pensent... il est possible que les gens soient... possédés. Il y a eu une bataille sur Atlantis ; un dénommé Laton nous a alertés. Écoutez, il se passe quelque chose de bizarre, et c'est comme ça qu'ils ont décidé de l'appeler. Je suis navré. L'amiral estime que la même chose est arrivée sur Norfolk.

- Vous voulez dire que ça s'est aussi produit sur d'autres planètes ? demanda Geneviève, affolée.

- Oui.

Furay la regarda en plissant le front, sentant ses bras se couvrir de chair de poule. Il n'y avait pas la moindre trace de scepticisme dans sa voix. Or, les enfants sont toujours curieux. Il se tourna vers Fletcher, puis vers Louise. Tous deux avaient l'air soucieux, oui, mais pas le moins du monde dubitatifs.

- Vous le saviez. N'est-ce pas ? Vous le saviez.

- Évidemment, dit Louise avec un sourire timide.

- Vous le saviez depuis le début. Seigneur, pourquoi ne nous avez-vous rien dit ? Si nous avions su, si l'amiral...

Il s'interrompit, troublé.

**- En effet, dit Louise.**

**Il fut surpris par la maîtrise de soi qu'elle affichait.**

**- Mais...**

**- Vous avez déjà du mal à accepter un message officiel de l'Assemblée générale de la Confédération. Vous n'auriez jamais cru les divagations de deux jeunes filles et d'un travailleur agricole. Est-ce que je me trompe ?**

**En dépit de l'absence de gravité, il sentit sa tête fléchir sous un poids des plus lourds.**

**- Non, confessa-t-il.**

# *11.*

**La vallée abondamment boisée était sauvage et belle comme seule pouvait l'être celle d'un vieil habitat. Les pas de Syrinx la portèrent dans la forêt bordant la bande qu'occupait l'unique ville d'Éden. Elle était réconfortée par la quantité d'arbres datant des premiers jours de l'habitat. Leurs troncs étaient peut-être difformes, voire penchés, mais ils étaient toujours vivants. Des arbres sages et vénérables qui, plusieurs siècles auparavant, avaient négligé l'ordonnancement discret du parc modèle classique, devenant dès lors si difficiles à contrôler que l'habitat y avait renoncé.**

**Syrinx ne se souvenait pas d'avoir été aussi heureuse, et le cadre verdoyant n'était qu'un des facteurs contribuant à cette joie.**

**"La séparation nous fait anticiper le plaisir ", lui avait malicieusement dit Aulie en l'embrassant lorsqu'ils s'étaient quittés après le déjeuner. Il avait sans doute raison, sa compréhension des émotions était aussi grande que sa connaissance des choses du sexe. C'était ce qui faisait de lui un amant si fabuleux, capable de contrôler la moindre des réactions de Syrinx.**

Il avait sûrement raison, reconnut celle-ci avec une tristesse rêveuse. Ils étaient séparés depuis à peine une heure et demie, et déjà elle ressentait physiquement son absence. Il lui suffisait de repenser à ce qu'ils avaient fait la nuit dernière, quand elle l'avait à nouveau eu pour elle toute seule, pour en être émoustillée.

Tous ses amis, toute sa famille ne parlaient que de leur séjour sur Eden. Elle jouissait presque autant de cet aspect de leur relation que de son côté physique. Aulie avait quarante-quatre ans, soit vingt-sept de plus qu'elle. En théorie, leur culture était trop égalitariste, trop tolérante pour s'en offusquer, mais Syrinx, à son grand ravissement, avait réussi à dépasser les bornes jusque-là admises.

Il y avait des moments, comme cet après-midi, où elle avait conscience de l'énorme différence d'âge qui les séparait. Aulie avait eu envie de visiter l'une des cavernes de la calotte de l'habitat, qui renfermait un musée de machines cybernétiques datant de la fin du XXIe siècle et en parfait état de marche. Syrinx avait du mal à imaginer quelque chose de plus barbant. Ils se trouvaient dans le premier habitat à avoir été créé, un habitat vieux de cinq siècles, le berceau de leur culture, et Aulie avait envie de voir ces antiques robots !

Aussi s'étaient-ils séparés. Pendant qu'il s'extasiait devant ses machines à vapeur, elle avait décidé d'explorer les lieux. Éden était beaucoup plus petit que les autres habitats, un cylindre de onze kilomètres de long sur trois de diamètre. Un vrai prototype. On n'y trouvait pas de gratte-ciel, les habitants vivaient dans une petite ville entourant la calotte nord. Là encore, des vestiges du passé ; de simples pavillons faits d'éléments préfabriqués en métal et matériau composite, laborieusement préservés par leurs occupants. Chacun avait son jardin grand comme un mouchoir de poche, coquet et fier de ses plantes anciennes au génotype pur. Celles-ci n'avaient peut-être ni la taille ni les couleurs de leurs modernes descendantes, mais leur contexte faisait d'elles une fête pour les yeux. De l'histoire vivante.

Elle marcha le long de ce qu'elle pensait être des sentiers, évitant les racines noueuses qui s'enchevêtraient à hauteur de cheville, baissant la tête devant les lianes poisseuses qui pendaient en

formant des boucles. La mousse et les champignons avaient colonisé le moindre centimètre carré d'écorce, apportant à chacun des arbres sa propre micro-écologie. Il faisait chaud au milieu des troncs où l'air immobile était chargé d'humidité comme une éponge. Sa robe, avec la jupe courte et le haut moulant, n'était destinée qu'à mettre en valeur aux yeux d'Aulie sa silhouette d'adolescente ; ici, elle n'était absolument pas pratique, le tissu humide entravant chacun de ses mouvements. En quelques minutes, Syrinx se retrouva toute dépeignée, les cheveux trempés et collant à ses épaules. Ses bras et ses jambes se couvraient de nombreuses traînées vertes et brunes, peintures de guerre tribales de la nature.

Malgré ces désagréments, elle poursuivit son chemin, portée par les promesses qui l'entouraient et qui n'avaient plus rien à voir avec Aulie. C'était un sentiment plus ambigu, quelque chose qui touchait au divin.

Elle émergea du fouillis des arbres dans une clairière où se trouvait un lac aux eaux calmes, presque entièrement recouvert de nénuphars rosés et blancs. Des cygnes noirs glissaient lentement le long des quelques passages ouverts à la surface. Sur la berge marécageuse, il y avait un bungalow, très différent de ceux de la ville ; construit en pierre et en bois, il se dressait sur des pilotis au-dessus des roseaux. Un toit d'ardoise bleue, haut et fortement cintré, faisait saillie autour des murs, formant une véranda entourant la maison et lui donnant un cachet très oriental.

Syrinx s'approcha, poussée par une curiosité plus forte que l'appréhension. La présence d'un tel bâtiment était tout à fait incongrue et en même temps parfaitement naturelle. Des carillons éoliens, d'un cuivre bleui par les ans et les intempéries, tintèrent doucement lorsqu'elle grimpa les marches délabrées qui menaient sur la partie de la véranda faisant face au lac.

Quelqu'un l'y attendait, un vieil homme, un Oriental, assis sur un fauteuil roulant, vêtu d'une veste de soie bleu marine et les jambes enveloppées dans un plaid. Son visage avait l'extrême fragilité des gens très vieux. Il avait perdu presque tous ses cheveux, dont il ne restait qu'une queue de fines mèches argentées à l'arrière du crâne, assez longue pour descendre sur le col de la veste. Jusqu'au fauteuil

roulant qui était antique, taillé dans le bois avec de grandes roues étroites aux rayons chromés ; il n'y avait pas de moteur. On avait l'impression que l'homme n'avait pas bougé d'ici depuis des années ; il se fondait remarquablement dans le décor.

Un hibou était perché sur le balcon de la véranda, ses grands yeux fixés sur Syrinx.

Le vieil homme leva une main dont la peau jaune parcheminée était tavelée de mille taches brunes. Il fit un signe à Syrinx.

Approche.

Consciente et honteuse de l'allure affreuse qu'elle devait avoir, Syrinx avança de deux pas hésitants. Elle jeta un regard de biais vers les fenêtres ouvertes pour essayer de voir à l'intérieur du bungalow. Derrière les rectangles régnait une obscurité vide. Une obscurité qui cachait...

Quel est mon nom ? demanda brusquement le vieil homme.

Syrinx déglutit, la gorge nouée.

Vous êtes Wing-Tsit Chong, monsieur. Vous avez inventé l'affinité et l'édénisme.

Lieu commun, ma chère enfant. On n'invente pas une culture, on la nourrit.

Je suis désolée, je ne peux pas... J'ai du mal à penser.

Il y avait des formes dansant dans l'obscurité, dont les contours se précisèrent et qu'elle crut reconnaître. Le hibou hulula doucement. Confuse, Syrinx reporta son regard sur Wing-Tsit Chong.

Pourquoi t'est-il difficile de penser ?

D'un geste, elle montra la fenêtre.

**Là-dedans. Des gens. Je me souviens d'eux. J'en suis sûre. Qu'est-ce que je fais ici ? Je ne me rappelle pas.**

**Il n'y a personne à l'intérieur. Ne laisse pas ton imagination emplir l'obscurité, Syrinx. Tu es ici pour une seule raison : me voir.**

**Pourquoi ?**

**Parce que j'ai des questions très importantes à te poser.**

**À moi?**

**Oui. Qu'est-ce que le passé, Syrinx ?**

**Le passé est une somme d'événements qui contribuent à faire du présent ce qu'il est-Arrêté. Qu'est-ce que le passé ?**

**Elle eut un petit haussement d'épaules, mortifiée à l'idée de se trouver devant le fondateur de l'édénisme et d'être incapable de répondre à une question simple.**

**Le passé est une mesure de la dégradation liée à l'entropie...**

**Arrête. Quand est-ce que je suis mort ? En quelle année ?**

**Ah ! Deux mille quatre-vingt-dix.**

**Elle esquissa un sourire de soulagement.**

**Et en quelle année es-tu née ?**

**Deux mille cinq cent quatre-vingt.**

**Quel âge as-tu maintenant ?**

**Dix-sept ans.**

**Que suis-je quand tu as dix-sept ans ?**

**Une partie de la multiplicité d'Éden.**

**Quels éléments composent une multiplicité ?**

**Des gens.**

**Non. Pas physiquement, non. Quels sont les vrais éléments, nomme le processus en jeu au moment de la mort.**

**Le transfert. Ah oui, les souvenirs !**

**Donc qu'est-ce que le passé ?**

**Des souvenirs. (Elle eut un grand sourire et redressa les épaules pour affirmer formellement :) Le passé est un souvenir.**

**Enfin, nous faisons des progrès. Où se trouve le seul lieu où ton passé personnel peut prendre forme ? Dans mon esprit ? Bien. Et quel est le but de l'existence ?**

**Apprendre.**

**C'est exact, même si, d'un point de vue personnel, j'ajouterais que l'existence devrait être aussi une progression vers la vérité et la pureté. Mais il est vrai que je reste au fond de moi un vieux bouddhiste intransigeant, même après toutes ces années. C'est pourquoi je n'ai pas pu dire non à la requête de tes thérapeutes qui souhaitaient que je te parle. Il semblerait que je sois une icône que tu vénères. (L'espace d'un instant, ses lèvres soulignèrent cette pointe d'humour.) Dans ces circonstances, le fait que je t'assiste dans ta délivrance est un acte de dana qu'il m'était impossible de refuser.**

**Dana?**

**L'acte bouddhiste de donner, un sacrifice qui permettra au dayaka, le donneur, d'entrevoir un état supérieur, ce qui l'aidera à transformer son propre esprit.**

**Je vois.**

**Cela me surprendrait, du moins que tu voies tout ce que cela implique. L'édénisme paraît avoir pris la religion en aversion, une orientation que je n'avais pas prévue, je l'admets. Cependant, notre problème actuel est plus urgent. Nous avons établi que tu vis pour apprendre et que ton passé n'est qu'un souvenir.**

**Oui.**

**Est-ce qu'il peut te nuire ?**

**Non, dit-elle fièrement.**

**C'était la réponse logique.**

**Tu te trompes. S'il en était ainsi, tu n'apprendrais jamais de tes erreurs.**

**J'apprends, oui. Mais le passé ne peut me faire du tort.**

**Il peut cependant t'influencer. Très fortement. Il me semble que notre discussion prend un peu l'allure d'un débat sur le sexe des anges. Toujours est-il que cette influence peut être nuisible.**

**Sans doute.**

**Laisse-moi l'exprimer autrement. On peut être troublé par des souvenirs.**

**Oui.**

**Bon. Quel effet cela a-t-il sur notre vie ?**

**Si on est quelqu'un d'avisé, cela nous empêche de répéter les erreurs, surtout si elles sont douloureuses.**

**C'est cela. Nous avons établi, donc, que le passé peut nous contrôler et que nous ne pouvons pas contrôler le passé, exact ?**

**Exact.**

**Et le futur ?**

**Pardon ?**

**Le passé peut-il contrôler le futur ?**

**Il peut l'influencer, répondit-elle avec prudence.**

**À travers quel médium ?**

**Les gens ?**

**Bien. C'est le karma. Ou ce que la civilisation occidentale appelait " récolter ce que l'on a semé ". Nos actes dans le présent décident de notre futur, et nos actes sont fondés sur l'interprétation des expériences passées.**

**Je vois.**

**À cet égard, ton cas représente un problème regrettable.**

**Ah bon ?**

**Oui. Toutefois, avant d'aller plus loin, j'aimerais que tu répondes à une question personnelle. Tu as dix-sept ans ; crois-tu en Dieu aujourd'hui ? Pas quelque concept primitif comme ce soi-disant Créateur dont les religions adamistes nous rebattent les oreilles, mais peut-être une force supérieure qui serait responsable de l'ordre de l'univers. Sois franche avec moi, Syrinx. Je ne serai pas fâché quelle que soit ta réponse. Rappelle-toi, entre tous les Édénistes, je suis probablement le plus enclin à la spiritualité.**

**Je crois... je pense... Non, j'ai bien peur qu'il n'y en ait pas.**

**Je vais accepter cette réponse pour l'instant. C'est là un doute assez répandu parmi les nôtres.**

**Vraiment ?**

**En effet. Maintenant, je vais te dire quelque chose à propos de toi-même, étape par étape, et j'aimerais que tu considères chaque énoncé en lui appliquant l'analyse rigoureuse la plus rationnelle.**

**Je comprends.**

**Ceci est une réalité perceptive. Tu as été conduite ici pour que l'on t'aide à résoudre un problème.**

**Il eut un sourire bienveillant avant de l'inviter d'un geste à continuer.**

**Si je suis en train de suivre une sorte de traitement, ce ne peut pas être pour des blessures physiques, je n'aurais pas besoin de réalité perceptive pour cela. J'ai donc dû faire une espèce de dépression nerveuse, et ceci est ma séance de thérapie.**

**Au moment même où elle prononçait ces mots, elle sentit les battements de son coeur s'accélérer, mais le sang qui affluait à ses veines ne faisait que lui glacer la peau.**

**Très bien. Toutefois, Syrinx, tu n'as pas fait une dépression nerveuse, tes processus mentaux sont exemplaires.**

**Alors pourquoi suis-je ici?**

**Oui, pourquoi ?**

**Oh ! une influence extérieure ?**

**Oui. Une expérience très désagréable.**

**J'ai été traumatisée.**

**Comme je le disais, tes processus mentaux sont tout simplement remarquables. Ceux d'entre nous qui dirigent ta thérapie ont bloqué l'accès à tes souvenirs d'adulte, empêchant ainsi la contamination de ces processus par un trauma. Tu peux, pour le moment, penser sans qu'il y ait interférence, même si cet état ne permet pas à ton intellect de fonctionner à pleine capacité.**

**Syrinx sourit.**

**En fait, je suis plus intelligente que ça ?**

**Personnellement, je préférerais dire " plus vive ". Mais ce que nous avons là est suffisant pour l'objectif visé.**

**L'objectif étant ma thérapie. Avec mon esprit d'adulte traumatisé, je serais incapable d'écouter. Étais-je catatonique ?**

**Partiellement. Le repli sur soi se faisait à l'intérieur de ce que le psychologue a appelé une boucle psychotique. Les responsables de ton mal ont essayé de te forcer à commettre quelque chose de tout à fait odieux. Ce à quoi, grâce à Dieu, tu t'es refusée. Tous les Édénistes de l'univers sont fiers de toi et de la résistance que tu as montrée, mais ton obstination a néanmoins causé ton état actuel.**

**Syrinx eut un sourire découragé, sans toutefois dénoter trop d'inquiétude.**

**Mère a toujours dit que j'étais du genre obstiné.**

**Elle avait entièrement raison.**

**Bon alors, que dois-je faire à présent ?**

**Tu dois t'attaquer à la racine du mal qui t'a été infligé. Le trauma peut être vaincu ; pas d'un coup, mais, une fois que tu permettras à ton esprit de se rappeler ce qui s'est passé sans que tu en sois accablée, comme cela a été le cas jusqu'à maintenant, alors on pourra s'occuper des souvenirs et des émotions annexes les uns après les autres.**

**C'est pour ça que tu parlais du passé, pour que je puisse apprendre à affronter mes souvenirs sans crainte, parce qu'ils ne sont que cela, des souvenirs. En soi inoffensifs.**

**Excellent. Je vais maintenant te les rendre.**

Syrinx, si idiot que cela pût être, se cuirassa contre ce qui allait venir, contractant les muscles de son ventre et serrant les poings.

Regarde le hibou, lui dit Wing-Tsit Chong. Dis-moi quel est son nom.

La tête tournée vers elle, le hibou cligna les yeux et déploya à demi ses ailes, dont les plumes étaient mouchetées de petites taches ocre et noisette. Elles prirent une consistance liquide et une couleur bleu nuit et violet.

- Onone ! s'écria Syrinx.

Elle vit alors l'île de Pernik arriver sur elle à une vitesse qui la fit se cramponner de frayeur à la balustrade du balcon.

S'il te plaît, non, Syrinx, implora Onone. (La détresse et l'insistance avec lesquelles cette simple requête avait été formulée amenèrent des larmes aux yeux de Syrinx.) Ne m'abandonne plus jamais.

Jamais. Jamais, jamais, jamais, ma tendre amie.

Elle tremblait de tout son corps en réaction aux années de souvenirs qui se déversaient dans son esprit. Et tout à la fin, le dernier à l'avoir envahie avant de laisser place aux ténèbres glacées était aussi le plus vivant : la chambre de torture.

Syrinx ? dit le faucon.

Je suis là, le rassura-t-elle d'une voix tremblante. C'est bon, tout va bien.

Tu m'as protégée contre eux.

Comment aurais-je pu faire autrement ?

Je t'aime.

Moi aussi.

J'avais raison, dit Wing-Tsit Chong.

Quand Syrinx leva la tête, elle vit le visage du vieil homme arborer un sourire affectueux, ce qui avait pour effet de multiplier ses rides et de lui donner dix ans de plus.

Pardon ?

De faire ce que j'ai fait depuis tous ces siècles. De permettre aux gens de voir l'amour et aussi l'animosité qui résident en chacun de nous. Ce n'est qu'à ce moment-là que nous pouvons accepter ce que nous sommes. Tu en es la preuve vivante, jeune Syrinx. Je t'en remercie. À présent, ouvre les yeux. Ils sont ouverts. Il poussa un soupir très théâtral. Quelle pédante ! Alors ferme-les.

Syrinx ouvrit les yeux sur un plafond bleu ciel. Les taches sombres à la périphérie de son champ visuel se changèrent en trois visages terriblement anxieux penchés sur elle. - Bonjour, mère, dit-elle.

Elle avait beaucoup de mal à parler, et l'impression d'avoir le corps emmailloté dans une tunique spatiale qui aurait considérablement rétréci.

Athéna se mit à pleurer.

Il y avait quinze holoécrans alignés sur un mur dans la salle de montage. Ils étaient tous allumés et affichaient une imposante diversité d'images. Cela allait d'une vue d'Amarisk prise à mille kilomètres d'altitude, avec les bandes de nuages rouges reflétant le réseau des affluents de la Juliffe, au terrible affrontement des vaisseaux de guerre en orbite autour de Lalonde. Et des mercenaires de Reza Malin rasant le village de Pamiers à une bande de jeunes enfants surexcités jaillissant d'une ferme pour accueillir à grands cris l'arrivée de l'aéroglisseur.

Des cinq personnes assises à la table de la salle de montage, quatre regardaient les écrans avec cette espèce de trouble jubilation communément éprouvée par les voyeurs de la souffrance à grande échelle, quand le pur spectacle des événements fait oublier la douleur de chaque victime. Au milieu de ses collègues, Kelly

considérait son oeuvre avec un détachement dû en grande partie au programme suppresseur qu'exécutaient ses naneuroniques.

- On ne peut pas en couper davantage, protesta Kate Elvin, la directrice de l'information.

- Ça ne me plaît pas, dit Antonio Whitelocke. Directeur de l'antenne de Collins sur Tranquillité, c'était un rédacteur qui, en soixante ans de carrière, avait laborieusement gravi les échelons depuis le service Politique et Économie. Un excellent choix pour Tranquillité, mais guère compatible avec de jeunes journalistes de terrain comme Kelly Tirrel. Son reportage sur Lalonde lui fichait les jetons.

- Impossible de te donner trois heures d'infos non-stop, déclara-t-il.

- Aie donc un peu de couilles, répliqua Kelly d'un ton sec. Trois heures, c'est juste un coup de projecteur sur les faits marquants.

- Mets-la en veilleuse, marmonna Antonio en jetant un regard noir à sa turbulente nouvelle mégastar.

Sa coupe de cheveux à la skinhead l'intimidait terriblement, et il avait entendu parler de l'histoire du pauvre Garfïeld Lunde. L'emploi de présentateurs dénués d'image consensuelle attirait invariablement les foudres du service marketing. Quand Antonio songeait à la mignonne petite jeune femme si féminine qui, le mois dernier encore, présentait le bulletin d'info matinal, il se demandait avec angoisse si l'un des possédés de Lalonde n'avait pas réussi à se faufiler jusqu'ici.

- L'équilibre est parfait, dit Kate. On a incorporé les éléments essentiels de la mission condamnée et on s'est même arrangés pour terminer sur une note optimiste avec l'opération de secours. C'était un coup vraiment brillant, Kelly.

- Bon, eh bien, merci. Jamais je ne serais allée à la ferme avec Horst et les mercenaires si ça n'avait pas fait un meilleur reportage.

Kate encaissa le sarcasme avec sérénité ; contrairement à Antonio, elle avait autrefois travaillé sur le terrain, ce qui lui avait valu plus que sa part de missions au coeur des combats.

**- Ce montage satisfera les deux objectifs de la maison, Antonio. D'abord, le circuit rumeurs est en état de surchauffe depuis le retour du Lady Macbeth ; le marketing n'a même pas eu besoin de faire de la pub pour le créneau du journal du soir. Tout le monde dans Tranquillité va se brancher sur nous ce soir - j'ai ouï dire que la concurrence allait se contenter de rediffuser des séries à l'eau de rosé pendant que Kelly serait à l'antenne. Et une fois qu'on aura notre auditoire, il ne nous lâchera plus. On ne se contente pas de refiler au public des impressions de guerre en senso-environnement, on a toute une histoire à lui raconter. Ça l'accroche toujours. Notre tarif de pub va monter à cinq cent mille fusiodollars pour un spot de trente secondes.**

**- Pour une seule émission, grommela Antonio.**

**- Plus qu'une, c'est ça la beauté de la chose. Naturellement, tout le monde va se faire un cartel de l'émission de ce soir. Mais Kelly a ramené plus de trente-six heures de ses propres cartels, et en plus nous avons les enregistrements des capteurs du Lady Macbeth depuis l'instant où il a émergé dans le système de Lalonde. On peut faire mousser tout ça pendant un mois avec des interviews d'experts, des documentaires et des tribunes d'analyse politique. On a gagné la guerre de l'audimat pour toute cette foutue année, et on l'a fait à moindres frais.**

**- À moindres frais ! Est-ce que tu sais ce qu'on a dû débourser pour acheter à cet enfoiré de Lagrange Calvert ces enregistrements de capteurs ?**

**- À moindres frais, insista Kate. Ils seront amortis dès ce soir. Et avec les droits de retransmission à travers le monde, on va quadrupler les bénéfices du groupe Collins.**

**- Si on arrive à les distribuer, rétorqua Antonio.**

**- Bien sûr qu'on y arrivera. Tu as accédé à l'ordre d'interdiction pour les vols civils ? Il ne concerne que l'accostage, pas les départs. Il suffira aux gerfauts de rester à l'intérieur d'une zone d'émergence planétaire et de transmettre une copie du programme à notre**

antenne locale. On devra verser un petit extra aux capitaines, mais pas grand-chose, parce qu'ils perdent de l'argent à attendre sur les corniches des calottes. Ça peut marcher. Ensuite, il y aura des promotions pour nous tous.

- Comment ça, ensuite ? demanda Kelly.

- Allez, Kelly, dit Kate en lui pressant l'épaule. On sait que ça a été dur, on s'en est bien rendu compte. Mais la quarantaine va finir par arrêter la progression des possédés et, maintenant que nous sommes avertis du problème, les forces de sécurité pourront les contenir en cas de nouvelle attaque. S'ils ont conquis Lalonde, c'est parce que c'est un trou perdu.

- Oh, bien sûr. (Kelly ne fonctionnait plus qu'aux programmes stimulants, et l'antidote aux toxines de la fatigue bourdonnait mélodieusement dans sa tête.) Sauver la galaxie, c'est de la petite bière à présent que nous sommes au courant. Merde, après tout, ce ne sont que les morts que nous avons à combattre.

- Si tu ne te sens pas capable d'assurer, Kelly, alors dis-le, intervint Antonio avant de jouer sa carte maîtresse. On peut toujours prendre une autre présentatrice. Kirstie McShane ?

- Cette garce !

- J'en déduis donc qu'on peut continuer comme prévu, n'est-ce pas ?

- Je veux qu'on insiste davantage sur Pamiers et sur Shaun Wallace. C'est le genre d'événements qui pousseront les gens à prendre conscience de la situation.

- Wallace a un discours déprimant, il a passé toute l'interview à te raconter que les possédés ne pouvaient pas être battus.

- Exactement. Shaun est essentiel, il nous dit ce qu'on a vraiment besoin de savoir, comment faire face au véritable problème.

- À savoir ?

**- La mort. Tout le monde est appelé à mourir, Antonio, même toi.**

**- Non, Kelly, je ne peux pas sanctionner pareil point de vue. C'est aussi mauvais que la séquence de la cérémonie du Dieu endormi des Tyrathcas.**

**- Je n'aurais jamais dû accepter qu'elle soit coupée. Jusqu'ici, tout le monde ignorait que les Tyrathcas avaient une religion.**

**- Les coutumes xénos ne sont guère d'actualité à un moment pareil, objecta Antonio.**

**- Kelly, on peut utiliser cette séquence sur les Tyrathcas dans un prochain documentaire, dit Kate. Pour l'instant, il faut mettre la dernière main au montage. Bon sang, tu es en direct dans quarante minutes !**

**- Si tu veux que je reste sensogénique, alors passe l'interview de Shaun en entier.**

**- On en a gardé la moitié, répondit Antonio. Tous les points saillants y sont.**

**- Certainement pas, dit Kelly. Écoutez, nous devons montrer aux gens ce qu'est réellement la possession, la signification derrière l'acte. Jusqu'à maintenant, tout ce qu'ont eu la majorité des citoyens de la Confédération, c'est cet avertissement officiel merdique émanant de l'Assemblée générale. Ce n'est qu'un mémo administratif, un problème concernant une autre planète. Il faut que les gens sachent que ce n'est pas aussi simple, que ce fléau est bien plus qu'une simple question de sécurité matérielle. Il faut également prendre en considération les implications philosophiques.**

**Antonio pressa la paume de sa main contre son front, prenant un air découragé.**

**- Vous ne pigez pas, n'est-ce pas ? s'échauffa Kelly. (Elle montra les holoécrans et les images accablantes.) Dans tout ça, vous n'avez donc rien vu ? Vous ne comprenez pas ? Nous devons faire comprendre cela aux gens. Je peux y parvenir. Moi, pas cette Kirstie**

McShane avec l'éponge qui lui sert de cerveau. J'y étais, je peux rendre cela plus réel à tous ceux qui accéderont au reportage.

Antonio regarda l'holoécran qui montrait Pat Halahan courant au milieu des ruines fumantes de Pamiers, pulvérisant ses étranges assaillants en lambeaux de chair sanguinolents.

- Super. Exactement ce qu'il nous faut.

Les choses ne s'étaient pas passées comme lone l'avait espéré. Joshua n'avait même pas regardé vers la porte de sa chambre lorsqu'ils étaient revenus à l'appartement, encore moins manifesté le moindre empressement. Il y avait pourtant eu des moments avec lui où elle n'avait même pas le temps d'arriver jusqu'au lit qu'il lui avait déjà remonté la jupe autour de la taille.

Pourtant quelque chose lui soufflait que ce n'était pas seulement dû aux traumatismes de la mission. Il était plus préoccupé et troublé qu'effrayé. Un état très inhabituel chez Joshua.

Il s'était contenté de prendre une douche suivie d'un léger souper, puis s'était installé dans son grand canapé. Quand elle s'assit à côté de lui, elle était trop incertaine de ses réactions pour ne serait-ce que poser la main sur son bras.

Je me demande si c'est à cause de cette fille sur Norfolk, émit-elle d'un ton dubitatif.

Il a eu des moments difficiles, répondit Tranquillité. Tu devais t'attendre à ce que son comportement soit un ton au-dessous par rapport à l'ordinaire.

Pas de cette façon. Je vois bien qu'il a été secoué, mais c'est plus que ça.

L'esprit humain ne cesse de mûrir. Les événements extérieurs dictent la vitesse de cette maturation. S'il a commencé à réfléchir un peu plus par lui-même après ce qui s'est passé sur Lalonde, est-ce vraiment une mauvaise chose ?

**Ça dépend de ce qu'on attend de lui. Il était parfait à mon goût auparavant. Si facile à vivre, espiègle et charmeur, et ne cherchant jamais à me dominer.**

**Il me semble que tu avais également mentionné quelque chose à propos de sexe.**

**Oui, d'accord, ça aussi. C'était super, et libéré de toute culpabilité. C'est moi qui l'ai levé, tu te souviens ? Que pourrait demander de plus une fille avec les responsabilités que j'ai? Jamais il ne serait allé se mêler de mes affaires, moi le seigneur de Ruine. La politique ne l'intéressait pas, tout simplement.**

**Un mari serait préférable à un amant de passage. Quelqu'un qui serait toujours là pour toi.**

**Tu es mon mari.**

**Tu m'aimes et je t'aime ; il ne saurait en être autrement puisque c'est moi qui t'ai fait naître. Mais tu n'en es pas moins humaine et tu as besoin d'un compagnon humain. Regarde les capitaines de faucon, le parfait exemple de symbiose mentale.**

**Je sais. Peut-être est-ce seulement que je suis jalouse.**

**De la fille de Norfolk ? Pourquoi ? Tu sais parfaitement que Joshua a eu quantité de maîtresses.**

**Non, pas d'elle. (Ione observa le profil de Joshua tandis qu'il regardait par la grande fenêtre du salon.) De moi. Telle que j'étais il y a un an. C'est toujours la même histoire, on n'apprécie ce qu'on a qu'au moment où on l'a perdu.**

**Il est tout près de toi. Touche-le. Je suis sûr qu'il a autant besoin de réconfort que toi.**

**Il n'est pas là, plus maintenant. Ce n'est plus mon Joshua des premiers temps. Tu as vu ce vol qu'il a fait ? Quand j'ai accédé au souvenir de Gaura sur l'acrobatie de Lagrange, j'ai failli en faire une crise cardiaque. Je ne m'étais jamais rendu compte à quel point**

**c'était un bon capitaine. Comment pourrais-je jamais lui enlever cela? Sa vie c'est l'espace, c'est piloter le Lady Mac avec tout ce que ça peut lui apporter. Tu te rappelles la dernière discussion qu'on a eue avant son départ pour Lalonde? Je crois que c'est lui qui avait raison. Il a accompli sa vocation. Le vol est inscrit dans ses gènes comme l'autocratie l'est dans les miens. Je ne peux pas plus lui enlever cela qu'il ne pourrait t'arracher à moi.**

**Je crois que tu tires un peu sur la métaphore.**

**Peut-être. Nous étions jeunes, on prenait du plaisir et c'était merveilleux. J'ai toujours les souvenirs.**

**Il a pris du plaisir. Tu es enceinte. Il a des responsabilités vis-à-vis de l'enfant.**

**Tu crois? Je ne pense pas qu'aujourd'hui les mères de famille tiennent à avoir un bon et solide pourvoyeur pour subvenir à leurs besoins. Et maintenant qu'on vit plus longtemps, la monogamie devient de plus en plus difficile à supporter. L'ingénierie génétique a plus fait pour changer le vieux concept "jusqu'à ce que la mort nous sépare" que n'importe quelle réforme radicale.**

**Ton enfant ne mérite-t-il pas d'être entouré d'amour?**

**Mon bébé sera entouré d'amour. Comment peux-tu poser cette question?**

**Je ne mets pas en doute tes intentions. Je souligne simplement les aspects pratiques de la situation. Pour le moment, tu n'es pas en mesure de procurer à l'enfant une vraie famille.**

**C'est très réactionnaire, tout ça.**

**J'admets que je pousse les choses à l'extrême. Je ne suis pas une fondamentaliste, je veux simplement que tu y réfléchisses. Dans ta vie, tout a été planifié jusqu'au moindre détail, sauf cet enfant. Sa conception est une chose que tu as décidée de toi-même. Je ne veux pas que cela se transforme en erreur. Je t'aime trop pour ça. Père a eu d'autres enfants.**

Qui ont été confiés aux Édénistes pour qu'ils puissent être élevés dans l'environnement familial le plus large possible. Une famille à la dimension d'un monde. Ione faillit éclater de rire.

Imagine un peu, les Saldana devenus édénistes. Finalement, on a opéré la transition. Le roi Alastair est-il au courant?

Tu es en train d'éluder la question, Ione. Un seul enfant du seigneur de Ruine est élevé avec moi comme parent, l'héritier. Les autres, non. Mais en tant que parent, tu es en partie responsable de leur avenir.

Es-tu en train de me dire que j'ai fait preuve d'irresponsabilité en concevant cet enfant?

Il n'y a que toi qui puisses répondre à cette question. Comptais-tu sur Joshua pour jouer les bons pères de famille ? Même alors tu aurais dû savoir qu'il y avait peu de chances que cela se produise.

Mon Dieu, toute cette discussion uniquement parce que Joshua a l'air maussade.

Je suis désolée. Je t'ai contrariée. Non. Tu as fait ce que tu voulais faire, m'obliger à réfléchir. Pour certains d'entre nous c'est douloureux, surtout si on est comme moi et qu'on n'a pas pensé aux conséquences de ses actes. Ça me rend amère et ça me met sur la défensive. Mais je ferai tout ce que je peux pour mon enfant. J'en suis convaincue, Ione.

Elle rougit en percevant la tendresse dans la voix mentale. Puis elle se colla contre Joshua.

- Je me suis fait du souci pendant ton absence, dit-elle.

Il avala une gorgée de Larmes de Norfolk.

- Veinarde. Moi, la plupart du temps, j'avais une trouille de tous les diables.

- Oui. Lagrange Calvert.

- Bon Dieu, ne recommence pas.

- Si tu n'avais pas voulu de publicité, tu n'aurais pas vendu à Collins les enregistrements des capteurs du Lady Mac.

- C'est difficile de dire non à Kelly. Elle lui jeta un regard louche.

- C'est ce que j'ai cru comprendre.

- Je voulais dire : c'est difficile de refuser une somme pareille. Surtout dans ma situation. L'argent que m'a versé Ter-rance Smith ne couvrira pas les réparations du Lady Mac. Et je ne vois pas comment la Société d'exploitation de Lalonde pourrait allonger le solde à venir sur notre contrat, vu qu'il n'y a plus de Lalonde à exploiter. Mais l'argent que j'ai récupéré avec Collins permettra de tout payer et me laissera même un joli solde créditeur.

- Sans oublier l'argent que t'a rappoi é la course de Norfolk.

- Oui, ça aussi. Mais je ne veux pas y toucher, c'est une sorte de cagnotte que je garde de côté pour le jour où tout reviendra à la normale.

- Mon optimiste de héros. Crois-tu vraiment que l'univers va revenir à la normale ?

Joshua n'aimait pas la tournure que prenait la conversation. Il connaissait bien Ione maintenant ; elle était en train d'amorcer le coup, espérant amener par des moyens détournés le sujet qui lui tenait à cour.

- Qui sait ? Va-t-on enfin en arriver à parler de Dominique ? Ione décolla la tête de son épaule pour lui jeter un regard perplexe.

- Non, pourquoi demandes-tu ça ?

**- Je ne sais pas trop. Je croyais que tu voulais qu'on parle de nous, et de ce qui vient après. Dominique et la compagnie Vasilkovsky ont beaucoup influé dès le départ sur mes plans originels.**

**- Il n'y aura pas d'après, Joshua, pas dans le sens d'un retour au genre d'existence qu'on avait auparavant. Savoir qu'il existe une vie après la mort va infléchir pour toujours la perception que les gens avaient de la vie.**

**- Oui. Cela va loin quand on y réfléchit.**

**- C'est là toute ton analyse en profondeur de la situation ?**

**L'espace d'un instant, elle crut l'avoir blessé. Mais il s'en tint à un sourire désolé. Sans trace de colère.**

**- Oui, dit-il d'un ton à la fois calme et grave. Cela va loin. Au cours de cette mission sur Lalonde, j'ai frôlé la mort par trois fois en l'espace de deux jours. Si j'avais commis la moindre erreur, lone, juste une seule, je serais mort à l'heure qu'il est. Sauf que, on le sait maintenant, je ne l'aurais pas été. Je me serais retrouvé piégé dans l'au-delà. Et si Shaun Wallace a dit vrai - ce que je crois -, je serais déjà en train de hurler en silence qu'on me laisse revenir, quel que soit le prix à payer et la personne qui le paierait.**

**- C'est horrible.**

**- Oui. J'ai envoyé Warlow à la mort. Je pense que je le savais avant même qu'il sorte du sas. Et maintenant, il est là-haut, ou là-bas - quelque part avec toutes les autres âmes. Il est peut-être en train de nous regarder en ce moment, implorant qu'il lui soit donné des sensations. Le problème avec ça, c'est que je lui suis redevable. (Joshua reposa sa tête sur les coussins de soie, fixant le plafond.) Mais est-ce que je lui dois assez pour ça ? Seigneur !**

**- Si c'était ton ami, il ne demanderait rien.**

**- Possible.**

Ione s'assit et prit la bouteille pour se resservir une dose de Larmes de Norfolk.

Je vais lui poser la question, dit-elle à Tranquillité.

Tu ne vas tout de même pas me demander ma bénédiction?

Non. Mais j'apprécierais ton opinion.

Très bien. Je crois qu'il a les ressources nécessaires pour mener l'affaire à bien ; mais il les a toujours eues. Savoir s'il est le candidat le plus souhaitable me laisse néanmoins devant une interrogation. Je reconnais qu'il est en train de mûrir ; et il ne te trahirait pas sciemment. Cependant, son impétuosité joue contre lui.

Oui. Et c'est pourtant ce qui a le plus de valeur chez lui à mes yeux.

J'en suis consciente. Et même je l'accepte, quand cela s'applique à ton premier enfant et à mon avenir. Mais as-tu le droit de faire ce pari quand cela concerne l'Alchimiste ?

Peut-être pas. Encore qu'il pourrait y avoir un moyen de contourner le problème. Et j'ai simplement une chose à faire.

- Joshua ?

- Oui. Excuse-moi, je ne voulais pas t'imposer ma mauvaise humeur.

- Non, ça va. J'ai un petit problème moi aussi en ce moment.

- Tu sais que je t'aiderai si je peux.

- De toute manière, j'allais te le demander. Je ne suis pas certaine de pouvoir me fier à quelqu'un d'autre. Je ne suis même pas sûre de pouvoir me fier à toi.

- Voilà qui a l'air intéressant.

Elle inspira à fond, maintenant qu'elle s'était jetée à l'eau, et dit :

**- Te rappelles-tu, il y a environ un an, une femme, le Dr Alkad Mzu, qui t'avait contacté pour un éventuel affrètement ?**

**Il consulta rapidement les cellules mémorielles de ses naneuroniques.**

**- Je l'ai. Elle disait vouloir aller dans le système de Garissa. Quelque chose comme un vol commémoratif. Un truc plutôt bizarre, auquel elle n'a d'ailleurs jamais donné suite.**

**- Non, Dieu merci. Elle a contacté plus de soixante capitaines pour la même raison.**

**- Soixante ?**

**- Oui. Tranquillité et moi sommes d'avis qu'elle essayait d'embrouiller les équipes des agences de renseignement qui l'avaient à l'oeil.**

**- Ah!**

**L'instinct reprit le dessus presque immédiatement, étouffant une pointe de regret. C'était du gros jeu, et des ennuis de première. Il fut presque content qu'ils n'aient pas sauté directement au lit, comme au bon vieux temps (un an à peine, tu parles !). Ça ne lui ressemblait pas, mais c'était simplement qu'il ne savait pas trop où il en était question sentiments. Du reste, il voyait bien comment elle avait été désarçonnée par son attitude strictement amicale.**

**Il aurait été si facile de se mettre à baiser ; mais sa libido n'avait plus la même importance à ses yeux, et il ne pouvait plus se contenter de tirer un coup avec quelqu'un qu'il appréciait vraiment quand le sentiment n'y était pas. Cela aurait trop ressemblé à une trahison. Je ne peux pas lui faire ça. C'était une grande première chez lui.**

**Ione lui lança un regard circonspect et inquisiteur. Une offre en soi.**

**Je peux arrêter maintenant si je veux.**

Parfois, il lui était facile d'oublier que cette blonde de vingt ans était en théorie un gouvernement à elle seule, la dépositaire de secrets d'État et de secrets galactiques. Des secrets qu'il n'était pas toujours payant de connaître ; mais toujours les plus fascinants.

- Continue, dit Joshua.

Elle le remercia d'un petit sourire.

- Il y a huit agences distinctes qui ont des antennes ici. Cela fait près de vingt-cinq ans qu'elles surveillent le Dr Mzu.

- Pour quelle raison ?

- Elles pensent que, juste avant la destruction de Garissa, elle a conçu une sorte d'engin apocalyptique appelé l'Alchimiste. Personne ne sait ce que c'est, ni ce qu'il peut faire, sauf que le ministère de la Défense de Garissa avait injecté des milliards dans un projet d'extrême urgence pour le construire. Le SRC enquête sur l'affaire depuis plus de trente ans, depuis le moment où ils ont eu vent des premières rumeurs sur sa construction.

- J'ai vu trois hommes la suivre quand elle a quitté le bar de Harvey cette nuit-là, dit Joshua en lançant un programme de recherche dans ses naneuroniques. Bon sang, j'ai compris ! Les sanctions sur Omuta ont été levées ; c'étaient eux qui avaient commis le génocide de Garissa. Tu ne penses pas qu'elle aurait... ?

- Elle l'a déjà fait. Cela ne doit pas s'ébruiter mais, la semaine dernière, Alkad Mzu s'est évadée de Tranquillité.

- Évadée ?

- Oui. Elle a débarqué ici il y a vingt-six ans et a trouvé un poste dans le projet de recherche sur les Laymils. Mon père avait promis aux Forces spatiales de la Confédération qu'elle ne serait jamais autorisée à partir ni à transmettre des renseignements techniques concernant l'Alchimiste aux autres gouvernements ou conglomérats d'astro-ingénierie. C'était presque la solution idéale ; tout le monde sait que Tranquillité n' a pas d'ambition expansionniste et, dans le

même temps, elle pouvait ainsi être surveillée en permanence par la personnalité de l'habitat. La seule autre solution aurait été de la faire exécuter sur-le-champ. Mon père et le grand amiral de l'époque étaient convenus que la Confédération ne devait pas avoir accès à une nouvelle arme totale ; l'antimatière suffisait bien. J'ai poursuivi cette politique.

- Jusqu'à la semaine dernière.

- Oui. Par malheur, elle nous a tous bernés.

- Je croyais que la surveillance qu'exerçait Tranquillité sur l'intérieur était parfaite. Comment a-t-elle pu filer sans que tu le saches ?

- Ton ami Meyer l'a enlevée sous nos yeux. L'Udat a carrément sauté à l'intérieur de l'habitat et l'a prise à son bord. On n'a rien pu faire pour l'en empêcher.

- Merde ! Et moi qui croyais que mon acrobatie au point de Lagrange était risquée.

- Exactement. Comme je le disais, son évasion me laisse avec un fichu problème sur les bras.

- Elle est partie récupérer l'Alchimiste ?

- Difficile d'y voir autre chose, surtout si on tient compte du moment où c'est arrivé. Le seul vrai mystère là-dedans, c'est que, si l'Alchimiste existe, pourquoi ne s'en est-on pas servi auparavant ?

- Les sanctions. Non... (Il commença à se concentrer sur le problème.) Il n'y avait qu'une seule escadre des Forces spatiales affectée au maintien du blocus. Un raid furtif aurait eu une bonne chance de réussir. À condition qu'un seul vaisseau ait suffi pour le lancer contre la planète.

- Oui. Plus on en sait sur le Dr Mzu, moins on comprend cette histoire d'Alchimiste. Mais je ne pense pas qu'on puisse avoir le moindre doute sur l'objectif final.

- Bon. Donc, elle est probablement partie pour le récupérer. Et s'en servir. L'Udat a une capacité de transport assez respectable ; et Meyer a eu sa part de missions de combat en son temps, il n'est pas du genre à se dégonfler.

Sauf que... Joshua connaissait Meyer, un vieux renard, c'est sûr, mais il y avait une sacrée différence entre un contrat de mercenaire à l'occasion et l'annihilation d'une planète peuplée d'innocents sans méfiance. Meyer ne ferait jamais ça, quel que soit le prix proposé. D'ailleurs, Joshua ne voyait pas beaucoup de capitaines indépendants capables d'une telle atrocité (aucun, en fait). C'était la chasse gardée des gouvernements et des fanatiques.

- Ce qui me préoccupe le plus, c'est son utilisation, dit Ione. Une fois que l'Alchimiste aura été employé, les gouvernements seront enfin en mesure de comprendre son action. À partir de là, il sera possible de déduire son principe de fonctionnement. Et de le produire en série. Nous devons essayer d'empêcher cela, Joshua. La Confédération a assez de problèmes avec l'antimatière et maintenant avec la possession. Nous ne pouvons pas laisser introduire un autre facteur de terreur.

- Nous ? Oh ! bon sang ! (Il laissa sa tête retomber sur les coussins - si seulement il y avait eu un mur de pierre à la place, pour s'y taper le front dessus.) Laisse-moi deviner. Tu veux que je me lance aux trousses de Mzu. C'est ça ? Que je brave toutes les agences de renseignement de la Confédération, sans parler des Forces spatiales. Que je la trouve, que je lui tape sur l'épaule et lui dise gentiment : " Allez, on oublie tout, et le seigneur de Ruine aimerait vraiment que vous reveniez à la maison... oh, et pendant qu'on y est, si le projet que vous mûrissez depuis trente ans - votre obsession - était d'anéantir Omuta, on aimerait que vous oubliiez ça aussi. " Nom de Dieu, Ione !

Elle lui jeta un regard oblique dépourvu d'émotion.

- Veux-tu vivre dans un univers où une super-arme apocalyptique serait à la portée de n'importe quel dingue qui aurait une rancune à satisfaire ?

**- Ne charge pas trop, tu pourrais couler.**

**- La seule chance qu'on ait, Joshua, c'est de la ramener ici. Ou de la tuer. Maintenant, à qui vas-tu te fier pour ça ? Plus précisément, à qui est-ce quey'e peux me fier ? Il n'y a personne, Joshua. Sauf toi.**

**- Va chez Harvey n'importe quel soir de la semaine, tu y trouveras des centaines de vétérans des opérations spéciales qui prendront ton fric et feront exactement ce que tu demandes, sans poser la moindre question.**

**- Non, il faut que ce soit toi. Primo, parce que je te fais confiance, et je veux dire vraiment confiance. Surtout après ce que tu as accompli sur Lalonde. Secundo, tu as ce qu'il faut pour faire le boulot, l'astronef et les contacts dans l'industrie pour la retrouver. Tertio, tu es motivé.**

**- Ah, oui ? Tu ne m'as toujours pas dit combien tu allais me payer.**

**- La somme que tu veux. Après tout, je suis le ministre des Finances. Enfin, jusqu'à ce que le jeune Marcus prenne la relève. Tu veux léguer ce problème à notre fils, Joshua ?**

**- Merde, Ione, c'est vraiment...**

**- Un coup bas même pour moi ? Désolée, Joshua, mais non. Nous avons tous des responsabilités. Ça fait un bon bout de temps que tu t'arranges pour te dérober aux tiennes, je ne fais pas autre chose que de te le rappeler.**

**- Oh, super, maintenant tout ça, ça me concerne !**

**- Personne d'autre dans la galaxie ne peut t'obliger à te sentir concerné, Joshua, excepté toi-même. Comme je disais, je ne fais que te mettre les données en main.**

**- Belle façon de se défiler. C'est moi qui vais me retrouver dans la merde, pas toi.**

Quand il la regarda, il s'attendait à voir son expression provocante habituelle, celle qu'elle utilisait lorsqu'elle voulait se montrer plus têtue que lui. Au lieu de cela, il ne découvrit qu'inquiétude et une ombre de tristesse. Sur un aussi beau visage, c'était à vous briser le cour.

- Écoute, de toute manière, il y a une quarantaine en vigueur dans toute la Confédération. Même si je le voulais, je ne pourrais pas faire décoller le Lady Mac pour me lancer à la poursuite de Mzu.

- La quarantaine ne s'applique qu'aux vols civils. On pourrait faire réenregistrer Lady Macbeth comme vaisseau de guerre officiel du gouvernement de Tranquillité.

- Merde. (Par réflexe, il leva les yeux au plafond et sourit.) Bon, ça vaut le coup d'essayer.

- Tu vas le faire ?

- Je vais poser des questions aux endroits appropriés, c'est tout, lone. Je ne fais pas dans l'héroïsme.

- Ce n'est pas nécessaire, je peux t'aider.

- Bien sûr.

- Oui, je le peux, insista-t elle, piquée au vif. Pour commencer, je peux te fournir quelques bonnes guêpes de combat.

- Génial : s'il te plaît, pas d'héroïsme, mais emporte quand même mille mégatonnes de bombes nucléaires au cas où...

- Joshua... Je ne veux pas que tu sois vulnérable, c'est tout. Il va y avoir pas mal de gens lancés à la recherche de Mzu, et aucun n'est du genre à poser des questions avant de tirer.

- Super.

- Je peux te passer aussi quelques sergents. Ils peuvent être utiles comme gardes du corps quand tu seras à quai quelque part.

Il essaya de trouver un argument à lui opposer, mais en vain.

- Splendide. Pas subtil, mais splendide. Ione sourit. Le ton lui était familier.

- Tout le monde pensera que ce sont des cosmoniks, déclara-t-elle.

- Entendu, ce qui ne nous laisse qu'un détail mineur à régler.

- À savoir ?

- Où est-ce que je commence à chercher ? Je veux dire, merde, Mzu n'est pas tombée de la dernière pluie, elle ne va pas aller directement dans le système de Garissa pour récupérer l'Alchimiste. Elle peut se trouver n'importe où, Ione. Il y a plus de huit cent soixante systèmes stellaires habités dans l'espace.

- À mon avis, elle est allée dans le système de Narok. En tout cas, c'était sur lui que le trou-de-ver de YUdat était aligné.

Cela serait logique, Narok est afro-ethnique ; elle est peut-être en train de contacter des sympathisants.

- Bon sang, comment sais-tu tout ça ? Je croyais que seuls les gerfauts et les faucons pouvaient détecter leurs trous-de-ver respectifs.

- Nos satellites DS ont des capteurs très performants.

Elle mentait, il le sut tout de suite. Ce qui était pire que le mensonge, songea-t-il, c'était la raison qui se cachait derrière. Parce qu'il ne pouvait en imaginer aucune, en tout cas aucune qu'il doive ignorer, lui, la seule personne en qui elle avait confiance pour faire ce boulot. Elle devait protéger quelque chose, quelque chose de plus important encore que l'Alchimiste.

Bon Dieu !

**- Tu avais raison, tu sais ? La nuit où on s'est rencontrés à la soirée de Dominique, tu m'as dit quelque chose. Et tu avais raison.**

**- Qu'est-ce que c'était ?**

**- Je suis incapable de te dire non.**

**Joshua partit une heure plus tard pour superviser la remise en état du Lady Mac et rassembler son équipage. Ce qui fit qu'il se retrouva parmi l'infime minorité qui manqua le reportage de Kelly. L'optimisme affiché par Kate Elvin quelques heures plus tôt avait été des plus fondés : les autres agences de presse n'essayèrent même pas de rivaliser. Quatre-vingt-dix pour cent de la population de Tranquillité accéda aux sensovidéos enregistrées par Kelly sur Lalonde. Comme prévu, l'effet fut dévastateur, même s'il ne fut pas immédiat. Le montage était trop bien fait pour ça, un feu roulant d'attaques lancées contre les sens. Ce n'est qu'après, lorsque les gens purent porter leur attention avivée sur l'assaut général, que les éventuelles répercussions de la possession commencèrent à pénétrer les esprits.**

**L'effet agit comme un programme dépresseur léger ou un virus universel. Oui, il y avait vraiment une vie après la mort corporelle. Mais elle ressemblait plutôt à une souffrance perpétuelle. Et Dieu n'était nulle part en vue, aucun Dieu, même les nombreux prophètes du Créateur restaient étrangement invisibles. Pas de portes de nacre, pas de lacs de soufre, pas de Jugement dernier, pas de géhenne, pas de salut. Apparemment, rien ne venait récompenser une vie de vertu. Désormais, ce qu'on pouvait espérer de mieux après la mort, c'était de revenir et de posséder les vivants.**

**Devoir se résigner à l'idée d'un univers assiégé par les âmes perdues était un processus qui ne laissait pas indemne. Les gens réagirent de diverses manières. Beaucoup se défoncèrent à l'alcool, aux drogues ou aux stims. Certains se jetèrent corps et âme dans la religion. D'autres devinrent de fervents agnostiques. D'autres encore se tournèrent vers leurs psys pour chercher un réconfort. D'autres enfin (les plus riches et les plus avisés) se mirent à s'intéresser discrètement (et financièrement) aux mausolées tau-zéro.**

Comme le remarquèrent les psychiatres, cette déprime générale ne poussa personne au suicide. Parmi les autres constantes observées, le déclin progressif de l'efficacité au travail, une léthargie accrue, une augmentation de l'utilisation des programmes tranquillisants et stimulants. Les psychologues abonnés aux médias désignèrent le phénomène sous le nom de psychose du " pourquoi-s'en-faire ".

Le reste de la Confédération fut prompt à suivre le mouvement, et la réaction pratiquement identique quelle que fût la culture ethnique exposée à ces informations. Aucune idéologie ou religion n'offrit beaucoup de résistance. Seuls les Édénistes ne se laissèrent pas abattre, quoique même eux fussent loin d'être immunisés.

Antonio Whitelocke loua vingt-cinq gerfauts et vaisseaux marchands indépendants adamistes pour distribuer les cartels de Kelly aux antennes Collins disséminées dans la Confédération. On mit trois semaines pour inonder le réseau, soit plus longtemps que le délai optimal, mais l'alerte de quarantaine avait rendu les forces spatiales nationales particulièrement nerveuses. Certains des régimes les plus autoritaires, effrayés par l'effet que pourrait avoir l'enregistrement de Kelly sur le moral de la population, tentèrent d'interdire à Collins de le diffuser ; une action qui n'eut pour résultat que de faire circuler les cartels sous le manteau et d'augmenter leur crédibilité. Conséquence fâcheuse, car, dans bien des cas, on recevait en même temps deux autres vagues d'informations se propageant à travers la Confédération, avec les interactions prévisibles. D'abord la conquête de la Nouvelle-Californie par Al Capone, une mauvaise nouvelle s'il en fut, et, ensuite, la diffusion plus clandestine du message alléchant de Kiera Salter.

Le Mindor atteignit huit g dès qu'il franchit le terminus du trou-de-ver. Rocio Condra prit aussitôt conscience de diverses masses. Le coeur du point troyen, d'un diamètre de vingt millions de kilomètres, était encombré de centaines d'astéroïdes de taille moyenne, de dizaines de milliers de roches, bancs de poussière et tourbillons de cristaux, le tout résonnant doucement sous la force d'attraction de lointains champs gravitationnels. Le Mindor déploya largement ses ailes qui se mirent à battre à grands coups.

Rocio Condra avait choisi une forme avienne pour la harpie.

Les trois dérives de queue trapues s'étaient élargies et amincies pour s'incliner vers l'arrière. Le nez s'était allongé, des plis et des replis se multipliant sur le polype, augmentant et accentuant le profil aérodynamique de la créature. Les arabesques vert et pourpre avaient disparu, noyées sous un déferlement de noir d'encre. La texture gaufrée dessinait des plumes de cuir serrées les unes contre les autres. L'astronef était devenu un coursier digne d'un ange noir.

De vagues serpentins de poussière interplanétaire se transformèrent en tourbillons capricieux tandis que la harpie se propulsait à grand coups d'ailes impatients. Les capteurs radar et laser se mirent à vibrer contre sa coque. Rocio Condra avait mis longtemps à jauger la puissance énergétique s'écoulant à travers ses cellules neurales susceptible de maintenir un niveau opérationnel acceptable dans les systèmes électroniques de la harpie, quoique, au plan de l'efficacité, il restât encore bien en dessous des capacités nominales. Tant qu'il restait calme, qu'il canalisait la puissance avec économie et précision, les processeurs demeuraient fiables ; le fait que la majorité d'entre eux soient bioteks, et en plus de type militaire, y était pour beaucoup. Malgré cela, les guêpes de combat devaient être lancées avec des fusées d'appoint à combustible solide quoique, une fois lâchées, il ne fallût pas longtemps pour qu'elles retrouvent leurs aptitudes normales, n'offrant qu'une brève fourchette de vulnérabilité. Heureusement, sa perception des masses, un effet secondaire du champ de distorsion, n'était pas affectée. À condition de ne pas se trouver face à des faucons hostiles en surnombre, il pouvait s'en tirer sans problème.

Les faisceaux de radiation électromagnétique dirigés sur lui venaient d'un point situé dix mille kilomètres devant lui : l'astéroïde Koblat, une colonie provinciale récente et tout à fait insignifiante dans un amas troyen qui, après cent quinze ans de développement et d'investissement, avait encore à démontrer son utilité économique. Il y en avait des milliers comme elle éparpillées à travers la Confédération.

Koblat ne méritait même pas la présence d'un vaisseau de la flotte de l'alliance de défense du système stellaire de Too-woomba. Sa compagnie fondatrice ne l'avait même pas pourvu de plates-formes

**DS. La seule concession faite par le conseil gouvernemental de l'astéroïde pour " les cas d'urgence " avait été d'augmenter la puissance des capteurs de leurs vols civils et d'équiper deux cargos interplanétaires d'une douzaine de guêpes de combat chacun, offertes de mauvaise grâce par Toowoomba. Un cadeau symbolique et, comme toutes les réponses à ce qui concernait l'univers extérieur, plutôt affligeant.**

**Un cadeau qui venait juste de démontrer ce qu'il valait. L'émergence de la harpie, sa localisation, sa vélocité, son vecteur de vol et son refus de s'identifier ne pouvaient signifier qu'une seule chose : elle était hostile. Les deux vaisseaux interplanétaires armés furent envoyés sur une trajectoire d'interception, se traînant à un g et demi, complètement surclassés avant même d'avoir allumé leurs réacteurs à fusion.**

**Koblat envoya une demande d'aide désespérée à Pinjarra, la capitale de l'amas située à quatre millions de kilomètres de là, où trois vaisseaux de guerre armés étaient en station. On activa les procédures internes d'urgence de l'astéroïde, tout à fait inadaptées, qui consistaient à boucler et isoler des sections indépendantes. Les habitants pris de panique se ruèrent vers les abris désignés creusés à l'intérieur de l'astéroïde, où ils attendirent le début de l'attaque, redoutant la suite, l'infiltration des possédés.**

**Elle n'eut jamais lieu. La harpie se contenta d'ouvrir un canal standard et de transmettre un senso-enregistrement au réseau de l'astéroïde. Puis elle disparut, ouvrant un interstice de trou-de-ver et s'y engouffrant. Seuls deux capteurs optiques la repérèrent et en donnèrent une image brouillée à laquelle personne ne crut.**

**Lorsque Jed Hinton revint finalement de l'abri qui lui avait été assigné, il souhaita presque que l'alerte se soit poursuivie encore quelques heures. Il y avait eu un changement, quelque chose de nouveau, de différent. Un événement rare au cours de ses dix-sept années d'existence.**

**Quand il regagna l'appartement familial, quatre pièces grignotées sur le rocher au niveau trois (champ gravitationnel de deux tiers de g), sa mère et Digger étaient en train de se disputer pour une raison**

ou une autre. Les querelles étaient devenues presque continuelles depuis que l'avertissement émis par l'Assemblée générale de la Confédération avait atteint Koblat. La compagnie, qui protégeait ses arrières, avait réduit les postes de travail, attendant de voir comment les choses allaient tourner une fois la crise terminée. Des postes de travail raccourcis, cela signifiait que Digger passait plus de temps à la maison ou au bar de la Fontaine bleue, au niveau cinq, quand il pouvait se le permettre.

- Si seulement ils pouvaient s'arrêter, dit Gari alors que d'autres cris retentissaient à travers la porte de la chambre. Je n'arrive pas à réfléchir avec tout ce bruit...

Assise à une table de la salle de séjour, elle essayait de se concentrer sur un pédago-bloc. L'écran était couvert de texte avec plusieurs diagrammes lumineux, une partie d'un logiciel éducatif d'architecture. Les empreintes didactiques de Jed avaient traité ce niveau cinq ans plus tôt ; Gari avait seulement trois ans de moins que lui, elle aurait dû l'avoir assimilé depuis longtemps. Mais sa soeur avait quelque chose dans ses gènes qui empêchait les empreinteurs laser d'agir correctement sur son cerveau. Elle devait travailler dur à tout repasser pour que ça finisse par rentrer.

" Cette fille est complètement bouchée ! " criait Digger certains soirs en rentrant ivre à la maison.

Jed détestait Digger, détestait la façon dont il criait après maman et la façon qu'il avait d'être toujours sur le dos de Gari. Celle-ci faisait de gros efforts pour réussir son année et elle avait besoin d'encouragements. Non qu'il y ait la moindre perspective sur Koblat, songea-t-il avec tristesse.

Miri et Navar entrèrent et chargèrent un cartel de jeux dans le bloc AV. La salle de séjour fut aussitôt remplie d'un pétillement de lumière laser irisée. Une volée d'échiquiers sphériques en chrome coloré piquaient autour de la tête de Jed chaque fois que ses yeux s'égaraient vers la grande colonne AV. Les deux filles commencèrent à crier des ordres au bloc, et de petits personnages sautèrent entre les diverses sphères en suivant des migrations stratégiques,

**accompagnés par une bande musicale assourdissante. Le projecteur était bien trop grand pour une pièce de cette taille.**

**- Hé, les copines ! implora Gari. Il faut que j'aie assimilé ce truc pour l'examen.**

**- Alors, vas-y, grogna Navar.**

**- Peau de vache !**

**- Grosse gourde !**

**- Arrêtez ! Vous avez déjà joué à ça toute la journée d'hier.**

**- Et on n'a pas fini la partie. Si tu n'étais pas si bête, tu le saurais.**

**Gari appela Jed à l'aide, son visage potelé tout tremblant, au bord des larmes.**

**Miri et Navar étaient les filles de Digger (de mères différentes), et si Jed levait le petit doigt sur elles, Digger le frapperait. Il en avait fait l'expérience des mois auparavant. Elles le savaient aussi et s'en servaient avec un art consommé.**

**- Allez, viens, dit-il à Gari, on va aller au foyer.**

**Miri et Navar éclatèrent d'un rire moqueur quand Gari éteignit son pédago-bloc et leur jeta un regard noir. Jed poussa la porte et fit face à son monde miniature.**

**- Il y a autant de bruit au foyer, dit Gari alors que la porte se refermait derrière eux.**

**Jed hocha la tête d'un air découragé.**

**- Je sais. Mais tu pourras demander à Mme Yandell la permission d'utiliser son bureau. Elle comprendra.**

**- Sans doute, acquiesça Gari d'une voix brisée.**

**Il n'y avait pas si longtemps, son frère aurait été capable de refaire le monde. C'était avant Digger.**

**Jed descendit le tunnel. Seul le sol avait été recouvert d'un carrelage en matériau composite, les murs et le plafond étaient de la roche nue où couraient des câbles électriques, des câbles de données et de grosses canalisations sanitaires. Il tourna à gauche à la première bifurcation, sans même réfléchir. Sa vie consistait à parcourir le réseau hexagonal de tunnels qui faisait le tour de l'intérieur de l'astéroïde ; tout ce réseau topographique n'existait que pour relier deux endroits : l'appartement et le foyer. Il n'y avait rien d'autre.**

**Des tunnels éclairés d'une clarté lugubre, des machines invisibles qui faisaient bourdonner chaque mur sur Koblat ; c'était ça son environnement, un monde miniature sans le moindre horizon. Jamais d'air frais ni d'espaces ouverts ni de plantes, jamais de lieu ni pour son corps ni pour son esprit. On creusait toujours la première caverne-biosphère (c'était là que travaillait Digger), mais l'opération avait des années de retard sur les prévisions et s'était transformée en gouffre financier. À un moment donné, Jed avait vécu avec l'espoir que cela lui fournirait un exutoire pour tous les sentiments de claustration et de colère qu'il refoulait, quand il pourrait enfin courir et se sentir libre dans des prairies à l'herbe fraîchement plantée. Plus maintenant. Sa maman et Digger, tout comme les autres adultes, étaient trop stupides pour se rendre compte de ce que signifiait vraiment la possession. Mais lui, il le savait. Plus rien n'importait désormais, ni ce qu'on faisait, ni ce qu'on disait, ni ce qu'on pensait, ni ce qu'on pouvait désirer. Que l'on meure maintenant ou dans cent ans, on était condamné à passer l'éternité avec l'esprit torturé, incapable de s'éteindre de lui-même. L'horreur ultime, absolue.**

**Non, ils ne pensaient pas à cela. Ils étaient englués dans leur existence comme les âmes l'étaient dans l'au-delà. Elle comme lui toujours à la remorque de boulots mal payés, allant là où les compagnies les envoyaient. Aucun choix, aucune échappatoire, pas même pour leurs enfants. Bâtir un avenir meilleur ne faisait pas partie de leurs processus mentaux, ils étaient figés dans le présent.**

Pour une fois, le lugubre tunnel à l'extérieur du foyer était particulièrement animé. Des gamins montaient et descendaient en courant, d'autres s'étaient regroupés pour discuter, s'exprimant en rafales de mots brèves et extrêmement vives. Jed fronça les sourcils : quelque chose ne collait pas. Les gamins de Koblat n'avaient jamais montré autant d'énergie ni d'enthousiasme. Ils venaient là pour traîner ou accéder aux projections AV que fournissait la compagnie afin de drainer et de neutraliser l'agressivité d'une jeunesse désouvrée, vivant la même boucle de désespoir impuissant que leurs parents.

Jed et Gari échangèrent un regard intrigué, conscients l'un et l'autre du climat anormal qui régnait dans le tunnel. Puis Jed vit Beth se faufiler à travers la foule dans leur direction, un grand sourire barrant son visage étroit. Beth était sa petite amie potentielle ; même âge et toujours en train d'échanger avec lui des injures sonores. Il n'arrivait pas tout à fait à décider si c'était de l'affection ou pas. Mais cela ressemblait quand même à une espèce d'amitié assez solide.

- Tu l'as vue ? demanda Beth.

- Quoi donc ?

- La sensovidéo de la harpie, crétin !

Elle fit une grimace et montra son pied. Un mouchoir rouge était attaché autour de sa cheville.

- Non.

- Alors, amène-toi, mec, tu vas faire un trip de première. (Elle lui prit la main et le tira au milieu des gamins qui se pressaient autour de la porte.) Le conseil a voulu l'effacer, évidemment, mais elle était codée en libre accès. Elle est dans toutes les mémoires de l'astéroïde. Ils n'ont rien pu faire pour empêcher ça.

Il y avait trois consoles AV dans le foyer, celles que Jed utilisait pour accéder aux images de paysages sauvages, le seul parfum de liberté qui lui était permis. Et même là, il pouvait seulement voir et entendre les extraordinaires planètes xénos ; les projecteurs AV n'étaient pas

assez sophistiqués (c'est-à-dire pas assez chers) pour transmettre des diagrammes activateurs qui stimulaient les sensations tactiles et olfactives correspondantes.

Une brume dense et scintillante remplissait la plus grande partie de la pièce. Vingt personnes se tenaient à l'intérieur, les bras ballants, le visage extasié, en interaction avec l'enregistrement. Sa curiosité désormais éveillée, Jed se tourna pour se planter face à l'une des colonnes.

Cinq mètres devant lui, le corps hâlé et vibrant de Marie Skibbow était étendu sur un rocher, tout en voiles vaporeux et en galbes sensuels. C'était une pose parfaitement naturelle ; seule Vénus pouvait habiter ce paradis de chaleur, de lumière et de végétation embaumante. Jed tomba amoureux, oubliant tout de la Beth maigrichonne et anguleuse aux allures de dure. Jusqu'à maintenant, des filles comme Marie n'avaient existé que dans les pubs ou les séries AV ; elles n'étaient pas réelles, pas naturelles, pas comme ça. Le fait qu'une telle personne vivait et respirait quelque part dans la Confédération lui fit un effet plus grand que n'importe laquelle des filles de passage qu'il avait emballées.

Kiera Salter lui sourit, à lui seul.

" Ils vont vous dire de ne pas accéder à cet enregistrement, vous savez ", lui déclara-t-elle.

Lorsque ce fut terminé, Jed demeura absolument immobile, avec la sensation qu'une partie de son corps lui avait été dérobée ; il lui manquait assurément quelque chose, et il en était malheureux. Gari était à ses côtés, l'air perdu.

- Il faut qu'on y aille, dit Jed. Il faut qu'on se rende sur Valisk et qu'on se joigne à eux.

## 12.

Situé sur un plateau à mi-hauteur de la montagne, l'hôtel dominait les eaux profondes de la baie. Seules une demi-douzaine de villas

appartenant à de riches familles partageaient avec lui cet amphithéâtre rocheux.

Al appréciait les efforts déployés par les propriétaires pour tenir à l'écart les promoteurs immobiliers. La vue était stupéfiante : une plage à l'état naturel longue de plusieurs kilomètres, de minuscules récifs où jaillissaient des fontaines d'écume, des vagues languides venant lécher le sable. Le seul problème, c'était qu'il n'avait pas le temps de descendre là-bas pour mieux profiter du spectacle. La pression montait au sommet de l'Organisation, le travail s'accumulait dangereusement et le temps manquait de plus en plus. Quand il était gamin, à Brooklyn, il allait souvent s'asseoir sur les quais pour regarder les mouettes pêcher des immondices en eaux peu profondes. Ah ! ces mouettes, leur tête ne cessait de bouger - pique, pique, pique. Et voilà qu'il était entouré de types qui les imitaient. Ses principaux lieutenants ne lui laissaient jamais le temps de souffler. Pique, pique, pique. " Al, on a besoin de toi pour arbitrer une dispute. " Pique, pique. " Al, qu'est-ce qu'on fait avec les rebelles des Forces spatiales ? " Pique, pique. " Al, Arcata recommence avec le nuage rouge, tu veux qu'on vaporise ces salauds ? " Pique, pique.

Jé-sus. À Chicago, il arrivait à prendre des jours de congé, des mois de vacances. Tout le monde savait ce qu'il fallait faire, les choses continuaient de tourner - enfin, en gros. Pas ici. Ici, il n'avait pas une minute à lui, putain. Il était tellement obligé de réfléchir que sa tête bourdonnait comme un nid de guêpes.

- Mais tu adores ça, dit Jezzibella.

- Hein ?

Al se retourna. Elle était allongée sur le lit, enveloppée dans un grand peignoir blanc vaporeux, une serviette nouée en turban sur sa tête. Elle tenait un livre d'une main et, de l'autre, péchait des loukoums dans une boîte.

- Tu es à la fois Alexandre le Grand et Jimi Hendrix, et tu prends un pied d'enfer.

**- Qui diable est Jimi Hendrix, ma poulette ? Jezzibella adressa une moue à son livre.**

**- Oh, pardon, c'étaient les années 1960. Un chanteur complètement frappé, tout le monde l'adorait. Ce que je veux te faire comprendre, c'est que tu ne dois pas jouer au dégoûté. D'accord, les choses ont du mal à démarrer, c'est normal. Mais la victoire n'en sera que plus douce. Et puis, qu'est-ce que tu pourrais faire d'autre ? Celui qui ne donne pas d'ordres est condamné à en recevoir. C'est toi qui me l'as appris.**

**Il lui sourit de toutes ses dents.**

**- Ouais. Tu as raison. (Mais comment avait-elle su ce qu'il pensait ?) Tu veux m'accompagner cette fois-ci ?**

**- C'est à toi déjouer, Al. Je descendrai peut-être sur la plage un peu plus tard.**

**- Okay.**

**Il commençait à en avoir marre de toutes ces putains de tournées. San Angeles avait été formidable, mais maintenant tout le monde exigeait sa présence. Ukiah cet après-midi, et demain Merced. Qu'est-ce qu'on en avait à foutre ? Al aurait voulu retourner à Monterey, c'était là que ça se passait.**

**Le téléphone en ivoire et argent se mit à sonner. Jezzibella le décrocha et écouta quelques instants.**

**- Excellente nouvelle, Leroy. Viens donc nous rejoindre ; Al va sûrement vouloir t'accorder dix minutes.**

**- Qu'est-ce qu'il y a encore ? dit Al à mi-voix.**

**- Il pense avoir résolu notre problème de fric, répondit-elle en raccrochant.**

**Leroy Octavius et Silvano Richmann entrèrent dans la suite, le premier tout sourires et le second réussissant à exprimer un**

semblant d'enthousiasme. Il salua Al mais ignora totalement Jezzibella. Al décida de ne pas relever sa grossièreté. Silvano ne cachait pas la haine que lui inspiraient les non-possédés, et Jez, à en juger par ses pensées, n'était nullement insultée.

- Alors, qu'est-ce que tu as dégotté ? demanda Al tandis qu'ils prenaient place sur des fauteuils leur permettant de contempler la baie.

Leroy posa une petite mallette noire sur la table basse, visiblement content de lui.

- J'ai examiné avec attention l'utilité fondamentale de l'argent, Al, et je me suis efforcé de lui trouver une application à notre situation.

- L'argent, c'est un truc qu'on prend aux autres, pas vrai, Silvano ? lança Al en riant.

Leroy se fendit d'un sourire indulgent.

- C'est à peu près ça, Al. L'argent est avant tout une méthode de comptabilité, qui te permet de voir ce que te doivent les autres. Le plus beau dans l'histoire, c'est qu'on peut l'utiliser de mille façons différentes pour encaisser cette dette, c'est pour ça que toute économie de troc finit par déboucher sur la création d'une monnaie. Les devises ne sont que la mesure du bien le plus universel. Dans le temps, c'était l'or, ou la terre, bref quelque chose qui ne changeait jamais. La Confédération utilise l'énergie, et c'est pour ça que le fusiodollar est la monnaie de base : il est lié à la production de He3, dont les coûts sont fixés et universels.

Al se carra dans son siège, matérialisa un havane et inspira une bouffée de tabac.

- Merci pour cette leçon d'Histoire, Leroy. Maintenant, accouche.

- La méthode comptable n'est pas importante en soi, que l'on utilise des pièces et des billets comme jadis ou un crédisque de la Banque jovienne. Ce qu'on doit établir, c'est la nature de la dette proprement dite, la mesure de ce que l'on doit. Dans le cas qui nous intéresse, la

solution est si simple que je me battrais presque pour ne pas y avoir pensé plus tôt.

- Quelqu'un va s'en occuper à ta place, Leroy, et dans pas longtemps. Quelle dette ?

- Une dette énergétique. Grâce à la magie, tu peux payer quelqu'un en lui promettant ce qu'il souhaite.

- C'est complètement crétin, bon Dieu, dit Al. A quoi ça sert que quelqu'un me doive un tour de magie alors que je suis moi-même un magicien ? C'est parce que nous avons ce pouvoir que l'économie de la Nouvelle-Californie s'est complètement effondrée.

Le sourire de Leroy s'élargit encore, devenant franchement irritant. Al s'abstint de réagir, percevant l'excitation qui habitait le manager obèse. Il était bel et bien convaincu de tenir le bon bout.

- Tu es un magicien, Al. Mais pas moi. Question théorique, mais pas tant que ça : comment vas-tu me payer pour tout le boulot que j'ai accompli pour toi ? D'accord, tu me tiens grâce à la menace de la possession, mais tu as besoin de mes talents, et tu ne les auras plus si tu me fais posséder. Mais donne-moi un salaire, et je t'appartiens pour la vie. Par exemple, tu pourrais m'accorder cinq minutes de magie pour chaque journée de travail ; tu pourrais matérialiser pour moi un costume de prix, une copie de La Joconde ou autre chose. Mais il n'est pas nécessaire que ce soit toi qui sois mon débiteur ; j'encaisse un jeton, ou une promesse, peu importe, et c'est un autre possédé qui me fait un tour de magie.

Al mâchonna son cigare.

- Mettons les choses au clair, Leroy. N'importe quel pékin possédant l'un de tes jetons en chocolat peut me demander quand il en a envie de lui fabriquer de la vaisselle en or ?

- Non, Al, pas quand il en a envie. Mais c'est le principe le plus simple qui soit : tu fais quelque chose pour moi, je fais quelque chose pour toi. Circulation et résorption de la dette, comme je te l'ai dit. Élargissons le problème. On se demandait comment faire pour que

les non-possédés continuent de bosser pour les possédés, et voilà la solution : tu les paies, mais tu les paies en leur donnant ce qu'ils souhaitent.

Al se tourna vers Jezzibella, qui haussa les épaules.

- L'idée me paraît bonne, intervint-elle. Mais comment vas-tu mesurer cette dette magique, Leroy ? Les possédés n'auraient aucun mal à fabriquer de la fausse monnaie.

- En effet. Donc, on n'en utilisera pas. (Il ouvrit sa mallette et en sortit un bloc-processeur noir, frappé d'une mitraillette Thompson dorée.) Comme je l'ai dit, c'est une affaire de comptabilité. Nous utilisons une mémoire informatique pour tenir à jour les dettes de chacun. Si tu veux bénéficier de la magie que tu as accumulée, l'ordinateur t'en donne la valeur totale. Même chose dans l'autre sens ; si tu es un possédé, il t'indique la quantité de travail que les non-possédés ont effectuée pour toi. Il nous suffit de créer une banque planétaire, Al, et de gérer les comptes de tout le monde.

- Je dois être devenu cinglé pour t'écouter sans broncher. Tu veux que je dirige une banque ? Moi ? La Banque nationale Al Capone ? Jésus-Christ, Leroy !

Leroy brandit son bloc-processeur pour souligner son propos.

- Mais c'est ça le plus beau dans toute l'histoire, Al. Ça rend l'Organisation complètement indispensable. Ce sont les soldats qui assureront la validité des transactions. Grâce à eux, l'économie sera juste et par conséquent efficace. Nous n'aurons plus besoin d'avoir recours à la force ou à la menace, du moins pas dans les proportions qui nous ont été nécessaires pour prendre le contrôle de la défense stratégique. Et nous n'aurons pas à taxer notre économie, contrairement aux autres gouvernements ; nous serons notre économie. Et rien n'empêchera les possédés d'utiliser eux aussi le système. Il existe des tâches hors de portée d'un individu isolé. Ça peut marcher. Vraiment.

- Tu me grattes le dos, je te gratte le dos, dit Al.

Il considéra le bloc-processeur d'un oeil soupçonneux. Leroy le lui passa.

- Est-ce qu'Emmet t'a aidé à fabriquer cette machine ? demanda-t-il.

N'eût été l'emblème doré, il aurait pu tenir un bloc de charbon dans sa main.

- Oui, Al, c'est lui qui l'a conçue, ainsi que le programme de comptabilité. Le seul moyen qu'a un possédé de trafiquer ce truc, selon lui, c'est de pénétrer dans la chambre informatique, et c'est pour ça qu'il veut qu'on l'installe à Monterey. Cet astéroïde est en passe de devenir le QG de l'Organisation ; ça nous permettra de boucler l'affaire.

Al reposa le gadget électrique sur la table.

- Okay, Leroy. Je vois que tu t'es mis en quatre pour me faire du bon boulot. Je vais donc te dire ce qu'on va faire ; dans deux jours, je réunirai tous mes lieutenants à Monterey pour leur demander ce qu'ils en pensent. S'ils approuvent ton idée, je te soutiendrai jusqu'au bout. Qu'est-ce que tu en dis ?

- C'est faisable.

- Tu me plais, Leroy. Est-ce que tu m'as préparé d'autres tournées ?

Leroy jeta un bref regard à Jezzibella, qui secoua la tête.

- Non, Al ; après Merced, on va laisser tomber quelque temps. Il vaut mieux que tu restes à Monterey à présent qu'on va aborder la nouvelle phase.

- Ça fait plaisir à entendre, putain.

Un sourire satisfait aux lèvres, Leroy rangea le bloc-comptable dans sa valise.

- Merci de m'avoir écouté, Al, dit-il en se levant.

- Pas de problème. J'ai encore un mot à dire à Silvano, et ensuite vous pourrez retourner dans l'espace.

- Entendu, Al.

- Alors ? demanda Al quand Leroy eut pris congé.

- C'est pas mes oignons, Al, répondit Silvano. Si c'est ce que tu veux faire, alors je te suis. C'est vrai qu'il nous faut de l'oseille sur cette planète, sinon tout ce qu'on a bâti ne va pas tarder à tomber en pièces. La menace des plates-formes DS ne tiendra pas indéfiniment.

- Ouais, ouais.

Al agita la main en signe d'agacement. De la magie contre du fric, Jésus, même les courses truquées étaient plus honnêtes que ça. Il fixa son lieutenant ; s'il n'avait pas eu le pouvoir de lire les émotions, jamais il n'aurait su ce qui se passait derrière cette gueule de joueur de poker latino. Mais Silvano était excité à propos de quelque chose.

- Alors, qu'est-ce que tu veux ? Et ça a intérêt à être de bonnes nouvelles.

- Je crois bien que c'en est. Un type revenu de l'au-delà avait des informations intéressantes pour nous. Un Africain du nom d'Ambar. (Sourire de Silvano.) Il s'est retrouvé dans le corps d'un blondinet pure laine, et ça l'a pas mal foutu en rogne ; il se dépense sans compter pour retrouver sa carcasse de nègre.

- Voilà quelqu'un qui serait intéressé par les jetons de Leroy, intervint innocemment Jezzibella.

Elle avala un nouveau loukoum et lança une oillade à Al, s'attirant un rictus de Silvano.

- D'accord, gloussa Al. Qu'avait-il à nous apprendre ?

- Il n'est mort que depuis trente ans, expliqua Silvano. Il vivait sur une planète nommée Garissa, qui s'est fait exploser, tout le monde a

crevé. Des astronefs qui l'ont bombardée à l'antimatière. Je ne sais pas si je dois le croire.

- Tu es au courant de cette histoire ? demanda Al à Jezzibella.

- Évidemment, mon chou, j'ai même failli faire un concept-album sur le Génocide de Garissa. Mais c'était trop déprimant. Oui, c'est bien arrivé.

- Toute une planète ? Bon sang. Et cet Ambar y était ?

- C'est ce qu'il dit.

- L'antimatière est vraiment capable de faire ça ? De démolir une planète entière ?

- Ouais. Mais ce n'est pas tout, Al. Il affirme que le gouvernement de Garissa travaillait sur une arme secrète pour démolir Omuta. L'arme la plus terrible jamais imaginée, qu'il dit. Et il est bien placé pour le savoir, c'était un physicien de pointe travaillant pour leur armée.

- Une autre arme ?

- Ouais. Ils l'appelaient l'Alchimiste. D'après Ambar, elle était prête mais elle n'a jamais été utilisée. Et elle était tellement puissante que, si quelqu'un s'en était servi, toute la Confédération serait au courant.

- Donc, elle est planquée quelque part, dit Al. Laisse-moi deviner la suite : il va nous conduire à sa cachette.

- Non. Mais il prétend connaître quelqu'un qui le pourrait. Une ancienne collègue à lui, une poule du nom d'Alkad Mzu.

Le Lady Macbeth devait appareiller dans huit heures, mais personne ne l'aurait deviné en le regardant. Vingt pour cent de sa coque étaient encore démontés, exposant aux regards son armature aux motifs hexagonaux ; les brèches étaient encerclées par des ingénieurs montés sur plates-formes waldo, qui s'activaient avec méthode pour intégrer les nouveaux systèmes destinés à remplacer les unités endommagées durant la bataille.

On dépensait des efforts équivalents dans les modules de vie, où des techniciens appartenant à cinq compagnies d'astro-ingé-nierie différentes s'affairaient à redonner à l'astronef sa pleine capacité au combat. Une capacité qui aurait surpris bien des capitaines de vaisseau conventionnel. Une capacité dont le Lady Mac n'avait pas joui depuis plusieurs décennies. Ses équipements internes standard étaient remplacés par leurs équivalents militaires.

Joshua tenait à ce que son astronef soit en pleine possession de ses moyens, et puisque c'était lone qui payait la note... Plus il pensait à la mission qu'elle lui avait confiée, plus il se faisait du souci. Se plonger dans les détails de la réfection lui permettait de s'évader un peu, et c'était presque aussi bon que quand il pilotait.

Il avait consacré la majeure partie de la journée de la veille à tenir conférence avec des responsables des compagnies d'astro-ingénierie, afin de trouver un moyen d'accomplk en quarante-huit heures une tâche demandant quinze jours. À présent, il observait les techniciens massés autour de leurs consoles, concentrés sur la manipulation des waldos et des cyberdrones qui bourdonnaient autour du Lady Mac.

Une paire de jambes se glissa dans l'écoutille du centre de contrôle, tremblotant comme si son possesseur n'avait pas l'habitude des manouvres en chute libre. Joshua s'empressa de les agripper, rattrapant le nouveau venu avant qu'il n'assomme une opératrice avec la pointe de son soulier.

- Merci, Joshua, dit un Horst Elwes cramoisi tandis que Joshua le guidait vers la prise-crampon la plus proche. (Il battit des cils et examina la salle.) On m'a dit que vous seriez ici. Vous vous êtes trouvé un affréteur, paraît-il.

Comme le prêtre ne semblait nullement ironique, Joshua lui répondit :

- Oui, le seigneur de Ruine m'a chargé de rapporter des composants essentiels destinés à renforcer les capacités défensives de

Tranquillité. Les stations industrielles du système ne sont pas équipées pour manufacturer tous les éléments des plates-formes DS.

Joshua n'entendit aucun ricanement, mais il aperçut quelques sourires en coin chez les opérateurs. Personne parmi eux n'était informé de la vraie nature de sa mission, mais ils se faisaient une idée assez précise de ce qu'elle n'était pas. En tant qu'alibi, cette histoire de composants était plutôt vaseuse. D'après Ione, tous les services de renseignement présents dans l'habitat s'intéressaient de près à son départ imminent.

- Mais elles peuvent fabriquer des guêpes de combat, apparemment, dit Horst d'un air amusé.

Sur les murs du quai étaient accrochées soixante-cinq guêpes, prêtes à être chargées dans les rampes de lancement du Lady Macbeth.

- C'est en partie grâce à elles que nous avons décroché ce contrat, mon père. Le Lady Mac est capable de se défendre et de protéger sa cargaison.

- Si vous le dites, mon jeune ami. Mais, je vous en prie, ne sortez pas ce baratin à saint Pierre si jamais vous arrivez un jour devant les portes du paradis.

- Je me souviendrai de vos conseils. Vous vouliez me dire quelque chose ?

- Rien d'important. J'ai été ravi d'apprendre que les réparations de votre astronef ne vous coûteraient rien. Le Lady Macbeth a subi beaucoup de dégâts en nous secourant. Je connais le prix de ce genre de machines. Je n'aurais pas voulu que votre altruisme vous vaille des déboires financiers.

- Merci, mon père.

- Les enfants souhaiteraient vous voir avant votre départ.

- Euh... Pourquoi donc ?

- Je crois qu'ils veulent vous remercier.

- Oh, oui. (Il jeta un regard à Melvyn Ducharme, qui semblait aussi embarrassé que lui.) Je ferai de mon mieux, mon père.

- J'ai pensé que vous pourriez en profiter pour assister au service commémoratif. Ils y seront tous.

- Quel service commémoratif ?

- Ô mon Dieu, Sarha ne vous a rien dit ? L'évêque m'a donné l'autorisation de célébrer un service à la mémoire de ceux qui se sont sacrifiés pour les enfants. Je pense que Warlow et l'équipe de M. Malin méritent nos prières. Ça commence dans trois heures.

Joshua perdit soudain toute sa bonne humeur. Je n'ai pas envie de penser à la mort et à ce qui la suit, pas maintenant.

Horst examina le visage du jeune homme, percevant sous son vernis d'impassibilité l'angoisse et la culpabilité qui l'habitaient.

- Joshua, murmura-t-il. La mort ne se réduit pas à l'au-delà. Croyez-moi, j'en ai vu bien davantage, et de mes propres yeux. Les enregistrements réalisés par votre amie Kelly, quoique conformes à la vérité, ne racontent pas toute l'histoire, loin de là. Pensez-vous que je conserverais ma foi en Nôtre-Seigneur si Shaun Wallace avait dit vrai ?

- Qu'avez-vous vu ?

- La seule chose qui pouvait me convaincre. Pour vous, je pense, ce ne serait pas la même.

- Je vois. Chacun de nous doit suivre son propre chemin pour parvenir à la foi ?

- Oui, comme toujours.

**La cathédrale de Tranquillité était inspirée de l'antique archétype européen. L'édifice, l'un des rares à l'intérieur de l'habitat, s'élevait dans le parc à plusieurs kilomètres des halls de gratte-ciel, à peu près au milieu du cylindre. Ses murs en polype étaient d'un blanc virginal, son plafond voûté découpé en polygones qui donnaient à l'ensemble l'allure d'une ruche abandonnée. Conformément à la tradition, des vitraux occupaient les hautes brèches dans les murs, et, à l'extrémité de la nef, une gigantesque rosace dominait l'autel. La Vierge Marie, l'Enfant Jésus dans les bras, contemplait la plaque de granité que Michael Saldana avait rapportée de la Terre.**

**Joshua avait été prié de s'asseoir au premier banc, à côté d'Ione. Il portait toujours sa combi, n'ayant pas eu le temps de se changer, alors qu'elle était vêtue d'une robe noire d'une élégance exquise et coiffée d'une voilette. Au moins le reste de l'équipage du Lady Mac était-il aussi mal fagoté que lui.**

**Le service fut bref, sans doute parce que les enfants étaient particulièrement agités. Cela ne dérangea pas Joshua. Il chanta les hymnes, écouta le sermon de Horst et se joignit à l'action de grâces.**

**La cérémonie fut moins cathartique qu'il ne l'aurait cru, mais il se sentit néanmoins soulagé. Des gens se rassemblant pour exprimer leur gratitude aux défunts. Comment était né ce rituel ? se demanda-t-il. Avons-nous toujours su qu'ils nous observaient ?**

**Une fois le service terminé, Ione le poussa vers les enfants. Le père Horst, assisté de plusieurs infirmières pédiatriques, tentait de les tenir en ordre. Ils avaient changé, remarqua Joshua. La masse qui l'entoura aurait pu sortir d'une crèche ordinaire. Rien à voir avec le groupe terrorisé, tétanisé, qui avait envahi le Lady Mac à peine huit jours plus tôt.**

**Alors qu'ils lui récitaient en pouffant leurs remerciements appris avec soin, il se rendit compte qu'il leur rendait leurs sourires. Cette mission avait eu des résultats positifs, après tout. Il aperçut le père Horst qui hochait la tête d'un air approbateur. Le petit malin, songea Joshua, il a bien monté son coup.**

Parmi les autres célébrants, il aperçut la bande habituelle de journalistes, les Édénistes d'^Ethra (ce qui le surprit), plusieurs habitués de Chez Harvey et autres bars à astros, quelques mercenaires et Kelly Tirrel. Joshua s'excusa auprès des enfants et la rejoignit, la rattrapant dans le narthex.

- Le Lady Mac appareille ce soir, dit-il d'un air penaud.

- Je sais.

- J'ai pu accéder aux actualités Collins ; tu t'es bien débrouillée.

- Oui. Officiellement, je suis plus populaire que Matthias Rems. Enfin.

Contrairement à sa voix, son expression était totalement dénuée d'humour.

- Il y a une place pour toi à bord, si tu veux.

- Non merci, Joshua. (Elle jeta un regard à Ione, qui bavardait avec Horst Elwes.) Je ne sais pas ce qu'elle t'a persuadé de faire, mais je ne tiens pas à en être.

- Elle nous a demandé de rapporter des composants qui...

- Va te faire foutre, Joshua. Si ce n'est qu'un vulgaire affrètement, pourquoi m'offrir une place à bord ? Et pourquoi charger le Lady Mac de guêpes de combat dernier modèle ? Tu vas encore foncer tête baissée dans les ennuis, hein ?

- Sincèrement, j'espère bien que non.

- Je n'ai pas besoin de tout ça, Joshua. Ni de la gloire, ni du danger. Tu ne sais donc pas ce qui va t'arriver quand tu mourras, nom d'un chien? Tu n'as donc accédé à aucun de mes enregistrements ?

Elle semblait presque le supplier.

- Si, Kelly, j'en ai expérimenté quelques-uns. Je sais ce qui se passe quand on meurt. Mais tu ne peux pas renoncer à tout espoir. Tu ne

peux pas cesser de vivre simplement parce que tu as peur. Tu as tenu le coup sur Lalonde, en dépit de tout ce que les morts t'envoyaient sur la gueule. Et tu as triomphé.

- Ha ! (Elle eut un rire amer.) À ta place, je n'appellerais pas ça un triomphe : trente gamins sauvés. C'est la défaite la plus pathétique de l'Histoire. Même Custer a fait mieux.

Joshua la fixa, se demandant où était passée la Kelly qu'il connaissait.

- Je suis sincèrement désolé que tu penses cela. À mon sens, nous nous sommes bien conduits sur Lalonde, et je sais que beaucoup de gens partagent mon opinion.

- Alors ils sont stupides, et ça leur passera. Parce que, désormais, tout est temporaire. Tout. Quand on est condamné à exister éternellement, rien de ce que l'on vit ne dure très longtemps.

- En effet. C'est ce qui fait que la vie vaut la peine d'être vécue.

- Non. (Elle lui adressa un sourire fragile.) Tu sais ce que je compte faire ?

- Quoi donc ?

- La même chose qu'Ashly, il a trouvé la meilleure façon de passer tout ce temps. Je vais séjourner un million d'années en tau-zéro. Je vais dormir pendant le reste de l'existence de l'univers, Joshua.

- Mais c'est complètement stupide, bon Dieu. À quoi ça sert?

- À s'épargner les souffrances de l'au-delà.

Joshua se fendit de son célèbre sourire, puis se pencha vivement pour embrasser la journaliste.

- Merci, Kelly.

- Pourquoi, connard ?

- C'est une question de foi. Chacun la trouve à sa manière... apparemment. 442

- Si tu continues comme ça, Joshua, tu risques de mourir jeune.

- Et de laisser un beau cadavre. Ouais, je sais. Mais je vais quand même accomplir la mission que m'a confiée Ione.

Elle tourna vers lui des yeux emplis de chagrin et de désir teinté de nostalgie. Mais ils étaient désormais séparés par un abîme. Et tous deux le savaient.

- Je n'en ai jamais douté. (Elle l'embrassa à son tour, un baiser si platonique qu'il en devenait presque formel.) Fais attention à toi.

- Mais c'était bien tant que ça a duré, hein ? lança-t-il à son dos.

Elle agita la main avec nonchalance, comme pour le chasser de ses pensées.

- Et puis merde, grommela-t-il.

- Ah, Joshua, je voulais vous parler. Il se retourna et découvrit Horst.

- C'était un beau service, mon père.

- Merci infiniment. Je manquais d'entraînement sur Lalonde, ça m'a fait plaisir de constater que je n'avais pas perdu la main.

- Les enfants ont l'air en forme.

- Vu l'attention qu'on leur accorde, cela n'a rien d'étonnant. Tranquillité est un endroit fabuleux pour quelqu'un qui a toujours vécu dans une arche. L'Eglise s'est complètement trompée au sujet du biotek, vous savez. C'est une technologie fantastique.

- Une nouvelle cause à défendre, mon père ? Horst gloussa.

**- Je suis déjà assez occupé comme ça, merci bien. À ce propos... (Il pécha un petit crucifix en bois dans la poche de sa soutane.) J'aimerais que vous emportiez ceci avec vous pendant votre voyage. Je l'avais sur moi durant tout mon séjour sur Lalonde. Je ne suis pas sûr qu'il vous portera chance, mais je vous soupçonne d'en avoir besoin beaucoup plus que moi.**

**Joshua accepta le cadeau avec une certaine gêne, se demandant s'il devait le passer autour de son cou ou le fourrer dans l'une de ses poches.**

**- Merci, mon père. Il ne me quittera pas.**

**- Bon voyage, Joshua. Que le Seigneur veille sur vous. Et essayez d'être sage, cette fois-ci.**

**Joshua sourit de toutes ses dents.**

**- Je ferai de mon mieux.**

**Horst s'empressa de rejoindre les enfants.**

**- Capitaine Calvert ?**

**Joshua laissa échapper un soupir exaspéré. Quoi encore ?**

**- C'est moi.**

**Il s'adressait à une plaque de poitrine étincelante, aux contours visiblement féminins. Elle appartenait à une cosmonik qui ressemblait à un robot tel qu'on aurait pu le concevoir durant la révolution industrielle : armure de métal solide et joints en caoutchouc flexibles. C'était bien une cosmonik, constata Joshua à l'issue d'un bref examen, et non une mercenaire - les systèmes auxiliaires adaptés à ses avant-bras avaient une finesse qui ne trompait pas. Il avait affaire à une ouvrière et non à une guerrière.**

**- Je m'appelle Beaulieu, dit-elle. J'étais une amie de Warlow. Si vous lui cherchez un remplaçant, j'aimerais poser ma candidature.**

**- Seigneur, vous êtes aussi directe que lui, pas de doute. Mais je ne pense pas qu'il m'ait jamais parlé de vous.**

**- Que vous a-t-il dit de son passé ?**

**- Pas grand-chose.**

**- Alors ?**

**- Vous avez raison, excusez-moi.**

**- Alors, je suis embauchée ? Elle lui télétransmit son CV.**

**La matrice d'information se mit à tourner lentement dans l'esprit de Joshua. Elle disputait l'espace disponible à l'indignation que lui inspirait la démarche de la cosmonik - oser l'aborder lors d'une cérémonie à la mémoire de Warlow ! - et à l'estimation qu'il avait déjà de sa valeur - seule une indéniable compétence pouvait justifier une telle attitude, car, sinon, elle n'aurait pas survécu très longtemps.**

**Comme il parcourait rapidement son CV, il vit qu'elle était âgée de soixante-dix-sept ans.**

**- Vous avez servi dans les Forces spatiales de la Confédération ?**

**- Oui, capitaine. Il y a trente-deux ans ; je suis donc qualifiée pour la maintenance des guêpes de combat.**

**- Je vois. Lors de notre passage dans le système de Lalonde, les Forces spatiales ont émis un mandat d'arrêt à mon nom et à celui du Lady Mac.**

**- Elles devaient avoir de bonnes raisons. Mais je ne sers qu'un capitaine à la fois.**

**- Euh... oui. Bien.**

**Joshua vit trois autres cosmoniks assis au dernier banc, dans l'attente de l'issue de l'entretien. Il télétransmit un message au bloc-processeur réseau de la cathédrale.**

**- Tranquillité ?**

**- Oui, Joshua.**

**- Nous partons dans trois heures, et je n'ai pas de temps à perdre. Cette Beaulieu est-elle réglo ?**

**- Pour autant que je le sache, oui. Cela fait quinze mois qu'elle travaille dans mon spatioport, et elle n'a eu aucun contact avec les agents des services étrangers. En outre, elle ne fraternise ni avec les mercenaires ni avec les marchands les plus douteux. Elle reste avec les siens ; les cosmoniks ont tendance à vivre entre eux. L'ouverture d'esprit de Warlow était l'exception plutôt que la règle.**

**- Son ouverture d'esprit ? dit Joshua en haussant les sourcils.**

**- Oui. Vous n'aviez pas remarqué ?**

**- Merci, Tranquillité.**

**- Ravi d'avoir pu vous aider. Joshua coupa la communication.**

**- Nous devrons nous passer d'une cellule ergostructurante qui reste encore à remplacer, et nous risquons d'avoir des ennuis durant le trajet, dit-il à Beaulieu. Je ne peux pas vous donner tous les détails.**

**- Cela ne m'intéresse pas. Je pense que votre talent minimisera les risques, Lagrange Calvert.**

**- Seigneur. D'accord, bienvenue à bord. Vous avez deux heures pour rassembler vos affaires et les embarquer.**

**Le berceau d'accostage hissa doucement le Lady Macbeth au-dessus du quai ÇA 5-099. Plusieurs centaines de personnes avaient accédé aux capteurs du spatioport pour assister à son départ : agents des services secrets, ouvriers de l'industrie spatiale gavés de rumeurs et avides d'informations, agences de presse soucieuses d'enrichir leurs fichiers d'archives en cas d'événement marquant.**

**Ione vit les échangeurs thermiques de l'astronef sortir de leurs niches, évoquant les ailes d'un oiseau se déployant avant l'essor. De minuscules verniers chimiques s'activèrent sur l'équateur de la coque, arrachant doucement le vaisseau à son berceau.**

**Par l'entremise du lien d'affinité, elle capta les techniciens épuisés en train de se féliciter, les officiers du contrôle spatial occupés à coordonner le vecteur de l'astronef, Kelly Tirrel accédant seule dans sa chambre aux images du capteur du spatioport.**

**Heureusement que Kelly Tirrel n'a pas voulu l'accompagner, dit Tranquillité. Tu aurais été obligée de l'en empêcher, ce qui aurait attiré encore plus l'attention sur ce vol.**

**Oui.**

**Il ne lui arrivera rien, Ione. Nous sommes ici pour lui prêter assistance, même si nous devons mourir pour le protéger.**

**Oui.**

**Les tuyères ioniques du Lady Macbeth crachèrent leur feu bleu, occultant l'éclat des projecteurs du quai. Grâce aux plates-formes de défense stratégique, Ione suivit l'astronef alors qu'il filait vers Mirchusko. Joshua l'inséra dans une orbite parfaitement circulaire, à cent quatre-vingt-cinq mille kilomètres d'altitude, coupant la triple propulsion ionique à l'instant précis de l'injection. Les tuyères ne crachèrent plus qu'à deux reprises pour affiner la trajectoire, puis les échangeurs thermiques commencèrent à se rétracter.**

**Tranquillité perçut la pulsation gravitonique signalant que les cellules ergostructurantes de l'astronef se déchargeaient. Puis le petit grain de masse s'évanouit.**

**Ione revint alors à ses autres problèmes.**

**Demaris Coligan était fort satisfait de la tenue qu'il s'était façonnée, un costume beige à fines rayures argentées, d'une coupe nettement plus sobre que celle qui avait la faveur des autres lieutenants de l'Organisation.**

**À la dernière minute, il ajouta une petite rosé écarlate à son revers, puis salua ce graisseux de Bernhard Allsop, qui le fit entrer dans la suite Nixon.**

**Al Capone l'attendait dans le grand salon ; son costume ressemblait à celui de Demaris, mais il le portait avec beaucoup plus de classe. Même les lieutenants qui l'entouraient, pourtant fort élégants, ne lui arrivaient pas à la cheville.**

**Le spectacle de ces gros pontes n'était guère de nature à rassurer Demaris. Mais il n'avait commis aucune bourde, il en était sûr.**

**Al l'accueillit avec un large sourire et lui serra la main avec chaleur.**

**- Je suis content de te voir, Demaris. Les gars m'ont dit que tu avais fait du bon boulot pour moi. 446**

**- Je m'y efforce, Al. Et c'est un fait. Vous avez été généreux avec moi, toi et ton Organisation.**

**- Ravi de l'entendre, Demaris. Viens par ici, j'ai quelque chose à te montrer. (Al passa un bras autour des épaules de Demaris, comme s'ils étaient les meilleurs amis du monde, et le conduisit vers la paroi transparente.) Qu'est-ce que tu dis de ça?**

**Demaris examina la scène. Comme la Nouvelle-Californie était dissimulée derrière la masse de l'astéroïde, il fut obligé de lever les yeux. Le terrain fripé, de couleur sépia, formait une pointe de forme conique. À trois kilomètres de là, des échangeurs thermiques grands comme des terrains de football étaient suspendus à la roche, dessinant une sorte de col autour de l'astéroïde. Plus loin se trouvait le spatioport non rotatif qui, à l'instar des étoiles, semblait tourner en rond. Une armada d'astronefs adamistes flottait derrière la bordure du disque, dans une formation en filet d'une extrême précision. Demaris avait passé toute la semaine à les préparer à prendre leur vol ; et cette flotte ne représentait que trente pour cent des forces spatiales de l'Organisation.**

**- C'est... euh... très joli, Al, dit Demaris.**

Comme il ne parvenait pas à déchiffrer les pensées d'Aï, il ne savait pas s'il était dans le pétrin ou non. Mais le boss paraissait satisfait.

- Très joli !

Al éclata de rire, comme si Demaris avait dit quelque chose de drôle. Il le gratifia d'une tape dans le dos. Les autres lieutenants affichèrent des sourires polis.

- C'est un putain de miracle, Demaris. Garanti à cent pour cent. Tu savais qu'un seul de ces vaisseaux disposait de la puissance de feu nécessaire pour anéantir cette bonne vieille US Navy ? Voilà de quoi te faire chier des briques, hein ?

- Oui, Al.

- Ce que tu as devant toi, c'est une idée que personne n'a jamais eue. Une croisade, Demaris. Nous allons sauver l'univers pour le bénéfice des gens comme nous, nous allons y remettre un peu d'ordre. Et c'est grâce à toi que je vais y arriver. Je t'en suis profondément reconnaissant, tu sais. Oh oui, profondément reconnaissant.

- J'ai fait mon possible, Al. Comme nous tous.

- Ouais, mais tu nous as aidés à préparer ces fusées stel-laires. Il faut du talent pour ça.

Demaris se tapota la tempe.

- Je possède quelqu'un qui en a ; il ne me cache rien. (Se sentant audacieux, il donna une petite bourrade à Al.) Il n'a pas intérêt, et il le sait.

Une pause quasi imperceptible, puis Al s'esclaffa une nouvelle fois.

- Foutre oui. Il faut leur faire comprendre qui c'est qui commande. (Il leva l'index en signe d'avertissement.) Mais je vais te dire une chose ; j'ai un sacré problème sur les bras, Demaris.

- Eh bien, bon Dieu, Al, je ferai tout ce que je pourrai pour t'aider, tu le sais.

- Bien sûr, Demaris, je le sais. Tu vois, une fois qu'on aura lancé notre croisade, ils vont nous résister, tous ces types de la Confédération. Et ils sont plus forts que nous.

Demaris baissa sa voix d'une octave, jetant des regards fur-tifs autour de lui.

- Bien sûr, Al ; mais, maintenant, on a de l'antimatière.

- Oui, c'est vrai, on en a. Mais ça n'empêche pas qu'ils nous sont supérieurs en nombre.

Demaris se força à sourire.

- Je ne vois pas... Qu'est-ce que tu veux, Al ?

- Ce type que tu possèdes - comment s'appelle-t-il ?

- Kingsley Pryor, c'était un ingénieur de pointe des Forces spatiales de la Confédération, un capitaine de corvette.

- C'est ça, Kingsley Pryor.

Al pointa son index sur Leroy Octavius.

- Capitaine de corvette Kingsley Pryor, récita celui-ci en consultant son bloc-processeur. Etudes à l'université de Columbus, diplômé en 2590 d'une maîtrise en physique du confinement magnétique. S'engage la même année dans les Forces spatiales de la Confédération, sort major de sa promotion à l'École des cadets de Trafalgar. Obtient en 2598 son doctorat en ingénierie de la fusion à Montgomery Tech. Affecté au service ingénierie du QG de la 2e Flotte. Chef d'un projet visant à diminuer la taille des fusiopropulseurs. Marié, un fils.

- Ouais, dit Demaris, un peu méfiant. C'est bien lui. Et alors ?

**- Alors, j'ai du boulot pour lui, Demaris, annonça Al. Du boulot de spécialiste, tu vois ? Je suis vraiment désolé, mais je ne peux pas me passer de ses services.**

**- Inutile d'être désolé, Al. Comme je te l'ai dit, je ferai tout ce que je pourrai.**

**Al se gratta la joue, juste au-dessus de ses trois balafres.**

**- Non, Demaris, tu ne m'écoutes pas. J'ai horreur de ça. J'ai du boulot pour lui. Pas pour toi.**

**- Pour lui ? Pour Pryor, tu veux dire ?**

**Al se tourna vers Mickey, toujours impassible comme à son habitude, et lui adressa une grimace exaspérée.**

**- Jé-sus, j'ai vraiment affaire à Einstein. OUI, connard. Kingsley Pryor, je veux qu'il revienne. Tout de suite.**

**- Mais... mais... Al, je ne peux pas te le donner. Lui, c'est moi. (Demaris se frappa le torse des deux mains.) Je ne peux posséder personne d'autre. Tu ne peux pas me demander ça.**

**Al plissa le front.**

**- Est-ce que tu m'es loyal, Demaris, est-ce que tu es loyal à l'Organisation ?**

**- Pourquoi tu me demandes ça ? Évidemment que je suis loyal à l'Organisation, Al. Mais ça ne veut pas dire que tu peux me demander une chose pareille. Tu n'as pas le droit !**

**Il se retourna en entendant l'un des lieutenants armer sa Thompson. Luigi Balsamo tenait son arme d'un air décontracté, un sourire affable sur son visage de brute.**

**- Puisque tu es un membre loyal de mon Organisation, je te demande de me rendre Kingsley Pryor. Je te le demande gentiment.**

**- Non. Jamais de la vie !**

**Les balafres d'Aï semblaient avoir viré au blanc tant ses joues étaient écarlates.**

**- Puisque tu as été loyal avec moi, je te donne le choix. Comme on va libérer toutes ces planètes de merde, tu auras un million de corps parfaits à ta disposition. Donc, je te donne la chance d'éviter le tau-zéro et de prouver que tu es un homme d'honneur. Maintenant, pour la dernière fois, lis sur mes lèvres : je veux Pryor.**

**Kingsley Pryor ne savait même pas pourquoi il pleurait comme un bébé. Parce qu'il était libre ? Parce qu'il avait été possédé ? Parce que la mort n'était pas une fin ?**

**Quoi qu'il en soit, le traumatisme émotionnel lui parcourait le corps telle une décharge électrique. Impossible de le contrôler. Cependant, il pleurait, ça ne faisait aucun doute. Allongé sur des draps de soie bien frais, reposant sur un matelas moelleux. Les genoux ramenés sous le menton, les bras serrés autour des mollets. Dans les ténèbres. Rien à voir avec la privation sensorielle de sa geôle mentale, c'était une merveilleuse pénombre, où les formes apparaissaient comme les éléments d'une mosaïque grise. Pour un début, ça pourrait aller. S'il s'était retrouvé en pleine campagne, par une belle journée ensoleillée, il aurait sans doute été grillé par la surcharge sensorielle. Il se raidit en entendant un froissement. Un courant d'air lui caressa le visage comme quelqu'un s'asseyait près de lui.**

**- Tout va bien, murmura une voix féminine. Le pire est passé à présent.**

**Des doigts lui massèrent la nuque.**

**- Tu es revenu. Tu es à nouveau vivant.**

**- Est-ce... est-ce qu'on a gagné ? coassa-t-il.**

**- Non. Je crains que non, Kingsley. En fait, la véritable bataille n'a pas encore commencé.**

Il fut pris de tremblements incontrôlés. C'en était trop. Vraiment trop. Il aurait voulu... non, pas mourir (Dieu, non !), mais être ailleurs. Seul.

- C'est pour ça qu'Ai t'a laissé sortir. Tu as un rôle à jouer dans cette bataille, vois-tu. Un rôle très important.

Comment une voix aussi mielleuse pouvait-elle exprimer l'imminence d'une catastrophe ? Il pécha dans ses naneuroni-ques un puissant programme tranquillisant et le fit passer en mode primaire. Sensations et émotions palpitantes s'atténuèrent. Quelque chose clochait dans le fonctionnement de ses naneu-roniques, mais il n' avait pas envie de faire tourner le programme de diagnostic.

- Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

Une tête se posa sur son épaule, des bras l'étreignirent. L'espace d'un instant, il pensa à Clarissa - cette douceur, cette chaleur, cette odeur de femme.

- Une amie. Je ne voulais pas que tu te réveilles parmi eux. Cela aurait été trop horrible. Tu as besoin de moi, de ma compassion. Je comprends les gens à la perfection. Je peux te préparer à ce qui t'attend ; à cette offre que tu ne peux pas refuser.

Lentement, il se redressa et se tourna vers elle. La plus jolie fille qu'il ait jamais vue, âgée de quinze à vingt-cinq ans, une cascade de cheveux d'or encadrant un visage qui le contemplait d'un air soucieux.

- Comme vous êtes belle.

- Ils ont capturé Clarissa, répliqua-t-elle. Et le petit Webster aussi. Je suis navrée. Nous savons à quel point tu les aimes. C'est Demaris Coligan qui nous l'a dit.

- Capturé ?

- Ils sont en sécurité. On ne les a pas possédés. Ici, on ne fait pas de mal aux femmes et aux enfants. Les non-possédés sont les bienvenus

dans l'Organisation d'Aï. Ta femme et ton fils auront une place d'honneur, Kingsley. Tu peux les aider à la mériter.

Il s'efforça de préciser l'image mentale que lui évoquait le nom d'Aï. Un jeune homme au visage poupin, coiffé d'un étrange chapeau gris.

- La mériter ?

- Oui. Grâce à toi, ils seront sauvés pour toujours, ils n'auront jamais à mourir, à vieillir, à souffrir. Tu peux leur faire mériter ce don.

- Je veux les voir.

- Tu les verras. (Elle l'embrassa sur le front, un petit baiser piquant.) Un jour. Si tu fais ce qu'on te demande, tu pourras retourner auprès d'eux. Je te le promets. Pas en tant qu'amie. Ni en tant qu'ennemie. En tant qu'être humain, tout simplement.

- Quand ? Quand pourrai-je les voir ?

- Chut, Kingsley. Tu es trop fatigué pour le moment. Dors. Dors et purge-toi de ton angoisse. Et, quand tu seras réveillé, tu découvriras la fabuleuse destinée qui t'attend.

Moyo regarda Ralph Hiltch s'éloigner d'Exnall, portant la jeune fille dans ses bras. Ils formaient une image des plus classiques, le preux chevalier secourant la damoiselle en détresse. Les soldats en armure se massèrent autour de leur chef et, ensemble, ils quittèrent la chaussée pour se réfugier dans la forêt. Les arbres aux troncs noueux ne pouvaient cependant pas les dissimuler ; pour les étranges sens auxquels Moyo commençait tout juste à s'habituer, la rage qui habitait Ralph brillait comme une fusée au magnésium.

Il était profondément perturbé par la colère de l'agent de l'ASE. Elle exprimait une extraordinaire résolution. Après deux ! siècles passés à se morfondre dans l'au-delà, Moyo s'était cru I immunisé contre n'importe quel genre de menace. C'était pour cela qu'il avait participé au plan d'Annette Ekelund, si cruel qu'il fût selon les normes des vivants. La possession, le retour f dans l'univers dont il s'était cru banni, lui faisait voir sous un nouveau jour, nettement plus

sinistre, les valeurs qu'il avait jadis chéries et respectées - morale, honneur, intégrité. Constatant que son esprit était contaminé par cette nouvelle vision du monde, il s'était cru invulnérable à la peur, voire détaché. Hiltch battait en brèche l'arrogance de ses nouvelles convictions. Peut-être avait-il pu échapper à l'au-delà, mais rien ne lui garantissait la liberté.

Le petit garçon que Moyo serrait contre lui se remit à gigoter, poussant un cri d'angoisse en voyant disparaître Ralph Hiltch. Son ultime espoir s'était envolé. Il devait avoir dix ou onze ans. La terreur et le chagrin qui lui habitaient l'esprit étaient si puissants qu'ils en devenaient presque contagieux.

Ébranlé par la volonté de Hiltch, Moyo commença à avoir honte de ses actes. Au fond de son esprit, il percevait les appels insistants des âmes perdues restées dans l'au-delà, un chour incessant encore plus ravageur qu'une crise de manque. Elles désiraient ardemment ce dont il jouissait, la lumière, le bruit et les sensations dont regorgeait l'univers. Elles lui promettaient une allégeance éternelle s'il les leur accordait. Elles le cajolaient. Elles insistaient. Elles menaçaient. Ça ne finirait jamais. Les murmures conjugués de ces cent milliards de consciences étaient plus forts que sa propre voix.

Il n'avait pas le choix. Tant qu'il resterait des humains non , possédés, ils s'efforceraient de le faire replonger dans l'au-delà. Tant qu'il resterait des âmes dans l'au-delà, elles le tourmenteraient pour obtenir des corps. Une équation d'une horrible simplicité. Deux forces s'annulant mutuellement. À condition qu'il obéisse.

Sa renaissance ne datait que de quelques heures, et l'indépendance de son destin lui était déjà refusée.

- Vous avez vu ce dont nous sommes capables ? lança Annette Ekelund à son armée. Les Saldana obligés de négocier avec nous, d'accepter nos conditions. Telle est désormais notre puissance. Et la première chose à faire, c'est de la consolider. Si on vous a affecté un véhicule, je veux que vous soyez prêt à partir dès que les marines se seront retirés ; ce sera fait dans un quart d'heure tout au plus, alors préparez-vous. S'ils ont l'impression que nous n'avons pas le courage de poursuivre, ils déchaîneront sur nous le feu de leurs

plates-formes DS. Vous avez perçu les pensées de Hiltch, vous savez que c'est la vérité. Si vous avez un otage, faites-le posséder sans tarder. Nous avons besoin de grossir nos rangs. Ça ne va pas être facile, mais nous pouvons nous emparer de toute la péninsule en deux ou trois jours. Ensuite, nous aurons assez de puissance pour fermer le ciel pour de bon.

Moyo ne put s'empêcher de lever les yeux. L'aube poignait au-dessus des frondaisons fracturées, effaçant miséricordieuse-ment les étoiles et leurs promesses d'infini. Mais même si les couleurs du jour chassaient les ténèbres, le ciel demeurait d'un vide terrifiant, aussi stérile que l'au-delà. Moyo désirait plus que tout le sceller, empêcher ce néant de vider son esprit une nouvelle fois.

Tous ceux qui l'entouraient partageaient ce désir.

Des cris et des gémissements l'arrachèrent à son introspection. Les otages étaient ramenés de force à l'intérieur des immeubles. Cette manoeuvre n'avait fait l'objet d'aucune concertation préalable. On aurait dit que tous les possédés répugnaient à l'idée d'infliger les souffrances nécessaires sous les yeux de leurs semblables et des satellites capteurs en orbite basse. Briser l'esprit d'une personne était un acte aussi intime que l'acte sexuel.

- Viens, dit Moyo.

Il souleva le garçonnet sans le moindre effort et retourna dans le bungalow en bois.

- Maman ! s'écria l'enfant. Maman, au secours. Il se mit à pleurer.

- Hé, pas de panique, lui dit Moyo. Je ne vais pas te faire de mal.

Peine perdue. Moyo traversa la salle de séjour et ouvrit les portes du patio. Derrière le bungalow se trouvait une vaste pelouse qui s'étendait jusqu'aux harandrydes entourant la ville. Deux mécanoïdes horticulteurs sillonnaient l'herbe rase, leurs lames creusant la terre noire comme s'ils avaient été programmés pour la labourer.

Moyo lâcha le petit garçon.

**- Va-t'en, dit-il. File. Calte.**

**Des yeux limpides le regardèrent sans comprendre.**

**- Mais, ma maman...**

**- Elle n'est plus là. Elle n'est plus elle-même. Maintenant, file. Les marines de la Flotte royale sont encore dans la forêt. Si tu te dépêches, tu les rejoindras avant qu'ils ne soient partis. Ils s'occuperont de toi. Maintenant, fiche le camp.**

**Il adopta un ton volontairement menaçant. Après avoir jeté un dernier regard dans la salle de séjour, le garçonnet prit ses jambes à son cou.**

**Moyo s'assura qu'il franchissait la barrière sans encombre, puis regagna l'intérieur. S'il avait pris un adulte en otage, il n'aurait eu aucun scrupule, mais un enfant... Il n'avait pas tout à fait renoncé à son humanité.**

**Il vit par la fenêtre des véhicules qui envahissaient la chaussée. Annette Ekelund avait rassemblé un fort étrange convoi ; il y avait là des voitures modernes, des antiquités provenant de toutes les planètes et de toutes les époques, un véritable musée militaire mobile. Quelqu'un avait même rêvé un engin à vapeur qui progressait en ahanant et en cliquetant, laissant sur le revêtement un sillage de flaques d'eau. En se concentrant, il parvint à discerner les silhouettes des voitures et des tracteurs qui se dissimulaient sous ces chimères.**

**De son vivant, sur la planète Kochi, Moyo avait ardemment désiré un certain coupé, une guêpe de combat à quatre roues capable d'atteindre le triple de la vitesse limite ; mais il n' avait jamais réussi à économiser assez d'argent pour se le payer. Aujourd'hui, il lui suffirait d'une simple pensée pour le matérialiser. Cette idée n'était pas sans le déprimer, car cette voiture de rêve était d'autant plus précieuse à ses yeux qu'elle lui était inaccessible.**

Il passa un long moment devant la fenêtre, formulant des voux pour le succès de cette colonne de conquérants. Il s'était rangé aux côtés d'Annette Ekelund, il avait même durant la nuit contribué à la possession de cinq citoyens d'Exnall. Mais à présent qu'il pensait à la litanie des jours à venir, à cet acte barbare qu'il lui faudrait accomplir dix fois par heure, il comprit qu'il serait incapable de poursuivre. Le petit garçon le lui avait prouvé. Il représentait un fardeau pour Ekelund et ses projets de guerre éclair. Mieux valait qu'il reste à l'arrière. Une fois la campagne terminée, les conquérants auraient besoin d'un lieu de repos.

Le petit déjeuner se révéla... intéressant. La plaque à induction thermique de la cuisine fut prise de folie dès qu'il l'activa. Il la fixa, se rappelant le vieux réchaud de sa grand-mère, le noir de l'acier et l'écarlate de la grille. Quand il était jeune, elle y cuisinait les plats les plus délicieux, d'un goût et d'une texture qu'il n'avait plus jamais connus par la suite. La plaque à induction s'assombrit et enfla ; elle se fondit avec son socle en matériau composite jaune... et ce bon vieux réchaud lui apparut, sa grille rougeoyant à la chaleur des charbons ardents qui sifflaient doucement dans son ventre. Souriant de son succès, Moyo posa sur la plaque une bouilloire en cuivre. Pendant que l'eau chauffait, il chercha de quoi manger dans les placards encore intacts. Il ne trouva que quelques douzaines de sachets, de la nourriture chimique, nutritive mais dépourvue de toute originalité. Il en jeta deux dans une poêle à frire, et, obéissant à son désir, leur emballage s'évanouit pour révéler des oufs frais et des tranches de bacon (avec de la couenne, comme il les aimait). L'ensemble se mit à grésiller alors que la bouilloire commençait à siffler.

Du jus d'orange bien frais, des céréales légères, du bacon, des oufs, des saucisses, du foie, du pain complet tartiné de beurre et de confiture d'orange, le tout arrosé de thé anglais bien chaud... ça valait presque la peine d'avoir patienté deux siècles.

Lorsqu'il eut fini de manger, il transforma la triste tenue d'Eben Pavitt en un complet bleu d'aspect coûteux, du type de ceux que portaient les étudiants en dernière année les plus riches quand il était entré à l'université. Satisfait, il ouvrit la porte du bungalow et sortit dans la rue.

**Exnall était une ville comme on n'en avait jamais vu sur Kochi. Moyo fut agréablement surpris. Sous l'influence des médias, il s'était imaginé les planètes du royaume de Kulu comme des sociétés encore plus formalistes que sa propre culture nippo-ethnique. L'urbanisme d'Exnall était toutefois des plus indisciplinés. Il se promena dans les grandes avenues, protégées par le feuillage des harandrydes, goûtant le spectacle offert par les petites boutiques, les cafés, les bars et les pâtisseries proprets, les petits parcs, les belles maisons et l'église en bois, aux murs blancs comme neige et au toit en tuiles rouge vif.**

**Moyo n'était pas le seul à explorer son nouveau domaine. Plusieurs centaines de possédés étaient restés en ville après le départ d'Annette Ekelund. La plupart d'entre eux se promenaient, comme lui, en évitant soigneusement de croiser le regard de leurs semblables. Tous partageaient le même terrible secret : des actes atroces avaient été perpétrés pour que leurs âmes trouvent de nouveaux corps. L'atmosphère était quasiment endeuillée.**

**Les passants étaient vêtus en fonction de leur époque et de leur culture, et ils avaient tous l'aspect de bons citoyens. Ceux qui préféraient le grotesque et la mythologie étaient partis avec Ekelund.**

**Il constata avec plaisir que plusieurs cafés étaient ouverts, animés par des possédés qui s'affairaient à remplacer leur intérieur contemporain par un décor plus antique, plus traditionnel (ou, dans deux cas, rétro-futuriste). Les machines à café gargouillaient avec enthousiasme, l'odeur du pain frais flottait dans l'air. Et il y avait le distributeur de beignets. Dans la vitrine d'un café trônait une superbe antiquité en métal poli, ornée de l'emblème de son fabricant, longue de deux mètres et pourvue d'une chaîne automatique pour enfourner la pâte. À l'autre extrémité, des beignets brûlants tombaient sur une autre chaîne métallique, qui les entraînait vers une longue cuve d'huile bouillante, où ils émettaient des bulles dorées jusqu'à ce qu'ils émergent en bout de course, désormais parés d'une riche couleur marron. Ils échouaient alors sur un plateau de sucre. Le parfum dont ils imprégnaient l'air matinal était tout bonnement délectable. Moyo resta immobile une bonne minute, les narines palpitantes, fasciné par le défilé de beignets, le bourdonnement des**

moteurs électriques et le bleu turquoise des flammes qui chauffaient l'huile. Il n'aurait jamais cru que l'on puisse dénicher dans la Confédération un objet si merveilleusement archaïque, si simple et pourtant si complexe. Il poussa la porte du café et entra.

Le nouveau propriétaire était un homme au crâne dégarni, vêtu d'un tablier à rayures bleues et blanches, qui s'était noué un mouchoir autour du cou. Il s'affairait à nettoyer le comptoir en bois avec un torchon.

- Bonjour, monsieur, dit-il. Que puis-je vous servir ? C'est ridicule, songea Moyo, nous sommes morts tous les deux, nous devons notre salut à un miracle bizarre, et tout ce qui l'intéresse, c'est ce que je désire manger. Nous devrions faire connaissance, tenter de comprendre ce qui s'est passé, ce que signifie désormais l'univers. Puis il perçut l'inquiétude qui agitait les pensées de l'homme, la terrible fragilité de son esprit.

- Je voudrais un de vos beignets, bien entendu, ils ont l'air délicieux. Et avez-vous du chocolat chaud ?

Le cafetier se fendit d'un sourire soulagé et essuya la sueur qui perlait sur son front.

- Bien, monsieur.

Il s'activa avec ses tasses derrière le comptoir. - Pensez-vous qu'Ekelund va réussir ?

- Je le pense, monsieur. Apparemment, elle sait ce qu'elle fait. On m'a dit qu'elle venait d'une autre étoile. C'est une dame pleine de ressource.

- Oui. Et vous, d'où venez-vous ?

- De Bruges, monsieur. Du XXIe siècle. C'était une belle ville en ce temps-là.

- Je n'en doute pas.

Le cafetier posa devant lui une tasse de chocolat fumant et un beignet. Et maintenant ? songea Moyo. Je n'ai aucune idée de ce que je dois faire ou dire.

La situation devenait un peu plus surréaliste à chaque seconde.

- Je mets ceci sur votre ardoise, monsieur.

- Merci.

Il prit sa tasse et son assiette, puis regarda autour de lui. Il n'y avait que trois autres clients. Un jeune couple oublieux de tout ce qui l'entourait et...

- Puis-je m'asseoir à cette table ? demanda-t-il à la troisième cliente.

C'était une jeune femme proche de la trentaine, qui n'avait pas pris la peine de s'envelopper dans une illusion. Lorsqu'elle leva la tête, il vit que ses joues pâles étaient striées de larmes.

- J'allais partir, marmonna-t-elle.

- Restez encore un peu. (Il prit place en face d'elle.) J'ai envie de bavarder. Ça fait des siècles que je n'ai parlé à personne.

Elle s'abîma dans la contemplation de sa tasse de café.

- Je sais.

- Je m'appelle Moyo.

- Stéphanie Ash.

- Heureux de faire votre connaissance, Stéphanie. Je ne sais pas quoi dire, je suis à moitié terrorisé et à moitié ravi par ce qui s'est passé.

- J'ai été assassinée, murmura-t-elle. Il... il a éclaté de rire en me tuant, et il riait plus fort chaque fois que je hurlais. Ça le faisait jouir.

Elle pleurait à chaudes larmes.

- Je suis désolé.

- Mes enfants... J'avais trois enfants, ils étaient tout petits, l'aîné n'avait que six ans. Quel genre de vie ont-ils pu avoir quand ils ont appris ce qui m'était arrivé ? Et Mark, mon mari, j'ai cru le voir après, bien plus tard. Il était vieux, brisé par l'existence.

- Hé, c'est fini maintenant, dit-il à voix basse. Moi, j'ai été écrasé par un bus. Ce qui est une prouesse quand on vit dans la capitale de Kochi ; il y a des barrières le long des trottoirs, des systèmes de sécurité, toutes sortes de protections. Mais quand on est un crétin, bourré de surcroît, et que vos copains vous mettent au défi de traverser la rue, alors on peut se retrouver devant un bus qui n'a pas le temps de freiner. Une véritable prouesse, et je l'ai accomplie. Alors, à quoi a pu servir ma vie ? Je n'avais ni femme ni enfants ; rien qu'un père et une mère, qui ont dû avoir le coeur brisé. Vous, vous aviez quelque chose, une famille qui vous aimait, des enfants dont vous pouviez être fière. Vous leur avez été enlevée, et c'est horrible, je ne le nie pas. Mais regardez-vous à présent, vous les aimez encore après toutes ces années. Et je parie qu'ils vous aiment, eux aussi, où qu'ils soient. Comparée à moi, Stéphanie, vous êtes quelqu'un de riche. Vous avez eu droit à une vie bien remplie.

- Mais c'est fini à présent.

- D'accord. Mais chacun de nous a eu droit à un nouveau départ, pas vrai ? Vous ne pouvez pas vous permettre de vous lamenter sur le passé. Il y a trop de passé maintenant. Si vous vous laissez aller, vous ne ferez plus rien d'autre.

- Je sais. Mais il va me falloir du temps, Moyo. Merci quand même. Vous étiez travailleur social ou quoi ?

- Non. J'étais étudiant en droit.

- Vous étiez jeune, alors ?

- J'avais vingt-deux ans.

- J'en avais trente-trois quand c'est arrivé.

Moyo mordit dans son beignet, qui était aussi succulent qu'il en avait l'air. Il eut un large sourire et tourna son pouce levé vers le cafetier.

- Je pense que je vais souvent revenir ici.

- Ça me semble si stupide, souffla-t-elle.

- À moi aussi. Mais c'est le moyen qu'il a choisi pour s'ancrer dans la réalité.

- Vous étiez étudiant en droit ou en philo ?

Il sourit en mâchant une nouvelle bouchée de beignet.

- Voilà qui est mieux. Attendez un peu avant de vous poser les grandes questions, ça risquerait de vous déprimer ; commencez par les petites jusqu' à ce que vous parveniez à la métaphysique quantique.

- Franchement, je me sens déjà perdue. Après tout, je n'étais qu'une banale conseillère à la crèche du quartier. J'adorais les enfants.

- Je ne pense pas que vous ayez été quelqu'un de banal, Stéphanie.

Elle se carra sur sa chaise, tripota sa petite tasse.

- Alors, qu'est-ce qu'on fait maintenant?

- S'agit-il d'une question d'ordre général ?

- Nous venons à peine de nous rencontrer.

- D'accord. Eh bien, de façon générale, nous essayons de vivre la vie que nous avons toujours souhaitée. Désormais, chaque jour sera un jour de congé, et vous aurez le droit de faire ce que vous avez toujours désiré faire.

- Danser à l'hôtel Rubix, répliqua-t-elle. La salle de bal était splendide, le podium si grand qu'il aurait pu accueillir un orchestre symphonique, et il y avait une vue imprenable sur le lac. Nous n'avons jamais assisté à une de leurs soirées ; Mark me promettait toujours de m'y emmener. Je voulais porter une robe de soirée rouge, et lui aurait été en smoking.

- Pas mal. Vous êtes une vraie romantique, Stéphanie. Elle rougit.

- Et vous ?

- Oh, non. Mes fantasmes sont des plus classiques. Une plage sous les tropiques et des filles au corps parfait ; ce genre de chose.

- Je ne vous crois pas. Vous n'êtes pas du type à rêver de clichés aussi simplistes. Allez, je vous ai parlé de mes rêves, moi.

- Eh bien... j'ai toujours voulu faire du parapente. Sur Kochi, c'était un sport réservé aux gosses de riches. Ils utilisaient des petits bijoux faits de couches de molécules liées, qui pesaient à peine cinq kilos mais avaient une envergure de vingt-cinq mètres. Mais avant de se lancer, on devait se faire renforcer les implants rétiniens et les processeurs corticaux afin de voir les courants thermiques et de jauger leur vitesse ; le genre vision aux rayons X. Comme ça, on pouvait choisir le courant qui menait le plus haut.

" Les clubs organisaient des compétitions sur toute une chaîne de montagnes. Un jour, j'ai pu assister à une course. Les appareils ressemblaient à des bulles en forme de torpille ; les couches de molécules sont si fines qu'on ne les voit que lorsque le soleil les accroche sous un certain angle. Les pilotes skiaient dans les airs, Stéphanie, et, à les voir, il n'y avait rien de plus simple.

- À mon avis, ni vous ni moi n'allons réaliser nos fantasmes de sitôt.

- Non. Mais nous le ferons un jour, quand Ekelund aura conquis Mortonridge. Nous aurons alors le pouvoir de faire tout ce que nous voudrons.

**- Cette femme. Mon Dieu, elle est terrifiante. J'ai dû retenir un homme en otage pendant qu'elle parlait avec ce militaire. Il n'arrêtait pas de pleurer et de supplier. J'ai été obligée de le confier à quelqu'un d'autre. J'aurais été incapable de lui faire du mal.**

**- J'ai laissé fuir le mien.**

**- Vraiment ?**

**- Oui. C'était un petit garçon. Je pense qu'il a rejoint les marines à temps pour être évacué. Enfin, je l'espère.**

**- Vous avez bien agi.**

**- Ouais. Cette fois-ci, j'ai pu me le permettre. Mais si la princesse Saldana envoie ses troupes pour nous soumettre, je leur résisterai. Je ferai tout mon possible pour les empêcher de me chasser de ce corps.**

**- J'entends la femme que je possède, dit Stéphanie. Elle est en moi, seule et terrorisée. Elle pleure beaucoup.**

**- Mon hôte s'appelle Eben Pavitt, et il est fou furieux. Mais, au fond de lui, il est terrifié.**

**- C'est presque pire que dans l'au-delà. Tout le monde exige quelque chose de nous.**

**- N'y prêtez pas attention. On peut y arriver. Comparé à l'au-delà, cet endroit est un paradis.**

**- Pas tout à fait. Mais c'est un bon début. Il finit son chocolat chaud et sourit.**

**- Voulez-vous vous promener avec moi, voir à quoi ressemble notre nouvelle ville ?**

**- Oui. Merci, Moyo, je pense que ça me fera du bien.**

# *13.*

**Le Service de renseignement de la Confédération avait été créé au départ dans le dessein d'infiltrer les compagnies se livrant à la fabrication clandestine d'antimatière et de repérer leurs stations de production. Par la suite, le champ de ses activités s'était étendu parallèlement à celui des Forces spatiales de la Confédération dont il dépendait. Lorsque l'amiral Lalwani en prit le commandement, l'une de ses principales missions fut de surveiller, d'analyser et d'évaluer la quantité déplorable de systèmes d'armement aussi nouveaux qu'ingénieux manufacturés par les gouvernements et les entreprises d'astro-ingénierie de la Confédération, en particulier de façon clandestine. À cette fin, les concepteurs du laboratoire d'étude et d'analyse des armes en milieu sécurisé s'étaient vu donner pour mission de le rendre capable de contenir dans son enceinte toutes les catastrophes imaginables, de la contamination biologique aux virus nanoniques en passant par les explosions nucléaires.**

**Il n'existait qu'une seule voie d'accès : un long corridor taillé dans le roc et dessinant deux coudes à angle droit ; sa largeur et sa hauteur permettaient d'y faire passer un poids lourd de service, voire un petit aéro. Il était protégé par trois portes distinctes, des blocs de carbotanium composite de deux mètres d'épaisseur renforcés par des générateurs de valence moléculaire. Les deux premières ne pouvaient être ouvertes que par les forces de sécurité postées à l'extérieur, la troisième étant commandée depuis l'intérieur du labo.**

**Depuis l'arrivée de Jacqueline Goûteur, la population de Tra-falgar surnommait ce lieu le Piège à démon.**

**Ce qui était plutôt bien vu, songea Samual Aleksandrovich alors que la dernière porte se rétractait dans le plafond, produisant une série de sifflements et de geignements sourds due à la décompression et aux mouvements des rouages. Le petit groupe dont il avait pris la tête était attendu par le Dr Gilmore.**

**- Pour une fois, je suis ravi de pouvoir vous annoncer de bonnes nouvelles, dit le médecin en conduisant le grand amiral vers les cellules d'isolement du service Biologie. Nous sommes au courant**

pour la Nouvelle-Californie. C'est vraiment Al Capone qui est à leur tête ?

- Nous n'avons reçu aucune preuve du contraire, dit Lal-wani. Les Édénistes du système surveillent les diffusions média. Apparemment, Capone adore la publicité, et il fait des tournées un peu partout comme un monarque médiéval. Il appelle ça " maintenir la pression ". Les possédés ont épargné plusieurs journalistes afin qu'ils puissent couvrir l'événement.

- Et ce primitif de l'ère préspatiale est parvenu à s'emparer de l'un de nos mondes les plus développés ? s'enquit le Dr Gilmore. C'est difficile à croire.

- Pas tant que ça, répliqua Lalwani. Nous avons fait des recherches sur lui. Un authentique génotype d'empereur. Les gens de son espèce ont un talent intuitif pour formater des structures sociales appuyant leur domination, que leur environnement local exige pour cela un gang ou une nation tout entière. Heureusement, ils n'apparaissent que peu fréquemment, du moins à ce niveau ; mais lorsqu'ils le font, nous devons les surveiller attentivement.

- Mais quand même...

- De toute évidence, il est entouré de conseillers l'informant sur la vie moderne. Sans doute qu'un cabinet a été créé pour l'assister, mais il ne partage son pouvoir avec personne. Nous ne pensons pas qu'il en soit psychologiquement capable. Ce qui pourrait se révéler une faiblesse vu la quantité invraisemblable de problèmes qu'il doit rencontrer pour maintenir son règne.

- À notre connaissance, la Nouvelle-Californie est pour l'instant le seul système planétaire à avoir complètement succombé, dit le grand amiral. Dix-sept autres planètes souffrent d'incursions à grande échelle et s'efforcent d'isoler les zones affectées. Grâce à Dieu, les autorités légales ont conservé le contrôle de leurs réseaux DS. C'est parmi les colonies-astéroïdes qu'on déplore les pertes les plus graves ; selon notre dernière estimation, nous en avons perdu plus de cent vingt dans l'ensemble de la Confédération. Si un possédé s'introduit dans une colonie, il a plus de quatre-vingt-dix-

neuf chances sur cent de réussir à s'en emparer. Il est difficile d'affronter cette menace dans un environnement clos. D'autres planètes ont connu des problèmes, mais à une échelle nettement moins importante. Notre avertissement semble avoir eu l'effet escompté. Cela aurait pu être bien pire.

- Notre principal souci est de prévenir toute mission de libération intempestive, dit Lalwani. Rares sont les forces spatiales locales capables de réussir une telle opération dans ce cas de figure. Pour le moment, tout soldat pénétrant dans une zone affectée est susceptible d'être possédé.

- Mais les politiciens vont tôt ou tard exiger de l'armée qu'elle passe à l'action, dit le grand amiral avec un rictus. Jusqu'ici, notre seule victoire notable est la destruction du Yaku dans le système de Khabrat. Autant dire rien. Il nous faut absolument une arme capable de réduire les possédés à l'impuissance. Ou alors une méthode d'exorcisme véritablement efficace. Les deux de préférence.

Il lança un regard interrogateur au Dr Gilmore.

- En ce qui concerne le premier point, je pense que nous sommes maintenant en mesure de vous aider, dit le spécialiste des implants d'une voix pleine d'assurance.

Ils s'arrêtèrent devant les cellules d'isolement biologique, et il télétransmit son code d'ouverture à la porte.

Euru et ses assistants s'étaient mis à l'ouvrage dès qu'ils avaient reçu l'autorisation de passer au stade suivant de leurs travaux. Le grand amiral tiqua en découvrant le spectacle qui l'attendait dans la salle d'examen. Du côté où il se trouvait, les consoles de surveillance étaient entourées d'une foule de chercheurs et de techniciens ; des hommes et des femmes concentrés au maximum sur les affichages des colonnes AV. Une scène exprimant à merveille la compétence d'une équipe scientifique, soulignée comme de bien entendu par ce détachement qui garantit l'efficience.

Samual Aleksandrovich songea que c'était sans doute le seul moyen qu'ils avaient de vivre avec leur conscience ; ce détachement devait

servir de tampon psychologique entre eux et leur sujet. Sujet... il se morigéna en silence. Et il avait assisté à des atrocités bien plus inhumaines durant son service actif.

Le capitaine de vaisseau Khanna à ses côtés, il s'avança d'un pas hésitant vers la cloison transparente qui découpait la salle en deux, se demandant s'il devait donner des signes d'approbation ou de consternation. En fin de compte, il opta pour la même impassibilité lugubre que tous les occupants de la salle semblaient avoir enfilée en même temps que leurs blouses blanches.

Une Jacqueline Goûteur nue et tondue était sanglée sur une table chirurgicale. Encore que le terme " branchée " soit préférable à celui de " sanglée ", se dit le grand amiral. Son corps était emprisonné dans une cage en matériau composite gris, à laquelle étaient fixés des clamps appliquant de grandes électrodes circulaires sur ses avant-bras, ses cuisses et son abdomen ; sous le métal argenté était visible une gelée translucide qui garantissait un meilleur contact et une meilleure conductivité. Deux waldos montés au plafond avaient été équipés de grappes de capteurs, évoquant de gros canons blancs, qui balayaient lentement le corps de Goûteur sur toute sa longueur. L'épais serre-tête qui l'immobilisait sur sa couche paraissait s'être soudé à sa peau. On lui avait inséré dans l'anus un tube de défécation en plastique et collé au vagin un cathéter conçu pour l'apesanteur. Impossible de décider s'il s'agissait là d'une concession à la civilisation ou d'une ultime humiliation. D'un autre côté, vu son état présent, Goûteur devait s'en soucier comme d'une guigne.

Ses muscles, agités de tressaillements aléatoires, ondoyaient sous sa peau. Son visage évoquait celui d'un astro endurant une accélération de dix g.

- Qu'est-ce que vous lui faites, bon sang ? demanda May-nard Khanna dans un murmure guttural.

Pour autant que le premier amiral s'en souvienne, c'était la première fois que le capitaine de vaisseau prenait la parole avant ses supérieurs.

- Nous neutralisons son potentiel offensif, répondit le Dr Gilmore d'un air profondément satisfait. Dans le rapport que nous avons reçu de Lalonde, Darcy et Lori signalaient que l'électricité avait un effet négatif sur les possédés. Après vérification, nous avons constaté que c'était exact. Donc, nous la soumettons à un courant électrique.

- Grand Dieu, c'est...

Khanna eut une grimace de dégoût. Refusant de lui prêter attention, le Dr Gilmore s'adressa directement au grand amiral.

- Elle est obligée d'utiliser la totalité de sa capacité énergétique pour lutter contre les effets du courant. Nous avons gradué le voltage jusqu'à parvenir à ce point d'équilibre. Ses fonctions physiologiques continuent d'opérer normalement, mais elle est dans l'incapacité totale de produire les effets associés à la rupture dans le réel. Elle ne peut ni déformer la matière, ni créer des illusions, ni produire du feu blanc. Par conséquent, nous sommes en mesure de l'étudier sans interférence de sa part ; nos systèmes électroniques ont même retrouvé en sa présence un taux d'efficience de quatre-vingt-cinq pour cent.

- Qu'avez-vous appris, alors ? s'enquit le grand amiral.

- N'oubliez pas, je vous prie, que nous sommes au seuil d'un domaine de connaissance totalement nouveau.

- Docteur, avertit le grand amiral.

- Euh... oui. Premièrement, nous avons développé une méthode de filtrage permettant de repérer n'importe quel possédé. Le corps de ceux-ci produit une décharge d'électricité statique ténue mais constante. Nous pensons qu'elle est engendrée par le contact entre le continuum de l'au-delà et le nôtre. Un tel influx expliquerait en outre le fait qu'ils ont constamment de l'énergie à leur disposition.

- De l'électricité statique ? répéta Lalwani, déconcertée.

- Oui, madame. C'est magnifique : les capteurs susceptibles de la repérer sont peu coûteux, faciles à fabriquer et simples à utiliser ; et

puis, s'ils venaient à mal fonctionner, cela prouverait aussi qu'un possédé est dans les parages. Maintenant que nous savons comment les déceler, il leur sera impossible de se dissimuler dans une foule ou d'infiltrer de nouvelles zones.

- Excellent, dit le grand amiral. Nous veillerons à ce que cette information soit transmise aussi vite que notre première mise en garde.

Il s'approcha de la cloison transparente, y faisant naître de la buée avec son souffle, et activa l'interphone.

- Vous vous souvenez de moi ? demanda-t-il. Jacqueline Goûteur mit un long moment à lui répondre, et sa voix était déformée par l'incapacité où elle était de contrôler pleinement ses cordes vocales.

- Nous vous connaissons, amiral.

- Est-elle en communication avec les âmes de l'au-delà ? souffla-t-il à l'adresse du Dr Gilmore.

- Je ne suis pas en mesure de vous l'assurer, amiral. Cependant, je pense que non ; elle est au mieux capable de maintenir un contact rudimentaire avec son continuum d'origine. Notre amie Jacqueline aime bien les petits jeux de pouvoir, et le " nous " a tendance à impressionner son auditoire.

- Si vous souffrez, reprit le grand amiral, sachez que j'en suis profondément navré.

- Pas autant que cet enfoiré le sera quand je mettrai la main sur lui, répliqua-t-elle.

Ses yeux injectés de sang roulèrent pour se fixer sur le Dr Gilmore. En guise de réponse, celui-ci la gratifia d'un sourire supérieur.

- Quelles souffrances infligez-vous à l'esprit du corps que vous avez volé ? demanda Samual Aleksandrovich d'un ton mesuré.

- Touché*.

**- Comme je vous l'avais dit, nous sommes en train d'apprendre beaucoup de choses en vous étudiant. (Il désigna les capteurs que les waldos faisaient glisser au-dessus de sa tête et de son torse.) Nous savons ce que vous êtes, nous avons une idée des souffrances qui vous attendent si jamais vous retournez dans l'au-delà, nous comprenons les raisons qui vous poussent à agir comme vous le faites. J'aimerais vous demander de nous aider à résoudre ce problème. Je ne souhaite pas qu'il y ait conflit entre nous. Nous ne formons qu'un seul peuple, après tout, même si nous nous trouvons à des stades différents de l'existence.**

**- Vous allez nous donner des corps ? Comme c'est généreux de votre part.**

**Elle réussit à former un sourire, et des filets de salive coulèrent de ses lèvres agitées de tics.**

**- Nous pourrions construire des réseaux neuronaux bioteks susceptibles de vous accueillir. Vous auriez ainsi accès à toute la palette des sensations humaines. Ensuite, ces réseaux pourraient être placés dans des corps artificiels, un peu comme pour les cosmoniks.**

**- Comme tout cela est raisonnable. Mais vous oubliez que nous sommes humains, nous aussi ; nous voulons une vie humaine dans sa plénitude. Pour l'éternité. La possession n'est que le début de notre retour.**

**- Je suis au courant de vos objectifs.**

**- Souhaitez-vous nous aider ?**

**- Oui.**

**- Alors, mettez un terme à votre vie. Rejoignez-nous. Soyez dans le camp des gagnants, amiral.**

**Samual Aleksandrovich gratifia le corps tourmenté et tres-**

* En français dans le texte. (N.d.T.)

sautant d'un dernier regard, quasiment écouré, et tourna le dos à la cloison transparente.

- Elle nous a dit la même chose, dit le Dr Gilmore comme pour s'excuser. À plusieurs reprises.

- Quelle est la part de vérité de son discours ? Ont-ils vraiment besoin de corps humains, par exemple ? Si tel n'est pas le cas, nous pourrions peut-être les forcer à accepter un compromis.

- Il serait difficile de le vérifier, déclara Euru. L'électricité contient les pires excès de la rupture dans le réel, mais, vu les circonstances, il est sans doute impossible de soumettre Couleur à un débriefing psychologique. Si les nanoniques subissaient des avaries durant la phase d'interface avec les axones, cela entraînerait de graves lésions du cerveau.

- Les possédés sont capables d'opérer au sein de structures neurales bioteks, intervint Lalwani. Lewis Sinclair avait capturé la strate neurale de Pernik ; et certains des gerfauts de Valisk ont également été capturés, nous avons pu le confirmer.

- Qu'ils en soient capables sur le plan physique, je n'en doute pas un instant, dit Euru. Mais le problème est plus probablement d'ordre psychologique. C'étaient des êtres humains, et ils veulent des corps humains, des corps qui leur soient familiers.

- Rassemblez toutes les informations possibles sans faire courir de risques au corps qu'elle possède, trancha le grand amiral. En attendant, avez-vous développé des méthodes pour les soumettre ?

Le Dr Gilmore désigna la table d'opération d'un geste hésitant.

- L'électricité, amiral. Équipez nos marines d'un fusil tirant des fléchettes contenant une cellule électromatrice, et électrocutez les possédés. L'usage de ces armes était fort répandu entre le milieu du XXe siècle et le XXIIF siècle. Nous avons déjà produit un modèle à alimentation chimique d'une portée supérieure à cinq cents mètres.

Samual Aleksandrovich hésitait entre rabrouer le spécialiste des implants ou tout simplement le plaindre. L'ennui, avec les rats de laboratoire comme lui, c'est qu'ils négligeaient complètement les conditions d'application sur le terrain de leurs théories. C'était sans doute pareil à l'époque de Goûteur, songea-t-il.

- Et quelle est la portée du feu blanc des possédés ? questionna-t-il.

- Elle varie en fonction de l'individu.

- Et comment déterminerez-vous l'intensité du courant que devra décharger la cellule électromatrice ? Certains possédés seront plus forts que Goûteur, d'autres plus faibles.

Le Dr Gilmore se tourna vers Euru en quête de soutien.

- La régulation du voltage est un vrai problème, dit l'Edé-niste noir d'une voix suave. Nous nous demandons si un scanner statique ne pourrait pas nous aider au préalable. Il est possible que la quantité d'électricité statique dégagée par un possédé soit en relation avec sa puissance énergétique.

- Dans un labo, ça doit pouvoir être établi, répliqua le grand amiral. Sur le champ de bataille, j'en doute fortement. Et même si ça marchait, que devrions-nous faire des prisonniers, à votre avis ?

- Les mettre en tau-zéro, dit le Dr Gilmore. Nous savons que cette méthode a un taux de réussite de cent pour cent. Elle a été employée sur Ombey.

- Oui, reconnut le grand amiral, qui avait accédé au fichier établi à l'issue de l'assaut sur Moyce's of Pasto. Mais à quel prix ? N'allez pas croire que je minimise les résultats que vous avez obtenus, docteur, mais vous avez vraiment besoin des conseils d'un combattant expérimenté. En supposant que votre étourdisseur soit efficace, deux ou trois marines seraient nécessaires pour soumettre un possédé et le placer en tau-zéro. Durant leur intervention, les possédés encore actifs auront le temps de convertir cinq personnes supplémentaires. À ce rythme-là, nous n'arriverons jamais à la

victoire. Il nous faut une arme qui, d'un coup, d'un seul, puisse libérer un corps de son possesseur tout en le laissant indemne. L'électricité y parvient-elle ? Pouvez-vous augmenter le voltage jusqu'à ce que l'âme intruse soit forcée de fuir ?

- Non, amiral, dit Euru. Nous avons déjà tenté le coup avec Goûteur. Le voltage nécessaire ne peut que tuer le corps. En fait, nous avons dû suspendre le processus durant plusieurs heures pour lui permettre de se soigner.

- D'autres méthodes ?

- Nous en découvrirons forcément, amiral, insista le Dr Gilmore. Mais nous devrons pour cela approfondir nos recherches. Nous n'avons que très peu de données pour l'instant. Bien entendu, la solution définitive serait de sceller la jonction entre notre univers et le continuum de l'au-delà. Malheureusement, nous ne pouvons toujours pas localiser le point d'interface. Les scanners qui se trouvent ici figurent parmi les détecteurs de distorsion gravitonique les plus sensibles jamais fabriqués, mais il n'y a pas le moindre signe de fluctuation de la densité spatiotemporelle à proximité du sujet. Ce qui signifie que les âmes ne reviennent pas en empruntant un trou-de-ver.

- Ou du moins un trou-de-ver tel que nous le comprenons, nuança Euru. Mais, de toute évidence, l'existence même de Goûteur prouve que notre conception de la cosmologie quan-tique est sérieusement incomplète. Contrairement à ce que nous avons pu croire, maîtriser le voyage supraluminique ne fait pas de nous des génies.

Quinn avait mis quelque temps à modifier la passerelle du Tantu. Ce n'était pas l'allure générale du compartiment qui le gênait ; la frégate était conçue pour de fortes accélérations, et sa structure et son équipement étaient par conséquent des plus fonctionnels. Il appréciait l'impression de puissance qui s'en dégageait et la souligna en sculptant sur les surfaces disponibles des bas-reliefs d'un noir de jais, semblables à ceux qu'il imaginait ornant le temple suprême du Porteur de lumière. Les panneaux éclairants, nichés derrière des grilles en fer rouillé, n'émettaient plus que des étincelles rougeoyantes.

Ce qui lui déplaisait, c'était l'information dont il disposait, fort maigre en vérité, et il lui fallut un long moment pour remédier à cet état de fait. Il n'était pas équipé de naneuroniques, qui, de toute façon, n'auraient pas fonctionné dans son cas. Par conséquent, il ne savait rien de ce qui se produisait hors de l'astronef. En dépit des performances des capteurs à haute résolution du Tantu, il se retrouvait aveugle, incapable de réagir, de prendre des décisions. Sa priorité était donc de rendre l'extérieur visible à ses yeux.

Moins de vingt minutes après que Lawrence et lui furent montés à bord de la frégate, les dix-neuf membres de son équipage étaient possédés. Une heure supplémentaire lui avait été nécessaire pour enrôler les revenants dans la secte et s'assurer de leur obéissance. Il avait dû châtier des impies à trois reprises. Un gaspillage regrettable.

Les survivants avaient travaillé dur pour satisfaire ses demandes ; ils avaient relié des holoécrans aux consoles, adaptant les programmes de l'ordinateur de vol afin que l'environnement extérieur soit affiché de la façon la plus simple possible. Ce fut seulement quand il se sentit sûr de son fait qu'il leur ordonna de quitter l'orbite de Norfolk.

Confortablement installé dans sa couchette anti-g, capitonnée de velours à l'instar d'un trône, Quinn donna l'ordre d'entamer la manoeuvre de saut. Vingt secondes après que celle-ci fut achevée, les holoécrans lui montrèrent une petite pyramide pourpre représentant l'astronef de l'escadre lancé à leur poursuite, point de lumière au centre d'un cube vide. Étant donné l'échelle, il était distant de trois mille kilomètres. - Comment le semons-nous ? demanda-t-il à Bajan. Bajan, qui possédait le corps de l'ex-capitaine du Tantu, était la troisième âme à l'occuper depuis le début du détournement. Quinn avait rejeté les deux premières, qui avaient vécu durant l'ère préindustrielle. Il avait besoin de quelqu'un qui s'y connaisse en technologie, quelqu'un qui soit capable d'interpréter la multitude de données recelée par l'esprit captif du capitaine. Bajan, qui avait été ingénieur es fusions, était décédé deux siècles plus tôt, et le concept de vol interstellaire lui était familier. Pourvu en outre d'une mentalité de fouine, il avait fait preuve d'un empressement suspect quand il s'était agi de jurer obéissance à Quinn et aux

**doctrines de la secte. Quinn ne s'en troublait pas outre mesure, sa faiblesse le rendant plus facile à contrôler.**

**Bajan serra les poings, mimant la pression qu'il exerçait sur l'esprit qu'il tenait à sa merci.**

**- Sauts séquentiels. Cet astronef en est capable. Ça nous permettra de le perdre.**

**- Exécution, ordonna sèchement Quinn.**

**Trois sauts et sept années-lumière plus tard, ils étaient seuls dans l'espace interstellaire. Quatre jours après, ils émergeaient dans une zone désignée située à deux cent mille kilomètres de la Terre.**

**- Enfin chez soi, dit Quinn en souriant.**

**Les capteurs de la frégate opérant dans le spectre visible lui montrèrent la face nocturne de la planète, un croissant d'un bleu-gris terne qui s'élargit à mesure que l'orbite du Tantu le rapprochait de la lisière de la pénombre. Des étoiles de première magnitude étincelaient sur les continents : les arches, qui affichaient avec superbe leur gigantesque consommation d'énergie, l'éclairage des rues, des gratte-ciel, des stades, des véhicules, des parcs, des places et des zones industrielles se mêlant pour former un jaillissement monochrome de photons. Au-dessus de l'équateur, une bande floue et scintillante ceignait la totalité de la planète, projetant sur les océans d'un noir de jais un reflet à peine perceptible.**

**- Frère de Dieu, c'est splendide ! s'exclama Quinn.**

**Il n'avait pas eu droit à ce spectacle quand on l'avait conduit dans la tour orbitale brésilienne pour l'envoyer en exil. Il n'y avait pas de hublots dans la capsule, ni dans les sections de la gigantesque station d'amarrage où les Déps avaient transité. Il avait passé toute sa vie sur la Terre sans jamais la voir comme elle devait être vue. Exquise et tragiquement fragile.**

**Il imagina les lumières éblouissantes s'éteignant lentement les unes après les autres, submergées par d'épaisses ombres huileuses**

recouvrant les continents, telle une marée de désespoir et de terreur. Une déferlante qui se tendait vers l'espace, écrasait le Halo O'Neill plein de puissance et de vitalité. Il ne resterait plus aucune lumière, plus aucun espoir. Rien que les hurlements, et la Nuit. Et Lui.

Des larmes de joie formèrent des lentilles devant les yeux de Quinn. Sa vision, sa conviction étaient si fortes. Les ténèbres absolues, avec la Terre en leur centre ; violée, morte, glacée, ensevelie.

- Est-ce là ma tâche, Seigneur ?

Le privilège qui était le sien l'emplissait d'humilité. L'ordinateur de vol fit retentir un signal d'alarme.

- Qu'est-ce que c'est ? demanda Quinn, furieux de voir son rêve ainsi interrompu.

Il dut plisser les yeux pour chasser ses larmes et voir ce qui l'entourait. Les holoécrans s'emplissaient de toiles d'araignée tournoyantes d'un rouge vif, de symboles graphiques clignotant pour attirer l'attention. Sur leur bord, cinq vecteurs orange fonçaient vers le point matérialisant l'emplacement du Tantu.

- Que se passe-t-il ?

- On dirait une manoeuvre d'interception, s'écria Bajan. Ce sont des vaisseaux des Forces spatiales. Et les plates-formes DS du Halo se verrouillent sur nous.

- Je croyais que nous étions dans une zone d'émergence désignée.

- Mais c'en est bien une.

- Alors que...

- Appel prioritaire du Commandement de la défense stratégique du Gouvcentral pour le capitaine du Tantu, annonça l'ordinateur de vol.

Quinn lança un regard mauvais à la colonne AV qui venait de relayer ce message. Il se tourna vers Bajan et claqua des doigts.

**- Ici le capitaine Mauer, commandant l'astronef Tantu, FSC, dit Bajan. Pouvez-vous me dire quel est le problème ?**

**- Ici le Commandement DS, capitaine. Veuillez télétransmettre votre code AAA.**

**- Quel code ? articula Bajan, complètement décontenancé.**

**- Quelqu'un sait-il de quoi il s'agit ? gronda Quinn. Conformément à la procédure en vigueur, le Tantu avait déjà transmis son code d'identification, et ce dès que la manoeuvre de saut avait été effectuée.**

**- Votre code, capitaine, répéta le Commandement DS. Quinn vit deux nouveaux vecteurs orange vif apparaître sur l'holoécran. Leurs capteurs offensifs se braquèrent sur la coque du Tantu.**

**- Ordinateur, saut d'une année-lumière. Exécution, ordonna-t-il.**

**- Non, les capteurs..., tenta d'expliquer Bajan.**

**Son objection fut ignorée. L'ordinateur de vol était programmé pour obéir à la seule voix de Quinn.**

**Le Tantu sauta, son horizon des événements tranchant nettement les tiges télescopiques de ses diverses grappes de capteurs. Dix d'entre elles s'étaient déployées dès que l'astronef avait émergé au-dessus de la Terre : traqueurs stellaires, capteurs optiques de portée intermédiaire, antennes radar et paraboles de communication.**

**Les sept vaisseaux de guerre fonçant vers le Tantu le virent disparaître derrière dix nuages de plasma incandescent, son horizon des événements ayant porté les molécules des tiges télescopiques à une densité supérieure à celle du point de fusion. Les grappes de capteurs en ruine s'éloignèrent en tournoyant d'un nuage de brume radioactive.**

**L'officier de quart du Commandement DS ordonna à deux cuirassés de suivre le Tantu, regrettant en pestant qu'aucun faucon n'ait été**

intégré à l'escadrille d'interception. Les deux astronefs mirent onze minutes à aligner leur trajectoire sur les coordonnées de saut du Tantu. Et c'était trop long, tout le monde le savait.

Sur la passerelle du Tantu, les signaux d'alarme stridents produisaient un vacarme assourdissant. Les holoécrans diffusant les images des capteurs virèrent au noir dès que les cellules ergostructurantes furent déchargées, puis affichèrent des diagrammes schématiques du vaisseau. Les symboles rouges clignotaient en nombre inquiétant.

- Stoppe ce bruit, beugla Quinn.

Bajan s'empressa de lui obéir, pianotant sur le clavier placé près de sa couchette anti-g.

- Nous avons quatre brèches dans la coque, rapporta Dwyer dès que le silence se fit.

C'était le plus ardent des nouveaux disciples de Quinn, un ancien dealer de stims illégaux, assassiné à l'âge de vingt-trois ans par un concurrent plus rapide et plus ambitieux. Sa rage et son absence de scrupules en faisaient un excellent élément. Il avait même entendu parler des sectes, qu'il approvisionnait à l'occasion.

- Six autres zones sont affaiblies, ajouta-t-il.

- Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? Ils nous ont tiré dessus ? demanda Quinn.

- Non, dit Bajan. On ne peut pas sauter sans avoir rétracté les capteurs, l'effet de distorsion entraîne l'effondrement de toute masse prise dans le champ. Heureusement, ce n'est qu'une mince enveloppe recouvrant la coque, à peine épaisse de quelques microns. Mais les atomes qui se trouvent là-dedans sont directement convertis en énergie. La majeure partie est projetée vers l'extérieur, mais un certain pourcentage vient frapper la coque. C'est ce qui nous est arrivé.

- Quelle est l'étendue des dégâts ?

**- Seuls les systèmes secondaires sont affectés, répondit Dwyer. Mais nous avons aussi des fuites ; de l'azote, je pense.**

**- Merde. Et les cellules ? Est-ce qu'on peut encore sauter ?**

**- Deux d'entre elles sont inopérantes, trois autres sont endommagées. Mais elles sont équipées de systèmes redondants. Je pense qu'on peut sauter.**

**- Bien. Ordinateur, saut de trois années-lumière.**

**Bajan ravala la protestation qui lui montait aux lèvres. Mais il ne put refouler la colère et l'exaspération qui lui imprégnaient l'esprit, et que Quinn percevait sans problème.**

**- Ordinateur, saut d'une demi-année-lumière.**

**Cette fois-ci, l'éclairage de la passerelle menaça de tomber en panne.**

**- Bien, fit Quinn dès que les lueurs rougeoyantes furent rétablies. Maintenant, je veux des capteurs visuels sur ces écrans, bordel. Je veux savoir où nous sommes et si quelqu'un nous a suivis. Dwyer, commence à bosser sur ces systèmes endommagés.**

**- Est-ce qu'on va s'en tirer, Quinn ? demanda Lawrence. Sa capacité énergétique était incapable de dissimuler la sueur couvrant son visage livide.**

**- Évidemment. Maintenant, ferme ta gueule et laisse-moi réfléchir.**

**Lentement, il défit les sangles qui l'attachaient à sa couchette anti-g. Passant d'une pelote-crampon à l'autre, il se dirigea sur la pointe des pieds vers la couchette de Bajan. Sa robe noire se mouvait autour de lui comme une colonne de fumée démoniaque, son visage disparaissait presque complètement sous son capuchon.**

**- Qu'est-ce qu'un code ÀAA ? murmura-t-il d'une voix tendue.**

**- Je ne sais pas, Quinn, je te le jure, protesta l'autre, visiblement inquiet.**

**- Je sais que tu ne le sais pas, tête de noud. Mais le capitaine le sait. Démerde-toi !**

**- D'accord, Quinn, d'accord.**

**Bajan ferma les yeux, se concentrant sur l'esprit du capitaine, lui infligeant toute l'angoisse nécessaire pour lui arracher l'information désirée.**

**- C'est un code s'appliquant aux Astronefs Armés Autorisés, finit-il par grogner.**

**- Continue, dit la voix de Quinn depuis les profondeurs de son capuchon.**

**- Tout astronef militaire émergeant près de la Terre est tenu d'en avoir un. Il y a tellement de stations industrielles en orbite, tellement de colonies-astéroïdes, qu'ils redoutent le danger potentiel d'un vaisseau pirate. Tous les capitaines des Forces spatiales de la Confédération reçoivent donc un code AAA afin de prouver qu'ils ont le droit d'être armés et qu'ils relèvent d'une autorité officielle. C'est une mesure de précaution contre les agresseurs.**

**- Et elle est efficace, commenta Quinn. Mais elle n'aurait pas dû nous être appliquée. Tu aurais dû être au courant.**

**Tous les occupants de la passerelle évitaient soigneusement de regarder Bajan, feignant d'être absorbés par les réparations auxquelles ils s'activaient. Quinn se dressait au-dessus de lui tel un gigantesque charognard.**

**- Ce Mauer est un dur à cuire, Quinn. Il a fait son coup en douce, c'est tout. Je vais le faire souffrir, je te le jure. Le Porteur de lumière sera fier de l'ardeur avec laquelle je déchaînerai mon serpent sur lui.**

**- Ce ne sera pas nécessaire, dit Quinn d'un ton affable. Bajan poussa un faible soupir de soulagement.**

**- Je superviserai moi-même ses souffrances.**

**- Mais... comment ?**

**Le silence absolu qui régnait sur la passerelle fut brisé par le ricanement de Lawrence.**

**- Laisse-nous, Bajan, espèce de petit con, ordonna Quinn. Tu m'as trahi.**

**- Vous laisser ? Mais comment ?**

**- Abandonne le corps que je t'ai offert. Tu ne le mérites pas.**

**- Non ! hurla Bajan.**

**- Disparais. Ou je te fourre en tau-zéro.**

**Poussant un ultime sanglot, Bajan se laissa retomber dans l'au-delà, son esprit renonçant aux gloires de la sensation. Son âme sanglota de peine comme le néant surpeuplé se refermait à nouveau sur lui.**

**Gurtan Mauer se mit à toussoter, agité de tremblements spasmodiques. Il était passé d'un cauchemar à l'autre. La passerelle du Tantu était devenue une crypte archaïque où les artefacts technologiques saillaient de l'ébène sculptée, comme des éléments étrangers à l'ensemble. Un moine vêtu d'une robe de noirceur se tenait à côté de sa couchette, et seul l'éclat carmin de l'éclairage altéré permettait de deviner la présence d'un visage à la peau d'albâtre sous son volumineux capuchon. Un crucifix inverti pendait à une longue chaîne d'argent passée à son cou ; pour une raison indéterminée, il ne flottait pas comme il aurait dû le faire en chute libre.**

**- Tu ne t'es pas contenté de me défier, dit Quinn. Cela, j'aurais presque pu l'accepter. Mais en dissimulant ce putain de code AAA, tu as défié la volonté du Frère de Dieu. En ce moment, je devrais me trouver dans la station d'amarrage, et demain, j'aurais embrassé la terre au pied de la tour orbitale. Mon destin était de répandre**

**l'évangile de la Nuit sur cette putain de planète ! Et tu as saboté mon plan, connard. Toi !**

**L'uniforme de Mauer prit feu. En gravité zéro, la flamme était un fluide étincelant de couleur indigo, qui coulait sur son torse et le long de ses jambes. Des lambeaux de tissu calciné se détachèrent, révélant une peau carbonisée. Derrière les grilles d'aération, les ventilateurs se mirent à vrombir, tentant d'évacuer cette puanteur du compartiment.**

**Quinn ignora les hurlements de douleur que le capitaine s'efforçait d'étouffer en serrant les dents. Par le seul pouvoir de son esprit, il déshabilla amoureusement Lawrence.**

**Le jeune garçon dériva lentement jusqu'au centre de la passerelle, contemplant son propre corps avec un sourire rêveur. Il laissa Quinn le façonner, et la silhouette maigrichonne du palefrenier se vit ornée de muscles sinueux, de larges épaules. Vêtu en tout et pour tout d'un pagne confectionné à partir de lanières de cuir, digne d'un guerrier barbare, il ressembla bientôt à un nain adepte du culturisme.**

**La flamme bleue qui enveloppait Mauer s'étiola quand son uniforme acheva de se consumer. D'un simple geste de la main, Quinn guérit les brûlures du capitaine, faisant retrouver leur état d'origine à sa peau, à ses ongles et à ses cheveux. Mauer devint l'image même de la vitalité.**

**- À ton tour, dit Quinn à Lawrence avec un sourire pervers.**

**Sanglé à sa couchette, toujours en état de choc, le capitaine ouvrit des yeux terrifiés en voyant s'approcher de lui ce colosse juvénile et contrefait.**

**Alkad Mzu accéda aux capteurs du Samaku par l'entremise de l'ordinateur de vol, accueillant les images qu'ils lui montraient avec un mélange de consternation et de bienveillance. C'est pour ça que nous nous sommes battus ? C'est pour ça qu'une planète a péri ? Pour ça ? Sainte Marie !**

**Comme tous les astronefs arrivant dans un système stellaire, le Samaku avait émergé cinq cent mille kilomètres au-dessus du plan de l'écliptique. L'étoile Tunja était de type M-4, une naine rouge. D'une luminosité correcte à quarante millions de kilomètres de distance, mais bien moins étincelante qu'une étoile de type G, l'astre primaire de la majorité des planètes terracompatibles. Alkad avait sur elle une vue imprenable, la découvrant suspendue au centre d'un disque de particules cabossées d'un diamètre de plus de deux cents millions de kilomètres. L'anneau intérieur, situé à environ trois millions de kilomètres de Tunja, était une région de faible densité où le souffle constant des vents solaires avait chassé les plus petites particules, ne laissant subsister que des roches et des fragments d'astéroïde captifs de l'effet de marée. Leur surface était polie comme le cristal par la chaleur, et ils luisaient d'une lueur écar-late, tel un essaim de braises projeté par les éruptions cycloniques de la naine rouge. Plus loin, la densité du disque augmentait peu à peu, le faisant ressembler à une flaque de brume grenue ; initialement d'une nuance carmin, il virait au rouge cardinal au bout de quatre-vingt-dix millions de kilomètres. Un milliard d'ombres pointues piquetaient sa surface uniforme, projetées par les plus gros fragments de roche et de métal qui erraient au sein de ce gravier poussiéreux.**

**Dans un tel environnement, il n'était pas question de trouver une planète terracompatible. Seule une géante gazeuse tournait autour de l'étoile, à cent vingt-huit millions de kilomètres. Deux jeunes habitats édénistes orbitaient autour d'elle, mais la vie humaine se concentrait en majorité sur le disque.**

**Un disque d'une telle densité accompagnait en général une étoile nouveau-née, mais on estimait l'âge de Tunja à trois milliards d'années. Selon les planétologues de la Confédération, le disque de la naine rouge résultait de la collision spectaculaire entre une planète et un météore interstellaire de belle taille. Cette théorie était certes de nature à expliquer l'existence des Dorados proprement dits : trois cent quatre-vingt-sept astéroïdes composés presque entièrement de métal. Deux tiers d'entre eux étaient de forme plus ou moins sphérique, ce qui permettait de conclure qu'ils provenaient du magma de la planète détruite. Quelle que soit leur origine, une telle abondance de minerai représentait une ressource économique**

**inestimable pour le gouvernement qui les contrôlait. De quoi déclencher une guerre.**

**- Le contrôle spatial d'Ayacucho nous refuse l'autorisation d'accoster, déclara le capitaine Randol. Ils disent que les Dorados sont fermés à tout trafic civil et que nous devons regagner notre spatioport de départ.**

**Alkad coupa la liaison avec les capteurs et regarda à l'autre bout de la passerelle du Samaku. Randol affichait une expression peinée des plus diplomatiques.**

**- Est-ce que cela s'est déjà produit ? demanda-t-elle.**

**- Non. On n'est jamais venus dans les Dorados, mais c'est la première fois que j'entends parler d'un truc comme ça.**

**Je n'ai pas attendu aussi longtemps, je n'ai pas fait un aussi long chemin pour être repoussée par un crétin de bureaucrate, se dit Alkad.**

**- Laissez-moi leur parler.**

**Randol agita la main en signe d'assentiment. L'ordinateur de vol du Samaku ouvrit un canal avec le centre de contrôle spatial d'Ayacucho.**

**- Ici Mabaki, officier du Service d'immigration. En quoi puis-je vous être utile ?**

**- Je m'appelle Daphine Kigano, télétransmit Alkad - elle ignora le regard que lui lança Randol en l'entendant prononcer ce nom. Je suis une résidente des Dorados et je souhaite accoster. Je ne vois pas pourquoi cela poserait un problème.**

**- Cela n'en pose aucun en temps ordinaire. Je présume que vous n'avez pas été informés de l'alerte lancée par l'Assemblée générale de la Confédération ?**

**- Non.**

- Je vois. Un instant, je vous télétransmets le fichier.

Le silence régna pendant qu'Alkad et les astros du Samaku accédaient au rapport. Ce fut la colère qui l'envahit plutôt que la surprise ou l'incrédulité. Pourquoi fallait-il que cette crise se produise maintenant ? Cela compromettait sa mission, la plus importante de sa vie. Marie devait avoir abandonné le peuple de Garissa depuis bien longtemps si l'univers était en mesure de dresser de tels obstacles sur sa route.

- Je voudrais quand même rentrer chez moi, transmit-elle une fois le rapport terminé.

- C'est impossible, répondit Mabaki. Je regrette.

- Je serai la seule à entrer dans l'astéroïde. Même si j'étais possédée, je ne représenterais aucune menace pour vous. Et je suis tout à fait disposée à subir les tests appropriés : l'Assemblée générale précise que l'équipement électronique subit des avaries en présence des possédés. Vous ne devriez pas avoir de mal à trancher.

- Je suis désolé, mais nous ne pouvons pas courir ce risque.

- Quel âge avez-vous, officier Mabaki ?

- Pardon ?

- Quel âge avez-vous ?

- Est-ce que ça a un rapport avec votre situation ?

- En effet.

- Vingt-six ans.

- Ah bon ? Eh bien, officier Mabaki, j'en ai soixante-trois.

- Oui?

Alkad soupira. De quels programmes didactiques d'Histoire disposait-on dans les Dorados ? Les jeunes ignoraient donc tout de leur tragique passé ?

- Cela signifie que j'ai été évacuée de Garissa. J'ai survécu au génocide, officier Mabaiu. Si Marie notre mère avait voulu que je souffre, j'aurais souffert à cette époque. Aujourd'hui, je ne suis plus qu'une vieille femme qui souhaite rentrer chez elle. Est-ce vraiment trop demander ?

- Je suis sincèrement désolé. Mais aucun astronef civil n'a le droit d'accoster.

Et si je ne réussissais pas à passer ? Je ne peux pas retourner à Narok, les services secrets m'y attendent sûrement. Peut-être que le seigneur de Ruine accepterait de me reprendre. Cela: m'éviterait tout dommage personnel, en particulier un débrie-fing psychologique, mais je pourrais dire adieu à l'Alchimiste et à notre désir de justice. /,

Elle revit Peter tel qu'elle l'avait vu pour la dernière fois, le visage enveloppé de nanoniques médicales mais le regard plein de confiance. Et là était le noud du problème : beaucoup trop de gens comptaient sur elle ; les rares élus qui savaient tout et les masses qui ne savaient rien.

- Officier Mabaki.

- Oui?

- Quand cette crise sera passée, je pourrai rentrer chez moi, n'est-ce pas ?

- Je veillerai à délivrer personnellement l'autorisation d'accoster à l'astronef qui vous transportera.

- Bien, parce que ce sera la dernière que vous délivrerez. La première chose que je ferai à mon retour sera d'aller voir mon très cher ami Ikela pour lui raconter l'épreuve que vous m'avez fait subir.

Elle retint son souffle, comme si elle était plongée en tau-zéro. C'était un nom surgi du passé, un nom qu'elle avait lancé dans l'inconnu en désespoir de cause. Sainte Marie, je Vous en prie, faites qu'il atteigne sa cible.

Le capitaine Randol eut un gloussement.

- Je ne sais pas ce que vous avez fait, Alkad, dit-il à voix haute. Mais ils viennent de nous transmettre une autorisation d'accoster et un vecteur d'approche.

André Duchamp s'était résigné depuis belle lurette à l'idée que le salon ne serait plus jamais le même. Erick et les possédés y avaient commis des dégâts considérables, non seulement à sa décoration mais aussi à ses systèmes.

Le pont inférieur situé sous le salon était lui aussi dans un état lamentable. Quant au spatiojet, il était carrément irréparable. Comme ses clamps d'arrimage ne s'étaient pas fixés, il s'était baladé un peu partout dans la soute lorsque le Vengeance de Villeneuve était passé en mode accélération. Les espars étaient brisés ou tordus tout le long de son fuselage profilé.

Il ne pouvait pas financer la moitié des réparations nécessaires, encore moins remplacer le spatiojet. Sauf à accepter un nouveau contrat de mercenaire. Après Lalonde, cette perspective ne l'enchantait guère. Je suis trop vieux pour ce genre de | baroud, songea-t-il, il y a longtemps que j'aurais dû me retirer fortune faite. Et j'y serais parvenu s'il n'y avait pas ces enfoirés de cartels anglos qui ont mis le transport interstellaire en coupe réglée.

La colère lui donna la force nécessaire pour arracher la dernière prise de fixation du ventilateur sur lequel il s'escrimait ; la petite étoile de plastique se fracassa sous le choc, projetant des éclats dans toutes les directions. Après avoir essuyé le feu blanc des possédés, puis l'exposition au vide durant une bonne semaine, le plastique était devenu horriblement friable. - Donne-moi un coup de main, Desmond, télétransmit-il. Comme ils avaient désactivé les circuits environnementaux du salon afin de les démonter, ils étaient

obligés de travailler en combinaison IRIS. Il régnait une atroce puanteur dans le compartiment privé d'aération. Certes, les cadavres avaient été évacués, mais ils avaient eu le temps d'imprégner les lieux de leur puanteur durant le voyage depuis Lalonde.

Desmond vint le rejoindre, délaissant le circuit de régulation thermique sur lequel il s'affairait. Ils extirpèrent du conduit l'unité cylindrique du ventilateur. Elle était engorgée de lambeaux de tissu et de copeaux de mousse thermoprotectrice. André la sonda avec un tournevis antirotatif, la débarrassant d'une partie des débris. Des bribes de sang séché en jaillirent tel un essaim de papillons.

- Merde. Il va falloir la démonter et la purger.

- Allons, André, ce truc est bon pour la casse. Le moteur a surchauffé quand Erick a évacué l'atmosphère. La surtension a dû entraîner des dégâts irréparables.

- Les systèmes d'un astronef ont des marges de sécurité ridiculement élevées. Ce moteur peut supporter des dizaines de surtensions.

- Oui, mais le MAC...

- Qu'ils aillent au diable, tous ces bureaucrates constipés de données. Ils ignorent tout du vol interstellaire.

- Il y a des systèmes avec lesquels on ne doit pas courir de risques.

- Tu oublies une chose, Desmond : c'est mon astronef, mon outil de travail. Tu crois que je le mettrais en danger ?

- Tu veux dire : ce qui reste de ton astronef.

- Qu'est-ce que tu insinues ? Que je suis responsable du retour des âmes de l'au-delà ? Peut-être que c'est aussi de ma faute si la Terre est ruinée et si la flotte de Meridian n'est jamais revenue.

**- C'est toi le capitaine, c'est toi qui nous as emmenés dans le système de Lalonde.**

**- Après avoir signé un contrat gouvernemental parfaitement régulier. C'était de l'argent honnêtement gagné.**

**- Tu n'as jamais entendu parler des pièges à cons ?**

**André n'eut pas le temps de répliquer à cela, car Madeleine venait d'ouvrir l'écoutille du plafond. Elle les rejoignit en empruntant l'échelle en matériau composite, qui était elle aussi à remplacer.**

**- Écoutez-moi, je viens de voir... Berk !**

**Elle se plaqua une main sur le nez et la bouche, et la puanteur qui imprégnait l'atmosphère lui mit les larmes aux yeux. Au niveau supérieur retentit un signal d'alarme : risque de contamination de l'air. L'écoutille commença à se refermer automatiquement.**

**- Seigneur, vous n'avez pas encore fini de recycler ces miasmes ?**

**- Non, transmit André.**

**- Peu importe. Ecoutez, je viens de voir Harry Levine. Il se trouvait dans un bar du niveau résidentiel numéro deux. Je me suis éclipsée et je suis quasiment sûre qu'il ne m'a pas vue.**

**- Merde !**

**André télétransmit à l'ordinateur de vol l'ordre de le mettre en liaison avec le registre d'arrivée du spatioport et chargea un programme de recherche. Deux secondes plus tard, il constata que le Dechal était à quai depuis une dizaine de jours. La perméabilité de sa combinaison IRIS augmenta d'un cran afin qu'elle puisse évacuer sa transpiration.**

**- On doit filer. Et tout de suite.**

**- Impossible, dit Madeleine. Vu l'interdiction des vols civils qui vient d'entrer en vigueur, les autorités portuaires ne nous laisseront même pas désengager les câbles ombilicaux.**

**- Le capitaine a raison, Madeleine, télétransmit Desmond. Nous ne sommes plus que trois. Nous ne pourrons jamais affronter l'équipage de Rawand. Nous devons fuir hors du système.**

**- Quatre ! murmura-t-elle en serrant les dents. Nous sommes quatre... ô Sainte Mère de Dieu, ils vont s'en prendre à Erick !**

**Le fluide de l'oreille interne d'Erick s'agita, envoyant une série de faibles impulsions nerveuses dans son cerveau endormi. Ce mouvement était si ténu, si régulier, que son esprit ne l'enregistra même pas. Tel ne fut pas le cas de ses naneuroniques ; toujours vigilant, le programme de surveillance remarqua que ce phénomène était compatible avec un mouvement uniforme. On transportait le corps d'Erick. Un programme stimulant fut aussitôt déclenché.**

**Arraché à ses rêves flous, Erick découvrit les schémas bruts d'un affichage de sa situation personnelle. Des blocs de contrainte secondaires étaient activés le long de ses nerfs, prévenant tout tic involontaire susceptible de le trahir. Les yeux clos, il tenta d'évaluer ce qui était en train de lui arriver.**

**Le bourdonnement tranquille d'un moteur. Le tap-tap-tap de pieds arpentant un sol carrelé - son programme de discrimination audio passa en mode primaire -, deux paires de pieds, les souffles de deux personnes. D'après la pression lumineuse qui s'exerçait sur ses rétines renforcées, on était bel et bien en train de le déplacer, comme le soulignaient les mouvements de ses fluides ; estimation : allure vive. Position : horizontale - il était toujours allongé sur son lit d'hôpital.**

**Il télétransmit un code d'interrogation général et reçut aussitôt une réponse d'un processeur du réseau de communication. Il se trouvait dans un corridor du deuxième étage de l'hôpital, à une quinzaine de mètres de l'unité postopératoire. Erick demanda un fichier de l'architecture réseau locale et repéra une caméra de surveillance placée dans le corridor. Il y accéda, découvrant l'image en plongée de son lit en train de glisser sur le sol. Madeleine et Desmond se tenaient à chacune de ses extrémités, ajoutant leurs forces à l'action**

**du moteur tracteur. Les portes d'un ascenseur s'ouvraient silencieusement devant eux.**

**Erick annula les blocs de contrainte et ouvrit les yeux.**

**- Qu'est-ce qui se passe, bon sang ? télétransmit-il à Desmond.**

**Desmond tourna la tête, puis la baissa, découvrant une paire d'yeux furibonds au milieu du masque de nanoniques vertes qui recouvrait le visage d'Erick. Il se fendit d'un demi-sourire un peu penaud.**

**- Désolé, Erick, on n'a pas voulu te réveiller de crainte d'alerter quelqu'un. Il fallait te faire sortir d'ici en vitesse.**

**- Pourquoi ?**

**- Le Dechal a accosté au spatioport. Mais ne t'inquiète pas, on ne pense pas que Hasan Rawand soit au courant de notre présence ici. Et on n'a pas l'intention de l'en informer. André est en train de tanner son contact pour obtenir une autorisation de départ.**

**- Pour une fois, il risque de faire du boulot correct, murmura Madeleine tandis qu'ils inséraient le lit d'Erick dans l'étroite cabine. Après tout, cette fois-ci sa vie est en danger tout autant que la nôtre.**

**Erick tenta de se lever, mais les bandages nanoniques restreignaient ses mouvements, et il ne put que redresser la tête, au prix d'un effort surhumain.**

**- Non. Laissez-moi ici. Allez-vous-en.**

**Madeleine le poussa doucement sur sa couche comme la cabine se mettait à monter.**

**- Ne sois pas stupide. S'ils te retrouvent, ils te tueront.**

**- On s'en tirera ensemble ou pas du tout, dit Desmond avec une assurance mêlée de compassion. Pas question de te laisser tomber, Erick.**

Paralysé par les packages nutritifs, Erick n'avait même pas la ressource de pousser un grognement de frustration. Il ouvrit un canal sécurisé vers l'antenne des Forces spatiales de la Confédération. Li Chang répondit aussitôt à son appel.

- Vous devez absolument nous intercepter, transmit-il. Ces imbéciles vont me faire sortir de Culey si personne ne les arrête.

- Entendu, ne vous inquiétez pas, j'appelle une escouade d'agents de terrain. Nous arriverons à temps au spatioport.

- Est-ce qu'on a quelqu'un au centre de contrôle spatial ?

- Oui, capitaine.

- Alertez-le ; veillez à ce qu'il annule l'autorisation de départ de Duchamp. Je veux que le Vengeance de Villeneuve reste bloqué sur son quai.

- Je m'en occupe. Ne vous faites pas de souci.

De toute évidence, Desmond et Madeleine avaient élaboré leur itinéraire avec beaucoup de soin pour éviter de se faire repérer. Ils conduisirent Erick dans la section résidentielle de Culey, une ruche taillée dans le roc, empruntant une succession d'ascenseurs publics. Une fois parvenus dans les niveaux supérieurs, où la gravité était inférieure à un dixième de g, ils abandonnèrent le lit et entraînèrent Erick dans un labyrinthe de passages creusés à même la roche. Il s'agissait sans doute d'un ancien réseau de maintenance ou d'inspection, où la majorité des processeurs réseau étaient hors service. Le lieutenant Li Chang ne suivit leur progression qu'avec difficulté.

Dix-huit minutes après être sortis de l'hôpital, ils arrivèrent à la base de l'axe du spatioport. Plusieurs personnes leur lancèrent des regards intrigués lorsqu'ils traversèrent la grande salle axiale en flottant pour gagner une capsule de transit inoccupée.

- Nous sommes deux minutes derrière vous, télétransmit Li Chang. Heureusement qu'ils ont suivi des chemins détournés, ça vous a ralentis.

- Où en est-on avec l'autorisation de départ ?

- Dieu sait comment Duchamp a réussi son coup, mais le commissaire Ri Drak a donné le feu vert au Vengeance de Villeneuve. L'antenne des Forces spatiales a officiellement déposé plainte auprès du conseil de Culey. Cela devrait nous permettre d'obtenir une suspension, sinon une annulation pure et simple ; les adversaires politiques de Ri Drak vont sûrement tenter d'exploiter cet incident.

La capsule les conduisit au quai où était amarré le Vengeance de Villeneuve. Ce fut un trajet des plus pénibles ; à l'instar des autres équipements de l'astéroïde, les tubes de transit avaient grand besoin d'être réparés, voire carrément remplacés. Chaque fois que la capsule passait sur un tronçon de voie non alimenté, elle se mettait à vibrer de toute sa masse, et l'intensité lumineuse des consoles diminuait avant de reprendre soudain tout son éclat. Elle s'arrêta à plusieurs jonctions, comme si l'ordinateur régulant le trafic intérieur du spatioport avait des doutes sur sa destination.

- Tu peux manouvrer un peu à présent ? demanda Madeleine à Erick, espérant que l'apesanteur rendrait ses déplacements moins difficiles.

Elle portait deux des modules médicaux auxiliaires attachés aux packages qui le recouvraient comme une armure, et qui infusaient dans ses nouveaux implants toute une pharmacopée de liquides nutritifs.

- Désolé, c'est trop difficile, transmit-il en réponse. Ça lui permettrait peut-être de gagner trente secondes. Madeleine et Desmond échangèrent un regard de martyr, puis firent sortir Erick de la capsule de transit. Les corridors à section hexagonale qui entouraient le quai étaient en matériau composite blanc, mais le passage de plusieurs générations d'astros et de techniciens les avaient fait virer au gris. Ils étaient piquetés de prises-crampons dont il ne restait plus aujourd'hui que des moignons sans aucune

**utilité. Ce qui n'avait pas grande importance, les habitués du spatioport de Culey n'étant plus des novices depuis longtemps. Madeleine et Desmond se contentèrent donc de placer Erick sur l'axe de symétrie du corridor, redressant sa course de temps à autre pour lui éviter de heurter une paroi.**

**Dès que la porte de la capsule de transit se fut refermée, Erick perdit la liaison avec le lieutenant Li Chang. Il regretta que les packages nanoniques l'empêchent de soupirer. Est-ce que plus rien ne marchait dans ce trou à rats qui passait pour une colonie ? L'une de ses unités médicales émit un bip d'avertissement.**

**- C'est bientôt fini, murmura Madeleine, se méprenant sur le sens de ce signal.**

**Erick battit des paupières, le seul mode d'expression qui lui soit désormais autorisé. Ces deux-là risquaient leur peau pour le sauver, alors qu'il était prêt à les livrer aux autorités dès qu'ils accosteraient dans un spatioport civilisé. Et pourtant, il avait tué pour les protéger, leur permettant ainsi de se livrer au meurtre et à la piraterie. Et dire qu'il s'était cru promis à une carrière prestigieuse en demandant une mutation au SRC. Avec le recul, sa vanité lui apparaissait comme bien stupide.**

**Son regard se posa sur une trace de brûlure de deux centimètres de diamètre maculant la paroi en matériau composite. Qu'il ait été alerté par son instinct ou par un programme d'analyse sensorielle étendue bien rédigé, seul le résultat comptait. Cette trace se trouvait sur un panneau d'inspection du réseau de communication, et elle était toute fraîche. Lorsqu'il passa en mode infrarouge, elle émettait encore une lueur rosé. Et d'autres traces lui apparurent, formant une petite constellation rougeoyante le long des parois du corridor, chaque étoile correspondant à un panneau d'inspection.**

**- Madeleine, Desmond, n'allez pas plus loin, télétransmit-il. Quelqu'un a saboté le réseau local.**

**Desmond interrompit sa progression en tapant par réflexe sur une prise-crampon cassée. Il empoigna Erick pour l'immobiliser.**

**- Je n'arrive même pas à ouvrir un canal vers l'astronef, se lamenta-t-il.**

**- Tu crois qu'ils se sont introduits dans le module de vie ? demanda Madeleine.**

**Ses rétines renforcées scannaient les panneaux endommagés.**

**- La paranoïa de Duchamp est tellement aiguisée qu'il les aurait sûrement repérés. On aura du pot s'il daigne seulement nous ouvrir le sas.**

**- Mais ils sont armés ; ils ont pu forcer le passage. Et ils sont devant nous.**

**Inquiet et hésitant, Desmond scruta le corridor légèrement incurvé. Dix mètres plus loin se trouvait une jonction à quatre embranchements, dont l'une conduisait directement au sas du quai. Il n'entendait aucun bruit hormis le ronronnement saccadé du système de maintenance environnementale.**

**- Retournez dans la capsule de transit, transmit Erick. Son processeur réseau est en état de marche et on pourra ouvrir un canal vers l'astronef, même s'il faut pour cela passer par l'antenne extérieure.**

**- Bonne idée, dit Madeleine.**

**Prenant appui sur une prise-crampon, elle poussa Erick par les épaules pour rebrousser chemin le long du corridor. Desmond se faufila autour d'eux, vif comme un poisson. Comme elle jetait un coup d'oeil derrière elle, elle aperçut des ombres mouvantes au niveau de la jonction.**

**- Desmond !**

**Elle glissa une main sous sa veste, à la recherche de son pistolet ITP. Son coude heurta la paroi, et elle se retrouva en train de tourner sur elle-même. D'une main, elle tenta de se raccrocher au mur pour ralentir ses mouvements pendant que, de l'autre, elle continuait de**

déboucler son holster récalcitrant. Ses pieds rencontrèrent Erick, qui alla se cogner contre la paroi. Il rebondit, traînant derrière lui un fouillis de tubes, et ses modules auxiliaires s'envolèrent.

Shane Brandes, l'ingénieur fusion du Dechal, émergea du corridor conduisant au sas ; il portait la salopette couleur cuivre de la compagnie d'entretien du spatioport. Il lui fallut deux secondes pour reconnaître la femme qui, quatre mètres devant lui, s'escrimait à dégager une arme coincée dans sa veste. Il en hoqueta de stupéfaction.

- Pas un geste, connard ! hurla Madeleine, partagée entre la panique et l'excitation.

Elle parvint enfin à pointer son pistolet ITP sur l'astro terrifié. Comme son corps continuait de tournoyer, elle était obligée de ne pas le perdre de vue. Cinq programmes de combat distincts passèrent en mode primaire ; sa confusion était telle qu'elle avait appelé la classification générale plutôt que des fichiers individuels. Son esprit se retrouva encombré de manouvres à effectuer pour éviter une salve de guêpes de combat. S'efforçant d'ignorer le flot de données et de vecteurs de vol en haute accélération, elle braqua le canon de son arme sur Brandes, qui semblait disposé à lever les mains en l'air, ou plutôt vers le sol vu qu'il lui apparaissait la tête en bas.

- Qu'est-ce que je fais ? cria-t-elle à Desmond.

Celui-ci se débattait avec Erick, tentant de mettre un terme aux mouvements aléatoires du blessé.

- Contente-toi de le tenir en respect, répondit-il.

- D'accord.

Elle accentua son étreinte sur la crosse pour empêcher l'arme de trembler ; écartant les jambes, elle parvint à se stabiliser.

- Vous êtes combien ? demanda-t-elle à Brandes.

- Je suis tout seul.

Madeleine réussit enfin à dompter ses programmes rétifs. Un maillage bleu néon se superposa à son champ visuel, et une mire se verrouilla. Elle visa un point situé à dix centimètres de la tempe de Brandes et tira. Le matériau composite se mit à craquer et à bouillir, projetant un plumet de fumée d'un noir inquiétant.

- Seigneur. Il n'y a personne d'autre que moi, je le jure ! J'étais censé saboter les câbles ombilicaux de l'astronef et démolir le réseau local du quai avant...

- Avant quoi ?

Comme tous les programmes de discrimination audio étaient passés en mode primaire, tout le monde entendit s'ouvrir la porte de la capsule de transit.

Desmond activa aussitôt un programme tactique et ouvrit un canal sécurisé vers Madeleine. Leurs programmes respectifs se mirent en interface, coordonnant leurs réactions. Il se tourna vers la lumière qui émergeait de la porte, dégainant son pistolet ITP avec une souplesse qui devait tout à ses renforts électroniques.

Lorsque Hasan Rawand descendit de la capsule, il brûlait d'un enthousiasme encore plus délicieux que celui procuré par un programme stim illégal. Il se voyait dans la peau d'un rapace, fondant à toute vitesse sur une proie inconsciente du sort qui l'attendait.

Le spectacle qu'il découvrit dans le corridor le heurta. La situation était si inattendue qu'il souriait encore avec assurance lorsque le pistolet ITP de Desmond se verrouilla sur son crâne. Stafford Charlton et Harry Levine faillirent entrer en collision avec lui quand ils descendirent à leur tour de la capsule ; agissant en professionnels, les quatre mercenaires qu'ils avaient recrutés pour leur puissance de feu tentèrent de saisir leurs armes.

- Rawand, j'ai programmé un système de l'homme mort, dit Desmond en élevant la voix. Si tu me tires dessus, tu y passes.

Le capitaine du Dechal poussa un juron. Derrière lui, les mercenaires avaient des difficultés à se déployer vu l'étroitesse du corridor. Des télétransmissions codées lui apprirent que trois d'entre eux avaient l'astro du Vengeance de Villeneuve en ligne de mire. Si vous nous en donnez l'ordre, nous pouvons vaporiser son pistolet. Résultat garanti.

Hasan Rawand soupesa ses chances et décida qu'elles étaient douteuses. Ses yeux se posèrent sur la silhouette enveloppée de nanoniques médicales.

- C'est bien la personne à laquelle je pense ? s'enquit-il.

- Aucune importance, rétorqua Desmond. Maintenant, écoutez-moi bien : que personne ne fasse de mouvement brusque. C'est clair ? Comme ça, nous éviterons tout incident tragique. Ce que nous avons ici est ce qu'on appelle une impasse. Vous me suivez ? Personne ne va remporter la bataille, en particulier si quelqu'un se met à tirer dans ce corridor. Par conséquent, je propose une trêve qui nous donnera à tous le temps de nous regrouper afin de mieux nous entre-déchirer la prochaine fois.

- Je ne suis pas tout à fait d'accord, dit Hasan. Je n'ai rien à te reprocher, Lafoe, ni à toi, Madeleine. C'est votre capitaine que je veux, ainsi que cet assassin de Thakrar. Vous pouvez partir quand vous voulez, tous les deux. Personne ne vous tirera dessus.

- Tu n'as aucune idée des épreuves que nous avons traversées, dit Desmond avec une colère qui le surprit lui-même. Je ne sais pas comment ça se passe à bord de ton astronef, Rawand, mais, dans notre équipage, on n'a pas l'habitude de laisser un camarade au premier pépin qui se présente.

- Quelle noblesse de cour, railla Hasan.

- Okay, voici ce qui va se passer. Nous allons monter à bord du Vengeance de Villeneuve, tous les trois, et nous allons emmener Brandes pour assurer nos arrières. A la première gaffe de votre part, Madeleine le fera rôtir.

Hasan se fendit d'un sourire de roué.

- Et alors ? De toute façon, c'était un ingénieur minable.

- Rawand ! protesta l'intéressé.

- Arrête tes conneries ! rugit Desmond.

- Stafford, brûle-moi l'un de ces modules médicaux auxquels notre cher Erick est si attaché, ordonna Hasan.

Stafford Charlton ricana et tourna légèrement son pistomaser. Le module qu'il visait émit un bruit de craquement lorsque le jet de radiation transperça son enveloppe. Des lézardes s'y formèrent, d'où jaillirent des fluides bouillonnants expulsés par les vessies. Plusieurs tubes se détachèrent, émettant des geysers de produits chimiques qui firent tournoyer l'ensemble comme un bouquet de serpents en furie.

Desmond n'eut même pas à télétransmettre un ordre ; agissant en fonction des évaluations transmises par leurs programmes en liaison, Madeleine répliqua aussitôt avec son pistolet ITP. La pulsation thermique emporta la moitié des chairs du mollet gauche de Shane Brandes. Poussant un hurlement de douleur, il empoigna son membre mutilé. Ses naneuroniques érigèrent des blocs le long de ses axones, et il ne poussa plus que des sanglots étouffés.

Hasan Rawand plissa les yeux, et ses rétines renforcées absorbèrent la totalité de la scène. Il fit passer en mode primaire un programme d'analyse tactique, qui lui proposa une alternative bien tranchée : battre en retraite ou ouvrir le feu. Le taux de pertes dans son camp était estimé à cinquante pour cent, Shane compris. Quand il ajouta un objectif secondaire, à savoir la pénétration du Vengeance de Villeneuve, on lui proposa une unique option : retraite et réorganisation.

- T'as envie de jouer à quitte ou double ? demanda Desmond d'une voix posée.

Hasan lui jeta un regard mauvais ; être vaincu, c'était déjà grave, mais se faire insulter, c'était presque intolérable.

Les portes de la capsule de transit s'ouvrirent à nouveau. Une sphère grosse comme le poing surgit dans le corridor, émettant un éclat insoutenable. Comme Hasan Rawand et ses acolytes étaient les plus proches des portes, ils reçurent le plein impact de ce blitz photonique. Deux des mercenaires, dont la sensibilité rétinienne était réglée au maximum, furent aussitôt aveuglés, leurs implants saturés. Les autres eurent l'impression qu'un flash solaire pénétrait leurs globes oculaires et le tissu spongieux de leur cervelle. Leur instinct et leurs programmes d'analyse et de réaction leur dictèrent le même acte protecteur : ferme tes paupières et plaque tes mains sur tes yeux.

Invisibles au sein de cette incandescence, les trois agents de terrain du SRC surgirent dans le corridor, sur les talons du lieutenant Li Chang. Ils étaient vêtus d'une armure lisse d'un gris neutre, et leurs capteurs optiques étaient programmés pour filtrer l'intensité de la grenade quasar.

- Éliminez les hommes de Rawand et récupérez Erick, ordonna Li Chang.

Une nouvelle grenade jaillit du chargeur fixé à son avant-bras, visant la partie du corridor où se trouvait Desmond. Elle n'atteignit jamais sa cible, détournée par l'un des mercenaires aveuglés secoué de convulsions.

Les mercenaires avaient mis leurs programmes de combat en liaison pour coordonner leurs réactions. Grâce à leurs routines de guidage et d'orientation, ils purent localiser approximativement les portes de la capsule et pointer leurs armes sur elles. Il y eut un feu roulant de pulsations thermiques et de rayons maser.

Les couches protectrices des armures de Li Chang et de ses hommes détournèrent ou absorbèrent la plupart des coups qui portèrent. Les parois en matériau composite du corridor ne disposaient pas de cette protection. Des flammes jaillirent au sein de fontaines de fumée. On entendit retentir les signaux d'alarme. Des

jets d'épais gaz extincteur gris apparurent en rugissant, se transformant en masses de liquide huileux couleur turquoise dès qu'ils entraient en contact avec une flamme et maculant toute surface combustible. Cette substance bouillonnante se coagula autour des grenades quasars, les étouffant proprement.

L'escouade de Li Chang répliqua, éliminant aussitôt trois mercenaires. Mais leurs cadavres entremêlés bloquèrent le corridor et formèrent un bouclier empêchant toute nouvelle salve d'armes énergétiques. Hasan et ses acolytes survivants s'empressèrent de se regrouper.

Li Chang se fraya un chemin dans les tourbillons de gaz extincteur pour s'escrimer sur l'un des cadavres. Les gants de son armure n'avaient aucune prise sur quoi que ce soit. La moindre surface était poisseuse de gaz. Deux rayons maser l'atteignirent au torse et à l'épaule alors qu'elle tentait de forcer le passage. Elle vit le gaz se cristalliser le long de leur trajectoire rectiligne. L'un des agents de terrain était à ses côtés, tentant d'agripper le cou du mercenaire mort. Le corps de celui-ci s'agitait entre eux, leur rendant tout mouvement impossible.

Une impulsion thermique s'écrasa sur son armure, aussitôt diffractée. Elle ricocha sur le cadavre, sur la peau duquel apparut une tache qui allait en brunissant. De la fumée monta de ses vêtements, attirant le gaz extincteur qui se mit à former un nuage de buée.

Les naneuroniques de Li Chang durent activer un programme anti-nausée.

- Fléchettes intelligentes, dit-elle, élaborant des paramètres de visée.

Une volée de fléchettes longues d'un centimètre s'éleva de son ceinturon. Il s'agissait de minuscules missiles programmables se propulsant par de petits jets ioniques. Ils s'envolèrent dans la brume, contournant sans difficulté les cadavres des mercenaires, et foncèrent vers l'autre bout du corridor.

**Li Chang entendit ce qui ressemblait à un petit feu d'artifice lorsque plus de deux cents missiles EE détonèrent en l'espace de trois secondes. Des vrilles clignotantes de lumière blanc-bleu s'insinuèrent entre les cadavres flottants. Des vagues d'électricité statique déferlèrent sur les parois en matériau composite. Un soudain appel d'air l'attira irrésistiblement vers la source de cette foudre assourdissante. Les trois cadavres se mirent à bouger. Un signal d'alarme retentit, signalant une dépressurisation, son sifflet métallique produisant un effet Doppler à mesure que l'air s'échappait. Des écoutilles de secours se mettaient en place le long du corridor, scellant la section endommagée.**

**- Capitaine Thakrar ? télétransmit-elle. Capitaine, vous êtes là?**

**Elle suivit les cadavres et découvrit la boucherie qu'avaient causée les fléchettes intelligentes. Une galaxie de globules de sang tournait autour des torses déchiquetés d'Hasan Rawand et de ses complices. Elle supposa qu'ils étaient quatre en tout. Difficile à dire.**

**Des lambeaux de chair sanguinolente se plaquaient contre les fissures du mur, agissant comme des sceaux temporaires, qui frémissaient sous l'effet de la pression avant d'être avalés par le vide. Retenant son souffle - ce qui était ridicule, son armure étant équipée de réserves d'oxygène -, Li Chang se jeta au milieu de cette masse répugnante, tiquant chaque fois que les capteurs tactiles de l'armure lui signalaient consciencieusement qu'un objet glissait le long de son flanc.**

**Passé l'obstacle, le corridor était désert. Une écoutille de secours bloquait l'accès à la jonction. Li Chang se traîna jusqu'à elle. Le vent se calmait à présent, la quasi-totalité de l'air s'était échappée.**

**Il y avait un petit hublot au centre de l'écoutille. Lorsque Li Chang pressa contre lui les capteurs de son casque, elle ne vit qu'une autre section de corridor, bordée et terminée par des écoutilles également closes. Le capitaine Thakrar et les astros du Vengeance de Villeneuve étaient invisibles.**

**Ce fut à ce moment-là qu'un nouveau son vint se joindre au concert des signaux d'alarme, dont l'intensité allait en diminuant : un**

grondement de basse qui se transmettait jusqu'à elle par l'intermédiaire du sol et des mur. Les panneaux lumineux clignotèrent, puis s'éteignirent. De petites ampoules de secours émirent bientôt une lueur blanc-bleu.

- Ô mon Dieu, non, murmura-t-elle dans son casque. Je lui avais promis, je lui avais dit qu'il serait en sécurité.

Le Vengeance de Villeneuve décollait directement du quai. André avait débloqué les attaches de sa plate-forme, mais, en l'absence du chef de quai, il ne pouvait pas se débarrasser du boyau-sas et des câbles ombilicaux. Il activa les tubes de propulsion secondaires, et l'énergie des générateurs principaux porta l'hydrogène à une température tout juste inférieure à celle de la fusion. Des nuages d'ions bleus apparurent autour du vaisseau sphérique qui s'élevait péniblement. Les câbles et les conduits fixés à la coque inférieure se tendirent, puis se rompirent ; des jets de fluide réfrigérant, d'eau et de carburant cryogénique arrosèrent le quai cylindrique. Une fois que l'astronef survola la plate-forme, le feu de ses machines vint frapper les entretoises, les réduisant en bouillie en l'espace de quelques secondes. Le boyau-sas s'étira jusqu'au point de rupture, puis s'arracha au quai, emportant avec lui des espars, des câbles de données et des pinces de fixation.

- Qu'est-ce que vous foutez, Duchamp ? demanda un contrôleur spatial furibond. Éteignez vos moteurs, tout de suite !

Le Vengeance de Villeneuve s'éloignait du quai sur une colonne d'ions rayonnants. Dans son sillage, parois et poutrelles s'affaissaient et se mettaient à fondre.

André n'était que vaguement conscient des dégâts colossaux que causait son départ. Il avait besoin de toute sa concentration pour piloter l'astronef. Les plates-formes DS de Culey étaient verrouillées sur lui, mais il savait qu'elles n'oseraient pas tirer tant qu'il serait près de l'astéroïde. Il ordonna fébrilement la fermeture de toutes les écoutilles.

Un anneau de réservoirs cryogéniques placé autour de la bordure du quai finit par exploser sous l'effet du bombardement constant que lui

**infligeait le vaisseau. La réaction en chaîne projeta un peu partout des colonnes de vapeur blanche et des nuages de débris. La structure du quai dans son ensemble commença à céder sous la force de ces multiples explosions. À mesure que les vibrations se propageaient dans l'ensemble du spatioport, les mécanismes de régulation cinétique placés dans l'axe de rotation approchèrent du point de surcharge.**

**Le front d'ondes créé par l'explosion des réservoirs frappa le Vengeance de Villeneuve, et des éclats percèrent la coque de silicone noire en une douzaine d'endroits. L'astronef fut violemment secoué. Un horizon des événements se referma autour de sa coque, puis rétrécit et disparut.**

**C'était la troisième fois que Gerald Skibbow se rendait à la salle commune, une vaste pièce en forme de demi-cercle taillée dans le roc de Guyana, dont les grandes portes vitrées avaient une vue imprenable sur la seconde caverne d'habitation de l'astéroïde. Quoique d'aspect convivial, la salle commune se trouvait au centre géométrique du sanatorium de la Flotte royale, et elle était protégée par un dispositif de sécurité aussi rigoureux que discret. Les patients et le personnel s'y mêlaient librement, ce qui créait une atmosphère que les médecins espéraient décontractée. Le but était de recréer un semblant de sociabilité chez les patients victimes d'un traumatisme, du stress ou, dans nombre de cas, d'un interrogatoire trop poussé. La salle commune était ouverte à tous ; on pouvait s'asseoir dans un fauteuil confortable, boire un verre et manger sur le pouce, ou encore participer à des jeux de société.**

**Gerald Skibbow détestait la salle commune. La caverne artificielle de l'astéroïde était trop étrangère à son expérience. Son paysage en cyclorama le troublait, et l'aspect moderne et coûteux de la salle lui rappelait l'arche qu'il avait tant souhaité fuir. Il n'avait pas envie de voir resurgir ses souvenirs. Sa famille elle aussi n'était plus qu'un souvenir.**

**Durant les premiers jours ayant suivi son débriefing psychologique, il avait supplié ses tortionnaires de mettre un terme à ces souvenirs avec l'aide de leurs astucieuses machines (ou alors de le tuer). Comme il avait encore des nanoniques dans la cervelle, ils n'auraient**

**eu aucune difficulté à le purger, à le débarrasser de son passé si douloureux. Mais le Dr Dobbs avait fait non de la tête en souriant, lui déclarant qu'ils souhaitaient le guérir et non le persécuter.**

**Gerald en était venu à mépriser son sourire compatissant et l'intransigeance qu'il dissimulait. Ce sourire le condamnait à vivre dans un maelstrôm d'images insoutenables : la savane, les soirées en famille, la fatigue qui le prenait à la fin d'une dure journée de labeur, ces journées si splendides, marquées par une succession de petits triomphes. Bref, le bonheur. Un bonheur qu'il avait perdu et qu'il ne retrouverait jamais, il le savait bien. Si les militaires de Kulu le plongeaient délibérément dans ses souvenirs, c'était pour le punir de s'être trouvé sur Lalonde et d'avoir favorisé l'épidémie de possession, il en était désormais persuadé. C'était la seule façon d'expliquer leur refus de lui venir en aide. Ils le rendaient responsable et tenaient à ce qu'il en prenne conscience. Ses souvenirs soulignaient le fait qu'il n'avait plus rien, qu'il n'était plus rien, qu'il avait trahi les seules personnes qu'il ait jamais aimées. Ses souvenirs l'empêchaient de sortir de la spirale de l'échec.**

**Quant à ses autres blessures, celles que lui avait values sa rencontre avec le commando de Jenny Harris, les nanoniques médicales les avaient soignées avec toute l'efficacité voulue. Sa tête était encore striée de cicatrices car, quelques jours plus tôt, il avait tenté de la déchiqueter pour faire fuir de son esprit les visages des siens ; si ses ongles réussissaient à arracher la peau, s'était-il dit, il ne lui resterait plus qu'à s'ouvrir le crâne pour libérer sa famille chérie. Mais des aides-soignants baraqués s'étaient jetés sur lui, et le sourire du Dr Dobbs s'était fait triste. Ensuite, il avait eu droit à une dose de tranquillisants, puis à une série de séances sur le divan du psychiatre, qui l'avait prié d'exprimer ses sentiments. Ça n'avait servi à rien. Et ça n'avait rien d'étonnant.**

**Assis sur un tabouret devant le comptoir, Gerald demanda une tasse de thé. Le barman sourit et dit :**

**- Oui, monsieur. Je vais aussi vous donner quelques biscuits. On lui servit sa commande sur un plateau. Il versa du thé dans sa tasse en se concentrant. Ces derniers temps, ses réactions semblaient émoussées, et il avait apparemment perdu la perception du relief. Le**

monde était plat, refusait de réagir à ses gestes ; peut-être que ce n'était pas sa faute mais celle du monde, après tout.

Calant ses coudes sur le comptoir en bois verni, il prit la tasse des deux mains et sirota lentement. Ses yeux parcoururent les assiettes, les bols et les carafes ouvragés qui décoraient le bar. Ce spectacle n'avait aucun intérêt, mais au moins le dispensait-il de regarder au-dehors et d'être pris de vertige à la vue de la caverne. La première fois qu'on l'avait conduit ici, il avait tenté de se jeter dans le vide. La salle commune se trouvait à cent cinquante mètres de hauteur, après tout. Deux autres patients l'avaient encouragé de leurs rires lorsqu'il avait voulu enjamber la rambarde du balcon. Mais il avait été pris dans un filet de sécurité. Une fois qu'il eut cessé de bondir dans ses rets, il était retourné dans la salle commune, où l'attendait le sourire tolérant du Dr Dobbs.

A l'autre bout du comptoir se trouvait un holoécran branché sur une émission d'actualités (sûrement censurée - pas question d'exciter les patients). Gerald changea de tabouret afin de mieux entendre le commentaire. Le présentateur était un bel homme aux cheveux argentés parlant d'une voix pondérée. Et souriant - évidemment. Il disparut pour laisser la place à une image d'Ombey prise en orbite basse, avec le continent de Xingu en son centre. Bizarrement, la pointe située au sud brillait d'un éclat rouge vif, contrastant avec les bruns et les verts de la masse continentale. La dernière anomalie à affecter Morton-ridge, entendit Gerald. Elle empêchait malheureusement de voir ce qui se passait dans la péninsule. Selon la Flotte royale de Kulu, ce nuage correspondait à un effet de rupture dans le réel tel qu'on l'avait observé sur la planète des Laymils ; mais, soulignait-on, quoi qu'aient manigancé les possédés, il leur était impossible d'emporter Ombey hors de cet univers. Ils n'étaient pas assez nombreux pour cela ; ils n'avaient pas assez de puissance. Et le nuage rouge s'arrêtait au niveau du coupe-feu. Frappée à deux reprises par les lasers d'une plate-forme DS en orbite basse, la frange du nuage rouge avait reculé, respectant la zone démilitarisée.

L'image de ce déconcertant nuage fut remplacée par un montage rapide montrant des immeubles gouvernementaux et des militaires au visage fermé y pénétrant ou en sortant et refusant de répondre aux questions des journalistes. Gerald trouva le reportage difficile à

suivre, mais il en retint que la crise de Mortonridge allait être " résolue " et que " certains plans " allaient être " lancés ".

Les crétins. Les inconscients. Ils n'avaient toujours rien compris, même après avoir pressé son esprit comme un citron.

Il sirota une nouvelle gorgée de thé, sentant son humeur devenir contemplative. Avec un peu de chance, peut-être que les possédés allaient déclencher une nouvelle offensive ; de cette façon, sa misère prendrait fin pour de bon en même temps qu'il replongerait dans les ténèbres.

Vint ensuite un reportage sur l'incursion de harpies survenue la veille. Cinq astronefs avaient émergé dans le système d'Ombey ; deux d'entre eux avaient frôlé la planète, les trois autres se dispersant dans les quelques colonies-astéroïdes. Prenant soin de garder leurs distances, restant hors de portée des plates-formes DS, ils avaient replongé dans des trous-de-ver dès que la Flotte royale avait envoyé des vaisseaux pour les intercepter. Apparemment, ils avaient eu pour mission de télétransmettre un senso-enregistrement à tous les réseaux de communication vers lesquels ils pouvaient ouvrir un canal.

Léonard DeVille apparut sur l'holoécran, déclarant que le senso-enregistrement en question était regrettable et espérant que les citoyens seraient suffisamment lucides pour ne voir en lui qu'une grotesque propagande. Quoi qu'il en soit, ajouta-t-il d'un air dédaigneux, vu que la quarantaine était toujours en vigueur, toute personne suffisamment crédule pour se laisser berner serait à l'abri des griffes de Kiera Salter. Il était tout simplement impossible de rallier Valisk. Le présentateur reprit la parole.

" Voici à présent un bref extrait de ce senso-enregistrement ; en accord avec les recommandations du gouvernement, nous avons décidé de ne pas le diffuser dans son intégralité. "

Sur l'holoécran apparut une superbe adolescente à la tenue franchement vaporeuse.

Gerald tiqua. Un flot de souvenirs déferla sur lui, un flot d'images bien plus nettes que tout ce que percevaient ses yeux.

Le passé et le présent se disputèrent la maîtrise de son esprit.

" Ils vont vous dire de ne pas accéder à cet enregistrement, vous savez, dit la fille. En réalité, ils vont prendre la chose très au sérieux... "

Sa voix : une harmonie qui résonnait dans le moindre de ses souvenirs. La tasse qu'il tenait dans ses mains tomba sur le comptoir, projetant du thé brûlant sur sa chemise et son pantalon.

" ... vos parents, votre grand frère, les autorités qui dirigent votre lieu de résidence. Je ne vois vraiment pas pourquoi. Sauf que, bien entendu, je fais partie des possédés... "

- Marie ?

Il avait la gorge tellement serrée qu'il pouvait à peine chuchoter. Deux aides-soignants assis à une table toute proche échangèrent un regard inquiet.

" ... de ces démons... "

- Marie ! (Gerald avait les larmes aux yeux.) Ô mon Dieu.

Ma chérie !

Les deux aides-soignants se levèrent, et l'un d'eux transmit un code d'alerte au réseau du sanatorium. Les autres patients présents dans la salle commune avaient remarqué le comportement de Gerald. Plusieurs d'entre eux se mirent à sourire : ça y est, le cinglé a une nouvelle crise.

- Tu es vivante ! (Prenant appui sur ses deux mains, il tenta de sauter par-dessus le comptoir.) Marie !

Le barman se précipita vers lui, une main tendue pour le repousser.

**- Marie ! Mon bébé, ma chérie.**

**Handicapé par ses perceptions défaillantes, Gerald rata complètement son saut et s'écrasa sur le sol derrière le comptoir. Le barman eut le temps de pousser un cri de surprise, puis il se prit les pieds dans le corps de Gerald et tomba à la renverse, se cognant violemment la tête. En agitant les bras, il fit choir une cascade de verres sur le carreau.**

**Chassant les éclats coupants de ses cheveux, Gerald releva vivement la tête. Marie se tenait toujours au-dessus de lui, un sourire aimant aux lèvres. Un sourire qui lui était adressé. Elle voulait revoir son papa.**

**- MARIE !**

**Il se releva d'un bond au moment précis où les deux aides-soignants arrivaient près du comptoir. Le premier l'agrippa par sa chemise, l'éloignant de l'holoécran. Gerald pivota sur lui-même pour affronter ce nouvel obstacle, poussa un hurlement de rage et frappa. Le programme de combat à mains nues de l'aide-soignant pouvait à peine réagir à une attaque aussi soudaine. Obéissant aux ordres lancés par des impulsions priori-..Jres, ses muscles se tordirent pour lui permettre d'esquiver le coup. Pas tout à fait assez vite. Le poing de Gerald s'écrasa sur sa tempe. Plusieurs mois de travaux à la ferme l'avaient rendu fort comme un bouf. L'aide-soignant retomba sur son collègue, et tous deux agitèrent les bras pour ne pas perdre l'équilibre.**

**Cris et vivats retentissaient dans toute la salle. Un patient attrapa une plante verte et la jeta sur un infirmier distrait. On entendit un signal d'alarme. Les membres du personnel saisirent leurs brouilleurs neuraux.**

**- Marie ! Je suis là, mon bébé.**

**Enfin parvenu devant l'holoécran, Gerald colla son visage sur le plastique frais. Il faillit se casser le nez. À quelques centimètres de lui, sa fille souriait en minaudant, composée d'un nuage compact de minuscules sphères lumineuses.**

**- Marie ! Laisse-moi entrer, Marie. (Il se mit à cogner sur l'écran.) Marie !**

**Elle s'évanouit. Le présentateur aux cheveux d'argent se fendit d'un sourire. Poussant un hurlement de frustration, Gerald se mit à marteler l'écran de toutes ses forces.**

**- Marie. Reviens. Reviens.**

**Des filets de sang provenant de ses phalanges tuméfiées coulaient sur le visage bronzé du présentateur.**

**- Bon Dieu, grogna le premier aide-soignant.**

**S'emparant de son brouilleur neural, il visa le dos de Gerald et tira. Gerald se figea, puis ses membres se mirent a tressaute^ Un long gémissement monta de ses lèvres lorsqu il s effondra sur le sol. Il réussit à prononcer une dernière fois le nom de Marie avant de sombrer dans les ténèbres.**

# *14*

**Vu la légère tendance à la paranoïa des ploutocrates de Tranquillité, l'infrastructure médicale de l'habitat bénéficiait en abondance d'investissements et de généreuses donations. En conséquence, le taux d'occupation des lits n'était jamais de cent pour cent, ce qui était fort heureux étant donné les circonstances. Après avoir connu vingt ans durant une sous-utilisation chronique, l'aile pédiatrique de l'hôpital Prince-Michael était aujourd'hui pleine à craquer. D'où l'état d'émeute permanente que connaissait son corridor principal pendant la journée.**

**Lorsque Ione y fit une visite, la moitié des enfants de Lalonde chahutaient joyeusement sur les lits et autour des tables. Ils jouaient aux possédés et aux mercenaires, et c'étaient toujours ces derniers qui l'emportaient. Les deux camps adverses passèrent près d'elle en courant, ignorant qui elle était et s'en souciant comme d'une guigne (son escorte de sergents était restée à l'extérieur). Le Dr Giddings,**

chef du service Pédiatrie, l'aperçut et se précipita vers elle, en dépit de son épuisement évident. Proche de la trentaine, ce grand échalas au comportement enthousiaste avait l'habitude de souligner ses propos de gestes saccadés. Son visage poupin lui conférait un air juvénile des plus engageants. Ione se demanda s'il avait subi des modifications cosmétiques ; aux yeux d'un enfant, ce visage affable évoquait irrésistiblement celui d'un grand frère digne de confiance.

- Excusez-moi, madame, bafouilla-t-il. Nous ne savions pas que vous alliez venir nous voir.

Il tenta de rajuster le sceau de sa blouse blanche tout en jetant autour de lui des regards inquiets. Des polochons et des draps froissés traînaient un peu partout, et des peluches animées se baladaient entre les lits, riant ou déclamant en boucle leurs répliques les plus connues. (Sans doute en vain, songea Ione, car ces enfants ignoraient tout des séries AV les plus populaires du moment.)

- Je pense qu'ils m'en voudraient si vous leur demandiez de faire un peu d'ordre rien que pour moi, dit-elle en souriant. En outre, je les ai souvent observés ces jours derniers. Je ne suis ici que pour confirmer que leur adaptation se déroule bien.

Le Dr Giddings lui lança un regard prudent tout en passant une main dans ses cheveux roux en bataille.

- Oh oui, pas de problème de ce côté-là. Mais il est toujours facile d'amadouer un enfant. De bons repas, des jouets, des vêtements, des sorties dans le parc, tous les jeux de plein air dont ils ont envie... Ça ne manque jamais. À leurs yeux, l'habitat est un camp de vacances paradisiaque.

- Ils n'ont pas le mal du pays ?

- Pas vraiment. C'est surtout leur famille qui leur manque. La séparation cause inévitablement des problèmes psychologiques. (Il fit un geste de la main.) Mais, comme vous le voyez, nous faisons tout notre possible pour les occuper, comme ça ils n'ont pas le temps de penser à Lalonde. C'est plus facile avec les petits. Certains des plus grands se montrent récalcitrants ; ils sont sujets à des crises de

**déprime. D'un autre côté, je ne pense pas que ce soit bien grave. Pas sur le court terme.**

**- Et sur le long terme ?**

**- Le seul remède serait de les réunir avec leur planète et leurs parents.**

**- Cela va devoir attendre, je le crains. Mais vous avez néanmoins accompli un travail remarquable.**

**- Merci, murmura le Dr Giddings.**

**- Avez-vous besoin d'autre chose ? s'enquit Ione. Le pédiatre fit la grimace.**

**- Eh bien, du strict point de vue médical, ils sont tous rétablis à l'exception de Freya et de Shona ; et les bandages nano-niques prennent soin de ces deux-là. Elles devraient être guéries sous huit jours. Quant aux autres, je pense qu'ils ont avant tout besoin d'un environnement familial rassurant. Si vous lanciez un appel pour trouver des familles d'accueil, je suis sûr que nous aurions suffisamment de volontaires.**

**- Je vais demander à Tranquillité de faire une annonce et veiller à ce que les médias la répercutent.**

**Le Dr Giddings se fendit d'un sourire soulagé.**

**- C'est très aimable à vous, merci. Nous avions peur de ne pas avoir assez de candidats, mais si vous soutenez officiellement notre démarche...**

**- Je ferai de mon mieux, répliqua-t-elle d'un air enjoué. Cela vous dérange si je visite un peu ?**

**- Je vous en prie, dit-il, manquant trébucher lorsqu'il s'inclina.**

**Ione s'avança dans l'allée, contournant une fillette de trois ans ravie qui dansait avec une grosse grenouille animée vêtue d'un gilet jaune.**

Des deux rangées de lit s'était déversée une avalanche de jouets. Les autocollants holomorphes colonisaient les murs ainsi que quelques meubles, produisant des animations en relief qui tournaient en boucle, et le polype semblait parcouru de motifs irisés. Un lutin à la peau bleue remportait la plupart des suffrages : il se mettait le doigt dans le nez, puis lançait sur les passant des boulettes d'un jaune écourant. Les appareils médicaux demeuraient invisibles, étant discrètement encastrés dans les cloisons et les tables de chevet.

Au bout de l'unité il y avait une vaste salle commune, dans laquelle les enfants prenaient leurs repas autour d'une grande table. Les murs incurvés étaient creusés de deux grandes fenêtres ovales offrant une vue panoramique par-delà la coque de l'habitat. En ce moment, Tranquillité se trouvait au-dessus de la face nocturne de Mirchusko, mais les anneaux luisaient comme des arcs de givre, et le globe poli de Falsia émettait une douce lueur aiguë-marine. Les étoiles poursuivaient leur danse éternelle autour de l'habitat.

Devant l'une de ces fenêtres, une petite fille s'était blottie dans un nid de coussins pour contempler les merveilles astronomiques qui défilaient devant elle. Selon la mémoire locale de la strate neurale, cela faisait deux ou trois heures qu'elle était là, et elle se livrait à ce rituel tous les jours depuis l'arrivée du Lady Mac.

Ione s'accroupit auprès d'elle. Âgée d'une douzaine d'années, elle avait des cheveux courts d'un blond qui tirait sur l'argent.

Comment s'appelle-t-elle ? demanda Ione.

Jay Hilton. C'est l'aînée du groupe et en quelque sorte son chef. Elle est sujette à ces crises de déprime dont a parlé le Dr Giddings.

- Bonjour, Jay.

- Je vous reconnais, dit Jay en plissant le front. Vous êtes le seigneur de Ruine.

- Mon Dieu, me voilà découverte.

- Facile. Tout le monde dit que j'ai les mêmes cheveux que vous.

- Hmm, il ne s'en faut pas de beaucoup, en effet ; mais je les laisse pousser un peu en ce moment.

- C'est le père Horst qui a coupé les miens.

- Il a fait du bon travail.

- Évidemment.

- Et, d'après ce qu'on m'a dit, il n'y a pas que pour la coiffure qu'il s'est bien débrouillé.

- Oui.

- Tu ne joues pas beaucoup avec les autres enfants, n'est-ce pas?

Jay plissa les narines en signe de dédain.

- Ils jouent à des jeux de bébés.

- Ah. Tu préfères contempler les étoiles ?

- Mouais. Je n'avais jamais vu l'espace. Le vrai espace, comme celui-ci. Je croyais qu'il n'y avait que du vide, mais ça change tout le temps. Ces anneaux et tout le reste, c'est tellement joli. Le parc aussi, d'ailleurs. Tranquillité est joli partout.

- Merci. Mais tu ne serais pas mieux dans le parc ? Ça ne te fait pas du bien de rester tout le temps enfermée.

- Peut-être.

- J'ai dit une bêtise ?

- Non. C'est que... je pense qu'on est plus en sécurité ici.

- Ah bon ?

**- Oui. J'ai parlé à Kelly avant d'arriver, on était ensemble dans le spatiojet. Elle m'a montré tous ses enregistrements. Vous saviez que les possédés avaient peur de l'espace ? C'est pour ça qu'ils ont fabriqué ce nuage rouge, pour ne pas voir le ciel.**

**- Oui, je m'en souviens.**

**- C'est drôle, quand on y réfléchit : les morts qui ont peur du noir.**

**- Au moins ont-ils peur de quelque chose, Dieu merci. C'est pour ça que tu aimes t'asseoir ici ?**

**- Oui. Ça ressemble à la nuit ; ici, ils ne me feront rien.**

**- Il n'y a pas de possédés sur Tranquillité, Jay, je te le promets.**

**- Vous ne pouvez pas en être sûre. Personne ne peut en être sûr.**

**- D'accord. Disons que j'en suis sûre à quatre-vingt-dix-neuf virgule neuf pour cent. Ça te va ?**

**- Je vous crois, répondit Jay avec un sourire penaud.**

**- Bien. Ta famille doit te manquer, j'imagine.**

**- Maman me manque. On est allées sur Lalonde pour échapper au reste de la famille.**

**- Oh.**

**- Drusilla me manque, elle aussi. C'est ma lapine. Et Sango ; c'était le cheval de M. Manani. Mais, de toute façon, il est mort. Quinn Dexter l'a tué.**

**Son misérable sourire s'effaça, et elle se tourna vers les étoiles en quête de réconfort.**

**Ione considéra Jay quelques instants. De toute évidence, une famille d'accueil ne lui serait d'aucune utilité, elle était trop grande pour se**

contenter d'un ersatz. Cependant, le Dr Giddings avait parlé d'amadouer les enfants...

- J'aimerais que tu rencontres l'une de mes amies, je crois que tu t'entendrais très bien avec elle.

- Qui c'est ? demanda Jay.

- Une amie très spéciale. Mais elle ne peut pas entrer dans les gratte-ciel ; c'est trop difficile pour elle. Il faudra que tu ailles la voir dans le parc.

- Je dois attendre le père Horst. Normalement, il vient déjeuner avec nous.

- Pour cette fois, je pense qu'il ne t'en voudra pas. Nous pouvons lui laisser un message.

De toute évidence, Jay était tiraillée par des envies contradictoires.

- D'accord. Je ne sais pas où il est parti.

Voir l'évêque de Tranquillité, mais lone passa ce détail sous I silence.

- Je me demande pourquoi le démon vous est apparu rouge, dit l'évêque alors que les deux hommes marchaient dans le jardin à l'ancienne qui entourait la cathédrale, parmi les haies centenaires, les rosiers et les étangs bordés de pierre. Cela paraît quelque peu classique. Autant croire que Dante a bien eu droit à une visite guidée de l'enfer.

- Je pense que le terme de " démon " est un peu simpliste dans le cas présent, répondit Horst. Il s'agissait d'une créature spirituelle, cela ne fait aucun doute à mes yeux ; mais, avec le recul, elle me semblait plus curieuse que maléfique.

- Remarquable. Se retrouver face à face avec une entité qui n'est pas de ce monde. Et vous dites qu'elle est apparue avant que les Déps ne célèbrent leur messe noire ?

**- Oui. Plusieurs heures auparavant. Mais elle était bel et bien présente lors de ladite messe noire ; au moment précis où la possession a débuté.**

**- Elle en était donc l'instigatrice ?**

**- Je l'ignore. Mais je ne pense pas qu'il se soit agi d'une coïncidence. Elle était très certainement impliquée.**

**- Comme c'est étrange.**

**Horst était troublé par la mélancolie qu'affichait le vieil homme. Joseph Saro était fort différent de l'évêque, impitoyable et réaliste, auprès duquel il avait servi dans l'arche ; c'était un homme affable et jovial, dont la subtilité convenait parfaitement à un diocèse paisible comme celui de Tranquillité. Avec sa barbe presque blanche et sa peau noire et ridée, il projetait une image de dignité familière. Un pilier de la société plutôt qu'un chef religieux.**

**- Votre Grâce ? souffla Horst.**

**- Étrange de penser que deux mille six cents ans se sont écoulés depuis que Nôtre-Seigneur a foulé la Terre, depuis le dernier âge des miracles. Comme vous l'avez dit tout à l'heure, nous sommes habitués à traiter le concept de la foi plutôt que celui du fait. Et voilà que, de nouveau, nous sommes entourés de miracles, même s'ils sont d'une fort sombre teneur. L'Église n'a plus besoin de dispenser son enseignement et de prier ensuite pour que les gens trouvent le chemin de la foi ; il nous suffit désormais de pointer les miracles du doigt. Qui peut refuser ce que lui montrent ses yeux, même si ceux-ci sont offensés ?**

**Il conclut ses propos d'un sourire contrit.**

**- Notre enseignement reste nécessaire, contra Horst. Maintenant plus que jamais. Croyez-moi, Votre Grâce, l'Église a survécu durant des millénaires afin que les gens d'aujourd'hui puissent recevoir le message du Christ. C'est une réussite extraordinaire qui devrait tous nous réconforter. Nous avons subi tant d'épreuves, de l'intérieur avec les schismes, de l'extérieur avec les attaques et les conflits.**

**Tout cela pour que Sa parole puisse être entendue lors des heures les plus sombres.**

**- Quelle parole ? demanda doucement Joseph Saro. Nous disposons de tant de versions prétendument exactes ; les anciennes orthodoxies, les révélations des manuscrits, les thèses révisionnistes ; le Christ pacifiste et le Christ guerrier. Qui sait ce qui fut vraiment dit, qui sait ce qui fut altéré pour complaire à Rome ? C'était il y a si longtemps.**

**- Vous vous trompez, Votre Grâce. Excusez-moi, mais les détails historiques n'ont aucune importance. Il a existé, c'est tout ce que nous avons besoin de savoir. Nous avons porté l'essence de Nôtre-Seigneur au long des siècles, nous l'avons gardée en vie en attendant ce jour. Le Christ nous a montré que le coeur humain était investi de dignité, que la rédemption était offerte à tous. Si nous avons foi en nous-mêmes, nous ne pouvons pas échouer. Et telle est la force que nous devons rassembler si nous voulons affronter les possédés.**

**- Vous avez raison, j'en suis sûr ; mais un tel message semble... eh bien...**

**- Simpliste ? Ce qui est fondamental est toujours simple. Cela assure sa pérennité.**

**Joseph Saro tapa Horst sur l'épaule.**

**- Ah ! mon garçon, j'envie vraiment la foi qui est la vôtre. Ma tâche serait plus facile si je partageais votre ferveur. Nous avons une âme, je n'en doute pas ; même si, j'en suis sûr, nos frères scientifiques vont tenter de la rationaliser en explorant les zones d'ombre de la cosmologie quantique. Qui sait, peut-être y réussiront-ils. Mais alors, que se passera-t-il ? Si l'âme est expliquée par la science, quelle sera l'utilité de l'Église aux yeux du commun des mortels ?**

**- Je ne crois pas que l'éthique de l'Église sera altérée par les connaissances que nous aurons acquises sur nous-mêmes. L'amour du Christ sera aussi précieux pour nous qu'il l'a été pour les milliards de croyants qui ont vécu dans l'ignorance. Son message élève**

**l'esprit, quelle que soit la substance que revêt cet esprit à nos yeux. En fait, Son message va devenir encore plus important. Nous avons besoin d'espoir pour affronter l'au-delà.**

**- Ah, oui, l'au-delà. Le purgatoire. Cela terrifie les gens, Horst. Cela me terrifie, en tout cas.**

**- Vous avez tort, Votre Grâce. Ce qui nous attend ne se réduit pas au purgatoire. Loin de là.**

**- Grand Dieu, vous le croyez vraiment ?**

**- Oui. (Horst eut un petit sourire, comme s'il venait seulement d'en prendre conscience.) Nous ne pouvons pas sélectionner dans l'enseignement du Christ les seules choses que nous avons envie de croire ; ne garder que ce qui est pratique, ou réconfortant, et oublier le reste. Ce qu'il nous a donné de plus important est l'espoir en la rédemption. Et je crois en cela. Complètement.**

**- Alors, la cité céleste nous attend ?**

**- Une version du paradis, oui, un havre protégeant nos âmes, où nous serons en paix avec notre nouvelle existence.**

**- Est-ce que les âmes perdues auxquelles vous avez parlé ont dit avoir vu un tel endroit ?**

**- Non. (Sourire de Horst.) Exiger des preuves, c'est manquer de foi.**

**L'évêque rit de bon cour.**

**- Oh ! bien joué, mon garçon. L'élève renvoie au maître sa leçon. Excellent. (Il redevint sérieux.) Mais comment expliquez-vous qu'il existe plusieurs fois différentes ? Que chacune ait sa version de la vie après la mort, que certaines parlent de réincarnation, de progression spirituelle ? Il faut y réfléchir à présent. Dieu sait que d'autres ne s'en priveront pas. Maintenant que la spiritualité apparaît comme réelle, la religion - toutes les religions - vont être analysées comme jamais elles ne l'ont été. Que dire des autres fois qui prétendent être les seules à mener au royaume de Dieu ? Que dire de**

**l'islam, de l'hindouisme, du bouddhisme, des sikhs, du confucianisme, du shin-toïsme, et même des tribus de Starbridge, sans parler de toutes ces sectes si turbulentes ?**

**- Leur origine est commune, et cela seul importe. L'idée que nous ne nous réduisons pas à la chair et à l'esprit. La foi est nécessaire à l'Homme. Celui qui croit en Dieu croit en lui-même. Il n'y a pas de don plus précieux que celui-ci.**

**- Nous dérivons sur des eaux bien troubles, murmura Joseph Saro. Et vous, Horst, vous êtes devenu un homme doué de la plus claire des visions. Devant vous, je me sens humble, et même un peu craintif. C'est vous qui prononcerez le sermon dimanche prochain ; vous allez attirer une foule de fidèles. Peut-être bien êtes-vous le premier des nouveaux évangélistes de l'Église.**

**- Je ne le pense pas, Votre Grâce. Je suis passé à travers le chas de l'aiguille, voilà tout. Le Seigneur m'a mis à l'épreuve, comme Il le fera avec nous tous dans les mois à venir. J'ai retrouvé ma foi. Je devrais en remercier les possédés.**

**Il porta inconsciemment une main à sa gorge, palpant les minuscules cicatrices laissées par les doigts invisibles qui avaient tenté de l'étrangler.**

**- J'espère que Nôtre-Seigneur ne m'a pas réservé une épreuve trop pénible, dit Joseph Saro d'une voix lugubre. Je suis bien trop vieux et bien trop douillet pour accomplir ce que vous avez accompli sur Lalonde. Ce qui ne signifie pas que je ne suis pas fier de vous, n'allez pas le croire. Vous et moi sommes des prêtres du Nouveau Testament, mais la tâche qui fut la vôtre relevait de l'Ancien Testament. Avez-vous vraiment accompli un exorcisme, mon garçon ? Horst eut un large sourire.**

**- Oui, en vérité.**

**Le capitaine Gurtan Mauer crachait encore sa bile lorsque le couvercle de la nacelle tau-zéro se referma sur lui et que les ténèbres l'emportèrent hors du temps. Les tortures obscènes qu'il avait subies avaient eu raison de sa dignité, comme le prouvaient ses**

prières et ses promesses abjectes, mais il était toujours sain d'esprit. Quinn tenait à ce qu'il le reste. Seule une personne saine d'esprit, rationnelle, est capable d'apprécier les nuances de sa propre souffrance. Le supplice qu'endurait l'ex-capitaine du Tantu était donc toujours en deçà du niveau qui l'aurait entraîné dans le refuge de la démence. De cette façon, il tiendrait pendant plusieurs jours, voire plusieurs semaines. Et, grâce au tau-zéro, Quinn pourrait donner libre cours à sa colère quand l'envie lui en prendrait ; sa victime ne connaîtrait aucun répit, rien qu'un tourment prolongé.

Quinn sourit à cette idée. Sa robe et son capuchon se résorbèrent, prenant des dimensions plus pratiques, et il s'écarta de la rambarde. Cet interlude lui avait été nécessaire pour recouvrer son équilibre après la catastrophe survenue en orbite terrienne, après cette retraite si humiliante. Gurtan Mauer lui fournissait un exutoire de choix. Il ne pouvait pas s'en prendre aux autres hommes d'équipage ; il n'en restait plus que quinze, et presque tous lui étaient indispensables.

- Où allons-nous, Quinn ? lui demanda Lawrence alors que tous deux dérivaient dans un corridor en direction de la passerelle.

- Je ne sais pas. Je parierais que la plus grande partie de la Confédération a été informée de la possession, ce qui va nous rendre la vie foutrement difficile.

Il se glissa dans l'écoutille et parcourut la passerelle du regard pour s'assurer de l'avancement des travaux.

- On a presque fini, Quinn, lui déclara Dwyer. Il n'y a pas eu beaucoup de dégâts et, comme cet astronef est un vaisseau de guerre, la plupart des systèmes critiques sont redondants. Nous sommes de nouveau prêts au combat. Mais tout le monde va voir qu'on a participé à une escarmouche. On ne peut pas sortir pour réparer la coque. Les vidoscaphes ne marchent pas avec nous dedans.

- Entendu, Dwyer. Bon travail. Le sourire de Dwyer était carnassier. Tous attendaient que Quinn leur révèle leur destination. En vérité, il n'était pas sûr de la connaître. La Terre était son but ultime, mais

peut-être avait-il péché par excès d'ambition en fonçant droit sur elle. C'était là un dilemme des plus anciens : charger à la tête d'une armée de disciples ou ronger le système de l'intérieur ? Après son séjour sur Norfolk, cette planète sinistre, l'idée de passer à l'action l'avait excité. Bien qu'il n'ait pas renoncé à son projet, il ne disposait pas encore de la puissance nécessaire pour forcer les défenses de la Terre. Même la Flotte royale de Kulu en aurait été incapable.

Il devait s'introduire sur Terre à bord d'un autre astronef, un astronef qui ne déclencherait pas une réaction aussi vive. Une fois qu'il aurait accosté sur la tour orbitale, il lui suffirait de descendre à la surface. Il en était persuadé.

Mais où trouver un autre vaisseau ? Il savait si peu de choses sur les mondes de la Confédération. Durant les vingt ans qu'il avait passés sur la Terre, il n'avait rencontré qu'une seule personne venue d'une autre planète.

- Ah ! (Il gratifia Lawrence d'un large sourire.) Évidemment, le collègue de Banneth.

- Hein ?

- J'ai choisi notre destination.

Il examina les écrans de la passerelle ; leurs réserves de carburant cryogénique leur permettaient de parcourir quatre cents années-lumière. C'était amplement suffisant.

- Nyvan, annonça-t-il. Nous allons sur Nyvan. Dwyer, mets-toi au travail sur le vecteur de vol.

- C'est quoi, Nyvan ? demanda Lawrence.

- La deuxième planète plus ou moins habitable qu'on ait découverte. Dans le temps, tout le monde désertait les arches pour aller s'y installer. Mais c'est du passé.

**Nova Kong s'était toujours vantée d'être la plus belle ville de la Confédération. Rares étaient ceux qui avaient l'audace de contester cette affirmation.**

**Aucune autre société adamiste ne disposait des sommes qui avaient été consacrées à son édification depuis le jour où (à en croire la légende) Richard Saldana avait déclaré en descendant de son spatiojet : " Les sables du temps eux-mêmes ne pourront effacer la trace de mes pas. "**

**Ce en quoi il n'avait pas tort. La capitale du royaume de Kulu était un mémorial que l'on n'oubliait jamais une fois qu'on l'avait vu. Dès sa création, l'esthétique avait été le principal souci de ses bâtisseurs, une esthétique du genre grandiose. On n'y trouvait aucune rue, rien que des boulevards flamboyants, des coulées vertes et des rivières (dont la moitié étaient artificielles) ; la circulation urbaine s'effectuait exclusivement sur un réseau autoroutier souterrain. Les carrefours étaient dominés par des statues et des monuments commémoratifs ; l'Histoire héroïque du royaume était célébrée dans des centaines de styles artistiques, du mégalithique au contemporain.**

**La population de la cité s'élevait à dix-neuf millions d'âmes, mais la faible densité des constructions, exigée par le plan d'occupation des sols, expliquait qu'elle s'étende sur plus de cinq cents kilomètres carrés autour de la place de l'Atterrissage. Parmi les bâtiments publics, privés et commerciaux harmonieusement répartis, on trouvait des exemples de toutes les époques architecturales et de tous les matériaux, exception faite du béton préfabriqué, de la silicone programmable et des panneaux d'ezystak (à Nova Kong, on bâtissait pour la postérité). Dix-sept cathédrales rivalisaient avec les édifices gouvernementaux dans le registre du néo-romain. Les copropriétés pyramidales d'un noir de jais étaient aussi populaires que les maisons de maître napoléoniennes avec cour intérieure protégée. L'oeuvre de sir Christopher Wren avait profondément influencé les longues terrasses des maisons bourgeoises, tandis que les résidences individuelles plus petites rappelaient davantage les modèles orientaux.**

**Une bise automnale soufflait sur les boulevards lorsque Ralph Hiltch survola les flèches immaculées et les beffrois ouvragés. Le point de**

vue dont il jouissait était celui d'un privilégié. Tout vol commercial était interdit au-dessus de la ville ; seuls les ambulanciers, les policiers, les hauts fonctionnaires et les Saldana pouvaient goûter le spectacle qui s'offrait à ses yeux.

Décidément, il était arrivé au bon moment, songea-t-il. Les arbres qui peuplaient les parcs, les squares et les berges des rivières commençaient à tenir compte des gelées matinales. Le vert de leur feuillage faisait place à une profusion de jaune, d'or, de bronze et de rouge, un milliard d'éclats de rouille transfigurés par le soleil matinal. Les feuilles auburn formaient déjà des tapis sur les pelouses humides, des petites dunes dans les recoins des bâtiments. Les mécanoïdes d'entretien de Nova Kong, un bon million au dernier recensement, étaient programmes pour effectuer un nettoyage progressif, ce qui permettait à ce paysage rustique de perdurer quelques semaines. Ce jour-là, cependant, la perfection raffinée de la ville était gâchée par des nuages de fumée montant de plusieurs quartiers. Alors que l'aéro passait près de l'un d'eux, Ralph accéda à ses capteurs pour en observer la source, un château gothique aux briques d'ambre et de verre couleur magenta. L'épaisse colonne noirâtre montait des ruines d'une tourelle fracassée. On distinguait encore des foyers d'incendie dans son hall. Plus de vingt aéros de la police et des marines royaux s'étaient posés dans le parc voisin ; des silhouettes vêtues d'armures activées arpentaient la cour du château.

Ralph ne connaissait que trop bien cette scène déprimante. Mais jamais il n'aurait cru la découvrir ici, à Nova Kong, le centre vital du royaume. Il était né dans la principauté de Jerez et c'était la première fois de sa vie qu'il venait à Kulu. Jamais il ne pourrait se départir totalement de sa mentalité provinciale, et il en était conscient. Nova Kong était la capitale, et elle aurait dû rester invulnérable à toute forme d'agression, par les armes ou par la subversion. Telle était la raison d'être du service où il s'était engagé : assurer la première ligne de défense.

- Combien d'incursions comme celle-ci se sont déjà produites ? demanda-t-il au pilote de la Flotte royale.

**- Deux douzaines ces trois derniers jours. Ces types sont coriaces, vous pouvez me croire. Les marines ont par deux fois fait appel aux plates-formes DS. Ça fait onze heures qu'on ne nous a plus rien signalé, Dieu merci. On a les a tous éliminés, probablement. La ville est placée sous la loi martiale, tous les transports ont été interrompus sur la planète et les IA fouillent le réseau en quête d'activité. Les possédés ne peuvent se planquer nulle part, pas plus qu'ils ne peuvent s'enfuir.**

**- Apparemment, vous avez été à la hauteur. On a fait à peu près pareil sur Ombey.**

**- Ah ouais ? Vous les avez eus ?**

**- Presque.**

**L'aéro à propulsion ionique approchait du palais Apollon. Ralph sentit son coeur battre plus fort sous l'effet de l'émotion. Sur le plan topographique, ce lieu était le centre de la cité ; sur le plan politique, c'était le coeur d'un empire interstellaire et la demeure de la famille la plus célèbre de la Confédération.**

**Quoique contenu sous un seul toit, le palais Apollon était une ville dans la ville. Rotondes et pagodes marquaient les croisements de ses ailes et de ses corridors. Des demeures somptueuses, jadis détachées et abritant des courtisans de haut rang, avaient été incorporées à l'ensemble, rattrapées par la profusion de cloîtres qui avait crû au fil des siècles. La chapelle royale, plus vaste que certaines des cathédrales de la ville, était plus gracieuse qu'elles.**

**Une centaine de rectangles abritant des jardins immaculés défilèrent sous le fuselage de l'aéro qui entamait sa descente. Ralph fit passer en mode primaire un programme tranquillisant d'intensité modérée. Le protocole de la cour, qu'il soit officiel ou non, interdisait probablement à un sujet de se présenter devant son souverain en état de défonce électronique, mais il ne pouvait pas se permettre d'être trahi par ses nerfs - le sort du royaume en dépendait.**

**Huit marines royaux l'attendaient dans le jardin où l'appareil s'était posé. Leur capitaine se mit au garde-à-vous et salua Ralph.**

**- Mes excuses, monsieur, mais je dois vous prier de ne pas bouger.**

**Ralph considéra les armes à projectiles chimiques braquées sur lui.**

**- Bien sûr, dit-il, exhalant un souffle que le froid transforma en petit nuage gris.**

**Le capitaine fit signe à une marine, qui s'avança munie d'un boîtier-capteur. Elle l'appliqua sur le front de Ralph, puis sur ses mains.**

**- Rien à signaler, capitaine, déclara-t-elle.**

**- Très bien. Monsieur Hiltch, voulez-vous avoir l'obligeance de me télétransmettre votre code d'identification de l'ASE, ainsi que votre numéro d'autorisation de déplacement en état de loi martiale.**

**Le capitaine brandit un bloc-processeur. Ralph s'exécuta.**

**- Merci, monsieur.**

**Les marines se mirent au repos. Ralph étouffa un soupir de soulagement, ravi de constater que la menace de la possession était prise au sérieux mais regrettant de devoir en subir personnellement les conséquences.**

**Un homme de haute taille sortit de l'édifice le plus proche et se dirigea vers lui.**

**- Bienvenue sur Kulu, monsieur Hiltch, dit-il en tendant la main.**

**De toute évidence, il s'agissait d'un Saldana ; sa taille, son port et son nez ne laissaient aucune place au doute. L'ennui, c'est que les Saldana étaient nombreux. Ralph lança une recherche d'identité dans un fichier confidentiel de ses naneu-roniques : le duc de Salion, président du Conseil de sécurité, cousin germain d'Alastair II. Un des hommes les plus discrets et les plus puissants du royaume.**

**- Monsieur. Je vous remercie d'être venu m'accueillir.**

- Je vous en prie. (Il fit signe à Ralph de le suivre à l'intérieur.) Dans son message, la princesse Kirsten a souligné l'importance de votre action. Je dois avouer que nous avons été tous extrêmement soulagés d'apprendre que la principauté avait survécu à une attaque non négligeable des possédés. Ombey ne dispose certes pas de ressources comparables à celles des planètes les plus développées du royaume.

- J'ai vu des incendies en arrivant. Apparemment, aucun lieu n'est à l'abri.

Un ascenseur les attendait. Le duc télétransmit un ordre à son processeur. Ralph sentit la cabine se mettre en mouvement, vers le bas puis à l'horizontale.

- Oui, c'est regrettable, admit le duc. Toutefois, nous pensons avoir réussi à les contenir. Et les premiers rapports en provenance des autres principautés vont tous dans le même sens. Il semble que le pire soit passé, grâce à Dieu.

- Si je puis me permettre, quelle est la nature de ce capteur avec lequel les marines m'ont examiné ?

- Vous avez fait l'objet d'un contrôle à l'électricité statique. Les chercheurs des Forces spatiales de la Confédération ont découvert que les possédés étaient porteurs d'une charge statique faible mais permanente. Le procédé est tout simple mais, jusqu'ici, infaillible.

- Enfin une bonne nouvelle, pour changer.

- En effet, fit le duc avec un sourire sardonique.

La porte de la cabine "ouvrit sur une vaste antichambre. Ralph réussit tout juste à ne pas rester bouche bée ; et dire que le palais de Burley lui avait paru opulent. Ici, les notions de décoration et d'ornementation atteignaient des sommets invraisemblables. Le marbre disparaissait sous une profusion d'arabesques en feuille de platine ; le plafond, situé à une hauteur inouïe, était orné de fresques représentant des xénos aux formes bizarres, que l'éclat des lustres en forme de galaxie empêchait de distinguer. Dans les alcôves

étaient enchâssées des fenêtres circulaires en verre aux teintes dégradées, chacune ornée d'un motif inspiré d'une fleur. Des casques à l'effigie de créatures fabuleuses étaient montés sur les murs tels des trophées, scintillants de pierres précieuses ; dragons de jade incrusté de rubis, licornes d'albâtre piqueté d'émeraudes, lutins d'onyx et de diamant, sirènes d'aiguë-marine rehaussée de saphir.

Courtisans et fonctionnaires arpentaient les lieux d'un pas vif, glissant en silence sur les tapis chinois. Le duc traversa la salle en diagonale, et tout le monde s'écarta respectueusement de son chemin. Ralph dut presser l'allure pour le suivre.

Une double porte s'ouvrit sur une bibliothèque aux proportions plus modestes. Puis Ralph se retrouva dans un bureau aux murs lambrissés de chêne, où des bûches brûlaient dans la cheminée et dont les portes-fenêtres festonnées de givre offraient une vue imprenable sur un jardin planté d'antiques châtaigniers. Cinq jeunes enfants jouaient dans l'herbe, chaudement vêtus de manteaux colorés, de bonnets de laine et de gants de cuir. Ils lançaient des cailloux et des bâtons sur les arbres, dans l'espoir de faire tomber quelques châtaignes.

Debout devant la cheminée, Sa Majesté Alastair II se frottait les mains à la chaleur des flammes. Un manteau en poeil de chameau était négligemment jeté sur son fauteuil de cuir au haut dossier. À en juger par les empreintes de pas sur le tapis, il venait juste de rentrer du jardin.

- Bonjour, monsieur Hiltch. Ralph se mit au garde-à-vous.

- Votre Majesté.

Bien qu'il se soit trouvé en présence de son souverain, Ralph ne pouvait détacher ses yeux du tableau accroché au mur. C'était La Joconde. Ce qui était impossible. L'État français du Gouv-central ne l'aurait jamais laissée sortir de l'arche de Paris. D'un autre côté, le roi de Kulu se serait-il contenté d'une copie ?

**- J'ai examiné le rapport qui est arrivé avec vous, monsieur Hiltch, dit le roi. Vous avez été fort occupé ces dernières semaines. Je comprends pourquoi ma soeur accorde tant de valeur à vos conseils. Souhaitons que tous les officiers de l'ASE soient aussi efficaces et aussi intelligents que vous. Vous êtes l'honneur de votre agence.**

**- Merci, Votre Majesté.**

**Le duc referma la porte du bureau tandis que le roi agitait les bûches avec un tisonnier.**

**- Repos, monsieur Hiltch, repos. (Alastair reposa le tisonnier sur le valet de cheminée et prit place dans l'un des fauteuils en cuir qui entouraient le foyer.) Ce sont mes petits-enfants qui jouent dehors, dit-il en désignant le jardin. Je préfère qu'ils restent au palais pendant que leur père est parti avec la Flotte royale. Ils seront davantage en sécurité. Et ça me fait plaisir de les avoir auprès de moi. Ce gamin en manteau bleu, qui est en train de se faire bousculer par sa sour, c'est Edward ; votre futur roi, en fait. Mais je ne pense pas que vous soyez encore de ce monde quand il montera sur le trône. Si Dieu le veut, cela n'arrivera pas avant un bon siècle.**

**- Je l'espère, Votre Majesté.**

**- Évidemment. Asseyez-vous, monsieur Hiltch. J'ai pensé que nous pourrions commencer par une réunion informelle. Si j'ai bien compris, vous souhaitez nous faire une proposition de nature à susciter des controverses. Si cette proposition est inacceptable, eh bien... nous dirons qu'il ne s'est rien passé. La monarchie ne saurait être exposée à la controverse, n'est-ce pas ?**

**- Certainement pas, dit le duc en s'asseyant entre les deux hommes, un modeste sourire aux lèvres.**

**Va-t-il jouer à l'arbitre ou à l'intercesseur ? se demanda Ralph.**

**Il s'assit à son tour, soulagé de ne plus avoir à lever la tête pour regarder ses interlocuteurs. Ceux-ci lui rendaient vingt bons centimètres (un signe distinctif des Saldana).**

**- Je comprends, Votre Majesté, dit-il.**

**- Bien. Alors, quelle patate chaude cette chère Kirsten va-t-elle me refiler cette fois-ci ?**

**Ralph augmenta l'intensité de son programme tranquillisant et se lança.**

**Lorsqu'il eut achevé son explication, le roi se leva sans mot dire et jeta deux nouvelles bûches dans le feu. Les flammes éclairaient son visage d'une lueur ambrée. Âgé de soixante-douze ans, il avait acquis une dignité que la contenance due à ses gènes ne suffisait pas à expliquer ; l'expérience avait visiblement enrichi sa personnalité. Le roi, décida Ralph, était devenu ce qu'un roi est censé être, un homme digne de confiance. Ce qui ne faisait que rendre plus inquiétant le trouble qui se lisait sur son visage.**

**- Votre opinion ? demanda-t-il au duc sans quitter les flammes des yeux.**

**- C'est ce que l'on appelle une alternative équilibrée, monsieur. La proposition de M. Hiltch est parfaitement défendable. D'après les rapports qui nous sont parvenus, les Edénistes ont fait plus que résister aux possédés ; seule une poignée d'habitats a été pénétrée, et je pense que tous les insurgés ont été isolés ou capturés. Si vous décidez d'envoyer une armée pour libérer Mortonridge, la présence sur le front d'organismes bioteks réduirait nos pertes au strict minimum. Sur le plan politique, cependant, la princesse Kirsten a parfaitement raison ; une telle décision signifierait que nous renonçons à la politique extérieure que nous appliquons depuis quatre cents ans et qui a été instituée par Richard Saldana en personne.**

**- Pour d'excellentes raisons à l'époque, dit le roi d'une voix songeuse. Grâce à leur monopole sur l'hélium-3, ces athées ont un pouvoir disproportionné sur nous autres Adamistes. Richard savait que nous devions nous passer de leur aide si charitable pour parvenir à une authentique indépendance. Nous nous sommes ruinés en construisant nos propres dragues à nuages, mais, bon Dieu,**

**regardez ce que notre liberté nous a permis de faire depuis. Et voilà que M. Hiltch me demande de m'inféoder aux Edénistes.**

**- C'est une alliance que je suggère, Votre Majesté, intervint Ralph. Rien de plus. Une alliance militaire en temps de guerre, à l'avantage des deux parties. Et ils bénéficieront tout autant que nous de la libération de Mortonridge.**

**- Vraiment ? demanda le roi, apparemment sceptique.**

**- Oui, Votre Majesté. Nous devons libérer Mortonridge. Nous devons prouver, à nous-mêmes et à toutes les planètes de la Confédération, que les possédés peuvent être renvoyés dans l'au-delà. La guerre que nous allons leur livrer va sans doute durer plusieurs dizaines d'années ; et qui accepterait de s'y engager sans penser qu'une victoire est possible ? Nous devons tenter le coup, quelle que soit l'issue de la bataille.**

**- Il doit y avoir une autre solution, murmura le roi. Quelque chose de plus facile, un moyen de nous débarrasser définitivement de cette menace. Nos scientifiques de la Flotte royale y travaillent, bien entendu. Prions pour qu'ils progressent dans leurs recherches, même si, jusqu'ici, les résultats ne sont guère encourageants. (Il poussa un soupir.) Mais les voux pieux ne peuvent se substituer aux actes. À tout le moins quand on occupe la position qui est la mienne. Je dois réagir aux faits. Et le fait est que deux millions de mes sujets ont été possédés. Des sujets que j'ai juré de défendre devant Dieu. Nous devons faire quelque chose, et vous, monsieur Hiltch, venez de me faire la seule proposition valable que j'aie entendue à ce jour. Même si elle ne concerne que l'aspect physique du problème.**

**- Votre Majesté ?**

**- N'allez pas croire que je vous critique. Mais je dois prendre en considération ce que vous a dit la femme Ekelund.**

**Même si nous les vainquons et les chassons des corps qu'ils occupent, nous finirons tous par rejoindre leurs rangs. Avez-vous une idée pour résoudre ce petit problème, monsieur Hiltch ?**

**- Non, Votre Majesté.**

**- Non. Bien sûr que non. Pardonnez-moi, je suis horriblement injuste avec vous. Mais n'ayez nulle crainte ; vous n'êtes pas le seul à être dépassé, j'en suis sûr. Laissons l'évêque s'occuper de cette énigme pour le moment, même s'il nous faudra tôt ou tard l'examiner. Et l'examiner à fond. L'idée de passer l'éternité au purgatoire n'est pas de celles qui me réjouissent. Et cependant, il semble bien que tel soit notre sort à tous. (Le roi jeta un coup d'oeil à ses petits-enfants, un pauvre sourire aux lèvres.) Espérons que Nôtre-Seigneur nous dispensera tôt ou tard Sa miséricorde. Mais revenons au problème présent : la libération de Mortonridge et la crise politique que déclencherait un appel aux Édénistes. Simon ?**

**Le duc réfléchit un long moment avant de répondre.**

**- Comme vous l'avez dit, monsieur, la situation a grandement changé depuis l'époque où Richard Saldana a fondé Kulu. Toutefois, quatre siècles de discorde ont abouti à des opinions bien tranchées, en particulier chez le citoyen moyen. Si les Édénistes ne sont pas considérés comme des démons, ils n'en sont pas pour autant très populaires dans le royaume. Certes, comme l'a souligné M. Hiltch, les alliances conclues en temps de guerre sont parfois des plus improbables. Étant donné les circonstances, je ne pense pas que la monarchie souffrirait de celle-ci. Si la campagne de libération se concluait par un triomphe, cela justifierait amplement votre décision. À supposer, bien entendu, que les Édénistes acceptent de nous venir en aide.**

**- Ils le feront, Simon. Peut-être les snobons-nous pour le bénéfice de la population, mais ils ne sont pas stupides. Et ce sont des gens honorables. Une fois qu'ils auront constaté la sincérité de mon appel, ils y répondront.**

**- Les Édénistes, oui. Mais le seigneur de Ruine ? J'ai peine à croire que la princesse nous ait suggéré de lui demander la séquence ADN des sergents de Tranquillité, même si ceux-ci feraient d'excellents soldats.**

**Le roi eut un petit rire.**

**- Allons, Simon, où est votre sentiment de charité ? Vous êtes pourtant bien placé pour savoir qu'Ione est fort accommodante chaque fois que la Confédération est confrontée à une crise grave. Elle l'a prouvé sur le plan politique avec l'affaire du Dr Mzu ; et elle fait partie de la famille, après tout. Pour parler franchement, j'aurais moins de difficulté à lui demander son aide qu'à lancer un appel en direction des Édénistes.**

**- Oui, monsieur, dit le duc d'un air sinistre. Alastair feignit la consternation.**

**- Ne soyez pas offusqué, Simon, votre rôle est d'être paranoïaque à ma place. (Il se tourna de nouveau vers Ralph Hiltch.) Le mien est de prendre une décision. Comme toujours.**

**Ralph s'efforça d'avoir l'air déterminé. L'exercice du pouvoir à ce niveau était un spectacle fascinant. Les idées et les mots formulés dans cette pièce allaient affecter le destin de centaines de mondes, voire celui de l'humanité tout entière. Il aurait voulu hurler à son roi de dire oui, lui affirmer avec force que sa décision était évidente. Oui. Oui. OUI. Dis-le, bon sang.**

**- Je donne mon autorisation à la mise en route de ce projet, déclara Alastair. C'est tout pour le moment. Nous allons demander aux Édénistes s'ils peuvent nous assister. Lord Mountjoy pourra sonder leur ambassadeur à la cour, il est doué pour cela. Pendant ce temps, monsieur Hiltch, vous vous rendrez à l'Amirauté pour y entamer une analyse tactique détaillée de la libération de Mortonridge. Voyez si elle est vraiment possible. Une fois que j'aurai jaugé la façon dont évoluent ces deux facteurs, la proposition sera présentée au Conseil de sécurité afin qu'il donne son avis.**

**- Merci, Votre Majesté.**

**- Je suis là pour ça, Ralph. (De solennel, le sourire du roi se fit malicieux.) Je pense que vous pouvez désactiver votre programme tranquillisant.**

**- Seigneur, qu'est-ce qu'il fabrique encore ? demanda l'infirmier Jansen Kovak en accédant aux capteurs dissimulés dans le plafond de la chambre de Gerald Skibbow.**

**Tous les patients de l'unité faisaient l'objet d'une surveillance périodique ; pour les plus dangereux, tel Skibbow, cette période était de vingt minutes.**

**La chambre était modestement meublée. Un lit à une place et un fauteuil profond avaient poussé depuis le sol, prêts à se rétracter si le patient tentait de les utiliser pour s'infliger des blessures. Tous les services fonctionnaient par activation vocale. Le patient ne pouvait s'emparer d'aucun objet susceptible de lui servir d'arme.**

**Agenouillé près du lit, Gerald semblait en prière, mais ses mains étaient dissimulées aux capteurs. Jansen Kovak changea de caméra, accédant à un objectif dissimulé dans le sol et dont l'angle de vue évoquait celui d'une souris.**

**Gerald Skibbow tenait une cuillère des deux mains. Lentement, résolument, il était en train de la plier en deux. Cet ustensile était fait d'un matériau composite particulièrement robuste, mais Jansen Kovak y distingua de minuscules lignes de fracture blanches. Encore une minute, et la cuillère se briserait, permettant à Gerald de disposer d'un bâtonnet qui, quoique pas vraiment pointu, risquait de blesser quiconque l'approcherait imprudemment.**

**- Docteur Dobbs, télétransmit Jansen. Je crois que nous avons un problème avec Skibbow.**

**- Quoi encore ? répliqua Dobbs.**

**Il venait tout juste de rattraper son retard ; l'incident de la veille, dans la salle commune, avait bouleversé son emploi du temps. Jusque-là, Skibbow semblait en voie de guérison. Quelle poisse que sa fille ait décidé de réapparaître - du moins à ce moment-là. Mais le fait qu'elle soit encore en vie pourrait être utilisé dans sa thérapie, lui fournir un objectif à long terme.**

**- Il a réussi à subtiliser une cuillère. Je pense qu'il va s'en**

**faire une arme.**

**- Génial, exactement ce qu'il me fallait.**

**Riley Dobbs expédia son patient et accéda à l'IA de l'unité médicale. Il récupéra la routine d'interprétation qui lui permettait de déchiffrer les processus mentaux de Skibbow et ouvrit un canal vers les nanoniques de débriefing. Ce genre d'espionnage mental était totalement contraire à l'éthique ; d'un autre côté, il avait renoncé aux recommandations du Conseil de l'ordre des médecins des années plus tôt, quand il avait commencé à travailler pour la Flotte royale. En outre, s'il voulait vraiment soigner Skibbow, il était bien obligé de savoir quel genre de démons lui dictaient son comportement. L'usage d'une arme, même d'une cuillère, était pour lui un acte extrême.**

**Les images se formèrent lentement dans l'esprit de Dobbs. Les pensées de Gerald étaient tourmentées, vives, et passaient sans cesse de la réalité au fantasme.**

**Dobbs vit le mur bleu pâle de la chambre, bordé d'un liseré rouge signifiant que le sujet avait les yeux plissés. Il sentit la cuillère dans ses mains, la chaleur qui montait au point de flexion. Les muscles fatigués qui trituraient le matériau composite refusant de se briser. " Ils vont regretter de s'être dressés sur ma route, ô mon Dieu, ils vont le regretter. "**

**Fondu sur un fantasme : dans le couloir, Kovak s'effondre en hurlant de douleur, le manche de la cuillère planté dans sa blouse blanche. Le sang se répand sur son torse, goutte sur le plancher. Le Dr Dobbs gît déjà sur le sol dans une mare de sang. " Il n'a eu que ce qu'il méritait. " Kovak expire dans un râle. Gerald arrache l'Arme de la Vengeance de la poitrine de l'infirmier et s'avance dans le couloir. Infirmières et aides-soignants ouvrent les portes des chambres, jettent un coup d'oil, les referment en découvrant l'homme qui s'approche. Ils ont intérêt ; ils savent que le Droit et la Justice sont ses alliés.**

Retour à la chambre, où cette putain de cuillère refuse toujours de se casser. Il a le souffle court. Mais il persévère. " Allez, allez ! " marmonne-t-il mentalement.

Changement de scène : il traverse Guyana, montage flou de murs rocheux. Il ignore tout de la topographie de l'astéroïde, mais il va se débrouiller quand même. Les spatioports sont toujours attachés à un axe. Il y aura des capsules de transit, des ascenseurs...

Retour à la chambre : la cuillère consent enfin à se briser, lui arrachant un spasme du bras. " Ça y est, je peux y aller. Je viens te chercher, ma chérie. Papa arrive. "

Fondu : l'espace interstellaire. Les étoiles dessinent des zébrures blanc-bleu autour de la coque de l'astronef qui fonce vers le lointain habitat inconnu. Et, au bout de la route, Marie qui l'attend, dérivant dans le vide, toute vêtue de gaze blanche et fragile, ses cheveux luxuriants caressés par la brise. Et elle lui annonce :

- Ils vont te dire que tu n'aurais pas dû venir, papa.

- Au contraire, répond-il. Tu as besoin de moi, ma chérie. Je sais ce que tu endures. Je peux chasser le démon de ton corps. Tu ne sentiras rien quand je te placerai en tau-zéro.

Et il la couche doucement dans le cercueil de plastique, dont il referme le couvercle. Un drap de ténèbres la recouvre, puis dévoile son visage souriant, ses yeux baignés de larmes de gratitude.

C'est pour ça qu'il se relève, qu'il glisse le fragment de cuillère dans sa manche. Calme. Respire à fond. Voilà la porte. Papa vient à ton secours, mon bébé. Il arrive.

Riley Dobbs désactiva la routine d'interprétation.

- Et puis zut.

Il ordonna aux nanoniques de débriefing de Gerald d'induire un peu de somnolence dans son esprit enfiévré.

Rassemblant son courage, Gerald se dirigeait vers la porte de sa chambre lorsqu'une vague d'épuisement déferla sur lui avec une force presque tangible. Il vacilla, et ses muscles fatigués furent soudain incapables de supporter son poids. Le lit s'offrait à lui, et il se jeta dessus alors que les ténèbres et le silence envahissaient la pièce.

- Jansen, télétransmit Riley Dobbs. Allez faire un tour dans la chambre et confisquez cette cuillère, ainsi que tous les autres ustensiles que vous pourrez trouver. Ensuite, je veux qu'on lui applique le régime de condition trois ; observation vingt-quatre heures sur vingt-quatre et envkonnement capitonné. Il restera dangereux tant qu'on ne l'aura pas guéri de sa nouvelle obsession.

Kiera Salter avait envoyé quinze harpies dans le secteur d'Oshanko, avec pour mission de semer la dissension dans les réseaux de communication des planètes et des colonies-astéroïdes de l'Impérium. Trois jours s'étaient écoulés depuis leur départ.

Rubra vit onze terminus de trou-de-ver s'ouvrir soudain pour laisser émerger les survivants. Deux avions de guerre boursouflés et un sinistre appareil noir, au profil de missile, volaient en formation avec huit volatiles titanesques qui se dirigeaient vers les corniches de Valisk à coups d'ailes léthargiques.

Je vois que la Flotte impériale s'est montrée à la hauteur de sa réputation, fit-il remarquer d'un ton jovial. Comment est le moral des troupes ces temps-ci? Kiera a déjà lancé huit expéditions de ce type, et chaque fois vos harpies ont essuyé le feu des indigènes hostiles. Se pourrait-il que la révolte gronde dans ce nouveau régime ? Se pourrait-il que certains demandent que ses priorités soient redéfinies ? Va te faire foutre, rétorqua Dariat.

Assis sur la berge friable d'une rivière, il contemplait les eaux sombres qui coulaient sous ses pieds. De temps à autre, il apercevait un gros brochet remontant le courant pour aller frayer. Cinq cents mètres en aval, la rivière formait une petite cascade qui se déversait dans le réservoir d'eau salée entourant la calotte. Dans ce paysage de petites collines moutonnantes, huit espèces d'herbes xénos se disputaient l'espace en permanence. Comme elles parvenaient à

**maturation à différentes périodes de l'année, aucune n'était jamais victorieuse. En ce moment, c'était une variété rosé saumon originaire de Tallok qui l'emportait, ses fines lames en forme de tire-bouchon formant un épais tapis de mousse sur le sol. Quand son regard se portait vers le reste de l'habitat, Dariat voyait le bracelet rosé qu'elle dessinait virer au vert émeraude autour de la section abritant les halls des gratte-ciel ; la végétation terrienne laissait ensuite la place au désert ocre qui occupait l'autre extrémité de l'habitat. Ces bandes de couleur étaient aussi saisissantes que régulières ; on aurait dit qu'elles avaient été peintes par une machine automatique.**

**Certes, tu ne risques pas de savoir ce qui se passe chez les sujets du politburo dirigé par Kiera, reprit Rubra, toujours aussi moqueur. Tu es désormais un être solitaire. Sais-tu que cette chère vieille Bonney t'a réclamé hier ? J'ai arraché un non-possédé à ses griffes, il a pu se réfugier dans l'un de mes abris en prenant le métro. Elle n'était guère enchantée, je crois bien. Ton nom a été évoqué à plusieurs occasions.**

**Le sarcasme est une forme d'esprit bien pauvre.**

**Absolument, mon garçon. De sorte qu'il n'a aucune prise sur toi, c'est ça ?**

**En effet.**

**Kiera ne connaît pas que des échecs, je le concède. Ce matin, pour la seconde fois, une harpie est revenue pleine de gamins en quête du meilleur des mondes promis dans son enregistrement. Il y en avait deux douzaines ; le plus jeune n'avait que neuf ans. Aimerais-tu voir ce qu'on leur a infligé pour en faire des possédés ? J'ai conservé toutes les mémoires, personne ne m'a empêché d'assister à cette cérémonie.**

**Tais-toi.**

**Mon Dieu, serait-ce du remords que je décèle là ?**

**Comme tu le sais, je me fous de ce qui arrive aux crétins qu'elle réussit à gruger. Tout ce qui m'intéresse, c'est la façon dont je vais te baiser.**

**Je comprends. D'un autre côté, je te connais mieux que Kiera. Dommage que tu ne me comprennes pas.**

**Erreur. Je te connais à fond.**

**Tu te trompes, mon garçon. Tu ignores certains de mes secrets. Anastasia me remercierait de ce que je fais, de la protection que je t'accorde.**

**Poussant un grognement, Dariat se prit la tête entre les mains. S'il avait choisi cet endroit, c'était pour éviter de tomber sur Kiera et sa bande de cinglés. Il voulait un peu de calme pour méditer. S'il parvenait à se concentrer, il pourrait formuler une structure mentale capable de pénétrer la strate neurale. Mais jamais il ne pourrait se concentrer. Car Rubra ne se lasserait jamais de jouer à ses petits jeux ; insinuations, doutes, menaces voilées.**

**Au fil des trente dernières années, Dariat avait cru perfectionner la patience à un degré jamais atteint avant lui. Il découvrait à présent qu'un autre type de patience lui était nécessaire. En dépit de sa résolution herculéenne, il commençait à se demander si Rubra avait vraiment des secrets. Ce qui était ridicule, bien entendu, car Rubra ne faisait que recourir au bluff et à la désinformation. Toutefois, si Anastasia avait eu un secret, un legs spirituel, Rubra était la seule entité à pouvoir en connaître l'existence.**

**Mais, dans ce cas, pourquoi n'en avait-il pas déjà tiré parti ? Tous deux savaient que l'enjeu de leur lutte était des plus amers. Anastasia n'aurait jamais rien fait qui puisse le pousser à se trahir. Pas la douce Anastasia, qui l'avait toujours mis en garde contre Anstid. Grâce à son seigneur Thoale, elle connaissait toujours les conséquences de ses actes. Anastasia comprenait la destinée. Pourquoi ne l'ai-je jamais écoutée ? Anastasia ne m'a rien légué, dit-il. Ah bon ? Dans ce cas, je te propose un marché, Dariat. Ça ne m'intéresse pas. Tu as tort. Je te demande de me rejoindre.**

**Hein ?**

**Rejoins-moi dans la strate neurale. Transfère-toi comme le ferait un Édéniste. Nous pouvons devenir une dualité.**

**Tu plaisantes, bordel.**

**Non. Cela fait quelque temps que j'y réfléchis. Notre situation actuelle nous conduit à la catastrophe, tous les deux. Nous sommes les adversaires de Kiera ; toute réconciliation est impossible. En nous unissant, nous n'aurions aucun mal à la terrasser, à purger l'habitat de ses sbires. Tu peux encore régner sur Valisk.**

**Dans le temps, tu contrôlais un empire industriel multi-stellaire, Rubra. Regarde à quoi tu es réduit aujourd'hui. Tu es pathétique, Rubra. Méprisable. Et le pire dans l'histoire, c'est que tu le sais.**

**Rubra cessa de s'intéresser au jeune homme vêtu de blanc pour se concentrer sur une perception globale de l'habitat. Bonney Lewin était à nouveau introuvable. Cette satanée bonne femme était de plus en plus douée pour échapper à ses routines d'observation. Il étendit automatiquement les programmes secondaires qui entouraient et protégeaient les non-possédés. Elle n'allait pas tarder à réapparaître près de l'un d'eux.**

**Il n'a pas accepté ma proposition, dit Rubra au Consensus de Kohistan.**

**C'est regrettable. Salter dépense beaucoup d'efforts pour recruter ses Nocturnes.**

**Ses quoi ?**

**Ainsi se désignent les adolescents séduits par son enregistrement subversif. Malheureusement, ils sont de plus en plus nombreux chez les Adamistes.**

**Comme si je ne le savais pas. Vous devriez voir ce qu'elle leur fait quand ils débarquent ici. On n'aurait jamais dû laisser ces harpies les ramener.**

**Nous n'y pouvons pas grand-chose. Il nous est impossible de filer toutes les harpies qui partent d'ici.**

**Dommage.**

**Oui. Les harpies commencent à nous donner du souci. Jusqu'ici, on ne leur a pas fait jouer le rôle d'agresseur. Si elles devaient être déployées au combat, avec toutes les capacités d'armement de Valisk à leur disposition, elles nous poseraient un formidable problème.**

**Vous ne cessez de le répéter. Ne me dites pas que vous avez enfin arrêté une décision ?**

**Si. Avec votre permission, nous souhaiterions les priver de leur potentiel agressif.**

**Faites ce qu'il faut faire, et faites-le vite. Tiens, tiens, vous commencez enfin à penser comme moi. Il y a encore de l'espoir pour vous. D'accord, allez-y.**

**Merci, Rubra. Nous savons que tout cela doit être pénible pour vous.**

**Veillez à ne pas rater votre coup. Certaines de mes stations industrielles sont tout près de ma coque.**

**Rubra avait toujours maintenu autour de Valisk un nombre de plates-formes DS nettement supérieur à la normale. Vu sa tendance à la paranoïa, il était inévitable que l'espace qui l'entourait soit sécurisé au maximum. Les quarante-cinq plates-formes armées dessinaient une bulle de cinquante mille kilomètres de diamètre dont le centre était occupé par l'habitat et son chapelet de stations industrielles. L'ensemble était complété par deux cents satellites capteurs braqués sur l'intérieur comme sur l'extérieur. Personne n'avait jamais tenté d'attaquer Valisk dans les limites de cette sphère - un véritable exploit étant donné la nature des astronefs qui fréquentaient le spatioport.**

C'était Magellanic Itg qui avait manufacturé ce réseau, élaborant des solutions originales et fabriquant ses propres composants. Cette politique avait valu à l'entreprise quantité de commandes. Elle avait également permis à Rubra de mettre sa propre personnalité aux commandes du réseau. Il n'était pas question que sa défense soit laissée aux mains de l'un de ses descendants si pitoyablement inefficaces.

L'émergence des possédés avait brutalement mis un terme à cet arrangement. Il contrôlait le réseau via son lien d'affinité avec les processeurs de gestion bioteks intégrés aux circuits de commandement de toutes les plates-formes. Il ne constata qu'il avait perdu le contrôle de celles-ci qu'au moment où il tenta de contrer les harpies qui venaient de révéler leur existence.

Par la suite, il avait compris que quelqu'un - ce petit connard de Dariat, sans aucun doute - avait subverti ses routines DS suffisamment longtemps pour télécharger dans les plates-formes des ordres de désactivation.

Comme elles étaient privées d'énergie, il lui était impossible d'en reprendre le contrôle par l'entremise des processeurs bioteks. Chaque plate-forme devrait être réactivée manuellement. C'était exactement ce qu'avait fait Kiera. Des astronefs les avaient abordées l'une après l'autre, les débarrassant de leurs processeurs bioteks pour les remplacer par des processeurs électroniques et leur programmer de nouveaux codes de mise à feu. Le nouveau PC de défense stratégique se trouvait dans le spatioport contrarotatif, hors de l'influence de Rubra. Contrairement aux gratte-ciel, il était invulnérable à toute attaque. Les techniciens possédés qui avaient réactivé le réseau étaient convaincus de l'avoir rendu indépendant, seuls Kiera et leurs nouveaux codes étant en mesure de le contrôler.

Ni eux ni Dariat n'avaient une idée du nombre colossal d'interfaces physiques entre la strate neurale et le réseau de communication de Valisk. Les rames de métro et les ascenseurs des gratte-ciel étaient les exemples les plus évidents, mais tout système mécanique ou électronique était équipé d'une liaison similaire, un minuscule nodule processeur qui convertissait les pulsations de fibre optique en impulsions nerveuses, et vice versa. Et Magellanic Itg ne s'était pas

contentée de construire le réseau de communication de Valisk, elle avait également fourni quatre-vingt-dix pour cent de l'équipement électronique du spatioport contrarotatif. En outre, peu de personnes savaient que chaque processeur fabriqué par l'entreprise était pourvu d'un accès secondaire physique dont seul Rubra détenait la clé. Quelques secondes après que les possédés eurent lancé leur nouvelle chaîne de commandement DS, il avait pénétré le système. Quelle ironie, songea-t-il, que d'être un fantôme dans une machine fantôme. Les circuits d'interface clandestins qu'il avait créés pour faciliter son effraction étaient incapables de supporter la circulation de données qui lui aurait été nécessaire pour reprendre le contrôle des plates-formes, mais il était en mesure de rendre à ses ennemis la monnaie de leur pièce.

Dès qu'il reçut le signal du Consensus de Kohistan, Rubra envoya une rafale d'ordres aux plates-formes DS. Les codes furent effacés et remplacés, les inhibiteurs de sécurité se retrouvèrent débranchés, les programmes de gestion des générateurs de fusion furent reformatés.

Dans le bureau du spatioport que l'on avait réquisitionné pour y installer le nouveau PC, tous les signaux d'alarme retentirent simultanément. Les colonnes AV et les holoécrans virèrent uniformément au rouge vif. Puis l'énergie fut coupée et la salle plongée dans les ténèbres.

- Qu'est-ce qui se passe, bordel ? s'écria le tout nouveau directeur du réseau.

Une flamme éclatante naquit à la pointe de son index, révélant des visages aussi surpris que le sien. Il voulut saisir son bloc de communication pour appeler Kiera Salter, redoutant d'avance sa réaction. Mais il n'acheva jamais son geste.

- Oh, merde, regardez ! lança quelqu'un.

Une lueur incandescente se déversa dans l'unique hublot de la salle.

Dans quarante-cinq des générateurs de fusion, le jet de plasma était devenu instable, perturbé par des manipulations hasardeuses du

**champ magnétique de confinement. Le plasma frappa les parois des chambres de confinement, en vaporisant le matériau, ce qui multiplia la pression par mille. Quarante-cinq explosions se produisirent quasiment à la même seconde, pulvérisant les plates-formes DS dans un jaillissement de débris et de gaz irradié atteignant une température de cinq millions de degrés.**

**La voie est libre, dit Rubra à la flotte.**

**Trois cents terminus de trou-de-ver s'ouvrirent, enveloppant l'habitat. Des faucons en jaillirent. Deux cents d'entre eux avaient pour mission d'éradiquer les stations industrielles, privant ainsi Kiera de son industrie d'armement. Les astronefs bioteks se lancèrent à l'assaut. Des missiles cinétiques surgirent de leurs rampes de lancement, fonçant sur les stations à seize g d'accélération. Chaque salve était calculée de façon que les débris de l'explosion s'éloignent de l'habitat, diminuant la probabilité d'une collision avec sa coque en polype.**

**Les cent autres faucons devaient tenir les harpies en respect. Volant par escadrilles de dix, ils lancèrent via le lien d'affinité des mises en garde aux astronefs totalement pris par surprise, leur ordonnant de ne pas quitter leur corniche. Criblé de rayons rouge vif émis par les lasers détecteurs, le polype noir chatoyait comme du verglas frappé par le soleil matinal. Une fois réfractés, ces rayons dansèrent autour des formes bizarres perchées sur leurs plates-formes tandis que les faucons s'efforçaient d'aligner leurs vecteurs discordants avec la rotation de l'habitat.**

**Près de celui-ci, des cyclones de débris montaient des stations industrielles anéanties. Les faucons victorieux plongèrent et survolèrent cette constellation métallique, s'éloignant à pleine vitesse de la marée mortelle de projectiles à haute vélocité. Perchées sur leurs plates-formes, les harpies observaient le carnage, totalement impuissantes.**

**Une manoeuvre exemplaire, dit Rubra au Consensus de Kohistan. N'oubliez pas que, quand toute cette histoire sera finie, Magellanic ltg vous présentera la facture.**

Trois cents interstices de trou-de-ver s'ouvrirent. Les faucons disparurent avec une synchronisation extraordinaire. L'attaque avait duré quatre-vingt-treize secondes.

Même au sommet de la passion, Kiera Salter sentit l'alarme agiter les esprits les plus proches. Elle tenta de déloger Stanyon de son dos et de se relever. Voyant qu'il résistait et accentuait son étreinte, elle lui décocha une flèche énergétique dans le torse. Il grogna, propulsé en arrière par l'impact.

- Qu'est-ce que tu fous, salope ? gronda-t-il.

- Silence.

Elle se redressa, bannissant les meurtrissures qui marbraient son corps, les crampes qui nouaient ses muscles. La sueur qui la recouvrait s'évanouit, ses cheveux retrouvèrent leur aspect soigné. Une robe d'été écarlate, toute simple, se matérialisa au-dessus de sa peau.

De l'autre côté de la calotte, les harpies donnaient libre cours à leur colère et à leur ressentiment. Un peu plus loin, on percevait une forme de vie émettant une résolution glacée. Et Rubra, toujours présent en fond mental, rayonnait de satisfaction.

- Merde !

Le bloc-processeur de Kiera émit un bruit strident. Un gribouillis de données s'afficha sur son écran. Alerte DS : le schéma du réseau virait au rouge à mesure qu'apparaissaient de nouvelles pannes.

Le signal d'alarme s'interrompit par intermittence, puis l'écran devint vierge. Plus elle fixait le bloc, plus les pannes étaient nombreuses.

- Que se passe-t-il ? demanda Erdal Kilcady.

Son second partenaire était un jeune homme de vingt ans complètement crétin qui, pour autant qu'elle ait pu en juger, n'était bon qu'à une chose.

**- Nous sommes attaqués, connard, rétorqua-t-elle. Ce sont ces enfoirés d'Édénistes.**

**Juste au moment où ses plans commençaient à porter leurs fruits. Les ados de la Confédération avaient avalé son boniment et débarquaient sur Valisk. Encore deux ou trois mois, et la population de l'habitat aurait atteint un niveau correct.**

**Quelle tuile ! Les expéditions de harpies avaient dû effrayer les Édénistes, qui s'étaient décidés à passer à l'action.**

**La brûlure qui ornait le torse de Stanyon s'effaça. Des vêtements apparurent sur son corps.**

**- On ferait mieux d'aller au PC pour leur remonter les bretelles, dit-il.**

**Kiera hésita. Le PC de la défense stratégique se trouvait dans le spatioport contrarotatif. Elle était sûre que l'habitat proprement dit ne serait jamais attaqué - Rubra ne le permettrait pas. Mais le spatioport était une cible potentielle.**

**Alors qu'elle se dirigeait à contrecoeur vers la porte, le téléphone en bakélite noire posé sur la table de nuit se mit à sonner. Cet appareil de communication primitif était de ceux qui fonctionnaient parfaitement dans l'environnement énergétique exsudé par les possédés. Elle décrocha et colla l'écouteur à son oreille.**

**- Oui?**

**- Ici Rubra.**

**Kiera se raidit. Elle était pourtant persuadée que cette pièce lui était inaccessible. Pouvait-il donc pénétrer l'ensemble de leurs systèmes ?**

**- Que veux-tu ?**

**- Rien. Je me contente de transmettre un message. Les faucons de Kohistan sont en train d'éliminer la capacité de production industrielle de l'habitat. Il n'y aura plus de guêpes de combat pour**

armer les harpies. Nous n'aimons pas la menace qu'elles représentent. Si vous tentez de vous fournir à d'autres sources, ça ira mal.

- Vous ne pouvez rien contre nous, dit-elle en s'efforçant de paraître assurée.

- Erreur. Les Édénistes respectent la vie, ce qui explique qu'aucune harpie n'ait été détruite cette fois-ci. Cependant, je peux te garantir que la prochaine frappe de faucons sera nettement moins clémente. Comme j'ai éliminé les plates-formes DS de l'habitat, le deuxième assaut sera encore plus facile à monter. Vous et vos harpies allez passer le reste de la guerre ici. C'est compris ?

Il raccrocha.

Kiera, rigide, sentit ses doigts se crisper sur le combiné. Des petits éclats de bakélite s'éparpillèrent sur la moquette.

- Trouve-moi Dariat, dit-elle à Stanyon. Où qu'il soit, retrouve-le et amène-le ici. Et vite !

L'astéroïde de Chaumort, dans le système steliaire de Châ-lons, n'attirait pas de nombreux astronefs ; ses finances ne lui permettaient guère d'importer des produits exotiques, et les affréteurs y étaient plutôt rares. Ses stations industrielles avaient vieilli suite au manque d'investissements, et leur production était dépassée d'une bonne génération ; leur faible rentabilité accroissait encore la crise économique qui sévissait sur l'astéroïde. Le taux de chômage de la population adulte atteignait dix pour cent, de sorte que les ouvriers qualifiés représentaient hélas la principale exportation de Chaumort. Les responsables de cette situation étaient les gouvernants qui, quinze ans auparavant, avaient déclaré leur indépendance, coupant un peu trop vite les ponts avec l'entreprise fondatrice. Depuis ce jour de fête, le déclin de l'astéroïde s'était poursuivi à un rythme régulier. Même en tant que refuge pour les indésirables, il n'était pas très recherché.

Mais Chaumort était franco-ethnique, et il autorisait certains astronefs à accoster en dépit de la quarantaine imposée par la

**Confédération. Cela aurait pu être pire, se dit André Duchamp, mais pas de beaucoup. Assis à ce qui passait pour la terrasse d'un café, il regardait passer la population de ce mondicule. Derrière lui se dressait la paroi de la biosphère, une imposante falaise creusée de fenêtres et de balcons sur ses cent premiers mètres. Dans la caverne, le patchwork vert et jaune de champs et de vergers minables étincelait sous la lueur incertaine des tubes solaires fixés à l'axe.**

**La vue était correcte, le vin passable, sa situation stable sinon tolérable - pour quelques jours tout au moins. André but une nouvelle gorgée et s'efforça de se détendre. Quel dommage que le gouvernement de Chaumort n'ait pas voulu de ses guêpes de combat (après Lalonde, quinze se languissaient encore dans les rampes de lancement de son astronef). Les caisses de l'astéroïde étaient presque vides, et trois vaisseaux interplanétaires avaient déjà été recrutés pour assurer sa défense. De toute façon, le produit de cette vente ne lui aurait pas servi à grand-chose ; les deux compagnies de maintenance présentes dans le spatioport n'avaient qu'un stock très limité de pièces de rechange. Certes, cela lui aurait permis de payer son équipage. Madeleine et Des-mond n'avaient fait aucun commentaire, mais André percevait nettement leur humeur. Sans parler d'Erick, ce putain d'anglo - Madeleine l'avait évacué sur l'hôpital local dès qu'ils s'étaient retrouvés à quai. Enfin, ces voleurs de toubibs attendraient leur tour.**

**Du plus loin qu'il s'en souvienne, jamais il n'avait été dans une situation aussi délicate. En fait, le nombre de ses choix se réduisait à un. Il s'en était rendu compte dès l'accostage (et, cette fois, il avait pris soin de consulter le registre du spatioport en quête de vaisseaux connus). Chaumort abritait un nombre inhabituel d'astronefs, le plus souvent arrivés de fraîche date. C'est-à-dire après que la quarantaine eut été ratifiée et censément appliquée par le Congrès du système de Châlons.**

**L'Assemblée générale de la Confédération visait un but louable en tentant de stopper l'invasion des possédés, personne ne le contestait. Cependant, les planètes nouvellement colonisées et les astéroïdes les plus petits étaient pénalisés par le gel des transports civils ; ils étaient obligés d'importer des produits de haute**

technologie pour maintenir leur économie à flot. Les colonies-astéroïdes comme Chaumort, dont la situation financière n'était pas brillante, allaient être gravement affectées par cette crise dont elles n'étaient nullement responsables. La plupart de ces trous perdus avaient en commun leur éloignement des routes stellaires ; par conséquent, si un astronef les approchait, porteur d'une cargaison essentielle, il n'était pas inconcevable qu'on lui accorde l'autorisation d'accoster. Le Congrès n'en serait pas informé et se retrouverait donc dans l'incapacité d'agir. Ensuite (moyennant un coût modique), cette cargaison pouvait être distribuée dans d'autres petites communautés désavantagées par des vaisseaux interplanétaires, dont les mouvements n'étaient pas soumis aux restrictions de la Confédération.

Chaumort était en train de devenir en toute discrétion une importante plaque tournante de ce nouveau marché. Un marché que des astronefs comme le Vengeance de Villeneuve étaient des plus qualifiés pour exploiter.

André avait discuté avec plusieurs personnes dans les bars fréquentés par les négociants locaux et les techniciens de l'industrie spatiale, approuvant avec enthousiasme cette économie parallèle et se portant volontaire pour aider Chaumort et son peuple en ces temps difficiles. Bref, il s'était fait connaître. Le but du jeu était de prendre des contacts, et André était passé maître dans cet exercice.

C'était pour cela qu'il sirotait son vin en attendant un homme qu'il n'avait jamais vu de sa vie. Un groupe d'adolescents passa devant lui en courant, et l'un d'eux chipa un panier de petits pains posé sur sa table. Ses camarades l'applaudirent en riant, puis s'enfuirent avant que le cafetier ait découvert le larcin. L'exubérance de la jeunesse n'arrachait plus aucun sourire à André. L'adolescence était bel et bien l'âge de l'insouciance ; il avait longtemps aspiré à un tel bonheur, que la profession qu'il avait choisie ne lui avait bizarrement jamais permis de trouver. Que le bonheur ne puisse se vivre qu'à l'âge bête, voilà qui paraissait singulièrement injuste. Le bonheur aurait dû être une récompense et non un Éden perdu dans les jours enfuis.

Une tache de couleur attira son regard. Tous ces délinquants avaient un mouchoir rouge noué autour de leur cheville. Quelle mode ridicule !

- Capitaine Duchamp ?

Levant les yeux, André découvrit un quadragénaire sino-ethnique vêtu d'un élégant costume de soie noire aux manches tombantes. A en juger par le ton de sa voix et sa posture décontractée, il s'agissait d'un négociateur expérimenté ; trop lisse pour un avocat, pas assez assuré pour un richard. Un intermédiaire.

André s'efforça d'atténuer son sourire. On avait mordu à l'hameçon. Ne restait plus qu'à marchander.

Le bandage nanonique qui enveloppait la jambe gauche d'Erick s'ouvrit de l'aine à la cheville, produisant un bruit évoquant celui du tissu qu'on déchire. Le Dr Steibel et la jeune infirmière qui l'assistait l'ôtèrent avec précaution.

- Ça a l'air de bien se passer, décréta le médecin.

Madeleine lança un sourire à Erick, puis fit la grimace. Sa jambe était souillée d'une pellicule verdâtre, résidu poisseux laissé par le bandage. En dessous, sa peau était blanche comme un linge et marbrée d'un réseau complexe de veines bleues. Les cicatrices, dues aux brûlures et à l'exposition au vide, apparaissaient comme d'épaisses taches translucides.

Débarrassé de la gangue nanonique qui lui enveloppait la partie inférieure du visage, Erick sursauta en sentant l'air frais caresser sa peau à vif. Son front et ses joues, pourtant libérés depuis deux heures, étaient encore parcourus de picotements.

Il ne prit pas la peine d'examiner sa jambe. Pour quoi faire ? Elle ne contenait plus que des souvenirs.

- Veuillez me donner l'accès à votre système nerveux, demanda le Dr Steibel.

Les yeux fixés sur une colonne AV, il ne daignait même pas regarder son patient.

Erick s'exécuta, ordonnant à ses naneuroniques d'ouvrir un canal sur sa moelle épinière. On télétransmit une série d'instructions à son organisme, et sa jambe se leva à l'horizontale, puis effectua quelques mouvements d'assouplissement.

- Bien. (Le médecin opina d'un air ravi, toujours concentré sur les informations transmises par la colonne AV.) Les connexions nerveuses sont en place et le nouveau tissu est suffisamment robuste. Je vous dispense du package, mais je vous conseille d'appliquer la crème humidifiante que je vais vous prescrire. Votre nouvelle peau ne doit surtout pas se dessécher.

- Oui, doc, dit Erick d'un air docile. Et ceci... ?

Il désigna d'un geste le bandage qui lui enveloppait le torse et le bras droit.

Conscient de l'impatience que manifestait le blessé, le Dr Steibel se fendit d'un sourire rassurant.

- Il est encore trop tôt, j'en ai peur. Vos implants TA s'intègrent de façon satisfaisante, mais le processus est loin d'être parvenu à son terme.

- Je vois.

- Je vais vous donner de quoi alimenter les modules de support dont vous êtes équipé. Les packages en profondeur que vous utilisez consomment pas mal de fluides nutritifs. Veillez à ce que vos réserves ne s'épuisent pas.

Il attrapa le module de support que Madeleine avait réparé, puis considéra les deux astros.

- En outre, je vous conseille vivement de ne pas vous exposer durant quelque temps à un environnement antagoniste. Désormais, Erick, vous êtes capable de fonctionner à un niveau raisonnable, mais

uniquement si vous ménagez votre métabolisme. Ne négligez pas les avertissements que vous lancerait votre programme de surveillance. Un package nanonique ne constitue pas une protection infaillible.

- C'est compris.

- Je suppose que vous n'allez pas reprendre l'espace de sitôt.

- Non. Tous les vols stellaires sont annulés.

- Bien. Je veux que vous évitiez les environnements en apesanteur, ils sont tout sauf propices à la guérison. Tant que vous resterez ici, logez dans un hôtel de la section haute gravité. (Il télétransmit un fichier.) Voici un régime d'exercices pour vos jambes. Suivez-le scrupuleusement et revenez me voir dans huit jours.

- Merci.

Alors qu'il quittait la salle de traitement, le Dr Steibel adressa un signe de tête bienveillant à Madeleine.

- Vous pouvez payer le réceptionniste en sortant. L'infirmière entreprit de pulvériser sur les jambes d'Erick une solution savonneuse qui dissolvait la pellicule poisseuse. Il fit appel à ses naneuroniques pour ne pas broncher quand elle s'occupa de ses organes génitaux. Grâce à Dieu, ils n'avaient pas été gravement touchés, l'exposition au vide ne lui ayant infligé que des lésions cutanées superficielles.

Derrière l'infirmière, Madeleine lui lança un regard anxieux.

- Il te reste quelque chose sur ton crédisque ? télétransmit-elle.

- Environ cent cinquante fusiodollars, c'est tout, répondit-il.

André n'a pas encore transféré le salaire de ce mois.

- Il doit me rester deux cents fusiodollars, et Desmond n'est pas encore à zéro. On devrait pouvoir payer l'hôpital.

**- Pourquoi nous ? Où diable est Duchamp ? C'est à lui de casquer. Et mes implants TA ne sont que la première phase du traitement.**

**- Il avait rendez-vous avec un affréteur, m'a-t-il dit. Laisse-moi faire, je vais voir combien on doit à l'hôpital.**

**Erick attendit qu'elle soit partie, puis télétransmit au processeur réseau de l'hôpital une demande de liaison avec le bureau des Forces spatiales de la Confédération. L'ordinateur de gestion l'informa qu'il n'y en avait pas sur l'astéroïde. Jurant en silence, il accéda à l'annuaire et lança une recherche pour localiser un représentant de la Confédération parmi les résidents. Il n'y en avait aucun, même pas un inspecteur du MAC - le spatioport était trop peu fréquenté pour en mériter un.**

**Le processeur réseau ouvrit un canal vers ses naneuroniques.**

**- Erick, regagnez l'astronef, je vous prie, mon enfant*, télétransmit André. Je nous ai trouvé un affréteur.**

**S'il n'avait pas eu des crampes dans le cou, Erick aurait secoué la tête en signe d'étonnement. Un affréteur ! Alors que la Confédération avait décrété une quarantaine. Duchamp était décidément impossible. Son procès serait la formalité la plus rapide de toute l'Histoire.**

**Il descendit de la table d'examen, ignorant la grimace de l'infirmière lorsque ses jambes délogèrent les pulvérisateurs.**

**- Désolé, le devoir m'appelle, lui dit-il. Maintenant, allez me chercher un pantalon, je n'ai pas que ça à faire.**

**L'intermédiaire s'appelait Iain Girardi. André lui enviait son tempérament ; rien ne pouvait le déstabiliser, ni les insultes ni les menaces. Il demeurait impassible durant les échanges les plus vifs. Ce qui tombait on ne peut mieux : André avait fini par perdre patience devant l'ingratitude de son équipage.**

**Ils s'étaient rassemblés dans le salon du Vengeance de Villeneuve, le seul endroit qu'André ait jugé suffisamment sûr pour y discuter de la**

proposition de Girardi. Madeleine et Desmond avaient fixé leurs pieds à des pelotes-crampons tandis qu'Erick était suspendu à l'échelle centrale, aux barreaux desquels il avait accroché ses modules de support médicaux. André flottait à côté d'Iain Girardi, fixant les trois astros d'un regard peu amène.

- Tu plaisantes, nom de Dieu ! s'exclama Madeleine. Cette fois-ci, tu es allé trop loin, capitaine. Beaucoup trop loin, bordel. Comment peux-tu envisager d'accepter la proposition de ce salaud ? Après tout ce que nous avons subi à Lalonde. Après tout ce qu'Erick a souffert. Regarde l'état de ton vaisseau ! Ce sont eux qui t'ont fait ça.

- Ce n'est pas tout à fait exact, intervint Iain Girardi d'une voix mielleuse et mesurée.

- Vous, fermez-la ! beugla-t-elle. Je n'ai pas besoin de vous pour savoir ce qui nous est arrivé.

- Madeleine, je t'en prie, dit André. Ne sombre pas dans l'hystérie. Personne ne t'oblige à prendre part à cette entreprise. Si tu le souhaites, je suis prêt à te libérer de ton contrat.

- C'est ce que je souhaite, en effet. Et il n'est nulle part indiqué dans mon contrat que je doive me mettre à la solde des possédés. Paie-moi mon salaire des deux derniers mois, sans

En français dans le texte. (N.d.T.)

retenue, plus le bonus que tu me dois pour la mission Lalonde, et je fous le camp d'ici.

- Si c'est bien ce que tu veux...

- Tu as le fric ?

- Oui. Naturellement. Mais cela ne te regarde pas.

- Enfoiré. Pourquoi nous as-tu laissé le soin de payer le traitement d'Erick, hein ?

**- Je ne suis qu'un capitaine, je ne prétends pas accomplir des miracles. Mon compte vient d'être crédité il y a quelques instants. C'est avec plaisir que je paierai le traitement d'Erick. Pour moi, c'est une question d'honneur.**

**- Quelques instants...**

**Le regard de Madeleine alla d'André à lain Girardi, puis se reposa sur le capitaine. De furieuse, elle devint carrément offusquée.**

**- Tu as accepté une avance de ce type ?**

**- Oui, rétorqua sèchement André.**

**- Mon Dieu...**

**Elle était si choquée qu'elle se retrouva réduite au silence.**

**- Vous avez parlé de Lalonde, dit lain Girardi. Les Forces spatiales de la Confédération vous sont-elles venues en aide quand vous étiez en danger ?**

**- Ne parlez pas de ce que vous ne connaissez pas, gronda Desmond.**

**- Je ne suis pas tout à fait ignorant. J'ai accédé au reportage de Kelly Tirrel. Comme tout le monde.**

**- Et nous avons tous accédé au reportage que Gus Remar a envoyé de la Nouvelle-Californie. Les possédés ont conquis cette planète. Normalement, nous devrions nous engager dans les Forces spatiales de la Confédération pour débarrasser l'univers de cette engeance.**

**- Comment ? Une terrible calamité vient de frapper l'espèce humaine - toute l'espèce humaine. Ce n'est pas en lâchant des bombes nucléaires sur des millions d'innocents que l'on résoudra le problème. D'accord, c'était le chaos sur Lalonde, et je suis navré que vous en ayez subi le contrecoup. Ces possédés-là n'étaient qu'une meute indisciplinée guidée par la seule terreur, ils ont frappé à l'aveuglette pour se protéger de l'armée de mercenaires que vous transportiez. Mais l'Organisation, ce n'est pas la même chose. Tout**

d'abord, nous avons prouvé que la coexistence était possible entre possédés et non-possédés.

- Ouais, tant que nous vous sommes utiles, répliqua Madeleine. Tant que vous avez besoin de nous pour faire fonctionner les machines et piloter les astronefs. Par la suite, ça risque d'être une autre paire de manches.

- Je comprends votre amertume, mais vous vous trompez. Al Capone a déjà fait le premier pas pour résoudre ce terrible dilemme : il propose de monter une équipe de recherche bilatérale en vue de trouver une solution. Les Forces spatiales de la Confédération, quant à elles, se contentent d'élaborer des méthodes pour renvoyer les possédés dans l'au-delà. Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais je ne souhaite pas qu'elles y parviennent.

Desmond serra le poing et commença à se détacher de la pelote-crampon, prêt à se jeter sur l'intermédiaire.

- Espèce de sale traître !

- Vous allez mourir, énonça lain Girardi d'un ton glaçant. Vous, moi, l'équipage de cet astronef, la population de Chau-mort. Nous sommes tous mortels. On ne peut rien y faire, l'entropie est irréversible. Et, après votre mort, vous passerez l'éternité dans l'au-delà. Sauf si quelque chose est fait pour remédier à cet état de fait, sauf si vous trouvez une structure neuronale vivante qui pourra vous servir d'hôte. À présent, je vous repose la question : souhaitez-vous l'échec du projet d'Aï Capone ?

- Si Capone ne se soucie que de répandre le bonheur dans toute la galaxie, pourquoi veut-il recruter un astronef équipé pour le combat ? demanda Madeleine.

- Pour assurer sa protection par la méthode dissuasive. Des représentants de l'Organisation recherchent des astronefs de ce type sur plusieurs douzaines d'astéroïdes. Plus il y en aura en orbite autour de la Nouvelle-Californie, plus il sera difficile pour quiconque de lui donner l'assaut. Les Forces spatiales de la Confédération ont l'intention d'attaquer le réseau de défense stratégique de la

Nouvelle-Californie. Tout le monde le sait. L'Assemblée générale exige du grand amiral qu'il passe à l'action. S'il arrive à éliminer le réseau DS, il peut déclencher une invasion en règle ; ses marines captureront tous les méchants pour les fourrer dans des nacelles tau-zéro. (Iain Girardi laissa échapper un soupir chagriné.) Pouvez-vous imaginer le bain de sang qui en résultera ? Vous avez constaté que les possédés se défendaient avec acharnement quand ils étaient pris au piège. Imaginez le combat qui s'est déroulé à bord de cet astronef et multipliez-le par un milliard. Voici ce qui se passera. (Il jeta à Erick un regard compatissant.) C'est ça que vous voulez ?

- Il n'est pas question que je me batte pour les possédés, marmonna Madeleine d'un air maussade.

Elle n'appréciait pas la façon dont Iain Girardi déformait ses arguments, l'amenait à douter de ses convictions.

- Personne ne demande au Vengeance de Villeneuve de se battre, dit Iain Girardi avec force. Votre présence devrait suffire. Les astronefs patrouilleront dans le périmètre de défense, là où ils seront bien visibles et pourront faire la démonstration de leur force numérique. Ce n'est pas une tâche très contraignante. Et vous toucherez des primes de combat, avec un contrat de six mois garantis ; plus un bonus dont j'ai toute latitude pour fixer le montant. Qui sera substantiel étant donné la classe du Vengeance de Villeneuve. Vous serez en mesure de faire réparer sur Chailrnortla olus gros des dommages que vous avez subis, et Erick bénéficiera du meilleur traitement sur le marché. Je peux même m'arranger pour que vous vous procuriez un nouveau spatiojet à des tarifs avantageux. Les compagnies d'astro-ingénierie de la Nouvelle-Californie fabriquent les meilleurs modèles.

- Vous voyez ? dit André. Il y a de quoi être fier d'un tel affrètement. Si l'Organisation a raison, nous aurons contribué à assurer l'avenir de toute l'espèce humaine. Comment pourrait-on refuser ?

- Non, capitaine, dit Madeleine. Il n'est pas question que je partage un module de vie avec des possédés. Jamais de la vie.

Point final.

- Mais personne ne suggère une telle chose, dit Iain Girardi, visiblement choqué. Naturellement, nous comprenons la suspicion qui est de mise en ce moment. L'Organisation se dépense sans compter pour mettre à bas ces préjugés d'un autre âge. Mais, tant que la confiance ne sera pas totale, seul l'équipage de l'astronef sera autorisé à bord de celui-ci. Dans un sens, cela permettra d'instaurer ladite confiance. L'Organisation est prête à accepter qu'un astronef armé à l'équipage non possédé se place en orbite autour de la planète, à condition qu'il soit intégré à son réseau DS.

- Merde, souffla Madeleine. Erick ?

Il savait que c'était un piège. Et pourtant... difficile de voir comment les possédés pourraient s'emparer du vaisseau. L'équipage avait pleinement conscience du danger que représenterait la présence à bord de l'un de ces salopards. Iain Girardi avait peut-être commis une grande erreur en contactant André.

Le SRC apprécierait certainement des informations de première main sur les défenses spatiales de la Nouvelle-Californie, et le Vengeance de Villeneuve serait fichtrement bien placé pour les recueillir. Et puis, il aurait toujours la possibilité de s'emparer du vaisseau pour prendre la fuite quand il aurait collecté suffisamment de données, quelles que soient les objections de Duchamp. Il avait dans sa cabine de quoi neutraliser l'équipage. Restait à tenir compte des facteurs personnels. Je n'ai aucune envie de repartir au front.

- C'est une décision importante, murmura-t-il.

André lui lança un regard intrigué. Certes, il était ravi de le voir débarrassé de certains de ses bandages nanoniques (horriblement chers, d'ailleurs), mais, de toute évidence, le pauvre garçon n'avait pas recouvré toutes ses facultés mentales. Et Madeleine lui demandait de prendre une décision. Merde.

- Nous le savons, Erick. Mais je ne veux pas que tu te fasses du souci. Tout ce que je veux savoir, c'est si les membres de mon équipage sont assez loyaux pour me suivre. J'ai déjà décidé de conduire mon astronef dans le système de Nouvelle-Californie.

**- Qu'entends-tu par " assez loyaux " ? s'enquit vivement Madeleine.**

**André leva la main pour la calmer.**

**- Écoutons ce qu'Erick a à nous dire, d'accord ?**

**- Allons-nous accoster quelque part dans le système de Nouvelle-Californie ? Allez-vous nous demander de recruter de nouveaux membres d'équipage, par exemple ?**

**- Bien sûr que non, répondit Girardi. Les techniciens n'auront pas besoin d'entrer dans vos modules de vie pour assurer votre ravitaillement. Et si jamais le problème se pose, ce qui est improbable, alors, de toute évidence, vous aurez le droit de refuser l'accès à votre sas à qui vous voudrez. Vous pourrez prendre toutes les précautions que vous estimerez nécessaires.**

**- D'accord, dit Erick. Je suis avec toi, capitaine.**

**- Ouais ?**

**- Merde, j'aurais dû m'en douter. Qui d'autre pourrait bien m'appeler en plein milieu de la nuit ? Vous ne dormez donc jamais, vous autres ?**

**- Tout le monde a besoin de mes services. Eh bien, je ne travaille plus pour des nèfles. Je suis même assez cher, ces temps-ci.**

**- Ah ouais ? Eh bien, allez donc raconter ça à mes camarades, comme ça je ne vous serai plus d'aucune utilité, c'est ce que vous voulez ?**

**- Sainte Marie ! Ce n'est pas vrai, c'est une... Alkad Mzu ? Merde, si on m'avait dit que j'entendrais à nouveau ce nom...**

**- Ici ? Dans les Dorados ? Elle n'oserait pas.**

**- Vous en êtes sûre ?**

**- Non, bien sûr que personne n'a rien dit. Ça fait des mois que les partisans ne se sont pas réunis. Ces temps-ci, on est trop occupés par nos ouvres de charité.**

**- Sainte Marie. Alors, vous y croyez, hein ? Ah ! je parie que vous êtes tous en train de pisser dans vos frocs. Ça change tout, pas vrai, connasse ? Après toutes ces années d'attente, voilà que les vagabonds que nous sommes ont retrouvé leurs griffes.**

**- Vous croyez ? Peut-être que je viens de démissionner de votre putain d'agence. N'oubliez pas ce qui est en jeu. Je suis né sur Garissa.**

**- Allez vous faire foutre, je n'accepterai jamais ce genre de boniment. Si jamais vous osez regarder ma famille, sans parler de la toucher, espèce de conne, je lancerai moi-même l'Alchimiste sur votre putain de planète natale.**

**- Ouais, ouais. C'est vrai, l'univers est sans pitié.**

**- Je vais y réfléchir. Je ne vous promets rien. Comme je viens de le dire, n'oubliez pas ce qui est en jeu. Il faut que j'en discute avec certaines personnes.**

**La fête eut lieu la veille du départ de la flotte. Elle occupait la totalité de la salle de bal du Hilton de Monterey, plus quelques suites de l'étage inférieur. La nourriture était bien réelle ; Al avait insisté sur ce point car les possédés, une fois ivres, étaient incapables de préserver l'intégrité de leurs mets illusoires. L'Organisation avait donc lancé des programmes de recherche dans ses banques de mémoire pour localiser tous les chefs cuisiniers, possédés ou non. Leur talent comptait davantage que leur siècle d'origine. Le résultat de ces efforts fut un banquet de huit plats, dont la matière première avait nécessité sept transports en spatiojet et amené Leroy Octavius à distribuer onze cents heures de crédit énergétique aux fermiers et aux grossistes.**

**Après le repas, Al monta sur la table d'honneur pour déclarer :**

**- Nous ferons une fiesta encore plus somptueuse quand vous serez rentrés sains et saufs, les gars, et vous avez la parole d'Aï Capone.**

**Il y eut un tonnerre d'applaudissements, qui ne s'interrompit que lorsque l'orchestre commença à jouer. Leroy et Busch avaient fait passer des auditions à une bonne centaine de musiciens pour obtenir un octette de jazz. Certains de ses membres étaient d'authentiques musiciens des années 1920, ou du moins le prétendaient-ils. Il suffisait de les voir et de les entendre pour en être presque convaincu. Sur la piste de danse, près de trois cents personnes se trémoussaient sur les mélodies syncopées qu'Ai préférait entre toutes.**

**Ce fut lui qui ouvrit le bal, entraînant une Jezzibella hilare avec l'énergie et le panache qu'il avait perfectionnés au Casino de Broadway dans le bon vieux temps. Les autres convives ne tardèrent pas à trouver leur rythme et à se familiariser avec les pas de danse. Comme l'avait exigé Al, les hommes étaient vêtus d'un smoking ou, s'ils servaient dans la flotte, de leur uniforme ; les femmes, quant à elles, avaient eu toute latitude pour choisir leur robe de soirée, à condition que le style et le tissu n'en soient pas trop modernes. Avec ses draperies de gaze et ses cygnes sculptés de fleurs fraîchement cueillies, la salle évoquait le décor d'une grande soirée viennoise, en moins coincé toutefois.**

**Possédés et non-possédés se mêlaient en toute harmonie. Le vin coulait à flots, les rires faisaient trembler les vitres, quelques couples s'éclipsaient discrètement, quelques bagarres éclataient. Bref, la soirée était un succès.**

**Jezzibella fut donc intriguée lorsque, à deux heures et demie du matin, elle trouva Al tout seul dans une suite, accoudé à la rambarde de sa baie vitrée, sa cravate dénouée et un verre de cognac dans sa main. Au-dehors, une myriade de points lumineux s'agitaient dans l'espace, les derniers vaisseaux de la flotte se plaçant en formation de saut.**

**- Qu'y a-t-il, mon chou ? demanda-t-elle à voix basse. Elle l'étreignit de ses bras si doux. Il laissa reposer sa tête sur une épaule accueillante.**

- Nous allons perdre ces astronefs.

- Nous en perdrons forcément quelques-uns, Al, mon chéri. On ne fait pas d'omelette sans casser des oufs.

- Non, je veux dire : ils vont partir à des années-lumière d'ici. Qu'est-ce qui les obligera à obéir à mes ordres ?

- Leur structure hiérarchique, Al. Cette flotte est une version miniature de l'Organisation. Les hommes de troupe font ce que leurs lieutenants leur disent de faire. Ça a fonctionné pendant des siècles dans la marine de guerre. Quand on est au combat, on exécute les ordres, c'est automatique.

- Et si ce connard de Luigi décidait de n'en faire qu'à sa tête et de créer sa propre Organisation sur Arnstadt ?

- Il n'en fera rien. Luigi est un homme loyal.

- C'est ça.

Il se mordilla les phalanges, se félicitant de lui tourner le dos.

- Cette idée t'inquiète, n'est-ce pas ?

- Ouais. C'est un vrai problème, okay ? Pense qu'un seul type va disposer de cette flotte et de la puissance qu'elle représente.

- Ajoutes-en deux autres.

- Hein ?

- Mets la flotte sous le commandement d'un triumvirat.

- Comment ?

- C'est facile, mon chou ; s'ils sont trois à la tête de la flotte, alors chacun d'eux va se décarcasser pour prouver sa loyauté aux deux autres. Et, regardons les choses en face, cette flotte ne va être partie

**que huit jours tout au plus. Il faut beaucoup plus de temps pour monter un complot qui ait des chances de réussite. En outre, quatre-vingt-dix pour cent de ces soldats te sont fidèles. Tu leur as tout donné, Al : une vie et un but. Ne te sous-estime pas, ce que tu as accompli avec ces gens est un authentique miracle, et ils le savent parfaitement. C'est ton nom qu'ils applaudissent. Pas celui de Luigi, ni celui de Mickey, ni celui d'Emmet. Ton nom, Al.**

**- Ouais.**

**Il hocha la tête, retrouvant son assurance. Les propos de Jez-zibella étaient foutrement sensés. Comme toujours.**

**Al la contempla à la lueur des étoiles. Elle avait combiné tous ses aspects pour devenir une athlète pleine de féminité. Sa robe de soie couleur nacre, piquetée de brillants, laissait deviner sa silhouette plutôt qu'elle ne la montrait. La séduction qui émanait d'elle était proprement terrifiante. Durant la soirée, Al avait eu toutes les peines du monde à se contrôler lorsqu'il captait le désir primitif que projetaient les hommes qu'elle frôlait sur son passage.**

**- Bon Dieu, murmura-t-il. Jamais je n'ai fait quoi que ce soit pour mériter quelqu'un comme toi.**

**- Je crois que si, lui répondit-elle sur le même ton. (Leurs nez s'effleurèrent, et ils s'enlacèrent doucement.) J'ai un cadeau pour toi, Al. Nous t'avons préparé quelque chose de spécial, et je pense que le moment est venu de te l'offrir.**

**Il raffermit son étreinte.**

**- J'ai déjà le seul cadeau que je souhaite.**

**- Flatteur.**

**Ils s'embrassèrent.**

**- Ça peut attendre demain matin, décida Jezzibella.**

Les portes de la cabine d'ascenseur s'ouvrirent sur une section de Monterey inconnue d'Aï. Un corridor aux parois de roche sans apprêt, avec des câbles et un conduit d'aération courant le long du plafond. La pesanteur était de moitié inférieure à la normale. Cela lui arracha une grimace, car la chute libre était ce qu'il détestait le plus depuis son arrivée en ce siècle. Jez cherchait sans cesse à le convaincre de faire l'amour dans l'une des chambres axiales de l'hôtel, et il s'y refusait obstinément. Rien que l'idée suffisait à lui retourner l'estomac.

- Où sommes-nous ? demanda-t-il.

Jezzibella eut un large sourire. Ce matin, elle avait pris l'aspect d'une jeune fille à la compétence pimentée d'insouciance, et elle était vêtue d'une combi d'un blanc immaculé qui la moulait comme une seconde peau.

- Près des corniches d'accostage. Elles n'ont guère été fréquentées depuis que tu as pris le pouvoir. Jusqu'à aujourd'hui.

Al se laissa conduire le long du corridor et déboucha dans une salle d'observation. Emmet Mordden, Patricia Mangano et Mickey Pileggi les attendaient devant la baie vitrée. Leur sourire traduisait une fierté également perceptible dans leurs émanations mentales. Al décida de jouer le jeu, et Jez le traîna devant la baie vitrée.

- On a capturé ce truc sur un astéroïde, il y a une quinzaine de jours, déclara Mickey. Enfin, son capitaine était déjà possédé. On n'a eu qu'à convaincre son âme de se transférer via le lien d'affinité. Jezzibella nous a dit que ça te plairait.

- De quoi parles-tu, Mickey ?

- De notre cadeau, mon chéri, dit Jezzibella. Ton vaisseau amiral.

Un large sourire aux lèvres, elle désigna la baie vitrée.

Al se rapprocha pour mieux voir. La fusée de Buck Rogers se dressait sur la roche en contrebas. Une splendide torpille écarlate,

avec des ailerons jaune vif sur les flancs et un bouquet de tuyères couleur cuivre à la base.

- C'est pour moi ? demanda-t-il, émerveillé.

L'intérieur de la fusée était à l'image de son apparence, le née plus ultra de la décoration et de la technologie des années 1930. Pour la première fois depuis qu'il avait émergé de l'au-delà, Al se sentait chez lui. Ces meubles, ce style, tout cela lui était familier. Une tranche de son époque d'origine.

- Merci, dit-il à Jezzibella.

Elle l'embrassa sur le bout du nez, puis le prit par le bras.

- C'est un gerfaut, expliqua-t-elle. L'âme qui le possède s'appelle Cameron Leung ; sois gentil avec lui, Al. Je lui ai promis que tu lui trouverais un corps humain dès que l'univers se serait un peu calmé.

- Bien sûr.

On accédait à la passerelle de promenade en empruntant un escalier en colimaçon en fer forgé. Al et Jezzibella s'installèrent sur un sofa de cuir vert, d'où ils avaient vue sur l'extérieur par les hublots elliptiques creusés près du nez de la fusée. Il posa son feutre sur une table en osier et passa un bras autour des épaules de sa maîtresse. Le prince de la ville, encore une fois, et à plein temps.

- Vous m'entendez, Cameron ? s'enquit Jezzibella.

- Oui, répondit une voix provenant d'une grille argentée incrustée dans le mur.

- Nous aimerions voir la flotte avant son départ. Conduisez-nous près d'elle, je vous prie.

Al grimaça et s'accrocha à l'accoudoir du sofa. Encore un putain de vol spatial ! Mais la poussée à laquelle il s'attendait ne vint pas. La vue changea, et ce fut tout. La sphère blanc argenté du spatioport de

Monterey, qui tournait doucement devant lui, glissa vivement de côté, puis disparut au-dessus de sa tête.

- Hé, je ne sens rien ! s'exclama-t-il. Pas d'accélération, pas de chute libre. C'est comme ça qu'il faut voyager, bon sang !

- Oui, répliqua Jezzibella.

Elle claqua des doigts, et un petit garçon se précipita vers elle. Il était vêtu d'un uniforme de steward à col raide, et ses cheveux brillantines étaient séparés par une raie au milieu.

- Une bouteille de Larmes de Norfolk, s'il te plaît, lui commanda Jezzibella. Les circonstances l'exigent. Je pense aussi que nous devrions porter un toast. Veille à ce que les verres soient givrés.

- Oui, mademoiselle, dit-il de sa voix de fausset. Al le regarda partir en plissant le front.

- Il est un peu jeune pour ce genre de boulot, non ?

- C'est Webster Pryor, répondit-elle sotto voce. Un garçon adorable.

- Le fils de Kingsley ?

- Oui. J'ai pensé qu'il valait mieux l'avoir à l'oeil en permanence. Au cas où.

- Je vois. D'accord.

- Tu as raison à propos de cet astronef, Al. C'est comme ça qu'il faut voyager : dans un vaisseau biotek. Mes radins de producteurs n'ont jamais voulu m'en donner un pour mes tournées. Et les gerfauts sont d'excellents vaisseaux de guerre.

- Ah ouais ? Combien on en a ?

- Trois en comptant celui-ci. Et on n'a pu les capturer que parce que leurs capitaines ont paniqué quand on a attaqué les astéroïdes.

**- Dommage.**

**- Oui. Mais on espère avoir plus de chance cette fois-ci. Al eut un large sourire en voyant apparaître dans le hublot le croissant de la Nouvelle-Californie, et il s'installa confortablement pour apprécier le voyage.**

**Cameron Leung s'éloigna de Monterey à deux g d'accélération, adoptant une trajectoire curviligne qui le rapprochait de la planète distante de dix mille kilomètres. Loin devant, visée par la pointe vert émeraude du gerfaut, la flotte de l'Organisation s'égrenait sur son orbite à cinq mille kilomètres d'altitude, formant un chapelet d'astronefs séparés par un intervalle de deux kilomètres. Les rayons du soleil accrochaient leurs machines couvertes de feuille d'argent à mesure qu'ils émergeaient de l'ombre ; on aurait dit qu'un collier précieux se formait autour de l'astre.**

**Deux jours avaient été nécessaires pour que les astronefs gagnent leurs postes, quittant les astéroïdes et se mettant en formation de saut sous la supervision d'Emmet Mordden et de Luigi Balsamo. Le vaisseau amiral de celui-ci était un ex-croiseur des Forces spatiales de Nouvelle-Californie rebaptisé le Salvatore.**

**À deux millions de kilomètres de là, suspendu au-dessus du pôle Sud de la Nouvelle-Californie, un faucon nommé Galega observait les manouvres de la flotte. L'essaim de globes espions furtifs qu'il avait disséminé autour de la planète avait suivi le parcours de chaque astronef et intercepté la moindre de ses communications. Comme l'orbite adoptée par la flotte était inclinée de deux degrés par rapport au plan de l'écliptique, Galega et son capitaine, Aralia, avaient pu calculer toutes les coordonnées de saut possibles. Il y en avait cinquante-deux.**

**Le Consensus de Yosemite avait dépêché des faucons pour avertir les gouvernements concernés, qui avaient été unanimement alarmés par l'ampleur de cette menace potentielle. Les Edénistes ne pouvaient pas faire grand-chose d'autre. L'attaque n'était pas une option envisageable. La flotte de l'Organisation était protégée par le réseau DS de la Nouvelle-Californie et disposait en outre d'un potentiel offensif considérable. Pour la vaincre, il faudrait une flotte**

d'une puissance au moins égale à la sienne. Et même si les Forces spatiales de la Confédération réussissaient à l'assembler, les amiraux ne sauraient pas où ils devraient la déployer : ils n'avaient qu'une chance sur cinquante-deux de localiser le bon système.

Galega vit le gerfaut rouge et jaune de Capone s'éloigner de Monterey pour venir s'immobiliser à cinquante kilomètres du Salvatore. Un globe espion s'insinua entre les deux vaisseaux. Dans le tore d'équipage du faucon, les astros affectés à la collecte des informations entendirent Capone demander :

- Comment ça va, Luigi ?

- Tout est okay, boss. La formation est en place. Ils sont tous calés sur les coordonnées de saut.

- Bon sang, Luigi, si tu voyais l'effet que vous faites vus d'ici. C'est sacrement impressionnant. Je ne voudrais pas me réveiller et vous découvrir dans mon ciel, je peux te le dire. Ces enfoirés de boches vont en chier dans leurs frocs.

- Compte sur nous, Al.

- Okay, Luigi, fonce, mon vieux. Faites du bon boulot, Patricia, Dwight et toi. Jez vous souhaite bonne chance. A la charge !

- Remercie la petite dame pour nous, boss. Et ne t'inquiète pas, on sera à la hauteur. Attends-toi à recevoir des bonnes nouvelles sous huitaine.

Les échangeurs thermiques et les grappes de capteurs du Salvatore mirent un long moment à se rétracter dans leurs niches. Ils semblèrent se bloquer à plusieurs reprises. Le deuxième vaisseau de la formation commença à se configurer pour le saut, puis le troisième.

Rien ne se passa durant une minute, puis le Salvatore disparut dans son horizon des événements.

Aralia et Galega percevaient instinctivement sa localisation, de sorte que ses coordonnées de saut devinrent évidentes.

Arnstadt, dit Aralia au Consensus de Yosemite. Ils se dirigent vers Arnstadt.

Merci, Aralia, répondit le Consensus. Nous envoyons un faucon alerter le gouvernement d'Arnstadt. La flotte de l'Organisation mettra au moins deux jours pour atteindre le système. Les forces spatiales locales auront un peu de temps pour se préparer.

Suffisamment de temps ?

Peut-être. Cela dépend de l'objectif de l'Organisation.

Lorsque Aralia examina les images transmises par les globes espions, douze autres astronefs avaient déjà suivi le Salvatore. Sept cent quarante autres glissaient inexorablement vers les coordonnées de saut d'Arnstadt.

- Non, Gerald, dit Jansen Kovak.

Il avait employé le ton qu'un parent réserve à un enfant particulièrement difficile. Sa main se referma sur l'avant-bras de Gerald.

Aidé d'un autre infirmier, il avait conduit Gerald dans la salle commune, où il était censé prendre son déjeuner. Une fois sur le seuil, Gerald avait jeté un coup d'oeil en douce dans le couloir, et ses muscles s'étaient tendus sous son tee-shirt lâche.

Kovak connaissait bien ces signaux. Ces temps-ci, Gerald pétait les plombs à la moindre provocation ; il suffisait qu'il entende une phrase en apparence anodine ou qu'il aperçoive un couloir menant peut-être au monde extérieur. Il s'attaquait alors à ses surveillants, ainsi qu'à quiconque se trouvant dans les parages, et tentait à nouveau de prendre la fuite. Le concept de verrouillage électronique semblait complètement le dépasser.

**Gerald eut un tic en entendant l'avertissement qu'on venait de lui lancer, et il se laissa conduire dans la salle. La première chose qu'il fit fut de se tourner vers le bar pour voir si l'holo-écran était allumé. On avait décidé de l'enlever (à la grande irritation des autres patients). Le Dr Dobbs ne tenait pas à ce que survienne un incident comme l'autre jour.**

**En privé, Jansen Kovak estimait que la réhabilitation de Skibbow était une perte de temps. De toute évidence, il avait déjà sauté dans l'abîme et tombait en chute libre dans son enfer personnel. On aurait dû le transférer dans une institution spécialisée pour un traitement à long terme, doublé peut-être d'un effacement sélectif de sa mémoire. Mais le Dr Dobbs affirmait que sa psychose était guérissable ; et, en théorie, Gerald dépendait administrât!vement de l'ASE, ce qui entraînait tout un tas de complications. Bref, s'occuper de lui était une corvée.**

**Le silence se fit dans la salle à l'entrée des trois hommes. Ses occupants n'étaient pas très nombreux : quatre ou cinq patients, plus une douzaines de membres du personnel. Gerald accueillit cette réaction d'un regard terrifié et fouilla les visages du regard. Il fronça les sourcils lorsqu'une femme aux traits asiatiques et aux cheveux rouge vif lui adressa un petit sourire de compassion.**

**Jansen s'empressa de le diriger vers un fauteuil placé à mi-distance du bar et de la baie vitrée, et l'obligea à s'asseoir.**

**- Que souhaitez-vous manger, Gerald ?**

**- Euh... la même chose que vous.**

**- Je vais vous chercher une salade, dit Kovak.**

**Il se tourna pour se diriger vers le bar. Ce fut sa première erreur.**

**Quelque chose le cogna au creux des reins, le déséquilibrant et le projetant vers le sol. Il s'écrasa en grimaçant de douleur. Ses programmes de rééquilibrage et de combat à mains nues passèrent en mode primaire, et il roula sur le côté avec souplesse. En un instant, il s'était redressé.**

Gerald et l'autre infirmier s'empoignaient à bras-le-corps, chacun s'efforçant de faire tomber l'autre. Jansen sélectionna une option dans le menu de ses naneuroniques. Il s'avança d'un demi-pas, et son centre de gravité se déplaça. L'un de ses bras décrivit un arc meurtrier. Son poing frappa Gerald à l'épaule gauche, le faisant basculer de côté. Avant qu'il ait pu compenser, ses mollets entrèrent en contact avec la jambe tendue de Jansen. Il trébucha, et le poids de l'autre infirmier accéléra sa chute.

Gerald hurla de douleur en atterrissant sur le coude, puis le poids de l'infirmier manqua l'étouffer. Lorsqu'il leva la tête, la porte de la salle commune n'était qu'à cinq mètres de lui. Si près, et pourtant si loin !

- Laissez-moi partir, supplia-t-il. C'est ma fille. Je dois la sauver.

- Tais-toi, espèce de cinglé, grogna Jansen.

- Ça, ce n'est pas gentil.

Pivotant sur lui-même, Jansen découvrit la femme rousse devant lui.

- Euh... je... Oui.

Sous l'effet de la honte, son visage fut envahi par une chaleur des plus déplaisantes. Bizarrement, l'affichage de ses naneuroniques semblait également affecté.

- Navré, ce n'était pas très professionnel de ma part, reprit-il. Mais il est si irritant.

- Et pourtant, vous n'avez pas été marié à lui pendant vingt ans.

Le visage de Jansen exprima une incompréhension polie. Cette femme n'était pas une patiente. Elle portait une tenue civile, une jolie robe bleue. Mais il ne l'avait jamais vue travailler ici.

Elle eut un sourire pincé, l'agrippa par sa blouse et le projeta à six mètres de là. Le cri qu'il poussa devait davantage à la surprise qu'à la douleur. Jusqu'à ce qu'il heurte le sol. Comme ses naneuroniques

ne fonctionnaient plus, une violente souffrance irradia ses nerfs au moment de l'impact.

Son collègue, qui maîtrisait toujours Gerald, eut le temps de pousser un grognement de surprise avant d'être frappé à son tour. D'un coup de poing, la femme lui fracassa la mâchoire, maculant de sang les cheveux de Gerald.

À ce moment-là, l'un des infirmiers présents dans la salle eut la présence d'esprit de télétransmettre un code d'alarme au processeur réseau. Les sirènes se mirent à hurler. Une grille métallique jaillit du sol, bloquant les trois portes donnant sur le balcon.

Trois aides-soignants baraqués convergeaient vers la femme, que Gerald fixait avec des yeux éberlués. Elle lui lança un clin dl'oil, puis leva le bras, l'index pointé sur le plafond. Un bracelet de feu blanc apparut autour de son poignet.

- Merde ! s'exclama l'un des trois hommes.

Il fit brusquement demi-tour, manquant trébucher dans son empressement.

- C'est une possédée !

- Reculez ! Reculez !

- D'où sort-elle, bon sang ?

- Vas-y, ma poule ! encouragea l'un des patients.

Une rosace de feu blanc s'épanouit au-dessus de sa main, se dissolvant presque aussitôt en une centaine de minuscules sphères. Elles allèrent s'écraser sur le plafond, les murs et les meubles. Des étincelles descendirent en cascade alors que naissaient de petits nuages de fumée noire. Le feu commença à prendre. L'alerte incendie ajouta sa clameur à celle de la première sirène. Puis les lumières s'éteignirent, et ce fut le silence.

- Viens, Gerald, dit la femme. Elle le releva sans ménagements.

- Non, gémit-il, terrorisé. Vous êtes l'une d'entre eux. Laissez-moi partir, je vous en supplie. Je ne peux pas redevenir l'un de vous. Je ne le supporterai pas. Pitié... ma fille.

- Tais-toi et remue-toi. Nous allons retrouver Marie. Gerald en resta bouche bée.

- Que savez-vous d'elle ?

- Qu'elle a besoin de toi, et vite. Allez, viens !

- Vous le savez ? dit-il en reniflant. Comment le savez-vous ?

- Viens.

Elle fonça vers la porte en le tirant derrière elle. Il avait l'impression d'être empoigné par le bras tracteur d'un méca-noïde de manutention.

Le barman redressa la tête par-dessus le comptoir pour voir ce qui se passait. Patients et membres du personnel s'étaient abrités derrière les meubles. La femme possédée marchait vers la porte d'un pas résolu, traînant un Skibbow tremblant de peur. Le barman télétransmit à la porte un ordre de verrouillage, puis ouvrit un canal d'urgence vers le processeur réseau. Aucune réponse. Il agrippa son brouilleur neural, prêt à...

- Hé, toi ! lança la femme.

Une fusée de feu blanc lui percuta le crâne.

- C'est pas gentil, dit-elle d'un air sinistre.

Gerald frissonna en voyant le barman s'effondrer, la tempe creusée d'un petit cratère d'où montait un panache de fumée.

- Ô mon Dieu, qu'êtes-vous ?

**- Ne fais pas tout foirer, Gerald.**

**Elle se planta devant la porte. Un courant d'air glissa sur elle, ébouriffant ses longs cheveux roux. Puis il changea de direction, se transformant en véritable ouragan. Il défonça la porte, faisant ployer le matériau composite renforcé.**

**Elle s'engouffra dans la brèche, tirant Gerald derrière elle.**

**- Maintenant, cours, lui ordonna-t-elle sèchement.**

**Comme le sanatorium dépendait de la Flotte royale, il disposait de gardes armés. Cela ne fit aucune différence, car il ne s'agissait pas de soldats expérimentés. Chaque fois que l'un d'eux s'approchait de trop près, la femme faisait usage du feu blanc avec des conséquences dévastatrices. Le PC de sécurité de l'astéroïde suivait sa progression grâce à la destruction qu'elle semait sur son passage. Les circuits électroniques et énergétiques étaient coupés par des explosions de feu blanc, les portes étaient purement et simplement démolies, les conduits environnementaux pulvérisés, les mécanoïdes réduits à l'état de ferraille. Elle accomplissait son oeuvre de façon mécanique, ayant opté pour une stratégie défensive qui avait pour but d'éliminer toute menace potentielle. Grossier mais efficace.**

**L'astéroïde se mit aussitôt en état d'alerte de code deux. Les marines royaux quittèrent leurs baraquements pour foncer vers le sanatorium.**

**Mais, comme dans toutes les colonies-astéroïdes, l'espace aménagé se caractérisait par son extrême compacité. La femme, toujours suivie de Gerald, ne mit que quatre-vingt-dix secondes à gagner l'entrée du sanatorium la plus proche de la salle commune. Les capteurs et les caméras du hall la virent émerger d'une porte fracassée. Terrifiés, les passants s'éloignèrent à toutes jambes des vrilles de feu blanc qu'elle projetait. Puis les images disparurent, le processeur réseau et les capteurs se retrouvant hors service.**

**Le commandant des marines chargé de coordonner l'assaut eut la présence d'esprit de désactiver les ascenseurs qui entouraient le**

hall. Si elle voulait sortir, il lui faudrait marcher. Et elle ne tarderait pas à tomber sur les marines qui se déployaient autour d'elle en tenaille.

Les deux escadrons se dirigeaient prudemment vers le hall, écartant les civils de leur chemin. Ils approchèrent la porte du sanatorium de deux directions différentes, leurs fusils à projectiles chimiques prêts à intervenir, leurs blocs de sécurité prêts à détecter le brouillage électronique émis par les possédés. Ils se figèrent en arrivant l'un devant l'autre et braquèrent leurs armes sur tous les coins du hall. Personne.

Le capitaine de l'un des escadrons désactiva son arme.

- Où diable est-elle passée ?

- Je savais qu'ils désactiveraient les ascenseurs, dit la femme rousse d'un air satisfait. Quand ils affrontent des possédés, ils commencent par bloquer tous les systèmes de transport à proximité pour nous empêcher de nous disperser. Heureusement pour nous, ils ont été à la hauteur de la situation.

Gerald acquiesça sans rien dire. Il se concentrait sur les barreaux qui défilaient devant lui pour ne pas regarder en bas.

La possédée avait démoli toutes les portes de l'établissement médical mais, une fois dans le hall, elle s'était plantée devant celles de l'ascenseur et avait fait un geste de la main. Les portes lui avaient obéi, coulissant en silence. Ensuite, ils avaient descendu l'échelle fixée à la paroi du puits. Pour lui montrer où il posait ses mains et ses pieds, il ne disposait que de la lueur bleue émise par la femme au-dessus de lui. Gerald ne tenait pas à voir comment elle la produisait.

Il faisait froid dans le puits, et l'air avait un goût à la fois humide et métallique. Les ténèbres qui régnaient dans cet espace étroit absorbaient le moindre bruit. Toutes les minutes environ, il distinguait vaguement des portes dans la paroi ; elles laissaient passer des bribes de lumière et des bruits de conversation. - Attention, dit-elle. Tu es tout près du sol. Plus que dix barreaux.

Elle jeta un regard vers le bas, et la lumière augmenta d'intensité. Au pied de l'échelle, une grille métallique humide de condensation émettait une lueur terne. Gerald prit pied sur elle, frissonnant et se frictionnant les bras. Une série de bruits métalliques se fit entendre dans les hauteurs.

La possédée sauta du troisième barreau et lui lança un sourire enthousiaste.

- Ne bouge pas, dit-elle, et elle lui plaqua les mains sur les tempes, lui recouvrant les oreilles de ses doigts.

Gerald se mit à trembler. Les mains de la femme commencèrent à luire. Il était perdu. Il allait bientôt retrouver la souffrance. Entendre à nouveau les murmures déments provenant de l'au-delà, sentir une nouvelle fois son corps envahi par l'un à'eux. Tout espoir lui serait refusé. Autant que je me défende, autant qu'elle me torture et me tue. C'est encore mieux que...

Elle retira ses mains, et leur éclat s'estompa.

- Ça devrait aller, je pense. J'ai éliminé les nanoniques de débriefing. Les médecins et la police les auraient utilisées pour nous localiser, et ensuite ils t'auraient endormi.

- Hein ?

Il se palpa prudemment le crâne. Celui-ci semblait intact.

- C'est tout ce que vous avez fait ? s'enquit-il.

- Oui. Ce n'était pas si grave, pas vrai ? (Elle lui fit signe.)

Il y a une écoutille qui donne sur un tunnel de maintenance. Comme elle n'est équipée que d'un verrou mécanique, nous ne risquons pas de déclencher un processeur.

- Et ensuite ? demanda-t-il, résigné.

**- Eh bien, on te fait sortir de Guyana pour que tu ailles à Valisk retrouver Marie, évidemment. Que croyais-tu donc, Gerald ?**

**Elle agrippa le levier de l'écoutille, un disque d'un mètre de diamètre, et le poussa vers le haut. L'écoutille s'ouvrit sur un nouvel espace enténébré.**

**Gerald avait envie de pleurer. Il avait l'esprit léger, le crâne brûlant, ce qui l'empêchait de réfléchir correctement.**

**- Pourquoi ? Pourquoi faites-vous ça ? Est-ce que vous vous jouez de moi ?**

**- Bien sûr que non, Gerald. Je veux que Marie redevienne normale, je le souhaite plus que tout. Nous n'avons plus qu'elle à présent. Tu le sais. Tu as vu ce qui restait de la ferme.**

**Il tomba à genoux, leva les yeux vers son visage aplati et ses cheveux immaculés, s'efforçant désespérément de comprendre.**

**- Mais pourquoi ? Pourquoi le souhaitez-vous ?**

**- Oh, Gerald, mon chéri, pardonne-moi. Ce corps est celui de Pou Mok. Il me faut beaucoup trop de concentration pour maintenir ma propre apparence, surtout quand je m'active comme je viens de le faire.**

**Stupéfait, Gerald vit les cheveux cuivrés s'assombrir, le visage de la femme se parer de nouveaux traits. Marqués par l'âge. Très marqués.**

**- Loren, hoqueta-t-il.**

## *15.*

**Cinq siècles de prouesses technologiques et de sacrifices économiques avaient été nécessaires pour que la Nation lunaire réussisse à pacifier Mars, le dieu de la Guerre. Le redoutable astre**

rouge qui avait dominé le firmament terrien durant des millénaires était enfin éteint. A présent, la planète était pourvue d'une atmosphère où tourbillonnaient des nuages gris et blancs ; la végétation gagnait peu à peu les déserts, sous la forme de taches sépia et vert foncé maculant le sol ocre. Depuis un astronef en approche, Mars semblait identique à toutes les planètes terracompatibles de la Confédération. Les différences ne devenaient évidentes que lorsqu'on découvrait la totalité des étendues désertiques, qui occupaient les trois cinquièmes de la surface ; les terres immergées apparaissaient alors comme relativement rares. Les cratères abritant des lacs se comptaient par milliers, mais Mars n'avait qu'une seule étendue d'eau digne de ce nom, la mer de Lowell, un ruban sinueux qui ceignait son équateur. Compte tenu de l'échelle, on aurait pu croire qu'il s'agissait d'un large courant circulaire. En y regardant de plus près, on constatait que toute circumnavigation était impossible. La mer de Lowell s'était formée à mesure que l'eau s'accumulait dans les centaines de cratères d'impact qui criblaient la planète sur sa bande équatoriale.

La population martienne était elle aussi un objet de curiosité, et le phénomène était perceptible en orbite à condition qu'on ait l'oeil exercé. Si l'on fouillait la face nocturne en quête des constellations lumineuses signalant les cités dynamiques, inévitables après cinq siècles de colonisation, on était invariablement déçu ; jusque-là, seules six zones urbaines d'importance s'étaient créées. On trouvait aussi des villes et des villages dans les steppes, mais la population totale de la surface ne dépassait pas les trois millions d'individus. Phobos et Deimos, tous deux lourdement industrialisés, abritaient cinq cent mille familles d'ouvriers supplémentaires. Au moins ces satellites suivaient-ils une courbe de développement normale.

Exception faite des colonies en phase un durant leurs années de formation, Mars avait la population la moins élevée des planètes de la Confédération. Toutefois, la comparaison s'arrêtait là. La techno-économie martienne était hautement développée et fournissait à ses citoyens un niveau de vie élevé, quoique sans commune mesure avec l'index socio-économique des Edé-nistes ou du royaume de Kulu.

Mars différait sur un autre point des sociétés de la Confédération parvenues à maturité : elle n'avait pas de réseau de défense

stratégique. Ses satellites étaient défendus, bien entendu ; tous deux abritaient d'importants centres de l'IRIS ainsi que des spatioports à fort trafic. Mais la planète elle-même était ouverte ; on ne trouvait rien sur sa surface qui soit susceptible d'attirer les pirates ou les terroristes. Les trillions de fusiodollars qui avaient financé sa terraformation étaient uniformément répartis dans sa nouvelle biosphère. L'oxygène et les plantes transgéniques ne suscitaient guère la convoitise. Mars était le projet le plus onéreux jamais entrepris par l'espèce humaine, mais sa valeur intrinsèque était égale à zéro. Sa valeur réelle se mesurait à l'aune des aspirations d'une nation en exil, pour laquelle elle était devenue une terre promise des temps modernes.

Rien de tout cela n'était évident aux yeux de Louise, de Geneviève et de Fletcher tandis qu'ils observaient la planète qui envahissait lentement l'holoécran du salon. Elle présentait avec Norfolk des différences bien visibles (Geneviève trouvait que Mars avait l'air usé plutôt que flambant neuf), mais aucun d'eux ne savait comment interpréter ce spectacle en termes géo techniques. Tout ce qui leur importait, c'était l'absence de nuage rouge.

- Pouvez-vous dire s'il y a des possédés en bas ? demanda Louise.

- Hélas non, lady Louise. Cette planète est hors de portée de ma double vue. Tout ce que je sens, c'est la forme du vaisseau où nous nous trouvons. Si je ne me fiais qu'à mes seules perceptions, je pourrais croire que nous sommes seuls dans l'univers.

- Ne dites pas des choses pareilles, lança Geneviève. Nous sommes venus ici pour fuir des horreurs.

- Et nous sommes bien loin d'elles, n'en doutez pas, mon enfant.

Geneviève quitta l'holoécran des yeux pour lui adresser un bref sourire. Le voyage l'avait considérablement apaisée. Comme ils n'avaient pas eu grand-chose à faire, les joies de l'apesanteur s'étant bientôt émoussées, elle avait eu vite fait d'apprendre à accéder à l'ordinateur de bord. Furay avait mis en ligne à son intention des programmes d'instruction interactifs en mode vocal, et elle s'était plongée avec délices dans les contes pour enfants, les dossiers

**éducatifs et les jeux en tout genre. Geneviève adorait ces derniers, et elle passait des heures dans sa cabine, au sein d'une brume holographique, à affronter des créatures fantastiques, à explorer des contrées mythologiques et même à piloter des astronefs jusqu'au coeur de la galaxie.**

**Louise et Fletcher, quant à eux, avaient dévoré les fichiers encyclopédiques, passant en revue les événements majeurs qui avaient façonné l'Histoire de l'humanité depuis le début du XIXe siècle. Vu les restrictions imposées à l'éducation sur Norfolk, elle avait appris autant de choses que lui. Plus elle en découvrait, plus elle se sentait ignorante. À plusieurs reprises, elle s'était sentie obligée de vérifier la véracité de ses découvertes auprès de Furay ; les informations contenues dans les mémoires du Royaume lointain présentaient des différences de taille avec ce qu'on lui avait enseigné. La réponse de Furay était toujours positive, mais il la tempérait en déclarant que la perception d'un événement dépendait beaucoup de son contexte. " Le filtre de l'idéologie a toujours été l'une des plaies de notre espèce. "**

**Cette précision ne suffisait pas à la rasséréner. On ne pouvait pas dire que ses enseignants lui avaient menti, la quantité d'astros débarquant sur Norfolk pour l'Estivage rendant toute censure impossible ; mais ils l'avaient bel et bien tenue à l'écart de tout un tas de vérités déplaisantes.**

**Louise demanda à l'ordinateur d'afficher leur vecteur d'approche. Sur l'holoécran apparut l'image transmise par les grappes de capteurs avant, à laquelle se superposaient des diagrammes vert et orange. Phobos sombrait vers l'horizon, étoile noire enchâssée dans un collier scintillant de stations industrielles. Ils la regardèrent grandir comme le Royaume lointain s'alignait sur son orbite à un dixième de g d'accélération. Habité depuis cinq siècles, ce satellite avait une Histoire des plus riches. C'était la seule colonie-astéroïde de cette taille à se trouver aussi près d'une planète habitée. Mais cette proximité même en faisait une source de matériau brut idéale pour la terraformation. Depuis que celle-ci était achevée, Phobos était peu à peu devenu un centre de production de l'IRIS doublé d'un spatioport. La rotation qu'on lui avait imprimée pour fournir une pesanteur à ses deux biosphères avait chassé depuis des siècles**

toute poussière de sa surface. Les étoiles n'éclairaient plus qu'une masse rocheuse gris-brun ; on y remarquait quelques zones polies comme du marbre, là où des équipes de mineurs avaient éliminé des protubérances à des fins de symétrie, ainsi que des plateaux aux deux extrémités. Avec sa forme cylindrique et les vastes ensembles de machines incrustés sur ses bases, il ressemblait au croisement improbable d'une colonie-astéroïde ordinaire et d'un habitat édéniste.

Le capitaine Layia s'aligna sur le vecteur d'approche qui lui avait été affecté par le contrôle spatial, puis passa vingt minutes en télétransmission avec le bureau des opérations de l'IRIS, expliquant pourquoi leur retour de Norfolk avait été retardé.

- Tu n'as pas parlé de nos passagers, alors ? demanda Tilia à l'issue de ce dialogue.

- La vie est suffisamment compliquée pour l'instant, répliqua Layia. Si j'avais expliqué au bureau les raisons de leur présence à bord, et notamment l'aspect financier de la question, notre dossier à tous aurait été annoté de façon peu souhaitable. D'accord ?

Les membres d'équipage manifestèrent leur assentiment de manière apathique.

- Aucun d'eux n'a de passeport, fit remarquer Furay. Ça risque de poser un problème quand nous aurons accosté.

- On pourrait les faire enregistrer comme réfugiés, dit Endron. Les lois de la Confédération obligent le gouvernement à les laisser entrer.

- La première chose qu'on leur demanderait serait d'expliquer les raisons de leur fuite, contra Layia. Réfléchissez une minute. Nous devons les débarquer le plus tôt possible, et sans faire de vagues.

- Ils ne figurent pas sur notre manifeste, dit Tilia. Par conséquent, personne ne va se mettre à leur recherche. Et si l'Inspection portuaire décide de nous soumettre à un contrôle douanier, il nous suffira de les déplacer d'un module de vie à l'autre pour que

personne ne les voie. Une fois que nous aurons reçu notre clairance, nous n'aurons aucune difficulté à les introduire dans l'astéroïde.

- Et ensuite ?

- Ils n'ont pas l'intention de rester ici, précisa Furay. Ils veulent seulement trouver un astronef pour les conduire sur Tranquillité.

- Tu as entendu le contrôle spatial, dit Layia. Tous les vols civils sont suspendus. Si le Centre de défense ne nous a pas sauté dessus, c'est uniquement parce que nous avons une autorisation de vol délivrée par les Forces spatiales de la Confédération.

- Peut-être qu'il n'y a plus de vols Mars-Tranquillité, mais, si quelqu'un peut les emmener là-bas, ils le trouveront sûrement sur Terre. On ne devrait pas avoir de problème à les conduire dans le Halo O'Neill, il y a encore plein de vols interplanétaires, et Louise a assez d'argent pour se débrouiller. N'oubliez pas qu'elle envisageait d'affréter notre astronef.

- Ça pourrait marcher, admit Layia. Et si nous arrivons à leur procurer des passeports, personne dans le Halo ne leur demandera comment ils sont arrivés sur Mars. Vu de là-bas, tout ce qui se sera passé ici semblera parfaitement légal.

- Je connais peut-être quelqu'un qui pourrait leur avoir des passeports, proposa Tilia.

Layia eut un reniflement de dérision.

- Ah bon ? Toi aussi ?

- Ce sera cher.

- Ce n'est pas notre problème. D'accord, tentons le coup. Endron, mets-les au courant de la situation. Et veille à ce qu'ils se montrent coopératifs.

Le Royaume lointain se posa doucement sur une plate-forme d'accostage. Des câbles ombilicaux vinrent se brancher sur sa

coque inférieure. Geneviève observait l'opération sur l'holo-écran du salon, fascinée par toutes ces machines automatiques.

- On ne dira pas à papa qu'on est venues ici, hein ? demanda-t-elle sans lever les yeux.

- Pourquoi ? s'enquit Louise.

Elle était surprise ; c'était la première fois que Geneviève parlait de l'un de leurs parents depuis leur départ de Cricklade. D'un autre côté, j'ai évité le sujet, moi aussi.

- Mars a un gouvernement communiste. C'est l'ordinateur qui l'a dit. Papa déteste les communistes.

- Comme tu le verras sans doute, les Martiens n'ont pas grand-chose à voir avec les gens dont papa se plaint sans arrêt. Quoi qu'il en soit, il sera content que nous soyons venues ici.

- Pourquoi ?

- Parce que ça veut dire que nous avons réussi à nous enfuir. La route que nous suivons n'a aucune importance, seule compte notre destination.

- Oh. Tu as sûrement raison. (L'espace d'un instant, elle prit un air solennel.) Que fait-il en ce moment, à ton avis ? Est-ce que ce méchant chevalier l'oblige à faire des choses qu'il ne veut pas faire ?

- Papa ne peut rien faire du tout. Il est coincé dans son propre crâne, c'est tout. Comme s'il était en prison. Mais il doit beaucoup réfléchir, car il en est encore capable.

- Vraiment ? demanda Geneviève, quêtant une confirmation auprès de Fletcher.

- En effet, mon enfant.

- Ça ne doit pas être trop grave, alors.

- Je connais papa, dit Louise. Il va passer tout son temps à se faire du souci pour nous. Si seulement nous pouvions lui faire savoir que nous allons bien.

- On lui dira quand ce sera fini. Et a maman aussi. Ce sera bien fini un jour, n'est-ce pas, Louise ?

- Oui. Un de ces jours, je ne sais pas encore comment. Et quand nous parviendrons sur Tranquillité, nous pourrons cesser de fuir et faire ce que nous pouvons pour aider.

- Bien. (Elle fit un sourire à Fletcher.) Mais je ne veux pas que vous partiez.

- Merci, mon enfant, répondit-il, mal à l'aise.

Endron se glissa la tête la première par l'écoutille du plafond. Il tourna sur lui-même pour descendre l'échelle, puis se posa sur une pelote-crampon près de l'holoécran.

Fletcher se figea. Maintenant qu'elle avait appris à déchiffrer ses actes, Louise vit qu'il se concentrait de toutes ses forces. Plusieurs jours d'entraînement lui avaient été nécessaires pour apprendre à minimiser l'effet disrupteur de son champ énergétique sur l'équipement électronique. Ses efforts avaient fini par être payants ; cela faisait cinquante heures qu'ils n'avaient pas vu l'un des membres d'équipage fouiller frénétiquement les modules de vie en quête d'une avarie dans les systèmes de l'astronef.

- Nous sommes arrivés au bercail, commença Endron d'un air réjoui. Mais votre statut légal nous pose un petit problème. En particulier le fait qu'aucun de vous n'ait un passeport.

Louise évita délibérément de se tourner vers Fletcher.

- Y a-t-il une ambassade de Norfolk ici ? Peut-être pourrait-elle nous délivrer des papiers.

- Il y a sans doute un bureau chargé de représenter Norfolk pour les questions diplomatiques, mais pas d'ambassade à proprement parler.

- Je vois.

- Mais vous avez une solution à nous proposer, dit Fletcher. C'est pour cela que vous êtes ici, n'est-ce pas ?

- Nous avons une proposition à vous faire, c'est exact, dit Endron d'un air gêné. Il est possible de vous procurer des passeports par une méthode peu orthodoxe ; cette méthode est onéreuse, mais elle présente l'avantage de ne pas impliquer les autorités.

- Est-ce qu'elle est illégale ? s'enquit Louise.

- Voici quelle est notre situation : nous avons à bord une certaine quantité de Larmes de Norfolk que nous pensons vendre à des amis, de sorte que nous ne souhaitons pas pour l'instant attirer sur nous l'attention des autorités.

- Votre gouvernement n'irait pas jusqu'à nous renvoyer, n'est-ce pas ? demanda Geneviève, affolée.

- Non. Aucun risque de ce côté-là. Mais, si vous adoptiez cette méthode, cela nous faciliterait la vie à tous.

- Nous obtiendrons des passeports de la façon dont vous le souhaitez, s'empressa de dire Louise.

Elle avait envie de serrer dans ses bras le sympathique officier de fret ; elle avait passé des heures à rassembler son courage pour lui demander ce qu'il venait précisément de leur proposer.

Si Moyo ne réussissait pas tout à fait à dormir, son esprit étant soumis à de trop nombreuses pressions, il se reposait néanmoins plusieurs heures par nuit. Le corps d'Eben Pavitt n'était ni en bon état ni dans sa prime jeunesse. Certes, Moyo aurait pu utiliser ses pouvoirs énergétiques pour améliorer son physique, lui donner plus de force et d'agilité, mais, dès qu'il cessait de se concentrer, il

sentait l'énervement ronger ses organes d'emprunt. L'épuisement devenait pour lui une souffrance permanente.

Au bout de deux ou trois jours, il avait évalué ses limites et prenait soin de les respecter. Il avait eu de la chance d'obtenir ce corps ; ce serait faire preuve de folie que de le perdre par négligence. Un second risquait d'être plus difficile à trouver.

La Confédération était beaucoup plus étendue que de son vivant, mais le nombre d'âmes séjournant dans l'au-delà était également prodigieux. Il n'y aurait jamais assez de corps pour tout le monde.

Les rais de lumière que l'aurore projetait à travers les stores de bambou étaient d'un rouge inhabituel. La chambre, qui se présentait d'ordinaire sous la forme d'un camaïeu de gris, était devenue une image bicolore, écarlate et noir d'encre. En dépit du caractère macabre de cette vision, Moyo se sentit tout simplement comblé.

Stéphanie s'étira sur le matelas à côté de lui, puis se redressa en plissant le front.

- Tes pensées me paraissent soudain emplies d'une joie indécente. Qu'y a-t-il ?

- Je n'en suis pas sûr.

Il se leva pour aller près de la fenêtre. D'une main, il écarta les lames du store.

- Ah. Viens voir.

Le ciel au-dessus d'Exnall se marbrait de nuages, qui s'assemblaient pour former un vaste disque. Ils luisaient d'un éclat rouge terne, auquel se mêlait la lueur de l'aurore. À l'ouest, la mince tranche de ténèbres qui restait de la nuit paraissait promise à une prochaine extinction.

- Les étoiles ne se lèveront plus jamais, dit Moyo avec joie. La terre vibrait désormais d'une puissance à laquelle Moyo

se sentait réagir, accomplissant sa part de travail pour la maintenir en vie. Une gigantesque conjonction de volontés, qui devait ressembler à un Consensus édéniste. Annette Ekelund avait gagné, elle avait transformé la péninsule en un domaine où régnaient les morts. Ils étaient deux millions à combiner leur pouvoir énergétique au niveau subconscient, concrétisant le désir qui animait leur esprit latent.

Plusieurs ombres filèrent vers le fond du jardin, où les branches des arbres garantissaient l'immunité contre la lumière rouge. Inactifs depuis longtemps, les mécanoïdes horticulteurs avaient néanmoins eu le temps de ravager la plupart des massifs et des buissons. Lorsque Moyo s'ouvrit mentalement à la zone d'ombre, il perçut plusieurs esprits agités de pensées inquiètes. C'étaient à nouveau les enfants épargnés par la possession. Il n'avait pas été le seul à libérer son otage. Malheureusement, les marines royaux avaient effectué une retraite aussi rapide qu'efficace.

- Merde. Ils sont revenus mendier de la nourriture.

Stéphanie soupira.

- Ils ont déjà eu droit à tous les sachets de la cuisine. Que pouvons-nous leur donner d' autre ?

- Il y a quelques poulets dans la maison d'en face ; on peut toujours les rôtir et laisser la viande devant la porte.

- Les pauvres petits. Ils doivent être gelés après avoir passé la nuit dehors. Tu peux aller chercher quelques poulets, s'il te plaît ? Je vais allumer la cuisinière et faire chauffer le four.

- Pour quoi faire ? On peut se contenter de les transformer en poulets rôtis.

- Je n'en suis pas si sûre ; et je ne voudrais pas que ces enfants attrapent une saleté en mangeant de la viande mal cuite.

- Si tu projettes un rayon sur les poulets, ils seront parfaitement cuits.

- Ne discute pas. Va en chercher quelques-uns. (Elle se retourna pour lui donner une bourrade.) Il faudra aussi les plumer.

- D'accord, j'y vais.

Il éclata de rire en sentant ses vêtements prendre forme autour de lui. Il était inutile de discuter avec elle. C'était une des raisons pour lesquelles il l'aimait tant. Elle n'avait pas beaucoup d'opinions, mais quand elle en tenait une...

- Au fait, qu'allons-nous manger, nous ? demanda-t-il. Il ne reste plus rien dans le bungalow, et les stocks des magasins de Maingreen sont déjà bien entamés.

Après avoir procédé à quelques expériences, il avait constaté que son pouvoir énergétique avait des limites qu'il n'aurait pas imaginées. Il était capable de susciter des illusions et, s'il parvenait à se concentrer assez longtemps, la matière finissait par adopter la forme et la texture qu'il visualisait. Mais l'organisme humain a besoin d'ingérer des protéines et des vitamines bien précises. Un bout de bois qui avait l'aspect, l'odeur et le goût d'un steak de saumon n'était qu'un bout de bois quand il se retrouvait dans son estomac. Il fallait être prudent même avec de la véritable nourriture. L'autre jour, il avait vomi après avoir transformé des sachets de pain en gâteau au chocolat - il avait négligé de retirer l'emballage.

- On y réfléchira plus tard, dit-elle. Si nécessaire, on peut quitter la ville et s'installer dans une ferme.

Cette idée ne lui plaisait guère - il avait passé toute sa vie en milieu urbain -, mais il s'abstint de tout commentaire.

On frappa à la porte avant qu'il soit sorti. Pat Staite, leur plus proche voisin, se tenait sur le seuil, vêtu d'une tenue de base-bail rayée de bleu et de gris.

- On cherche des volontaires pour former les équipes, dit-il d'une voix pleine d'espoir.

- Il est encore un peu tôt pour moi.

- Tout à fait. Désolé. Si vous êtes libre cet après-midi… ?

- Alors je ne manquerai pas de me joindre à vous.

Pat faisait partie des sportifs d'Exnall, dont le nombre allait en croissant et qui semblaient résolus à essayer tous les jeux de balle inventés par l'espèce humaine. Ils avaient déjà réquisitionné deux des parcs de la ville.

- Merci, dit-il, apparemment sourd à l'ironie qui se lisait dans la voix et les pensées de Moyo. Il y a un ex-Britannique dans la rue à présent. Il dit qu'il va nous apprendre à jouer au cricket.

- Fabuleux.

- Et vous, il y a un jeu que vous avez pratiqué ?

- Le strip-poker. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, je dois aller attraper quelques poulets pour mon petit déjeuner.

Les volatiles s'étaient évadés du poulailler, mais ils picoraient encore le sol du jardin. Il s'agissait d'une variété transgénique, avec des plumes couleur rouille et des cuisses bien charnues. Et capables d'une vitesse prodigieuse.

À l'issue de ses deux premières tentatives pour en attraper un, Moyo se retrouva à terre et les mains vides. Lorsqu'il se releva pour la seconde fois, l'ensemble des gallinacés poussait des caquètements alarmés et fonçait vers les buissons. Il leur jeta un regard noir, bannit d'une pensée la boue qui maculait ses vêtements et tendit l'index. Le petit éclair de feu blanc frappa un poulet en plein cou, projetant dans les airs un nuage de sang et de plumes roussies. C'était grotesque d'utiliser son pouvoir dans un tel but, et il le savait. Mais seul le résultat comptait.

Une fois qu'il eut éliminé tous les poulets à sa portée, il se dirigea vers le cadavre le plus proche. Qui s'enfuit en courant, sa tête ballottant de droite à gauche, encore accrochée à son cou par un

lambeau de peau. Moyo ouvrit des yeux éberlués ; il avait toujours cru que ce truc-là relevait du mythe. Un autre cadavre se mit à galoper. Moyo se retroussa les manches et projeta un éclair plus important.

On entendait des voix dans la cuisine lorsqu'il regagna le bungalow. Il n'eut même pas besoin d'utiliser ses perceptions pour savoir qui avait rejoint Stéphanie.

La cuisinière irradiait des vagues de chaleur. Plusieurs enfants étaient rassemblés autour d'elle, une tasse de thé à la main. Ils se turent à son entrée.

Le sourire de bienvenue qui se formait sur les lèvres de Stéphanie se transforma en moue étonnée lorsqu'elle découvrit les carcasses fumantes que Moyo tenait dans ses mains. Deux ou trois enfants se mirent à glousser.

- Tout le monde au salon, ordonna Stéphanie. Allez, je vais voir ce que je peux sauver.

Moyo attendit que les enfants aient quitté la pièce pour lui demander :

- Qu'est-ce que tu fabriques, bon sang ?

- Je m'occupe d'eux, évidemment. Shannon m'a dit qu'elle n'avait rien mangé depuis l'arrivée des possédés.

- Mais tu ne peux pas faire ça. Suppose que...

- Que quoi ? Que la police intervienne ?

Il laissa choir les cadavres de poulets sur le plan de travail carrelé.

- Excuse-moi.

- Désormais, nous ne sommes responsables de nos actes que devant nous-mêmes. Il n'y a plus de loi, plus de tribunaux, plus de bien ni de

mal. Rien que ce qui nous fait plaisir. C'est bien là le but de cette nouvelle existence, pas vrai ? Nous faire plaisir.

- Je ne sais pas. Peut-être.

Elle se colla contre lui, lui passa les bras autour de la taille.

- Montre-toi un peu égoïste. Qu'as-tu d'autre à faire aujourd'hui ?

- Et dire que je pensais m'être adapté mieux que toi.

- Tu t'es adapté plus vite. Il m'a fallu un peu de temps.

Il jeta un coup d'oeil en direction du salon. Les huit gamins qui s'amusaient à sauter sur les meubles n'avaient pas plus de douze ou treize ans.

- Je ne suis pas très habitué aux enfants.

- Ni aux poulets, on dirait. Mais tu as quand même réussi à en attraper, pas vrai ?

- Tu es sûre de vouloir faire ça ? Je veux dire, pendant combien de temps comptes-tu t'occuper d'eux ? Que va-t-il se passer quand ils auront grandi ? Est-ce qu'ils seront possédés à l'âge de seize ans ? C'est un avenir horrible qui les attend.

- Un avenir qu'ils ne connaîtront jamais. Nous allons emporter ce monde hors de portée de l'au-delà. Nous sommes les premiers et les derniers possédés. Ce genre de situation ne se reproduira plus. Et, quoi qu'il en soit, je n'allais pas te proposer de les élever à Exnall.

- Où ça, alors ?

- Nous allons les conduire à la limite de Mortonridge et les rendre à leurs semblables.

- Tu plaisantes !

Il ne réagit ainsi que pour la forme ; la détermination qui habitait Stéphanie était nettement perceptible.

- Ne me dis pas que tu veux passer le reste de l'éternité à Exnall.

- Non. Mais ça ne me déplairait pas d'y passer les premières semaines.

- Tout voyage est une expérience. Je ne te force pas à me suivre, Moyo. Si tu veux rester ici et apprendre à jouer au cricket, ça ne me dérange pas.

- Je me rends. (Il éclata de rire et l'embrassa à pleine bouche.) Ils ne pourront pas faire tout ce chemin à pied. On aura besoin d'un bus ou d'un camion. Je vais aller faire un tour et voir ce qu'Ekelund nous a laissé.

C'était la huitième fois que Syrinx se rendait dans l'étrange maison de Wing-Tsit Chong, située en bordure d'un lac. Tantôt ils n'étaient que tous les deux à discuter, tantôt les thérapeutes, Athéna, Sinon et Ruben les rejoignaient pour une séance collective. Aujourd'hui, ils étaient seuls.

Comme toujours, Wing-Tsit Chong l'attendait dans la véranda, assis sur son fauteuil roulant, un plaid sur les jambes.

Bienvenue, ma chère Syrinx. Comment te sens-tu aujourd'hui ?

Elle s'inclina comme le voulait la tradition orientale, une habitude qu'elle avait acquise après leur deuxième rencontre.

Ce matin, on a débarrassé mes pieds de leurs bandages nanoniques. J'avais la peau si tendre que je pouvais à peine marcher.

J'espère que tu n'as pas reproché aux médecins cette gêne somme toute mineure.

Non. (Elle soupira.) Ils ont accompli des miracles. Je leur en suis reconnaissante. Et la douleur aura bientôt disparu.

**Wing-Tsit Chong eut un petit sourire.**

**Exactement la réponse que j'attendais. Si j'étais un vieillard soupçonneux...**

**Désolée. Mais j'ai bel et bien accepté le caractère transitoire de cette gêne.**

**Voilà qui est heureux, la dernière chaîne est brisée.**

**Oui.**

**Tu vas être à nouveau libre de courir les étoiles. Et si tu devais retomber entre leurs griffes ?**

**Elle frissonna et s'accouda à la rambarde en lui jetant un regard noir.**

**Je ne pense pas être suffisamment rétablie pour penser à ça.**

**Naturellement.**

**D'accord, si vous voulez vraiment le savoir, je pense que j'hésiterai désormais à sortir du tore d'équipage d'Onone. Du moins tant que l'univers restera infecté par les possédés. Est-ce répréhensible dans ma situation ? Ai-je échoué ?**

**Réponds toi-même.**

**Je fais encore des cauchemars.**

**Je sais. Mais ils sont moins fréquents ; ce qui est bon signe, nous le savons tous. Quels sont les autres symptômes qui persistent ?**

**Je veux reprendre l'espace. Mais... j'ai peine à m'en persuader. C'est l'incertitude qui me fait peur, je suppose. Je risque de tomber à nouveau sur eux.**

**L'incertitude ou l'inconnu ?**

**Vous aimez vraiment couper les cheveux en quatre.**

**Ménage le vieillard que je suis.**

**L'incertitude, aucun doute. L'inconnu m'a toujours fascinée. J'adorais explorer de nouvelles planètes, découvrir de nouvelles merveilles.**

**Pardonne-moi, Syrinx, mais tu n'as jamais fait de telles choses.**

**Hein ? (Elle se retourna pour lui faire face, sentit monter l'irritation en découvrant son visage passif.) Onone et moi n'avons fait que ça pendant des années.**

**Tu as passé des années à jouer au touriste. Tu as admiré ce que les autres avaient découvert, ce qu'ils avaient construit, la façon dont ils vivaient. Ce sont là les actes d'un touriste, Syrinx, pas d'un explorateur. Onone n'a jamais volé vers une étoile qui ne soit pas cataloguée ; tes pieds n'ont jamais été les premiers à fouler une planète. Tu as toujours joué la sécurité, Syrinx. Et cela n'a même pas suffi à te protéger.**

**Me protéger de quoi ?**

**De ta peur de l'inconnu.**

**Elle s'assit sur le fauteuil en osier qui lui faisait face, profondément troublée.**

**C'est l'opinion que vous vous faites de moi ?**

**Oui. Je ne souhaite pas que tu en aies honte, Syrinx, nous avons tous nos faiblesses. Les miennes, j'en suis conscient, sont bien plus horribles que tu ne pourrais l'imaginer.**

**Si vous le dites.**

**Comme toujours, tu restes têtue jusqu'au bout. Je n'ai pas encore décidé si c'était une faiblesse ou une force.**

**Cela dépend des circonstances, je pense.**

**Elle se fendit d'un sourire malicieux, et il inclina la tête en signe d'assentiment.**

**Comme tu le dis. Dans les deux circonstances qui nous occupent, il s'agit par conséquent d'une faiblesse.**

**Vous auriez préféré que je me rende, qu'Onone se rende ?**

**Bien sûr que non. Et si nous sommes ici, c'est pour nous soucier du présent, pas du passé.**

**Donc, à vos yeux, ma prétendue peur de l'inconnu pose toujours problème ?**

**Elle t'inhibe, et cela n'est pas bien. Ton esprit ne devrait pas être enfermé dans une cage, même si c'est toi qui en as forgé les barreaux. J'aimerais qu'Onone et toi affrontiez l'univers avec détermination.**

**Comment ? Je veux dire, je me croyais presque guérie. Avec l'aide des thérapeutes, j'ai passé en revue tous les souvenirs que je garde des tortures qu'on m'a infligées ; une logique rigoureuse nous a permis de triompher de tous les spectres qui me hantaient. Et maintenant, vous m'apprenez qu'il me reste un grave défaut. Si je ne suis pas prête maintenant, je pense que je ne le serai jamais.**

**Prête à quoi ?**

**Je ne le sais pas exactement. À faire mon devoir, je suppose. À protéger l'édénisme de la menace des possédés, c'est ce que font tous les autres faucons. Je sais qu'Onone souhaite être de ce combat.**

**Tu ne ferais pas un bon capitaine en ce moment, du moins si tu prenais une part active au conflit. L'inconnu projetterait toujours une ombre de doute sur tes actes.**

**Je sais tout ce qu'il y a à savoir sur les possédés, croyez-moi.**

**Vraiment ? Alors que feras-tu quand tu rejoindras leurs rangs ?**

**Rejoindre leurs rangs ? Jamais !**

**Tu te proposes d'éviter la mort? Je suis impatient d'apprendre par quelle méthode tu comptes y parvenir.**

**Oh.**

**Elle se sentit rougir.**

**La mort est le plus grand inconnu de tous. Et maintenant que nous en savons davantage, le mystère ne fait que s'épaissir.**

**Comment est-ce possible ?**

**Laton a parlé de grand voyage. Que voulait-il dire par là ? Les Kiints affirment avoir affronté cette révélation et l'avoir acceptée. Comment ? La compréhension qu'ils ont de la réalité ne saurait être beaucoup plus évoluée que la nôtre. Les Édénistes transfèrent leurs souvenirs dans la strate neurale quand périt leur organisme. Leur âme est-elle aussi transférée ? Ces questions ne te préoccupent donc point ? Le fait que de telles abstractions philosophiques puissent acquérir une importance vitale pour notre existence est à mes yeux fort troublant.**

**Certes, elles sont dérangeantes quand on les expose de façon clinique comme vous le faites.**

**Et tu n'as jamais réfléchi à ces questions ? Bien sûr que si. Mais elles ne m'ont jamais obsédée. Syrinx, de tous les Édénistes encore présents parmi nous, tu es celle qui s'est le plus approchée de la réponse à ces questions. Si nous en sommes tous affectés, tu l'es forcément aussi.**

**Affectée ou handicapée ? Réponds toi-même.**

**J'aimerais bien que vous arrêtiez de dire ça. Tu sais que je ne le ferai jamais.**

**Oui. Très bien, j'ai réfléchi à ces questions ; quant à leurs réponses, je n'en ai aucune idée. Ces questions perdent par conséquent toute pertinence.**

**Très bien, j'aurais tendance à approuver cette déclaration.**

**Vraiment ?**

**À une exception près. Si elles perdent toute pertinence, ce n'est que provisoirement. Pour l'instant, notre société réagit comme elle le fait toujours en temps de crise, en recourant à la force pour se défendre. Je ne m'oppose nullement à cette politique. Mais, si nous voulons faire de véritables progrès, nous devons examiner ces questions avec une attention dont personne ne semble avoir encore conscience. Car nous devons en trouver les réponses. Cette ignorance n'est pas de celles auxquelles l'espèce humaine peut survivre. Nous devons découvrir - oserais-je le dire ? - la vérité divine.**

**Vous pensez y parvenir grâce à une séance de thérapie ?**

**Bien sûr que non, ma chère Syrinx. Quel raisonnement boiteux. Mais je suis déçu de constater que tu ne perçois pas la solution à un autre problème, bien plus proche de nous.**

**Lequel ? demanda-t-elle, exaspérée.**

**Le tien. (Il claqua des doigts avec quelque impatience, comme s'il avait affaire à une enfant dissipée.) Concentre-toi, je t'en prie. Tu souhaites reprendre l'espace, mais il subsiste en toi des réticences bien compréhensibles.**

**Oui.**

**Tout le monde souhaite découvrir les réponses aux questions que je viens de poser, mais personne ne sait où les chercher.**

**Oui.**

**Il existe une espèce qui connaît ces réponses.**

**Les Kiints ? Je sais, mais ils ont refusé de nous aider.**

**Incorrect. J'ai accédé au senso-enregistrement de la session extraordinaire de l'Assemblée générale. L'ambassadeur Roulor a déclaré que les Kiints ne nous aideraient pas dans notre combat. Le contexte de cette déclaration était quelque peu ambigu. L'ambassadeur parlait-il du conflit dans lequel nous sommes engagés ou de notre quête de connaissance ?**

**Nous savions déjà que les Kiints refuseraient de faire la guerre à nos côtés. Par conséquent, l'ambassadeur faisait référence à l'au-delà.**

**C'est une supposition raisonnable. Espérons que l'avenir de l'espèce humaine ne dépendra pas d'une déclaration mal interprétée.**

**En ce cas, pourquoi n'avez-vous pas demandé à l'ambassadeur kiint sur Jupiter de la clarifier ?**

**Je ne pense pas qu'un ambassadeur dispose de l'autorité nécessaire pour nous révéler le genre d'information qui nous intéresse, quelles que soient les circonstances.**

**Syrinx gémit en comprenant ce qu'il attendait d'elle.**

**Vous voulez que j'aille sur la planète des Kiints pour leur poser la question.**

**Comme c'est aimable à toi de me le proposer. Tu partiras pour un vol présentant peu de risques, et tu auras aussi à affronter l'inconnu. Malheureusement, cette seconde tâche sera effectuée sur un plan purement intellectuel, mais ce n'en est pas moins un début fort honorable.**

**Sans parler des avantages thérapeutiques.**

**Une combinaison des plus heureuses, n'est-ce pas ? Si je n'étais pas bouddhiste, et par conséquent non violent, je dirais que je viens de faire d'une pierre deux coups.**

**À condition que le Consensus jovien approuve cette idée.**

**Une lueur amusée apparut dans les yeux du vieil homme,**

**Le fondateur de l'édénisme dispose de certains privilèges. Le Consensus ne rejette jamais mes humbles requêtes.**

**Syrinx ferma les yeux, puis les rouvrit et s'aperçut que son principal thérapeute affichait un air intrigué. Elle se rendit compte qu'elle souriait de toutes ses dents.**

**Est-ce que tout va bien ? demanda-t-il poliment.**

**Absolument.**

**Respirant prudemment, elle s'assit au bord de son lit. La chambre d'hôpital était aussi confortable, aussi agréable que pouvait le garantir leur culture. Mais ça lui ferait du bien de changer de décor.**

**Onone.**

**Oui?**

**J'espère que tu as apprécié tes vacances, mon amour. Nous avons un long voyage à faire.**

**Enfin !**

**La semaine avait été difficile pour Ikela. Les Dorados commençaient à souffrir de la quarantaine imposée au trafic civil et commercial. Toutes les exportations étaient gelées, et l'économie intérieure des astéroïdes n'était pas de taille à accommoder les centaines de stations industrielles qui raffinaient l'abondant minerai. Il allait bientôt être contraint de licencier du personnel dans les dix-sept fonderies de la compagnie**

**T'Opingtu.**

**C'était la première récession dont souffraient les Dorados en trente ans d'existence. Ces années avaient été dures mais enrichissantes**

**pour ceux qui avaient cru en leur avenir et s'étaient retroussé les manches. Ikela était du lot. Il était venu ici aussitôt après l'anéantissement de Garissa, perdu parmi une foule d'exilés orphelins de leur planète. Il avait suffisamment d'argent pour créer sa propre entreprise, laquelle avait crû au même rythme que l'économie florissante du système. En trois décennies, il était passé du statut de réfugié amer à celui d'industriel de premier plan, et il jouissait d'un poste à haute responsabilité au Conseil des Dorados.**

**Et maintenant, cette tuile. Il n'était certes pas menacé de ruine, mais le coût social commençait à grimper à un rythme alarmant. Les Dorados étaient uniquement habitués à l'expansion et à la croissance. Le plein emploi était un état de fait dans les sept astéroïdes colonisés. Ceux qui allaient se retrouver sans travail et sans revenus n'apprécieraient pas que le Conseil se lave les mains de leur problème.**

**Lors de la session de la veille, on avait envisagé de demander aux entreprises de verser une pension aux salariés licenciés pour les aider à tenir le coup durant la crise ; cette solution avait fait l'unanimité jusqu'à ce que le président explique qu'elle serait difficile à imposer par des moyens légaux. Et, comme d'habitude, le Conseil avait décidé de temporiser. Aucune décision n'avait été prise.**

**Aujourd'hui, Ikela devait prendre ses propres décisions, et elles allaient dans le même sens. Il savait qu'il devait donner l'exemple et verser une indemnité à ses ouvriers. Ce n'était pas le genre de décision qu'il avait l'habitude de prendre.**

**Il entra dans l'antichambre de l'étage directorial en redoutant la journée qui s'annonçait. Lomie, sa secrétaire personnelle, était debout derrière son bureau, visiblement irritée. Ikela fut légèrement surpris de découvrir un petit mouchoir rouge noué à sa cheville. Jamais il n'aurait cru qu'une fille sensée comme Lomie puisse prêter attention à ces stupides Nocturnes, qui semblaient séduire de plus en plus la jeune génération des Dorados.**

**- Je n'ai pas pu l'empêcher d'entrer, télétransmit Lomie. Je suis désolée, monsieur, mais elle a insisté, et elle affirme être une vieille amie à vous.**

Ikela suivit son regard. À l'autre bout de la pièce, une petite femme quittait son fauteuil et posait sa tasse de café sur une table basse. Elle serrait contre elle un petit sac à dos pendant à son épaule. Rares étaient les habitants des Dorados à avoir une peau aussi noire, et la sienne était striée de multiples rides. Ikela estima que l'inconnue avait la soixantaine. Ses traits lui étaient familiers, éveillaient en lui un vague souvenir. Il lança un programme de reconnaissance visuelle dans les fichiers personnels de ses naneuroniques.

- Salut, capitaine, dit-elle. Ça fait un bail.

Il ne devait jamais savoir si c'était le programme qui l'avait identifiée ou s'il s'était souvenu d'elle en entendant le grade qui avait jadis été le sien.

- Mzu, hoqueta-t-il. Docteur Mzu. Ô Sainte Marie, que faites-vous ici ?

- Vous savez exactement ce que je fais ici, capitaine.

- Capitaine ? répéta Lomie. (Son regard allait de son patron à l'intruse.) J'ignorais que...

Gardant les yeux fixés sur Mzu comme s'il redoutait qu'elle lui saute à la gorge, Ikela fit signe à sa secrétaire de se taire.

- Je ne prendrai aucun rendez-vous, aucun appel, aucune transmission, rien. Que personne ne nous dérange. (Il télétransmit un code d'ouverture à la porte de son bureau.) Veuillez entrer, docteur.

Le bureau était pourvu d'une large fenêtre donnant sur la biosphère d'Ayacucho. Alkad contempla parcs et fermes d'un oeil appréciateur.

- C'est une belle vue, si l'on considère que vous n'avez eu que trente ans pour la construire. Les Garissans semblent s'en être bien tirés ici. Je suis ravie de le constater.

- En fait, cette caverne n'a que quinze ans d'existence. Aya-cucho a été le deuxième astéroïde à être colonisé après Mapire. Mais vous avez raison, j'aime bien cette vue.

Alkad hocha la tête, embrassant du regard le vaste bureau ; de par sa taille, ses meubles et sa décoration, il était conçu pour souligner le statut de son occupant plutôt que pour se conformer à quelque souci esthétique.

- Et vous avez prospéré, vous aussi, capitaine. Mais cela faisait partie de votre mission, n'est-ce pas ?

Elle le vit s'effondrer derrière son bureau en authentique chêne terrien. Voilà qui ne ressemblait guère au magnat dynamique qui avait transformé T'Opingtu en leader multistellaire de la fabrication de composants en matériau exotique. Cette attitude évoquait davantage un imposteur que l'on venait de percer à jour.

- J'ai certaines des ressources dont nous avions discuté à l'origine, dit-il. Naturellement, elles sont à votre entière disposition.

Elle s'assit en face de lui et le fixa jusqu'à ce qu'il baisse les yeux.

- Vous vous éloignez du scénario, capitaine. Je ne veux pas de vos ressources, je veux le vaisseau de guerre dont nous étions convenus. L'astronef que vous étiez censé tenir prêt à mon intention le jour où l'embargo omutan prendrait fin. Vous vous rappelez ?

- Écoutez, bon sang, c'était il y a trente ans, Mzu. Trente ans ! Je ne savais pas où vous étiez passée, ni même si vous étiez encore en vie. Sainte Marie, les choses changent. La vie n'est plus la même aujourd'hui. Pardonnez-moi, je savais que vous deviez venir ici le moment venu, mais je ne m'attendais plus à vous voir. Je n'ai pas cru que...

L'esprit d'Alkad fut investi d'une colère glaciale, insufflée par cette résolution secrète qui l'habitait en permanence.

- Avez-vous un vaisseau de guerre susceptible de déployer l'Alchimiste ?

Il secoua la tête, puis l'enfouit dans ses mains.

**- Non.**

**- Ils ont massacré quatre-vingt-quinze millions d'entre nous, Ikela, ils ont ravagé notre planète, ils nous ont fait respirer de la poussière radioactive jusqu'à ce que nos poumons pissent le sang. Le terme de génocide est encore trop faible pour qualifier notre sort. S'ils ont laissé des survivants, vous, moi et quelques autres, c'est uniquement par négligence. Il n'y a plus d'existence possible pour nous dans cet univers. Nous n'avons plus qu'un seul but, un seul devoir. Représailles, vengeance et justice, les trois étoiles qui nous guident. Marie nous a accordé cette bénédiction, nous a donné une seconde chance. Nous n'allons même pas tenter de tuer les Omutans. Jamais je n'utiliserais l'Alchimiste dans un tel but ; si je m'abaissais à leur niveau, ce serait leur plus grand triomphe. Nous allons nous contenter de les faire souffrir, de leur donner un aperçu, un vague aperçu, des souffrances qu'ils nous ont infligées depuis trente ans.**

**- Taisez-vous ! s'écria-t-il. Je me suis fait une nouvelle vie ici, et c'est pareil pour nous tous. Cette mission, cette vendetta, à quoi servirait-elle après toutes ces années ? À rien ! Ce serait à notre tour d'être des proscrits. Que les Omutans éprouvent la honte qu'ils méritent. Chaque fois qu'ils parlent à quelqu'un, chaque fois qu'ils débarquent sur une planète, ils auront à souffrir du fardeau de leur nom.**

**- Comme nous souffrons de celui de la pitié, où que nous allions.**

**- Ô Sainte Marie. Ne faites pas ça.**

**- Vous allez m'aider, Ikela. Je ne vous laisse pas le choix en la matière. Jusqu'ici, vous avez écouté les sirènes de l'oubli. C'est fini maintenant. Je vous forcerai à vous souvenir. Vous êtes devenu prospère, vieux et gras. Pas moi, jamais je ne me suis permis ce luxe. On ne me l'a jamais permis. Cela m'a toujours semblé ironique. Grâce à eux, grâce à leurs espions si discrets, j'ai conservé intacte la flamme de ma colère. En me surveillant, ils ont maintenu en vie leur propre Némésis. Il tourna vers elle un visage ébahi.**

**- Que voulez-vous dire ? Les Omutans vous surveillaient ?**

- Non, ils sont tous prisonniers sur leur planète. Ce sont les autres services secrets qui ont découvert qui j'étais et ce que j'avais créé. Ne me demandez pas comment. Quelqu'un a dû leur refiler l'information. Quelqu'un de faible, Ikela.

- Vous voulez dire qu'ils savent que vous êtes ici ?

- Ils ne savent pas exactement où je me trouve. Tout ce qu'ils savent, c'est que je me suis évadée de Tranquillité. Mais, à présent, ils vont se lancer à ma recherche. Et ne vous faites pas d'illusions, ils finiront par me retrouver. Ils sont doués pour ça, très doués. La seule question est de savoir lequel d'entre eux me retrouvera le premier.

- Sainte Marie !

- Exactement. Certes, si vous aviez eu un astronef à ma disposition, comme vous vous y étiez engagé, cela ne serait même pas un problème. Espèce de minable stupide, égoïste et mesquin ! Vous rendez-vous compte de ce que vous avez fait ? Vous avez trahi toutes les valeurs qui étaient les nôtres.

- Vous ne comprenez pas.

- Non, en effet ; et je ne vous ferai pas l'honneur de chercher à comprendre. Je n'écouterai même pas vos pitoyables jérémiades. Maintenant, dites-moi où sont les autres. Est-ce qu'il existe encore un groupe de partisans, au moins ?

- Oui. Oui, nous sommes toujours ensemble. Nous aidons toujours la cause quand nous le pouvons.

- Le groupe d'origine est ici ?

- Oui, nous sommes tous vivants. Mais les quatre autres ne sont pas sur Ayacucho.

- Et les autres partisans, avez-vous une cellule locale ?

- Oui.

- Alors, convoquez une réunion. Aujourd'hui même. Il faut l'informer de la situation. Nous avons besoin de recrues nationalistes pour former l'équipage.

- Oui. Oui, d'accord.

- Et, en attendant, commencez donc à chercher un astronef qui me convienne. Il y en a sûrement un à quai. Dommage que j'aie laissé repartir le Samaku. Il aurait parfaitement fait

l'affaire.

- Mais il y a une quarantaine à l'échelle de la Confédération...

- Elle ne s'applique pas à notre destination. Et vous êtes membre du Conseil des Dorados, vous pouvez vous arranger pour que le gouvernement autorise notre départ.

- Je ne peux pas faire ça !

- Regardez-moi attentivement, Ikela. Je ne suis pas venue ici pour m'amuser. Vous avez mis en danger non seulement ma vie mais aussi la mission que vous aviez juré d'accomplir quand vous avez prêté serment devant les Forces spatiales de Garissa. À mes yeux, c'est de la trahison pure et simple. Si des agents secrets me capturent avant que j'aie pu récupérer l'Alchimiste, je veillerai à ce qu'ils apprennent d'où est venu le financement qui vous a permis de fonder T'Opingtu. Vous n'avez certainement pas oublié les dispositions légales de la Confédération en ce qui concerne l'antimatière, n'est-ce pas ?

Il s'inclina, vaincu.

- Non.

- Bien. Maintenant, commencez à contacter les partisans.

- D'accord.

Alkad le considéra, partagée entre le mépris et l'inquiétude. Jamais elle n'aurait pensé que les autres puissent renoncer. C'étaient tous

des soldats des Forces spatiales. Trente ans plus tôt, elle s'était dit que c'était elle le maillon le plus faible de la chaîne.

- J'ai pas mal bougé depuis que j'ai débarqué, dit-elle. Mais je vais passer le reste de l'après-midi chez vous. J'ai besoin de prendre une douche, et votre appartement est le seul endroit sûr à mes yeux. Vous n'oseriez pas me dénoncer si je m'y trouve, cela vous attirerait trop de problèmes.

Ikela retrouva un peu de sa vigueur d'antan.

- Il n'en est pas question. Ma fille y demeure avec moi.

- Et alors ?

- Je ne veux pas qu'elle soit mêlée à ça.

- Plus tôt mon astronef sera prêt, plus tôt je serai partie. Elle cala le sac à dos sur son épaule et sortit dans l'antichambre.

Derrière son bureau, Lomie lui adressa un regard brûlant de curiosité. Sans lui prêter attention, Alkad télétransmit au processeur de l'ascenseur l'ordre de lui envoyer une cabine. Celle-ci apparut aussitôt, avec une jeune fille à l'intérieur. Âgée d'une vingtaine d'années, elle était nettement plus grande que Mzu, et son crâne rasé était ceint d'une couronne de dreadlocks coupés court. Son torse était si gracile, ses jambes si longilignes, qu'on aurait dit que ses géniteurs avaient voulu créer un elfe. Son visage aurait été joli s'il n'avait pas été aussi sévère.

- Je m'appelle Voi, dit-elle une fois que la cabine se fut mise en route.

Alkad lui répondit par un vague signe de tête, se plaçant face aux portes et regrettant que l'ascenseur ne soit pas plus rapide.

La cabine s'immobilisa entre les quatrième et troisième étages.

- Et vous êtes le Dr Alkad Mzu.

- Mon sac contient un brouilleur neural dont je viens d'activer le processeur de contrôle.

- Bien. Je suis ravie de constater que vous ne vous promenez pas sans protection.

- Qui êtes-vous ?

- La fille d'Ikela. Consultez mon dossier public, si vous le souhaitez.

Alkad s'exécuta, demandant au processeur de l'ascenseur de lui permettre d'accéder à l'état civil d'Ayacucho. Si Voi était une taupe, ses contrôleurs avaient fait de l'excellent boulot. D'un autre côté, si elle était envoyée par une agence de renseignement, elle ne lui aurait certainement pas adressé la parole.

- Faites repartir la cabine, je vous prie.

- Acceptez-vous de me parler ?

- Faites repartir la cabine.

Voi télétransmit l'ordre approprié, et la descente reprit.

- Nous voulons vous aider.

- Qui ça, " nous " ?

- Mes amis ; nous sommes plutôt nombreux à présent. Il y a des années que votre groupe de partisans n'agit plus. Ils sont mous, ils sont vieux et ils ont peur de faire des vagues.

- Je ne vous connais pas.

- Mon père a-t-il pu vous aider ?

- Nous avons fait quelques progrès.

- Ils ne vous aideront pas. Pas quand il faudra passer à l'action. Nous, si.

- Comment avez-vous découvert qui j'étais ?

- Grâce à mon père. Il n'aurait pas dû me le dire, mais il l'a avoué quand même. Il est si faible.

- Que savez-vous exactement ?

- Que les partisans étaient censés se préparer à votre retour. Que vous apportiez une arme susceptible de nous venger d'Omuta. Logiquement, il doit s'agir d'une arme extrêmement puissante. Peut-être même d'une superbombe. Ils vous ont toujours redoutée, lui et les autres. Est-ce qu'ils ont fait les préparatifs nécessaires ? Je parierais que non.

- Comme je l'ai dit, je ne vous connais pas. Voi se pencha vers elle, concentrée à bloc.

- Nous avons de l'argent. Nous sommes organisés. Nous avons des hommes et des femmes qui n'ont pas froid aux yeux. Nous ne vous laisserons pas tomber. Nous ne vous laisserons jamais tomber. Dites-nous ce que vous voulez, et nous vous l'obtiendrons.

- Comment avez-vous su que je venais voir votre père ?

- Grâce à Lomie, évidemment. Elle n'est pas des nôtres, enfin pas complètement, mais c'est une amie. J'aime savoir ce que fait mon père, ça peut toujours être utile. Comme je vous l'ai dit, nous sommes bien organisés.

- On peut en dire autant d'un groupe de bambins dans une crèche.

L'espace d'un instant, Alkad crut que l'autre allait la frapper.

- Bien. (Le calme qu'affichait Voi ne pouvait s'expliquer que par l'emploi de ses naneuroniques.) Vous êtes porteuse de l'ultime espoir de notre culture et vous vous méfiez des inconnus, ce qui est parfaitement raisonnable. Je le comprends. C'est une attitude rationnelle.

**- Merci.**

**- Mais nous pouvons vous aider. Donnez-nous-en la chance. S'il vous plaît.**

**De toute évidence, cette expression n'avait pas l'habitude de sortir de ses lèvres.**

**Les portes de la cabine s'ouvrirent. Un hall tout en pierre noire polie et en métal blanc incurvé apparut à la vue, éclairé par de larges spires lumineuses. Un programme de combat à mains nues vieux de trente ans analysa l'image captée par les implants rétiniens de Mzu et conclut à l'absence de tout rôdeur suspect. Elle se tourna vers la jeune fille aux proportions d'anorexique, s'efforçant d'arrêter une décision.**

**- Votre père m'a invitée à rester dans son appartement. Nous y poursuivrons cette conversation une fois arrivées.**

**Voi eut un sourire de requin.**

**- Ce sera un honneur pour moi, docteur.**

**Ce fut une femme assise au comptoir qui attira l'attention de Joshua. Elle était vêtue d'un chemisier rouge vif, ou plutôt carrément écarlate, dont la coupe était des plus étranges. Il n'aurait su dire ce qui clochait, mais ce vêtement manquait de... finitions. Puis il remarqua qu'il était pourvu de boutons et non d'un sceau.**

**- Ne vous retournez pas, murmura-t-il à Beaulieu et Dahybi.**

**Mais je crois que c'est une possédée.**

**Il leur télétransmit son fichier rétinien.**

**Tous deux se retournèrent. Dans le cas de Beaulieu, le spectacle était impressionnant : lorsqu'elle fit pivoter sa masse sur le siège trop étroit, les contours de son corps se parèrent d'un petit jeu de lumière.**

- Conduisez-vous en professionnels, bon sang !

La femme leur accorda un regard vaguement curieux.

- Tu en es sûr ? demanda Dahybi.

- Plus ou moins. Il y a quelque chose qui ne colle pas, en tout cas.

Dahybi n'insista pas ; il avait déjà eu l'occasion d'apprécier l'intuition de Joshua.

- C'est facile à vérifier, dit Beaulieu. Approchons-nous d'elle et voyons si nos blocs sont affectés.

- Non, répliqua Joshua.

Il scannait lentement le reste de la salle. Le bar, qui occupait un vaste cube découpé dans la roche de la biosphère de Kilifi, avait une clientèle composée en majorité d'astros et d'ouvriers des stations industrielles. L'anonymat de Joshua était plus ou moins garanti (jusque-là, cinq personnes avaient reconnu " Lagrange Calvert "). Et sa présence à Kilifi s'expliquait sans peine, car on y manufacturait le type de composants qu'il était censé acquérir pour la défense de Tranquillité. Sarha et Ashly s'occupaient des négociations bidons avec les entreprises locales ; et, pour l'instant, personne ne leur avait demandé pourquoi ils avaient choisi Narok plutôt qu'un système stellaire plus proche.

Il remarqua deux autres suspects buvant en solitaire, puis trois autres attablés ensemble, dont le visage était à la fois rusé et maussade. Je me laisse gagner par la paranoïa.

- Concentrons-nous sur notre mission, dit-il. Si les autorités de Kilifi n'appliquent pas correctement les procédures de contrôle, c'est leur problème. Nous ne pouvons pas courir le risque d'un affrontement. En outre, si les possédés se promènent sans être inquiétés, cela signifie que leur infiltration est déjà bien avancée.

Dahybi courba les épaules et tripota son verre, s'efforçant de ne pas avoir l'air inquiet.

**- Il y a des vaisseaux des Forces spatiales à quai, et la plupart des cargos indépendants sont équipés pour le combat. Si l'astéroïde tombe entre leurs mains, les possédés s'empareront d'eux.**

**- Je sais. (Joshua lui rendit son regard sans broncher, refusant de montrer des signes de faiblesse.) Nous ne pouvons pas faire de vagues.**

**- Tu nous l'as déjà dit : " N'attirez pas l'attention sur vous, ne parlez pas aux indigènes, ne pétez pas trop fort. " Qu'est-ce qu'on fout ici, Joshua ? Pourquoi es-tu si impatient de retrouver Meyer ?**

**- Il faut que je lui parle.**

**- Tu n'as pas confiance en nous ?**

**- Bien sûr que si. Et laisse tomber les coups bas, veux-tu ? Je vous dirai tout dès que ce sera possible, vous le savez. Pour le moment, il vaut mieux que vous n'en sachiez pas trop. Vous avez confiance en moi, oui ou non ?**

**Dahybi se fendit d'un sourire las.**

**- Laisse tomber les coups bas, hein ?**

**- Ouais.**

**La serveuse leur apporta une nouvelle tournée. Joshua s'arrêta sur ses jambes tandis qu'elle s'éloignait en se trémoussant. Un peu jeune pour lui, à peine adolescente. L'âge de Louise. Penser à celle-ci lui fit chaud au cour. Puis il remarqua que la serveuse avait un mouchoir rouge noué à la cheville. Seigneur, je me demande ce qui est pire, les horreurs de la possession ou les rêves pathétiques des Nocturnes.**

**Il avait reçu un choc quand il avait accédé à l'enregistrement de Valisk. Marie Skibbow, possédée et attirant dans ses rets des gamins trop naïfs. Cette fille adorable, aussi belle qu'intelligente, à l'esprit aussi dur que du carbotanium composite. Si elle avait pu être piégée,**

**personne n'était à l'abri. Lalonde éveillait en lui bien trop de résonances.**

**- Capitaine, lui lança Beaulieu.**

**Joshua vit Bunal se diriger vers leur box. Il s'assit en souriant. À le voir, il ne semblait nullement inquiet. Mais, comme Joshua l'avait découvert en enquêtant auprès des autres capitaines, Bunal était habitué à ce genre de transaction.**

**- Bonjour, capitaine, dit-il d'un air enjoué. Avez-vous réussi à trouver votre cargaison ?**

**- En partie, répondit Joshua. J'espère que vous pouvez me procurer le reste.**

**- Absolument. La plupart des informations que vous désirez ont été faciles à obtenir. Cependant, je me flatte de faire mon travail à fond. Et j'ai déniché des données qui, malheureusement, n'étaient pas couvertes par notre contrat d'origine.**

**Dahybi lança à l'homme un regard noir. Il méprisait les fonctionnaires corrompus.**

**- Et elles nous coûteront... ? demanda Joshua, impassible.**

**- Un supplément de vingt mille fusiodollars. (Bunal paraissait sincèrement navré.) Pardonnez-moi ce prix relativement élevé, mais les temps sont durs en ce moment. Je n'ai pas beaucoup de travail et j'ai une famille nombreuse à nourrir.**

**- Naturellement.**

**Joshua tendit son crédisque de la Banque jovienne. Bunal fut surpris de le voir céder aussi rapidement. Il mit quelques instants à sortir son propre disque. Joshua effectua le transfert de fonds.**

**- Vous aviez raison, dit Bunal. L'Udat est venu dans ce système stellaire. Il a accosté sur l'astéroïde Nyiru. Apparemment, son capitaine était blessé : il a passé presque quatre jours à l'hôpital pour**

**y soigner un traumatisme neural. Dès qu'il en est sorti, il a fait enregistrer un plan de vol pour le système de Sol, et il est reparti.**

**- Sol ? répéta Joshua. Vous en êtes sûr ?**

**- Sûr et certain. Cependant - et c'est là que je vais gagner mes vingt mille fusiodollars -, sa passagère, le Dr Alkad Mzu, ne l'a pas accompagné. Elle a affrété un cargo indépendant, le Samaku, et elle est partie une heure plus tard.**

**- Destination ?**

**- Ayacucho, dans les Dorados. J'ai consulté les données du contrôle spatial pour obtenir confirmation. L'astronef était aligné sur Tunja quand il a fait le saut.**

**Joshua ravala le juron qui lui montait aux lèvres. Ione ne s'était pas trompée : Mzu rejoignait les derniers survivants de sa nation. Elle avait sûrement l'intention de récupérer l'Alchimiste. Il jeta un nouveau regard sur la fille au chemisier rouge, qui buvait son cocktail d'un geste plein d'élégance. Seigneur, comme si on n'avait pas assez de problèmes comme ça.**

**- Merci, dit-il.**

**- Tout le plaisir est pour moi. Je me permets également de vous informer, sans autre supplément, que je n'étais pas le seul à m'intéresser à votre affaire. Trois autres requêtes ont été adressées dans ce sens à l'ordinateur du Contrôle des vols civils. L'une^d'elles vingt minutes à peine avant la mienne.**

**- Ô mon Dieu !**

**- C'est une mauvaise nouvelle ?**

**- Disons plutôt intéressante, grogna Joshua. Il se leva.**

**- Si je peux faire autre chose pour vous, capitaine, n'hésitez pas à me contacter.**

**- Je n'y manquerai pas.**

**Joshua se dirigeait déjà vers la porte, Dahybi et Beaulieu sur les talons.**

**Mais avant qu'il y parvienne, les clients qui regardaient la colonne AV placée derrière le comptoir poussèrent un cri ; le brouhaha se répandit bientôt sur toute la longueur de la salle. De parfaits inconnus se demandaient l'un à l'autre : Vous avez accédé à ça ? Réaction typique à des nouvelles sensationnelles.**

**Joshua se concentra sur la colonne AV, et le laser façonna une image sur l'écran de ses paupières. Une planète flottait au-dessous de lui, qu'il reconnut aussitôt. Ni continents ni océans dignes de ce nom, rien que des mers sinueuses et des milliers d'îles de taille moyenne. Plus de la moitié de celles-ci étaient tachées de nuages rouges et brillants, en majorité dans la ceinture tropicale - quoique, sur ce monde, la notion de tropique soit toute relative.**

**"... le Lévêque, une frégate des Forces spatiales de la Confédération, a confirmé que toutes les îles habitées de Norfolk étaient désormais recouvertes par le nuage de la rupture dans le réel, disait le commentateur. Tout contact avec la surface a été rompu, et on doit malheureusement supposer que la majorité, sinon la totalité de la population a été possédée. Norfolk est une planète pastorale, et son gouvernement ne dispose que d'un petit nombre de spatiojets ; en conséquence, on n'avait fait aucune tentative pour évacuer la population vers l'escadrille lorsque Norwich, la capitale, a fini par capituler. Le quartier général des Forces spatiales de la Confédération à Trafalgar vient de déclarer que le Lévêque resterait en orbite pour observer l'évolution de la situation, mais qu'aucune action offensive n'était envisagée pour le moment. Cela porte à sept le nombre de planètes considérées comme tombées aux mains des possédés. "**

**- Ô mon Dieu, Louise est là-bas !**

**L'image s'effaça lorsqu'il se détourna de la colonne, et il revit Louise courant sur l'herbe, vêtue d'une de ses robes ridicules, lui souriant par-dessus son épaule. Et Geneviève, cette gamine si irritante,**

toujours en train de glousser ou de bouder. Marjorie, Grant (son sort serait encore pire, car il leur résisterait sûrement un long moment), Kenneth, et même la réceptionniste de Drayton Import.

- Nom de Dieu, non !

J'aurais dû être là. J'aurais pu la sauver.

- Joshua ? demanda Dahybi d'un air soucieux. Ça va ?

- Ouais. Tu as vu ce bulletin sur Norfolk ?

- Oui.

- Elle est là-bas, Dahybi. Je l'ai abandonnée là-bas.

- Qui ça ?

- Louise.

- Tu ne l'as pas abandonnée, Joshua. C'est sa planète natale, sa patrie.

- Exact.

Les naneuroniques de Joshua établissaient un itinéraire reliant Narok à Norfolk. Il ne se rappelait pas le leur avoir demandé.

- Allez, capitaine, dit Dahybi. On a trouvé ce qu'on cherchait. Partons d'ici.

Joshua se tourna une nouvelle fois vers la femme en rouge. Elle avait les yeux fixés sur la colonne AV, et les motifs pastel de la projection paraient ses joues d'ébène d'une lueur terne. Ses lèvres esquissaient un sourire ravi.

Joshua la haïssait, haïssait son invincibilité, l'arrogance qu'elle affichait au sein même de ses ennemis. La reine des diablesses venue le narguer. La main de Dahybi se referma sur son bras.

**- D'accord, on lève l'ancre.**

**- Me voilà enfin rentrée chez moi, dit Loren Skibbow en poussant un soupir théâtral. Malheureusement, nous ne pourrons pas rester longtemps. Ils vont fouiller Guyana de fond en comble pour nous retrouver.**

**L'appartement était situé au dernier étage du complexe résidentiel de la biosphère, où la gravité n'était que de huit dixièmes de g. Il devait s'agir du penthouse d'un aristocrate de Kulu, vu ses meubles foncés à contours actifs et ses grandes tentures de soie peinte à la main ; tables et étagères croulaient sous les antiquités.**

**Après les événements de la journée, Gerald trouva plutôt bizarre de se détendre dans un tel endroit.**

**- Est-ce que c'est toi qui as créé tout ça ? demanda-t-il.**

**Quand ils vivaient encore dans l'arche, Loren le tarabustait toujours pour qu'il lui trouve un appartement " somptueux ".**

**Un sourire penaud aux lèvres, elle parcourut les lieux du regard et secoua la tête.**

**- Non. Jamais mon imagination n'aurait pu concevoir quelque chose d'aussi flamboyant. C'est la demeure de Pou Mok.**

**- La femme que tu possèdes ? La rouquine ?**

**- Exact.**

**Loren sourit et fit un pas vers lui.**

**Gerald se raidit. De tels indices visuels étaient inutiles : Loren sentait la peur et la confusion qui habitaient son esprit.**

**- Très bien, Gerald, je ne te toucherai pas. Assieds-toi, nous avons beaucoup de choses à nous dire. Et, cette fois-ci, je ne me contenterai pas de t'écouter m'expliquer ce que nous devons faire.**

Il tiqua. Tout ce qu'elle disait, tout ce qu'elle faisait éveillait ses souvenirs. Ces derniers temps, son passé ne cessait de le hanter.

- Comment es-tu arrivée ici ? demanda-t-il. Que s'est-il produit, Loren ?

- Tu as vu la ferme, tu as vu ce que ce salaud de Dexter et ses Déps nous ont fait. (Elle blêmit.) Ce qu'ils ont fait à Paula.

- Oui.

- J'ai essayé, Gerald. J'ai essayé de résister, je te le jure. Mais tout s'est passé trop vite. C'étaient des brutes assoiffées de sang ; Dexter a tué l'un de ses hommes pour la simple raison qu'il risquait de les retarder. Je n'étais pas assez forte pour l'arrêter.

- Et je n'étais pas là.

- Ils t'auraient tué, toi aussi.

- Mais quand même...

- Non, Gerald. Tu serais mort pour rien. Je suis ravie que tu leur aies échappé. Comme ça, tu vas pouvoir aider Marie.

- Comment ?

- Les possédés peuvent être battus. Individuellement, tout du moins. Pris ensemble, j'en suis moins sûre. Mais c'est à d'autres de s'en charger, aux gouvernements planétaires et à la Confédération. Toi et moi, nous devons sauver notre fille, lui rendre sa propre vie. Personne d'autre ne le fera.

- Mais comment ? s'écria-t-il.

- En utilisant la méthode qui t'a libéré : le tau-zéro. Nous devons la mettre en tau-zéro. Les possédés ne le supportent pas.

- Pourquoi ?

**- Parce que nous sommes conscients en permanence. Le tau-zéro suspend les fonctions d'ondes énergétiques normales, mais nos âmes sont toujours liées à l'au-delà, ce qui nous rend conscients du passage du temps. Mais de rien d'autre, absolument rien. C'est la forme ultime de la privation sensorielle, encore pire que le séjour dans l'au-delà. Là-bas, les âmes peuvent au moins se repaître des souvenirs de leurs semblables, et avoir un aperçu de l'univers réel.**

**- Ça explique la réaction de Kingsford Garrigan, murmura**

**Gerald. Il était terrifié.**

**- Certains tiennent le coup plus longtemps que d'autres, cela dépend de leur force de caractère. Mais, au bout du compte, ils finissent tous par abandonner le corps qu'ils ont possédé.**

**- Il y a donc de l'espoir.**

**- Pour Marie, oui. Nous pouvons la sauver.**

**- Afin qu'elle puisse mourir.**

**- Nous finissons tous par mourir, Gerald.**

**- Et par souffrir dans l'au-delà.**

**- Je n'en suis pas sûre. Si je ne m'étais pas souciée de Marie et de toi, je ne crois pas que je serais restée avec les autres âmes.**

**- Je ne comprends pas.**

**Loren lui adressa un sourire contrit.**

**- Je pensais à vous deux, Gerald. Je voulais m'assurer que vous alliez bien. C'est pour ça que je suis restée.**

**- Oui, mais... où pouvais-tu aller ?**

**- Je ne suis pas sûre que cette question soit pertinente. L'au-delà est un espace étrange, on n'y trouve pas de lieux distincts, contrairement à cet univers.**

**- Alors, comment aurais-tu pu en partir ?**

**- Je ne le souhaitais pas... (Elle agita les bras en signe de frustration, incapable de formuler le concept qu'elle cherchait.) Je ne voulais pas rester dans la même partie que les autres, voilà tout.**

**- Tu viens de dire qu'il n'y avait pas de parties distinctes dans l'au-delà.**

**- En effet.**

**- Alors comment...**

**- Je ne prétends pas comprendre, Gerald. Mais on peut laisser les autres derrière soi. L'au-delà n'est pas nécessairement l'enfer que tout le monde décrit.**

**Gerald s'abîma dans la contemplation du tapis rosé saumon, honteux de ne pouvoir regarder son épouse en face.**

**- Et tu es revenue pour moi.**

**- Non, Gerald. (Elle durcit le ton.) Nous sommes peut-être mari et femme, mais l'amour que j'ai pour toi n'est pas aveugle. Je suis surtout revenue pour Marie. S'il n'y avait eu que toi, je ne crois pas que j'en aurais eu le courage. C'est pour elle que j'ai supporté que les autres âmes dévorent mes souvenirs. Savais-tu qu'on pouvait voir ce qui se passe ici depuis l'au-delà ? Eh oui. Je regardais Marie, et cela rendait mon sort acceptable. Je ne l'avais pas vue depuis le jour de sa fugue. Je voulais être sûre qu'elle était vivante et en bonne santé. Ça n'a pas été facile ; j'ai failli renoncer, et puis elle a été possédée. Alors j'ai tenu bon, j'ai attendu une occasion de lui venir en aide, j'ai attendu que quelqu'un soit possédé là où tu te trouvais. Et me voici.**

**- Oui. Te voici. Qui est Pou Mok ? Je croyais que la principauté avait vaincu les possédés, qu'elle les avait tous isolés dans Mortonridge.**

- C'est ce qui s'est passé, à en croire les médias. Mais les trois possédés qui sont arrivés avec toi à bord de VEkwan ont eu Pou Mok avant de quitter l'astéroïde. Ils l'ont sélectionnée avec beaucoup d'intelligence ; elle fournit des programmes stimulants illégaux au personnel, entre autres activités. C'est pour ça qu'elle peut se payer cet appartement. C'est pour ça aussi qu'elle ne figure dans aucun fichier recensant les habitants de Guyana, de sorte qu'elle n'a jamais été convoquée pour subir des tests comme tout le monde. Même si les trois de VEkwan se faisaient prendre sur la planète, le possesseur de Pou Mok serait en mesure de reprendre le processus à zéro. En théorie, elle était l'agent provocateur idéal. Malheureusement pour les trois autres, c'est moi qui suis sortie de l'au-delà pour la posséder. Je me fiche de leurs plans, je ne me soucie que de Marie.

- Ai-je eu tort de l'emmener sur Lalonde ? demanda Gerald d'une voix lointaine. Je croyais agir pour son bien, pour le bien de toute la famille.

- C'est ce que tu as fait. La Terre se meurt ; les arches sont vieilles et usées. Il n'y a plus rien là-bas pour des gens comme nous ; si nous étions restés, Marie et Paula auraient connu la même existence que nous, que nos parents, que nos ancêtres des dix dernières générations. Tu as brisé le cycle pour nous, Gerald. Un jour, nous aurions eu la chance d'être fiers de ce qu'auraient fait nos petits-enfants.

- Quels petits-enfants ? (Il était au bord des larmes.) Paula est morte ; Marie détestait tellement notre ferme qu'elle s'est enfuie dès qu'elle en a eu l'occasion.

- Et elle a bien fait, Gerald, pas vrai ? Elle a toujours été têtue, et c'est une adolescente. À cet âge, on est incapable de réfléchir sur le long terme ; on ne pense qu'à prendre du bon temps. Tout ce qu'elle voyait, c'est que les deux derniers mois de sa vie avaient été nettement plus pénibles que les précédents, et qu'on lui demandait de travailler pour la première fois de son existence. Pas étonnant qu'elle ait fugué. Ce qui l'a fait fuir, c'est son premier aperçu de l'âge adulte, pas l'attitude de ses parents.

**" Je l'ai perçu avant qu'elle ne soit possédée, tu sais. Elle s'était trouvé un travail à Durringham, un bon travail. Elle se débrouillait parfaitement, mieux qu'elle ne l'aurait fait sur Terre. Évidemment, connaissant Marie, ça ne lui plaisait pas.**

**Lorsque Gerald trouva le courage de lever les yeux, il vit que l'expression de Loren était le reflet de la sienne.**

**- Je ne te l'ai jamais dit auparavant. Mais j'avais très peur pour elle quand elle s'est enfuie.**

**- Je le savais. Un père ne peut s'empêcher de penser que sa fille est incapable de s'en sortir sans lui.**

**- Tu étais inquiète, toi aussi.**

**- Oui. Oh que oui. Mais je redoutais surtout qu'elle subisse un coup du sort auquel elle ne pourrait survivre. Ce qui s'est effectivement produit. Elle s'en serait parfaitement tirée sans cette calamité.**

**- D'accord, dit-il d'une voix tremblante. Qu'allons-nous faire ? Je voulais me rendre sur Valisk et lui venir en aide.**

**- C'était aussi mon idée, Gerald. Je n'ai pas de plan bien défini, mais j'ai quand même quelques idées. Primo, nous devons t'introduire à bord du Quadin, c'est l'un des rares astronefs encore autorisés à voler. En ce moment, le royaume de Kulu vend quantité de composants militaires à ses alliés. Le Quadin part dans sept heures pour l'astéroïde de Pinjarra avec une cargaison de canons maser de cinq gigawatts pour son réseau DS.**

**- Je pars seul ? demanda-t-il, affolé. Et toi, où vas-tu ?**

**- Sur Valisk, évidemment. Mais nous ne pouvons pas voyager ensemble, c'est trop risqué.**

**- Je ne peux pas y aller seul. Sincèrement. Je ne saurais pas comment me débrouiller. Je suis incapable de réfléchir correctement. Je veux que tu m'accompagnes, Loren. S'il te plaît.**

- Non, Gerald. Tu dois agir seul.

- C'est... c'est difficile. Il y a des choses dans ma tête.

- Marie ne peut compter que sur nous pour la sauver. Concentre-toi sur elle, Gerald.

- Oui. Oui, d'accord. (Il lui adressa un sourire grave.) Où se trouve Pinjarra ?

- Dans le système stellaire de Toowoomba, un système australo-ethnique. Il joue un rôle important dans la stratégie diplomatique de Kulu. Comme les défenses de ses colonies-astéroïdes laissent à désirer, on leur a proposé de les renforcer à des conditions avantageuses.

Gerald se tordit les mains.

- Mais comment vais-je faire pour monter à bord de cet astronef? Jamais nous ne pourrons arriver jusqu'au spatioport. Et si on demandait aux autorités d'Ombey la permission de nous rendre sur Valisk ? Elles sauraient que nous disons la vérité en affirmant vouloir aider Marie. Et cette information à propos du tau-zéro leur serait utile. Elles nous seraient reconnaissantes.

- Nom de Dieu ! s'exclama Loren.

Le pathétique sourire plein d'espoir qui éclairait le visage de son mari lui inspirait la stupéfaction plutôt que le mépris. Lui qui était toujours si volontaire, si décidé.

- Oh, Gerald, qu'est-ce qu'ils t'ont fait ?

- Ils m'ont obligé à me souvenir. (Il baissa la tête et se massa les tempes, tentant en vain d'apaiser la douleur qui lui irradiait la cervelle.) Ils m'ont obligé à me souvenir. Je ne veux pas. Je ne veux pas me souvenir, je veux juste oublier.

Elle alla s'asseoir près de lui, lui passa un bras autour des épaules, comme elle le faisait pour consoler ses filles lorsqu'elles étaient petites.

- Quand nous aurons libéré Marie, tout ça sera fini. Tu pourras penser à d'autres choses, à de nouvelles choses.

- Oui. (Il acquiesça vigoureusement, s'exprimant avec l'assurance d'un converti de fraîche date.) Oui, tu as raison. C'est aussi ce que m'a dit le Dr Dobbs ; je dois formuler des . projets qui soient en accord avec les nouvelles circonstances où je me trouve, et me concentrer pour les concrétiser. Je dois m'extraire des échecs du passé.

- C'est une bonne philosophie, dit-elle, arquant les sourcils en signe d'étonnement. Premièrement, donc, nous devons te faire monter à bord du Quadin. Son capitaine a fourni à Pou Mok des microcartels plus ou moins Jégaux, ce qui nous donne donc un moyen de pression sur lui. À condition que tu te montres assez ferme avec lui, Gerald. Penses-tu que tu en seras capable ?

- Oui. J'en serai capable. (Il joignit les mains de toutes ses forces.) Je lui dirai n'importe quoi si ça peut aider Marie.

- Ne sois pas trop agressif. Reste poli mais déterminé.

- Oui.

- Bien. L'argent n'est pas un problème, évidemment, et je peux te donner un crédisque de la Banque jovienne avec un capital de cinq cent mille fusiodollars. Pou Mok dispose également d'une demi-douzaine de cartels-passeports vierges. Notre seul problème, c'est ton apparence physique : tous les capteurs de l'astéroïde vont être programmés pour repérer ton visage. Je peux changer ton aspect, mais seulement en restant près de toi, ce qui ne nous sert strictement à rien. Ils n'auraient aucune peine à me détecter dans un lieu public, surtout si j'utilise mes capacités énergétiques. Par conséquent, nous allons être obligés de modifier ton visage de façon permanente.

- Permanente ? répéta-t-il, mal à l'aise.

- Pou Mok possède des packages d'adaptation cosmétique. Elle changeait souvent d'apparence de peur que la police de l'astéroïde finisse par la repérer - ce n'est même pas une vraie rousse. Je pense en savoir assez pour programmer manuellement le processeur de contrôle. Si je ne m'approche pas trop, les packages devraient te donner un masque basique. Nous devrons nous en contenter.

Loren le conduisit dans l'une des chambres de l'appartement et lui dit de s'allonger sur le lit. Les packages d'adaptation cosmétique étaient similaires à des bandages nanoniques, sauf qu'ils étaient couverts de bulles contenant du collagène prêt à être implanté afin de raffermir les nouveaux traits du sujet. Gerald sentit une surface velue s'imbriquer à sa peau, puis ses nerfs s'engourdirent.

Gerald dut faire un effort considérable pour ne pas s'enfuir en voyant les capteurs fixés au plafond du hall. Il n'était toujours pas convaincu par le visage qu'il découvrait quand il se regardait dans une glace. Plus jeune de dix ans, mais pourvu de bajoues et de rides tombantes, avec une peau dont le haie semblait cacher une rougeur permanente ; un visage exprimant à la perfection l'inquiétude qui l'habitait. Ses cheveux étaient coupés en brosse et teints en châtain clair - au moins n'étaient-ils plus grisonnants.

Il entra dans le bar Vips, commanda une eau minérale et demanda au barman où se trouvait le capitaine McRobert.

Celui-ci était accompagné de deux membres d'équipage, dont un cosmonik au corps évoquant celui d'un mannequin : d'un noir de jais, sans traits apparents, même pas sur le visage ; ses deux mètres dix le rendaient encore plus impressionnant.

Gerald s'efforça de demeurer impassible en s'asseyant à leur table, mais ce ne fut pas une tâche facile. Ces astros au visage dur lui rappelaient les soldats qui avaient capturé Kingsford Garrigan dans la jungle de Lalonde.

- Je m'appelle Niall Lyshol ; c'est Pou Mok qui m'envoie, bafouilla-t-il.

- Si elle ne l'avait pas fait, on ne serait pas là, répliqua sèchement McRobert. Quoi qu'il en soit...

Il fit un signe au cosmonik, qui tendit un bloc-processeur à Gerald.

- Prenez-le, ordonna McRobert.

Gerald voulut s'exécuter, mais la main noire refusait de lâcher prise.

- Aucune charge statique, déclara le cosmonik. Aucune avarie.

Il récupéra le bloc.

- D'accord, Niall Lyshol, dit McRobert. Vous n'êtes pas un possédé, alors qui diable êtes-vous ?

- Quelqu'un qui veut filer d'ici, dit Gerald.

Il respira doucement, se rappelant les exercices de relaxation recommandés par le Dr Dobbs : régulez votre corps, et vos ondes cérébrales suivront le mouvement.

- Vous avez déjà fait affaire avec Pou Mok, capitaine, et vous savez donc qu'il est parfois nécessaire de bouger avant que les gens s'intéressent à vous.

- Laissez tomber ce genre d'insinuation, ça ne prend pas avec moi. Vu la situation actuelle, il n'est pas question que j'embarque un type recherché. Je ne sais même pas si nous allons pouvoir quitter Guyana, l'alerte de code deux n'a pas encore été levée. Le contrôle spatial ne laissera partir personne tant que l'un de ces salauds sera en liberté.

- Je ne suis pas recherché. Vérifiez les bulletins de la police.

- C'est déjà fait.

- Donc, vous êtes prêt à m'embarquer dès que le code deux sera levé ?

**- Vous me compliquez la vie, Lyshol. La quarantaine m'empêche de prendre des passagers, ce qui signifie que je dois vous intégrer à mon équipage. Comme vous n'avez pas de naneu-roniques, la compagnie spatiale risque de me poser des questions. Je n'aime pas ça.**

**- Je peux vous payer.**

**- C'est ce que vous ferez de toute manière.**

**- Et vous aurez la gratitude de Pou Mok. Pour ce que ça vaut.**

**- C'est-à-dire beaucoup moins qu'elle ne le pense. Qu'est-ce que vous fuyez ?**

**- Certaines personnes. Pas les autorités. Je n'ai aucun problème administratif.**

**- Cent mille fusiodollars, et vous passerez le voyage en tau-zéro. Je ne tiens pas à ce que vous vomissiez partout dans mes modules de vie.**

**- D'accord.**

**- Vous acceptez trop vite à mon goût. Cent mille, ça fait beaucoup de fric.**

**Gerald n'était pas sûr de tenir le coup encore très longtemps ; des voix lui susurraient que l'environnement du sanatorium était nettement plus clément que celui où il se trouvait en ce moment. Si je retournais là-bas, le Dr Dobbs comprendrait ma situation, il veillerait à ce que la police ne me punisse pas. S'il n'y avait pas eu Marie...**

**- Décidez-vous, dans un sens ou dans l'autre, dit-il. Si je reste ici, pas mal de secrets vont être révélés au grand jour. Peut-être ne pourrez-vous plus voler dans les systèmes de Kulu. Je pense que votre compagnie en serait plus contrariée que si vous enrôliez un homme dépourvu de naneuroniques ; en outre, pour qu'elle l'apprenne, il faudrait que ce soit vous qui l'en informiez.**

**- Je n'aime pas les menaces, Lyshol.**

**- Je ne vous menace pas, je vous demande votre aide. J'ai besoin de votre aide. S'il vous plaît.**

**McRobert jeta un regard à ses compagnons.**

**- D'accord. Le Quadin est amarré au quai 901-C, notre départ est prévu pour dans trois heures. Comme je vous l'ai dit, le code deux ne me permet pas de garantir que cet horaire sera respecté, mais, si vous n'êtes pas là, je ne vous attendrai pas.**

**- Je suis prêt à vous suivre.**

**- Vous n'avez pas de bagages ? Voilà qui est surprenant. Très bien, vous me paierez une fois à bord. Et, Lyshol, ne vous attendez pas à recevoir un salaire.**

**Quand ils sortirent du bar Vips, Gerald jeta sur le hall un regard qu'il espérait subreptice. Il n'y avait pas grand monde dans le coin, militaires et fonctionnaires étant mobilisés par l'alerte de code deux.**

**Loren le regarda partir, la tête basse, encadré par les trois astros. Ils entrèrent dans un ascenseur, et les portes se refermèrent derrière eux. Elle se retourna et traversa le hall, un sourire jouant sur ses lèvres illusoires.**

**Après avoir passé sept heures et demie à enregistrer plus d'une centaine de fausses alertes et pas un seul progrès, l'amiral Farquar envisageait sérieusement de faire tourner un programme de suppression dans ses naneuroniques. Il détestait la sérénité artificielle que procurait ce logiciel, mais la tension et la dépression commençaient à le miner. La chasse à la possédée était coordonnée depuis le centre des opérations tactiques de la Flotte royale. Celui-ci n'avait pas été précisément conçu dans ce but, mais il avait été facile de reconfigurer ses capacités de communication pour sonder le réseau de l'astéroïde, et on avait chargé dans ses IA les programmes élaborés par Diana Tiernan pour traquer les possédés dans Xingu. Vu la taille de Guyana, et la densité des systèmes électroniques**

**présents dans sa biosphère, le centre aurait dû obtenir des résultats en quelques minutes.**

**Mais la femme leur avait échappé. Ce faisant, elle avait obligé Farquar à admettre devant la princesse Kirsten que d'autres avaient pu en faire autant. Peut-être y avait-il plusieurs possédés en liberté dans Guyana. Pour ce qu'il en savait, la totalité du personnel militaire était peut-être contaminée, ce qui expliquerait que le centre soit incapable de localiser cette satanée bonne femme. Il n'y croyait pas une seconde (il avait personnellement visité le centre), mais c'était néanmoins une hypothèse à considérer sérieusement. Lui-même faisait peut-être figure de suspect aux yeux des autorités planétaires, qui avaient eu cependant assez de tact pour ne pas l'en aviser.**

**En conséquence, Guyana avait cédé le contrôle du réseau de défense stratégique d'Ombey à une base de la Flotte royale proche d'Atherstone. L'alerte de code deux avait permis d'imposer à l'astéroïde une quarantaine discrète.**

**Jusqu'ici, en pure perte.**

**L'ordinateur de gestion de son bureau lui apprit que le capitaine Olroyd, son adjoint en charge de la sécurité, et le Dr Dobbs sollicitaient un entretien. Il télétransmit un code d'acceptation, et son bureau disparut pour laisser la place à la bulle blanche d'une salle de sensoconférence.**

**- Avez-vous fait des progrès dans vos recherches ? demanda**

**Dobbs.**

**- Pas encore, avoua Farquar.**

**- Ça concorde, dit le médecin. Nous avons élaboré des scénarios à partir des informations recueillies jusqu'ici ; et je pense être en mesure d'expliquer ses actes. Il est étrange qu'elle ait extrait Skibbow de notre service médical. Même pour une possédée, elle a couru de très gros risques. Si les marines étaient arrivés trente secondes plus tôt, elle ne s'en serait jamais sortie. Elle devait avoir une très bonne raison d'agir de la sorte.**

- À savoir ?

- Je pense qu'il s'agit de Loren Skibbow, l'épouse de Gerald. Ne serait-ce qu'à cause de ce qu'elle a dit à Jansen Kovak : " Et pourtant, vous n'avez pas été marié à lui pendant vingt ans. " J'ai vérifié dans son dossier : ils sont mariés depuis vingt ans.

- Son épouse ?

- Exactement.

- Admettons, j'ai déjà entendu des histoires plus bizarres. (L'amiral se tourna vers le capitaine Olroyd.) J'espère que vous avez des preuves pour étayer cette théorie.

- Oui, amiral. En supposant qu'il s'agisse bien de Mme Skibbow, son profil psychologique correspond à ses actes. Primo, nous pensons qu'elle se trouve sur Guyana depuis un certain temps, sans doute depuis le début, lorsque YEkwan a accosté. De toute évidence, elle a disposé du temps nécessaire pour apprendre à circonvenir nos programmes de détection. Secundo, si elle en est effectivement capable, pourquoi n'a-t-elle pas lancé une offensive de conquête comme celle que nous avons observée dans Xingu ? Si elle s'en est abstenue, c'est pour une bonne raison.

- Parce que cela ne correspond pas à son plan, dit le Dr Dobbs avec enthousiasme. Si tout l'astéroïde était possédé, ses pairs ne laisseraient sûrement pas Gerald en liberté. Tout cela est une affaire familiale, amiral, cela n'a rien à voir avec ce qui se passe dans Xingu ou sur la Nouvelle-Californie. Elle est complètement indépendante. Je ne pense pas qu'elle représente un danger quelconque pour la sécurité du royaume.

- Êtes-vous en train de me dire que la principauté est en état d'alerte de code deux à cause d'un problème conjugal ? demanda l'amiral Farquar.

- Je le pense, dit le Dr Dobbs d'un air penaud. Les possédés sont des êtres humains, eux aussi. Ils conservent toute la palette des

**émotions humaines, nous en avons eu la preuve. Et... euh... nous avons fait subir une rude épreuve à Gerald. Si nos soupçons sont confirmés, il est raisonnable de supposer que Loren a fait tout son possible pour le soustraire à notre attention.**

**- Grand Dieu. Bon, et maintenant ? En quoi cette théorie nous aide-t-elle à résoudre notre problème ?**

**- Nous pouvons négocier avec elle.**

**- Dans quel but ? Je me fous de savoir que c'est une épouse aimante. C'est une possédée. Nous ne pouvons pas nous permettre de laisser ce couple idéal vivre indéfiniment parmi nous.**

**- Non. Mais nous pouvons leur proposer de soigner un peu mieux Gerald. De la façon dont ils l'entendent, bien entendu, s'empressa de rajouter le médecin.**

**- Peut-être.**

**L'amiral aurait bien aimé trouver une faille dans ce raisonnement, mais il semblait expliquer les faits d'une façon plutôt inconfortable.**

**- Quelles sont vos recommandations ? demanda-t-il.**

**- Je souhaite utiliser le réseau de communication de Guyana, charger dans tous les processeurs personnels un message qui occulterait les transmissions des médias. Ils finiront par y accéder, ce n'est qu'une question de temps.**

**- Si elle y répond, cela nous permettra de la localiser, et elle le sait forcément.**

**- Nous finirons par la repérer, je ne le lui cacherai pas. Mais je peux lui proposer une solution acceptable. Ai-je votre autorisation ? Notre proposition doit être sincère. Après tout, les possédés sont capables de percevoir le contenu émotionnel d'un esprit. Elle saura que je dis la vérité.**

**- Votre requête est plutôt vague, docteur. Que comptez-vous lui proposer exactement ?**

**- Gerald sera transféré sur la surface de la planète et obtiendra même la citoyenneté d'Ombey. Nous lui verserons une compensation financière pour ce que nous lui avons fait subir et achèverons sa thérapie. Et, dernier point, si la crise présente est résolue, nous ferons le nécessaire pour lui faire retrouver sa fille.**

**- Vous voulez parler de Kiera, la fille de Valisk ?**

**- Oui, amiral.**

**- Je ne pense pas que mon autorité me permette de...**

**Il s'interrompit, avisé par l'ordinateur de gestion que Guyana venait de changer de statut. Le centre d'opérations venait de décréter un état d'alerte maximale.**

**L'amiral ouvrit un canal vers l'officier de quart.**

**- Que se passe-t-il ? télétransmit-il.**

**- L'IA vient d'enregistrer une anomalie, amiral. Nous pensons qu'il s'agit peut-être de la possédée. J'ai envoyé sur les lieux un escadron de marines royaux.**

**- Quelle sorte d'anomalie ?**

**- Une caméra placée dans la chambre d'entrée du tube du spatioport a enregistré un homme montant à bord d'une capsule de transit. Quand cette capsule s'est arrêtée dans la section G5, c'est une femme qui en est descendue. La capsule n'avait observé aucun arrêt dans les autres sections.**

**- Les processeurs voisins ont-ils été affectés ?**

**- L'IA est en train d'analyser l'équipement électronique de cette section. On constate des baisses d'efficience, mais elles sont nettement inférieures à celles que causaient les possédés de Xingu.**

L'amiral demanda un schéma du spatioport. La section G5 abritait exclusivement des spatiojets et des aéros à propulsion ionique.

- Grand Dieu, docteur Dobbs, je pense que vous avez mis dans le mille.

Loren flottait vers le sas situé au bout du corridor tabulaire brillamment éclairé. Selon le registre du spatioport, le quai vers lequel elle se dirigeait abritait un spatiojet à trente sièges du modèle SD2002, fabriqué par la Kulu Corporation, que la Crossen utilisait pour transporter les techniciens en poste dans sa station industrielle à microgravité. Il s'agissait de l'un des plus petits appareils présents sur Guyana, idéal pour deux fuyards ignorants souhaitant gagner la surface de la planète.

Pas une âme dans les parages. La dernière personne qu'elle ait vue était un ingénieur de maintenance monté à bord de la capsule qu'elle avait empruntée. Elle envisagea de donner libre cours à ses pouvoirs énergétiques pour perturber l'équipement électronique du corridor. Mais cela risquait d'attirer les soupçons - elle s'était si longtemps contrôlée que tout changement de comportement apparaîtrait comme anormal. Il lui restait à espérer qu'elle serait repérée par leurs capteurs et leurs programmes de sécurité. Son changement d'aspect y suffirait, à condition que leurs routines soient suffisamment sophistiquées.

Le boyau-sas, long de cinq mètres, était large de deux, soit nettement moins que le corridor. Elle s'y glissa, et découvrit que l'écoutille était verrouillée à l'autre bout.

Enfin une excuse pour faire usage de ses pouvoirs.

Une décharge électrique crépita autour de l'écoutille. Elle sentait les câbles derrière les cloisons de matériau composite bleu azur, d'épaisses lignes brûlant d'un éclat ambré. Il y avait d'autres fils, plus minces et plus ternes. L'un d'entre eux venait de s'activer, celui qui était connecté au petit bloc de communication placé près de l'écoutille.

**- C'est vous, Loren ? demanda une voix. Loren Skibbow, je suis sûr que c'est vous. Je suis le Dr Riley Dobbs. Je soignais Gerald avant que vous l'enleviez.**

**Saisie par le choc, elle fixa le bloc de communication. Comment diable avaient-ils fait pour découvrir son identité ?**

**Le pouvoir parcourut son corps, surgissant de l'au-delà telle une source chaude ; elle le sentait infuser la moindre de ses cellules. Son esprit le façonna comme il montait en elle, lui fit prendre la forme qu'elle souhaitait. Il commença à se superposer à la réalité. Des étincelles apparurent sur la surface de l'écoutille.**

**- Je veux vous aider, Loren, et on m'a donné l'autorité nécessaire pour le faire. S'il vous plaît, écoutez-moi. Gerald est mon patient, je ne veux pas qu'il lui arrive du mal. Je pense que vous serez d'accord avec moi sur ce point, tous les deux.**

**- Allez au diable, docteur. Mieux, je vous y enverrai moi-même. Vous avez endommagé l'esprit de mon mari. Je ne suis pas près de l'oublier.**

**Des bruits dans le corridor derrière elle, froissements et cliquetis. En se concentrant, elle réussit à percevoir l'esprit des marines qui s'approchaient. Froids, un peu inquiets, mais fermement résolus.**

**- Gerald a souffert de la possession, reprit Dobbs. Je me suis efforcé de le guérir. Je veux finir ce que j'ai commencé.**

**Les étincelles tournoyaient autour du matériau composite du boyau-sas, y pénétrant comme si elles nageaient à travers les atomes.**

**- À la pointe du fusil ? lança-t-elle, sarcastique. Je sais qu'ils sont derrière moi.**

**- Les marines ne tireront pas. Je vous le promets, Loren. Cela ne servirait à rien. Vous tirer dessus ne ferait que causer la mort de la personne que vous avez possédée. Personne ne le souhaite. Je vous en prie, venez me parler. J'ai déjà obtenu d'importantes concessions de la part des autorités. Gerald pourra descendre sur Ombey. Il y**

sera soigné avec attention, et je poursuivrai sa thérapie. Peut-être même qu'il pourra un jour revoir Marie.

- Vous voulez dire Kiera. Cette salope ne libérera jamais ma fille.

- Rien n'est sûr. Nous pouvons en discuter. Je vous en prie. Vous ne pouvez pas partir avec ce spatiojet. Même si vous réussissez à monter à bord, vous ne passerez jamais au travers du réseau DS. Gerald ne pourra se rendre sur la planète que si je l'y emmène.

- Vous ne le toucherez plus jamais. Il est bien à l'abri dans la cachette que je me suis aménagée, et vous ne m'avez jamais trouvée depuis mon arrivée ici.

Un petit grincement monta des parois du boyau-sas. Les étincelles s'étaient assemblées pour former autour d'elle un petit anneau de matériau composite. Elle eut un sourire amusé. Le subterfuge était presque achevé. L'intervention de Dobbs avait été la cerise sur le gâteau.

Loren sentit les marines s'immobiliser tout près de l'entrée du boy au-sas. Elle inspira à fond, tentant de ne pas penser à ce qui allait se produire. Du feu blanc jaillit de ses pieds dans un bruit déchirant. Il se répandit le long du corridor et forma une avalanche de boules de feu, qui foncèrent vers les marines.

- Non, Loren, ne faites pas ça, je peux vous aider. Je vous en supplie...

Elle mobilisa toute son énergie. La voix de Dobbs se retrouva réduite à un miaulement suraigu, puis disparut comme l'effet énergétique affectait tous les processeurs dans un rayon de vingt-cinq mètres.

- Pitié, supplia Pou Mok dans les profondeurs de son esprit. Je ne leur dirai pas où il est. Je vous le promets. Ils ne le sauront jamais. Laissez-moi vivre.

- Je ne fais pas confiance aux vivants, lui dit Loren.

- Salope !

La paroi du boyau-sas devint plus brillante que les boules de feu blanc, puis le matériau composite se vaporisa. Loren s'engouffra dans la brèche, propulsée par l'air qui s'évacuait dans le vide.

- Grand Dieu, grogna l'amiral Farquar.

Les capteurs extérieurs du spatioport lui montrèrent le geyser d'air qui diminuait de taille. Trois marines avaient été entraînés dans l'espace à la suite de Loren Skibbow. Leurs armures les protégeraient de la décompression, et leur réserve d'oxygène leur permettrait de survivre quelque temps. L'officier de quart avait déjà envoyé des VSM les récupérer.

Pour Loren Skibbow, c'était une autre histoire. L'espace d'un instant, elle émit un éclat vif, pareil à une silhouette fluorescente tourbillonnant devant le boyau-sas béant. Puis cet éclat s'estompa. Il disparut au bout de deux minutes. Son corps explosa avec une violence anormale.

- Localisez tous les restes que vous pourrez et récupérez-les, dit l'amiral Farquar à l'officier de quart. Nous obtiendrons sûrement un échantillon d'ADN qui permettra à l'ASI de l'identifier.

- Mais pourquoi ? demanda le Dr Dobbs, mortifié. Pourquoi a-t-elle fait ça, bon sang ?

- Peut-être qu'ils ne pensent pas comme nous, après tout, répliqua l'amiral.

- Mais si. J'en ai la certitude.

- Quand nous aurons retrouvé Skibbow, vous pourrez lui poser la question.

Cette tâche se révéla plus difficile que prévu. Comme ses nanoniques de débriefing ne répondaient plus, la Flotte royale entreprit une fouille en règle de Guyana, sous la supervision de l'IA. Aucune chambre, aucun tunnel, aucun entrepôt ne fut négligé. Le moindre espace supérieur à un mètre cube fut examiné.

Cela prit deux jours et demi. L'appartement de Pou Mok fut fouillé trente-trois heures après le début des recherches. Les registres indiquaient qu'il appartenait à un résident d'Ombey, qu'il était à usage locatif et actuellement vacant, de sorte que, après des recherches infructueuses, on se contenta de le sceller avec un verrou électronique.

Une fois la fouille achevée, le Conseil de sécurité se réunit et décida que la disparition d'un patient ne justifiait pas la mise en quarantaine de la principale base défensive de la Flotte royale, sans parler des stations industrielles dont la production était indispensable à Ombey. L'astéroïde fut remis en état d'alerte code trois, et on confia à des agents de l'ASE et de l'ASI le soin de déterminer l'identité de la femme et de retrouver Skibbow.

Le Quadin partit pour Pinjarra avec trois jours et demi de retard. Gerald Skibbow n'en eut pas conscience, car il avait été placé en tau-zéro une heure avant que Loren n'effectue son ultime manoeuvre de diversion.

## *16.*

Le bar KF-T ne payait pas de mine mais, après cinquante heures passées dans le minuscule module de vie d'un cargo interplanétaire, avec la femme et les enfants du capitaine pour seuls interlocuteurs, Monica Foulkes n'était pas d'humeur à s'enfermer dans une chambre d'hôtel. Un verre et de la compagnie, voilà ce qu'il me faut. Assise au comptoir, elle sirotait une bière d'importation pendant qu'autour d'elle la vie nocturne d'Ayacucho tentait de battre son plein. La récession due à la quarantaine affectait tous les aspects de l'existence dans les Dorados, y compris ici. Il était vingt-deux heures trente, heure locale, seuls cinq couples occupaient la piste de danse, et il restait même des tables vacantes. Cependant, les jeunes hommes étaient toujours en chasse, ce qui était plutôt rassurant ; on lui avait déjà offert un verre à trois reprises.

Son seul souci, c'était le nombre élevé de mouchoirs rouges aux chevilles des garçons comme des filles. Elle se demandait si on cherchait à la séduire ou tout simplement à la convertir. Le nombre de Nocturnes atteignait un niveau inquiétant ; selon les estimations du chef de l'antenne de l'ASE sur Mapire, vingt pour cent de la population adolescente des Dorados s'étaient déjà fait piéger. Monica aurait plutôt parié sur cinquante pour cent. Vu le caractère routinier de la vie sur un astéroïde, elle était surprise que ce chiffre ne soit pas plus élevé.

Son programme étendu d'analyse sensorielle repéra un homme de haute taille qui s'approchait d'elle, ne l'alertant que lorsqu'il se retrouva à deux mètres à peine de son tabouret.

- Je vous offre une autre canette ?

Elle ravala sa réplique en reconnaissant la mèche grise qui cachait le front du nouveau venu.

- Bien sûr, dit-elle en lui souriant.

Il prit place à côté d'elle et fit signe à la barmaid de les servir.

- Voilà un lieu bien plus chic que celui de notre dernière rencontre.

- Exact. Comment allez-vous, Samuel ?

- Je suis surmené et sous-paye. Tous les fonctionnaires de la Confédération sont logés à la même enseigne.

- Et en plus, ils ne sont pas appréciés, vous avez oublié ce détail.

- Pas le moins du monde, dit-il d'un ton jovial. C'est l'avantage de l'édénisme : tout le monde oeuvre pour le bien commun, dans quelque domaine que ce soit.

- Ô mon Dieu. (Elle prit la bière que lui tendait la barmaid.) Un Édéniste prosélyte. C'est bien ma veine.

- Alors, qu'est-ce que vous faites ici ?

**- Je négocie un contrat avec l'industrie d'armement locale ; il est même précisé sur mon passeport que je représente Octagon Exports.**

**- Ça pourrait être pire. (Samuel goûta sa bière et eut une grimace de dépit.) En ce qui me concerne, je suis censé appartenir à une délégation des habitats édénistes du système chargée de négocier un projet de défense commune. Ma spécialité est la sécurité intérieure.**

**Monica éclata de rire et leva sa canette pour saluer l'agent édéniste.**

**- Bonne chance. (Elle redevint sérieuse.) Vous les avez vus ?**

**- Oui. Les possédés ont bel et bien franchi les barricades, j'en ai peur.**

**- Merde ! Non, je voulais parler des Nocturnes.**

**- Ah. Soyez prudente, Monica. En... euh... en examinant les Dorados, nous avons découvert plusieurs groupes de possédés. Ils sont ici, et ils sont de plus en plus nombreux. Je vous déconseille de retourner sur Mapire. Selon notre estimation, cet astéroïde tombera dans trois jours au plus tard, probablement avant.**

**- Vous avez informé le Conseil ?**

**- Non. Nous avons décidé que cela entraînerait une panique et des désordres civils. Le Conseil se sentirait obligé de décréter des mesures drastiques et, comme il serait incapable de les faire respecter, cela ne ferait qu'aggraver la situation. La structure gouvernementale des Dorados n'a rien de classique ; en dépit de leur taille et de leur importance économique, ces astéroïdes sont restés des fiefs plus ou moins privés, sans encadrement policier digne de ce nom. Les possédés finiront tôt ou tard par les conquérir. Nous avons seulement besoin d'un peu de temps pour effectuer nos recherches. L'affaire Mzu a priorité sur tout le reste, je le crains, y compris sur la sécurité de la population.**

- Oh. Merci du conseil.

- Je vous en prie. Vos correspondants ont-ils déjà localisé Daphine Kigano ?

Monica eut une moue de contrariété. Je ne devrais pas discuter de ça avec lui. Ainsi l'exige le règlement de l'agence. Mais l'univers se souciait bien peu du règlement, ces derniers temps. Et l'ASE n'avait que de maigres ressources dans cette région.

- Non. Mais nous savons que c'est elle.

- Oui. Nous sommes parvenus à la même conclusion.

- Un cargo ne transportant qu'un seul passager, voilà qui n'est guère subtil. Notre antenne a accédé aux fichiers du Service d'immigration relatifs à l'arrivée du Samaku ; confirmation visuelle à cent pour cent. Toutefois, Dieu seul sait ce qu'elle faisait dans le système de Narok.

- Nous espérons qu'elle y a seulement changé de moyen de transport. Le Samaku est frappé d'un ordre d'immobilisation, et son signalement a été communiqué à tous les faucons et à tous les vaisseaux des Forces spatiales de la Confédération.

- Bien. Écoutez, Samuel, j'ignore quels ordres on vous a donnés...

- À l'origine : retrouver Mzu, l'empêcher de livrer l'Alchimiste aux partisans de Garissa, et récupérer l'Alchimiste. Ça, c'est l'option minimale. En cas de pépin, j'ai pour instruction de choisir l'option maximale : éliminer Mzu et détruire ses naneuroniques. Si nous ne mettons pas la main sur l'Alchimiste, personne d'autre ne doit l'avoir.

- Ouais. J'ai reçu des ordres similaires. Personnellement, je pense que l'option maximale est préférable.

- Possible. Toutefois, je dois admettre que, même après soixante-quinze ans de carrière, j'ai encore des réticences à tuer de sang-froid. Une vie est une vie.

- C'est pour le bien commun, mon ami. Samuel eut un sourire triste.

**- Je suis conscient de l'enjeu et des arguments. Cependant, il y a un nouveau facteur à prendre en considération. Ni le docteur ni son arme ne doivent tomber aux mains des possédés.**

**- Je le sais, bon Dieu, je le sais. Capone armé d'antimatière, c'est déjà assez grave ; s'il s'emparait de l'Alchimiste, les Forces spatiales de la Confédération ne pourraient plus rien contre lui.**

**- Ce qui veut dire que nous ne souhaitons pas vraiment choisir l'option maximale, n'est-ce pas ?**

**En le regardant, elle eut l'impression d'avoir affaire à un grand-père aimant mais sévère qui lui dispensait sa sagesse. Il était vexant au plus haut point de se voir ainsi présenter l'évidence.**

**- Que puis-je répondre à ça ? grogna-t-elle, dépitée.**

**- Je tiens seulement à ce que vous ayez conscience de tous les facteurs.**

**- Bien sûr. Faisons comme si j'avais retenu la leçon. Quel est votre plan, alors ?**

**- Une fois que nous l'aurons capturée, le Consensus nous a recommandé de la placer en tau-zéro. À tout le moins jusqu'à ce que la crise des possédés soit résolue. Peut-être plus longtemps.**

**- Combien de temps ? demanda-t-elle à contrecoeur - elle ne tenait pas vraiment à le savoir.**

**- Le Consensus juge prudent de la garder en suspension jusqu'à ce que nous ayons besoin de l'Alchimiste. La galaxie est vaste, après tout ; peut-être s'y trouve-t-il des espèces xénos plus hostiles que les Kiints et les Tyrathcas.**

**- Je me suis trompée : vous n'êtes pas prosélyte mais paranoïaque.**

**- Seulement pragmatique, je l'espère ; comme tous les Edé-nistes.**

- Très bien, Samuel, restons pragmatiques. Quelle est votre prochaine action ? Et rappelez-vous que je suis avant toute chose un loyal sujet de mon souverain.

- Premièrement, la retrouver ; deuxièmement, la faire sortir des Dorados. On discutera après des questions de juridiction.

- Possession vaut titre, si j'ose dire, marmonna-t-elle. Êtes-vous en train de me proposer une alliance ?

- Oui, si vous êtes intéressée. Les ressources dont nous disposons ici sont plus étendues que les vôtres, je pense, ce qui nous donne davantage de chances de réussir une extraction. Mais aucun de nous ne peut se permettre de négliger une piste susceptible de nous conduire à elle. Je suis sûr que votre duc de Salion approuverait toute action garantissant son départ des Dorados. Vous pouvez l'accompagner lors de son évacuation ; ensuite, nous autoriserons la présence d'un observateur du royaume lors de sa mise en détention, afin que vous soyez sûrs que nous n'avons pas acquis la technologie de l'Alchimiste. Est-ce que cela vous paraît raisonnable ?

- Ouais, très raisonnable. Marché conclu. Ils trinquèrent.

- Les dirigeants locaux des partisans ont été convoqués ce soir pour une réunion, dit-elle. Malheureusement, je ne sais pas exactement où elle doit se dérouler. J'attends que notre correspondant me contacte quand elle aura pris fin.

- Merci, Monica. Nous l'ignorons également. Mais nous supposons qu'elle y sera présente.

- Pouvez-vous filer l'un de ces partisans ?

- Ce n'est pas facile. Mais nous faisons le maximum.

Depuis trois jours, le bureau reconverti en QG local des services de renseignement édénistes était le théâtre d'un remarquable programme génétique. En arrivant sur Ayacucho, les membres de la " délégation " avaient apporté soixante-dix mille oufs d'araignées génétiquement modifiées. Chacun de ces arachnides était équipé du

lien d'affinité et suffisamment petit pour s'insinuer dans une grille et explorer le vaste labyrinthe de puits d'ascenseur, de tunnels de maintenance, de conduits environnementaux, de conduits de câblage et de canalisations d'égout qui reliaient les appartements et les lieux publics de l'astéroïde.

Cela faisait soixante-dix heures que ces minuscules infiltra-teurs se déplaçaient à travers passages et fissures, profitant des défauts d'assemblage des panneaux en matériau composite. Plusieurs milliers ne parvinrent jamais à destination. Ils succombaient à divers prédateurs, à des pièges à insectes, à des barrières de sécurité (érigées pour la plupart dans les étages directoriaux) ou à des flaques de liquide létal, quand ils ne se retrouvaient pas complètement perdus.

Mais, pour un échec, il y avait cinq réussites. Au terme de la phase de déploiement, les Édénistes disposaient d'une couverture visuelle de soixante-sept pour cent de l'intérieur de l'astéroïde (c'était grâce à elle que Samuel avait repéré Monica Foulkes). Les trois faucons perchés sur la corniche d' Ayacucho, leurs dix semblables planqués dans le nuage de particules de Tunja et les agents secrets relevaient périodiquement les images transmises par ces araignées, effectuant un balayage complet toutes les quatre heures. C'était là une méthode horriblement inefficace. Samuel savait que seul un coup de pot leur permettrait de repérer Mzu au cours d'un balayage. Il appartenait aux agents de terrain d'augmenter leurs chances de réussite par un travail de routine ; ils s'affairaient donc à fouiller les fichiers et à intimider les indics, quand ils ne recouraient pas à la corruption de fonctionnaire ou au chantage pur et simple.

Au fil des trois dernières décennies, le mouvement des partisans de Garissa n'avait effectué que des actions sans éclat. Il finançait des campagnes de propagande afin que la haine d'Omuta soit transmise aux nouvelles générations. Il avait recruté des mercenaires et d'anciens soldats garissans pour saboter les rares intérêts omutans ayant survécu à l'embargo. À deux reprises, il avait tenté de s'attaquer à des colonies-astéroïdes du système d'Omuta, mais le SRC était intervenu avant même que ses astronefs aient pris l'espace. Ses effectifs diminuaient avec régularité, ainsi que ses finances et sa ferveur.

Avec une organisation aussi inefficace, et une motivation aussi dépréciée, il était inévitable que toute agence de renseignement s'intéressant au mouvement établisse un dossier sur ses membres et ses compagnons de route. Ses chefs, parfaitement connus, étaient considérés depuis longtemps comme des farfelus et ne faisaient plus l'objet que d'une surveillance intermittente. Un statut qui changea du jour au lendemain.

La cellule dirigeante des partisans d'Ayacucho se composait de cinq personnes. Vu la détérioration qui avait frappé le mouvement, aucune d'elles ne respectait plus les procédures de sécurité qui avaient été de mise à l'origine. Grâce à cette négligence, et à la connaissance encyclopédique qu'ils avaient de leurs habitudes quotidiennes, les Édénistes placèrent des araignées dans les endroits où elles étaient le mieux à même d'espionner les leaders durant la période précédant l'heure de la réunion.

Samuel et les faucons recevaient des images stroboscopiques des cinq leaders se déplaçant dans l'astéroïde. Comme il s'agissait de professionnels respectables d'un âge relativement avancé, ils étaient tous escortés par des gardes du corps aux aguets. La présence d'un tel entourage les rendait encore plus faciles à filer.

- Apparemment, ils se rendent dans la section douze, niveau trois ou quatre, dit Samuel à Monica.

Celle-ci télétransmit à son bloc-processeur l'ordre d'afficher un diagramme de l'astéroïde.

- Un quartier de bureaux, en majorité directoriaux. Rien d'étonnant : ils sont tous riches et ce lieu est sûr. Leur présence simultanée n'a rien de suspect.

- Malheureusement, cela nous complique la vie. Nous avons des difficultés à infiltrer cette zone.

Il avait devant lui une image inversée montrant Ikela avançant dans un couloir, entouré de cinq gardes du corps aux capacités renforcées. Ils s'approchaient d'un croisement. Les faucons lui

confirmèrent qu'aucune araignée n'avait pu pénétrer plus avant. Il ordonna à celle qu'il utilisait de suivre Ikela en restant au plafond.

Ampoules UV droit devant, l'avertit un faucon. L'araignée approche d'un environnement sécurisé de niveau cinq.

Je sais, mais je veux savoir quelle direction ils vont prendre.

Le point de vue dont jouissait Samuel était des plus étranges : aux yeux de l'araignée, le couloir était gigantesque. Cette interprétation visuelle entrait en conflit avec celle de l'agent édé-niste, qui devait se concentrer pour prévenir toute désorientation dans son cortex. Ses pattes longilignes galopaient sur une surface d'un blanc sale. Au-dessus de lui, un ciel de moquette couleur noisette. Les bruits de pas entraient en résonance avec les cellules sensibles de l'araignée. De titanesques stalactites vêtues de noir marchaient devant elle, de plus en plus floues à mesure qu'elles s'approchaient du croisement.

Le lien d'affinité disparut dans un éclair violet. Damnation ! Un nouvel examen confirma à Samuel qu'aucune autre araignée n'était présente dans la zone.

- Qu'y a-t-il ? demanda Monica en le voyant grimacer.

- Nous venons de les perdre.

- Que fait-on à présent ?

Il se tourna vers les autres agents présents autour de lui.

- Équipez-vous et remuez-vous. Nous allons couvrir le plus grand nombre d'issues possible. Monica, vous êtes sûre de votre correspondant ?

- Pas d'inquiétude de ce côté-là ; on le tient par les joyeuses. Il ne pourra pas télétransmettre durant la réunion mais, dès que celle-ci aura pris fin, nous saurons où elle s'est déroulée et si notre amie y assistait. Est-ce que l'un de vos systèmes d'infiltration l'a vue passer ?

**- Non, admit-il. Aucune reconnaissance visuelle supérieure à cinquante pour cent.**

**- Ça ne me surprend pas.**

**Les agents édénistes enfilaient des ceintures et des gilets légers. Monica examina son pistomaser et fit tourner un programme de diagnostic dans ses implants.**

**- Monica, dit Samuel.**

**Le ton de sa voix était facile à interpréter.**

**- Je sais : je ne suis pas intégrée à votre réseau de commandement, je risque de vous gêner si je passe à l'action. C'est à vous de jouer, Samuel.**

**- Merci.**

**Tenez-vous prêts, dit-il aux faucons qui attendaient sur la corniche. Si nous la capturons, nous aurons besoin de filer en vitesse.**

**Il fit signe à ses équipiers de le suivre.**

**Seules cinq personnes dans le système de Tunja connaissaient le véritable objectif des partisans de Garissa. Elles demeuraient toutes sur des astéroïdes différents afin que, en cas de catastrophe, il y ait toujours des survivants pour poursuivre la lutte.**

**Sur Ayacucho, cette personne n'était autre qu'Ikela, en théorie le chef des cinq fondateurs du mouvement. Plutôt que d'être à la tête de sa cellule, il n'en était qu'un des cadres, ce qui lui convenait parfaitement. De cette façon, il se tenait informé des activités des partisans tout en restant dans l'ombre. Sa position était due à son soutien financier plutôt qu'à ses initiatives politiques. Ce qui était également conforme au plan.**

**Dan Malindi, le chef de la cellule d'Ayacucho, fut le premier à arriver dans le bureau sécurisé de Laxa & Ahmad, le cabinet juridique qui leur servait de couverture. En entrant, il lança à Ikela un regard**

**intrigué, vaguement agacé. Personne ne savait pourquoi Ikela avait convoqué une réunion avec à peine sept heures de préavis. Et les membres de la cellule dirigeante n'avaient pas l'habitude que l'un des leurs omette de les informer. En voyant l'industriel, d'ordinaire placide, transpirer à grosses gouttes comme s'il souffrait de la fièvre, il sentit sa tension monter encore d'un cran.**

**Kaliua Lamu fut le deuxième sur les lieux ; c'était un financier qui ne faisait pas mystère des sentiments mitigés que lui inspirait désormais le mouvement. Celui-ci jurait de façon désagréable avec sa respectabilité de fraîche date.**

**Feira Ile et Cabrai, les deux partisans les plus haut placés dans l'administration des Dorados, arrivèrent ensemble. Ancien amiral des Forces spatiales de Garissa, Feira Ile commandait à présent le réseau DS d'Ayacucho, alors que Cabrai avait bâti le groupe média le plus important des Dorados. La croissance et la popularité de son entreprise étaient dues en grande partie à sa politique éditoriale violemment nationaliste, ce qui faisait de lui un soutien idéal pour les partisans. La majorité de la cellule dirigeante soupçonnait ses opinions d'être au service de son image.**

**Gardes du corps et assistants quittèrent la pièce. Dan Malindi fixa la petite femme assise derrière Ikela, qui refusait obstinément de vider les lieux.**

**- Elle est avec moi, dit Ikela.**

**Dan Malindi eut un grognement contrarié et activa l'écran de sécurité du bureau.**

**- D'accord, Ikela, qu'est-ce que ça veut dire ?**

**Ikela s'inclina respectueusement devant l'inconnue, qui se leva et se plaça près de la table, face à Dan Malindi.**

**- Je suis le Dr Alkad Mzu, je suis ici pour achever la guerre contre Omuta.**

Dan Malindi et Kaliua Lamu la regardèrent sans comprendre. Cabrai plissa le front et lança un programme de recherche dans ses naneuroniques. Mais ce fut Feira Ile qui eut la réaction la plus vive ; il se dressa au-dessus de son siège, visiblement stupéfait.

- L'Alchimiste, murmura-t-il. C'est vous qui avez créé l'Alchimiste. Sainte Marie.

- Le quoi ? s'enquit Cabrai.

- L'Alchimiste, répéta Alkad. C'était notre super-arme. J'étais sa conceptrice.

- Feira ? souffla Cabrai.

- Elle dit vrai, déclara l'ancien amiral. On ne m'a jamais donné de détails, ce projet était si secret que mon grade ne me permettait pas d'y accéder. Mais les Forces spatiales ont construit cette... chose, quelle qu'elle soit, juste avant le génocide. Nous devions l'utiliser contre Omuta. (Il inspira à fond et se tourna vers la minuscule physicienne.) Que s'est-il passé ?

- Nous avons été interceptés par des gerfauts à la solde d'Omuta, répondit Alkad. Nous ne sommes jamais arrivés à destination. L'Alchimiste n'a jamais été utilisé.

- Je n'y crois pas, dit Dan Malindi. Tout ça, c'est des conne-ries. Vous débarquez ici trente ans après les faits et vous nous servez des bobards sur une légende que vous avez entendue dans un bar. Je parie que vous allez nous demander du fric pour partir à la recherche de ce fameux Alchimiste. En fait, je parie même que vous avez besoin d'un tas de fric, je me trompe ?

Il conclut cette tirade par un reniflement de mépris, mais sa colère ne résista pas au sourire glacial de l'inconnue.

- Je n'ai pas besoin de partir à sa recherche. Je sais où il se trouve.

- Il n'a pas été perdu ? demanda Kaliua Lamu.

Son enthousiasme lui attira un regard écouré de Dan Malindi.

- Non, il n'a jamais été perdu. Il était à l'abri.

- Où ça ?

Alkad se contenta de sourire.

- D'accord, peut-être qu'il existe, dit Cabrai. Et que c'est une dénommée Alkad Mzu qui l'a créé, comme l'a dit notre illustre amiral. Comment pouvons-nous être sûrs que vous êtes Alkad Mzu ? Nous ne pouvons pas prendre ce genre de décision en nous fiant à la parole d'une inconnue qui débarque sans prévenir, surtout en ce moment.

Alkad arqua un sourcil.

- Capitaine ?

- Je me porte garant pour elle, murmura Ikela. Elle est bien le Dr Alkad Mzu.

- Capitaine ? répéta Dan Malindi. Que veut-elle dire par là ? Ikela s'éclaircit la gorge.

- C'était mon grade dans les Forces spatiales de Garissa. Je commandais la frégate Chengho. Nous escortions la mission de déploiement de l'Alchimiste. C'est comme ça que j'ai été mis au courant.

- Télétransmettez-moi votre code de commandement, ordonna sèchement Feira Ile.

Ikela acquiesça à contrecoeur et récupéra son code dans une cellule mémorielle.

- Il semble que notre collègue dise la vérité, déclara Feira Ile dans un silence de plomb.

**- Sainte Marie, marmonna Cabrai en se tournant vers un homme qu'il croyait bien connaître depuis trente ans. Pourquoi ne nous avez-vous rien dit ?**

**Ikela se prit la tête entre les mains.**

**- Le plan est soumis à une sécurité absolue. Jusqu'à aujourd'hui, il était inutile de vous informer.**

**- Quel plan ? demanda sèchement Feira Ile.**

**- Le déploiement de l'Alchimiste, répondit Alkad. Après l'échec de la mission originelle, Ikela et quatre officiers ont reçu l'ordre de vendre l'antimatière que nous transportions. Ils étaient censés investir le produit de cette vente afin que nous disposions des fonds nécessaires pour recruter un vaisseau de guerre et l'équiper de l'Alchimiste une fois que le blocus omutan aurait été levé et que l'escadre des Forces spatiales de la Confédération chargée de l'appliquer aurait reçu une nouvelle affectation. La seule raison de l'existence des partisans, c'est de me procurer un équipage suffisamment courageux pour faire ce qui doit être fait. (Elle fixa Ikela.) Et voilà que j'arrive ici, à la date prévue, et que je ne trouve ni vaisseau ni équipage.**

**- Je vous l'ai déjà dit ! s'emporta Ikela. Vous aurez votre astronef si nous sommes tous d'accord pour vous le donner. J'ai suffisamment d'argent pour vous le payer. C'est aussi le cas de tous ceux qui se trouvent dans cette pièce. J'ai toujours accompli mon devoir envers mon peuple. N'allez pas dire le contraire. Mais les choses ont changé.**

**- Il me semble, à moi, que vous m'avez trahi, dit sèchement Cabrai. Que vous avez trahi un tas de gens.**

**- Réfléchissez un peu ! rugit Ikela. Pour l'amour de Marie, réfléchissez à ce qu'elle propose. Quelle sera la réaction de la Confédération si nous faisons exploser l'étoile d'Omuta ? Quelles représailles devrons-nous subir ?**

**- L'Alchimiste en est capable ? demanda Kaliua Lamu, stupéfait. Il peut détruire leur étoile ?**

**- Oui, si on le règle pour cela, lui répliqua Alkad. Mais je n'en ai pas l'intention. Je propose seulement d'éteindre cette étoile. Il n'y aura aucune perte en vies humaines, mais les planètes et les colonies-astéroïdes devront être évacuées et abandonnées. Les Omutans deviendront un peuple d'exilés, comme nous. Ce ne sera que justice, non ?**

**- Euh... certes. (Il se tourna vers ses compagnons en quête de soutien, ne vit autour de lui que confusion.) Mais je ne comprends pas. Si vous avez survécu à l'attaque des gerfauts, pourquoi n'avez-vous pas poursuivi votre mission ? Pourquoi avoir attendu trente ans ?**

**- Il y a eu des complications, dit Alkad d'une voix neutre. Quand nous avons été de nouveau opérationnels, le blocus avait été décrété et l'escadre était déjà en place. Nous avons décidé d'attendre que ces obstacles aient disparu, car nos chances de succès s'en trouveraient accrues. Nous ne disposions plus des ressources illimitées de notre gouvernement et nous ne devions pas rater notre coup. Le moment idéal est enfin arrivé. Nous n'aurons pas de seconde chance ; je suis traquée par les services de renseignement. Et ils me retrouveront tôt ou tard.**

**- Les services de renseignement ? gémit Dan Malindi. Sainte Marie, mais ils sauront où vous êtes allée.**

**- Bien sûr, et ils sauront aussi que vous êtes compromis. Cela vous inquiète ?**

**- Est-ce que ça m'inquiète ? Espèce de salope ! J'ai une famille.**

**- Oui. On m'a déjà opposé cet argument aujourd'hui. Il commence à me lasser. Cela fait trente ans que je vis la réalité du génocide. Vous vous êtes contentés de jouer aux patriotes. Chacun de vous s'est enrichi en entonnant l'hymne du nationalisme. Eh bien, mon arrivée ici met un terme à votre petit jeu pathétique.**

- Est-ce que vous nous menacez ? s'exclama Cabrai.

- J'ai toujours été une menace pour votre vie douillette, même si vous ignoriez jusqu'à mon existence.

- Que voulez-vous exactement ? demanda Feira Ile.

- Deux choses. Un vaisseau de guerre avec un équipage de nationalistes compétents et déterminés. Et un environnement sécurisé pour moi-même le temps que vous les trouviez. Ne sous-estimez pas les services secrets. Ils savent pertinemment que l'Alchimiste est bien réel, ce qui signifie qu'ils feront tout pour me capturer.

Ikela se leva, posa ses mains sur la table et se pencha en avant.

- Je dis que nous ne pouvons pas faire cela. Sainte Marie, écoutez-nous ! Nous envisageons froidement de détruire un système stellaire comme si nous étions en train de mettre sur pied un programme industriel commun. Les temps ont changé, nous ne sommes plus des Garissans. Désolé de vous faire de la peine, docteur, mais c'est la vérité. Nous devons regarder vers l'avenir et non vers le passé. Ce que vous proposez est pure folie.

- Et ce que vous dites est pure trahison, contra Cabrai.

- Mais qui est-ce que je trahis ? Une planète détruite depuis trente ans ? Dans ce cas, eh bien, oui, j'accepte d'être qualifié de traître. Cela m'est égal.

- D'autres réagiront autrement en apprenant la nouvelle.

- Ikela, je ne pense pas que vous soyez en position de reculer, dit Feira Ile. Vu la nature de votre mission, vous êtes toujours un officier des Forces spatiales. Cela signifie que vous êtes obligé de l'accomplir, sous peine de renoncer à votre commandement.

- Eh bien, c'est entendu, j'y renonce.

**- Très bien. Dans ce cas, je vous demande de me confier les rênes de la compagnie T'Opingtu.**

**- Quoi ?**

**- Comme nous venons de l'apprendre, elle a été fondée grâce à de l'argent fourni par les Forces spatiales de Garissa. Cela signifie qu'elle n'est pas votre propriété.**

**- Allez vous faire foutre.**

**- Écoutez, nous ne pouvons pas nous permettre des jugements hâtifs, intervint Kaliua Lamu. Ikela a raison, nous projetons d'effacer du ciel tout un système stellaire.**

**- J'aurais dû me douter que vous adopteriez cette attitude, dit Dan Malindi.**

**- Je vous demande pardon ?**

**- Vous m'avez parfaitement entendu. Je suis prêt à fournir au Dr Mzu toute l'assistance nécessaire. Que pourra nous faire la Confédération si nous sommes armés d'Alchimistes ?**

**- Il n'en existe qu'un seul, dit Alkad.**

**- Vous pouvez en construire d'autres, n'est-ce pas ? Elle hésita, mal à l'aise.**

**- Si nécessaire, le modèle existant peut être dupliqué.**

**- Et voilà. Vous ne pouvez pas laisser sans protection ce qui reste de la nation et de la culture garissanes, hein ?**

**- Parce qu'en plus vous voulez vous lancer dans une course aux armements ? rugit Ikela. Vous êtes aussi cinglé qu'elle.**

**- Modérez vos propos. Avez-vous oublié les possédés ?**

**- Au nom de Marie, qu'est-ce qu'ils viennent faire là-dedans ?**

- Si nous étions armés d'Alchimistes, cet enfoiré de Capone y réfléchirait à deux fois avant de nous envoyer sa flotte.

- Et qui serait responsable de ces Alchimistes ?

- Le Conseil des Dorados, naturellement, dit Dan Malindi d'un air méprisant.

- Exactement, et nous savons tous quelle influence vous exercez sur lui.

- Ça suffit ! (Alkad tapa du poing sur la table.) Je ne donnerai l'Alchimiste à personne. Vous n'avez aucune idée de la puissance de cette arme. Ce n'est pas une superbombe permettant d'obtenir un avantage politique. Il a été construit dans un seul but : détruire le peuple qui nous menaçait. Il sera utilisé dans un seul but : nous venger de ce peuple.

Elle les toisa l'un après l'autre, furieuse et écourée de constater que c'était là tout ce qui restait d'une planète dont elle avait jadis été si fière. Où étaient leur dignité, leur résolution ? Étaient-ils donc incapables de respecter le devoir de mémoire ?

- Je vous accorde une demi-heure pour en débattre entre vous. Passé ce délai, vous me direz lesquels d'entre vous me soutiennent, et lesquels me lâchent.

- Moi, je vous soutiens, tonna Kaliua Lamu.

Mais elle se dirigeait vers la porte en boitillant, et il s'adressait à son dos.

Les cris reprirent avant que la porte se soit refermée derrière elle. Les gardes du corps et les assistants la regardèrent fixement ; ce fut à peine si elle les vit. Si elle avait été en mesure d'anticiper l'état de déréliction auquel étaient parvenus les partisans, elle aurait pu s'y préparer mentalement.

- Alkad ?

**Penchée sur elle, Voi la dévisageait d'un air anxieux.**

**- Ne vous inquiétez pas, ça va aller.**

**- Suivez-moi, j'ai quelque chose à vous montrer. Vite.**

**La jeune fille prit Alkad par le bras, la traînant jusque dans le couloir. Elle n'avait pas la force de protester mais, par habitude, elle activa un programme d'analyse du danger. Ses rétines renforcées scannèrent le couloir sur toute sa longueur.**

**- Voilà, dit Voi d'un air triomphal.**

**Elle ouvrit la main, révélant une minuscule araignée écrasée.**

**- Sainte Marie ? Avez-vous perdu l'esprit ?**

**- Non, écoutez-moi. Vous m'avez dit que les services secrets étaient à vos trousses.**

**- Je n'aurais jamais dû vous parler de ça. Voi, vous ne savez pas dans quoi vous mettez les pieds.**

**- Oh que si. Nous avons consulté les registres du spatioport. Une délégation d'Édénistes a débarqué ici pour discuter du renforcement de nos défenses. Trente d'entre eux, à bord de trois faucons.**

**- Oui?**

**- Mapire n'a eu droit qu'à un seul faucon, et son conseil à six Édénistes. Normalement, c'est la capitale qui aurait dû accueillir la délégation la plus importante, pas Ayacucho.**

**Alkad considéra la petite créature qui gisait au creux de la paume de la jeune fille, l'esprit envahi par un sinistre pressentiment.**

**- Continuez.**

- Nous nous sommes demandé comment les Édénistes fouilleraient l'astéroïde pour vous retrouver. Des Adamistes utiliseraient des lentilles-espions et pénétreraient dans le réseau de communication pour accéder aux caméras de sécurité. Les Édé-nistes, eux, ont forcément fait appel à des systèmes bioteks, des simulateurs ou des animaux équipés du lien d'affinité. Nous avons commencé à regarder autour de nous. Et les voilà. Ces araignées. Elles sont partout, Alkad. Nous avons vérifié. Aya-cucho en est littéralement infesté.

- Ça ne prouve pas nécessairement...

- Si. (La main qui tenait l'araignée était agitée de tremblements.) Cet arachnide est de la famille des Lycosido. Les écologistes d'Ayacucho n'ont jamais introduit cette famille dans notre biosphère. Consultez les registres si vous ne me croyez pas.

- Toutes sortes de bestioles peuvent passer à travers une quarantaine biologique ; le filtrage aux radiations n'est pas parfait.

- Alors pourquoi n'y a-t-il que des mâles ? Nous n'avons pas trouvé une seule femelle, pas une. C'est pour que ces bestioles ne puissent pas se reproduire. Elles périront sans avoir affecté notre équilibre écologique. Personne ne les aura remarquées.

Bizarrement, Alkad était presque impressionnée.

- Merci, Voi. Je ferais mieux de retourner là-bas et de leur dire qu'il me faut une sécurité renforcée.

- Vous voulez aller les voir ? Eux ? (Le mépris qu'exprimait Voi était absolu.) Est-ce qu'ils se sont mis en quatre pour vous aider ? Non. Bien sûr que non. Je vous l'avais dit.

- Ils détiennent ce dont j'ai besoin, Voi.

- Ils ne détiennent rien que nous ne détenions, nous aussi. Rien. Pourquoi n'avez-vous pas confiance en nous ? En moi ? Qu'est-ce que je dois faire pour que vous croyiez en nous ?

- Je crois en votre sincérité.

- Alors, suivez-moi ! (C'était une véritable supplique qu'elle lui adressait.) Je peux vous faire sortir d'ici. Ils n'ont aucun moyen de vous faire quitter cet étage sans que vous soyez repérée par les araignées.

- C'est parce qu'ils ignorent leur existence.

- S'ils l'ignorent, c'est parce qu'ils ne se soucient pas assez de leur sécurité. Regardez-les, ils ont suffisamment de gardes du corps pour former une petite armée. Et tous les habitants de l'astéroïde les connaissent.

- Tous, vraiment ?

- Enfin, presque. Mais tous les journalistes, ça, oui. S'ils ne mouftent pas, c'est uniquement à cause de Cabrai. Si un inconnu débarquait sur les Dorados avec l'intention de trouver un partisan, il ne lui faudrait que deux heures pour dégoter un nom.

- Sainte Marie !

Alkad se tourna vers la porte de l'antichambre, puis vers la jeune fille. Voi était l'exact contraire de son père : fervente, déterminée, disposée à l'aider.

- Vous connaissez un chemin sûr pour filer d'ici ?

- Oui!

- D'accord. Faites-moi sortir de cette section. Ensuite, je recontacterai votre père pour voir ce qu'ils sont disposés à faire pour moi.

- Et s'ils refusent de vous aider ?

- Alors, ce sera à vous de jouer.

- Ah bon ? Eh oui, je suis en retard. Faites-moi un procès. Écoutez, cette réunion m'a salement secoué. Pour le moment, je n'ai pas envie d'entendre un sermon de l'ASE sur les procédures de contact.

- Oui, elle est bien là, en chair et en os. Sainte Marie, elle a vraiment planqué l'Alchimiste quelque part. Elle ne plaisante pas. Je veux dire, merde, elle a vraiment l'intention de détruire l'étoile d'Omuta.

- Évidemment que je ne sais pas où, elle n'a rien voulu nous dire. Mais écoutez ça : dans le temps, Ikela était un capitaine des Forces spatiales de Garissa. Il a escorté la mission Alchimiste. Je ne l'ai jamais su. Ça fait vingt ans qu'on complote ensemble, et il ne me l'a jamais dit.

- Je me doute que vous voulez savoir où on est. Écoutez, vous allez débarquer ici et tirer sur tout ce qui bouge, c'est ça ? Comment je peux être sûr que vous n'allez pas m'effacer ? C'est pas de la blague, bon sang.

- D'accord, mais si vous me mentez, veillez à bien m'achever. Sinon, je vous retrouverai, quoi qu'il m'en coûte. Hé ! et même si vous me tuez, je peux encore revenir et me venger. Eh oui. Donc, vous avez intérêt à ne pas me baiser.

- Oh, absolument. Je crois toujours tout ce que vous me dites. D'accord, écoutez : on est dans la salle de conférences de Laxa & Ahmad. Les gardes du corps sont tous dans l'antichambre. Dites à vos hommes de faire gaffe quand ils vont débarquer. Faites-leur savoir que je suis dans votre camp, d'accord ?

- Non, elle est dans l'antichambre. Elle est sortie il y a vingt minutes pour nous laisser prendre une décision. Il y a eu trois voix contre deux en faveur de la destruction de l'étoile d'Omuta. Devinez comment j'ai voté.

- Laxa & Ahmad, la salle de conférences, dit Monica. Mzu est dans l'antichambre, avec les gardes du corps.

Go, ordonna Samuel.

Les vingt agents édénistes convergèrent sur les bureaux de Laxa & Ahmad. Ils récupérèrent des plans de l'étage dans les banques de mémoire architecturale de l'astéroïde. Tout en courant vers leur destination, ils élaborèrent itinéraires et choix tactiques, encombrant la bande d'affinité de leurs échanges tendus.

Monica resta trois pas derrière Samuel. Cela l'agaçait au plus haut point, et elle redoutait déjà sa séance de débriefing. Faire équipe avec des Édénistes ! Mais, de cette façon, au moins l'Alchimiste serait-il neutralisé. À condition que Samuel tienne parole. Ce dont elle était sûre. D'un autre côté, les politicards du haut de l'échelle pouvaient encore tout foutre en l'air. Seigneur !

Il leur fallut quatre minutes pour gagner les bureaux de Laxa & Ahmad. Quatre minutes de couloirs aussi déprimants les uns que les autres. Heureusement, il n'y avait que peu de gens dans cette section, rien que quelques bourreaux de travail. Ils bousculèrent un vieil homme portant des mallettes de microcartels, un homme et une femme visiblement surpris en plein rendez-vous galant, et deux adoles - - rites, la première noire, grande et maigre, la seconde blanche et petite. Toutes deux portaient un mouchoir rouge à la cheville.

Quand elle arriva dans les bureaux de Laxa & Ahmad, les Édénistes y avaient déjà pénétré. Deux agents montaient la garde dans le couloir. Monica franchit d'un pas traînant la porte démolie et dégaina son pistomaser.

Samuel avait le souffle court.

- Damnation, fit-il.

- Qu'y a-t-il ?

Ils étaient arrivés dans l'antichambre. Les gardes du corps gisaient sur le sol, les membres agités de spasmes erratiques.

Six Édénistes les entouraient, les menaçant de leurs pistolets ITP. Les murs étaient striés de lignes noires là où les lasers avaient brûlé

le matériau composite. Deux grenades neurales vidées de leur charge roulaient sur la moquette.

- Où est Mzu ? demanda Monica.

Samuel lui fit signe de le suivre dans la salle de conférences. Les membres de la cellule dirigeante avaient été touchés par les pulsations neurales, mais la porte et l'écran de sécurité en avaient atténué les effets. Ils étaient toujours conscients. Du moins quatre d'entre eux. Le cinquième était mort.

Monica grimaça en découvrant la tache noire qui maculait la tempe d'Ikela. Le rayon avait fracturé l'os en plusieurs endroits et réduit la cervelle à l'état de pâte noirâtre. On avait veillé à ce que ses naneuroniques soient complètement détruits.

- Mon Dieu, que s'est-il passé ici ?

Deux agents édénistes se tenaient derrière Feira Ile, les canons de leurs pistolets collés à sa gorge. On lui avait passé les bras derrière le dos pour lui mettre des menottes en matériau composite. Des bribes de vomissure tachaient encore ses lèvres ; il transpirait abondamment, un effet retard de la grenade neu-rale, mais ses yeux étaient défiants. Un pistomaser reposait sur la table devant lui.

- Il a abattu Ikela, dit Samuel, consterné. (Il s'accroupit près du cadavre.) Pourquoi ? Dans quel but ? Il était des vôtres.

Feira Ile eut un sourire farouche.

- Mon ultime devoir envers les Forces spatiales de Garissa.

- Que voulez-vous dire ?

- Ikela avait escorté la mission Alchimiste. Probablement savait-il où se trouve celui-ci. Maintenant, il ne vous dira plus rien.

Monica et Samuel échangèrent un regard lugubre.

**- Elle s'est échappée, n'est-ce pas ? demanda Monica d'une voix amère.**

**- Il le semble.**

**- Et merde !**

**Elle fonça vers Kaliua Lamu, qu'un agent édéniste empêchait de tomber de son siège.**

**- Où est partie Mzu ? lui demanda-t-elle.**

**- Allez vous faire foutre.**

**Monica jeta un regard amusé aux autres partisans.**

**- Allons, Kaliua, dit-elle d'une voix doucereuse. Vous étiez pourtant impatient de me dire où se tenait cette réunion.**

**- Menteuse !**

**Elle attrapa son crédisque de la Banque royale de Kulu.**

**- Cent mille livres, c'est bien ça ?**

**- Salope, ordure ! C'est faux ! hurla-t-il à l'intention de ses camarades. Ce n'est pas moi ! Je le jure sur le nom de Marie !**

**Monica lui empoigna le menton et exerça sa puissance renforcée. Kaliua Lamu hoqueta en sentant ses mâchoires sur le point de céder.**

**- Je dois veiller à bien t'achever, m'as-tu conseillé. Eh bien, si tu ne me dis pas où elle est passée, j'ai l'intention de t'ôter la vie avec un soin extrême.**

**- Je ne le sais pas.**

**- Il serait préférable d'utiliser des nanoniques de débriefing, mais le temps presse. Heureusement, la douleur classique peut produire des résultats impressionnants lors d'un interrogatoire. Et on m'a fort bien**

**entraînée, Kaliua. (Elle approcha son visage à quelques centimètres de ses yeux exorbités.) Penses-tu que je suis en train de bluffer ? Ou bien te crois-tu capable de me résister pendant deux heures une fois que j'aurai réduit en cendres tes naneuroniques ? Lorsqu'ils seront inopérants, tu ne pourras plus bloquer la douleur. Et, quand on est sur le terrain, la meilleure façon de faire fondre des naneuroniques, c'est d'employer des électrodes. Grossier mais efficace. Devine où on les place.**

**- Non ! Je vous en supplie. Non.**

**Il se mit à trembler et ses yeux se mouillèrent de larmes.**

**- Où est-elle ?**

**- Je ne sais pas. Je vous le jure. Elle était partie quand on a fini de voter. Je vous ai dit qu'elle était censée attendre dans l'antichambre. Mais elle n'y était plus.**

**- Avec qui est-elle partie ?**

**- Avec une fille, m'a dit mon garde du corps. Voi, la fille d'Ikela. Une adolescente assez grande. Elles sont allées discuter dans le couloir, et elles ne sont jamais revenues. C'est tout ce que je sais, parole.**

**Monica lâcha son menton. Il s'effondra sur son siège, tremblant de soulagement.**

**- Une grande fille, murmura Monica.**

**Elle se tourna vers Samuel, consternée, tandis que le souvenir s'épanouissait en elle. Elle s'empressa d'accéder à la cellule mémorielle qu'elle avait fait tourner pour enregistrer l'opération.**

**Dans un couloir, pendant qu'ils montaient. Deux filles, une grande Noire et une petite Blanche. Pressées contre le mur, les regardant passer d'un air affolé. Arrêt sur image. Un maillage de lignes vertes enveloppa la plus petite, calcula sa taille. Elle correspondait à celle de Mzu. Ainsi que l'estimation de son poids.**

**Un sac à dos pendait à son épaule par une longue lanière.**

**Monica avait déjà vu ce sac. Jamais elle n'aurait besoin de faire appel à ses naneuroniques pour se rappeler ce jour-là. Ce sac à dos était accroché à une petite silhouette en vidoscaphe qui grimpait précipitamment une échelle de corde.**

**- Grand Dieu, on est passés près d'elle à la frôler, dit-elle à un Samuel blême. Cette enfoirée porte une tenue caméléon.**